

Französische und deutsche

Uebungsstücke

zum

Uebersetzen in beyde Sprachen,

mit

Nachweisungen

auf die letzte Ausgaben der französischen Sprachlehre

des

Dominique Joseph

Abbé Mozin.

Vierte umgearbeitete und verbesserte Ausgabe.

Tübingen
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung
1810.

Dans la librairie de J. G. Cotta, à Tubingue, on trouve, par le même auteur.

a) à l'usage des deux nations :

1) *Abc françois et allemand*, réunissant les différentes manières d'enseigner à lire, un choix d'objets de lectures faciles et graduées, et une introduction destinée à faciliter aux Allemands l'étude de la langue françoise.

— *le Monde des Enfants*, contenant des entretiens faciles, fables, petites anecdotes, destinés à leur former le cœur et l'esprit, et à l'étude des deux langues. 2e édit. gr. 8. 48 kreutzer.

2) Dialogues françois et allemands, servant de suite à l'Abc et Nouveau Monde, ou d'appendice à la *Grammaire*, à l'*Abrégé*, ou à la *gramm. Allemande-française*. (4e édit, gr. 8. 30 kreutzer.)

3) *Anecdotes françoises, et allemandes*, avec de notes ou renvois au dernières édit. de la Gram. et de l'Abrégé. gr. 8. 1 fl. 30 kr.

4) *Exercices allemands et français*, etc. 3e édit. corrigée. La partie française de ce volume est allemande dans le précédent, et la partie allemande est française dans le même Recueil, gr. 8. 1 fl. 30 kr. — Les deux ouvrages, 2 fl. 45 kr.

5) *Nouveau Recueil de lettres sur le commerce*, originales, ou extraites des meilleurs épistolaires français et allemands, destinées à l'étude des deux langues, et précédées d'un vocabulaire des termes consacrés au commerce, &c. 2e édit. gr. 8. 1 fl. 30 kr.

6) *Lettres françoises et allemandes sur le commerce*, &c. (Les lettres françoises dans ce volume, sont en allemand dans le précédent, et les lettres allemandes se trouvent en françois dans le même Recueil. 1 fl. 30 kr. Les deux ouvrages. Nro. 6 et 7. 2 fl. 45 kr.

b) à l'usage des Allemands qui apprennent la langue française.

1) *Grammaire françoise*, à l'usage des Allemands, contenant, dans un ordre nouveau et facile, les diverses règles de la langue française, accompagnées d'exemples et d'exercices dans les deux langues, et déstinée également aux commençants, et à ceux qui ont déjà fait quelques progrès dans le françois et qui désirent s'y perfectionner. 6e édit. gr. 8. de 468 pages, 1 fl. 20 kr.

In der J. G. Cotta'schen Buchhandlung in Tübingen sind von demselben Verfasser zu haben.

a) Zum Gebrauch beider Nationen:

1) Französisch- und deutsches ABC, welches die verschiedenen Lehrarten des Lesens, eine Auswahl von Lesestücken, und eine besondere Anleitung zur Erleichterung des Unterrichts, enthält.

— die Kinderwelt, leichte Unterredungen, Fabeln, kleine Geschichten, sowohl zur Bildung des Geistes als zur Erlernung beyder Sprachen, bildet den zweyten Theil des ABC. Beyde Werke, gr. 8. 48 kr.

2) Französische u. deutsche Gespräche, sowohl als dritter Theil des Neuen ABC u. der Kinderwelt, als auch als Anhang zur Sprachlehre, oder zu dem vollständigen Auszuge derselben, 3te Ausg. gr. 8. 30 kr.

3) Französische und deutsche Anecdoten zum Uebersetzen in beiden Sprachen, mit vielen untergelegten Wörtern und Redensarten, nebst Nachweisungen auf die neuesten Ausgaben der Sprachlehre, rc.

4) Französische und deutsche Uebungsstücke, zum Uebersetzen rc. In diesem Bande steht alles deutsch, was im vorhergehenden französisch ist, und umgekehrt. gr. 8. 1 fl. 30 kr. Nro. 3. und 4. zusammen für 2 fl. 45 kr.

5) Neue Sammlung aus den besten französischen und deutschen Briefstellern gewählter Handlungsbriefe zum Uebersetzen, in beyden Sprachen, nebst einem französisch- und deutschen alphabetischen Verzeichniß der Wörter welche der Handlung eigen sind, 2te verbesserte Ausg. gr. 8. 1 fl. 30 kr.

6) Lettres françoises et allemandes sur le commerce, gr. 8. 1 fl. 30 kr. In diesem Bande kommen alle Briefe französisch vor, die im vorhergehenden deutsch sind und umgekehrt. Nro. 5 und 6. zusammen für 2 fl. 45 kr.

b) Zum Gebrauch der Deutschen, welche die französische Sprache lernen.

1) Französische Sprachlehre in einer neuen und faßlichen Darstellung der auf die einfachsten Grundsätze zurückgeführten Regeln, durch viele Beyspiele erläutert, sowohl für Anfänger als für solche, welche schon Fortschritte in der französischen Sprache gemacht haben, und sich darinn vervollkommnen wollen. 6te umgearbeitete Ausgabe. (Alle deutsche Uebungen dieser Sprachlehre sind in dem Auszug (abrégé) derselben französisch und umgekehrt.) gr. 8. 1 fl. 20 kr.

2) Grammaire succinte et facile, contenant *dans les deux langues*, les principales difficultés et règles de la langue française, suivies d'exercices français et allemands. Les exercices français de cette Grammaire abrégée se trouvent en allemand dans la présente: et les exercices allemands y sont en français. 2e édit. 358 pages — 54 kr.
(Voyez ci-avant les nros 2, 3, 4, 5, 6.)

2) Kurzgefaßte leichte und vollständige Sprachlehre in Unterredungsform in beiden Sprachen, über die wesentlichsten Theile der französ. Sprache nebst vielen Uebungen. 2te verbesserte und vermehrte Ausgabe, (in dieser sind die deutschen Uebungen der Sprachlehre französisch und umgekehrt.) gr. 8. 358 S. 54 kr.
S. weiter oben nros 2, 3, 4, 5, 6.

3) *Premier Abc de l'enfance*, avec les verbes auxiliaires, etc. dans les deux langues, et les lettres muettes en petits caractères. 6 kr.

c) *Ouvrages français.*

1) Petit Cadeau déstinée aux enfants, ou nouvel Abc français à la portée de l'enfance. (voy. ci-dessus, no. 1.)

2) *La Correspondance des Négociants*, ou *Recueil de lettres sur le commerce*, originales ou extraites des meilleurs épistolaires français et allemands. Edit. de Paris, de 484 pages, gr. 8. 2 fl. 30 kr.

3) *La Correspondance Familière*, ou *Choix des lettres assorties aux diverses situations de la vie*, extraites des meilleurs auteurs anciens ou modernes, nationaux ou étrangers. gr. 8. de 600 pages. 1 fl. 36 kr.

d) *Ouvrages sous presse*

1) *Nouveau Dictionaire* complet, à l'usage des *Allemands* et des *Français*, extrait des meilleurs Dict. de langues ou de sciences qui ont paru jusqu'à ce jour, contenant une explication de tous les mots, la prononciation de ceux qui peuvent offrir quelque difficulté, un choix d'exemples propres à en faire connoître l'emploi et les différentes acceptions; les monnaies, poids, mesures des divers états; les noms de personnes, villes, fleuves, etc.

Il n'est personne qui, en rendant justice au mérite ou appréciant les travaux des auteurs des derniers dictionnaires, ne convienne qu'aucun encore n'a rempli l'idée qu'on se forme naturellement d'un pareil ouvrage. Entasser des exemples, sans choix, sans plan d'ordre ou de liaison, (souvent prodigués sans besoin, ou ménagés lorsqu'il falloit en être prodigue), donner une kyrielle de mots qui peuvent signifier celui que l'on a sous les yeux, mais sans les appliquer à des exemples où l'on en trouve les diverses acceptions, c'est un travail qui peut avoir coûté bien des peines à l'auteur, mais qui assurément a peu d'utilité, pour celui qui désire connoître une langue, la cultiver, exercer ses talents à la composition, soit à la traduction, etc.

(unter der Presse.)

1) Neues vollständiges, zum Gebrauche der Franzosen u. der Deutschen bestimmtes Wörterbuch, ein Auszug aus den besten, bis jetzt über Sprachen und Wissenschaften erschienenen Wörterbüchern. Dasselbe enthält den Gebrauch aller Wörter, nebst der Aussprache der schwersten, und eine Auswahl von tauglichen Beispielen, zur Erläuterung ihres Gebrauches u. ihrer verschiedenen Bedeutungen: ferner die Münzen, Gewichte, u. Maße der verschiedenen Staaten, die Eigennamen von Personen, Städten und Flüssen u. s. w.

Bei aller Gerechtigkeit, welche man dem Verdienste u. dem Fleiße der Verfasser der neuesten französ. Wörterbücher widerfahren läßt, ist doch niemand in Abrede, daß sie den Erwartungen, welche man von einem solchen Werk zu hegen geneigt ist, nicht vollkommen entsprochen haben. Beispiele ohne Wahl, Ordnung und Verbindung aufzuhäufen, dieselben bald ohne Noth verschwenderisch, bald, wo man hätte freigebig damit seyn sollen, allzusparsam anzubringen; eine Litanei von Wörtern anzuführen, welche das vor Augen liegende bedeuten können, aber ohne Anwendung auf Beispiele, welche diese verschiedenen Bedeutungen erläutern, — ist eine Arbeit, welche dem Verfasser viel Mühe gekostet haben mag, aber wahrlich für diejenigen von geringem Nutzen ist, welche sich mit einer Sprache genauer bekannt machen, und ihre Talente durch Aufsätze oder Uebersetzungen üben wollen.

L'auteur se flatte que le public trouvera dans cet ouvrage un objet si essentiel non seulement rempli, mais que sa méthode, en ne négligeant aucun des termes reçus dans les nouveaux Dict. scientifiques et autres, obtiendra son approbation et celles des personnes qui l'ont encouragé à entreprendre ce travail; c'est surtout de ces dernies, que l'auteur ambitionne le suffrage, puisqu'en l'entretenant de l'insuffisance de divers Dict. qui se sont succédés depuis quelques années, dont aucun ne remplit leur attente, et en le rendant attentif aux défauts ou aux fautes des plus estimés de ces ouvrages, ils lui ont inspiré le désir de travailler à quelque chose de plus complet et de plus parfait. La beauté du papier et des caractères, la modicité du prix, qui distinguent les divers ouvrages ci-dessus, sont des avantages qu'offrira éminemment ce nouveau Dict. complet.

2) Un extrait du même ouvrage formera un Dict. de poche dans lequel de petites phrases feront connoître les différentes acceptions des mots; avantage négligé dans les autres Dict. de ce genre; et sans lequel les jeunes gens n'en peuvent retirer que peu d'utilité, étant toujours exposés à choisir, entre plusieurs mots, celui qui ne convient pas à l'idée qu'ils veulent exprimer.

Der Verfasser schmeichelt sich, das Publikum werde einen so wesentlichen Gegenstand in diesem Werke nicht nur gehörig ausgeführt finden, sondern auch seinem Verfahren, wobei er keinen in die neueren wissenschaftlichen u. andern Wörterbüchern aufgenommenen Ausdruck übergieng, Beifall schenken; welcher ihm besonders von denjenigen Personen werth seyn wird, die ihn zu dieser Arbeit aufgemuntert, u. sowohl durch ihre Bemerkungen über die Unzulänglichkeit der verschiedenen Wörterbücher die seit einigen Jahren auf einander gefolgt sind, ohne daß eines derselben ihren Erwartungen entsprochen hätte, als auch durch das Hinweisen auf die Mängel u. Fehler selbst der geschätztesten unter diesen Werken, den Wunsch in ihm erregt haben, etwas Vollkommeneres auszuarbeiten. Die Schönheit des Papiers und Druckes, der mäßige Preis, wodurch sich die obengenannten Werke auszeichnen, sind Vorzüge, welche dieses neue vollständige Wörterbuch in einem besonderen Grade besitzen wird.

2) Als Auszug aus demselben Werke wird ein Taschenwörterbuch erscheinen, worinn kleinere Phrasen die verschiedenen Bedeutungen der Wörter anschaulich machen, ein Vorzug, welchen man andern Werken dieser Art zu geben vernachläßigt hat, ohne welchen aber junge Leute nur geringen Nutzen daraus ziehen können, da sie immer in Gefahr sind, unter mehreren Wörtern eines auszuwählen, welches dem Gedanken, den sie ausdrücken wollen, nicht entspricht.

Verzeichniß der vorkommenden Abkürzungen.

Antér.	antérieur.
antér. déf.	. . . . . défini.
cond.	conditionnel.
cond. passé.	. . . . . passé.
déf.	défini.
fr. ober futr.	futur.
G.	grammaire; voyez la grammaire; 5e édit.
indéf.	indéfini.
indic.	indicatif.
indic. prés.	. . . présent.
inf.	infinitif.
parf.	parfait.
imparf.	imparfait.
impér.	impératif.
part.	participe.
part. prés. / p. prés.	. . . présent.
part. passé / p. passé	. . . passé.
passé des part. / p. des part.	passé des participes.
passé de l'inf.	passé de l'infinitif.
subj.	subjonctif.
subj. prés.	. . . . présent.
subj. parf.	. . . . parfait.
150. &c.	voyez No. 150. &c.

Vorbericht.

In einem Buche, woraus Teutsche die französische Sprache lernen sollen, verlangt man gewöhnlich, besonders von Seiten der Lehrer an Schulen und Gymnasien, über alle Regeln derselben eine ziemliche Anzahl französischer und teutscher Uebungsstücke, wo der Schüler das aus der Sprachlehre Gelernte in Ausübung bringen, die Menge von Wörtern und Phrasen, die ihm geblieben sind anwenden, und nach und nach seine eigene Gedanken in der fremden Sprache ausdrücken lernt. Dieser Zweck soll durch die gegenwärtige Sammlung erreicht werden; sie beginnt mit leichten französischen und deutschen Anekdoten, welche unter einer guten Anleitung am tauglichsten sind, auf das Sprechen oder auf die freye Einkleidung einiger Gedanken vorzubereiten. Sobald man einmal über das mühsame Zusammenbuchstabiren des Sinnes hinweg ist, so kann die Anekdote, welche auch durch ihren Inhalt intereßirt, Stoff genug zur Unterhaltung geben, und auswendig gelernt von vielem Nutzen seyn. Nro. 202 bis 245 findet man 48 Anekdoten, die in einem andern Bande (Anecdotes-françoises-allemandes) in einem andern Gewande dargestellt sind, um jungen Leuten zu zeigen, daß und wie man dieselbe Sache, welche man gelesen hat, nacherzählen kann, ohne sich gerade derselben Ausdrücke und Wendungen wieder zu bedienen. Ist die Geschichte oder Anekdote lang, so muß man dem Schüler den Gang oder die Erzählungsart derselben zu erleichtern suchen, und alles weglassen, was ihn unnützerweise aufhalten oder belästigen kann. Der Nahme des Helden, das Datum, das Jahr, die Stadt, oder der Ort, wo sich die Sache zutrug, sind hier keine wesentlichen Umstände, diese Dinge entgehen der Aufmerksamkeit gewöhnlich, welche auf den Hauptzug der Geschichte hingerichtet ist. In dieser Hinsicht kann man z. B. die Anekdote 253. betrachten.

On dira à l'écolier: Il s'agit, dans cette anecdote, d'un Roi de France qui étoit à la chasse. (S'appeloit-il François 1er ou autrement? la partie de chasse avoit-elle lieu près de Blois ou dans une autre contrée? ce n'est pas ce qui nous intéresse.) Il rencontra une femme dont le mari avoit perdu la vie à son service, (peu importe dans quel régiment il servoit, à quelle journée ou dans quelle bataille il a péri: le fond de l'histoire, ce que nous voulons savoir, c'est le beau trait que nous présente le monarque) Etonné de voir une dame en route par un froid rigoureux, il s'informa où elle alla. Celle ci, croyant apercevoir de la naissance ou un rang distingué dans le cavalier affable qui lui fait cette question, lui découvre le motif de son voyage, lui expose sa situation, et le danger où elle est de tout perdre, si elle ne trouve un protecteur dans la justice et les bontées du Souverain. Le Roi, flatté de la confiance qu'elle attache à son amour pour la justice et à ses bontés, lui indique un gentil-homme, à qui elle doit s'adresser; de retour de la chasse, il donne ordre au même gentil-homme de l'avertir, lorsque telle dame se présentera. Dès qu'elle fut arrivée, le roi l'a reçut avec bonte, fit examiner ses plaintes, et voulut que la cause fut décidée en sa présence. La justice étant du côté de la dame, non seulement il la lui fit rendre sur le champ, mais il paya lui-même les dettes qu'elle avoit contractées faute d'une plus prompte justice. Voyez Nro. 253. Anecdotes françois-allemandes.

Die französische Komödie ist aus Florians Werken genommen, und empfiehlt sich jungen Lesern durch Einfachheit und Leichtigkeit.

Die teutsche Komödie ist eine schon bekannte Uebersetzung aus den Werken der Frau von Genlis; man hat sich dabey einige für das Ganze des Stücks unschädliche Abkürzungen erlaubt.

Die ganze Sammlung ist absichtlich so bearbeitet worden, daß gewisse Klassen von Lesern, ohne besondere Nachhülfe des Lehrers, mit der Uebersetzung werden zu Stande kommen können. Für das zarte Alter und Damen, ist in dem andern Bande, Anecdotes-françoises-allemandes, durch weitläufigere Noten noch mehr gesorgt. Wer aber glauben sollte, es stehe etwa für ihn zu viel, und also manches Ueberflüßige in den jeder Anekdote beygefügten Noten, der bedenke unter anderem auch dieß wohl, wie viele zwar bey der Lektüre ihres französischen Autors mit Ruhm bestehen, so bald es hingegen zum Sprechen oder Uebersetzen kommt, den leichtesten Satz nicht ohne Fehler und ohne Barbarismen zu Stande bringen; er mache den Versuch, und übersetze, ohne die Noten zu Hülfe zu nehmen; wenn er die Noten nicht zur Uebersetzung brauchte, so kann er sie vielleicht zur Korrektur seiner Arbeit desto besser gebrauchen, und den tyrannischen Eigensinn der Sprache durch sie bewundern lernen *). Vorzüglich suchte man auf die französische Wortfolge, arrangement des mots, und auf den rechten Gebrauch der temps zwey sehr wesentliche Punkte aufmerksam zu machen.

Die Wortfolge ist zugleich durch die zwischen den Text gesetzten lateinischen Buchstaben angedeutet, welche auf die französischen Ausdrücke in den Noten weisen; oft ist sie aber auch ausdrücklich in den Noten bemerkt, wo die gehörigen temps bey den Zeitwörtern gleichfalls angezeigt sind.

*) Die Lehrer sind nach ihrer eigenen Erfahrung der Meinung, daß, je mehr man die Erlernung einer Sprache erleichtert, die Schüler desto mehr Vergnügen daran finden; und daß also der gute Erfolg desto sicherer wird. Deßwegen sehen sie es gerne, wenn in den Elementarbüchern Anmerkungen sind, wodurch alle schwere oder wenig bekannte Wörter und alle der Sprache eigenthümlichen Wortfügungen erklärt werden. Sie wollen lieber, daß ein Wort zweymal erklärt wird, als daß sich der Schüler in die Nothwendigkeit versetzt sieht, es auf der vorhergehenden Seite oder in einer andern Anekdote aufzusuchen. Es giebt wenige Geschichten oder Anekdoten, wo den Schülern nicht schwere Wörter aufstoßen, die sie noch nicht gelesen haben. Finden sie diese nicht in den Noten, so muß der Lehrer sie ihnen sagen; daher macht es ihnen mehr Vergnügen, sie selbst unter der Anekdote zu lesen. Entfallen sie ihrem Gedächtniß, so wissen sie, wo sie sie wieder finden können. Auch kann man hinzu setzen, daß sie den Vortheil haben, zu sehen, wie die Wörter richtig geschrieben werden, und daß noch überdieß viele Lehrer, welche mit der einen oder der andern Sprache nicht sehr vertraut sind, in Verlegenheit gerathen würden, mündlich das zu ergänzen, was in diesem Stücke in den Anmerkungen übergangen wäre; wenn sie übrigens auch noch so oft im Stande seyn mögen, in allem, was die Sprache selbst betrift, Wegweiser ihrer Schüler zu seyn. Uebrigens hat man die Noten in dem französischen Theile weggelassen, und bey den deutschen Anekdoten um vieles vermindert, indem man für diejenigen, die sie brauchen, in dem andern Bande Anecdotes-françoises-allemandes, besonders gesorgt hat.

Man hätte diesen Anmerkungen vielleicht ein angehängtes kleines Wörterbuch vorgezogen, worin alle im Werke selbst vorkommende Wörter alphabetisch geordnet worden wären; aber oft haben diese Wörter eine andere Bedeutung um der besondern Umstände willen, unter welchen man sie gebraucht; und dann hat diese Methode noch die große Unannehmlichkeit, daß man alle Augenblicke in einem solchen Anhange nachschlagen muß, was nicht nur ein großer Zeitverlust ist, sondern auch die jungen Leute und besonders Mädchen ausserordentlich ungeduldig macht. Ich habe die Wahrheit dieser Behauptung durch einige Erfahrung oft bestätigt gefunden, hauptsächlich bey der ersten Ausgabe dieses Werkes, wo man die Vorsicht nicht gebrauchte, die Anmerkungen immer mit den auf jeder Seite enthaltenen Materien gleich fortlaufen zu lassen. Indem ich mich nun nach dem wohlgemeinten Rath und den Winken richte, die mir mehrere Lehrer zu geben die Güte hatten,

Erfahrung gef

en Dienst zu e

Table de matières de la partie françoise.

Partie françoise des (französischer Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

Inhalt des französischen Theils.

En allemand dans les Exercices ou Uebungsstücke. Deutsch in den Exercices oder Uebungsstücke.

Partie françoise des (französischer Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En allemand dans les Exercices ou Uebungsstücke. Deutsch in den Exercices oder Uebungsstücke.

Partie françoise des (französischer Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En allemand dans les Exercices ou Uebungsstücke. Deutsch in den *Exercices* oder Uebungsstücke.

Partie françoise des (französischer Theil der) Anecdotes françoises-allemandes. | En allemand dans les Exercices ou Uebungsstücke. Deutsch in den Exercices oder Uebungsstücke.

Partie françoise des (französischer Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En allemand dans les Exercices ou Uebungsstücke. Deutsch in den Exercices oder Uebungsstücke.

Partie françoise des (französischer Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En allemand dans les Exercices ou Uebungsstücke. Deutsch in den *Exercices* oder Uebungsstücke.

)( )(

Partie françoise des (französischer Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En allemand dans les Exercices ou Uebungsstücke. Deutsch in den Exercices oder Uebungsstücke.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücke.

Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.

Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.

Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.	Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.
116. La pareille.	116. Gleiches mit Gleichem.
117. Dévouement héroïque.	117. Heldenmüthige Aufopferung.
118. Raison suffisante.	118. Der zureichende Grund.
119. Le parasite.	119. Der Schmarotzer.
120. Les costumes.	120. Die Trachten.
121. Préservatif contre le jeu.	121. Verwahrungsmittel gegen das Spiel.
122. Indiscrétion punie.	122. Bestrafte Unbedachtsamkeit.
123. Juste indignation.	123. Gerechter Unwille.
124. 125. Manière d'instruire les rois.	124. 125. Art, Könige zu unterrichten.
126. Avantage de primer dans quelque condition que ce soit.	126. Vortheil, der erste in irgend einem Stande zu seyn.
127. Justification ingénieuse.	127. Witzige Rechtfertigung.
128. Prévoyance instructive.	128. Belehrende Vorsichts-Maßregel.
129. 130. Egalité d'humeur.	129. 130. Gleichmüthigkeit.
131. Pouvoir de la poésie.	131. Macht der Dichtkunst.
132. Bon esprit d'Esope.	132. Gescheidter Einfall Aesop's.
133. Le silence à propos.	133. Das Stillschweigen zu rechter Zeit.
134. Comparaison efficace.	134. Wirksame Vergleichung.
135. Les deux bègues.	135. Die beyden Stammler.
136. La bonne leçon.	136. Die gute Lehre.
137. L'écot.	137. Die Zeche.
138. Perte facile à réparer.	138. Leicht zu ersetzender Verlust.
139. Préjuges nationaux.	139. National-Vorurtheile.
140—145. Beaux traits du Maréchal de Turenne.	140—145. Schöne Züge vom Marschall Türenne.
146. L'honnêteté récompensée.	146. Die belohnte Ehrlichkeit.
147. On s'étourdit sur les dangers de son état.	147. Man wird gleichgültig gegen die Gefahren seines Standes.
148. Fierté nationale des Anglois.	148. Englischer Nationalstolz.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.

Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.

Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.

Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.	Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.
213. (1) Damon et Pythias, ou l'amitié mise à l'épreuve.	213. Damon und Pythias, oder die auf die Probe gestellte Freundschaft.
214. (1) Demosthêne et Eschine, ou le digne rival.	214. Demosthenes und Aeschines, oder der würdige Nebenbuhler.
215. (1) Un bon coeur est sensible aux maux des bêtes mêmes.	215. Ein gutes Herz erbarmt sich auch über die Leiden der Thiere.
216. (1) Vouloir du mal à nos ennemis, c'est quelquefois travailler à leur bonheur.	216. Indem man seinen Feinden Böses zufügen will, arbeitet man manchmal an ihrem Glücke.
217. (1) Le vrai moyen de punir les envieux.	217. Das wahre Mittel, die Neider zu strafen.
218. (1) Le sage connoit tout le prix d'une bonne éducation.	218. Der Weise kennt den ganzen Werth einer guten Erziehung.
219. (1) Pierre le-Grand, ou beau trait d'humanité.	219. Peter der Große, oder schöner Zug von Menschlichkeit.
220. (1) Le Scipion portugais (v. Nro. 243.)	220. Der portugiesische Scipio. (S. Nro. 243.)
221. (1) Le Scipion françois.	221. Der französische Scipio.
222. (1) L'homme sans peur, ou le danger de la plaisanterie.	222. Der Mann ohne Furcht, oder die Gefahren des Scherzes.
223. (1) Hégétoride, ou le devouement sublime.	223. Hegetorides, oder die erhabene Aufopferung.
224. (1) La querelle accommodés, ou vrai remède contre les duels.	224. Der beygelegte Streit, oder sicheres Mittel gegen den Zweykampf.
225. (1) Le juge prudent, ou le revenant ajourné.	225. Der kluge Richter, oder das vorgeladene Gespenst.
226. (1) Générosité sublimé.	226. Erhabene Großmuth.
227. (1) Il est doublement noble et généreux de secourir un ennemi qui a recours à nous.	227. Es ist doppelt edel und großmüthig, einem Feinde beyzustehen, der seine Zuflucht zu uns nimmt.
228. (1) Le noble et généreux ennemi reconsilié.	228. Wiederversöhnung mit einem edlen und großmüthigen Feinde.
229. (1) Le courtisan généreux, ou beau mot de Henri III.	229. Der edelmüthige Hofmann, oder schöne Aeußerung Heinrichs III.
230. (1) Courage et bienfaisance d'un paysan.	230. Muth und Wohlthätigkeit eines Bauers.

En françois dans les Exercices ou Uebungsstücke. Französisch in den Exercices oder Uebungsstücken.	Partie allemande des (deutscher Theil der) Anecdotes françoises-allemandes.
231. (1) Darius et Siloson, ou le service reconnu et récompensé.	231. Darius und Siloson, oder der erkannte und belohnte Dienst.
232. (1) Les avantages du célibat, &c.	232. Die Vortheile des ehelosen Standes, ꝛc.
233. (1) Les deux amis Anglois, ou le service récompensé.	233. Die beyden Englischen Freunde, oder der belohnte Freundschaftsdienst.
234. (1) La reconnoissance récompensée.	234. Die belohnte Dankbarkeit.
235. (1) L'avare habilement corrigé.	235. Der auf eine gescheidte Art gebesserte Geitzige.
236. (1) La goutte guérie, ou vengeance suivie d'un heureux effet.	236. Das geheilte Podagra, oder die glückliche Wirkung der Rache.
237. (1) Le bon fils à l'école militaire.	237. Der gute Sohn in der Cadettenschule.
238. (1) L'heureuse acquisition.	238. Die glückliche Erwerbung.
239. (1) La prudence récompensée, et la cupidité punie.	239. Belohnte Klugheit und beschämte Habsucht.
240. (1) Capitulation de Barcelone, ou beau trait de probité.	240. Die Capitulation zu Barcellona, oder schöner Zug von Rechtschaffenheit.
241. (1) Le chevalier Bayard.	241. Der Ritter Bayard.
242. (1) Le héros désintéressé.	242. Der uneigennützige Held.
243. (1) Scipion l'Africain.	243. Scipio Africanus.
244. (1) Le sacrifice sublime, ou rare exemple de sensibilité au malheur d'autrui.	244. Die erhabene Aufopferung, oder seltenes Beyspiel gefühlvoller Theilnahme an dem Unglücke Anderer.
245. (1) Le conseiller humain et bienfaisant.	245. Der menschenfreundliche und wohlthätige Parlamentsrath.
246. (1) Le boulanger humain et bienfaisant.	246. Der menschliche und wohlthätige Bäcker.
247. (1) Probité de Fabricius, et beau mot de Pyrrhus.	247. Rechtschaffenheit des Fabricius, und schöne Aeußerung des Pyrrhus.
248. (1) Le jeune Cyrus.	248. Der junge Cyrus.
249. (1) Chélonide, épouse et fille.	249. Chelonis als Gattinn und Tochter.

250.

(1) Le médecin habile.

251.

(1) Le bon usage des richesses, ou l'épreuve des trois enfants.

252.

(1) Le bon emploi de l'argent, ou l'épreuve des trois soeurs.

253.

(1) Justice et bienfaisance de François I. (v. Nr. 234.)

254.

(1) Jusice et bienfaisance de Joseph II.

255.

(1) Panthée.

250.

Der geschickte Arzt.

251.

Die gute Anwendung des Reichthums, oder die Prüfung der drey Kinder.

252.

Die gute Anwendung des Geldes, oder die Prüfung der drey Schwestern.

253.

Panthea. (französisch Nro. 255.)

254. (französisch 253.)

Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit Franz I.

255. (französisch 254.)

Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit Joseph II.

Französische und deutsche Anekdoten oder Uebungsstücke.

1.

L'exemple est la meilleure leçon.

Un homme qui ne s'étoit jamais marié, engageoit le philosophe Epictète à prendre une femme: comme il lui donnoit, à ce sujet, toutes les raisons propres à le persuader: *Donnez-moi donc une de vos filles*, lui répondit Epictète.

2.

L'ennuyeux personnage.

Un grand parleur arrêta le philosophe Aristote; et se mit à lui faire une suite de contes insipides et puériles, demandant à chaque nouveau trait, „si cela n'étoit pas bien admirable.“ — *Cela n'est pas si admirable*, lui dit enfin le philosophe, *que de voir un homme qui a encore ses jambes, écouter tranquillement de telles fadaises.*

3.

La promesse.

Un savant, regardant la lune comme un monde semblable au nôtre, *vint* faire hommage à un prince d'un livre qui traitoit de cet empire. Le prince, après en avoir lu quelques lignes, lui dit: *Si un jour je suis souverain de l'empire dont vous parlez, comptez que je vous en ferai le gouverneur.*

4.

Les sens exquis.

Un Gascon vantoit la finesse de sa vue à un Parisien, et comme celui-ci lui répondit qu'il l'avoit aussi très-bonne: *Voyez-vous une souris qui court au haut de cette tour?* lui dit-il en montrant la tour de Notre-dame. — *Je ne la vois pas, reprit le Parisien, mais je l'entends trotter.*

5.

La jambe de bois.

Un officier qui avoit perdu une jambe dans une bataille, s'en étoit fait faire une de bois; peu de temps après, un boulet de canon la lui emporta. Ceux qui étoient autour de lui, se mirent à crier: *Vite, qu'on fasse venir le chirurgien!* — *Non, non, mes amis*, leur dit tranquillement l'officier, *faites venir le charpentier.*

6.

Le portrait.

Un jeune homme aimoit beaucoup une demoiselle, mais l'inégalité de fortune l'empêchoit de lui manifester ses sentiments. Celle-ci, pour lui en procurer l'occasion, lui dit d'un ton plein d'intérêt: *Je verrois avec bien du plaisir le portrait de la personne que vous aimez.* — *Rien de plus facile*, répondit le jeune homme: *si vous vouliez regarder dans cette glace!* Elle récompensa son amour et sa modestie, en lui donnant sa main.

7.

L'à compte.

Un artisan étant allé demander son salaire à un grand seigneur, celui-ci le lui refusa, et comme l'artisan insistoit, le seigneur lui donna un soufflet, et le congédia. Quelque temps après, il vint de nouveau solliciter son paiement. Le seigneur le voyant entrer, demanda à son homme d'affaire si cet homme n'avoit encore rien reçu. *Pardonnez-moi, Monseigneur*, répondit-il, *il a reçu un soufflet.*

8.

Juste conséquence.

Un jeune prince âgé de 7 ans, réunissoit à beaucoup de gentillesse infinement d'esprit: il étoit un jour l'objet de l'admiration de toute une société: un vieux capitaine, témoin des louanges qu'on lui donnoit, dit d'une voix assez haute: *Les enfants qui ont tant d'esprit dans un âge si tendre, en ont souvent peu quand ils sont grands.* Le jeune Prince qui l'avoit entendu, lui repartit sur le même ton: *Monsieur le Capitaine il faut que vous ayez eu infiniment d'esprit dans votre enfance.*

9.

Fine repartie.

1) Un gentil-homme, absent de sa patrie depuis un certain temps, rencontra un paysan de ses environs, et après différentes questions sur son pays, il lui demanda s'il y avoit toujours autant de fous qu'autrefois. — *Vraiment non, Monsieur*, lui répondit le paysan, *il n'y en a plus autant que quand vous y etiez.* Le gentil-homme sentit tout le piquant de cette réponse, et loin de s'en fâcher, il dit au paysan: *Tu ne me parois pas être de leur nombre.*

10.

2) Un archer demandoit à un pauvre mendiant de quoi il vivoit: le pauvre lui répondit: Si vous m'aviez demandé de quoi je meurs, je vous aurois répondu que je meurs de faim.

— *N'êtes-vous pas honteux?* disoit un avare à un vaurien qui lui demandoit l'aumône: *vous êtes jeune et robuste, vous pouvez bien travailler.* — *Monsieur*, lui repliqua le

mendiant, c'étoit de l'argent, et non un avis, que je vous demandois.

11.

3) Un âne, monté par un paysan, se mit à braire devant un collège, dans le moment où les écoliers en sortoient. Ceux-ci se répandirent en plaisanteries sur le paysan et sur sa monture; Est-ce ainsi que tu dresses ta bête? lui dirent-ils. — Messieurs, leur répondit-il, cet âne est si aise de trouver tant de camarades, qu'il en chante de joie.

— Quelques étudiants rencontrèrent une paysanne qui chassoit devant elle plusieurs ânes: *Bon jour, mère aux ânes,* lui crièrent-ils. — *Bon jour, mes enfants,* leur répondit la femme.

12.

Correspondance aisée.

Un jeune homme de peu d'esprit, vouloit écrire à une amie, et ne savoit trop comment le faire; il acheta un livre de lettres, et en trouva bientôt une telle qu'il la désiroit: il la copia exactement et l'envoya à sa destination. Son amie, qui avoit le même livre, y trouva cette lettre, et y répondit en ces termes: *Monsieur, j'ai reçu votre lettre: tournez le feuillet,* et vous aurez la réponse.

13.

La recette efficace.

Un paysan étant allé consulter un médecin sur une indisposition, celui ci, après avoir examiné le mal, se mit à son bureau, lui écrivit une ordonnance, et lui dit en la lui donnant: *Prenez ceci demain matin, et bientôt vous vous trouverez mieux.* Le paysan croyant que ce papier étoit le remède même, s'en retourna plein de confiance, et le lendemain, il l'avala de très-bon matin, et se trouva parfaitement guéri.

14.

Excuse plausible.

Un étudiant, qui avoit besoin de quelque livres, écrivit à un de ses amis de les lui acheter, en lui marquant qu'il lui en remettroit le montant à la première occasion. Cet ami négligea la commission. Quelque temps après, il rencontra l'étudiant; il s'attendoit bien à des reproches de sa part, et pour le prévenir il lui dit bien vite: *Pardonnez-moi, mon cher, si je ne vous ai pas envoyé les livres que vous m'avez demandés: je n'ai pas reçu votre lettre.*

15.

L'heureuse defaite.

Un pauvre gentil-homme, hors d'état de satisfaire ses créanciers, disoit un matin en se levant: *Que le diable emporte tous ceux qui viendront aujourd'hui me demander de l'ar-*

gent. A peine avoit-il fini ces paroles, qu'il entendit frapper à sa porte : il ouvre, et voit entrer quatre de ses créanciers, qui commencent à lui demander s'il les avoit encore oubliés. *Je vous jure,* leur dit le gentil-homme : *que je pensois à vous il n'y a qu'un instant.*

16.

L'homme accommodant.

Un bouffon se promenoit un jour avec un valet de chambre ; celui-ci, qui étoit à sa gauche, lui dit en plaisantant et comme pour faire montre d'esprit : *Je ne saurois souffrir à la promenade, qu'un fou marche à ma droite. Moi bien,* lui repartit le bouffon en quittant sa place, et passant à la gauche du valet de chambre.

17.

La différence.

Un gentil-homme mena un de ses amis chez une dame de sa connoissance : On les annonce, ils entrent. *Madame,* dit le gentil-homme, aussitôt qu'il est dans la chambre, *j'ai l'honneur de vous présenter le Marquis de N., qui n'est pas aussi sot qu'il en a la mine.* Le Marquis, qui ne s'attendoit pas à un tel compliment, repartit. sans laisser apercevoir le moindre trouble : *Madame, c'est la différence qu'il y a entre Monsieur et moi.*

18.

Les Dardanelles.

Un jeune homme qui avoit voyagé dans quelques pays, croyoit pouvoir mentir impunément, et donner pour vrai tout ce qui lui passoit par la tête. Comme il se vantoit d'avoir vu tous les monarques de l'Europe, un homme de bon sens lui demanda s'il avoit aussi vu les Dardanelles. Le menteur, croyant que c'étoient quelques princes, répondit hardiment : *Il faut bien que je les aie vus, ayant dîné plusieurs fois avec eux.*

19.

La gageure.

Un gentil-homme voyageoit avec son valet de chambre ; celui-ci s'endormit sur son cheval, et perdit le manteau de son maître. Le gentil-homme tournant la tête, le vit chanceler, et n'apercevant plus son manteau, il lui crie d'une voix qui marquoit son mécontentement : *Jean, où est mon manteau ? je gage que vous l'avez perdu ?* Le valet ne le voyant plus, dit : *Moi je ne gage pas, monsieur, car je suis sûr que vous gagneriez.*

20.

Belle punition.

Un charlatan ordonna à un paysan malade un vomitif, une saignée, et des pilules de sa composition, et lui dit que

s'il prenoit tout cela dans la même heure, il seroit rétabli. Le paysan, effrayé de tant de remèdes, dit au charlatan: *Mais, Monsieur, si j'en meurs?* *Alors*, répondit celui-ci, *vous direz que je suis le plus grand charlatan du monde.*

21.

La prononciation vicieuse.

Un Allemand et un François se promenant ensemble, rencontrèrent un cochon qui venoit droit à eux. Le grognement répété de cet animal donna occasion à l'Allemand de dire au François: *Monsieur, entendez-vous ce cochon, comme il dit oui, oui? on croiroit qu'il parle françois? Vous avez raison*, lui répondit le François; *mais il le prononce comme beaucoup d'Allemands, c'est-à-dire, fort mal.*

22.

La double leçon.

Un ministre prêchant un dimanche après midi, remarqua, sur la fin de son prêche, qu'un burgeois, endormi au pied de la chaire, ronfloit assez fort; ce qui donnoit matière de conversation à deux femmes assises auprès de lui. *Mesdames*, leur dit-il, *ne parlez pas si haut! vous pourriez éveiller votre voisin.*

23.

Le malheur d'une vie trop longue.

Un riche bourgeois de Lyon ayant fait tirer son horoscope, mangea, pendant le temps qu'il croyoit avoir encore à vivre, tout ce qu'il possédoit; mais sa vie ne finissant point au terme que l'astrologue lui avoit prédit, il se vit réduit à demander l'aumône; ce qu'il faisoit en disant: „Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus long-temps qu'il ne croyoit.“

24.

L'astrologue justifié.

Un Empereur, irrité contre un astrologue, lui demandoit: *De quel genre de mort, malheureux, penses-tu mourir?* — *je mourrai de la fièvre*, répondit-il. — *Tu en as menti*, repartit l'Empereur: *tu vas périr à l'instant d'une mort violente.* Comme on alloit le saisir, il dit à l'Empereur: „*Seigneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, et l'on trouvera que j'ai la fièvre.*“ Cette saillie le tira d'affaire; l'Empereur le fit mettre en liberté.

25.

L'imberbe, ou le jeune ambassadeur.

En 1596, Philippe II. avoit envoyé le jeune Connétable de Castille à Rome, pour féliciter Sixte V. sur son exaltation. Ce Pape, mécontent de ce qu'on lui avoit député un si jeune ambassadeur, ne put s'empêcher de lui dire: *Eh quoi! votre Maître manque-t-il d'hommes, pour m'envoyer un ambassadeur sans barbe?* — *Si mon Souverain eût pensé*, lui

répliqua le fier Espagnol, *que le mérite consistât dans la barbe, il vous auroit envoyé un bouc et non un gentilhomme comme moi.*

26.

L'extraction.

1) Un seigneur se trouvant à un festin avec un archevêque de fort basse extraction, mais que de rares talents avoient élevé à cette dignité, fut choqué de la liberté avec laquelle ce Prélat combattoit son opinion. *Vous ne feriez pas mal*, lui dit-il, *de vous souvenir quelquefois de votre origine. Je m'en souviens parfaitement*, repartit *l'archevêque, et je sais fort bien qu'avec des sentiments tels que vous en manifestez en ce moment, j'aurois toute ma vie gardé les cochons.*

2) Urbain IV., fils d'un savetier de Troyes en Champagne, s'éleva par son mérite jusqu'au souverain Pontificat. Le Roi d'Espagne lui rappelant un jour la bassesse de sa naissance, il lui répondit: *Ce n'est point une vertu de sortir d'un sang noble; mais s'élever, comme je l'ai fait, c'est la haute vertu et la véritable noblesse.*

28.

Les témoins.

Ibicus, célèbre poète, passant par une forêt, y fut assassiné par des voleurs. On dit qu'en mourant, il aperçut une troupe de grues qui voloient au-dessus de sa tête, et qu'il les prit à témoin du crime de ses meurtriers. Quelque temps après, un de ces scélérats se promenant sur la place publique, dit à ses compagnons, en leur montrant des grues qui passoient: *Voilà les témoins de la mort d'Ibicus.* Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, on les arrêta tous; ils avouèrent leur crime, et furent pendus.

29.

Les perdrix.

Un célèbre acteur, qui avoit l'honneur de voir souper Louis XIV., fixoit un plat de perdrix. Ce Prince s'en aperçut, et dit à l'officier qui desservoit: *Qu'on donne ce plat à Dominique*; c'étoit le nom de l'acteur. *Quoi, Sire!* s'écria adroitement celui-ci, *et les perdrix aussi?* Le Roi qui comprit la pensée de Dominique, reprit: *Oui, et les perdrix aussi.* L'acteur, par cette question adroite, obtint non seulement les perdrix, mais, ce qui valoit beaucoup mieux, un beau plat d'or.

30.

Les Raisins.

Zeuxis avoit représenté un enfant tenant à la main une corbeille pleine de raisins. Quelqu'un, pour vanter le tableau, disoit, en présence de plusieurs personnes, que les fruits

étoient si bien imités, que les oiseaux étoient venus plusieurs fois les becqueter. Un paysan de bon sens, qui n'étoit pas dupe de ces louanges exagérées, lui dit: *Assurément, si les fruits sont si bien représentés, l'enfant doit l'être bien mal, puisque les oiseaux n'en ont pas peur.*

31.

Le connoisseur.

Pendant qu'on achevoit de bâtir le pont neuf à Paris, les entrepreneurs virent un homme occupé à mesurer le pont sans rien dire à personne. Ils le prirent pour un architecte, et l'invitèrent à dîner avec eux. Après le repas, ils le prièrent de leur communiquer ses idées, qui pourroient sans doute perfectionner leur ouvrage. *Je pense,* leur dit-il, *que vous avez été fort sages de bâtir ce pont en large: car, si vous vous y étiez pris en long, vous n'en seriez jamais venus à bout.*

32.

La discrétion.

Le Prince d'Orange s'étant mis en marche pour une entreprise secrète, un colonel trop curieux osa lui faire des questions. *Mais,* lui dit le Prince, qui n'avoit pas une bien haute opinion de sa discrétion, *si vous connoissiez mes desseins, ne les communiqueriez-vous à personne? Non, assurément,* répondit le colonnel: *Le ciel,* répliqua le Prince d'Orange, *m'a aussi accordé le don de savoir garder un secret.*

33.

Réponse rusée d'un astrologue.

Un astrologue ayant prédit la mort d'une femme que Louis XI. aimoit, et le hasard ayant justifié la prédiction, le Roi le fit venir: *Toi, qui prévois tout,* lui dit-il, *quand mourras-tu?* L'astrologue averti, ou soupçonnant que ce Prince lui tendoit une piège, répondit: *Je mourrai trois jours avant Votre Majesté.* La crainte et la superstition du Roi l'emportèrent sur le ressentiment; et il prit un soin particulier de cet adroit imposteur.

34.

Châtiment magnanime.

On rapporta à Louis XIV. qu'on avoit volé une lampe d'argent dans la chapelle du château de Saint- Germain en Laie. Il promit une grande récompense à qui decouvriroit le voleur. Un des premiers seigneurs de sa Cour se présenta pour lui apprendre secrètement le nom du voleur, et lui dit que c'étoit son père, qui, se trouvant dans un extrême besoin d'argent, avoit commis ce sacrilège. *Fort bien,* dit le Roi, *je vous entends: allez, je le punirai de sorte qu'il ne volera plus.* Il lui assigna sur-le-champ une pension considérable.

35.
Equité de Louis XIV.

Un des valets de chambre de Louis XIV. le prioit, comme il se mettoit au lit, de faire recommander à Monsieur le premier président un procès qu'il avoit contre son beau-père et lui disoit, en le pressant: *Hélas, Sire, vous n'avez qu'à dire un mot. Eh!* lui dit Louis XIV. *ce n'est pas de quoi je suis en peine: mais, dis-moi, si tu étois à la place de ton beau-père, et ton beau-père à la tienne, serois-tu bien aise que je disse ce mot?*

36.
On ne peut répondre d'un instant.

Xantus avoit envoyé en ville Esope son esclave. Celui-ci rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou qu'il eût une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le Magistrat, mécontent d'une réponse si peu respectueuse, ordonna de le mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient: *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *que jai très-bien répondu? savois-je qu'on me feroit aller où je vais?* Le Magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si rempli d'esprit.

37.
Le sot maître.

Henri IV. rencontra dans les appartements du Louvre un homme qui lui étoit inconnu, et dont l'extérieur n'annonçoit rien de fort distingué. Il lui demanda à qui il appartenoit, le croyant de la suite de quelque seigneur? *J'appartiens à moi-même*, lui dit ce personnage, d'un ton fier et peu respectueux. *Mon ami*, reprit le Roi en lui tournant le dos, *vous avez un sot maître.*

38.
Réponse sublime.

Malek, vizir du calife Mostadi, remporta plusieurs victoires sur les Grecs, et fit leur empereur prisonnier dans une bataille. Ayant fait venir ce prince dans sa tente, il lui demanda quel traitement il attendoit de son vainqueur? *Si vous faites la guerre en roi*, répondit l'empereur, *renvoyez-moi; si vous la faites en marchand, vendez-moi; si vous la faites en boucher, égorgez-moi.* Le général Musulmann le renvoya sans rançon.

59.
La réplique imprévue.

Le marquis de St. André sollicitoit un petit gouvernement; Louvois. qui avoit reçu quelques plaintes contre lui, le lui refusa: *Si je recommençois à servir, je sais bien ce que je ferois*, repartit cet officier en colère? *Et que feriez-vous?* lui demanda le ministre d'un ton tout-à-fait brusque. *Je*

réglerois si bien ma conduite, répliqua St. André, *que vous n'y trouveriez rien à redire.* Louvois fut si agréablement surpris de cette tournure, à laquelle il ne s'attendoit pas, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit.

40.

Oubli des injures.

1) Un homme de la Cour demandoit à Louis XII. la confiscation des biens d'un riche bourgeois d'Orléans, qui s'étoit déclaré ouvertement contre ce prince avant son avènement au trône. *Lorsqu'il m'a offensé*, répondit-il, *je n'étois pas son Roi. En le devenant, je suis devenu son père. Je dois lui pardonner, et le défendre.*

2) On vouloit persuader à ce prince de se venger de ceux qui l'avoient chagriné dans le temps qu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans. *Le Roi de France*, leur répondit-il, *ne se venge point des insultes faites au Duc d'Orleans.*

41.

Libéralité délicate.

1) Balsac ayant besoin d'argent, envoya demander à Voiture 400 écus à emprunter. Celui-ci compta aussitôt la somme au domestique chargé de la commission, et prenant ensuite la promesse de Balsac, il écrivit au bas: *Je reconnois devoir à Monsieur de Balsac 800 écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter 400.* Il remit la promesse au valet, et lui ordonna de la rendre à son maître.

42.

2) Un gentil-homme fort pauvre, qui devoit une somme considérable au Comte de Soissons, vint lui répresenter sa triste situation, et le prier de lui remettre la moitié de sa dette. *Cette moitié n'est plus à moi*, lui dit le Comte, *dès que vous avez pris la peine de venir la demander: mais, puisque vous me laissez la libre disposition de l'autre moitié, trouvez bon que je vous la donne.*

43.

Bonheur d'un cœur sensible.

Quelqu'un dit un jour à un mari qui aimoit éperdument sa femme, qu'il étoit bien à plaindre *de ce* qu'elle ne payoit son amour d'aucun retour, et *qu*'au contraire *elle* le haïssoit autant qu'il l'aimoit. *Elle est plus malheureuse que moi*, répondit-il, *car j'ai le plaisir de voir sans cesse une femme que j'aime tendrement, tandis qu'elle a la douleur de voir continuellement un homme qu'elle n'aime point.*

44.

Les rangs.

Deux dames de distinction se disputant le pas au sortir d'une église, l'Empereur Charles-Quint termina leur différent avec une sagesse admirable. La dispute étoit déjà très-animée,

et l'on pouvoit *en* craindre les suites les plus funestes, lorsqu'il ordonna, pour l'apaiser, que la plus folle auroit le pas avant l'autre. Cette décision les couvrant l'une et l'autre de confusion, mit à leur querelle une fin heureuse.

45.

Le discernement.

Archélaüs, Roi de Macedoine, refusa à un de ses courtisans une coupe d'or qu'il demandoit, et la donna à Euripide qui ne la demandoit pas; et comme le premier s'en étonnoit: *C'est qu'il est digne de l'obtenir sans la demander*, lui dit le Roi, *comme toi de la demander sans l'obtenir.* La modestie de l'un et l'insolence de l'autre ne pouvoient être exprimées avec plus de précision et avec plus de force; et le courtisan se retira confus.

46.

Le repos bien mérité.

Parménion voyant les Ambassadeurs de toute la Grèce murmurer de ce que Philippe tardoit trop à leur donner audience: *Ne vous étonnez pas, Messieurs*, leur dit-il, *s'il dort tandis que vous veillez; car, tandis que vous dormiez, il veilloit aussi.* Il avoit profité de leurs divisions, pendant lesquelles, comme dans un profond sommeil, ils lui avoient laissé prendre tous ses avantages.

47.

Faveur inespérée.

Bontems, premier valet de chambre de Louis XIV., lui demandoit une grace pour un de ses amis. *Quand cesserez-vous*, lui dit le Roi, *de demander?...* Bontems fut étourdi du reproche; mais il ne le fut pas long-temps, le Roi ayant aussitôt ajouté en souriant, *de demander pour les autres et jamais pour vous? La grace que vous sollicitez en faveur d'un ami, je vous l'accorde pour votre fils.*

48.

Le sabre merveilleux.

Mahomet avoit entendu dire que Scanderbeg avoit un sabre si excellent, qu'il tranchoit d'un seul coup la tête au plus grand bœuf. Curieux d'en faire l'épreuve, il lui fait demander ce sabre, et se met en devoir de l'essayer; mais sans succès. Il le renvoie donc peu satisfait, à celui à qui il appartenoit. Scanderbeg lui fit dire pour réponse, *qu'il lui avoit envoyé le sabre, mais non pas le bras qui savoit s'en servir.*

49.

Réponses galantes.

1) Le Cardinal *de Polignac*, qui avoit infiniment d'esprit et de politesse, étant un jour chez Madame la Duchesse du Maine, on s'amusa à se faire des questions, pour y répondre d'une manière agréable. Quelle différence, lui demanda la

Duchesse, y a-t-il de moi à une montre? *Madame*, lui répondit-il, *une montre marque les heures, et auprès de vous on les oublie.*

50.

2) Une dame faisoit un reproche à un Ambassadeur Turc de ce que la loi de Mahomet permettoit d'avoir plusieurs femmes: *La loi le permet, Madame*, lui dit-il, *afin qu'on puisse trouver dans plusieurs toutes les qualités qui sont rassemblées dans vous seule.*

Le Maréchal d'*Huxelles* n'avoit pas cette politesse délicate, et la réponse qu'il fit à Louis XIV. le prouve assez. Ce Prince lui demandoit, en présence de plusieurs dames, pourquoi il ne se marioit point: *Sire*, répondit il, *je n'ai point encore trouvé de femme, dont je voulusse être le mari.*

51.

Les égards mutuels.

Le chevalier Williams Groels, gouverneur de la Virginie, causant avec un négociant dans les rues de Williamsbourg, vit passer un Nègre qui le salua, et lui rendit le salut. *Comment*, dit le négociant, *Votre Excellence s'abaisse jusqu'à saluer un esclave! Sans doute*, répondit le gouverneur: *je serois bien fâché qu'un esclave se montrât plus honnête que moi.*

52.

Le souverain debonnaire.

L'Empereur Trajan connoissoit la maxime, *que rien n'est plus propre à gagner l'amour et le dévouement de ceux que l'on gouverne, que la douceur et l'affabilité.* Ses favoris *le* voyant recevoir tout le monde avec beaucoup d'affabilité, lui représentèrent *qu*'il étoit trop populaire. *Je veux*, leur répondit-il, *que mon peuple trouve en moi un Empereur tel que je désirerois en avoir un, si j'etois dans une autre condition.*

53.

Egard pour les malades.

Jules-César se trouvant surpris en voyage par le mauvais temps, fut forcé de se mettre à couvert dans la maison d'un paysan étroitement logé. Il apprit qu'il y avoit quelqu'un de malade dans la chambre qu'on lui préparoit, et qui étoit la seule *qu'il y eût* dans la maison. Il ne voulut pas la prendre. *S'il faut*, dit-il, *céder les lieux les plus honorables aux grands seigneurs, il faut aussi céder les plus commodes aux malades.* Il passa la nuit dans une caverne qui étoit dans le voisinage.

54.

Indiscrétion réparée.

Un président de peu de génie, appelé Goussant, se trou-

vant dans une assemblée où l'on jouoit, se mit derrière la chaise d'un des joueurs. Celui-ci ayant fait au jeu une lourde faute, dit sans réflexion et sans savoir que le président fût si près de lui: *Je suis un franc Goussant.* *Vous êtes un sot*, lui dit le Président piqué: *L'expression est encore trop douce*, repliqua le joueur: *car il est impossible de jouer plus mal.*

55.

Le propos redressé.

1) On a long-temps attaché en France, avec beaucoup d'injustice, un sens odieux au mot *Allemand.* Vouloit-on exprimer un homme gauche, sans politesse... *C'est un Allemand*, c'étoit tout dire. Le Maréchal de Schomberg, de cette nation, avoit un maître d'hotel, qui voulant s'excuser d'avoir mal réussi dans une commission, lui dit: *Je crois que ces gens-là m'ont pris pour un Allemand. Ils ont eu tort*, répondit le Maréchal avec beaucoup de flègme; *ils devoient vous prendre pour un sot.*

56.

2) Louis XIV. qui avoit toutes les qualités d'un grand roi, ne s'étoit pas seulement interdit la médisance, toujours funeste dans la bouche d'un prince, mais il la désarmoit lorsqu'elle osoit paroître devant lui. Un petit-maître voulant jeter un ridicule sur l'incapacité d'un jeune seigneur, dit à ce Prince *qu'on feroit un gros livre de ce que ce seigneur ne savoit pas.* Le Roi prenant un air sévère, dit à ce railleur: *Et l'on en feroit un fort petit de ce que vous savez.*

57.

3) Un officier d'un génie très-médiocre, envieux de la gloire d'un capitaine qui avoit fait une belle action, écrivit à Mr. de Louvois, que ce capitaine étoit sorcier. Le ministre lui répondit: Monsieur, j'ai fait part au Roi de l'avis que vous m'avez donné. Sa Majesté m'a dit là-dessus, *que si ce capitaine étoit sorcier, pour vous, vous ne l'étiez pas.* Montrer de la jalousie du bonheur des autres, c'est annoncer peu de mérite. Le seul moyen de se venger, est de faire mieux que ceux qui font bien.

58.

Le nom honorable.

Le Duc de Mayenne écrivit à Matignon, Comte de Thorigny, pour l'engager à entrer dans le parti de la Ligue. Celui-ci lui répondit: *Je croyois être le seul en France qui s'appelât Thorigny; apparemment qu'il y en a un autre à qui votre lettre s'adresse, et que vous espérez engager à sacrifier son honneur aux brillantes offres que vous lui faites, je ne crois pas que vous l'ayez présumé de moi.*

59.

Désintéressement de Turenne.

Dans le temps que Monsieur de Turenne commandoit en

Allemagne, une ville neutre croyant que l'armée alloit passer par son territoire et voulant prévenir les dommages trop ordinaires dans ces circonstances, fit offrir cent mille écus à ce Général, pour l'engager à prendre une autre route. *Je ne puis en conscience accepter cette somme*, répondit Mr. de Turenne, *n'ayant pas eu intention de passer par-là.*

60.

Humanité de Turenne.

Mr. de Turenne sut mériter le glorieux titre de père de ses soldats par des traits fréquents d'humanité. Dans une retraite pénible que faisoit l'armée françoise, et pendant laquelle il étoit jour et nuit sur pied, suivi de près par les Impériaux, il aperçut un soldat qui n'ayant plus la force de se soutenir, s'étoit jeté au pied d'un arbre pour y attendre la mort. Le Général aussitôt descend de cheval, aide le soldat à se relever, lui donne sa monture, et l'accompagne *lui-même* à pied jusqu'*à ce qu*'il ait joint les chariots, où il le fit placer.

61.

La corde du Luth.

Un Gascon à Paris, portant un fagot (une javelle) de sarment sous son manteau, dit à un crocheteur qui s'approchoit de lui un peu plus qu'il ne l'eût souhaita: *Retire-toi, maraud, tu casseras mon luth.* Le crocheteur s'arrêta: le Gascon avoit à peine fait dix pas, qu'une pièce de son fagot tomba; le crocheteur alors cria au Gascon: *Monsieur, voilà une corde de votre luth qui est tombée.*

62.

Spéculation heureuse.

Un Espagnol présenta à Philippe II. un diamant de soixante dix mille écus. Le Roi, surpris qu'un particulier eût acheté si cher un bijou qu'il jugeoit n'être d'acune utilité, lui dit: *A quoi pensiez-vous, de mettre une si grande somme d'argent à un bijou? Sire*, répondit l'Espagnol, *je pensois qu'il y avoit un Philippe au monde.* Le roi, flatté par cette réponse, lui fit donner cent mille écus.

63.

Le mérite inspire la hardiesse.

Un soldat Romain avoit un procès; il pria Auguste de le protéger; l'Empereur lui donna un de ses courtisans pour le conduire chez les juges. Le soldat fut assez hardi pour dire à Auguste: *je n'en ai pas, Seigneur, usé de la sorte à votre égard à la bataille d'Actium; moi-même j'ai combattu pour vous.* En disant ces mots il découvrit les blessures qu'il avoit reçues. Ce reproche toucha tellement Auguste, qu'il alla lui-même au barreau défendre le soldat.

64.

Il faut donner à temps.

Un capitaine de vaisseau, qui avoit blanchi sous les armes

au service de France, fit un jour un exploit très-brillant. Le Roi ayant envie de le voir, commanda qu'on le fit venir. Celui-ci s'étant présenté, le Roi loua sa bravoure, et ajouta aux éloges la promesse de l'avancer *avec le temps*. Le Capitaine, montrant ses cheveux blancs, repartit avec une grande présence d'esprit: *Sire, il est temps*. Ce bon mot plut au Roi; qui le fit aussitôt chef d'escadre.

65.

La philosophie de la barbe.

Un Roi des Indes ayant appris qu'Alexandre le Grand s'étoit rendu maître de toute la Perse, lui envoya des Ambassadeurs, qui avoient les cheveux blancs et la barbe noire. Ce Prince en fut fort étonné, et demanda à des gens instruits quelle en pouvoit être la cause. Les raisons qu'ils lui en donnèrent ne lui paroissant pas satisfaisantes, un des Ambassadeurs lui dit: Seigneur, nos cheveux sont blancs, et nos barbes sont noires, parce que nos cheveux sont de vingt ans plus vieux que nos barbes.

66.

La noblesse des morts.

Un jeune gentil-homme passant à cheval devant un cimetière, vit plusieurs têtes de mort, dont les unes étoient blanches et les autres noires. Voyez-vous la différence de ces têtes, dit-il à son valet en les lui montrant? Les blanches sont des têtes de gentils-hommes, et les autres sont des têtes de bourgeois et de paysans. Quelque temps après ils passèrent devant un gibet, ou il y avoit aussi quelques têtes presque toutes blanches. Le valet en prit occasion de dire à son maître: Voilà encore plusieurs têtes de gentils-hommes: il n'y en a, je pense, ni de bourgeois, ni de paysans.

67.

L'aveugle prévoyant.

Dans une nuit obscure, un aveugle marchoit dans les rues, tenant d'une main sa lanterne, et portant de l'autre une cruche d'eau. Un plaisant le rencontrant, trouva la chose fort comique, et ne put s'empêcher de dire à l'aveugle: *Simple que vous êtes! à quoi vous sert cette lumière? la nuit et le jour ne sont-ils pas la même chose pour vous? Ce n'est pas pour moi que je porte cette lumière*, lui répondit l'aveugle en riant; *c'est pour les étourdis comme vous, afin qu'ils ne viennent pas heurter contre moi, et me faire casser ma cruche.*

68.

Les grands biens sont peu de choses.

Un riche, extrêmement vain de sa fortune, parloit avec beaucoup d'emphase de son or, et des grandes terres qu'il possédoit. Un sage, voulant le tirer de son erreur, et lui faire sentir combien son orgueil étoit ridicule, le mena devant une

carte de géographie, et lui demanda s'il y voyoit sa province. A peine y tenoit-elle quelque place: il l'entrevit néanmoins et la démêla; mais, étant prié d'y montrer ses terres: „*C'est trop peu de chose*, dit-il: *pour être marqué dans un si petit espace.*" — *Voilà donc*, répliqua le sage, *ce qui vous enorgueillit si fort, un point de terre imperceptible.*

69.

Le père sensé.

Deux jeunes hommes, dont l'un étoit riche et l'autre pauvre, recherchoient une fille en mariage; le père la donna au dernier. Plusieurs de ses amis lui en témoignèrent leur surprise. *C'est*, leur répondit-il, *que le riche qui n'a pas de conduite, pourra devenir pauvre; mais le pauvre, qui est un homme judicieux et sage, pourra facilement devenir riche.*

70.

L'âne témoin.

Un paysan alla chez son voisin, pour le prier de lui prêter son âne. Le voisin, qui n'y étoit pas disposé, lui répondit qu'il étoit bien fâché de ce qu'il ne l'avoit pas démandé plus tôt, et qu'il l'avoit prêté à un autre. Comme il s'excusoit ainsi, l'âne se mit à braire. *Ah!* dit le paysan, *voilà votre âne qui assure que vous l'avez prêté à un autre; il faut avouer que vous êtes fort obligeant! Je vous trouve bien singulier*, lui répliqua le paysan, *de croire plutôt mon âne que moi-même.*

71.

Bon esprit d'un couvreur.

Un couvreur tomba d'un toit, et tua malheuresement un homme qui passoit. Le fils du défunt le fit appeler en justice, comme coupable de la mort de son père. Le couvreur se défendit de cette manière. *Si je suis coupable d'homicide, il est juste qu'on me punisse. Montez vous-même sur le toit d'où je suis tombé; j'irai me mettre à la place où étoit votre père; sautez alors sur moi et me tuez.* Cet argument le convainquit de l'innocence du couvreur.

72.

Les leçons d'orthographe.

Dans une affiche d'*Idoménée*, tragédie de M. Lémierre, on avoit écrit ce mot avec un *Y*. Mlle. Clairon se plaignit, de la part de l'auteur, de cette faute d'orthographe. Elle manda *l'afficheur & l'imprimeur;* ils comparoissent devant les comédiens assemblés. L'imprimeur s'excuse, en disant que c'est le *semainier* qui lui a fait écrire Ydoménée. *Cela est impossible*, reprend-elle avec dignité; *il n'y a point de comédien parmi nous, qui ne sache orthographer... Pardonnez-moi, Mademoiselle*, lui réplique malignement l'imprimeur; *mais il faut dire orthographier.*

73.

L'inscription déchiffrée.

Un paysan ayant un procès au Parlement de Bordeaux, se rendit chez le premier Président pour en solliciter le jugement. Il y avoit déjà 3 ou 4 heures qu'il attendoit dans l'antichambre, lorsque le Président le surprit les yeux fixés au dessus de sa porte sur une inscription composée de quatre P., ce qui signifioit *Pierre Pontac Premier Président. Eh bien, mon ami*, lui dit le Président, *que croyez-vous que signifient ces quatre lettres? Monsieur*, répondit le paysan, *je crois qu'elles veulent dire: Pauvres Plaideurs, Prenez Patience.*

74.

Manière généreuse de se défaire d'un traître.

Ernest, comte de Mansfeld, qui soutenoit, contre la maison d'Autriche la cause de l'Electeur Palatin, élu Roi de Bohème, avoit été instruit à n'en pouvoir douter, que Cazel, celui de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance, communiquoit tous ses plans au général Autrichien. Il ne montra ni humeur ni ressentiment, fit donner au traître trois cents risdales, avec une lettre adressée au Comte Buquoy, et conçue en ces termes: „*Cazel étant votre affectionné serviteur, et non le mien, je vous l'envoie, afin que vous profitiez de ses services.*

75.

La promesse dégagée.

Le cardinal Mazarin, dont la maxime étoit de donner peu, et de promettre beaucoup, avoit obtenu pour sa nièce la main du Prince de Conti. Une si haute alliance flattant infiniment son ambition, il ressentit une joie extrême, lorsqu'il apprit que sa nièce étoit accouchée d'un fils, et dans son transport, il promit une grande récompense à Bréquigni, son valet de chambre, porteur de cette heureuse nouvelle. L'enfant mourut quelque temps après, et comme Bréquigni voulut rappeler au Ministre *le souvenir* de sa promesse: *Bréquigni*, lui dit-il, *ne me parlez pas de cela; vous renouvelez ma douleur.*

76.

Le présage.

Un plaisant racontoit à Léotychide, roi de Sparte, qu'un serpent s'étoit tortillé autour d'une clef, et lui demandoit si la chose n'étoit pas surprenante et le présage de quelque fâcheux évènement. — Je serois bien plus surpris, répondit Léotychide qui sentoit où conduisoit la prétendue merveille, si la clef s'étoit tortillée autour du serpent.

77.

La toilette de toute saison.

Un pauvre Gascon qui n'avoit qu'un petit habit d'été, se promenoit un jour d'hiver sur le pont neuf. Le Roi passant en carosse, et fort surpris de le voir en cet état, le fit appeler

et

et lui dit: *Mon ami, d'où vient que tu te promènes avec un si léger habit, aujourd'hui qu'il fait un froid si rude, que j'ai peine à le supporter avec une bonne fourrure?* — Sire, répondit le Gascon, *si Votre Majesté faisoit comme moi, elle n'auroit pas froid.* — *Et comment fais tu donc*, reprit le Roi? *Sire*, répartit-il, *je porte tous mes habits sur moi.*

78.

Propositions d'un critique.

Un écrivain envoya à Voltaire un libelle qu'il avoit fait contre lui, et lui dit qu'il ne le feroit point paroître, s'il vouloit lui donner 100 écus. Voltaire lui répondit, *que son libelle devoit lui valoir au moins cent pistoles, et qu'il devoit le publier.*

79.

Il faut profiter de l'occasion.

Un prince voyageant en Hollande, trouva les frais d'auberge exorbitans. Un jour il ne commanda que trois œufs, pour lesquels l'aubergiste, lui compta 300 flor. *Eh quoi!* s'écria le prince, *les oeufs sont-ils donc si rares en Hollande?* — *Les oeufs n'y sont pas rares*, répartit l'aubergiste, *mais bien les rois qui y voyagent.*

80.

Zèle pastoral.

Un ministre Luthérien se rendit chez une pauvre femme, qui étoit dangereusement malade; après avoir rempli ses fonctions et consolé l'agonissante, il lui dit, *qu'il espéroit avoir part à son héritage.* — *Eh, Monsieur!* répondit la mourante, *vous connoissez ma misère; que pourrois-je vous donner?* — *Ces deux enfants*, répliqua le Pasteur; et en reconnoissance de ce don, je me charge de pourvoir aux besoins de leur père. Cet ecclésiastique respectable et bienfaisant tint parole, fit une pension au père, et son épouse prit soin des enfants.

81.

Beaux traits de Joseph II.

1) Joseph II. interrogea un enfant de neuf ans qu'il voyoit mendier, et apprenant qu'il ne demandoit de l'argent que pour avoir un médecin à sa mère malade, il se fit passer pour médecin, visita l'infortunée, et lui écrivit une ordonnance, qui fut une assignation de 50 ducats sur sa caisse particulière.

82.

2) Des seigneurs se recriant de ce qu'ils ne pouvoient jouir à leur aise de la promenade, demandèrent à l'empereur que l'entrée du *Prater* ne fût permise qu'aux personnes d'un certain rang. — *Si je ne voulois voir que mes égaux*, leur répondit le prince, *il faudroit aller m'enfermer dans le caveau des Capucins, où reposent mes ancêtres. Vous ne*

connoissez donc pas le plaisir d'être l'égal de tous, et d'égaler tout le monde à soi?

83.

3) Le même prince voyageant *incognito*, arriva à une station plus tôt qu'on ne l'y attendoit. Le maître de poste qui avoit envoyé chercher diverses personnes de sa famille, pour assister au baptême d'un de ses enfants, le pria de patienter. Le voyageur s'offrit à tenir l'enfant sur les fonts de baptême, et le maître de poste accepta l'offre. Le parrain étant prié de dire son nom et sa qualité, le pasteur et tous ceux qui étoient présents tombent à ses pieds. Le prince fit de grands présents aux enfants du maître de poste, et prit soin de son filleul.

84.

4) Joseph étant arrivé dans une ville de France avant ses équipages, l'hôtesse, qui étoit d'une humeur gaie, lui demanda s'il étoit de la suite l'Empereur. — Non, répondit il. Quelque temps après, elle entra dans la chambre, comme il étoit occupé à se faire la barbe, et lui demanda s'il avoit quelque emploi auprès de l'empereur — Oui, répondit le monarque, je le rase quelquefois.

85.

Il ne faut pas écouter les accusations d'un ennemi.

Gustave III, Roi de Suède, signala les commencements de son règne par plusieurs beaux traits, entre lesquels on peut placer celui-ci. Une personne ayant demandé à lui parler, dit qu'elle venoit l'avertir qu'un homme en place formoit des projets contre sa personne. Le Roi n'ignorant pas que le dénonciateur étoit ennemi du coupable, le renvoya en lui disant: *allez vous réconcilier avec votre ennemi, et je pourrai ensuite vous écouter et vous croire.*

86.

Le court placet.

Un vieux capitaine Gascon demandoit avec beaucoup d'instances à parler au Roi; *il n'avoit*, disoit-il, *qu'un seul mot à dire à sa Majesté.* Il fut éconduit plusieurs fois; enfin le Roi, curieux de savoir ce qu'il vouloit, ordonna qu'on le fit entrer, à condition toutefois qu'il ne diroit qu'un seul mot. Le Gascon entra, présenta au prince un placet par lequel il demandoit une pension, et lui dit, *signez.* Le Roi se mit à rire, et signa le placet, en récompense de son adresse.

87.

Effets de la prévention.

L'Abbé Régnier, secrétaire de l'Académie françoise, faisant un jour, dans son chapeau, la collecte d'une pistole que chaque membre devoit fournir pour quelque dépense commune, et ne s'étant point aperçu qu'un des quarante, le président

de Rose, qui étoit fort avare, eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois. Celui-ci, comme on se l'imagine bien, assura qu'il avoit donné. *Je le crois*, dit l'Abbé Régnier, *mais je ne l'ai point vu. — Et moi*, ajouta Mr. de Fontenelle, qui étoit à côté de se Président, *je l'ai vu, mais je ne le crois pas.*

88.

Justice due à la franchise.

Une pauvre femme se présenta plusieurs fois devant Philippe, Roi de Macédonie, pour lui demander audience et le prier de vouloir bien juger son procès. Il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le temps. *Mais, Sire,* lui répliqua-t-elle un jour avec émotion, *si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être Roi.* Philippe sentit toute la force de cette plainte, et loin de s'en choquer, il satisfit sur-le-champ cette pauvre femme, et devint dans la suite plus exact à donner ses audiences.

89.

Le juge compétant.

Apelles, grand artiste, vécut sous Alexandre le Grand, qui ne voulut être peint que de sa main; il exposoit ses ouvrages en public, pour mieux en connoître les défauts. Un cordonnier ayant critiqué les souliers de quelqu'une de ses figures, il prit son pinceau, et corrigea ce défaut sur-le-champ. L'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie, devenue depuis un proverbe: *ne sutor ultra crepidam. (Chacun son métier.)*

90.

Trait de générosité.

Le fameux poète Scarron, éprouva, comme bien d'autres, que les muses donnent plus de renommée que de richesses. Il fut contraint de vendre son bien, et M. Nublé lui en donna six mille écus, sans savoir précisément ce qu'il valoit: Scarron fut content du marché. M. Nublé étant allé voir ce bien, le trouva d'une valeur supérieure au prix qu'il en avoit donné. De retour chez lui, il vint trouver Scarron, et lui dit: *Vous avez cru que votre bien ne valoit que six mille écus: il en vaut huit mille, d'après l'estimation que j'en ai fait faire.* Il l'obligea de recevoir encore deux mille écus.

91.

Sang froid de Charles XII.

Un jour que Charles XII. assiégé dans Stralsund, dictoit à son secrétaire des lettres pour la Suède, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher s'écroula. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison, qui sembloit tomber,

la plume échappa de la main du secrétaire. *Qu'y-a-t-il donc?* lui dit le Roi d'un air tranquille, *pourquoi n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne put répondre que ces mots: *Ah! Sire, la bombe! Eh bien*, reprit le Roi, *qu'a de commun une bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez...*

92.

L'inconséquence.

Un Prince avoit fait écrire en grands caractères sur la porte d'un jardin qu'il possédoit aux environs de Paris: *Ce jardin sera donné à celui qui pourra prouver qu'il est parfaitement content.* Un riche avare ayant lu cette inscription, courut avidement chez ce Prince, dans l'espérance d'obtenir ce magnifique jardin, et lui dit d'un ton propre à persuader qu'il étoit heureux: *Monseigneur, je puis assurer Votre Altesse qu'il ne manque rien à mon bonheur, que je vis heureux, content, et que personne n'a plus de droit que moi au jardin qu'elle a promis de donner, — Allez-vous-en*, lui dit le Prince, *si vous étiez réellement content, vous ne le demanderiez pas.*

93.

Le pouvoir de l'éloquence.

Polémon, fils de Philostrate d'Athènes, étoit un jeune homme fort débauché. Un jour il entra ivre, une couronne de fleurs sur la tête, dans l'école de Xénocrate, qui parloit pour lors de la tempérance. Le philosophe, bien loin d'interrompre son discours, le continua avec plus de force et de véhémence qu'auparavant. Polémon en fut tellement touché, que dès ce moment il renonca à la débauche, et prit la ferme résolution de bien vivre à l'avenir; il l'exécuta si bien, qu'en peu de temps il devint très-habile et succéda à son maître.

94.

La modération.

Tchanking étant Président du grand Tribunal Criminel à Peking, il lui survint un soir des affaires pressantes dont il falloit faire le lendemain son rapport à l'Empereur. Il fit venir un écrivain, et ils travaillèrent jusqu'après minuit. Les écritures étant achevées, le Président pensoit à prendre un peu de repos, lorsque l'écrivain renversa par hasard une chandelle qui étoit sur le bureau. Le feu prit au papier, en brûla une partie, et le suif gâta le reste. L'Ecrivain se jeta à genoux, se croyant perdu. *C'est un malheur*, dit doucement ce magistrat, *levez-vous, et recommençons.*

95.

Récompense de la flatterie.

Marc-Antoine faisant son entrée dans Athènes, tous les gens de qualité allèrent au devant de lui, et l'appelant par flatterie *le Dieu Bacchus*, il lui offrirent en mariage *la déesse Minerve.*

patronne de leur ville, *et* qui avoit refusé tous les Dieux. Le Prétendu leur répondit *qu*'il acceptoit avec plaisir l'offre qu'ils lui faisoient; mais il ajouta, *que* comme Minerve étoit une grande Déesse, il lui falloit une dot proportionnée a son rang; c'est pourquoi il leur ordonnoit de chercher mille talents, pour les lui donner en mariage. Il fallut en passer par-là et ils furent ainsi punis de leur basse flatterie.

96.

Le brave militaire.

Il s'agissoit au siège d'une ville, de reconnoître un point d'attaque; on ne pouvoit le faire sans courir le plus grand danger. Cent louis étoient assurés à celui qui s'acquitteroit de cette commission; plusieurs braves y avoient déjà perdu la vie. Un jeune homme se présente, on le voit partir à regret: il reste long-temps, on le croit tué; mais il revient, et l'on admire également dans son récit l'exactitude et le sang froid. Les cent louis lui son présentés. *Vous vous moquez de moi, mon Général*, répondit-il; *va t-on là pour de l'argent?* La gloire est la seule récompense digne de la valeur: un laurier récompense le héros.

97.

Le muet de naissance.

Un mendiant, qui n'avoit embrassé cette profession que pour éviter le travail, s'avisa de faire le muet, pour mieux exciter la charité des passants. Un jeune homme, qui connoissoit ce vaurien, lui demanda tout bonnement en tirant sa bourse: *Y-a-t il déjà long-temps que tu es muet? Depuis l'enfance*, répondit-il. A peine eut-il prononcé ces paroles, que la honte d'avoir si mal joué son rôle se peignit sur son visage. Le jeune homme profita de son trouble, pour lui faire sentir combien il étoit blâmable de surprende ainsi la bonne foi des gens charitables, et après lui avoir donné quelque argent, il le livra à ses réflexions.

98.

Les bons offices.

Un françois boiteux voyageant en Allemagne, tomba de son cheval. Des paysans, témoins de son accident, accoururent pour le relever: ils s'aperçurent qu'il boitoit, et croyant qu'il s'étoit cassé ou démis la jambe, ils commencèrent à la tirer de toutes leurs forces pour la lui remettre. Le pauvre malheureux avoit beau crier qu'il n'avoit pas la jambe rompue ni démise, mais qu'il avoit toujours été boiteux, on ne le comprenoit pas; et les paysans persuadés que c'étoit la douleur qui le faisoit ainsi crier, n'en tiroient que plus fort. Il *vint* heureusement à passer un bourgeois qui savoit les deux langues, il expliqua aux villageois leur erreur, et la scène se termina par de grands éclats de rire.

99.
Leçon bien retenue.

Un Gentil-homme ayant quelques étrangers à dîner, vit son valet entrer avec un plat, et lui demanda ce qu'il apportoit. *Monsieur, c'est un poulet fricassé*, lui répondit le valet. Les étrangers étant partis, il l'appela, et lui dit: *Jean, vous n'avez guères d'esprit: quand je vous ai demandé ce que vous nous apportiez, vous avez répondu: C'est un poulet: vous m'avez fait peu d'honneur: ne pouviez-vous pas employer le pluriel, et dire: Ce sont des poulets.* Peu de temps après, comme il traitoit plusieurs de ses amis, le valet venant avec le bouilli, il lui demanda: *Que nous apportez-vous?* Jean, qui n'avoit pas oublié la leçon que son maître lui avoit donnée, repondit: *Monsieur, ce sont des bœufs et des moutons.*

100.
L'on meurt partout.

Un Persan, nommé Hormisdas, aussi distingué par sa naissance que par la pénétration et la solidité de son esprit, ayant vu Rome dans sa splendeur, l'Empereur lui demanda ce qu'il en pensoit et s'il ne souhaiteroit pas y fixer son séjour? *Seigneur*, lui répondit le sage Persan, *rien n'est comparable aux beautés que Rome renferme; mais, vous l'avouerai-je? je n'en ai été ni ébloui, ni touché. Au milieu des obelisques, des arcs de triomphe, des palais, des temples et des autres édifices de cette illustre métropole, j'ai vu des tombeaux: puisque l'on meurt à Rome comme en Perse, toutes les beautés de Rome s'éclipsent à mes yeux.*

101.
Grandeur d'ame réciproque.

Parmi quelques prisonniers Romains que Mithridate avoit faits, on lui amena un officier qui se nommoit Pomponius, et qui étoit dangereusement blessé. Le Roi lui demanda si, en lui sauvant la vie, il pourroit compter de l'avoir pour ami. *Oui*, répondit le prisonnier, *en cas que vous fassiez la paix avec les Romains: si non, je n'ai pas même à delibérer.* Ceux qui étoient présents, irrités de cette réponse, engagoient Mithridate à le faire mourir; mais ce Prince eut la générosité de rejeter ce lâche conseil, et respectant un ennemi dans le malheur, il dit ces paroles remarquables: *Il ne faut pas maltraiter la vertu malheureuse.*

102.
L'alternative.

Alphonse, Roi de Naples, avoit à sa Cour un bouffon qui écrivoit sur ses tablettes toutes les folies que les courtisans faisoient. Le Roi voulut voir ce qu'il y avoit d'écrit, et il fut fort surpris de trouver son nom à la tête. Il avoit donné

dix mille écus à un Maure pour aller en Barbarie lui acheter des chevaux. *Quelle folie ai-je donc faite*, lui demanda le Prince, *pour que tu me mettes dans ce catalogue? Sire*, répondit le bouffon, *vous vous êtes fié à un homme qui n'a ni foi ni loi; il restera dans son pays, avec vos dix mille écus. Et s'il revient avec des chevaux, ou qu'il me rapporte mon argent, que diras-tu?* reprit le Roi. *Alors*, répliqua le bouffon, *j'effacerai votre nom de mes tablettes, et j'y mettrai le sien.*

103.

Le compte bientôt fait.

Un gentil-homme Gascon qui n'étoit pas bien fourni d'argent, apprit, à son arrivée dans une ville, qu'un aubergiste venoit d'être condamné à une amende de 10 écus, pour avoir donné un soufflet à un gentil-homme. Il prit la résolution d'aller loger chez le même aubergiste, et passa trois ou quatre jours chez lui, de sorte que son compte se montoit à six écus. Lorsqu'il vint prendre congé de l'hôte, celui-ci lui fit observer qu'il n'avoit pas encore payé, et le pria de le satisfaire. *J'en ai bien la volonté*, lui dit le Gascon: *mais je suis sans le sou. Je ne vois qu'un seul moyen de vous contenter: donnez-moi un soufflet, et rendez-moi mon reste; car je ne dois que six écus, et un soufflet en vaut dix.*

104.

Les quatre manteaux.

Un filou se glissa dans une maison où il y avoit beaucoup de pensionnaires, déroba adroitement trois manteaux, et s'en alla. En descendant l'escalier, il rencontra un étudiant qui étoit aussi en pension dans cette maison. Celui ci, étonné de voir tous ces manteaux, lui demanda où il les avoit eus? *Ce sont les manteaux de quelques-uns de ces Messieurs, qui me les ont donnés à dégraisser*, répondit froidement le filou. *Eh bien, dégraissez aussi le mien*, lui dit l'étudiant, en lui donnant son beau manteau, *car le collet en a grand besoin; mais, ajouta-t-il, il faut que vous me le rapportiez pour trois heures. Je n'y manquerai pas*, dit le filou, et il s'en alla avec les quatre manteaux qu'il n'a pas encore rapportés.

105.

Equité et désintéressment.

Les boulangers de Lyon étant venus trouver M. Dugas, prevôt de marchands, *pour* lui demander la permission d'augmenter le pris du pain, il leur répondit qu'il examineroit leur demande. En se retirant, ils laissèrent adroitement une bourse de deux cents louis sur la table. Ils revinrent, ne doutant point *que* la bourse *n*'eût bien plaidé leur cause. *Messieurs*, leur dit le prevôt, *j'ai pesé vos raisons dans la*

balance de la justice et je ne les ai pas trouvés de poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût, par une cherté mal fondée, faire souffrir le public: au reste, j'ai distribué votre argent aux deux hôpitaux de cette ville, je n'ai pas cru que vous voulussiez en faire un autre usage. J'ai compris que puisque vous étiez en état de faire de telles aumônes, vous ne perdiez pas, comme vous le dites, dans votre métier.

106.

En quoi consiste le génie.

Avant *que* l'Amérique fût découverte, on soutenoit à Colomb, qui annonçoit un nouvel hémisphère, *qu*'il ne pouvoit exister; quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il l'avoit été long-temps avant lui: et ceux qui ne lui *en* contestoient point la découverte, cherchoient à en diminuer le mérite, en la représentant comme facile. Ce célèbre Navigateur se trouvant un jour à table avec une nombreuse compagnie, on eut l'impolitesse de le lui dire à lui-même. Pour confondre ses envieux, il leur proposa de faire tenir un œuf tout droit sur une assiette. Aucun d'eux n'ayant réussi, il cassa le bout de l'œuf, et le fit tenir. *Cela est bien aisé de cette manière*, dirent les assistants. *Sans doute*, reprit-il, *mais aucun de vous ne s'en est avisé.*

107.

La peine du talion.

Un étranger ayant vendu de fausses pierreries à une impératrice Romaine, elle en demanda une justice éclatante à son époux. L'Empereur, plein de clémence et de bonté, ne pouvant la calmer, condamna pour la satisfaire, le joailler à être exposé aux bêtes féroces. L'Impératrice voulut être présente avec toute sa cour au supplice. Le malheureux conduit dans l'arêne, s'attendoit à périr; mais, au lieu d'une bête féroce, il ne sortit qu'un agneau, qui *vint* le caresser. L'Impératrice outrée de se voir jouer, s'en plaignit amèrement à l'Empereur: *Madame*, répondit-il, *j'ai puni le criminel suivant la loi du talion; il vous a trompée, il a été trompé à son tour.*

108.

Le héros désintéressé.

Charles XII. Roi de Suède, se promenant un jour près de Leipsic, un paysan vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui avoit enlevé le diner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat: *Est-il bien vrai*, lui dit-il d'un visage sévère, *que vous avez volé cet homme? Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait autant de mal que Votre Majesté en a fait à son maître: vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce maraud qu'un dindon.* Le Roi donna dix ducats au paysan, et pardonna au soldat en

faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

109.

La munificence est un devoir pour les Grands.

Le Duc de Montmorenci donna au Duc d'Enghien, son neveu, connu dans la suite sous le nom du Grand Condé, une bourse de cent pistoles, pour en disposer à sa volonté, et satisfaire à ses menus plaisirs. Quelques jours après il le revit, et lui demanda ce qu'il avoit fait de son argent. Le jeune Prince lui présenta sa bourse. Le Duc de Montmorenci la trouvant dans le même état que quand il la lui avoit donné, la jeta par la fenêtre d'un air qui exprimoit son mécontentement, et lui dit: *Un Seigneur d'une naissance telle que la vôtre ne doit point garder d'argent. Vous auriez dû employer noblement celui-là à des plaisirs honnêtes et à faire des libéralités.*

110.

La morale du christianisme.

Le Duc de Guise, après avoir vaincu les calvinistes à la bataille de Dreux, assiégeoit Rouen, dont ils avoient fait leur place d'armes. On lui amena un prisonnier qui avoit les yeux égarés et paroissoit avoir en tête quelque mauvais dessein. Le Duc l'interrogea. Ce malheureux lui avoua qu'il avoit formé le projet de l'assassiner. *Quel mal t'ai-je fait,* lui dit le Duc avec bonté, *pour attenter à ma vie? Vous ne m'en avez fait aucun*, lui répondit le protestant; *mais c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. Si ta religion*, reprit le Duc, *te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne; juge d'après cela laquelle des deux est la meilleure.* Il lui fit donner un cheval et cent écus, et il le renvoya.

111.

Louis XI. et son marmiton.

Louis XI. étant au château du Plessis-les-Tours, descendit vers le soir dans les cuisines, où il trouva un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, qui tournoit la broche. L'enfant étoit bien fait, et avoit un air de finesse qui annonçoit qu'il étoit capable d'autres emplois. Le Roi lui demanda d'où il étoit, qui il étoit, ce qu'il gagnoit? Le petit marmiton, qui ne le connoissoit pas, lui dit sans le moindre embarras: „*Je suis du Berry, je m'appelle Etienne,* „*marmiton de mon métier, et je gagne autant que le Roi.* „*Que gagne le Roi?* lui dit Louis. „*Ses dépens*, reprit Etienne, *et moi les miens*" Cette réponse libre et ingénue lui valut les bonnes graces du Roi, qui le fit son valet de chambre et le combla de bienfaits.

112.

Procédé généreux.

Le Duc de Guise, surnommé le balafré, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des finances. Celui-ci lui envoya le lendemain 70 mille livres en argent, et 30 mille en or. Cette dernière somme étoit dans un sac de cuir. Le duc croyant *que* ce sac, qui étoit assez petit, ne contenoit que de l'argent blanc, le donna par gratification au commis qui lui avoit apporté la somme. Le commis ayant ouvert ce sac, à son retour, jugea la libéralité si grande, qu'il ne douta point *que* le Duc *ne* se fût mépris. Il lui reporta la somme sur-le-champ: mais le Duc la refusa en disant: *Puisque la fortune vous a été si favorable, cherchez un autre que le Duc de Guise, pour vous envier votre bonheur.*

113.

2) Un gentilhomme Sicilien, qui pendant les troubles du pays, s'étoit retiré de Messine à Rome avec sa fille, étoit si misérable, qu'il n'avoit pas de pain. Comme il demeuroit vis-à-vis de la maison du célèbre peintre Bolognèse, celui-ci ne fut pas long-temps sans être instruit de la misère de l'étranger: il alla dès le soir heurter à sa porte, jeta de l'argent et se retira. La chose étant arrivée plus d'une fois, le Sicilien, curieux de savoir qui étoit son bienfaiteur, se cacha un jour près de la porte, et ayant reconnu le peintre, il vint l'embrasser et le remercier à genoux. Le Bolognèse le releva, lui offrit sa maison, et ils furent amis jusqu'à la mort.

114.

Les dégâts réciproques.

Pendant les guerres de religion, les habitans de Ville-franche, en Périgord, avoient formé le projet de surprendre, Montpazier, petite ville voisine: ils choisirent, pour cette expédition, la même nuit où ceux de Montpazier avoient résolu de tenter de s'emparer de Ville-franche. Le hasard fit encore, qu'ayant pris un chemin différent, les deux troupes ne se rencontrèrent point. Comme des deux côtés les murs étoient demeurés sans défense, les deux entreprises réussirent; mais, au point du jour, tout le monde s'aperçoit de la méprise. La composition fut que chacun s'en retourneroit chez soi, et que tout seroit remis dans son premier état.

115.

Les deux chefs-d'œuvre.

Zeuxis, fameux peintre Grec, avoit plusieurs rivaux, dont les plus illustres étoient Timanthe et Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui pour le prix de peinture. Zeuxis avoit si bien peint des raisins, que, dès que son tableau fut exposé, les oiseaux s'en approchèrent pour en-

becqueter le fruit. Sur quoi, transporté de joie et tout fier du suffrage de ces juges non suspects et non recusables, il demanda à Parrhasius de faire paroître incessamment ce qu'il avoit à leur opposer. Parrhasius obéit, et produisit sa pièce, couverte, comme il sembloit d'une étoffe délicate en manière de rideau. *Tirez ce rideau*, ajouta Zeuxis, *et que nous voyions ce beau chef-d'œuvre.* Ce rideau étoit le tableau même. Zeuxis s'avoua vaincu: *car*, dit-il, *je n'ai trompé que des oiseaux, et Parrhasius m'a trompé moi-même qui suis peintre.*

116.

La pareille.

Un poète voulut aller voir un gentil-homme. Celui-ci l'ayant aperçu comme il étoit près d'entrer dans sa maison, cria assez haut à la servante, de façon que le poète l'entendit: *Dites-lui que je n'y suis pas.* La servante le lui dit, et il se retira. Quelques jours après, le gentil-homme se présenta à la porte du poète, pour lui rendre visite, et le consulter sur quelques affaires. *Je n'y suis pas*, lui dit le poète sans ouvrir la porte. *Comment!* répartit le gentil-homme, *vous n'êtes pas chez vous, et vous me parlez cependant! Vous ne voulez pas me croire moi-même?* reprit le poète; *et moi, j'ai bien cru dernièrement votre servante. Sachez, Monsieur, que je suis chez moi, mais que je n'y suis pas pour vous.*

117.

Dévouement héroïque.

On citera toujours avec admiration le rare dévouement de Codrus, Roi d'Athènes, pour son peuple. Les Héraclides avoient fait une irruption dans l'Attique, l'Oracle les avoit assurés du succès de leur entreprise, pourvu qu'ils épargnassent le Roi des Athéniens. Codrus informé de cette réponse se déguisa en paysan, et allant chercher querelle à quelques-uns des ennemis, il se fit tuer sans être connu. Les Athéniens envoyèrent sur-le-champ un hérant pour redemander le corps de leur Roi. Les Héraclides, à cette nouvelle, furent frappés d'une si grande frayeur, qu'ils ne pensèrent plus qu'à se retirer. Ils licentièrent leurs troupes, et s'en retournèrent fort consternés.

118.

Raison suffisante.

Un Prince devant passer par une ville de son domaine, le maire alla à sa rencontre, accompagné des principaux habitants. Étant arrivé auprès du Prince, il commença ainsi sa harangue: *Monseigneur, de toutes les villes qui ont l'honneur d'être sous le gouvernement de Votre Altesse Sérénissime, la plus petite seroit ravie de vous faire con-*

noître qu'il n'en est point qui lui soit plus dévouée. Notre devoir auroit été de recevoir Votre Altesse au bruit du canon; mais cela nous a été impossible pour dix-huit raisons. La première, Monseigneur, c'est qu'il n'y en eut jamais dans cette ville. — Je suis si content de cette raison, dit aussitôt le Prince, *que je vous dispense des dix-sept autres.*

119.

Le parasite.

Un jeune homme qui aimoit beaucoup les bons morceaux, se rendoit si souvent chez son oncle à l'heure du repas, que sa présence commençoit à lui déplaire. Un jour que son oncle traitoit magnifiquement trois ou quatre de ses amis, le neveu vint selon sa coutume, et après avoir salué la société, il se mit à table avec les autres. Pendant le cours du repas, croyant faire grand plaisir à son oncle, il lui dit: *Mon cher Oncle, je ne connois personne qui traite aussi splendidement que vous. Je ne sais comment vous avez pu trouver tant de bonnes choses en cette saison. Ah! mon neveu*, répartit l'oncle, *vous auriez vu bien autre chose, si j'avois su que vous vinssiez. Et quoi donc?* demanda le neveu. *Vous auriez trouvé la porte fermée*, répondit l'oncle.

120.

Les costumes.

Un peintre entreprit de représenter les différentes nations connues. Il le fit avec tant de goût, et avec des traits si heureux, il exprima avec tant d'art et d'habileté les costumes des divers peuples, qu'on ne pouvoit s'y tromper. Quand il *en* vint au tableau qui devoit rendre le François, il se trouva fort embarrassé, ne sachant quel costume donner à une nation qui en changeoit si souvent, il s'avisa de le peindre nu, tenant sous le bras une pièce de drap; et comme on lui témoigna de la surprise à la vue de ce portrait singulier, il répondit qu'il n'avoit pu adopter aucun costume, la mode changeant si souvent parmi ce peuple, que bientôt on n'auroit pu le reconnoître.

121.

Préservatif contre le jeu.

Un homme également recommandable par ses lumières et par ses vertus, voyoit son fils sur le point de s'oublier au jeu; il le laissa faire. Ce jeune homme perdit une somme assez considérable. „*Je la paierai*, lui dit son père, *parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent; cependant, expliquons-nous: Vous aimez le jeu, mon fils: et moi j'aime les pauvres. Je leur ai moins donné, depuis que je songeois à vous procurer un état; je cesserai de penser à vous pourvoir: un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition: Je vous*

déclare qu'à chaque perte nouvelle que vous ferez, les infortunés recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui." La somme fut sur-le-champ comptée et portée à l'hôpital, et le jeune homme n'eut plus envie de jouer.

122.

Indiscrétion punie.

Un homme que l'on conduisoit à l'échafaud, vit qu'un marchand plaisantoit sur son compte, en disant assez haut à quelques personnes auprès de lui: Voilà un drôle qui, je pense, n'a pas envie de rire. Il résolut de tirer une petite vengeance d'une raillerie si hors de saison: étant arrivé au lieu du supplice, il déclara qu'il avoit des complices, entr' autres un marchand dont il indiqua la demeure. On suspend l'exécution, et l'on fait comparoître le marchand. On peut juger de sa frayeur, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher. Il demande tout tremblant au criminel de quoi il peut l'accuser, lui qui ne l'a jamais connu. *Ce n'est pas pour t'accuser, que je t'ai fait venir ici,* lui répondit le patient: *j'ai seulement voulu voir si tu aurois envie de rire.*

123.

Juste indignation.

Le peuple Espagnol contracta, en passant en Amérique, un caractère sombre et impitoyable. Cette férocité se fit encore plus sentir à Cuba qu'ailleurs. Hatvey, celui des insulaires qui avoit fait les plus grands efforts pour défendre sa liberté, ayant été vaincu et pris, fut condamné à être brûlé vif. Lorsque ce prince fut attaché au poteau, un missionaire vint l'exhorter à se faire chrétien, en lui assurant que son changement de religion lui procureroit le paradis. *Dans le paradis dont vous me faites une si belle peinture, y a-t-il des Espanols?* demanda le Cacique. *Oui, sans doute,* répondit le religieux; *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien,* répliqua Hatvey; *je ne puis me résoudre à aller dans un lieu où j'aurois à craindre d'en trouver un seul. Ainsi ne me parlez plus de votre religion, et laissez-moi mourir.*

124.

Manière d'instruire les rois.

1) Jaques premier, Roi d'Angleterre, étant un jour à table avec plusieurs seigneurs, demanda à deux évêques, s'il ne pouvoit pas imposer des taxes sur ses sujets, lorsque cela étoit nécessaire, sans avoir recours à toutes ces formalités du parlement. L'un d'eux ne balança pas à répondre qu'il le pouvoit, puisqu'il étoit roi. L'autre, pressé de dire

son sentiment, répondit: *Je crois en effet que Votre Majesté peut prendre légitimement l'argent de l'évêque mon frère, car il l'offre.* Par cette sage réponse, il fit sentir à son confrère l'injustice de sa décision, et laissa d'autant mieux apercevoir au Roi que ce qu'il proposoit ne pouvoit se faire sans blesser la justice, qu'il prit, pour dire la vérité, une tournure agréable.

125.

2) Malherbe se tira d'un cas à peu près semblable avec non moins de prudence. Henri IV. ayant dit *un cuillèr d'argent*, tous ses courtisans se regardèrent. Il consulta Malherbe, et lui demanda si *cuillèr* étoit masculin. *Ce mot*, répondit Malherbe, *sera toujours féminin, jusqu'à ce que Votre Majesté ait fait un édit qui ordonne, sous peine de la vie, qu'il devienne masculin.* Cette manière de dire la vérité ne pouvoit déplaire à Henri IV. Il sut bon gré à Malherbe de ne lui avoir point déguisé la faute qu'il avoit faite.

126.

Avantage de primer dans une condition quelconque.

Louis XI. toujours avide de s'instruire, invitoit à sa table les étrangers, dont il espéroit tirer *quelques* connoissances utiles; il y recevoit même des marchands, qui lui donnoient des lumières sur le commerce, et se servoit de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance. Un marchand, nommé Maître Jean, séduit par les bontés du Roi, qui le faisoit souvent manger avec lui, s'avisa de lui demander des lettres de noblesse. Ce Prince les lui accorda; mais lorsque le nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Maître Jean, surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. *Allez, Monsieur le gentil-homme*, lui dit le Roi: *quand je vous faisois asseoir à ma table, je vous regardois comme le premier de votre condition; mais aujourdh'ui que vous en êtes de dernier, je ferois injure aux autres, si je vous faisois la même faveur.*

127.

Justification ingénieuse.

Un jeune homme aimoit à dormir; et son frère, assidu au travail, n'avoit de plaisir qu'à son attelier. Celui-ci étant sorti de grand matin, trouva une bourse assez bien fournie d'argent. Il court faire part de sa bonne fortune à son frère, et lui dit: *Voyez, Louis, ce que l'on gagne à se lever de bonne heure? voilà une bourse que je viens de trouver. Ma foi*, lui répartit son frère, *si celui à qui elle appartient ne s'étoit pas levé plus matin que moi, il ne l'auroit pas perdue.*

128.

Prévoyance instructive.

Un jeune homme avoit lassé la patience de son père par sa désobéissance. Le père le punit un jour si rudement, qu'il lui fit plusieurs blessures à la tête. Il fit venir le chirurgien, et lui dit de ne rien épargner pour le guérir. Le fils voyant qu'il en coûtoit beaucoup à son père pour le panser, disoit en lui-même qu'assurément il se garderoit bien de le battre à l'avenir; mais le père le tira bientôt de son erreur. Quand il fut guéri, il demanda au chirurgien, en sa présence, ce qu'il lui devoit. *Trente écus*, lui répondit-il. *Les voilà*, lui dit le père, *et en voici encore trente pour la première fois qu'il aura envie d'être battu.*

129.

Egalité d'humeur.

1) Mr. de Harley, premier président au parlement de Paris, possédoit à un suprême degré cette égalité d'humeur si imposante, et qui convient si bien aux magistrats et aux personnes publiques. Une Dame de qualité n'ayant pu obtenir de lui une grace qu'elle demandoit, en fut très-piquée, et se retira fort mécontente. Il voulut la reconduire: elle s'y opposa, et il feignit de se rendre. Cependant, la dame poursuivant son chemin, il la suivit, et il entendit qu'elle murmuroit contre lui, et prononçoit à demi voix plusieurs épithètes grossières contre sa personne. Venant ensuite à se retourner, et apercevant le Magistrat auprès d'elle: *oh! Monsieur*, lui dit-elle, *vous êtes là, Madame*, lui répondit-il, *vous dites de si belles choses, qu'on ne sauroit vous quitter.* Il l'accompagna jusqu'à son carrosse.

130.

2) Philippe II. Roi d'Espagne, montra également cette rare égalité d'humeur dans une circonstance où bien des personnes en auroient manqué. Il avoit passé la nuit à écrire des dépêches; c'étoit sa coutume d'écrire lui-même; son secrétaire n'avoit que la peine de cacheter et de mettre les adresses. Toutes les lettres étant faites, il s'en trouva une qui étoit encore fraîche. Le secrétaire qui étoit à moitié endormi; voulut mettre du sable dessus, et ayant pris l'encrier au lieu du sablier, il gâta cette lettre et toutes les autres. Le Roi regarda ce ravage avec tranquillité, et montrant au secrétaire l'encrier et le sablier, il se contenta de lui dire: *Voici l'encre, et voilà le sable.* Il recommença ensuite toutes les lettres, sans en paroître plus ému.

131.

Pouvoir de la poésie.

Spencer, fameux Poète anglois, se présenta un jour chez le Lord Sidney, dont il n'étoit point connu, *tenant* à la

main la copie d'un de ses poèmes. On porte la copie au Lord. Il la prend, la lit, et frappé de la beauté des vers, ce seigneur se tournant vers son intendant: *Donnez*, dit-il, *50 liv. sterlings à l'auteur de ces vers.* — Il poursuit la lecture; et plus frappé encore d'une nouvelle stance, il s'écrie: *Doublez la somme.* — L'intendant étonné diffère d'exécuter l'ordre de son maître. Sidney continue de lire; la libéralité s'accroît avec son admiration: *Je donne*, dit-il, *200 liv.*, et poussant son Intendant par l'épaule: *Vite, vite, et sur-le-champ; car si je lis davantage, je serai tenté de donner tout mon bien.*

132.
Bon esprit d'Esope.

Le père de la fable, le difforme Esope, fut vendu à un marchand d'esclaves, qui peu de temps après entreprit le voyage d'Ephèse, pour se défaire de ceux qu'il avoit. Comme chacun d'eux devoit porter quelque fardeau, Esope pria qu'on eût égard à sa taille, ajoutant qu'il étoit nouveau venu, et qu'il devoit être traité doucement. — Tu ne porteras rien, si tu ne veux, lui répartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On ne laissa donc choisir. Il prit le panier de pain, c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais, dès le dîner, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain, de façon qu'au bout de deux jours il marcha à vide, et laissa tout le monde dans l'admiration de son discernement.

133.
Le silence à propos.

Lenoble, connu par plusieurs pasquinades ingénieuses et par plusieurs petits ouvrages remplis d'esprit, étant devenu procureur général du parlement de Metz, sa mauvaise conduite lui attira des affaires, de sorte qu'il fut dépouillé de sa charge et mis en prison pour des crimes pendables; mais il en sortit, et quelque temps après son élargissement, Pitaval, l'auteur des causes célèbres jouant avec lui à l'hombre, et lui ayant fait gagner un jeu qu'il devoit perdre, dit sans y faire attention: *Vous avez bien frisé la corde.* Lenoble pâlit et rougit. Pitaval sentit sa faute. La réparer par des excuses eût été une injure ou une faute plus grande. Il eut la prudence, en feignant de ne point voir son trouble, et omettant des excuses hors de saison, d'effacer la mauvaise impression que ses paroles avoient pu produire.

134.
Comparaison efficace.

Un avocat, qui défendoit la cause d'un tapissier contre une

une femme de la classe du peuple, faisoit de la chose la plus simple une affaire très-embrouillée. Ses longs verbiages impatientèrent enfin la bonne femme, qui l'interrompit en ces termes: *Voici, Messieurs, toute l'affaire en deux mots: j'ai promis à ce tapissier cent écus pour une tapisserie de Flandre, forte, fine, à belles figures, aussi belles que celle de Monsieur le Président à qui j'ai l'honneur de parler. A présent, il veut m'en livrer une mauvaise, grosse, barbouillée de figures aussi vilaines que celle de Monsieur l'avocat: après cela, suis-je encore obligée de remplir ma promesse?* L'avocat, qui n'étoit pas beau, se retira confus; et le Président, flatté du compliment, décida en faveur de la femme.

135.

Les deux bègues.

Un bègue arrivant dans une ville, s'informa d'un endroit où il vouloit aller. Un bourgeois, également bègue, lui répond le moins mal possible, mais toujours en bégayant. L'étranger, persuadé que celui-ci veut l'insulter, se met à lui dire des injures; l'autre, qui imagine de son côté que l'étranger ne bégaie que pour le contrefaire, les lui rend avec usure. Ils ne s'en fussent pas tenus aux invectives, si quelqu'un du voisinage, après s'être informé de l'objet de leur querelle, ne les eût réconciliés, en faisant voir à l'étranger que ce qu'il avoit pris pour une insulte, étoit un défaut de la nature. Ils ne purent s'empêcher de rire de la singularité de cette rencontre, et ils se séparent en disant: *Voilà une leçon de modération pour l'avenir.*

136.

La bonne leçon.

Un Curé de village qui aimoit fort à obliger, mais à qui l'expérience avoit appris qu'il falloit le faire avec discernement, se disposoit à aller dans une grande ville. Plusieurs habitants, instruits de son voyage, vinrent le prier de se charger d'une quantité d'emplettes, et chacun lui donna une note, en promettant de lui remettre à son retour l'argent qu'il auroit déboursé. Le Curé se chargea de tout, et partit. Etant à la ville, il ne fit d'emplette que pour une seule personne, qui lui avoit donné de l'argent, et à qu'il il rapporta la marchandise. Tous les autres s'attendoient également à voir les effets de sa complaisance; mais le Curé, pour leur faire sentir qu'il avoit été trop souvent la dupe de ces belles promesses, leur dit qu'il lui étoit arrivé un malheur: qu'ayant mis toutes leurs notes sur une table, un coup de vent les avoit emportées, et qu'elles étoient tombées dans la rivière, à l'exception de celle d'un tel, qui y avoit joint son argent; ce qui l'avoit empêchée de s'envoler avec les autres.

137.

L'ecot.

Quatre chevaliers d'industrie ayant fait bonne chère dans une auberge, demandèrent l'état de leur dépense: le garçon le leur apporte. L'un des quatre fait alors mine de mettre la main à la poche; un autre le retient, et dit qu'il veut payer; le troisième fait le même semblant; le quatrième enfin dit au garçon: Je vous défends de prendre l'argent de ces Messieur; c'est moi qui paierai. Comme personne ne vouloit céder: Il y auroit un moyen de nous accorder, s'écria l'un d'entr'eux; Mr. permettra que nous lui bandions les yeux, dit-il en montrant le valet d'hôte, et celui de nous qu'il prendra, paiera l'écot. Cette proposition est généralement acceptée; le valet s'y prête volontiers, il offre même son mouchoir, et se laisse bander les yeux. Les quatre filoux profitent du moment où il les cherche en tâtonnant par toute la chambre, et défilent au plus vite. L'aubergiste monte, se doutant de quelque chose; notre Colin-maillard le saisit, et croyant tenir un des quatre fripons, il dit: Ma foi, ce sera vous qui paierez l'écot.

138.

Perte facile à réparer.

Un paysan étant venu s'établir dans un village, gagna en peu de temps l'amitié de tous ses voisins. Au bout d'une année, une de ses plus belles vaches mourut, et il en fut vivement affligé; mais il le fut bien davantage, quand, quelque temps après, il vint à perdre sa femme: il la pleura sincèrement, et s'abandonna à la plus grande douleur. Ses voisins furent touchés de son sort, ils s'empressèrent de le consoler. *Mon ami*, lui dit l'un d'entr'eux, *il est vrai que vous avez perdu une bonne femme, qui méritoit votre tendresse et votre affection; mais le mal n'est pas sans remède; vous êtes honnête homme, vous êtes jeune et bien fait; vous ne manquerez pas de femme: j'ai trois filles, je vous en donnerai une en mariage, celle que vous aimerez le plus.* Un autre lui proposa sa sœur, et un troisième sa nièce. *Je vois bien*, leur dit le jeune veuf, *que dans ce village, il vaut mieux perdre sa femme que sa vache: Lorsque je perdis ma vache, personne ne parla de m'en donner une autre; et ma femme est à peine morte, qu'en voilà déjà cinq pour la remplacer.*

139.

Préjugés nationaux.

Un Allemand et un Nègre disputoient sur les avantages de la figure. *Si j'avois le malheur de te ressembler*, dit l'Allemand au Nègre. *je ne serois guère tenté de me faire peindre, et je ne pense pas que l'envie t'en vienne jamais.*

Regarde-toi un peu dans cette glace, et avoue que la nature n'offre rien de plus affreux que ta figure. Ne semble-t-il pas qu'elle soit destinée à faire peur aux petits enfants pour les empêcher de crier? *Ne vois-tu pas*, lui répartit le Nègre, *que tu ressembles à un fruit que la chaleur du soleil n'a encore pu mûrir, ou à ces formes imparfaites auxquelles le peintre n'a pas encore donné les derniers coups de son pinceau? Cette figure pâle que tu admires en toi, n'est-elle pas l'image de la mort?* Un françois fut appelé pour juger la chose. Il prononça, comme on le pense bien, en faveur de l'Allemand. *Je suis vaincu*, s'ecria le Maure, *tu l'emportes en Europe; mais en Afrique, tu aurois certainement perdu ton procès.*

140.

Beaux traits du Maréchal de Turenne.

1) Le Vicomte de Turenne, chargé de prendre le fort de Solre (p. sore) dans le Hainaut, l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il força une garnison de deux mille hommes à se rendre à discrétion. Les premiers soldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. Turenne, feignant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit aussitôt chercher son mari, et la lui remettant entre les mains, il dit publiquement: *Vous devez l'honneur de votre femme à la retenue de mes soldats.*

141.

2) Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, Turenne, en petite veste blanche et en bonnet, étoit dans son antichambre à la fenêtre. Un de ses gens survient, et trompé par l'habillement, le prend pour l'aide de cuisine, avec lequel il étoit fort familier. Il s'approche doucement par derrière, et d'une main qui n'étoit pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. Le Vicomte se retourne à l'instant, et le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jète à genoux, tout éperdu: *Monseigneur*, dit il, *j'ai cru que c'étoit George... Et quand c'eût été George*, s'écria Turenne en se frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper si fort.*

142.

3) Turenne aperçut dans son armée un officier d'une naissance distinguée, mais pauvre et très mal monté. Il l'invita à dîner, le tira en particulier après le repas, et lui dit avec bonté: J'ai, Monsieur, une prière à vous faire; vous la trouverez peut-être un peu hardie; mais j'espère que vous ne ferez pas un refus à votre Général. Je suis vieux, continua-t-il, et même un peu incommodé; les chevaux vifs me fatiguent, et je vous en ai vu un, sur lequel je crois que je serois fort

à mon aise. Si je ne craignois de vous demander un trop grand sacrifice, je vous proposerois de me le céder. L'officier ne répond que par une profonde révérence, il va dans l'instant prendre son cheval, et le mène lui-même dans l'écurie de Turenne, qui le lendemain lui en envoie un des plus beaux et des meilleurs de l'armée.

143.

4) Le Maréchal de Turenne savoit donner au milieu de la société, et dans son domestique, des exemples de douceur et de modération. Son carosse se trouva arrêté dans les rues de Paris. Un jeune homme de condition, qui ne le connoissoit pas, et dont le carosse étoit à la suite du sien, descend tout bouillant de colère, et vient la canne haute faire avancer le cocher de Turenne. Il jure, il tempête. Le Maréchal regardoit tranquillement cette scène, lorsqu'un marchand étant sorti de sa boutique, un bâton à la main, se mit à crier: *Comment! on maltraite ainsi les gens de M. de Turenne!* Le jeune seigneur, à ce nom, se crut perdu, et vint à la portière du carosse de Turenne lui demander pardon. Il le croyoit bien en colère; mais le Maréchal s'étant mis à sourire: *Effectivement, Monsieur*, lui dit-il, *vous vous entendez fort bien à châtier mes gens; quand ils feront des sottises, ce qui leur arrive souvent, je vous les enverrai.*

144.

5) La physionomie peu avantageuse de Turenne, et la simplicité de son extérieur, donnèrent lieu à quelques méprises singulières. Un jour qu'au spectacle, il s'étoit placé sur le devant d'une première loge, deux jeunes étourdis lui proposèrent de leur céder le premier banc. Turenne ne jugeant pas à propos de pousser la complaisance aussi loin, resta tranquillement à sa place. L'un d'eux eut l'insolence de jeter sur le théâtre le chapeau et les gants que Turenne avoit posés sur le bord de la loge. Cette impertinence excita dans le parterre des clameurs d'indignation, auxquelles ils ne comprirent d'abord rien; mais un jeune homme de qualité ayant ramassé le chapeau et les gants de Turenne, les lui remit avec cette politesse et ce respect qu'on doit au mérite et à la naissance. Confus alors de leur sottise, nos étourdis voulurent se sauver; le Maréchal les retint, et leur dit avec beaucoup de douceur: *Restez, restez; en nous arrangeant, il y aura assez de place pour nous tous.*

145.

6) Une autre fois se promenant sur les boulevards, sans suite, et sans aucune marque de distinction, il passa près d'une compagnie d'artisans qui s'amusoient à jouer à la boule. Une contestation s'étant élevée entr'eux au sujet d'un coup difficile à décider, ils appelèrent sans façon M. de Turenne,

et le prièrent d'en juger. Le Vicomte, qui s'amusoit apparemment de ces méprises, n'eut garde de se faire connoître. Il prit sa canne, mesura les distances, et jugea en faveur de l'un deux. Celui qu'il avoit condamné, se fâcha, lui dit même quelques injures. Turenne, sans faire paroître la moindre émotion, et croyant avoir pu se tromper, se mettoit bonnement en devoir de mesurer une seconde fois, lorsqu'il fut abordé par quelques officiers qui le cherchoient, et qui le qualifièrent de *Monseigneur* en lui adressant la parole; ceci ouvrit les yeux aux joueurs: l'artisan qui l'avoit injurié se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. *Mon ami*, lui dit simplement Turenne en le quittant, *vous avez eu tort de croire que je voulusse vous tromper.*

146.

L'honnêteté recompensée.

Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation de posséder une fille aimable, dont les graces modestes annonçoient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du Cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elles étoient sur le point d'être renvoyées d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elle ne pouvoit lui payer cinq écus de loyer. Le Cardinal comprit aisément, à son ton d'honnêteté, qu'elle n'étoit malheureuse que parce que la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un billet, et lui dit de le porter à son intendant. Celui-ci l'ayant ouvert, compta sur-le-champ cinquante écus. *Monsieur*, lui dit cette femme, *je ne demandois pas tant à Monseigneur, et certainement il s'est trompé.* Il fallut, pour la tranquilliser, que l'intendant *allât lui*-même parler au Cardinal. Son Eminence reprenant son billet, dit: *Il est vrai, je m'étois trompé*; *le procédé de madame le prouve;* et au lieu de 50 écus, il en écrivit cinq cents.

147.

On s'étourdit sur les dangers de son état.

Un matelot alloit entrer dans un vaisseau qui partoit pour les Indes. Un philosophe qui savoit que le père, le grand-père et le bisaïeul de ce matelot avoient péri sur mer, le vit au moment de l'embarquement, et lui dit: *Mon ami, te souviens-tu où ton père est mort? Dans un naufrage*, répondit le matelot — *Et ton grand-père? Comme il alloit à la pêche, il s'éleva une furieuse tempête qui le submergea avec sa barque. — Et ton bisaïeul? Il périt aussi sur un navire qui alla se briser contre un écueil. — Comment oses-tu donc t'exposer sur cet élément, puisque tous tes ancêtres y ont péri? Il faut que tu sois bien téméraire! Monsieur le Philosophe*, reprit le matelot, *vous souvient-il, où est mort M. votre père? fort doucement, dans son*

lit, répondit-il. *Et vos ancêtres? de même fort tranquillement dans leur lit. Eh! Monsieur*, repartit le matelot, *comment osez-vous encore coucher dans un lit, puisque tous vos ancêtres y sont morts?*

148.

Fierté nationale des Anglois.

Un juif offrit à Elisabeth, Reine d'Angleterre, une perle d'une grosseur prodigieuse et d'une beauté extraordinaire, dont il demandoit vingt mille livres; mais cette Princesse ne voulut point donner une aussi forte somme pour une chose qui n'étoit d'aucun usage réel. Le juif se retira peu satisfait, résolu de repasser la mer pour chercher d'autres souverains plus disposés à lui payer son bijou. Un marchand de Londres, qui fut instruit de cette résolution, et qui d'ailleurs avoit appris qu'il avoit parlé de la Reine avec peu de ménagement, comme si elle n'eût pas été assez riche pour acheter sa perle, le fit inviter à dîner, et après lui avoir fait compter le prix refusé par sa souveraine, il se fit apporter un mortier, broya la perle, en versa la poussière dans un verre de vin, et le but à la santé de Sa Majesté. Le juif étoit dans un étonnement difficile à exprimer: une conduite si extraordinaire étoit une énigme qu'il n'auroit jamais devinée. L'anglois lui en découvrit le sens par ces mots: *Apprenez que la Reine étoit bien en état d'acheter votre perle, puisqu'elle a des sujets en état de la boire à sa santé.*

149.

L'aumône faite avec discernement.

Un homme respectable avoit joué autrefois un grand rôle à Paris, et y vivoit dans un réduit obscur, victime de l'infortune, et si indigent, qu'il ne subsistoit que des aumônes de la paroisse. On lui remettoit chaque semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture. Il *en* fit demander davantage. Le Curé lui écrit *pour l'engager* à passer chez lui, il vient. Le Curé s'informe s'il vit seul. *Et avec qui, Monsieur*, répond-il, *voudriez-vous que je vécusse? Je suis malheureux, vous le voyez, puisque j'ai récours à la charité, et tout le monde m'a abandonné, tout le monde! — Mais, Monsieur*, continue le Curé, *si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous est nécessaire?* Il paroît déconcerté; il avoue avec peine qu'il a un chien. Le Curé ne le laisse pas poursuivre. Il lui fait observer qu'il n'est que distributeur du pain des pauvres, et que l'honnêteté exige absolument qu'il se défasse de son chien. *Eh, Monsieur*, s'écrie en pleurant l'infortuné, *si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera?* Le pasteur, attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse et la lui donne, en disant: *Prenez, Monsieur, ceci m'appartient.*

150.

2) Le Duc de Berry, petit-fils de Louis XIV., n'avoit encore que 14 ans, l'orsqu'un pauvre officier réformé saisissant un moment favorable, vint lui exposer ses besoins. Le Duc lui répondit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir l'assister sur le-champ; mais, qu'il devoit toucher le lendemain son mois, et qu'il pourroit alors lui donner quelque secours à la chasse, où il lui dit de venir le joindre. L'officier n'oublia pas le rendez-vous. Dès que le jeune prince le vit, il lui mit dans la main une bourse qui contenoit trente louis: c'étoit tout ce qu'il avoit reçu pour son mois. Le soir, les Princes firent une partie de lansquenet. Le Duc de Berry s'excusa de jouer, il allégua plusieurs raisons dont on ne se paya pas. Interrogé sur l'usage qu'il avoit fait de son argent, il avoua qu'il l'avoit donné à un pauvre officier réformé, et qu'il avoit mieux aimé se priver de ses plaisirs, que de laisser mourir de faim un homme qui avoit bien servi le Roi. Un trait si beau dans un âge si tendre étoit trop intéressant pour n'être pas approfondi: le fait se trouva véritable, et *les* louanges et *l'*admiration en furent la récompense.

151.

Le piété filiale.

Une femme romaine, condamnée à la mort pour quelque crime, avoit été mise en prison pour y être etranglée. Un geolier, touché de son sort, trouve moins dur de la laisser mourir de faim, et il permet même à sa fille de venir la voir, en prenant toutefois ses mesures pour qu'elle ne lui apporte point à manger. Surpris enfin que la prisonnière existe si long-temps, il observe la fille, et voit avec étonnement qu'elle la nourrit de son propre lait. Il croit devoir faire connoître une invention si pieuse; elle est rapportée dans une assemblée du peuple; on fit grace à la mère en faveur de la piété de la fille; on décréta qu'elles seroient nourries, l'une et l'autre, le reste de leur vie, aux dépens du public, et l'on érigea auprès de la prison un temple consacré à la piété filiale.

152.

La dette de l'humanité.

Un jeune peintre fort pauvre arrive dans une ville où il est inconnu. Un gagne-petit à qui il s'adresse par hasard, touché de sa misère, lui offre la moitié de son logement, et s'efforce de lui trouver quelques occasions d'exercer son art. L'ouvrage ne se présentant pas selon les désirs du peintre et de son hôte, celui-ci l'en console, et fournit à sa subsistance. Le peintre étant tombé malade, le remouleur se lève plus matin et se couche plus tard, pour gagner davantage, et pouvoir subvenir aux besoins du malade. Le

peintre, après sa guérison, reçut de ses parents une somme d'argent assez considérable, et étant couru chez son bienfaiteur pour le satisfaire, celui-ci lui dit: Ce que j'ai fait pour vous, je le devois à un autre; j'ai trouvé en vous l'occasion d'acquitter ma dette. Vous en avez contracté une envers le premier honnête homme que vous trouverez dans l'infortune: acquittez-la dès que vous en trouverez l'occasion.

153.

Belle réponse d'Aristippe.

Un riche bourgeois d'Athènes, beaucoup plus occupé des moyens d'accumuler des richesses à son fils, que des soins de former son cœur et d'orner son esprit, alla trouver le philosophe Aristippe. Seigneur Aristippe, lui dit-il en l'abordant, j'entends dire du bien de vous partout où je me trouve; je voudrois bien que vous instruisissiez un peu mon fils; combien me demanderez vous pour cela? Un talent, lui répond le philosophe — Un talent! s'écria l'avare; l'esprit seroit-il si cher? Je pourrois pour cette somme acheter un esclave. Achetez-*en* un, répartit le philosophe, et vous *en* aurez deux.

Combien de parents ressemblent à cet avare! toujours occupés de projets de fortune, ils pensent peu à cultiver l'esprit et le cœur de leurs enfants.

154.

L'humanité récompensée.

Le maréchal d'Aumont prit Crodon en Bretagne sur les Ligueurs. Il avoit ordonné de passer au fil de l'épée tous les Espagnols qui composoient la garnison de la place. Malgré la peine de mort décernée contre ceux qui n'exécuteroient pas les ordres du général, un soldat Anglois sauva un Espagnol. L'Anglois, déféré pour ce sujet au conseil de guerre, convint du fait, et ajouta qu'il étoit disposé à souffrir la mort, pourvu qu'on accordât la vie à l'Espagnol. Le maréchal surpris, lui demanda pourquoi il prenoit un si grand intérêt à la conservation de cet homme? C'est, répondit-il, Monsieur, qu'en pareille rencontre, il m'a sauvé la vie, et la reconnoissance exige que je la lui sauve aujourd'hui aux dépens de la mienne. Le maréchal, charmé du bon cœur du soldat Anglois, lui accorda la vie, de même qu'à l'Espagnol, et les combla tous deux d'éloges.

155.

Beaux traits d'amour filial récompensés.

1) Le père d'un jeune Chinois avoit été condamné à avoir la tête tranchée pour plusieurs crimes énormes qu'il avoit commis pendant sa magistrature. Son fils *alla* se jeter aux pieds du gouverneur, et le conjura d'accepter l'offre *qu'il faisoit* de mourir à la place de son père. Le mandarin questionna beaucoup le jeune homme, pour s'avoir si *c'étoit* de son propre mouvement *qu'il* parloit de la sorte. Quand il

se fut assuré de la sincérité de ses sentiments, il en écrivit à l'Empereur, qui envoya la grace du père et un titre d'honneur pour le fils. Mais celui-ci refusa constamment cette distinction, disant *que* le titre dont il seroit décoré, rappeleroit sans cesse au public le souvenir de la faute de son père. L'Empereur admirant une si noble façon de penser, voulut avoir ce jeune homme à sa cour: il en prit un soin particulier, et dans la suite, son mérite personnel l'éleva à la dignité de ministre d'état.

156.

2) Louis XIV sachant qu'il n'est que trop ordinaire de voir des enfants parvenus, qui, sourds à la voix du sang et de la nature, rougissent de reconnoître et d'honorer ceux qui leur ont donné la vie, saisit l'occasion de témoigner à un de ses officiers combien il étoit satisfait des égards qu'il avoit pour ses parents. Le père de ce brave officier nommé Duras, du régiment d'Aubusson, étoit un paysan peu fortuné. Etant venu voir son fils en habits analogues à son état et en sabots, non seulement celui-ci le reçut avec le respect et les égards qu'un fils doit à son père; il ne rougit même pas de le présenter sous ce costume rustique à son colonel. Le Roi, instruit de la manière dont il avoit reconnu, reçu et honoré son père, tandis qu'on le croyoit issu de la maison de Duras, le fit venir à la Cour, et lui dit en lui tendant la main: *Duras, je suis bien aise de connoître le plus honnête homme de mon royaume: je vous accordé mille écus de pension: mariez-vous, j'aurai soin de vos enfants; vous méritez d'en avoir qui vous ressemblent.*

157.

La femme de Polixène.

Polixène, qui avoit épousé la sœur de Denis le Tyran, nommée Thesta, s'étant déclaré contre lui dans la conspiration de Syracuse, s'enfuit de Sicile pour ne point tomber entre ses mains. Denis manda sur-le-champ sa sœur, et lui fit de grandes plaintes de ce qu'elle ne l'avoit pas prévenu de la fuite de son mari. Elle lui répondit sans s'étonner, et sans marquer la moindre crainte: „Vous ai-je donc paru une femme „si lâche et d'un cœur si bas, que si j'avois été instruite de „son dessein, je n'eusse pas fait tous mes efforts pour l'accom„pagner, et pour partager avec lui ses dangers et ses malheurs? „Je n'en ai rien su, et je me serois trouvée bien plus heureuse „d'être appelée partout la femme de Polixène banni, que d'ê„tre appelée la sœur du Tyran.“ Denis ne put refuser son admiration à une réponse si courageuse, et tous les Syracusains furent si charmés de la vertu de cette dame, qu'après que la tyrannie fut détruite, ils lui conservèrent pendant sa vie les mêmes honneurs et le même train de reine qu'elle

avoit auparavant, et qu'à sa mort tout le peuple honora ses funérailles par un concours extraordinaire.

158.

Les envieux confondus.

Les gens qui professent le même art, sont rarement exempts du vice odieux de la jalousie. Agnodice, jeune fille d'Athènes, s'étant appliquée aux lettres et à l'étude de la nature, prit du goût pour la médecine: pour faire quelques pas dans cette science, il falloit un guide, *il falloit* un maître. L'école d'Hiérophile lui étoit ouverte à la vérité; mais son sexe ne lui permettoit pas d'y entrer; elle se travestit, et prenant des habits d'homme, elle s'appliqua avec tant de soin à l'art de guérir, surtout dans la partie qui a pour objet les maladies des femmes, qu'elle acquit en peu de temps une grande réputation. Les autres médecins, jaloux des succès de ce nouveau confrère, le dénoncèrent comme un séducteur, et le traduisirent devant l'Aréopage, l'accusant de ne pratiquer la médecine, qu'afin d'être plus à portée de corrompre les femmes qui lui donnoient leur confiance. Cette calomnie commençoit à faire impression sur les juges, quand tout-à-coup Agnodice manifestant son sexe, couvrit de honte ses accusateurs.

159.

L'outrage vengé.

La ville *de* Thèbes ayant été emportée d'assaut par les troupes d'Alexandre, fut abandonnée à la licence et à la cupidité du soldat. Quelques Thraces forcèrent la maison d'une dame de qualité, nommée Timocléa, et la pillèrent de fond en comble: leur capitaine fit violence à cette dame, et lui demanda si elle n'avoit point d'or et d'argent caché. Timocléa, animé d'un violent désir de se venger, lui répondit qu'elle en avoit; elle le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, et lui dit, *que* dès qu'elle avoit vu la ville forcée, elle y avoit jeté elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'officier ravi, s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans et en examiner la profondeur. Timocléa, qui étoit derrière, le poussa de toute sa force, le précipita dans le puits, et l'y assomma à coups de pierres. Elle fut prise par les Thraces, et conduite enchaînée à Alexandre. Elle suivoit fièrement ces brutaux, sans *témoigner* aucun étonnement, ou la moindre crainte. Le roi lui ayant demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagène, qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Grèce, et qui avoit été tué à la bataille de Chéronée, où il commandoit. Alexandre admira la réponse magnanime de cette dame, et encore plus l'action qu'elle avoit faite: il commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit, avec ses enfants.

160.

Justice de Louis XIV.

Le Prince Henri Jules, fils du grand Condé, étoit très-jaloux de ses chasses, au point de vouloir les augmenter aux dépens de ses voisins. Le président Rose étoit de ce nombre. Il possédoit près de Chantilly une belle terre qu'il aimoit beaucoup; et quoiqu'il rendit au Prince tout le respect dû à son rang, il étoit fort attentif à ne se pas laisser dominer chez lui, surtout pour la chasse. Le Prince, fatigué d'un voisinage qui le resserroit, fit proposer au Président de l'accommoder de sa terre; mais celui-ci ne voulant pas y consentir à quelque prix que ce fût, le Prince piqué du refus de son opiniâtre voisin, imagina de faire jeter dans son parc trois ou quatre cents renards. On peut se figurer le désordre que fit cette colonie, et la surprise du président et de ses gens à la vue de cette fourmillière de renards venus en une nuit. Il ne se trompa pas sur l'auteur de cette espiéglerie: fort courroucé, il alla trouver le Roi, et lui dit: *Sire, permettez-moi une question: y a-t-il deux rois en France?* Louis XIV, que cette question étonnoit fort, lui dit de s'expliquer. *C'est que*, reprit le Président, *si Mgr. le Prince est roi comme vous, il n'y a plus qu'à pleurer et à baisser la tête sous sa tyrannie; mais s'il n'est que Prince du sang, je vous demande justice contre lui, et vous me la devez comme au reste de vos sujets.* Alors, il raconta toute l'aventure. Louis XIV vit dans cette malice une vexation qu'il ne pouvoit pas autoriser par son silence: il manda le Prince, lui ordonna de faire ôter par ses gens et à ses propres frais jusqu'au dernier renard, et de réparer le dommage causé dans le parc par la présence de ces animaux.

161.

Trait plaisant approuvé par Louis XIV.

Un gentil-homme Angevin, nommé Charnace, avoit devant son château une longue avenue, qui étoit interrompue par la maison et le petit jardin d'un paysan. L'un et l'autre existoient avant que l'avenue fût plantée, et jamais le gentil-homme ni son père n'avoient pu déterminer le paysan à les lui vendre, quelque avantage qu'ils lui eussent offert. Fatigué enfin d'avoir toujours devant les yeux cette chaumière, qui lui ôtoit tout l'agrément de son avenue, il imagina, pour s'en débarrasser, un moyen fort plaisant. Le propriétaire étoit tailleur; il le fait venir, lui dit qu'il a de l'ouvrage pressé à lui donner, et que pour être sûr de l'avoir à temps, il veut qu'il travaille au château, où il sera nourri, couché, et payé sur-le champ; mais qu'il ne sortira pas que tout ne soit fini: le gentil-homme ajoute même que s'il est content de sa diligence, il ne se bornera pas au prix convenu. Le tailleur tombe d'accord, et se met au travail. Pen-

dant qu'il est occupé, Charnace fait prendre le plan et les dimensions de sa maison et de son jardin; la même opération a lieu pour l'intérieur; on trace servilement jusqu'à la place des plus petits meubles, il fait démonter la maison qu'on remonte telle qu'elle étoit au dedans et au dehors à quatre portées de mousquet à côté de l'avenue; on replace tous les meubles, on rétablit le petit jardin, on y remet les mêmes arbres en observant les mêmes distances, et en même temps on nettoie et applanit l'endroit de l'avenue où étoit la maison, de sorte qu'il n'en resta aucune trace.

162.

Suite.

Tout cela bien exécuté, Charnace paie son homme, et le congédie au commencement d'une nuit bien noire. *Le voilà qui* enfile l'avenue, il la parcourt dans tout sa longueur; il s'aperçoit qu'il a passé les arbres, il revient les chercher, les suit jusqu'à l'endroit où il croit à peu près que doit être sa maison; il va, revient, ne trouve rien, et ne comprend rien à cette aventure. La nuit se passe dans cette exercice; enfin, le jour arrive, et devient bientôt assez clair pour lui faire apercevoir sa maison si elle y eût été; mais il ne voit rien; il se frotte les yeux, et cherche d'autres objets, pour s'assurer si ce n'est pas la faute de sa vue. Il decouvre tout, excepté sa maison; il croit que le diable s'en mêle, et qu'il l'a emportée. A force d'aller et de venir, et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit une maison qui ressemble à la sienne. Nouveau sujet d'étonnement! Jamais il n'en avoit vu dans cet endroit. Il s'en approche cependant, et plus il avance, plus il reconnoit la sienne. Pour s'en assurer en quelque sorte, il presente sa clef à la serrure, tourne, entre, et trouve tout ce qu'il avoit laissé, précisément à la même place. La tête lui tourne; il croit que c'est un tour de sorcier; mais bientôt les risées du château et du village le tirent de son erreur. Il veut plaider, il écrit à l'intendant. Le fait vint aux oreilles de Louis XIV, qui en rit beaucoup, et comme il trouva le tour fort plaisant, le tailleur dut se contenter de sa nouvelle demeure.

163.

Humanité de Louis XIV.

Louvois, Ministre de Louis XIV, voulut engager le Roi à détruire Trèves, en lui représentant que les ennemis pouvoient en faire une place d'armes nuisible à l'état. La proposition ne plut pas à Louis XIV, et Louvois trouva bon pour cette première fois de ne pas insister davantage; cependant, comme il avoit l'expérience qu'en tenant ferme il l'emportoit ordinairement, étant venu quelque temps après travailler chez Madame de Maintenon avec le Roi, il lui dit en finissant: „J'ai bien senti, Sire, que le scrupule est la seule

„raison qui a empêché Votre Majesté de consentir à une „chose aussi nécessaire au bien de l'état que l'est l'incendie „de Trèves. J'ai donc cru rendre un service essentiel à „Votre Majesté en me chargeant moi-même de tout l'odieux „qui peut en résulter, et sans vous en parler, j'ai dépêché „un courier avec l'ordre de brûler Trèves à son arrivée.“ A ces mots, le Roi transporté de colère, se jète sur les pincettes, et il alloit en charger le Ministre, si Madame de Maintenon se mettant entre deux, ne l'eût arrêté. Louvois gagna promptement la porte. *Dépêchez;* lui crie le Roi, *dépêchez à l'heure même un autre courier avec un contre-ordre: s'il n'arrive pas à temps*, et que *l'on brûle une seule maison, votre tête m'en répondra.* Louvois n'avoit pas envoyé de courier, mais il en tenoit un tout prêt pour le faire partir, si le Roi n'avoit été que légèrement fâché. Le Ministre fit semblant d'en dépêcher un autre, et Louis XIV crut que la diligence de celui-ci avoit sauvé Trèves.

164.

Générosité de Louis XIV.

1) Jacques II, Roi d'Angleterre, successeur de Charles II, son frère aîné, ayant été chassé de ses états par le Prince d'Orange son gendre, vint avec sa femme et le Prince de Galles son fils, encore enfant, implorer la protection de Louis XIV. Cette Reine malheureuse fut étonnée de la manière dont elle fut reçue. Le Roi alla au devant d'elle, et lui dit en l'abordant: Je vous rends, Madame, un triste service; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands et de plus heureux.“ Il la conduisit au château de St. Germain, où elle trouva la même maison qu'auroit eue la Reine de France. Tout ce qui sert à la commodité et au luxe, des présents de toutes espèces en argent, en or, en vaisselle, en bijoux et en étoffes précieuses, avoit été répandu dans ses appartements avec une prodigalité royale, et une bourse de dix mille louis avoit été placée sur sa toilette. Jacques II, qui n'arriva qu'un jour après, fut reçu avec les mêmes attentions. Une somme annuelle de six cents mille francs, fut mise à sa disposition pour l'entretien de sa maison. Outre les présents qu'on lui fit, les officiers du Roi, et ses gardes, furent à son service. Toute cette réception fut peu de chose, en comparaison de ce qu'on fit pour le rétablir sur le trône.

Procédé généreux des Anglois.

2) Il semble que la Providence ait pris plaisir à ménager à Louis XIV l'occasion de se venger dans la postérité d'un excellent Prince Anglois, des politesses et des égards qu'un Roi de France, (*le Roi* Jean), fait prisonnier à la fameuse bataille de Poitiers, en avoit reçues trois siècles auparavant. Il fut traité par le Prince de Galles avec tous les égards imaginables. Le Prince lui donna dans sa tente un magnifique sou-

per, où furent admis tous les prisonniers de distinction. Il servit lui-même son auguste prisonnier, et ne voulut jamais se mettre à table, quelque prière que le Roi lui en fît: il tâchoit de le consoler, en lui disant que quoique vaincu, il avoit, par ses actions héroïques, acquis plus de gloire que les vainqueurs. A son entrée dans Londres, on lui rendit tous les honneurs du triomphe. Il montoit un cheval blanc, richement enharnaché, tandisque le Prince de Galles, modestement vêtu, et montant un cheval ordinaire, marchoit à côté de lui. Le Roi, la Reine, et toute la Cour d'Angleterre le reçurent avec beaucoup d'amitié et de respect, et voyant que sa mauvaise fortune ne l'avoit point abattu, ils lui prodiguèrent les marques d'estime, et adoucirent sa captivité par toutes sortes de déférences et d'honneur.

165.

Gloire de Louis XIV.

Personne n'a mieux réussi à rassembler les traits épars de la gloire de Louis XIV, et à le louer plus noblement sous un air de simplicité, que le célèbre Abbé Mauri, dans le discours qu'il fit pour sa réception à l'Académie françoise, le 27 Janvier 1785. Ce Monarque, dit-il, eut à la tête de ses armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars. Duquesne, Tourville, du Guay-trouin, commandoient ses escadres. Colbert, Louvois, Torey, étoient appelés à ses conseils; Bossuet, Bourdaloue, Massillon, lui annonçoient ses devoirs. Son premier Sénat avoit Molé et Lamoignon pour chefs, Talon et d'Aguesseau pour organes. Vauban fortifioit ses citadelles, Riquet creusoit ses canaux, Perrault et Mansard construisoient ses palais; Pujet, Girardon, le Poussin, le Sueur et le Brun les embellissoient; le Nôtre dessinoit ses jardins; Corneille, Racine, Molière, Quinault, la Fontaine, la Bruyère, Boileau, éclairoient sa raison et amusoient ses loisirs; Montansier, Bossuet, Fénélon, Huet, Fléchier, l'Abbé Fleury, élevoient ses enfants. *C'est* avec ce cortège de génies immortels *que* Louis XIV, appuyé sur tous ces grands hommes qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité.

Ce grand Prince, peu d'heures avant sa mort, fit appeler les Princes et les Princesses du sang; quoique tous fondissent en larmes, il leur parla sans trouble, sans émotion; et après avoir dit à chacun d'eux ce qu'il crut convenable, il tint à son successeur un discours proportionné à l'âge de ce jeune Prince, et le termina par ces paroles remarquables, qui ne devroient jamais s'effacer du souvenir des Princes. *J'ai surchargé mon peuple d'impôts, les longues guerres m'y ont forcé. Aimez la paix, et ne vous engagez jamais dans*

aucune guerre, qu'autant que l'intérêt de l'état et le bien des peuples l'exigeront.

166.

Beau trait d'humanité de Louis XV.

Après la bataille de Fontenoy, le Roi voulant inspirer au Dauphin l'horreur qu'il eut toujours lui-même pour les guerres les plus justes, lui fit parcourir le champ de bataille, où venoient de périr plus de 20 mille guerriers. Ce jeune Prince vit au naturel ce qu'il n'avoit jamais vu que dans l'histoire: une vaste plaine abreuvée de sang, des membres épars, des monceaux de cadavres, des milliers de mourants dont quelques-uns rappelant un reste de vie soulevoient la tête pour crier: *Vivent le Roi et Monseigneur le Dauphin*, et qui expiroient dans ce dernier effort; cet affreux spectacle arracha des larmes au jeune Prince. Le Roi, lui-même ému à l'affligeant aspect de tant d'hommes sacrifiés à de malheureuses dissentions, et bien moins occupé de l'honneur de la victoire, que des sentiments humains et pacifiques qu'il veut inspirer à son successeur, saisit la circonstance et lui dit en gémissant: *Vous voyez, ô mon fils, ce que coûtent les querelles des Rois, et combien la victoire est chère et douloureuse!* Le Dauphin ne répondit à son auguste Père que par des sanglots. On *vint* dans le même moment demander au Roi comment il vouloit qu'on traitât les blessés du parti Anglois? *Comme les nôtres*, répondit-il, *ils ne sont plus nos ennemis.*

Le Duc d'Orléans qui fut dans la suite régent du Royaume durant la minorité de Louis XV, manifesta les mêmes sentiments: après la bataille de Steinberg, que les François venoient de gagner sur les alliés, il voulut qu'on mît dans les chariots des vainqueurs aussi bien les blessés vaincus que les blessés françois, disant à cette occasion: *Après le combat, il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille.*

167.

Beau trait d'humanité et de sensibilité du Dauphin fils de Louis XV. *)

Le Dauphin, Duc de Bourgogne, fils aîné de Louis XV, et si digne du trône auquel il étoit appelé, eut le malheur de blesser à la chasse Mr. de Chambors, son écuyer. Ce brave serviteur étant mort peu de jours après de sa blessure, le jeune

*) Ce jeune Prince, de la plus haute espérance, génie précoce, et comme l'expression abrégée des qualités de son père, caractère ferme et décidé, cœur sensible et plein d'une noble aménité, mais surtout singulièrement prononcé pour la vertu, étoit destiné par son droit de naissance à devenir Louis XVI, lorsqu'un accident fortuit, ou *disons-le* plutôt, le décret d'une providence qui poursuivoit ses vues, lui substitua un Prince né pour le bonheur de tout autre siècle..... Note de l'abbé Proyart, v. *Louis XVI détrôné avant d'être Roi.*

Prince en fut au désespoir. Il écrivit à la veuve, qui étoit près d'accoucher, la lettre la plus touchante, pour l'assurer de toute sa protection. *Ma seule consolation*, y disoit-il, *après l'horrible malheur dont je n'ose me retracer l'idée, est de contribuer, s'il est possible, à la vôtre, et d'adoucir, autant qu'il dépend de moi, la douleur que je ressens comme vous.* Il voulut tenir lui-même sur les fonts de baptême, avec Madame la Dauphine, le fils de Mr. Chambors; et comme on lui représentoit que cela n'étoit pas d'usage: *Il n'est pas d'usage non plus*, répondit-il, *qu'un officier du Dauphin périsse par la main de son maître.*

168.

Trait d'équité et de modération de Louis XIV.

Louis XIV, n'étant encore *que* Dauphin, donna un jour un exemple de modération et de justice bien rare dans un âge et dans un rang où l'on ne connoit guère d'autre règle de ses plaisirs que de n'en point avoir. Il n'avoit que quatorze ans, et suivoit le Roi à la chasse avec les princes ses frères. On entend crier tout-à-coup que le cerf est aux abois. Les princes par cet empressement si naturel à leur âge, veulent être présents à la mort du cerf. Le cocher, pour servir leur impatience, veut traverser un champ de bled. Le Dauphin qui s'en aperçoit, se précipite à la portière, et commande au cocher de prendre un autre chemin. *Ce bled*, dit-il, *ne nous appartient pas, nous ne devons point l'endommager.* On s'écria rempli d'admiration: *Ah! que la France est heureuse d'avoir un prince si juste.*

169.

Sensibilité et bonté d'ame de Louis XVI.

La fête que la ville de Paris donna en 1770 dans la place de Louis XV, au sujet du mariage de Louis XVI avec Marie Antoinette d'Autriche, fut terminée par un désastre affreux; cent trente-deux personnes y périrent, et un plus grand nombre furent blessées. Dans le moment même qu'on faisoit au jeune Dauphin le récit de ce funeste évènement, on lui apporta les six mille livres que le Roi lui donnoit tous les mois pour ses menus plaisirs. Un de ses valets-de-chambre alloit serrer cet argent. Le prince lui ordonna de le mettre dans une boîte, et d'appeler un page. Il écrivit ensuite quelques lignes; et après avoir cacheté son billet, il le donna, avec la boîte, à un page, pour le porter en diligence à M. de Sartine, lieutenant-général de police, avec ordre de garder sur cette commission le plus grand secret. Il lui écrivoit qu'il avoit appris le malheur arrivé à son occasion, qu'il en étoit pénétré; et qu'il lui envoyoit, pour secourir les plus malheureux, ce que le Roi lui donnoit tous les mois pour ses menus plaisirs, ne pouvant disposer que de cela. Quand le page fut revenu avec la réponse de M. de Sartine, le Dauphin,

phin, après l'avoir lue, la déchira, et jeta les morceaux au feu, et rentra dans son cabinet.

170.

Bonté et bienfaisance de Louis XVI.

Pendant le rigoureux hiver de 1783, Monsieur de la F. alors Général, remit à son neveu une bourse de 25 louis, et lui dit d'*aller* dans quelque faubourg de Paris distribuer ce léger secours aux malheureux qu'il rencontreroit. M. de Maison... parcourt quelque temps ces rues étroites, domicile ordinaire de l'indigence; il aperçoit plusieurs petits enfants presque nus sur leur porte, il entre; il s'informe, et la femme lui fait en peu de mots la peinture la plus affligeante de sa situation. Son mari étoit bucheron; la neige trop abondante ne lui permettoit pas de travailler dans la forêt. Il n'en falloit pas davantage pour porter la misère et le besoin dans le sein d'une famille qui avoit déjà de la peine à vivre quand les ressources du travail ne lui manquoient point. Je bénis le ciel de m'avoir si bien conduit, lui dit M. de Maison... Voici 25 louis que mon oncle m'a chargé de distribuer. Je ne puis mieux les placer; j'y en ajouterai cinq que j'ai dans ma bourse, je n'aurai jamais occasion d'en faire un meilleur usage.

Louis XVI, l'homme le plus juste de son siècle, le monarque le plus rempli d'amour pour son peuple *), n'ignoroit pas combien de malheureux souffroient des rigueurs de la saison; il étoit sorti vêtu comme un simple particulier, avec un chapeau dont les bords rabattus lui cachoient le visage; *c'est* ainsi *que* plus d'une fois, remplissant ses poches d'or et d'argent, il alloit secrètement à la recherche des malheureux.

Le hasard ou la providence conduisit Louis dans la

*) Ce Prince naquit le 23 août 1754; Louis Dauphin, son père, que toute la France a pleuré, qui, aux vertus éminentes du chrétien, réunissoit toutes les connoissances et les qualités qui constituent l'homme d'état, voulut concurir à l'éducation de ses enfants, les instruire des préceptes de la sagesse, leur apprendre lui-même le grand art de régner; et ses leçons, reçues par des cœurs formés à la vertu, produisoient tous les fruits qu'on devoit en attendre. Des mœurs pures, l'amour de la vérité, de l'attachement à ses devoirs, une sensibilité excessive pour les pauvres, une piété solide et raisonnée, l'économie la plus grande et la plus soutenue, telles étoient les qualités rares qui embellissoient l'ame de Louis XVI, qui ne connoissoit d'autre bonheur que celui de ses peuples, et qui sacrifioit tout à la crainte de voir répandre leur sang.

A une mémoire des plus heureuses, il réunissoit l'instruction la plus grande; il connoissoit plusieurs langues, les meilleurs auteurs latins et anglois lui étoient familiers, et toutes les parties de l'administration avoient fait successivement l'objet de ses études. Dans les conseils, il étonnoit ses ministres, par la sagesse et la profondeur de ses réflexions, la crainte de se tromper, lui donnoit, au milieu de ses con-

maison où le neveu de Mr. de la F. étoit encore. Il paroît que vous êtes bien peu a votre aise, Madame, dit-il à la femme; l'état dans lequel j'ai aperçu vos petits enfants, doit le faire penser. Quels sont donc vos moyens de subsistance? votre mari vit-il encore? a-t-il quelque métier? La femme n'eut besoin, pour faire connoître son sort, que de répéter ce qu'elle venoit de dire à M. de Maison..., et elle ajouta à cette peinture le récit du bienfait du généreux inconnu. Le Roi, après avoir exprimé son admiration et le contentement *que lui causoit* une si belle action, se tourna vers l'étranger, et lui demanda s'il ne pourroit savoir son nom. M. de Maison..., qui reconnoissoit le Roi sous son déguisement, lui dit qu'il étoit le neveu de Mr. de la F., et *que c'étoit* par son ordre *qu*'il avoit distribué le secours dont cette femme parloit. N'y a-t-il pas un général de ce nom? demanda le Roi. C'est lui-même, répondit le neveu. L'œuvre que vous venez de remplir, fait infiniment d'honneur à M. votre oncle, lui dit le Roi; et réservant ses dons pour un autre moment, il se retira, laissant assez apercevoir combien il étoit satisfait de ce qu'il venoit de voir. Le neveu de retour auprès de son oncle, lui rendit compte de l'usage qu'il avoit fait de son argent, et de la rencontre qu'il avoit faite. Quoique le Général connût le caractère humain de Louis XVI, il ne pouvoit imaginer qu'il eût été lui-même, dans une chaumière, s'informer avec bonté du sort d'une famille malheureuse; il croyoit que son neveu s'étoit trompé et qu'il avoit pris pour le Roi quelque autre personne qui lui ressembloit; mais il fut bientôt tiré de son erreur.

noissances, la modestie la plus rare: il étoit bon époux, *bon* père, *bon* ami: et tous les officiers qui le servoient, beaucoup plus attachés à sa personne qu'à son rang, ne parlent de lui qu'avec attendrissement et avec des transports de reconnoissance pour ses bienfaits, et d'admiration pour ses vertus.

Louis XVI monte sur le trône à vingt ans; mais loin d'être enivré de la grandeur souveraine, il ne considère que le devoir qu'elle lui impose: au printemps de l'âge, au milieu des orages de toutes les passions, il est souverain; mais qu'on ne craigne pas les écarts de son esprit et de son cœur; sa passion dominante, celle qui les maîtrise toutes, est son amour pour le bien public, est son désir de soulager ses peuples. Il est au milieu des plaisirs, et il se les interdit tous, pour ne s'occuper que de ses obligations.

Les premiers pas d'un pareil souverain devoient être nécessairement marqués par la bienfaisance et la justice. *Sa première loi, est la remise qu'il fait à ses peuples du droit de joyeux avènement. Par sa seconde, il rassure les créanciers de l'Etat, et prend l'engagement sacré de payer les dettes occasionnées par les secousses des règnes précédents.*

Les besoins du peuple occupent sur-tout son ame compatissante et sensible; il diminue l'appareil éclatant de sa maison, et ne conserve que les charges indispensables; il supprime les corps militaires qui concouroient également à la splendeur et à l'appui du trône, et il croit par-là

Le Roi avoit été trop sensiblement touché de la scène à laquelle il avoit assisté, cette bonne action étoit trop conforme aux sentiments qu'il nourrissoit lui-même pour les malheureux, pour qu'il n'en témoignât pas sa satisfaction par quelque trait de générosité. Le général de la F. reçut peu de jours après le brevet d'une pension de 4 mille livres avec ces mots: „Monsieur, j'ai eté témoin du digne usage que vous savez faire de votre argent: vous m'avez appris que je ne „pouvois mieux placer une partie du mien que dans vos mains. „Vous trouverez ci-joint un brevet de 4 mille livres, que „je vous prie de recevoir comme une foible marque de ma „satisfaction.“ Monsieur de la F. fit venir son neveu et lui dit: C'étoit effectivement Louis XVI que vous vîtes dans la maison de cette pauvre femme; en voici la preuve dans un brevet de quatre mille livres. Je vous félicite de votre bonne fortune: il est juste qu'ayant été l'instrument de cette bonne œuvre, je vous en laisse recueillir les fruits. M. de la Maison... toucha la pension à la place de son oncle. Ce dernier étant *venu à* mourir, le neveu trouva l'occasion favorable de parler à Louis XVI, et lui dit: Sire, je viens de faire une double perte: *c'est moi qui* jouissois de la pension de quatre mille livres que Votre Majesté à daigné accorder à Mr. de la F. Mon oncle voulut qu'ayant fait moi-même la bonne œuvre qui lui a attiré cette faveur de Votre Majesté, j'en perçusse aussi les fruits. La mort de mon oncle me prive de cette precieuse ressource. Je ne veux pas que vous la perdiez, lui dit Louis. Il lui continua la même pension, et Mr. de Maison . . . la toucha exactement, jusqu'à l'époque de son émigration.

171.

Trait de bienfaisance de Marie Antoinette, depuis Reine de France.

Tout le monde sait que cette auguste Princesse étoit naturellement compatissante, humaine, sensible, et que les

se rapprocher davantage de ses sujets; il permet la libre circulation des grains, source unique du bon marché et de l'abondance; *il supprime la taille, il abolit les corvées, il éteint les servitudes dans ses domaines, et invite tous ses sujets à l'imiter; il rend l'état civil à ces familles trop long-temps dépouillées de leurs droits; il abolit la torture, il réforme les barbaries de la procédure criminelle; il multiplie les hôpitaux et tous les établissements de charité,* il descend jusque dans l'intérieur des cachots, pour y porter des consolations et des secours; il tire de l'anéantissement une marine délabrée; la liberté, par ses soins, est rendue au nouveau monde; il institue les assemblées provinciales; il couronne enfin ces actes de bienfaisance et d'humanité, par accorder les États-Généraux, que ses peuples sollicitoient comme un gage assuré de leur bonheur. Que falloit-il de plus pour mériter à Louis XVI l'amour des François, pour être placé dans l'histoire à côté du petit nombre des Princes amis de l'humanité et qui ont fait tout pour le bonheur du monde!

malheureux n'implorèrent jamais inutilement sa pitié. Louis XVI, peu de temps avant de monter sur le trône, se promenoit avec elle dans le parc de Versailles. Là, libres du faste importun de la cour, ils aperçurent une jeune enfant qui portoit une écuelle et quelques cuillèrs d'étain. Que portes-tu là, lui dit la princesse? — Madame, c'est de la soupe pour mon père et ma mère qui travaillent là-bas dans les champs. — Et avec quoi est-elle faite? — Avec de l'eau, Madame, et des racines. — Quoi! sans viande? — Ah, Madame, bien heureux quand nous avons du pain! — Eh bien, porte ce louis à ton père, pour qu'il fasse une meilleure soupe.... Voyons ce qu'elle deviendra, dit-elle au Prince. Ils la suivirent en effet, et considérèrent de loin le bon homme courbé sous le poids de son travail, qui, dès que la fille lui eut remis le louis, tomba à genoux avec sa femme et ses enfants, et leva les mains vers le ciel, pour le remercier d'un secours si inattendu. Ah! vois-tu, mon ami, s'écria Antoinette; ils prient pour nous. Quel plaisir on goûte à faire du bien!

172.

Jolie réponse du fils de Louis XVI.

Louis XVI, comme on sait, dirigeoit lui-même l'éducation de ses enfants; il imitoit en cela son père, qui avoit commencé à diriger la sienne. Il leur enseignoit lui-même les langues, l'histoire, et surtout la géographie, dont il faisoit ses délices. Les moindres bourgs de son Royaume lui étoient connus. „Un propriétaire, disoit-il à son fils, auroit bien à rougir s'il s'égaroit au milieu de ses domaines.“ Le Roi voulant juger des progrès de son élève, le laissa un jour seul, avec une boussole, à une assez grande distance du château de Rambouillet, et lui donna rendez-vous au Vieux château, dont il connoissoit la position. C'étoit la première fois que l'enfant se trouvoit seul, du moins il croyoit l'être; mais, de crainte d'accident, on avoit donné ordre à des valets de pied, déguisés en paysans, de le suivre et de l'observer. Le début du petit géographe n'étoit pas facile, parce que le soleil étoit caché par d'épais nuages. Vingt fois il s'écarta du vrai chemin, et s'y remit toujours à peu-près, à l'aide de la boussole. Enfin, après avoir erré plusieurs heures, il se trouva dans la direction du rendez-vous qui n'étoit plus qu'à un quart de lieue de distance à sa gauche. Il y arrive bientôt à travers les champs et tout couvert de poussière, sans avoir demandé le chemin à personne. Il étoit tard, et le Roi commençoit à éprouver de l'inquiétude. Du plus loin qu'il aperçut son fils, à l'aide d'une lunette, il courut à lui, et lui dit en riant: Ma foi, mon ami, je te croyois perdu. „Papa, répondit l'enfant avec autant de grace que

„de sensibilité: Mon cœur ne s'incline-t-il pas vers vous „bien plus sûrement encore que ma boussole vers le pole „du nord?

173.

Beau trait de sensibilité et de bienfaisance de l'Archiduc Ferdinand.

L'Archiduc Ferdinand, dernier gouverneur de la Lombardie Autrichienne, donna un jour aux Grands un exemple de sensibilité pour les malheureux, aussi digne de leur imitation que de nos éloges. Pendant les différentes fêtes qu'on donna au sujet de son mariage, on lui montra, en présence de l'impératrice-Reine, les dessins d'une illumination superbe, qu'on avoit résolu de faire à Schœnbrun, l'avant-veille de son départ pour son gouvernement et qui auroit coûté beaucoup. Ce jeune prince considéra ces dessins attentivement, parut rêveur, soupira, et répandit quelques larmes. L'impératrice étonnée et inquiète, lui en demanda vivement la cause. *Ma mère*, lui dit-il, *voilà assez de fêtes qu'on me donne: encore une illumination! cela coûtera tant! et c'est un plaisir si peu durable, si même c'en est un! la cherté des grains et les malheurs des temps ont réduit quantité de familles honnêtes à la misère. On pourroit employer l'argent que cette illumination coûteroit à soulager les plus indigents.* L'Impératrice charmée de trouver dans ses enfants cette humanité et cette bienfaisance qui faisoient la base de son caractère, embrassa tendrement son fils, mêla ses larmes aux siennes, et lui fit remettre une somme considérable. Tout le jour fut employé à la distribuer dans le plus grand secret, et le lendemain l'Archiduc parut devant l'Imperatrice, la joie peinte sur le visage, l'embrassa et lui dit avec l'enthousiasme d'une belle ame transportée du plaisir d'avoir fait une belle action: *ah! ma mère, quelle fête!*

174.

Beau trait de sensibilité et de bienfaisance de Gustave III, Roi de Suède.

Le Roi de Suède, Gustave III, traversant un village à cheval, aperçut une jeune paysanne qui puisoit de l'eau à la fontaine. Gustave s'approche d'elle, et lui demande à boire. Elle lui en présente avec les graces touchantes et naïves qu'elle tenoit de la nature. Belle enfant, lui dit le Prince, si vous vouliez me suivre à Stockholm, je pourrois vous y procurer un sort agréable. *Quand bien même*, lui répondit la paysanne, *j'aurois autant de désir de faire fortune que de confiance en vos promesses. il ne me seroit pas possible d'accepter votre proposition. Ma mère, qui est pauvre et malade, n'a que moi pour la soulager; et rien au monde ne pourroit m'empêcher de remplir ce devoir.* — Où est vo-

tre mère? — *Dans cette chétive cabane.* Le Roi y entre et voit sur un grabat que couvroit un peu de paille, une femme accablée d'infirmités. Emu de ce spectale, le Prince lui dit: Ah! pauvre mère, que je vous plains: *Hélas! Monsieur* répondit la malade, *je serois bien plus à plaindre sans cette fille tendre et généreuse, qui par son travail et par ses soins, cherche à prolonger mes jours. Que Dieu la bénisse et la récompense!* ajouta-t-elle, en répandant des larmes. Gustave ne fut peut-être jamais plus sensible au plaisir d'être élevé au rang suprême que dans ce moment, où son cœur attendri passoit successivement de l'admiration à la pitié. Continuez, dit-il, en remettant une bourse à la jeune villageoise, d'avoir soin de votre mère; je vous procurerai bientôt de quoi le faire encore mieux; adieu, aimable fille; je suis votre Roi. De retour à Stockholm, son premier soin fut de remplir sa promesse: il assura à la mère une pension de nature à la tirer de sa misère, et voulut quelle fût réversible sur sa fille, pour récompenser la vertu et les soins de cette jeune paysanne envers sa vieille mère.

175.

L'honnête et sensible Créancier.

Robert, gagne-denier, à force de travailler jour et nuit, avoit amassé une somme de cent écus, qu'il se promettoit de conserver avec grand soin. La possession de son trésor ne le rendoit ni plus fier, ni plus insensible aux peines de ses semblables. Il avoit une ancienne connoissance; il alla la voir; il la trouva dans la plus triste situation; elle éprouvoit les infirmités de la vieillesse et tous les maux de la misère, et ce qui y mettoit le comble, un créancier impitoyable alloit la faire traîner en prison pour une dette de trois cents livres qu'il lui étoit impossible d'acquitter. Le bon Robert se laisse attendrir; il ne considère pas que la somme qu'il possède est son unique bien; il ne songe qu'au plaisir d'essuyer les larmes d'une infortunée. *Tenez*, dit-il, en jetant son argent aux satellites qui se disposoient à s'emparer de la malheureuse; *voilà ce qu'elle doit, laissez-la en liberté.* En achevant ces mots, il tombe sur une chaise, et se met a pleurer. Vous pleurez, lui dit-on: *oh! c'est de contentement, répondit-il; je suis si satisfait, si aise d'avoir empêché ma pauvre amie d'aller en prison! C'est tout ce que je possédois dans le monde; mais j'ai été enchanté de le donner. Qu'on est heureux de pouvoir obliger! les riches ont bien du plaisir.*

Peu de temps après cette belle action, Robert éprouva lui-même le besoin; il va chez sa débitrice, lui expose sa situation, et la prie de lui rendre ce qu'il lui a si généreusement prêté. Elle lui fait des promesses; elle espéroit être en

état de les remplir; mais elle ne put le faire. Robert, las d'avoir accordé inutilement une infinité de délais, ne voit que sa propre infortune, et se reproche son trop de sensibilité pour les maux d'autrui; un huissier l'affermit dans sa mauvaise humeur, et obtient la permission de poursuivre la malheureuse débitrice, qui s'offre enfin à payer, mais qui demande à parler auparavant à son créancier. „Voilà, lui „dit-elle, vos cent écus qui m'ont tant couté à vous rendre: „au reste, je vous devois, et j'avoue que vous m'avez obli„gée: c'est mon malheur et non moi qu'il faut accuser.“ Tandis qu'elle prononçoit ces mots entrecoupés par des larmes, l'honnête Robert s'aperçoit que la chambre est entièrement démeublée; à peine restoit-il à cette infortune une paillasse pour se coucher. Se sentant ému malgré lui, il prend son argent, et s'empresse de quitter cet asile de la misère; mais il eut beau faire, l'image de cette pauvre femme qui avoit tout vendu pour le payer, déchiroit son ame. „O ciel! s'é„crie-t-il enfin, qu'ai-je fait? Cette malheureuse est acca„blée de pauvreté et de vieillesse; la voilà sans ressource; „et moi, je suis jeune, j'ai de la santé, et je l'ai privée de „tout.“ Ces pensées lui font horreur, il se hâte de remonter l'escalier, et s'élance dans la chambre: „*Ma* pauvre „amie, lui dit-il, pardonnez-moi un moment d'erreur; re„prenez, je vous prie, ces cent écus, et qu'il n'en soit plus „question. Quoique je sois encore plus à plaindre que vous, „si j'en avois cru mon cœur, je ne vous aurois pas causé ce „chagrin.“ La bonne femme touchée de ce procédé, veut combattre de générosité. „Non, lui dit-il, quelque besoin „que j'éprouve, il ne me fera pas autant souffrir que si je „retenois cette somme: une autre fois, je me garderai bien „de suivre les conseils des huissiers: c'est moi seul que je „consulterai.“

176.

Le porteur d'eau humain et bienfaisant.

Un porteur d'eau du faubourg St. Germain alloit de rue en rue criant sa marchandise; une fille l'arrête au bas d'une porte, *lui* demande sa voie *d'*eau, et lui dit qu'il faut la porter au cinquième étage; mais ajouta-t-elle, je vous préviens que je ne puis vous en donner qu'un sou. Un sou, *pour monter* au cinquième, s'écria le porteur! En vérité, cela *en* mérite au moins deux. J'en conviens, lui dit la fille d'un ton pénétré; mais on ne peut donner ce qu'on n'a pas, et je n'ai pas davantage. — Allons, allons, n'importe, je vais vous la porter. Il monte avec peine un escalier étroit, et, arrivé dans la chambre, il voit les quatre murailles, un méchant grabat couvert d'une mauvaise paillasse, quelques pots de grès à moitié cassés, dans lesquels il verse son eau; en un

mot, tout l'extérieur de la plus grande misère. — Vous êtes donc bien pauvre, ma chère amie? — Vous pouvez en juger; pensez-vous que j'eusse voulu marchander le prix de votre peine, si j'avois eu le moyen de vous payer? Tenez, voilà ce que je vous ai promis; je vous l'ai dit, c'est tout ce que je possède. Le porteur d'eau, tout ému, lui rend sa pièce, et portant la main à sa bourse il en tire le produit de sa journée, et dit à son tour: Tenez, voilà ce que j'ai gagné aujourd'hui; j'espère *que* Dieu *m'en* fera gagner d'autre; et il descendit, le cœur rempli de joie d'avoir eu occasion de faire une si bonne action.

177.

Le triomphe de la vertu.

Un négociant de province, d'une fortune bornée, et d'une vertu à toute épreuve, étoit tombé dans la misère par des pertes considérables *qu'il avoit* faites, et par des banqueroutes qu'il avoit essuyées. Il vient à Paris pour y chercher quelque secours, s'adresse à tous ses anciens correspondants, leur expose ses malheurs avec des circonstances qui prouvent qu'il ne les a pas mérités, et les prie de l'aider à se remettre, assurant ceux à qui il devoit, qu'il n'avoit rien de plus à cœur que de trouver *les* moyens de les payer, et qu'il mourroit tranquille, s'il pouvoit y parvenir. Tous, également touchés de compassion, promettent de le secourir. Un seul, à qui il devoit mille écus, se montre inexorable, et le fait mettre en prison dans l'intention de l'y retenir jusqu'à ce qu'il ait payé. Le fils de ce négociant, âgé de 22 ans, instruit de la situation de son père, arrive à Paris, *va* se jeter aux pieds de l'impitoyable créancier, et là, fondant en larmes, il le prie, par tout ce qu'il y a de touchant, de vouloir bien lui rendre son père; il lui proteste que, s'il veut bien ne point mettre d'obstacle aux ressources qu'ils ont lieu d'espérer pour rétablir leurs affaires, il sera le premier payé; il le conjure d'avoir pitié de sa jeunesse, d'être sensible aux malheurs d'une mère âgée, chargée de huit enfants réduits à périr victimes de la plus profonde misère; et enfin, il demande qu'il lui soit au moins permis d'*aller* prendre la place de son père, qui, en quittant la prison, pourra plus tôt s'occuper des moyens de le satisfaire. Tant de générosité et de vertu attendrirent ce cœur inflexible. „Tant d'amour et tant „de respect pour votre père me font mourir de honte, dit-il „au jeune homme en l'embrassant et le baignant de ses „larmes: venez, que j'en efface à jamais le souvenir. J'ai „une fille; elle est digne de vous: elle *en* feroit autant pour „moi que vous *en* faites pour votre père; je vous la donne „avec tous mes biens: acceptez-la, et courons à votre père, „lui rendre la liberté, et demander son agrément."

178.

Le bon paysan récompensé.

Un riche particulier se promenoit à la campagne, dans le dessein de faire tenir à un fermier une corbeille contenant un dépot qu'il désiroit confier à des mains sûres et fidèles. A la distance d'une lieue, ou environ, de la maison du fermier il rencontre un paysan qui cultivoit son champ: il l'appèle, lui propose de porter cette corbeille au fermier qu'il lui indique, et lui donne douze francs pour ses peines. Le paysan, chemin faisant, sent quelque chose remuer dans la corbeille; sa surprise augmente, lorsqu'il entend des cris. Il découvre la corbeille, et voit un petit enfant. Arrivé chez le fermier, il conte son aventure. Le fermier et sa femme refusent la corbeille et l'enfant. Le bon paysan après leur avoir représenté tout ce que la sensibilité peut suggérer, leur dit avec le ton d'indignation que leur barbare refus lui inspiroit: hé bien, je m'en charge, moi: ma femme nourrit un de mes enfants; je la prierai de se charger aussi de celui-ci, et j'ai confiance que Dieu nous en bénira. De retour chez lui, il fait part à sa femme de ses généreuses intentions, et l'engage à se prêter à cette bonne œuvre; on ouvre la corbeille, et l'on trouve à côté de l'enfant une bourse et un billet conçu en ces termes; „prenez „soin de cet enfant; vous trouverez au fond de la corbeille „une bourse de cent louis pour les premiers frais de sa nourriture et de son entretien. On aura soin de vous faire par„venir de temps en temps de l'argent, et à la fin, on vous „donnera une bonne récompense."

Le village fut bientôt instruit de cette aventure intéressante; elle parvint jusqu'aux oreilles du fermier qui avoit refusé le dépôt. Il se crut en droit de le réclamer. Le paysan refusa, alléguant qu'il n'y avoit que l'intérêt qui faisoit agir le fermier, tandis que la seule commisération pour cette innocente créature l'avoit porté à s'en charger. Le fermier intente procès au paysan, et le perd. Le riche, instruit de cette affaire par la voix publique, fit passer au bon paysan une forte somme, avec promesse d'une récompense plus considérable, lorsqu'il retireroit l'enfant.

179.

Bel exemple de probité.

Le Prince *de la Tour* et *Taxis*, directeur général des postes de l'Empire et des Pays-Bas, étant à Niveile pendant la foire, alla se promener avec une Chanoinesse. Il s'approchèrent d'une boutique, et le Prince demanda les plus beaux éventails. On les lui montre, en disant que le prix étoit de deux louis. *Ce n'est pas ce que je veux*, dit-il. Il s'adresse à un autre marchand, qui en présente de 5 louis, et à qui

il fait la même réponse. Le marchand comprit la pensée du Prince, et lui dit qu'il avoit encore d'autres éventails, mais beaucoup plus chers; il les montra, et dit qu'ils n'étoient pas moins de 25 louis. Le Prince en trouva un qui lui plut et à la Dame; et il dit au maître de poste qui l'accompagnoit, de compter les 25 louis. Celui-ci ne les ayant pas sur lui, dit au marchand de venir à la poste les chercher quand il voudroit. Le marchand y étant allé, déclara au maître de la poste que l'éventail n'étoit que de 5 louis, comme les autres, et qu'il ne l'avoit surfait si considérablement, que parce qu'il avoit jugé que le Prince étoit bien aise de faire un don *qui fût* d'un plus grand prix; mais, que sa conscience ne lui permettoit pas de prendre pour l'éventail au delà de sa juste valeur. Le Prince instruit du procédé de cet honnête marchand, le fit venir, et lui dit: Si votre éventail ne vaut que 5 louis, votre probité *en* vaut vingt: recevez les 25 louis; vous les méritez.

180.

Fidélité récompensée.

Un président au Parlement de Paris allant un jour à St. Sulpice avec un de ses amis, une femme assez bien mise vint lui demander l'aumône. Le Président, qui avoit oublié sa bourse, lui dit qu'il n'avoit point d'argent sur lui. La femme ne jugeant pas cette excuse bien vraie, réitéra ses instances. Alors le président, voulant se délivrer de son importunité, pria son ami de lui prêter quelques sous. Celui-ci, dans l'intention d'embarrasser le Président, tira de sa poche un louis, qu'il lui remit. Le Président sentit la malice du procédé de son ami; mais sans rien laisser apercevoir à la femme: Madame, lui dit-il, en se tournant vers elle, je vous ai déjà dit que je n'avois pas de monnoie; tenez, voilà un louis, allez le changer, et alors je pourrai vous contenter. Cette femme revint bientôt après, rapportant la valeur d'un louis en différentes pièces de monnoie. Le Président, dont l'intention avoit été d'éprouver la fidélité de la mendiante, ayant vu que le compte étoit exact, lui dit: Madame, votre fidélité me prouve que ce que vous me dites de votre misère, est vrai. Gardez toute cette monnoie, je vous la donne.

181.

Le généreux Villageois, ou *Trait remarquable de générosité.*

L'Adige rivière d'Italie, s'étant considérablement débordée, un des ponts de *la Ville de* Véronne fut emporté, à l'exception de l'arcade du milieu, sur laquelle se trouvoit une maison qu'habitoit une famille entière. Du rivage, on voyoit cette famille éplorée tendre les mains, et demander du secours. Cependant, la force du torrent détruisoit à vue d'œil

les piliers de l'arcade. Dans ce danger extrême, le Comte de Spolvérini propose une bourse de cent louis à celui qui aura le courage d'*aller* avec un bateau délivrer ces malheureux. On couroit *le* risque d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou de voir, en abordant au-dessous de la maison, crouler sur soi l'arcade ruinée; le concurs du peuple étoit innombrable et personne n'osoit s'offrir. Un villageois prend un bateau, gagne à force de rames le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, père, mère, enfants et vieillards, se glissant le long d'une corde, soient *descendus* dans le bateau. Courage, dit-il, vous voilà sauvés. Il rame, et malgré la rapidité des eaux, il regagne le rivage. Le Comte de Spolvérini veut lui donner la récompense promise: ***Je ne vends point ma vie***, lui dit le villageois: ***mon travail suffit*** pour ***me nourrir, moi, ma femme et mes enfants; donnez cela à cette pauvre famille qui en a plus besoin que moi.*** Le peuple étonné, ne savoit ce qu'il devoit le plus admirer, *de* la noble générosité du Comte, ou du noble désintéressement du villageois.

182.

Beau trait d'humanité.

Un jeune homme est arrêté dans une petite rue par un homme qui, d'une voix peu assurée, lui demande la bourse ou la vie. Un cœur sensible distingue bientôt la voix du malheureux que la misère entraîne au crime, de celle du scélérat que la méchanceté y porte. Que demandes-tu? dit-il d'un ton imposant à son agresseur. — Rien, Monsieur, lui répond une voix sanglotante; je ne vous demande rien. — Qui es-tu? Que fais-tu? — Je suis un pauvre garçon cordonnier, hors d'état de nourrir ma femme et quatre petits enfants. — Mais dis tu vrai? Où demeures-tu? — Dans une telle rue, chez un boulanger. — Voyons, allons! Le cordonnier, subjugué par le ton de bonté qu'il remarque dans le jeune homme, le conduit à sa demeure. Ils arrivent chez le boulanger. *Madame*, dit le jeune homme à la boulangère, connoissez-vous cette homme? Oui, Monsieur, c'est un garçon cordonnier qui loge au cinquième, et qui a bien de la peine à soutenir sa nombreuse famille. — Comment le laissez-vous manquer de pain? — Monsieur, nous sommes des jeunes-gens nouvellement établis, nous ne pouvons faire de grandes avances, et mon mari ne veut pas que je fasse à cet homme plus de 24 sous de crédit. — Donnez-lui deux pains; prends ces pains, porte-les chez toi, dit-il au cordonnier; je te suis. Ils entrent: la femme et les enfants se jètent sur la subsistance qui leur est offerte. Le jeune homme *en* a déjà trop vu: il sort, et laisse deux louis à la boulangère, avec ordre de fournir du pain à cette famille,

à mesure qu'elle en auroit besoin. Peu de jour après, il revient voir les enfants, auxquels il avoit donné une seconde vie, et dit à leur père de le suivre. Il le conduit dans une boutique toute montée, et assortie des meubles, des outils, et de tous les objets nécessaires à sa profession. Serois-tu content et honnête homme, si cette boutique t'appartenoit? Ah! Monsieur! mais hélas!... — Quoi? — Je n'ai pas la maîtrise, et elle coûte tant! — Mène-moi chez les jurés-syndics. La maîtrise est achetée, et le cordonnier installé dans sa boutique.

Le héros d'un si beau trait d'humanité, est un jeune homme d'environ 30 ans. On croit que l'établissement dont il a fait présent à cette famille malheureuse, lui à coûté entre trois à quatre mille francs. Il ne s'est point fait connoître, et les recherches que l'on a faites pour le découvrir, ont été inutiles.

183.

Le refus homicide.

Une pauvre femme, en Irlande, chargée de plusieurs enfants dont l'un étoit encore à la mamelle, manquant de tout, alla chez un marchand de gruau, exposa sa misère à la femme de ce marchand qui étoit absent, et lui offrit quelques habillements qu'elle avoit apportés, pour gage du paiement qu'elle étoit absolument hors d'état de lui faire dans le moment. La marchande refusa les hardes, et laissa partir la malheureuse sans marchandise: l'état de cette femme lui faisoit cependant pitié. Lorsque son mari fut de retour le soir, elle lui raconta ce qui s'étoit passé, et ne lui cacha point qu'elle avoit du regret de n'avoir point donné ce qu'on lui demandoit avec tant d'instance et dont on paroissoit avoir un si pressant besoin. A ce récit, le mari, qui s'étoit couché en arrivant, se leva aussitôt; il connoissoit la femme dont on lui parloit: il se hâte de prendre une mesure de gruau tout préparé, et vole chez l'infortunée. Hélas! il n'étoit plus temps: il la trouva étendue sur le plancher de sa chambre, où elle venoit d'expirer de douleur, de faim et de désespoir, entourée d'enfants qui crioient auprès d'elle, et tenant encore dans ses bras celui qu'elle allaitoit, dont les mains innocentes cherchoient envain quelques secours sur son sein flétri, froid et déséché. Qu'on juge de la douleur du marchand, à la vue d'un si touchant spectacle! mais *qu'on juge* surtout de celle de sa femme qui avoit à se reprocher et la mort d'une femme vertueuse et les malheurs de plusieurs petits enfants!

184.

Trait de plaisanterie.

Un officier Gascon ayant obtenu de Louis XIV une gratification de 1500 livres, alla trouver Monsieur de Colbert, pour

demander cette somme. Ce Ministre se trouvoit à table avec trois ou quatre seigneurs qu'il avoit invités à dîner. Le Gascon, sans se faire annoncer, entre dans la chambre où l'on mangeoit, avec la hardiesse qu'inspire l'air de *la* Guienne; il s'approche de la table, et comme il ne connoissoit pas le Ministre, il dit tout haut, avec un accent qui ne démentoit pas son pays: Messieurs, avec votre permission, lequel de vous est Colbert? C'est moi, Monsieur, dit Mr. de Colbert; qu'y a-t-il pour votre service? hé, pas grand' chose, répondit le Gascon, un petit ordre pour me compter 1500 écus. M. de Colbert, voulant se divertir, pria l'étranger de se mettre à table, lui fit donner un couvert, et lui promit de le faire expédier après le dîner. Le Gascon accepta l'offre, sans *faire de* façon, et mangea comme quatre; après quoi, M. de Colbert fit venir un de ses commis, qui mena l'officier au bureau, où il lui compta mille livres. Le Gascon représenta qu'il devoit *en* toucher quinze cents. Il est vrai, répondit le commis; mais on *en* retient cinq cents francs pour votre dîner. „Cadédis, s'écria le Gascon, cinq cents francs pour „un dîner; je ne donne que vingt sous à mon auberge. Je „le crois, dit le commis; mais vous ne mangez pas avec M. „de Colbert, et cet honneur-là doit être payé. Hé bien, re„prit le Gascon, puisque la chose est ainsi, gardez tout; ce „n'est pas la peine que je prenne mille livres; je viendrai de„main dîner ici avec un de mes amis, et cela sera fini.“ On rapporta ce discours à M. de Colbert, qui admira cette gasconnade, et fit compter à cet officier, qui n'avoit peut-être que cela pour vivre, la somme qui lui étoit due, et lui rendit mille bons offices dans la suite. On raconta cette histoire à Louis XIV, qui en rit beaucoup.

185.

Trait d'esprit récompensé.

Quelqu'un s'étant adressé à Louis XI, pour le supplier de lui accorder un emploi vacant dans une petite ville où il demeuroit, le Roi, après l'avoir écouté, lui dit nettement qu'il ne lui accorderoit pas la place qu'il demandoit. Celui-ci, en se retirant, fit de très-humbles remerciments, et parut s'en aller extrêmement satisfait. Le Roi en fut surpris, et crut que cette satisfaction et ces remerciments ne pouvoient être que l'effet de sa méprise: il le fit rappeler, et lui demanda s'il avoit bien entendu ce qu'il avoit dit. Oui, Sire, j'ai très-bien entendu; vous m'avez refusé sur-le-champ la grace que je vous avois demandée. — Et à quel propos donc ces vifs remerciments, et cet air gai que je vous vois? — A propos de votre bonté, Sire. — De ma bonté! et quelle bonté? puisqu'en effet je ne vous ai pas accordé ce que vous demandiez. — De la bonté que vous avez eue de me refuser sur-le-

champ, et de m'avoir mis, par ce prompt refus, en état de retourner dans ma province sans faire ici d'inutiles dépenses. Cette réponse plut au Roi, qui jugea que celui qui la lui avoit faite, ne pouvoit être qu'un homme d'esprit et de beaucoup de jugement. Il voulut s'en assurer par quelques questions, qui lui firent bientôt connoître que l'opinion qu'il avoit conçue de cet homme, étoit bien fondée. Allez, lui dit-il, je vous accorde ce que je vous avois refusé, et je veux que vous me remerciez doublement. On va vous expédier les provisions de la charge que vous demandez. Le Roi ordonna en effet que cela fît promptement, afin que celui qu'il gratifioit ne fût pas exposé à des dépenses par trop de lenteur dans l'expédition.

186.

Beau trait d'amour filial et fraternel.

Adiatorix étoit de la race des Tétrarques de Gallo-grèce, et Antoine l'avoit fait seigneur ou prince de la ville d'Héraclée dans le Pont. Une partie de cette ville étoit occupée par une colonie Romaine; Adiatorix, profitant des troubles, attaqua pendant la nuit ceux qui composoient cette colonie, sous un prétendu ordre d'Antoine, et les égorgea. Auguste, après sa victoire, ne crut pas devoir laisser ce crime impuni, et après avoir mené Adiatorix, sa femme et ses enfants en triomphe, il le condamna à mourir avec l'aîné de ses fils. Le prince en avoit trois, et lorsqu'on voulut conduire les condamnés au supplice, le second, par une générosité admirable, soutint qu'il étoit l'aîné, et que c'étoit lui qui devoit mourir. L'aîné, qui se nommoit Dyteutus, ne céda point en générosité à son frère, et revendiqua son droit d'aînesse. La contestation fut longue, et soutenue de part et d'autre avec une égale magnanimité. Mais à la fin, leurs parents ayant représenté à Dyteutus, que, comme il étoit plus âgé, il pouvoit plus aisément servir d'appui à sa mère et au plus jeune de ses frères, il céda, et le second eut la tête tranchée à sa place. Cette étonnante aventure fit du bruit, et Auguste en ayant été informé, se repentit de la rigueur qu'il avoit exercée sur cette famille. Il voulut même la réparer autant qu'*il étoit* possible, et donna à Dyteutus le sacerdoce de Bellone à Comanes dans le Pont, ce qui étoit alors un très-brillant établissement.

187.

Le digne fils.

Né avec de l'ambition et avec toutes les qualités propres à réussir; un jeune homme voyant l'indigence de sa famille, crut trouver plus de ressources en quittant Paris et en passant dans les Colonies françoises. La fortune seconda son activité et son goût pour le travail. Au bout de quelques

années, il se vit dans une honnête aisance, et il n'eut rien de plus pressé que d'écrire à ses parents: mais sa lettre ne leur étant pas parvenue, il ne reçut aucune réponse. Depuis son départ, plus vivement persécutés par le malheur, ils étoient allés se cacher dans un des faubourgs de Paris. L'honnête jeune homme pensa qu'ils étoient morts; mais n'en ayant aucune certitude, il ne voulut point former d'établissement solide sans être instruit de leur destiné. Après avoir amassé, dans l'espace de neuf ans, par son intelligence et son économie une somme d'environ 200,000 francs, il résolut de repasser en France, afin de goûter, *s'il lui étoit* possible, la douceur de partager son bonheur avec ses chers parents. A peine fut-il de retour dans la capitale, que, sans se permettre *de prendre* aucun repos, il sortit de son auberge, pour chercher les objets de sa tendresse. Le hasard lui fit rencontrer, au milieu de la rue, un homme âgé, portant avec peine une voie d'eau; il le considère avec émotion, et reconnoit son père. Alors, sans songer aux haillons qui couvrent l'auteur de ses jours, il vole dans ses bras, en témoignant la joie la plus vive. Cette scène attendrissante fit verser des larmes à tous ceux qui en furent témoins. „Eh! qu'est devenue ma mère? s'écria ce bon fils, dès qu'il eut la force de parler.“ — Elle vit encore, répondit le bon homme, ainsi que ta sœur, que tu as quittée en bas âge: viens, je vais te mener chez nous, elles ne tarderont pas à se rendre auprès de toi. — Hé, pourquoi ne volerois-je pas tout de suite dans leurs bras? — Hélas! pourrois-tu être témoin du triste état où la misère les a réduites — Ah! mon père, courons à l'endroit où elles sont; plus leur sort est malheureux, moins je veux différer à les revoir. Le vieillard enchanté ne résiste plus, il le guide en pleurant de joie. Ce bon fils trouve sa mère demandant l'aumône à la porte d'une église. Il la serre dans ses bras, l'embrasse tendrement, et se hâte de l'emmener. Le père, dans cet intervalle, alla chercher sa fille, occupée à laver *du linge* à la rivière; en sorte que cette famille se trouva réunie et au comble de ses vœux en moins d'un quart d'heure.

188.

Les deux frères différents.

Henri et Mathias étoient deux frères d'un goût bien différent. Mathias, l'aîné, passoit toute la journée à des amusements frivoles, à jouer, à courir les champs, &c.: il ne prêtoit pas volontiers l'oreille à des récits propres à l'instruire: il avoit toujours des sottises en tête, et ne vouloit rien apprendre d'utile. Le cadet, au contraire, lisoit avec plaisir de bons livres, écoutoit attentivement, quand on parloit de choses instructives, et trouvoit un plaisir particulier à pouvoir raconter aux autres ce qu'il avoit lu, ou ce qu'il avoit appris de son maître. Les

suites d'une conduite si différente sont faciles à comprendre. Henri, à l'âge de onze ans, pensoit déjà mûrement; ses discours étoient pleins d'esprit et de bon sens, et ses manières honnêtes, prévenantes et polies; de sorte que ses parents le menoient souvent dans les sociétés qu'ils fréquentoient, tant pour lui procurer du plaisir, que pour lui donner occasion de s'instruire *en profitant* des discours et des exemples des personnes sages et vertueuses.

Il *en* étoit tout autrement de l'aîné, qui avoit alors treize ans; il ne comprenoit rien, ou peu de chose, à la conversation des personnes âgées, il étoit encore beaucoup moins en état de rien dire de sensé et d'agréable. Ses parents l'auroient volontiers conduit avec eux dans les sociétés de leurs amis; mais il y eût été à charge. Il étoit donc obligé de rester la plupart du temps à la maison. La conduite que l'on tenoit envers lui, et un coup d'œil sur celle que l'on gardoit envers son frère, lui firent enfin faire de salutaires réflexions, et il résolut d'être à l'avenir plus appliqué et plus raisonnable. Son projet lui parut dans le commencement de très-difficile exécution. Il étoit depuis long-temps accoutumé à la paresse et à la frivolité; cependant, il ne perdit pas courage; son frère, à qui ses résolutions faisoient infiniment de plaisir, le secondoit de toutes ses forces, lui montroit comment il devoit s'y prendre, lui expliquoit bien des difficultés, et n'épargnoit ni soins ni peines pour l'aider en tout ce qu'il pouvoit.

Des efforts assidus sont toujours accompagnés de succès. Quoique Mathias ne réussit en rien aussi promptement qu'il le désiroit, cependant le zèle et la constance qu'il mit au travail l'amenèrent à un tel degré de perfection, qu'il trouvoit enfin plaisir dans ses efforts mêmes. Il n'avoit pas de plus grande joie que quand il avoit fait quelque chose qui lui méritoit l'approbation de ses parents et de son maître. En un mot, il ne pouvoit concevoir comment il avoit pu autrefois trouver du plaisir dans une vie oisive, inutile et dissipée: cependant, sa première conduite lui avoit fait tant de tort, qu'il resta toujours bien en arrière de son frère cadet, et qu'il s'efforça en vain de l'atteindre.

Il *en* est de l'esprit comme d'un champ. Quand on sème à temps, on moissonne aussi à temps. Sème-t-on trop tard, une mauvaise récolte en est ordinairement la suite; ou, les fruits qu'on en retire ne sont pas aussi beaux que ceux que l'on auroit eus en mettant le temps à profit.

189.

L'amour filial récompensé.

Les annales Japonoises font mention d'un rare exemple d'amour filial. Une femme étoit restée veuve avec trois enfants, et ne subsistoit que de leur travail. Quoique le prix des

des vivres ne fût pas considérable, néanmoins les travaux de ces jeunes gens n'étoient pas toujours suffisants pour subvenir à leurs besoins. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissoient, en proie à la misère, leur fit concevoir la plus étrange résolution. On avoit publié depuis peu que celui qui livreroit à la justice le voleur de certains effets, toucheroit une somme assez considérable. Les trois frères convinrent qu'un deux passeroit pour le voleur, et que les deux autres le meneroient au juge. Il fut arrêté que le sort décideroit de la victime, et il tomba sur le plus jeune, qui se laissa lier et conduire comme un criminel. Interrogé par le magistrat, il se déclare coupable; on l'envoie en prison, et ceux qui l'ont livré, reçoivent la somme promisse. Leur cœur s'attendrit bientôt sur le sort de leur frère; ils trouvent *le* moyen d'entrer dans sa prison, et croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement, et l'arrosent de leurs larmes. Cependant, on les aperçoit; un spectacle si nouveau excite la curiosité; des ordres secrets sont donnés pour qu'on suive ces deux délateurs à leur sortie de la prison, et qu'on ne les perde pas de vue, jusqu'à ce qu'on ait tiré les lumières nécessaires sur un fait si singulier. Un émissaire s'acquitte fidèlement de cette commission, et rapporte bientôt après, qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison il s'en étoit approché, et les avoit entendus raconter à leur mère ce que l'on vient de lire; que la pauvre femme, à ce récit, avoit poussé des cris lamentables, et qu'elle avoit ordonné à ses enfants de rapporter l'argent qu'on leur avoit donné, disant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son fils. Le magistrat, pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice; mais le jeune homme, tout occupé de sa tendresse pour sa mère, reste immobile. Ah! c'*en* est trop, vertueux enfant, lui dit le magistrat en se jetant à son cou, votre conduite m'étonne. Il va aussitôt faire son rapport à l'Empereur, qui, charmé d'une affection si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune une pension considérable, et une moindre aux deux autres.

190.

Titus Manlius Pius, ou *la piété filiale récompensée.*

Un tribun du peuple, appelé M. Pomponius, fit citer L. Manlius, sous prétexte que ce patricien, traitoit un de ses enfant avec trop de dureté. Ce fils de Manlius, appelé Titus, étoit né bègue; et comme dans ses premières années il ne faisoit pas espérer beaucoup de son esprit, son père l'avoit relégué dans une de ses maisons de campagne, où il étoit occupé du labourage comme en usoient encore en ce temps-là

les Romains. Cependant Pomponius en voulut faire un crime à Manlius, qui d'ailleurs n'étoit pas agréable au peuple à cause de la sévérité qu'il avoit déployée dans ses magistratures et à la tête des armées. L'affaire fut poussée si vivement, qu'on ne doutoit pas qu'il *ne* fût condammé à une amende considérable. Titus Manlius ayant appris l'embarras où son père se trouvoit à son sujet, sort seul de son village de grand matin, se rend à Rome, et va à la porte du tribun, qui étoit encore au lit. Il lui fait dire que le fils de Manlius demandoit à lui parler, pour une affaire qui ne souffroit point de retard. Le tribun, persuadé qu'il venoit ou le remercier de s'être intéressé pour lui, ou peut-être lui découvrir de nouvelles preuves de la dureté de son père, ordonna qu'on le fît entrer. Manlius, l'ayant salué, demanda à l'entretenir en particulier; les gens du tribun se retirèrent aussitôt par son ordre. Pour lors ce jeune homme lui porta un poignard à la gorge, et le menaça de le tuer, si par les serments les plus solemnels il ne juroit de se désister de la poursuite *qu'il* intentoit contre son père. Le tribun épouvanté, jura tout ce qu'il voulut; mais il ne fut pas plus tôt débarrassé de ce jeune homme, qu'il en porta ses plaintes dans une assemblée du peuple et demanda à être relevé de serment. Le peuple *en* ordonna autrement: en faveur de cet acte de piété filiale, non seulement il fut défendu au tribun de poursuivre son action contre le père, mais le jeune Manlius fut nommé *pour remplir une des charges de* tribun de légion, et obtint le surnom de *pius* ou *pieux*.

191.

La piété filiale héréditaire.

La piété filiale paroissoit être héréditaire dans la famille de Métellus. Un général de ce nom, qui avoit soutenu avec vigueur les intérêts de Marc-Antoine contre Auguste, fut présenté à ce dernier dans la ville *de* Samos, pendant une séance qu'il tenoit avec son conseil pour examiner les causes des prisonniers du parti d'Antoine. Ce Métellus étoit un vieillard accablé d'années et de misères, et défiguré par une longue barbe, par une chevelure négligée, et par tout le triste appareil de son infortune. Son fils étoit l'un des juges, et il eut bien de la peine à reconnoître son père dans l'état déplorable où il le voyoit. Ayant enfin démêlé ses traits, il courut l'embrasser en pleurant et jetant de grands cris. Puis se retournant vers le tribunal: César, dit-il, mon père a été votre ennemi, et moi votre officier. La grace que je vous demande, c'est de le sauver à cause de moi, ou de me faire mourir avec lui. Tous les assistans furent touchés de compassion. Auguste, lui-même attendri, accorda la vie et la liberté à Métellus le père, quoiqu'il eût lieu de le regarder comme un ennemi implacable.

192.

La vanité corrigée.

Le jeune Félix étoit charmé d'un oiseau que le fils du jardinier de son père avoit apprivoisé: cet enfant l'offrit de la meilleure grace à Félix, qui l'accepta avec bonté et daigna honorer le petit paysan d'un coup d'œil de protection. L'oiseau fit, pendant plusieurs jours, les délices de Félix, qui se plaisoit à en faire remarquer les gentillesses, sans jamais dire un mot de celui qui le lui avoit donné: il le rencontroit souvent dans le jardin, et ne daignoit pas lui parler. Le père de Félix remarqua cette conduite; et voici qu'elle fut la sienne. Se promenant un soir dans ses jardins avec quelques dames du voisinage et quelques gentil-hommes du canton, il appela le fils de son jardinier. Voilà un charmant enfant, dit-il à sa société, en montrant le petit jardinier; il aimoit beaucoup un oiseau, et il s'en est généreusement privé pour le donner à mon fils. On ne peut obliger mes enfants sans m'obliger moi-même. Il embrassa ensuite le fils du jardinier, qui fut bientôt caressé de toute la compagnie; on lui fit plusieurs présents; on vanta son caractère et sa figure; et quoiqu'il ne fut pas vrai à la rigueur qu'il fut plus joli que Félix, on eut l'air de le penser. On demanda à Félix ce qu'il avoit fait pour témoigner sa reconnoissance: il rougit et garda le silence. Dès ce moment, il fut négligé de tout le monde, et l'on n'étoit occupé que de son bienfaiteur. Le reste du jour, ainsi que le lendemain, Félix fut traité avec la plus grande froideur: il en devina la cause; il alla trouver le petit jardinier, et voulut lui donner quelque argent; mais le père, qui étoit présent, dit que son fils n'obligeoit pas par intérêt. Félix prit sur sa vanité de caresser l'enfant; il parut toujours l'aimer depuis et chercher les occasions de lui rendre de petits services.

193.

Le Gourmand corrigé.

Un jeune maître de musique étoit si gourmand, qu'il ne pouvoit s'empêcher de manger les fruits ou les confitures qu'il trouvoit *sous sa main* chez ses écoliers: quelquefois même il ouvroit les buffets et faisoit dans toutes les friandises qui s'offroient à ses yeux un ravage étonnant. Une dame résolut de le guérir d'un si vilain défaut. A l'heure où il venoit donner leçon à sa fille, elle eut soin d'exposer sur une table une assiette remplie de biscuits. Notre musicien profitant du moment où il n'y avoit personne dans l'appartement, tombe dessus, et déjà il en avoit mangé les trois quarts, lorsque la dame entre: affectant un ton de consternation, elle demanda à sa fille si elle n'avoit peut-être pas mangé ces biscuits dans lesquels on avoit mis de l'arsenic pour faire mou-

rir les rats. A ces mots, le musicien épouvanté ne doute point qu'il ne se soit empoisonné; il pâlit, et avoue qu'il a eu le malheur de les manger. Aussitôt on s'empresse de le secourir, on lui fait avaler de l'huile, du lait, et l'on tâche de rassurer son imagination effrayée. *Les* soins, *les* remèdes sont inutiles; il s'écrie qu'il ressent une violente colique, et demande en gémissant à se préparer à la mort. *Ce fut* en éclatant de rire *qu*'on lui apprit qu'il n'avoit rien à craindre, et qu'on n'avoit voulu que lui faire peur; mais, il étoit tellement persuadé que le poison agissoit avec force, qu'il fallut pour le guérir, manger devant lui les biscuits qui restoient. Cette terreur panique produisit l'heureux effet qu'on en espéroit, et jamais il ne lui prit envie de toucher aux friandises avant qu'on ne les lui eût présentées.

194.

La prodigalité corrigée.

Un homme qui avoit le cœur d'un roi, mais la fortune d'un particulier, ouvroit indistinctement sa bourse à tous ceux qui savoient prendre près de lui le nom d'ami. Il est beau d'être généreux, jamais il n'est permis d'être prodigue; on ne doit employer à la générosité, que ce dont on peut raisonnablement se passer. Quand on a tout donné, il ne reste que la honte d'avoir manqué de sagesse, et d'avoir bien souvent fait des ingrats. On sent assez que l'argent de cet homme, quoique très riche, fut bientôt dissipé. Un ami fidèle, voulant le désabuser et prévenir la ruine qui le menaçoit, vint le trouver, et feignit d'avoir un besoin extrême de deux cents pistoles. Le gentil-homme généreux lui offrit aussitôt ses services; comme il avoit déjà vidé sa bourse, il résolut de faire sa ronde chez tous ses amis de cour, à qui il avoit tout prodigué; après avoir couru toute une matinée, il ne rapporta que quatre pistoles. Il recommença le soir, mais sa course fut encore plus stérile. Il s'épuisa inutilement le lendemain, il n'eut pour toute récolte de ces deux journées, que neuf ou dix pistoles: ses amis, aussi glacés pour le servir que féconds à trouver des excuses, le réduisirent à la honte de ne pouvoir tenir parole. Il vint l'annoncer à son ami, et lui exprima obligeamment sa douleur de ne pouvoir le servir. Celui-ci lui répondit: Bannissez votre inquiétude; je n'ai pas besoin d'argent; j'ai eu recours à cette feinte pour vous désiller les yeux, et vous convaincre par votre propre expérience, que vous avez tort de donner si facilement votre argent à tout le monde.

195.

L'épreuve de l'amitié.

Un riche marchand, après avoir donné tous ses soins à l'éducation d'un fils qu'il aimoit tendrement, prit la résolu-

tion de le faire voyager, et lui recommanda de s'attacher particulièrement dans ses voyages à la recherche d'un véritable ami. Le jeune homme passa dans un pays peu éloigné, et revint bientôt dans sa patrie. Vous m'avez recommandé, dit le jeune homme, de m'attacher à chercher un ami, et déjà je puis vous en faire connoître cinquante qui sont des modèles de la véritable amitié. Tu es bien heureux, lui dit le père: moi, j'ai soixante-dix ans, j'ai vu de près les hommes, et dans un si grand nombre d'années, à peine suis-je parvenu à en trouver un, sur lequel je puisse compter: comment peux-tu en avoir trouvé cinquante en si peu de temps? je vois bien que tu connois peu les hommes. Je vais t'apprendre à les mieux connoître.

Le marchand forma un dessein qu'il exécuta de la manière suivante. Il prit un mouton, l'égorgea, le mit dans un sac, ensanglanta les habits de son fils, et après avoir ainsi tout préparé, il différa le reste jusqu'à la nuit suivante. Il chargea sur les épaules de son fils le sac et le mouton, et après lui avoir dit tout ce qu'il avoit à faire, ils partirent ensemble. Le jeune homme *s'en alla* frapper à la porte de l'un de ses cinquante amis, qui lui ouvrit avec tous les dehors de la satisfaction la plus vive, et s'informa du sujet qui l'amenoit. *C'est*, dit le jeune homme, dans les accidents fâcheux *que* l'on connoît ceux qui nous aiment. Une ancienne haine subsistoit entre notre famille et celle d'un seigneur de la Cour; le malheur a voulu que nous nous rencontrassions dans un lieu écarté, la haine nous a mis les armes à la main, je l'ai vu tomber mort à mes pieds. Dans la crainte d'être poursuivi par la justice, je me suis chargé du cadavre, et je l'ai mis dans ce sac que vous voyez sur mes épaules; je viens vous prier de le cacher dans quelque coin de votre maison, jusqu'à ce que la chose soit assoupie et qu'on n'en parle plus. L'ami lui répondit: Ma maison est si petite qu'à peine y a-t-il de la place pour les vivants; ainsi, où pourrois-je mettre ce corps mort? personne n'ignore l'inimitié qui a régné si long-temps entre vos deux familles, les premiers soupçons tomberoient sur vous, et comme notre amitié est une chose notoire, l'on commencera par ma maison; ainsi, il ne vous serviroit de rien de m'entraîner dans votre malheur. Le seul service que je puisse vous rendre dans ce moment, est de ne pas vous trahir. Le jeune homme eut beau supplier, presser, faire les plus vives instances; ce fut en vain. Enfin, voyant qu'il perdoit son temps avec cet ingrat, il s'adressa à un autre de ses cinquante prétendus amis; renvoyé de l'un à l'autre, il les passa tous en revue, et il en reçut à peu près la même réponse.

Hé bien, mon fils, dit alors le marchand, commences-tu

à t'apercevoir combien peu il faut compter sur les hommes? Où est le zèle de tous ceux à qui tu prodiguois le beau nom d'ami? ils t'ont tous abandonné. Mais il faut que je te montre qu'elle différence il y a entre tes amis et le seul que je me suis acquis. Ils se trouvèrent bientôt à la porte de celui que le père vantoit comme un vrai modèle d'amitié. Le marchand entre, et lui raconte le prétendu malheur de son fils. Je partage bien sincèrement votre position, dit l'ami du père. *Reposez-vous sur moi, et nous y pourvoirons: rendez-vous à ma terre avec votre fils; vous pourrez y rester inconnus, et à l'abri de toutes les recherches de la justice.* Nous cacherons le cadavre dans ma maison, et soyez persuadé que je ferai tout au monde pour vous être utile et vous tirer de ce mauvais pas. Le marchand rendit graces à son généreux ami, et lui apprit que toute l'histoire n'étoit qu'un conte qu'il avoit inventé, pour apprendre à son fils à discerner les vrais amis de ceux qui n'en avoient que l'apparence, et à en faire un meilleur choix à l'avenir.

196.

Les voies de la Providence révelées, ou *le jugement corrigé, conte Arabe.*

Un solitaire mécontent de ce qui se passoit dans le monde, et ne sachant comment concilier une foule d'évènements avec la providence, résolût de faire un voyage pour examiner de plus près le cours des choses. Dès le premier jour, il rencontra sur sa route un jeune étranger d'une physionomie agréable, qui lui dit: „Viens avec moi, je te ferai lire dans le livre des destinées, afin que tu ne murmures plus contre l'auteur de toutes choses.“ Le solitaire se félicita de cette rencontre, et le suivit.

Ce même soir, ils arrivèrent dans un château, où ils reçurent l'accueil le plus agréable, et où ils furent splendidement traités. Le lendemain, en partant, le solitaire vit son compagnon de voyage mettre dans sa poche une coupe d'or qu'il emporta. Il ne savoit que penser; mais il résolut d'attendre et de continuer à l'observer. Le jour d'après, ils entrèrent dans un autre château, où ils furent très-mal accueillis. Et cependant, le jeune étranger fit présent de la coupe d'or au seigneur qui les avoit si mal reçus. Le soir, ils revinrent au même château où on leur avoit fait faire bonne chère, et dans la nuit, l'étranger y tua un enfant au berceau. A cette vue, le solitaire frissonna de tout son corps; mais il eut encore la force de se taire et d'attendre.

Ils continuèrent leur chemin, et la nuit les surprit; ils doublèrent le pas pour gagner une maison écartée et inconnue, où l'on fit tout ce qu'on put pour les servir et les amuser. Le lendemain matin, le maître leur donna son homme

de confiance pour leur servir de guide et les accompagner. Au bout de quelques heures, ils arrivèrent près d'un pont, et quand ils furent au milieu, l'étranger se jeta tout-à-coup sur le guide et le poussa dans l'eau, où il se noya. Pour lors, le solitaire ne pouvant plus se contraindre, alloit éclater contre l'étranger, lorsque celui-ci lui cria: Arrête, foible mortel! Apprends par ce que tu viens de voir, à connoître les voies de Dieu. Ce seigneur bienfaisant auroit trouvé quelque jour sa perte dans sa coupe d'or; car il aimoit trop à y boire, et je lui ai rendu service, en lui ôtant cette occasion de se ruiner la santé. J'ai donné sa coupe à ce seigneur bourru, sachant qu'il en prendroit occasion de faire des excès, d'où naîtra une maladie, qui servira en partie à le punir de sa conduite, et en partie à le corriger. J'ai étranglé cet enfant au berceau, parce que ses parents, qui le gâtoient par un amour mal entendu, se préparoient infailliblement, à eux et à lui, le sort le plus déplorable. Enfin, je viens de noyer ce serviteur, parce qu'il avoit formé hier avec d'autres le complot de tuer son maître et de le voler. Ainsi, cesse d'accuser les voies de la providence, et apprends qu'elle est toujours juste et sage, quoique tu ne puisses pas toujours la comprendre; que pour pénétrer tous les secrets de l'Eternel, il faudroit être lui-même: que ton lot est de l'adorer dans ses desseins, trop au-dessus de ta foible conception, et enfin, que rien n'arrive sans raisons dignes de sa souveraine sagesse.

197.

L'enfant modeste.

Lucius Valérius, surnommé *Pudens*, c'est-à-dire, modeste, n'avoit que 13 ans, quand il osa se mettre sur les rangs pour disputer le prix de la poésie. Ce prix consistoit dans une superbe médaille d'or, et dans une lyre d'ivoire, qu'on adjugeoit tous les cinq ans, le jour même des lustrations ou dénombrement du peuple, à l'auteur du meilleur poème. Non seulement Valérius remporta la victoire sur une foule de concurrents qui avoient deux fois son âge, mais sa pièce fut lue plusieurs jours de suite; elle obtint l'unanimité des suffrages, on ne pouvoit se lasser de l'entendre, et l'on rendit au jeune poète des honneurs extraordinaires; l'admiration fut telle, que plusieurs personnes distinguées firent la motion d'offrir au poète naissant une récompense particulière, et quelques-uns ayant proposé de lui ériger une statue d'airain, ce dernier avis fut adopté tout d'une voix. On fit venir à Rome les plus habiles fondeurs, qui travaillèrent sans relâche à la confection de ce monument; dès qu'il fut achevé, on l'érigea sur la place d'Hisconium. Le jour de l'inauguration fut annoncé au son des trompettes dans les principales

villes d'Italie, afin d'engager la jeunesse romaine à s'y trouver, et pour la piquer d'émulation à la vue d'une récompense si magnifique accordée au mérite. Le triomphe de cet enfant paroissoit à son comble: il venoit de donner une preuve brillante de son esprit; il en donna bientôt une non moins louable de son cœur et de sa modestie. Au moment où le premier magistrat posoit une couronne de laurier sur la statue, Valérius aperçut celui de ses concurrents, qui au jugement du public, avoit composé le meilleur poème après le sien, Vivement touché de la douleur empreinte sur la figure du son rival. Pudens prit aussitôt la couronne, et la lui mit sur la tête. Vous la méritez plus que moi, s'écria-t-il en l'embrassant; si je l'ai obtenue, c'est sans doute en faveur de mon âge que l'on a voulu encourager. Alors, les deux rivaux se tinrent étroitement embrassés, fondant tous deux en larmes, et ne pouvant proférer une parole, tant ils avoient le cœur serré. Cette scène aussi admirable qu'inattendue attira un prodigieux concours de monde autour de Pudens et de son émule, qui avoit le double de son âge. On ne savoit ce qu'on devoit louer davantage, ou *de* la victoire du jeune poète, ou *de* la bonté de son cœur; son nom vola de bouche en bouche dans toutes les provinces de l'Empire, et chacun s'empressa de raconter les moindres détails rélatifs à un trait si touchant dans un âge si tendre.

198.

Michel Vérin, ou *l'enfant véridique*.

Michel Vérin, né à Florence, joignoit à l'amour de l'étude et à un esprit fin et délicat, un caractère rempli d'amabilité, une douceur charmante et une pureté de mœurs bien rare dans les collèges. Ugolin son père, homme de lettres, lui donna les premiers principes des langues grecque, Latine, et Italienne; des affaires imprévues ne lui permettant pas de continuer à son fils des soins si chers, il l'envoya à Rome, où les lettres étoient cultivées à l'envi. Vérin mit tant d'ordre dans ses études, et il y apporta une application si constante, qu'à l'âge où les enfants apprennent encore à lire, il possédoit déjà le Grec, le Latin, l'Espagnol et l'Italien, et étoit très-versé dans l'histoire profane et l'histoire sacrée. Il fit, en distiques latins, à l'âge de treize ou quatorze ans, un ouvrage rempli de sens, de justesse et d'esprit, qui obtint, aussitôt qu'il parut, les suffrages unanimes, et qui fut jugé digne d'un âge plus mûr et d'une plume exercée. Des savants se firent un plaisir de le commenter, pour en faciliter l'intelligence à la jeunesse. On en fit nombre d'éditions en peu de temps; il devint enfin classique et obtint dans les collèges d'Espagne, des Pays-Bas et d'Italie une préférence marquée. Mais, ce qui mérita au jeune Vérin les éloges de son siècle

et l'admiration de la postérité, ce furent moins ses rares talents et la pénétration de son esprit, que la pureté de ses mœurs, son caractère de franchise et un amour si *bien* prononcé et si *bien* connu pour la vérité, que le surnom de Vérin, qui signifie vrai ou véridique, lui fut donné de son vivant par ses condisciples.

Le trait suivant, qui est peut-être le plus beau et le plus glorieux de sa vie, prouve qu'il savoit justifier par des actions la haute opinion que l'on avoit de son mérite et de ses vertus. Ses talents naturels et son application lui avoient donné une supériorité marquée dans ses classes. Un de ses camerades, nommé Belvicino, travailloit jour et nuit, afin de le surpasser, sans pouvoir y réussir. Un fond de chagrin s'empara du cœur de ce jeune émule; il maigrissoit à vue d'œil, sa vie étoit même en danger. Vérin, que la conformité de caractère et d'inclination, et des qualités à-peu-près semblables lioient à Belvicino, ne vit pas sans inquiétude l'état dangereux où il se trouvoit, et dès qu'il en connut la cause, il ne balança pas de faire le sacrifice de son amour propre pour lui rendre la santé. *En effet*, dans la composition suivante, il fit exprès quelques fautes dans sa version grecque, et la première place fut adjugée à son ami, qui fut si charmé de sa victoire inespérée, qu'il reprit tout-à-coup ses couleurs vermeilles, et guérit de sa profonde mélancolie. Ce qui met le comble de gloire à la conduite généreuse du vertueux Vérin, c'est qu'il garda le plus profond silence sur cette action sublime. On ne l'apprit dans la suite que par son maître, qui le pressa vivement de lui déclarer comment il avoit pu faire des fautes si grossières. Vérin, qui ne savoit pas mentir, avoua la chose avec ingénuité, et pria en grace son professeur de n'en rien dire à personne. Tant de talents et de vertus furent moissonnés par la mort, qui enleva le jeune Vérin à l'âge de 15 ou 17 ans.

199.

Combien l'on peut se tromper dans ses jugements, ou le tort amplement réparé.

Une diligence d'Angleterre, remplie de voyageurs, se rendoit à York. On parla beaucoup de brigands et de voleurs que l'on rencontroit fréquemment sur les routes, et de la meilleure manière de cacher son argent. Chacun avoit son secret particulier, mais personne ne s'avisoit de le faire connoître. Une jeune personne de 18 ans n'eut pas la même prudence: croyant sans doute donner une preuve de son esprit, elle dit avec beaucoup d'ingénuité qu'elle portoit sur elle une lettre de change de deux cents louis, qui faisoient toute sa fortune, et qu'il faudroit que les voleurs fussent bien rusés pour aller chercher ce butin dans son soulier et même sous

la plante de son pied; qu'il faudroit pour cela qu'ils s'avisassent de lui voler ses bas.

La voiture fut arrêtée peu de temps après par une bande de brigands, qui sommèrent les voyageurs effrayés et tremblants de leur donner leur argent. Ceux-ci tirèrent leurs bourses, jugeant bien que *la* résistance seroit inutile ou même périlleuse; mais la somme paroissant trop petite, ces Mrs. menacèrent de visiter tous les effets, si on ne leur fournissoit au moins cent louis.

Vous trouverez aisément cette somme et même double, leur cria un vieux homme du fond de la voiture, si vous visitez les souliers et les bas de cette dame. Le conseil fut très-bien reçu, et les souliers et les bas tirés offrirent le trésor annoncé. Les voleurs remercièrent humblement la dame, lui firent quelques compliments sur son joli pied, et sans attendre qu'elle y répondit, ils souhaitèrent un heureux voyage à tout l'équipage, qui continua sa route. Les voleurs s'étoient à peine éloignés de quelques pas, que la consternation des voyageurs se changea en fureur. Les mots ne suffiroient pas pour exprimer la douleur de la pauvre femme, et la colère qui animoit toute la compagnie contre le traître.

Les épithètes les moins ménagées et les plus injurieuses, celles même de scélérat et de complice des voleurs partirent de toutes les bouches: on joignit à toutes ces marques d'une indignation générale la menace de battre le perfide délateur, de le jeter hors de la voiture, et de l'accuser juridiquement; en un mot, on s'épuisa en projets, pour tirer du coupable une vengeance éclatante. Celui-ci se tint tranquille, conservant son calme, il ne s'excusa qu'une seule fois, en disant qu'on n'avoit rien de plus proche et de plus cher que soi-même; et lorsqu'on fut arrivé au terme du voyage, il disparut inopinément, sans qu'on pût effectuer contre lui aucune des mesures projetées.

Quant à la malheureuse jeune personne, on s'imagine aisément qu'elle passa la plus triste des nuits, et que le sommeil ne *vint* point lui fermer les yeux; mais, quelle dut être sa surprise, et quelle aura été sa joie, en recevant le lendemain matin la lettre suivante.

„L'homme que vous détestâtes et que vous dûtes détester hier comme un traître, madame, vous envoie, outre la somme que vous avançâtes pour lui, une somme égale, pour les intérêts, et un petit bijou au moins de la même valeur pour orner vos cheveux. J'espère que cela suffira pour calmer votre douleur, et je vais en peu de lignes vous expliquer le mystère de ma conduite. Après avoir passé dix ans aux Indes, où j'amassai cent mille livres, je revenois dans ma patrie, chargé de lettres de change pour toute

„cette somme, lorsque nous fûmes hier assaillis par ces bri-
„gands. C'en étoit fait de mes riches économies, si la mes-
„quinerie de nos compagnons de voyage nous eût exposés à
„une visite de la part de nos avides agresseurs. Jugez vous-
„même si l'idée de retourner aux Indes, les mains absolu-
„ment vides, devoit me paroître supportable! pardonnez-moi,
„si cette considération m'a porté à trahir votre confiance, et
„à sacrifier une somme mediocre, quoiqu'elle ne m'appartînt
„point, plutôt que de perdre toute ma fortune. Le service
„que vous m'avez rendu a gravé dans mon cœur les senti-
„ments d'une vive reconnoissance, dont je serai toujours
„flatté de pouvoir vous donner des preuves, comptant pour
„rien les foibles marques par lesquelles je m'empresse de
„vous en donner l'assurance.

200.

Le cours d'une année, comparé avec celui de notre vie.

Le cours de l'année offre le tableau abrégé de la vie de l'homme. L'année est partagée en quatre saisons; le Printemps, l'Eté, l'Automne et l'Hiver. La vie de l'homme est partagée de même en quatre âges qui sont l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr, qu'on appelle âge viril, et la vieillesse. On prolonge l'âge de l'enfance jusqu'à la douzieme année; on l'appèle aussi jeunesse. L'âge de l'adolescence va jusqu'à vingt cinq ans. L'âge viril s'étend depuis cette époque jusqu'à cinquante ans. Alors commence visiblement le décroissement des forces du corps, et elle vont toujours en diminuant jusqu'à la mort; cet intervalle est le temps de la vieillesse. Le passage d'une saison à une autre ne se fait pas subitement, mais la fin du Printemps se ressent des approches de l'Eté, et le commencement de l'Automne et celui de l'Hiver participent de la saison précédente; les âges de la vie sont sujets aux mêmes variations, et ils empiètent souvent les uns sur les autres.

Au Printemps, toute la nature commence une nouvelle vie; l'homme commence la sienne en entrant dans le monde. La verdure pare la terre, les fleurs émaillent les prairies, les boutons des arbres s'enflent, s'épanouissent, et deviennent bientôt un feuillage délicieux; les branches se chargent de mille bouquets de fleurs qui annoncent des fruits pour les saisons suivantes. Ce détail est le tableau de l'enfance. L'air de vie qui se répand sur le visage de la jeunesse, le développement rapide du corps, la souplesse des membres, le feu qui anime les yeux, sans nuire à la timide douceur du regard, l'innocence, la touchante naïveté, les charmes naissants, tout annonce des vertus et des services pour les âges suivants.

En Eté, le soleil échauffe la terre, nourrit les fruits qui succèdent aux fleurs, en enlève les sucs inutiles, élabore

ceux qui doivent contribuer à les rendre savoureux, les pare d'un coloris qui joint les charmes des yeux aux délices du goût, et en couvre enfin nos tables. L'éducation est le soleil qui mûrit les heureuses dispositions de notre enfance. Elle porte dans nos ames la lumière et la chaleur dont les grandes influences préparent l'esprit et le cœur des hommes à cette vie morale qui fait les délices de la société et les ressources des états. En Automne, la terre ouvre son sein, semble se plaire à verser ses dons, et à récompenser les sueurs et les fatigues du cultivateur. Les fruits de l'Eté n'étoient que pour le moment; ceux ci joignent la durée à la bonté. Voilà notre âge viril, dont l'adolescence n'a donné que les prémices. La chaleur de l'âge bouillant, nécessaire pour donner au caractère son énergie, à l'ame le sentiment de ses forces, et au cœur cette sensibilité qui est le principe des vertus ou des vices, selon qu'elle est bien ou mal dirigée, est enfin passée. L'effervescence, les emportements, les fureurs même de la passion, font place à des sentiments plus calmes, plus réfléchis, plus solides, à une raison plus éclairée, à un jugement plus sain, à des principes plus constants et plus fermes, d'où découlent les fruits les plus précieux pour la société.

L'Hiver approche; les travaux, qui dispersoient les hommes, cessent; le rigoureux Aquilon les rappèle dans leurs foyers; mais, ce que la nature a de plus exquis dans les plus beaux temps de sa vie et de sa force, les richesses abondantes des autres saisons, un doux loisir, les épanchements de l'amitié, les plaisirs purs et sans remords, les charmes de la société, le spectacle paisible et toujours touchant d'une famille vertueuse, les y attendent et les invitent au repos et au bonheur. C'est encore ici l'image de l'homme dans son dernier âge. Courbé sous le poids des années, lorsque la neige de ses cheveux annonce la dernière saison de sa vie, la vénération l'entoure, et les empressements, les soins tendres d'une jeunesse qui jouit des fruits précieux d'une vie qui fut toujours utile, l'invitent à passer ses derniers jours dans la paix, la tranquillité et les charmes d'un doux repos.

201.

Traits de filous heuresement découverts.

1) Du temps que l'on donnoit des divertissements de toutes espèces dans le Vaux-haal des Champs Elysées, il y avoit toujours une fourmilière de filous d'une adresse extraordinaire; leur art étoit poussé à un tel point de perfection, que les élèves, avant de professer dans le monde, étoient obligés de faire des tours de force en particulier. On mettoit par exemple un mannequin au bout d'une ficelle *attachée* au plancher, et on les exerçoit à en tirer de la poche une bourse pleine de gros sous. Si le mannequin venoit à remuer, le

professeur en filouterie grondoit fortement le disciple honteux, lui prédisoit qu'il ne réussiroit jamais dans le monde, et ajoutoit souvent à ces avis une rude volée de coups de bâton. Le triomphe de ces chevaliers d'industrie étoit surtout brillant près des étrangers et des provinciaux; dès qu'il en paroissoit quelque part, nos coquins ne s'y méprenoient point; ils les distinguoient du premier coup d'œil; ils entroient d'abord en conversation, et presque toujours ils se trouvoient de leurs parents ou de leurs amis.

Un gentil-homme du Poitou vint à Paris pour y terminer un procès. La promenade du Vaux-haal étant en vogue, il s'y rendit avec sa femme. Y faire cinq à six pas, et perdre une bourse de trente-huit louis, une montre à répétition et une tabatière d'or, ce fut l'ouvrage de trois coups de coude et trois coups de main. C'étoit un jour d'été; il faisoit très-chaud; la dame désirant quelque refraîchissement, son mari entra avec elle dans un café, où on leur servit de la limonade, &c. Quand il voulut payer, il fut fort étonné de ne plus trouver sa bourse: Monsieur, dit-il au limonadier, j'ai besoin de sortir un moment, et je vais vous laisser ma montre pour sûreté de ce que je vous dois; dans l'instant je suis à vous. En disant ces mots, il porte la main à son gousset, et il ne trouve plus de montre! Il veut tirer ensuite sa tabatière; elle avoit également disparu. Il seroit difficile de peindre l'étonnement et l'embarras de l'honnête gentil-homme et de sa compagne; il ne perdit cependant pas tout-à-fait la tête. Il se rendit près d'un inspecteur de police, toujours au guet en ces sortes d'endroits; il lui déclara son nom, sa qualité, sa demeure, lui conta sa fâcheuse aventure, et ajouta qu'il retrouveroit sans peine les effets volés, s'il vouloit lui prêter son ministère. L'officier acquiesça à ses désirs, et le gentil-homme ayant été chercher un superbe barbet, qui étoit resté avec ses gens auprès de sa voiture: *allons*, *caniche*, lui dit-il, *cherche*, *j'ai perdu*. Qui l'eût imaginé? Le chien s'avance dix à douze pas dans un groupe de monde, il donne un coup de nez ça et là, et s'attache à un beau monsieur tout galonné. Monsieur, lui dit l'inspecteur *en lui parlant* à l'oreille, de par le Roi, suivez-moi. On le conduit dans une salle écartée, on vide ses poches, et l'on en tire trois montres, parmi lesquelles paroit celle du gentil-homme, telle qu'il l'avoit désignée. Le bijou est repris et le fripon consigné au corps de garde: on recommence une seconde recherche, on tourne long-temps sans rien trouver: enfin, en passant devant des lieux d'aisance, on voit le chien gratter à la porte en désespéré. On frappe; point de réponse: on pousse fortement la porte, et l'on prie le personnage de se rendre dans la salle en question; on lui trouve une belle

bourse bien remplie; on la vide en sa présence, on compte, et les trente huit louis paroissent intacts. L'inspecteur lui demande s'il n'auroit pas encore par hasard une tabatière d'or enrichie de diamants. L'effronté coquin répond par des sottises. On fait signe au barbet, qui va flairer la manche en aboyant. Le filou allonge le bras pour repousser le chien incommode, et la tabatière roule à terre. Maudit animal, s'écrie-t-il en jurant, depuis dix ans *que* je fais le métier, faut-il? ...

Ce fut ainsi *qu'*un petit chien sut découvrir deux voleurs fameux, que tous les limiers de la police de Paris cherchoient en vain depuis long-temps. Le procès-verbal, qui constate ce fait, ajoute que l'on trouva chez nos deux filoux quantité *de* montres, *de* pistolets, *de* cannes, *d'*épées, *de* sacs de louis et d'écus, outre un magasin d'étuis, de couteaux, d'éventails et de mouchoirs.

2) Un marchand fort riche, étant sur le point de partir de Rouen pour Paris, alla prendre congé d'un de ses amis. Il lui dit le sujet de son voyage, et lui parla des lettres de change et de l'argent qu'il vouloit porter avec lui. Celui-ci forma sur le champ le dessein de profiter d'une si belle occasion pour s'en emparer. Il le pria de différer son voyage de quelques jours, lui disant qu'il partiroit avec lui, et qu'ils s'amuseroient en route. Le marchand n'ayant pu se rendre à sa prière, son ami le chargea d'une lettre; et le pria de la remettre aussitôt en arrivant, avant même, lui dit-il, que vous soyez descendu à aucun logis, parce que rien n'est plus pressé. Le marchand prit la lettre, et promit à son ami de faire exactement la commission. Il partit par le coche. Dès qu'il fut à Saint-Denis, à deux lieues de Paris, un exempt, accompagné de quelques archers, fit arrêter le coche, et obligea le marchand d'entrer dans un fiacre, où l'on mit aussi sa valise. Le marchand fut conduit chez M. *d'Argenson*, lieutenant-général de police de Paris. Quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne laissoit pas d'être fort inquiet. Vous avez sur vous, lui dit ce magistrat, des papiers dangereux qu'il faut que vous me donniez: il y va de votre vie, si vous me cachez quelque chose. Alors le marchand lui fit le détail de toutes ses lettres de change. Vous avez d'autres papiers, lui dit M. d'Argenson, je vous répète qu'il est pour vous de la dernière conséquence que vous me disiez la vérité. Le marchand se souvint alors de la lettre de son ami; il la montra. M. d'Argenson lui dit de l'ouvrir. Il s'en défendit, en disant qu'il aimoit mieux qu'on le conduisît en prison que de faire cette infidélité à son ami. Il fut enfin obligé d'obéir parce qu'on lui ordonna d'ouvrir la lettre sous peine de la vie. Il lut une lettre fort courte en ses termes: *Saisissez-*

vous du porteur, et expédiez-le sans perdre de temps: j'arrive incessamment, et nous partagerons sa dépouille. Le marchand s'évanouit. A peine fut-il revenu à lui par les secours qu'on lui donna, qu'il s'écria: *Ciel! à qui désormais me fier?* M. d'Argenson lui dit qu'il n'avoit rien à craindre, que celui à qui on l'avoit recommandé étoit arrêté, et que celui qui avoit écrit la lettre étoit pareillement en lieu de sûreté. Il avoit été informé de tout par une personne, à qui le faux ami avoit confié son dessein.

3) Comme les exemples instruisent autant et peut-être mieux que les leçons de morale, nous allons encore en rapporter un, qui fait beaucoup d'honneur à la sagesse ingénieuse de M. *de Sartine;* ce n'est pas le seul où il ait montré, ainsi que M. d'Argenson, des talents supérieurs dans l'exercice de la charge de lieutenant-général de police.

Un provincial étant venu à Paris pour y acheter une charge, déposa cinquante mille livres entre les mains d'un ami. Lorsqu'il eut arrangé son affaire, il alla redemander le dépôt qu'il avoit confié. L'indigne ami fit l'étonné, et dit qu'il n'avoit rien reçu. L'autre, au désespoir, vint trouver le lieutenant de police, et lui exposa sa malheureuse situation. M. de Sartine lui demande s'il a pris un billet, ou s'il a des témoins. Il répond que nayant pas cru devoir se méfier de son ami, il n'a tiré aucun billet, et qu'il n'y a eu d'autre témoin que la femme de son faux ami. Le magistrat, après un moment de réflexion, lui dit d'entrer dans un cabinet voisin, et de l'y attendre. Il envoie aussitôt chercher le dépositaire infidèle, et lui dit: Il vient de me revenir par la police, que vous avez reçu un dépot de cinquante mille francs, que vous refusez de rendre. L'autre nia qu'il eût jamais reçu un tel dépôt de personne. Je le veux croire pour un moment, reprit M. de Sartine; mais pour mieux m'en assurer, écrivez à votre femme, qu'on dit avoir été témoin! ce que je vais vous dicter. *Je vous prie, ma très-chère épouse, de remettre au porteur de cette lettre la somme de cinquante mille livres, que j'ai reçue devant vous en dépôt de monsieur un tel.* Il fallut obéir, et écrire le billet. M. de Sartine l'envoya par une personne sûre, qui rapporta la somme. Le traitre ainsi convaincu de sa fourberie, se jeta aux genoux du magistrat, qui lui fit une sévère réprimande. Pour achever de le couvrir de confusion, M. de Sartine fit paroître le provincial, à qui il remit ses cinquante mille livres, en lui recommandant de prendre mieux dans la suite ses assurances et ses précautions.

Le filou désarmé par la contenance et la politesse.

4) Le célèbre *Montagne*, auteur des *Essais*, s'étoit retiré dans son château en Périgord, pendant les troubles de ré-

ligion et les guerres civiles qui désoloient la France sous le règne de Charles IX. Un jour un homme se présenta devant les fossés du château, feignant d'être poursuivi par des réligionnaires. Introduit par Montagne, il lui raconta que voyageant avec plusieurs de ses amis, une troupe de gens de guerre les avoit attaqués, que leur bagage avoit été pillé, que ceux qui avoient opposé de la résistance, avoient été tués, et qu'on avoit dispersé les autres. Montagne ne soupçonna pas un instant la bonne foi de cet homme. C'étoit néanmoins un chef de parti, qui étoit convenu avec sa troupe qu'il se serviroit de ce stratagême pour s'introduire dans le château. Un moment après, on vint avertir Montagne qu'il paroissoit deux ou trois autres cavaliers. Celui qui avoit été admis le premier, dit qu'il les reconnoissoit pour ses camarades. Montagne touché de compassion, ne fit aucune difficulté de les recevoir. Ceux-ci furent suivis de plusieurs autres, en sorte que la cour du château fut bientôt remplie d'hommes et de chevaux. Montagne s'aperçut alors de la faute qu'il avoit faite; mais le mal étoit sans remède. Il paya de bonne contenance, et ne changea rien dans ses manières. Il s'empressa de procurer à ses hôtes tout ce dont ils feignoient avoir besoin, leur fit distribuer des rafraîchissements et en agit avec tant de cordialité et de politesse, que leur chef, séduit par ses bons procédés, n'eut pas le courage de donner le signal dont il étoit convenu pour mettre sa maison au pillage.

202.

1) *Le plaisir de faire des heureux.*

Le Duc de Montmorenci, fils du Connétable de France du même nom, étoit, sans contredit, l'homme le mieux fait du Royaume; ses traits étoient parfaitement beaux et réguliers; *la* douceur et *la* majesté étoient peintes sur son visage et dans toute sa personne, mais la beauté de l'ame l'emportoit encore sur la beauté du corps: il paroissoit mettre toute sa gloire à faire des heureux; il ne laissa presque point passer un jour sans faire du bien.

Il s'entretenoit dans une de ses promenades à la campagne, sur ce qui fait le bonheur de la vie. Un de ceux qui l'accompagnoient, soutenoit avec raison, que l'homme, dans les conditions les plus bornées, étoit souvent plus heureux que les Grands de la terre. *Voilà des gens qui nous donneront la solution de cette question*, dit le Duc, en montrant quatre cultivateurs qui dînoient à l'hombre d'un buisson. Il marcha vers eux, et leur adressant la parole: *Mes amis*, leur dit-il, *êtes-vous heureux?* Trois de ces paysans lui répondirent *que*, bornant leur ambition à cultiver quelques arpens de terre qu'ils avoient reçus de leurs pères, ils ne désiroient rien de plus. Le quatrième avoua *qu*'il ne manquoit à ses désirs que

la

la possession d'un champ qui avoit appartenu à sa famille, et *qui* étoit passé dans des mains étrangères. *Mais, si tu l'avois*, continua le Duc, *serois-tu heureux? — Autant, Monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde. — Combien vaut-il? — Deux mille francs.* — Qu'*on les lui donne*, s'écria Montmorenci, *& qu'il soit dit que j'ai fait aujourd'hui un heureux.*

203.

La fidelité conjugale.

Parmi les traits remarquables, qui honorent la sagesse, la constance, la fidélité et le tendre attachement du beau sexe, on mettra toujours au premier rang celui des femmes de Weinsberg, petite ville du Royaume Wurtemberg. En 1140, Guelphe, Duc de Bavière, s'étant enfermé dans cette place, l'Empereur Conrad III en fit le siège, et la serra de si près, qu'il s'en empara et la força de se rendre à discrétion. Il condamna d'abord à mort tous les habitants mâles; et tout ce qu'il accorda aux vives prières des Dames, *ce* fut qu'elles pourroient sortir de la ville, se retirer où elles voudroient, et qu'elles y seroient conduites en sûreté, avec tout ce qu'elles pourroient emporter sur leurs épaules. L'heure fixée pour leur sortie étant arrivée, on ouvrit les portes: tout le camp impérial s'attendoit à les voir passer chargées de bijoux et de richesses. Quel fut l'étonnement de l'Empereur et de toute l'armée, lorsqu'elles parurent, l'une portant son mari, une autre son fils ou son frère, et la Duchesse à leur tête portant son époux! L'Empereur fut tellement touché de les voir dans cet état, qu'il ne put s'empêcher de verser de larmes. Il les loua de leur tendresse et de leur courage, les régala splendidement, et accorda la paix au Duc à des conditions honorables, se contentant de répondre à ses généraux, qui par leurs conseils s'y opposoient, *qu'il étoit indigne d'un Roi de manquer à sa parole.*

204.

L'Epouse de Grotius, ou *Amour conjugal récompensé.*

L'illustre Grotius ayant été condamné à une prison perpétuelle, fut enfermé au château de Loevestein. Il y souffroit un traitement rigoureux depuis plus d'un an et demi, lorsque sa femme remarqua, que ses gardes se laissoient de visiter un grand coffre plein de linge qu'on envoyoit pour le faire blanchir; elle conseilla à son mari de se mettre dedans, après y avoir percé des trous avec un virebrequin à l'endroit où il devoit avoir le devant de la tête, afin qu'il put respirer. Il la crut, et il fut ainsi porté à Gorcum chez un de ses amis, d'où il alla à Anvers déguisé en menuisier. Cette femme adroite feignit que son mari étoit fort malade, afin de lui donner *le* temps de se sauver et de gagner la frontière;

mais quand elle le crut en pays de sûreté, elle dit aux gardes en se moquant d'eux, *que* les oiseaux s'étoient envolés. D'abord on vouloit procéder criminellement contre elle, et il y eut des juges qui conclurent à la retenir prisonnière à la place de son mari; mais à la pluralité des voix, elle fut élargie, et tout le monde la loua d'avoir par cette ruse rendu la liberté à son époux.

205.

L'amour filial mis à l'épreuve.

Un fameux négociant de Babylone étoit mort aux Indes; par son testament, il avoit partagé sa fortune par portions égales entre ses deux fils; seulement un legs de trente mille pièces d'or devoit appartenir à celui qui seroit jugé l'aimer davantage. Il avoit marié et doté convenablement sa fille. L'aîné fit bâtir un tombeau à la mémoire de son père; le cadet augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disoit: *C'est* l'aîné *qui* aime le mieux son père: le cadet aime mieux sa sœur. *C'est* à l'aîné *qu*'appartiennent les trente mille pièces. Le juge les fit venir *tous* deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: *Votre père n'est point mort, il a guéri de sa dernière maladie, et il revient à Babylone. Dieu soit loué*, répondit le jeune homme, *mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher.* Il dit ensuite la même chose au cadet. — *Dieu soit loué*, répondit-il, *je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrois qu'il laissât à ma soeur ce que je lui ai donné.* Vous ne rendrez rien, dit le juge, et vous aurez les trente mille pièces, c'est vous *qui* aimez le mieux votre père.

206.

L'ami dans la prospérité.

Un tailleur de Londres, nommé Swith, très-pauvre, et sans autre ressource qu'un ami aussi pauvre que lui, appelé Thoms, tisserand de profession, partit pour les Indes Occidentales, dans l'espérance d'y améliorer son sort. Il y fit fortune, et épousa une fille riche. Swith voyant ses affaires assez bien établies, revint dans sa patrie avec sa femme et sa belle-sœur. Arrivé à Londres, il vole chez son ami, dont il n'est pas reconnu, et lui demande s'il est à son aise, s'il a une maison, s'il est marié. Toutes les réponses furent négatives, et à chacune Swith fit paroître une joie si vive que le tisserand crut avoir affaire à un insensé. Dans peu d'heures il fut détrompé; un carosse s'arrête à sa porte; on lui dit d'y monter; on arrive dans une belle maison. Thoms y reconnoit Swith, qui avoit repris ses anciens habits, et qui lui dit: Mon ami, quand nous n'avions rien, nous nous consolions; le premier de nous qui avoit un schelling, le partageoit avec l'autre; cette maison est à toi, avec tout ce qu'elle contient;

voilà la sœur de ma femme: elle veut un honnête homme; elle est riche; je lui ai parlé de toi, elle consent à te donner la main. Je t'appelois autrefois mon frère; tu l'es actuellement. Oublions tout, excepté l'amitié qui nous lie, et qui ne finira qu'avec nous.

207.

Le mariage inattendu.

Slingelandt, peintre Flamand, surpassa ses compatriotes par la netteté et le fini qu'il savoit mettre dans ses ouvrages; mais il étoit d'une lenteur extrême. Une veuve dont il faisoit le portrait, impatientée de son peu de promptitude, lui en fit des reproches. Je mettrois bien moins de temps, Madame, à vous aimer, répondit-il, qu'à peindre votre portrait; je trouve tant de graces à rendre, de si beaux traits à imiter, que mon pinceau se perd dans cette tentative; mais pour vous aimer, je ne *ferois* que suivre mon inclination, et, pour peu qu'elle fût secondée, je me trouverois l'homme du monde le plus content. La Dame ne fut pas insensible à la déclaration; elle laissa finir le portrait, et dit à Slingelandt dans la dernière séance: Voudriez-vous, Monsieur, accepter l'original pour le paiement de la copie? Il ne refusa point des offres si flatteuses, et il épousa cette jolie veuve qui étoit très-riche.

208.

La perfidie punie.

Trois hommes voyageoient ensemble: Ils trouvèrent un trésor, et le partagèrent. Ils continuèrent leur route en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avoient, étant consommés, ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville, et que le plus jeune se chargeroit de cette commission; il partit.

Il se dit en chemin. „Me voilà riche; mais je le serois „bien davantage, si j'avois été seul quand nous avons trouvé „le trésor. Ces deux hommes m'ont enlevé ce qui m'auroit „appartenu: ne pourrois-je pas le reprendre? Cela me se„roit facile; je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je „vais acheter. A mon retour je dirois *que* j'ai dîné à la ville; „mes compagnons mangeroient sans défiance, et *ils* mourroient. „Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurois le tout."

Les deux autres voyageurs tinrent un langage à-peu-près semblable: „nous avions bien affaire, dirent-ils, que „ce jeune homme *vint* s'associer à nous; nous avons été obli„gés de partager le trésor avec lui: sa part auroit augmenté „les nôtres, et nous serions véritablement riches. Il va re„venir, nous avons de bons poignards.

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés; ses compagnons l'assassinent, ils mangent, ils meurent, et le trésor n'appartient à personne.

209.

1) *Le Cimon françois*, ou *Rare exemple de désintérressement.*

Malgré la licence que les guerres civiles de France avoient introduite parmi les troupes: le Maréchal de Fabert contenoit dans la discipline la plus exacte celle qui étoient en garnison dans son gouvernement *de* Sedan, et, ce qui est plus difficile, celle qui ne *faisoient* qu'y passer. Les Sedanois essayèrent à plusieurs reprises de lui faire recevoir quelques foibles marques de la reconnoissance *qu'ils avoient* pour des soins si précieux. Toutes leurs tentatives furent inutiles. Pendant un voyage qu'il fut obligé de faire à la Cour, ils hasardèrent d'offrir à son épouse une belle *tenture de* tapisserie qu'ils avoient fait venir de Flandre. Madame de Fabert trouva la tapisserie fort belle, mais elle la refusa, pour ne pas déplaire à son mari.

Quelque temps après son retour, Fabert apprend que ce meuble est à vendre, et qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté; Fabert, qui ne veux pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat, lui envoie l'argent qu'il a déboursé pour l'achat de la tapisserie et pour les frais du transport. Deux jours après, il la fit vendre, et ordonna que le produit en fût employé aux fortifications.

210.

1) *L'homme de mérite est toujours modeste.*

Platon retournant *de* Sicile en Grèce, passa par Olympie pour y voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangeoit à leur table, passoit avec eux les journées entières, et vivoit d'une manière très-simple et très-unie, sans jamais leur parler ni de Socrate, ni de l'académie, et sans leur faire connoître de lui autre chose, si non qu'il s'appeloit Platon. Ces étrangers s'estimoient heureux d'avoir rencontré un homme si doux, si affable, et d'une si bonne société; mais comme il ne parloit que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût le philosophe dont la réputation faisoit tant de bruit. Les jeux finis, ils allèrent avec lui à Athènes, où il les logea. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils pressèrent leur hôte de les mener *voir* ce fameux philosophe qui portoit le même nom que lui, et qui étoit disciple de Socrate. Le philosophe leur répondit en souriant: *Le voici.* Les étrangers, surpris d'avoir possédé un si riche trésor sans le savoir, se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme, à travers les voiles de la simplicité et de la modestie dont il le couvroit, et ils l'en admirèrent encore davantage.

211.

1) *Autre exemple de modestie.*

Gassendi, un des plus illustres philosophes que la France

ait eus, étoit doux, poli, complaisant; et malgré son érudition, il avoit le mérite d'être modeste. Il étoit parti de Paris *pour faire un voyage* en Provence, et il avoit pour compagnon de voyage un conseiller au Grand-Conseil, nomme Maridal, très-versé dans les sciences. Ils allèrent ensemble à Lyon et à Grenoble, et logèrent toujours dans les mêmes endroits, sans que le Conseiller connût autrement notre philosophe que par sa qualité de Prévôt *de l'Eglise* de Digne, dont il venoit d'être revêtu. M. Maridal étant à Grenoble, rencontra dans la rue un de ses amis, qui, après les civilités ordinaires, lui dit *qu*'il alloit rendre visite à un grand et celèbre philosophe, qui avoit autrefois demeuré dans cette ville, et qu'on appeloit Gassendi. A ce nom, M. Maridal pria son ami de permettre qu'il l'accompagnât. *J'en ai entendu parler avec tant d'éloges*, lui dit-il, *et il y a si long-temps que je désire le connoître*, *que je ne laisserai pas échapper cette occasion*. Mais quelle fut sa surprise, lorsque cet ami lui fit reprendre le chemin de son auberge et *qu'il* le conduisit chez le Prévôt de l'Eglise de Digne, qui n'étoit autre que Gassendi! Il ne pouvoit revenir de son étonnement, et ne se lassoit point d'admirer la modestie de ce grand homme, qui, pendant tout son voyage, n'avoit pas dit un mot qui eût pu le faire connoître.

212.

1) *Trait d'amitié fraternelle.*

Dorval, fils d'un riche négociant de Londres, s'étoit livré dans sa jeunesse à tous les excès. Il irrita son pére, dont il méprisoit les sages avis, au point que ce vieillard le déshérita, et laissa toute sa fortune à son fils aîné. Dorval, instruit de la mort de son père, fait de sérieuses réflexions, rentre en lui-même, et pleure ses égarements. Il apprend bientôt qu'il est déshérité Cette nouvelle n'arrache de sa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de son père. Il la respecte jusque dans l'acte le plus désavantageux à ses intérêts. Il dit seulement ces mots: *Je l'ai mérité.* Cette modération parvient aux oreilles de Jenneval son frère, qui, charmé de *voir* le changement de ses mœurs, va le trouver, l'embrasse et lui adresse ces paroles: „Mon frère, par un testament que „voici, notre père commun m'a institué son légataire univer„sel; mais il n'a voulu exclure que l'homme que vous étiez „alors, et non celui que vous êtes aujourd'hui; je vous rends „la part qui vous est due.

213.

1) *Damon et Pythias*, ou *l'amitié mise à l'épreuve.*

Damon et Pythias, tous deux élevés dans les principes de la secte de Pythagore, et liés ensemble par les nœuds sa-

crés d'un étroite amitié, s'étoient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut mise à une rude épreuve. Damon, condamné à mort par Denis le tyran, demanda en grace qu'il lui fût permis de faire un voyage dans sa partie pour régler ses affaires, avec promesse de revenir dans une certain temps, et Pythias s'offrit généreusement pour caution. Les courtisans, et Denis surtout, attendoient avec impatience quelle seroit l'issue d'une aventure si extraordinaire et si délicate. Le jour marqué approchant, comme Damon ne revenoit point, chacun blâmoit le zèle imprudent et téméraire de celui qui l'avoit cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni *aucune* inquiétude, répondit avec un visage tranquille et d'un ton affirmatif, qu'il étoit sûr que son ami reviendroit; et en effet il arriva au jour et à l'heure marquée. Le tiran, ravi d'admiration d'une si rare fidélité, et attendri à la vue d'une si aimable union, accorda la vie à Damon, et demanda à être admis en tiers dans leur amitié.

214.

1) *Démosthène et Eschine*, ou *le digne rival.*

Démosthène et Eschine faisoient, dans le même temps, la gloire d'Athènes par leurs talents. Le dernier, jaloux de la supériorité de son rival, entreprit d'attaquer le décret qui lui avoit décerné une couronne d'or. Jamais cause n'excita autant la curiosité et ne fut plaidée avec plus d'appareil. Le spectacle de deux grands orateurs, aux prises l'un contre l'autre, étoit de nature à attirer tous les regards. On accourut de toutes parts, pour voir quelle seroit la fin de la rivalité qui régnoit entre ces deux grands hommes. Eschine succomba, et fut condamné à l'exil. Au moment où il alloit sortir d'Athènes, Démosthène vint présenter une bourse à son rival. Eschine, qui ne s'attendoit pas à un trait si heroïque, prononça ces belles paroles: „*Comment ne regretterois-je pas* „*ma patrie, puisque j'y laisse un ennemi si généreux, que* „*je ne trouverai point d'amis qui lui ressemblent!*"

215.

1) *Un bon coeur est sensible aux maux des bêtes mêmes.*

Une demoiselle, nommée Julie, se promenant un matin en carosse, vit deux petits garçons qui traînoient un chien à une corde, pour le jeter dans la rivière. Il étoit fort laid et tout couvert de boue. Julie en eut pitié, et elle leur en offrit un petit écu. Ils acceptèrent l'offre, et le lui donnèrent. *Qu'en voulez-vous faire?* lui dit sa femme de chambre; *il est si vilain! Cela est vrai*, dit Julie, *mais il est malheureux, et si je n'en ai pas pitié, ils vont le faire périr.* Elle fit laver le chien, et le mit dans son carosse. Tout le monde se moqua d'elle à son retour; mais cela ne l'empêcha pas de le garder. Environ deux ans après, comme elle étoit cou-

chée et qu'elle commençoit à s'endormir, son chien se mit à aboyer si fort qu'elle s'éveilla; elle avoit de la lumière; elle voit le chien aboyer en regardant sous le lit: saisie de frayeur, elle court ouvrir sa porte et appèle ses domestiques, qui heureusement n'étoient pas encore couchés. Ils vinrent à ses cris, et trouvèrent sous son lit un voleur, qui s'étoit glissé dans sa chambre pour voler, et qui en se remuant avoit donné occasion au chien d'aboyer. Et le fouillant, on lui trouva un poignard, dont il s'étoit apparemment muni pour la tuer, si elle opposoit de la résistance. Ainsi le pauvre chien, à qui elle avoit sauvé la vie, la lui sauva aussi.

216.

1) *Vouloir du mal à nos ennemis, c'est quelquefois travailler à leur bonheur.*

Apelles, peintre célèbre, s'embarqua, quelque temps après la mort d'Alexandre, pour une ville de la Grèce, et fut jeté par la tempête du côté d'Alexandrie, où il vint prendre terre. Le nouveau Roi ne lui fit aucun accueil; et ce qui devoit naturellement augmenter son chagrin, il y trouva des envieux; ils poussèrent la malice au point de chercher à le faire tomber dans un piège; ils engagèrent un des officiers de la Cour à l'inviter au souper du Roi, comme de sa part, ne doutant point que cette liberté, qu'il paroîtroit avoir prise de lui-même, *ne* lui attirât l'ndignation d'un prince qui ne l'aimoit pas, et qui ne savoit rien de la supercherie. En effet, Apelles s'y étant rendu par déférence, le Roi irrité de son audace, lui demanda brusquement qui l'avoit appété à sa table. Le peintre répondit. qu'il avoit été invité par un officier, de la part de Sa Majesté. Le Roi lui montrant ses officiers ordinaires, lui dit qu'il vouloit savoir qui d'entr'eux avoit osé prendre cela sur lui. Le peintre, sans s'émouvoir. se tira de ce pas en homme d'esprit et en dessinateur consommé. Il aperçut un réchaut, *alla* y prendre un charbon éteint, et en trois ou quatre coups, il crayonna sur la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité, au grand étonnement de Ptolomée, qui reconnut dès les premiers traits le visage de l'imposteur. Cette aventure le réconcilia avec le Roi d'Egypte, qui le combla ensuite de biens et d'honneurs.

217.

1) *Le vrai moyen de punir les envieux.*

Un Empereur Chinois punit l'envie de la manière peut-être la plus sensible et la plus efficace. Il avoit promu à des places importantes quatre lettrés, *gens* de mérite, *mais* d'une naissance obscure. La jalousie ne put voir leur élévation sans dépit. Elle s'arma de tous ses serpents, elle inonda Pékin de libelles scandaleux qui parvinrent jusqu'à l'Em ereur. Il en fut indigné. Il ordonna qu'on *en* recherchât les uteurs,

pour en faire un exemple sévère. Il consulta le plus prudent et le plus éclairé de ses ministres, sur le genre de supplice dont il falloit les punir. *Prince*, lui dit ce ministre, *je n'en connois qu'un, mais il est plus terrible pour l'envieux que les tortures et la mort même: c'est de le rendre témoin de la prospérité de ceux qu'il poursuit.* L'Empereur combla les lettrés de distinction et de présents. Ces bienfaits irritèrent l'envie; elle exhala de nouvelles fureurs; le prince fit aux lettrés de nouveaux dons. Les envieux ne doutèrent plus qu'au lieu de nuire, chacun de leurs traits *ne* fût l'occasion d'une nouvelle grace: ils gardèrent enfin un profond silence. Bientôt ils tremblèrent que ce silence mal interprété *ne* fût encore favorable aux objets de leur haine, et *ne* portât l'Empereur à les récompenser davantage: ils prirent le parti de faire de leurs rivaux les éloges plus pompeux.

218.

1) *Le Sage connoit tout le prix d'une bonne éducation.*

Le philosophe Sadi rapporte que Chosroès, Roi de Perse, avoit un ministre dont il étoit fort content, et dont il se croyoit aimé. Ce ministre *vint* lui demander la permission de se retirer. „Pourquoi veux-tu me quitter, lui dit le Mo„narque? J'ai fait tomber sur toi la rosée de ma bienfaisance; „mes esclaves ne distinguent point tes ordres des miens.“ Mitrane, ainsi s'appeloit le ministre, le sage Mitrane répondit: „O Roi! je t'ai servi avec zèle, et tu m'en as trop récom„pensé; mais, la nature m'impose aujourd'hui des devoirs „sacrés: souffre que je les remplisse. J'ai un fils; il n'a que „moi pour lui apprendre à te servir comme je t'ai servi. — „J'y consens, dit Chosroès, mais à une condition. Parmi les „hommes de bien, que tu m'as fait connoître, il n'*en* est au„cun qui soit aussi digne que toi d'éclairer et de former l'ame „de mon fils: finis ta carrière par le plus grand service qu'un „homme puisse rendre aux autres hommes; qu'ils te doivent „un bon maître... Prends mon fils, et *va* l'instruire avec „le tien dans la retraite, au sein de l'innocence et de la ver„tu.“ Mitrane partit avec les deux enfants, et ne revint à la Cour que cinq ou six ans après. Chosroès fut charmé de revoir son fils; cependant il ne fut pas long-temps sans remarquer qu'il n'étoit pas égal en mérite à celui de son ancien ministre; il s'en plaignit à Mitrane. „O Roi, lui dit le mi„nistre, mon fils a fait un meilleur usage des leçons que „j'ai données à l'un et à l'autre. Mes soins ont été partagés „également entr'eux; mais mon fils savoit qu'il auroit besoin „des hommes, et je n'ai pu cacher au tien que les hommes „auroient besoin de lui.“ Le préjugé de la naissance n'est que trop souvent un grand obstacle à l'éducation.

219.

1) *Pierre le Grand*, ou *beau trait d'humanité.*

Les Russes venoient d'importer d'assaut la ville *de* Narva, défendue pour la Suède par le général Horn. Comme, malgré les ordres qu'on leur avoit donnés, ils mettoient tout à feu et à sang, Pierre I. se jeta au milieu d'eux l'épée à la main, et leur arracha les femmes et les enfants qu'ils vouloient massacrer. Il tua de sa main plus de cinquante de ces hommes féroces, que l'ivresse du carnage rendoit sourds à sa voix. Enfin il vint à bout de mettre un frein à la fureur et à la licence, et de rassembler ses soldats dispersés.

Le vainqueur, couvert de poussière, de sueur et de sang, se rend à l'hôtel de ville, où les principaux habitants s'étoient refugiés. Son air menaçant et terrible effraie le peuple; il pose, en entrant, son épée sur une table, et adressant la parole à la multitude consternée, qui attendoit dans le silence la décision de son sort: *Rassurez-vous*, dit-il: *ce n'est point du sang de vos concitoyens* que *cette épée est teinte, mais de celui des Russes que je viens d'immoler à votre conservation.* Un trait d'humanité et de courage si sublime devroit être gravé dans toutes les capitales, et rappeler éternellement aux héros une vertu qui les rend si supérieurs à l'homme ordinaire, et qui répand sur leur mémoire un éclat bien plus grand, plus vrai et plus durable, que *ne* pourroient *le* faire les plus éclatantes victoires.

220.

1) *Le Scipion Portugais*, (voyez No. 243.)

Les Portugais étant en guerre dans l'isle *de* Ceylan, Thomas de Susa fit prisonnière une belle Indienne qui venoit d'être promise à un jeune homme d'une figure avantageuse. L'amant, instruit de ce malheur, ne tarda pas à aller se jeter aux pieds de son amante, qui se précipita avec transport dans ses bras. Ils confondent leurs soupirs et versent des torrents de larmes. Lenr malheur leur interdisant l'espoir de vivre libres ensemble, ils se jurent de partager toutes les horreurs de l'esclavage.

Susa, né sensible, est attendri à ce spectacle. C'est assez, leur dit-il, des chaînes de l'amour; puissiez-vous les porter jusqu'au dernier jour de votre vie! Allez, vivez heureux, je vous rends votre liberté.

Les deux amants se jètent à ses genoux. Ils s'attachent pour toujours à leur généreux vainqueur, et veulent vivre sous les lois d'une nation, qui sait user si noblement de sa victoire.

221.

1) *Le Scipion françois.* (v. N. 243.)

Une veuve d'une naissance distinguée, réduite à la plus

affreuse misère, crut trouver une ressource en livrant sa fille au chevalier Bayard. Elle fut conduite chez lui; il la trouva belle comme un ange, mais elle avoit les yeux gonflés de larmes, et elle en répandoit encore. Qu'avez-vous, belle enfant, lui dit-il? *Est-ce* pour pleurer *que* vous êtes venue ici? „Helas! non, Monseigneur, répondit-elle en se jetant à ses „genoux; je ne sais que trop que ma mère m'a livrée à vo„tre discrétion; cependant, je vous assure que je suis inno„cente, et que je n'aurois jamais fait de faute, si on n'eût „employé la violence. Plût à Dieu que je fusse morte avec „l'honneur avant de me voir entre vos mains! mais ma mère „ne m'y a forcée que par misère; car nous mourons de faim." „Là-dessus ses sanglots redoublèrent. J'ai toujours respecté „la vertu, dit Bayard attendri, et je la respecte surtout dans „la noblesse; rassurez-vous, ma chère demoiselle, et venez „avec moi." Le chevalier la conduisit chez une dame de ses parentes; il envoya chercher la mère, et lui fit les plus vifs reproches au sujet de sa conduite envers sa fille. Enfin, notre héros, sachant qu'un honnête homme recherchoit la demoiselle en mariage, lui fit présent de six cents florins pour sa dot; il eut la satisfaction d'avoir sauvé l'honneur d'une fille noble et vertueuse, et d'en avoir fait une femme exemplaire et respectable pour sa conduite.

222.

1) *L'homme sans peur*, ou *dangers de la plaisanterie.*

Louis berton de Crillon avoit une intrépidité si décidée, qu'on ne l'appeloit que l'homme sans peur. Le jeune Duc de Guise, auprès de qui Henri IV l'avoit envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'où cette fermeté pouvoit aller. Pour cela, il fait sonner le boute-selle devant le logis de ce brave, fait mener deux chevaux à sa porte, monte chez lui pour lui annoncer que les ennemis sont maîtres du port et de la ville, et lui propose de se retirer, pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valoit mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la Place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit apercevoir à Crillon plaisanterie. Il prit alors un air plus sévère que lorsqu'il pensoit aller combattre, et serrant fortement le Duc contre la muraille. Il lui dit d'un ton terrible: *Jeune homme, ne te joue jamais à sonder le coeur d'un homme de bien! Par la mort! si tu m'avois trouvé foible, je t'aurois poignardé.* Il se retira ensuite sans en dire davantage, laissant le jeune Duc réfléchir au danger auquel il s'étoit exposé par cette plaisanterie.

223.

1) *Hégétoride*, ou *Dévouement sublime*

Les habitants *de* Thase étant assiégés par les Athéniens, dont ils avoient sécoué le joug, soutinrent leur révolte avec un acharnement dont il y a peu d'exemples; ils décrétèrent même la peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le siège dura trois ans, et fit souffrir à ces malheureux les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes secondèrent leurs efforts avec la même ardeur; et comme on manquoit de cordes pour les machines, elles coupèrent leurs chevelures, et les employèrent à cet usage. La famine devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitants. Hégétoride, Thasien, voyant avec douleur périr ses concitoyens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de la ville. Il se mit la corde au cou, et se présentant à l'assemblée: *Mes compatriotes*, leur dit-il, *faites de moi ce qu'il vous plaira, et ne m'épargnez pas, si vous le jugez à propos; mais sauvez le reste du peuple, en abolissant la loi meurtrière que vous avez publiée contre votre propre intérêt.* Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, et applaudirent au dévouement d'Hégétoride. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laissèrent la vie sauve, et se contentèrent de démanteler leur ville.

224.

1) *La Querelle accommodée*, ou
Vrai remède contre les duels.

Le Grand Gustave, qui, au milieu de ses succès, veilloit sans relâche au maintien du bon ordre, regardoit les combats particuliers comme la ruine totale de la discipline. La fureur des duels étoit, avant lui, une espèce de maladie epidémique. Rien n'étoit plus commun que de voir, non seulement les officiers, mais les simples soldats s'égorger pour une misère. Gustave résolut d'abolir dans son armée une coutume si barbare, il prononça la peine de mort contre tous ceux qui se battroient en duel.

Quelque temps après que cette loi eut été portée, deux officiers supérieur et d'une grande considération, qui avoient eu quelque démêlé ensemble, demandèrent au Roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave est d'abord indigné de la proposition; il y consent néanmoins; mais il ajoute qu'il veut être lui-même témoin du combat, dont il assigne l'heure et le lieu. Il s'y rend avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions; ensuite, il fait appeler le bourreau de l'armée, et lui dit: *Mon ami, à l'instant qu'il y en aura un de tué, abats, devant moi, la tête à l'autre.* A ces mots, les deux généraux restèrent quelque

temps immobiles; puis, ils se jetèrent aux pieds du Roi, lui demandèrent pardon, et se jurèrent une éternelle amitié. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de duels dans les armées Suédoises.

225.

1) *Le juge prudent*, ou *le revenant ajourné*.

Un fermier retournant du marché de Southam, dans le comté *de* Warwick, fut assassiné. Le lendemain, un homme vient trouver la femme de ce malheureux, et lui demande avec empressement, si son mari n'est point revenu la veille? non, réplique cette femme, et je suis dans une inquiétude mortelle. Elle ne sauroit égaler la mienne, répond cet homme; cette nuit, étant dans mon lit parfaitement éveillé, votre mari m'est aparu. il m'a montré des coups de poignard dont son corps est percé, il m'a indiqué la marnière où l'on a jeté son cadavre, et il m'a nommé l'assassin, qui est un tel. L'alarme se répand dans l'endroit, on parcourt la marnière, et l'on y trouve le corps percé de coups. On saisit la personne accusée par l'esprit; on la traîne devant lord Raymond, chef de la justice de Warwick; on l'auroit jetée dans un cachot, si le lord, plus éclairé que les autres, ne se fût opposé à cette violence. Il me semble, Messieurs, leur dit-il, qu'on ne doit pas décider si précipitamment sur le témoignage de l'esprit prétendu. Je vous dirai que toutes ces histoires d'apparitions me paroissent un peu incroyables: nous n'avons d'ailleurs aucune loi, par laquelle il soit permis d'arrêter un homme sur le rapport d'un esprit. Quoiqu'il en soit, si cet esprit a révéle à l'accusateur l'auteur du crime, il ne doit pas manquer de nous en instruire également. Crieur, continua lord Raymond, sommez l'esprit de paroître devant nous! le crieur layant appelé trois fois, et l'esprit ne venant point: Messieurs, reprit le lord, le prisonnier, sur le rapport de tous les témoins que vous avez entendus, est un homme d'une conduite irréprochable. Jamais il n'eut aucun démêlé avec l'homme assassiné. Je le déclare innocent; mais qu'on arrête l'accusateur; sur tous les indices circonstanciés qu'il a donnés de l'assassinat, je soupçonne très-fortement qu'il en est coupable. On saisit cet homme, on l'interroge, il se coupe dans ses réponses, il avoue enfin qu'il est l'auteur du crime, et que la haine seule l'a porté à en accuser son ennemi, pour satisfaire sa vengeance.

226.

1) *Générosité sublime.*

Dans le temps que l'Espagne étoit sous la domination des Maures, un Espagnol se battit en duel contre un jeune homme de cette nation, et le tua. Il se réfugia dans la première maison qu'il trouva ouverte, et qui appartenoit à un

Maure: il implora sa protection. Celui-ci lui offrit la moitié d'une pêche, et lui dit: *Mange ce fruit: tu sais que quand tu l'auras dans la bouche, je ne puis te refuser le droit de l'hospitalité.* Il cacha le cavalier dans un pavillon, dont il prit la clef. Bientôt il apprit que son fils venoit d'être tué par un Espagnol. Il attendit la nuit, et courut au pavillon. Sortez, dit-il au jeune cavalier: celui que vous avez tué, est mon fils; je l'aimois tendrement, sa perte me met au désespoir. Mes voisins affligés vous ont si bien peint, que je n'ai pu vous méconnoître. Je pourrois vous punir: je le voudrois, si je n'écoutois que la voix de la vengeance; mais je vous ai offert à manger: je vous ai donné ma parole, je la tiendrai. Fuyez, dérobez-vous à ceux qui vous poursuivent, profitez des ombres de la nuit. Dieu est juste et bon, et je le remercie de me donner assez de force pour étouffer ma colère, et assez de vertu pour remplir mes engagements.

227.

1) *Il est doublement noble et généreux de secourir un ennemi qui a recours à nous.*

Après sa défaite à Culloden, et la dispersion de sa petite armée, le prétendant erroit, n'ayant près de lui qu'un ou deux officiers, et même quelquefois seul, poursuivi sans relâche par ceux qui vouloient gagner le prix promis à quiconque le livreroit. Ayant un jour fait dix lieues à pied, et se trouvant épuisé de faim et de lassitude, il entra dans la maison d'un homme qu'il s'avoit bien n'être pas dans ses intérêts. Le fils de votre Roi, lui dit-il, vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais, je vous crois assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez le lambeaux qui me couvrent; gardez-les; vous pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. Le gentil-homme fut touché, comme il devoit l'être, de cette marque de confiance; il donna au Prince tous les secours que sa situation permettoit, et garda un secret inviolable. Quelque temps après, ce gentil-homme fut accusé d'avoir donné dans sa maison un asile au prince fugitif, et cité devant les juges. Il se présenta devant eux avec la fermeté que donna la vertu, et leur dit: Souffrez, qu'avant de subir mon interrogatoire, je vous demande quel est celui de vous, qui, dans le cas où le prétendant se fût refugié chez lui, auroit été assez vil et assez lâche pour le livrer? A cette question, le tribunal se leva, et renvoya l'accusé.

228.

1) *Le noble et généreux ennemi réconcilié.*

Le comte Schaftsbury, célèbre dans l'histoire d'Angleterre par la grande part qu'il eut aux mouvements qui agitèrent

le règne du Roi Charles II, étoit devenu, de ministre de ce Prince, son plus dangereux ennemi, et s'étoit jeté dans le parti du parlement. Quelque temps après, on y attaqua M. Hollis sur des négociations secrètes qu'il avoit eues avec le Roi. Rien ne manquoit pour le perdre que des témoins. On comptoit en trouver un, tel qu'on le désiroit, dans la personne du comte, qui avoit été dans le cas de tout savoir. Il y avoit d'autant moins lieu de douter qu'il ne parlât, que c'étoit pour lui une belle occasion, et *une occasion* qui se présentoit d'elle-même, de perdre un ancien ennemi. On cite le Comte et on l'interroge. Il répond qu'il ne peut déposer sur ce qu'on lui demande, parce que, quand même il sauroit quelque chose au désavantage de M. Hollis, il ne devroit point avoir recours à cette voie infâme pour se venger d'un ennemi. Ceux qui l'avoient fait comparoître, l'exhortent, le pressent, le menacent, tout fut inutile. On lui ordonna de se retirer; et plusieurs membres du parlement proposèrent avec tant de chaleur de l'envoyer à la Tour, que ses amis effrayés vinrent le solliciter de céder aux instances de la Chambre; mais il demeura ferme dans sa résolution, et il eut le bonheur que méritoit son action généreuse; *celui* de trouver assez d'amis pour le tirer d'affaire. M. Hollis alla le remercier en termes pleins de reconnoissance et d'estime. Le comte lui dit qu'il ne prétendoit lui imposer aucune obligation par l'action qu'il venoit de faire; qu'il se devoit à lui-même la conduite qu'il avoit tenue, et qu'il auroit fait la même chose pour tout autre; que cependant, il connoissoit assez le mérite de M. de Hollis et le prix de son amitié, pour être prêt à l'accepter comme une insigne faveur, s'il l'en jugeoit digne. M. Hollis, charmé de ce discours, autant que du trait qui y avoit donné lieu, assura le comte d'un sincère attachement. Par-là, ces deux *hommes* généreux, que divisoit une ancienne mésintelligence, devinrent de vrais et fidèles amis.

229.

t) *Le Courtisan généreux*, et *Beau mot de Henri III.*

Henri III, Roi de France, avoit fait arrêter le Roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince ayant trouvé moyen de s'échapper de sa prison, on soupçonna Fervaques d'avoir eu connoissance de cette fuite, et de n'en avoir pas donné avis. Le Roi, furieux, jura dans sa colère que Fervaques paieroit de sa tête cette trahison, et ajouta que celui qui avertiroit ce traître, lui répondroit de sa fuite. *Crillon* et plusieurs courtisans étoient présents, et comme l'on connoissoit Henri III. capable de se porter aux dernières extrémités, Crillon frémit en l'entendant jurer la mort d'un homme de qualité, bon officier *et* d'une valeur reconnue. Il résolut

de l'arracher au péril qui le menaçoit. Il va trouver Fervaques, lui apprend ce qui vient de se passer, et l'exhorte à s'évader. Henri, instruit le matin que Fervaques à disparu, entre dans une colère affreuse. Son imagination est quelques moments errante sur tous ceux qui avoient entendu son serment; mais bientôt ses soupçons se fixent sur Crillon; son estime pour lui les combat et les fortifie en même-temps. Fervaques, lui dit-il, avec un regard furieux, vient d'échapper à ma vengeance, et ne me laisse que l'espoir de l'exercer d'une manière plus éclatante sur celui qui l'y a soustrait: le connoissez-vous? *Oui, Sire,* répondit Crillon. Hé bien, réprit le Roi vivement, nommez-le moi. *Je ne serai jamais délateur que de moi-même,* répliqua Crillon, *mais la juste crainte qu'un innocent ne fût une victime immolée au ressentiment de Votre Majesté, me prescrit de vous livrer le coupable: oui, Sire, je suis celui que vous devez punir, celui qui se seroit cru l'assassin de Fervaques, si j'eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie.* Le Roi étonné, resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui, puis rompant le silence, il dit: *Comme il n'y a qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple dangereux.*

230.

1) *Courage et bienfaisance d'un Paysan.*

La grandeur d'ame ne suppose pas nécessairement une haute naissance. *Les* sentiments généreux se trouvent souvent dans les dernières classes de la société. Un paysan de la Fionie vient d'en fournir un exemple qui mérite d'être connu. Le feu avoit pris au village qu'il habitoit. Il courut *porter* des secours aux lieux où ils étoient nécessaires: mais *ce fut* en vain; l'incendie fit des progrès rapides et l'on *vint* l'avertir qu'il avoit gagné sa maison. Il demande si celle de son voisin est endommagé. Elle brûle, lui dit-on, et vous n'avez pas un moment à perdre si vous voulez sauver vos meubles. J'ai des choses plus précieuses à sauver, répliqua-t-il. Mon malheureux voisin est malade et hors d'état de s'aider lui-même. Sa perte est inévitable s'il n'est pas secouru, et je suis persuadé qu'il compte sur moi. Aussitôt il vole à la maison de cet infortuné, et sans songer à la sienne, qui faisoit toute sa fortune, il se précipite à travers les flammes. Il voit une poutre embrasée, près de s'écrouler, rien ne l'arrête. Il espère que sa promptitude lui fera éviter ce danger, qui sans doute eut fait reculer tout autre d'effroi; il charge son voisin sur ses épaules, et le conduit heureusement en lieu de sûreté.

La chambre économique de Copenhague, touchée de cet acte d'humanité peu commun, s'empressa d'envoyer à ce pay-

san un gobelet d'argent rempli d'écus danois, sur lequel cette action est gravée en peu de mots. Plusieurs particuliers de cette capitale lui ont fait aussi des présents, pour l'indemniser de la perte de sa maison et de ses effets. Leur bienfaisance mérite des éloges. Récompenser la vertu, c'est encourager les hommes à la pratiquer.

231.

1) *Darius et Syloson*, ou *Le service reconnu et récompensé.*

Syloson, frère de Polycrate tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit d'écarlate, dont il témoignoit beaucoup d'envie, et jamais il n'avoit voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, et officier dans les gardes de Cambyse qu'il avoit suivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, et se fit annoncer comme un Grec à qui le Roi avoit obligation. Darius, surpris de cette annonce, et curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut Syloson, et loin d'en rougir, il le loua avec admiration d'une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que *celui* de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, et lui promit *de lui donner* beaucoup d'or et d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au Roi de vouloir le mettre à la tête du gouvernement de Samos, mais sans répandre le sang des citoyens, et en chassant seulement celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frère. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa Cour, qui s'en acquitta avec joie et avec succès.

232.

1) *Les avantages du célibat*, ou *Réponse d'un philosophe à son ami qui lui conseilloit de se marier.*

Solon s'étant rendu à Milet pour voir le philosophe Thalès, la première chose qu'il lui dit en entrant chez lui fut, qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfants. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après, il aposta un étranger, qui feignit de venir directement d'Athènes. Solon lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti? L'étranger, qui savoit fort bien sa leçon, répartit: *Rien que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils de quelque grande personnage, et du plus honnête homme de la ville, qui même se trouvoit pour lors absent.* Ah, interrompit Solon, que ce pauvre père est malheureux! mais comment l'appeloit-on?

Je

Je l'ai ouï nommer fort souvent, répliqua l'étranger, *mais son nom m'est échappé; je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse et de sa justice.* Ainsi, à chaque réponse, Solon se fortifiant dans ses craintes, et déjà plein de trouble dit lui-même son nom à l'étranger, et lui demand si ce jeune homme n'étoit pas *le* fils de Solon. Sur la réponse affirmative de l'étranger, Solon commence à se frapper la tête, et à faire et dire tout ce que la plus violente douleur a coutume d'inspirer. Alors Thalès le prenant par la main et se mettant à rire, lui dit: *Solon, ce qui m'a empêché de me marier et d'avoir des enfants, c'est précisément ce qui t'arrive, et qui te fait ainsi succomber, quoique tu sois un très-ferme et très-vaillant champion; mais console-toi, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu viens d'entendre.*

233.

1) *Les deux amis anglois*, ou *Le service récompensé.*

Les deux classes de l'école de Westminster ne sont séparées que par un rideau, qu'un écolier déchira un jour par hasard. Comme cet enfant étoit d'un naturel doux et timide, il trembloit de la tête aux pieds, dans la crainte du châtiment qui lui seroit infligé par un maître connu pour *être* très-rigide. Un de ses camarades le tranquillisa, en lui promettant de se charger de la faute et de subir la punition: ce que réellement il fit. Dans la suite lorsque la guerre civile éclata, en Angleterre, les deux amis embrassèrent des intérêts opposés: l'un suivit le parti du Parlement, et l'autre le parti du Roi. Celui qui avoit déchiré le rideau, tâcha de s'avancer dans les emplois civils, et celui qui en avoit subi la peine, dans les charges militaires.

Après des succès et des malheurs variés, les républicains remportèrent un avantage décisif dans le nord de l'Angleterre, firent prisonniers tous les officiers supérieurs de l'armée de Charles, et nommèrent peu après des juges pour faire le procès à ceux qu'on nommoit rebelles. L'écolier timide fut du nombre de ces magistrats; il entend prononcer parmi les noms des criminels celui de son généreux ami, qu'il n'a pas vu depuis le collège, il le considère avec toute l'attention possible, croit le reconnoître, le questionne, s'assure qu'il ne se trompe pas, et sans se découvrir, prend sur le champ le chemin de Londres. Il y employa si heureusement son crédit auprès de Cromwel, qu'il préserva son ami du triste sort qu'éprouvèrent les infortunés royalistes.

234.

1) *La reconnoissance récompensée.*

Louis XIV, qui avoit déjà fait bombarder Alger, char-

gea le Marquis du Quesne d'un second bombardement pour punir le Dey de ses infidélités et de son insolence. Le désespoir où étoient les Corsaires, de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte françoise, les porta à attacher à la bouche de leurs canons, des esclaves françois, dont les membres furent portés jusques sur les vaisseaux. Un capitaine algérien, qui avoit été pris dans ses courses et très-bien traité par les françois, tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnut un jour, parmi ceux qui alloient subir le sort affreux que la rage avoit inventé, un officier nommé Choiseul, dont il avoit éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant, il prie, il sollicite, il presse avec instances pour obtenir la conservation de son ami. Tout est inutile. Alors, voyant qu'on va mettre le feu au canon où Choiseul est attaché, il se jète sur lui à corps perdu, l'embrasse étroitement, et adressant la parole au canonier, *lui dit: Tire; puisque je ne puis sauver mon ami, j'aurai au moins la consolation de mourir avec lui.* Le Dey, sous les yeux duquel la scène se passoit, en fut si frappé, tout barbare qu'il étoit, qu'il fit sur le champ mettre Choiseul en liberté.

235.

1) *L'avare habillement corrigé.*

Pythus, prince Lydien, étoit aussi avare envers lui-même, que dur et inhumain à l'égard de ses sujets; il les occupoit sans cesse à des travaux pénibles et infructueux pour eux, en les obligeant d'exploiter des mines d'or et d'argent, qui se trouvoient dans ses domaines. Pendant son absence, ils portèrent leurs plaintes devant la Princesse, épouse de Pythus, et fondant tous en larmes, ils implorèrent son secours. Elle employa un moyen fort extraordinaire pour faire sentir à son mari l'injustice et le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un repas, magnifique en apparence, mais où tout étoit factice: depuis le premier service jusqu'au dessert, tout étoit d'or ou d'argent, et le Prince, au milieu de ces mets brillants et de ces viandes en peinture, demeura à jeun. Il devina facilement le sens de l'énigme; il comprit que la destination de l'or et de l'argent n'étoit pas simplement pour la vue mais pour l'usage, et que négliger, comme il faisoit, la culture de terres, en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'étoit réduire le pays et se réduire lui-même à la famine.

236.

1) *La goutte guérie*, ou
Vengeance suivi d'un heureux effet.

Un homme caustique et médisant, étoit tourmenté d'un violent accès de goutte. Il souffroit beaucoup, mais cela ne l'empêchoit pas de dire du mal des autres. Un de ses voisins,

qu'apparemment il avoit peu ménagé, résolut de se venger de ses sarcasmes, et médita un tour qu'il n'imaginoit pas devoir être aussi salutaire au goutteux. Un soir qu'il le savoit seul, il se masque en nègre et *s'en* va chez lui. Il monte, pousse la porte, entre précipitamment dans la chambre, et s'approche du lit en grimaçant et ne disant mot. Le malade épouvanté de cette visite, demande, qui *est là?* Et dans l'instant, il se sent enlevé par un spectre qu'il croit revenu de l'autre monde pour le tourmenter. Il est vrai que ce prétendu spectre ne le ménage guères; il le prend par les bras, par les jambes, et l'emporte tout transi heurtant, en descendant les degrés, les parties malades de côté et d'autre contre les murs, et le jète sur le pavé, au milieu de la cour: il se disposoit à le reprendre pour recommencer sa promenade, lorsqu'il le vit se relever et s'enfuir aussi vite que si jamais il n'eut eu la goutte: et en effet il ne l'avoit déjà plus, et il ne l'eut jamais depuis.

237.

i) *Le bon fils, à l'école militaire.*

Un enfant de très-bonne naissance, placé à l'école militaire, se contentoit *de manger de la* soupe et du pain *seç* avec de l'eau. Le Gouverneur averti de cette singularité et l'attribuant à une dévotion mal entendue, l'en reprit. Le jeune enfant continuoit toujours. Le Gouverneur en instruisit M. Paris Duverney, qui fit venir le jeune élève; après lui avoir représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de l'école, voyant qu'il ne s'expliquoit point sur le motif de sa conduite, il fut contraint de le menacer de le renvoyer dans sa famille, dans le cas où il ne profiteroit pas de cette leçon. *Hélas! Monsieur,* dit alors l'enfant, *vous voulez savoir la raison que j'ai d'en agir comme je fais, la voici:* Dans la maison de mon père, je ne mangeois que du pain noir et en petite quantité; ici, je mange de bonne soupe, le pain est bon, blanc et à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, et je ne puis me résoudre à manger davantage, me souvenant de l'état de mon père et de ma mère.

M. P. D. et le Gouverneur ne purent retenir leurs larmes, en voyant la sensibilité et la fermeté de cet enfant. Monsieur, reprit M. P. D., si Monsieur votre père a servi, n'a-t-il point de pension? Non, répondit l'enfant; pendant un an, il en a sollicité une: le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, et il a mieux aimé retourner végéter dans sa province, que de faire des dettes à Versailles. Eh bien, dit M. P. D., si le fait est vrai, je vous promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parents sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset:

recevez pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du Roi; et quant à Monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six mois de pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous en inquiétez pas, répondit M. P. D., nous en trouverons les moyens. Ah! Monsieur, repartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai tout en abondance; cet argent me deviendroit inutile, et il fera grand bien à mon père pour ses autres enfants.

238.

1) *L'heureuse acquisition.*

Le Cardinal d'Amboise avoit fait bâtir un magnifique château à la campagne: cette superbe maison étoit resserrée de tous côtés par des possessions étrangères; un gentil homme du Cardinal crut faire sa cour à son maître, en déterminant un de ses amis à lui vendre une terre titrée, dont les possessions étoient contigues au château. Le Seigneur fut invité à dîner. Après le repas, le Cardinal l'ayant conduit dans son cabinet, lui demanda par quel motif il vouloit vendre sa terre. Monseigneur, répondit le gentil-homme, c'est pour vous accommoder d'un bien qui est si *fort* à votre bienséance. Gardez votre terre, répliqua le Cardinal; c'est l'héritage de vos pères, le premier titre du nom illustre qu'ils vous ont transmis, et que vous devez conserver à vos descendants. Je préfère d'ailleurs un voisin tel que vous à toutes les commodités de mon château. Monseigneur, reprit le gentil-homme, je suis très-attaché à ma terre, et ce qu'il vous a plu de me faire observer, me la rend infiniment plus précieuse; mais j'ai une fille: un gentil-homme du voisinage voudroit l'épouser; le nom, la fortune, le caractère, tout me convient; mais il demande un dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre, je pourrois faire le bonheur de ma fille, et placer avantageusement pour moi le restant de la somme. Ce projet n'a rien que de raisonnable, répondit le Cardinal; cependant n'y auroit-il pas quelque moyen de marier votre fille comme vous le désirez, et de conserver votre terre? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter de quelqu'un de vos amis, la somme dont vous avez besoin, sans intérêts, et remboursable à des termes fort éloignés; économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, et vous acquitter sans presque vous en apercevoir? Ah! Monseigneur, s'écria le gentil-homme, où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés? *Ayez meilleure opinion de vos amis,* répliqua le Cardinal en lui tendant la main,

mettez-moi du nombre, et recevez la somme dont vous avez besoin, aux conditions que je viens vous expliquer. Le Gentil-homme tombant aux genoux de son bienfaiteur, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble; et le Cardinal ne parut jamais si content, que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.

239.

1) *La prudence récompensée, et la cupidité confondue.*

Louis XI. avoit reçu dix mille écus d'or en présent. Il fit étaler cette somme, alors très-considérable, sur une grande table; et pour animer les désirs et l'espérance des courtisans qui l'accompagnoient: *Eh bien*, leur dit-il, *voilà bien de l'argent; on m'en a fait présent; je ne veux pas que cela entre dans mes coffres: ceux qui m'ont bien servi n'ont qu'à parler. Ce fut* à ceux dont les regards lui parurent les plus avides *qu*'il s'adressa d'abord. Sur l'ordre qu'il en donna, chacun ne manqua pas de détailler les services qu'il avoit rendus au Prince et à l'état, et d'établir de son mieux les droits qu'il croyoit avoir sur les dix mille écus. Le Roi, avec une bonté engageante, venoit lui même à l'appui, et donnoit son approbation à tout ce qu'on lui disoit. S'adressant enfin à Pierre de Morvilliers, son chancelier, il lui demanda pourquoi il ne s'étoit pas encore expliqué sur les services qu'il lui avoit rendus? Celui-ci, en habile courtisan qui connoissoit son maître, lui répondit: *qu'il étoit bien plus occupé de sa reconnoissance que de ses désirs, bien moins en peine d'obtenir de nouveaux bienfaits, que de se rendre digne, s'il étoit possible, de ceux dont Sa Majesté l'avoit comblé. A ce que je vois*, dit le Roi, *mon chancelier n'a besoin de rien; je suis ravi d'avoir un homme si riche à moi.* Il ajouta quelques réflexions, qui donnèrent d'abord lieu de croire qu'en effet la part du chancelier ne diminueroit rien de la somme; mais Louis se tournant tout-à coup vers lui, lui dit d'un ton grave *et* plein de dignité: *Souffrez, Monsieur, que j'ajoute encore à vos richesses. Acceptez cette somme entière; elle est à vous, et je veux qu'elle vous soit envoyée sur le champ. Pour vous*, dit-il aux autres, d'un ton qui condamnoit assez leur avidité, *attendez, et réservez-vous pour une autre occasion.*

240.

1) *Capitulation de Barcelone*, ou
Beau trait de probité.

Dans la guerre de la succession d'Espagne, les Allemands et les Anglois sous les ordres de Mylord Péterborough faisoient le siège de Barcelone. Le Viceroi, homme foible, voyant un ennemi puissant au dehors, et un peuple séditieux au dedans, se détermina à se rendre. Il eut une conférence

avec Mylord Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étoient pas encore signés, quand on entend tout-à-coup des cris et des hurlements. *Vous nous trahissez*, dit le Viceroi à Peterborough: *nous capitulons de bonne foi, et voilà vos Anglois qui sont entrés dans la ville par les remparts. Vous vous trompez*, répondit Mylord Peterborough; *il faut que ce soient des troupes allemandes. Il n'y à qu'un moyen de sauver votre ville: c'est de me laisser entrer sur-le-champ avec mes Anglois; j'appaiserai tout, je reviendrai à la porte achever la capitulation.* Il parloit d'un ton de vérité et de grandeur, qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laissa entrer. Il court avec ses officiers; il trouve des Allemands et des Catalans, qui saccageoient les maisons des principaux citoyens; il les chasse: il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient; il rencontre la Duchesse de Popoli entre les mains des soldats, près d'être déshonorée; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout apaisé, il retourne à cette porte et signe la capitulation. Les Espagnols étoient confondus de voir tant de magnanimité dans les Anglois, que la populace avoit pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étoient d'une autre religion.

241.

1) *Le chevalier Bayard.*

La ville *de* Bresse s'étant révoltée contre les françois, qui en étoient les maîtres depuis la bataille d'Aignadel, fut attaquée, prise et saccagée avec une fureur qui a peu d'exemples. Le chevalier Bayard, blessé au commencement de l'action, se fit porter chez des gens de qualité; il fit placer à leur porte deux soldats, qu'il dédommagea par un don de huit cents écus du sacrifice qu'ils lui faisoient en s'abstenant de piller. Lorsque le chevalier se détermina à partir, la maîtresse de la maison se jeta à ses genoux: „*Le droit de la* „*guerre*, lui dit elle, *vous rend le maître de nos biens et de* „*nos vies! et vous nous avez sauvé l'honneur. Nous es*„*pérons de votre générosité, que vous ne nous traiterez pas* „*avec rigueur et que vous voudrez bien vous contenter d'un* „*présent plus proportionné à notre fortune qu'à notre recon*„*noissance.*" Elle lui présente en même temps un petit coffre rempli de ducats. Bayard lui demande en souriant, combien il y en a. „*Deux mille cinq cents, Monseigneur*, „répond la dame, en tremblant; *mais si vous n'êtes pas* „*content, nous ferons nos efforts pour en trouver davan*„*tage.*" *Non, Madame*, dit le chevalier, *je ne veux point d'argent: les soins que vous avez pris pour moi, sont bien au dessus des services que j'ai pu vous rendre: je vous demande votre amitié, et vous conjure d'accepter la mienne.*

Une modération si rare cause plus de surprise que de joie à la dame. Elle se jète de nouveau aux pieds du chevalier, et lui dit qu'elle ne se relevera point, qu'il n'ait accepté cette marque de sa gratitude. *Puisque vous le voulez*, reprend Bayard, *je ne vous refuserai point; mais ne pourrai-je pas avoir l'honneur de saluer vos deux filles?* Dès qu'elles furent arrivées, il les remercia de leur attention à lui faire compagnie et à l'amuser. *Je voudrois bien*, ajouta-t-il, *vous témoigner ma reconnoissance; mais les gens de guerre ont rarement des bijoux convenables aux personnes de votre sexe. Madame votre mère m'a fait présent de deux mille cinq cents ducats; je vous en donne à chacune mille, pour vous aider à vous marier: je destine les cinq cents autres aux religieuses de cette ville, qui ont été pillées; et je vous prie d'en faire la distribution.*

242.

1) *Le Héros désintéressé.*

Le chevalier Bayard avoit été averti par ses espions, que le grand capitaine Gonsalve de Cordoue, qui commandoit les Espagnols dans le royaume *de* Naples, devoit recevoir des sommes considérables pour la solde de ses troupes. Comme ce convoi ne pouvoit arriver à sa destination que par deux chemins, le chevalier se mit en embuscade sur l'un avec vingt hommes, et en plaça vingt-cinq, conduits par Tardieu, sur l'autre. Le hasard amenant les Espagnols à Bayard, il fond sur eux l'épée à la main, et les effraie tellement, que sans prendre garde à la force de celui qui les attaque, ils s'enfuient et abandonnent leur convoi. Les coffres sont portés dans une ville voisine, et il s'y trouve quinze mille ducats, qui sont étalés sur une grande table. Tardieu arrive dans cet instant, et contemplant avec des yeux avides ce monceau d'or, il s'écrie qu'il lui en revient la moitié, puisqu'il a été de l'entreprise. J'en conviens, répondit le chevalier mécontent de son ton; mais vous n'avez pas été de la prise, et de plus, étant sous mes ordres, votre droit est subordonné à ma volonté. Tardieu, oubliant ce qu'il devoit à son bienfaiteur et à son chef, *alla* sur-le-champ se plaindre au Général.

On fut fort surpris de voir un ami du chevalier l'accuser d'injustice et d'avidité, lui que ses ennemis mêmes trouvoient si équitable et si généreux. La cause fut examinée, et Tardieu condamné. Il s'étoit déjà jugé lui-même. Je suis plus fâché, dit-il à Bayard, de ce que j'ai fait contre vous, que de la perte de ce que j'espérois. Comment pourrois-je avoir du chagrin de vous voir riche? Ne sais-je pas que vous ne l'êtes que pour vos amis, et pour moi en particulier? Le Chevalier l'embrasse en souriant, et fait compter une seconde fois les ducats. Tardieu n'est pas maître de son transport:

Ah, la belle dragée! s'écria-t-il; si j'en avois la moitié, je serois à mon aise pour toute ma vie. A Dieu ne plaise, répondit Bayard, que pour si peu de chose je chagrine un brave gentil-homme! Prenez la moitié de la somme; c'est avec plaisir que je vous donne de mon gré ce que jamais vous n'auriez eu par force. Le chevalier fit ensuite assembler la garnison, et lui distribua le reste du butin. Le trésorier Espagnol, en présence de qui tout cela se passoit, admira un si grand désintéressement; mais il craignoit que le vainqueur, après avoir tout donné, *ne* se réservât le prix de sa rançon, et *ne* l'exigeât d'autant plus forte. Bayard, qui s'aperçut de son inquiétude, se hâta de la dissiper. Mon métier d'homme de guerre, lui dit-il, m'a obligé de vous prendre. Je ne vous dissimulerai pas que j'en suis fort aise, puisque ce succès m'a mis en état de faire du bien à mes compagnons, et que ce que je vous ai enlevé appartenoit à votre maitre, notre ennemi; mais, *pour* tout ce qui est à vous, je vous le laisse: vous êtes libre, et vous pouvez partir quand il vous plaira. Il lui donna en même temps un trompette pour le conduire au camp Espagnol. Pour Tardieu, il fut riche toute sa vie du présent que lui avoit fait Bayard; il obtint facilement dans le Rouergue, sa patrie, la main d'une riche héritière; les fruits de cette douce union existent encore aujourd'hui dans le comte d'Eu et portent le titre *de* marquis de Malessie.

243.

1) *Scipion l'Africain.*

La ville *de* Carthagène en Espagne, ayant été emportée d'assaut par Scipion l'Africain, on y fit un grand nombre de prisonniers de l'un et de l'autre sexe. Les soldats amenèrent au vainqueur une jeune personne d'une beauté si accomplie, qu'elle attiroit tous les regards. Il s'informa qui elle étoit, et ayant appris qu'Allucion, prince des Celtibériens, étoit sur le point de l'épouser, il l'envoya chercher, ainsi que les parents de la jeune prisonnière. Allucion ne parut pas plus tôt en sa présence, qu'il le prit en particulier, et pour calmer les inquiétudes qu'il pouvoit avoir au sujet de la jeune Espagnole, il lui parla en ces termes: „Nous sommes jeunes, vous „et moi; ce qui fait que je puis vous parler avec plus de li„berté. Ceux des miens qui m'ont amené votre future épouse, „m'ont en même temps assuré que vous l'aimiez avec tendresse; „et sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Si, „comme vous, je songeois à prendre un engagement, et que „je ne fusse pas uniquement occupé des affaires de ma patrie, „je souhaiterois que l'on favorisât une passion si honnête et „si légitime; je me trouve heureux de pouvoir, dans la con„joncture présente, vous rendre un pareil service. Celle que „vous devez épouser, a été parmi nous, comme elle auroit

„été dans la maison de son père et de sa mère. Je vous l'ai „réservée, pour vous en faire un présent digne de vous et de „moi. La seule reconnoissance que j'exige de vous pour ce don, „c'est que vous soyez ami du peuple Romain."

Allucion, pénétré de réconnoissance et de joie, embrassoit les genoux de Scipion, et prioit les dieux de récompenser un si grand bienfait, n'étant pas en état de le faire lui-même autant qu'il l'auroit souhaité, et *que* le méritoit son généreux bienfaiteur. Scipion fit ensuite venir le père, la mère, et les autres parents de la jeune fille. Ils avoient apporté une grande somme d'argent pour la racheter; mais quand ils virent qu'il la leur rendoit sans rançon, ils le conjurèrent de recevoir d'eux cette somme comme un présent, et témoignèrent que par cette complaisance et cette nouvelle grace, il mettroit le comble à leur reconnoissance. Scipion, ne pouvant résister à des prières si vives et si pressantes, leur dit qu'il acceptoit ce don. Alors, s'adressant à Allucion: „J'a„joute, dit-il, à la dot que vous devez recevoir de votre „beau-père, cette somme, que je vous prie d'accepter comme „un présent de noces."

Ce jeune prince, charmé de la libéralité de Scipion, *alla* publier dans ses états les louanges d'un si généréux vainqueur. Il s'écrioit dans les transports de sa reconnoissance, „Qu'il étoit venu en Espagne un jeune héros semblable aux „dieux, qui se soumettoit tout, moins encore par la force de „ses armes, que par les charmes de ses vertus et la gran„deur de ses bienfaits." C'est pourquoi, ayant fait des levées dans le pays qui lui étoit soumis, il revint quelques jours après *trouver* Scipion, avec un corps de quatorze cents cavaliers.

Allucion, pour rendre plus durables les marques de sa reconnoissance, fit graver dans la suite cette belle action sur un bouclier d'argent, dont il fit présent à Scipion: présent infiniment plus glorieux que tous les trésors et tous les triomphes. Ce bouclier pesoit 42 marcs d'argent fin, ce qui fait environ 1300 livres de France; il avoit été englouti dans les eaux au passage du Rhône, où périt sans doute une partie de l'équipage de Scipion à son retour d'Espagne en Italie. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusqu'à l'an 1665, où quelques pêcheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet des médailles de Paris.

244.

1) *Le sacrifice sublime*, ou
Rare exemple de sensibilité au malheur d'autrui.

Peu des temps après la bataille de Fontenoy, gagnée par les François en 1745, le Ministère Anglois résolut d'envoyer à l'armée des Alliés un renfort considérable: un corps de

troupes reçut ordre de se rendre dans le parc Saint-James, afin que les officiers fissent un choix. Parmi les spectateurs, il se trouva une jeune personne de seize ans, qui, vêtue en paysanne, intéressoit tout le monde par l'air de tristesse et d'inquiétude qu'on lui remarquoit. C'étoit la femme d'un des soldats dont on alloit décider le sort. Il étoit fils d'un riche fermier. Son père s'étoit donné tous les soins possibles pour obtenir son congé; mais, comme il étoit bien fait, fort et vigoureux, son capitaine avoit refusé toutes les offres qu'on lui avoit faites. Aussitôt qu'il fut nommé de ceux qui devoient passer la mer, la jeune femme fondit en larmes, se trouva mal; revenue à elle, elle *alla* se jeter aux genoux du capitaine. Tout le monde pleuroit; le capitaine seul étoit inébranlable. Hé bien! dit la malheureuse femme, je le suivrai, je partagerai avec lui tous les périls auxquels il sera exposé. En disant cela, elle embrassoit son mari, et l'inondoit de larmes. Tout-à-coup un jeune homme se présente à l'officier: *Monsieur*, lui dit-il, *ces jeunes gens s'aiment, ils sont heureux, la femme est enceinte; moi, je n'ai ni père, ni femme, ni enfants; recevez-moi à la place de cet infortuné jeune homme. Je suis fort et vigoureux, et en état de supporter comme lui les fatigues de la guerre* Avez-vous du goût pour le service, lui demanda l'officier? *Aucun*, répondit le jeune homme, *et la plus grande récompense ne pourroit même me déterminer à prendre le parti des armes. Je n'ai d'autre motif que de rendre service à ce malheureux soldat.* L'officier étonné et attendri lui accorda sa demande, fit son engagement, et écrivit le congé du soldat, qui à son tour refusa de le recevoir. Il fallut, pour le déterminer à l'accepter, l'assurance positive *que lui donna* l'officier, qu'il n'étoit plus soldat, et l'ordre qu'il lui intima de quitter à l'heure même son habit et ses armes, et de les remettre à celui qui avoit pris sa place. Chaque moment de bonheur qu'auront goûté les deux époux, leur aura sans doute rappelé l'homme généreux à qui ils le devoient, et ils auront prononcé son nom jusqu'au tombeau, avec la reconnoissance qu'inspire un bienfaiteur si sensible.

245.

1) *Le Conseiller humain et bienfaisant.*

En 1662, on éprouva à Paris une longue et cruelle famine. Un soir des grands jours d'été, M. de Salo, Conseiller au parlement, et premier auteur du plus ancien de tous les journaux, celui des *Savants;* venoit de se promener, suivi seulement d'un laquais. Un homme l'aborde au coin d'une rue, lui présente un pistolet, et lui demande la bourse ou la vie, mais en tremblant lui-même plus que celui à qui

il la demandoit. *Vous vous adressez mal*, lui dit M. de Salo, *je ne vous ferai pas riche, je n'ai que trois pistoles que je vous donne très volontiers.* Le voleur les prit, et s'en alla, sans lui *rien* demander davantage. Quand il fut parti, M. de Salo donna ordre à son laquais de le suivre adroitement, d'observer le mieux qu'*il lui seroit* possible où il se retireroit, et de venir lui en rendre compte. Le laquais suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain. A dix ou douze maisons plus loin, il entra dans une allée et monta à un quatrième étage. En arrivant chez lui, il jète son pain au milieu de la chambre, et dit à sa femme et à ses enfants, mangez, voilà un pain qui me coûte cher; rassassiez-vous en; *un* de ces jours je serai pendu, et vous en serez cause. Sa femme qui pleuroit, l'ayant appaisé le mieux qu'elle put, ramassa le pain, et en donna à quatre petits enfants qui mouroient de faim. Le laquais, qui avoit pris des précautions pour n'être pas aperçu, retourna vers son maître, après avoir bien remarqué la maison et la rue. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Salo s'y fit conduire par son laquais et s'informa qui logeoit au quatrième étage. On lui répondit que c'étoit un cordonnier, bon homme, et bien serviable, mais chargé de famille, et dans la dernière misère. Il monte, heurte à la porte, et dès qu'on lui eut ouvert, il est frappé du spectacle qui se présente à sa vue; une femme couverte de haillons qui tomboient en lambeaux; quatre petits enfants ensevelis dans la paille qui leur servoit de lit et d'habit, un homme dont l'air pâle et l'habillement déchiré annonçoient le plus affreux dénuement. Le chef de cette misérable famille reconnoit celui qu'il avoit volé la veille. Il se jète à ses pieds, lui demande pardon, et le conjure de ne pas le perdre: il lui avoue que, le travail lui ayant manqué, il avoit tout vendu, lit, habits, linge, pour nourrir sa femme et ses enfants; et qu'il avoit fait la veille son premier vol, afin de ne pas mourir de faim. *Ne faites pas de bruit*, lui dit M. de Salo, *je ne viens pas ici pour vous perdre. Je sais que vous êtes cordonnier: tenez, voilà trente pistoles que je vous donne, achetez des cuirs, travaillez pour gagner la vie à vos enfants, je ne vous abandonnerai pas*, *tant* que *j'apprendrai que vous vous conduisez en honnête homme.*

246.

1) *Le boulanger humain et bienfaisant.*

Un boulanger de Lyon, homme charitable, non content d'accueillir les pauvres, s'informoit de leurs noms, de leurs demeures, avec autant d'ardeur et de soin qu'un autre chercheroit à se procurer des pratiques; il pénétroit dans leurs

réduits, les consoloit, leur fournissoit des secours, &c. Tous les deux jours, *Mazard*, c'est le nom de ce respectable boulanger, cuisoit une certaine quantité de pains, qu'il distribuoit *gratis* aux pauvres ouvriers. Un soir, il voit un homme lui dérober deux pains, il se garde bien de crier au voleur...; mais il le suit jusqu'à un grenier qui servoit de demeure à cet infortuné; il le voit, à travers la porte, distribuer, en pleurant, les deux pains volés, à quatre petits enfants, sans en rien réserver pour lui-même. — „Mangez, leur disoit-il, „mangez; pour moi, je n'ai pas besoin de chercher à me nourrir, je meurs de douleur... J'ai fait une vilaine action! hélas! si vous saviez!..." *Mazard* entre aussitôt, il le gronde de ce qu'il ne s'est pas adressé à lui avec confiance, il lui donne sa bourse, lui dit de venir tous les jours chez lui chercher du pain; mais ensuite, par une réflexion que la délicatesse lui suggère, il se charge de lui en apporter lui-même. Par le même principe, il tait cette bonne action, que d'ailleurs il trouve toute simple: mais les enfants du malheureux en instruisirent le fils du boulanger; ce dernier la divulgua, et, par cette indiscrétion, s'attira l'animadversion de son père, au point que *Mazard* fut plusieurs mois sans vouloir le revoir, et qu'il ne lui pardonna que d'après les instances des enfants du malheureux, qu'il continuoit de secourir.

247.

1) *Probité de Fabricius et bon mot de Pyrrhus.*

Les Romains étant en guerre avec Pyrrhus, Roi d'Epire, un inconnu vint trouver dans son camp le consul Fabricius, et lui rendit une lettre du médecin de ce Prince, qui offroit de l'empoisonner, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit, en terminant la guerre sans aucun danger pour eux.

Fabricius, conservant toujours le même fond de probité et de justice au milieu de la guerre, qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, et sachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frappé d'une juste horreur à une telle proposition. Après en avoir conféré avec son collègue Emilius, il écrivit promptement à Pyrrhus, pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre étoit conçue en ces termes:

Cajus Fabricius et Quintus Emilius Cons. au Roi Pyrrhus, Salut.

„Il paroit *que* vous vous connoissez mal en amis et en „ennemis, et vous en tomberez d'accord, quand vous aurez „lu la lettre qu'on nous a écrite: car vous verrez que vous „faites la guerre à des gens de bien et d'honneur, et *que vous* „donnez toute votre confiance à des méchants et à des per„fides. *Ce n'est* pas seulement pour l'amour de vous *que*

nous vous donnons cet avis, mais pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne fournisse point une occasion de nous calomnier, et que l'on ne croie pas que nous avons „eu recour à la trahison, parce que nous désespérions de ter„miner heureusement cette guerre par notre courage."

Pyrrhus ayant lu cette lettre, s'écria plein d'admiration: *Je reconnois Fabricius. Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route ordinaire, que de détourner ce Romain du sentier de la justice et de la probité.* Quand il eut bien avéré le fait énoncé dans la lettre, il fit punir du dernier supplice son médecin; et pour témoigner à Fabricius et aux Romains sa reconnoissance, il renvoya au Consul tous les prisonniers sans rançon. Les Romains, qui ne vouloient point accepter ni une grace de leur ennemi, ni une récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne refusèrent pas les prisonniers, mais ils lui renvoyèrent un pareil nombre de Tarentins et de Samnites.

248.

1) *Le jeune Cyrus.*

Cyrus ayant atteint l'âge de douze ans, partit avec sa mère, pour aller voir Astyage, son grand-père, en Médie. Ce prince, à qui l'on avoit dit beaucoup de bien de son petit-fils, avoit une grande envie de le voir. Cyrus trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. *Le* faste, *le* luxe, *la* magnificence y régnoient partout. Il charmoit son grand-pére par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnoit tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes.

Astyage, voulant lui faire perdre l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil, et comme Astyage en paroissoit surpris: „les Perses, dit-il, au lieu de tant d'aprêts pour „appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour „arriver au même but: un peu de pain et de cresson les y „conduisent."

Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du Roi qui se trouvèrent présents; à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage; à un troisième, parce qu'il prenoit grand soin de sa mère. Sacas, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre la charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience: et comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent

qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoigna quelque peine de l'affront fait à un officier, pour qui il avoit une considération particuliére, et qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire. „Ne faut-il que cela, mon père, reprit Cy-„rus, pour mériter vos bonnes graces? je les aurai bientôt „gagnées; car je me fais fort de vous servir mieux que lui.‟ Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité et une grace qui charmèrent Astyage et Mandane; quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant, il s'écria plein de joie: O Sacas, pauvre Sacas! te voilà perdu: j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié: je suis très-content, mon fils, lui dit-il: on ne peut mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle: c'est de faire l'essai. L'échanson, avant de présenter la coupe au prince, avoit coutume de verser de la liqueur dans la main gauche, et d'en goûter. Ce n'est point par oubli, reprit Cyrus, que j'en use ainsi. Et pourquoi donc? dit Astyage. C'est que j'ai appréhendé *que* cette liqueur *ne* fût du poison. Du poison! et comment cela? Oui, mon père; car il n'y a pas longtemps, que dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre Cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort et à travers. Vous paroissiez avoir oublié que vous étiez Roi, et vos courtisans, qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand vous voulûtes vous mettre à danser, vous ne pouviez vous soutenir. Comment! reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père? jamais, repondit Cyrus, quand il a bu, il cesse d'avoir soif; et voilà tout ce qui lui *en* arrive.

249.

1) *Chélonide épouse et fille.*

Léonidas, Roi de Sparte, étant poursuivi comme infracteur des loix de la patrie par Cléombrote son propre gendre, se réfugia dans le temple de Minerve; cité ensuite pour rendre compte de sa conduite, devant l'assemblée du peuple, il ne jugea point à propos de se représenter et se retira à Tégée. En conséquence il fut privé du royaume, qui passa à son gendre. Chélonide après avoir inutilement sollicité pour son père, le suivit dans son exil et abandonna son mari. Quelque temps après, une nouvelle révolution ayant rétabli Léonidas sur le trône, et forcé Cleombrote de se réfugier dans le temple de Neptune, son beau-père *alla* l'y investir avec une

troupe des soldats, et étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportements que malgré qu'il fût son gendre, il avoit conspiré contre lui, qu'il lui avoit ôté le royaume, et qu'il l'avoit chassé de sa patrie.

Cléombrote n'avoit rien à répondre à ses reproches; il gardoit un profond silence, et sa contenance marquoit sa confusion. Chélonide, qui avoit d'abord embrassé le parti de son père injustement persécuté, et quitté son mari pour le suivre, quitta alors, sans balancer, son père triomphant pour son mari malheureux; assise auprès de cet époux, dont elle n'avoit pas daigné partager la grandeur, suppliante comme lui elle le tenoit tendrement embrassé. Tous les spectateurs fondoient en larmes et admiroient la vertu de cette femme et son amour conjugal. „Mon père, s'écria cette digne épouse, „montrant ses habits de deuil et ses cheveux épars et négligés, ces habits si lugubres, ce visage abattu, et l'affliction „où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que „j'ai pour Cléombrote; ce sont les restes et les suites du deuil „que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, et „pour votre fuite de Sparte. Que faut-il donc que je fasse „présentement? Faut-il que, pendant que vous régnez à „Sparte, et que vous triomphez de vos ennemis, je continue „de vivre dans la désolation où je me trouve? Ou faut-il „que je prenne des robes magnifiques et royales, lorsque je „vois ce mari, que vous m'avez donné dans ma jeunesse, sur „le point d'être égorgé de vos propres mains? S'il ne peut „désarmer votre colère, ni vous fléchir par les larmes de sa „femme et de ses enfants, sachez qu'il souffrira un supplice „plus cruel que celui que vous lui préparez, lorsqu'il verra „sa femme, qui lui est si chère, mourir avant lui. Car comment pourrois-je vivre? comment pourrois-je me trouver „avec les autres femmes de Sparte, moi, qui n'aurai pu par „mes prières toucher de compassion ni mon mari pour mon „père, ni mon père pour mon mari; et qui, et femme et fille, „me serai toujours vue également malheureuse et toujours „un objet de mépris pour les miens? Quant à mon mari, s'il „a pu avoir quelques raisons pour excuser ce qu'il a fait, je „les lui ai ravies en le quittant, en prenant votre parti, et „en servant presque de témoin contre lui-même, et vous, „vous lui fournissez des moyens bien plausibles de justifier „son injustice, en faisant voir par votre conduite, que la „royauté est un si grand bien et *un bien* si désirable, que „pour l'obtenir on peut avec justice égorger ses gendres, et „sacrifier le bonheur de ses enfants.“

En faisant ces lamentations Chélonide appuya son visage sur la tête de Cléombrote, et tourna sur les assistans des yeux abattus par la tristesse, et dont les larmes avoient terni tout

l'éclat. Léonidas, après avoir déliberé un instant avec ses amis, ordonna à Cléombrote de se lever et de sortir promptement de Sparte. En même temps, il pria instamment sa fille de demeurer, et de ne pas l'abandonner après la marque de tendresse qu'il venoit de lui donner, en lui accordant la grace de son mari; mais il ne put la persuader, et dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfants entre les bras, prit l'autre, et après avoir fait sa prière à la Déesse, elle alla en exil avec lui. Si Cléombrote n'eût eu le cœur entièrement corrompu par *la* vaine gloire et par une ambition démésurée de régner, il auroit trouvé que l'exil, avec une compagne si vertueuse, étoit pour lui un bonheur préférable à la royauté.

250.

1) *Le médecin habile.*

Antiochus, fils de Seleucus, Roi de Syrie, tomba dans une maladie de langueur; dont les médecins ne pouvoient découvrir la cause, et qui, par cette raison, paroissoit sans remède et ne laissoit aucun espoir de guérison. On peut juger de l'inquiétude et de la douleur d'un père, qui se voyoit près de perdre un fils destiné à lui succèder dans ses vastes états, et qui faisoit toute la douceur de sa vie. Erasistrate, l'un des médecins, plus attentif et plus habile que les autres, ayant examiné avec soin et suivi de près tout les symptomes de la maladie du jeune Prince, crut enfin en avoir découvert la vraie cause. Il jugea que son mal n'étoit qu'un effet de l'amour, et il ne se trompoit point; mais il n'étoit pas facile d'en découvrir l'objet. Voulant s'en assurer, il passoit les journées entières dans la chambre du malade, et quand il y entroit quelque dame, il observoit attentivement ce qui se passoit sur le visage du Prince. Il remarqua qu'il étoit toujours dans une situation égale, excepté quand Stratonice, sa belle-mère, entroit chez lui, seule ou avec son époux. Quand le médecin se trouva seul avec son malade, il sut, par des interrogations adroites, tourner si bien son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimoit éperdument la Reine et qu'il avoit cherché inutilement à vaincre cette passion.

C'étoit beaucoup d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal; mais le plus difficile restoit à faire: c'étoit d'y apporter le remède. Comment faire une telle proposition à Seleucus? La première fois que ce prince demanda comment se portoit son fils, Erasistrate lui répondit, que son mal étoit incurable, parce qu'Antiochus aimoit une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le père surpris et affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit? Parce que, dit le médecin, c'est la mienne, et *que* je ne la lui donnerai point.

Vous ne la céderez pas, repartit le Roi, pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement! Est-ce là l'attachement que vous avez pour moi? Seigneur, reprit le médecin, mettez-vous pour un moment en ma place. Lui céderiez-vous Stratonice? Et si vous, qui êtes père, ne consentez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse? Ah! plût aux Dieux, s'écria Seleucus, que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement! je lui céderois de tout mon cœur et Stratonice et l'Empire même. Eh bien, dit Erasistrate, le remède est entre vos mains: c'est Stratonice qu'il aime. Le père, instruit des soins assidus du médecin dans la recherche du mal de son fils, et frappé du détour ingénieux qu'il avoit pris pour le lui découvrir, lui donna cent talents; et le jeune Prince, bientôt rendu à la santé, fut couronné avec Stratonice Roi de la haute Asie.

251.

1) *Le bon usage des richesses*, ou
L'épreuve des trois enfants.

Monsieur Dubois *vint* s'établir à la campagne avec ses trois enfants, pour y passer la belle saison. Il donna dix écus à chacun d'eux, les exhorta à les bien employer, et ajouta qu'ils devroient lui en rendre compte un peu avant de retourner en ville. Quand le temps fut arrivé, Philippe, l'aîné des trois, dit à son père: „Oh! j'aurai sûrement votre „approbation, mon papa, vous allez voir comme j'ai bien con„servé mon argent:“ et il courut à son bureau, d'où il tira une petite bourse qui renfermoit dix écus, car il n'en avoit pas dépensé un sou. „Hé bien, ne suis-je pas un bon éco„nome? dit-il, en étalant son argent sur la table.“ — Tu n'es que trop économe; répondit le père; tout à-l'heure je te dirai ce que j'en pense. Et toi, Louis, (c'étoit le cadet) qu'as-tu fait de ton argent? „Moi, mon papa, ô! il m'a pro„curé un plaisir de Prince. J'avois fait changer la somme en „sous et en liards. Un dimanche que tous les enfants du „village étoient rassemblés, je *m'avise de* leur jeter toute „cette monnaie: ô! il falloit voir comme ils se pelotoient, „comme ils se prenoient par la tête, c'étoit pour mourir de „rire! Mais, ce n'est pas tout encore; les parents survinrent, „ils se mirent en colère de ce que les enfants avoient gâté „leurs beaux habits des dimanches en se roulant dans la boue, „et les petits malheureux s'en retournèrent à la maison bien „grondés et bien battus.“ — Monsieur N. secoua la tête et appela Caroline. — Et toi, ma fille, quel usage as-tu fait de ton argent? — Caroline rougit, et elle paroissoit avoir de la peine à s'expliquer: le père étonné de son embarras, réitéra sa question; puisque vous l'ordonnez, dit-elle enfin, je vous

l'avouerai, *mon* papa. Vous savez qu'un pauvre garçon charpentier tomba en bas d'une échelle *il n'y* a pas long-temps, et se cassa la jambe? J'eus pitié de cet homme, et je fis payer son chirurgien par notre servante; cela m'a coûté trois écus. Un jour, pendant que je regardois battre le blé dans la grange; les filles d'un des ouvriers, deux petites paysannes à-peu-près de mon âge, s'amusoient et couroient autour de moi. En sortant de la maison, j'avois pris les fables de Gellert et je les avois posées sur un banc de la cour, à côté de mon ouvrage. Les deux sœurs ouvrirent le livre et l'examinèrent avec curiosité. Je leur demandai si elles savoient lire? Non, répondirent-elles. — N'allez-vous point à l'école, demandai-je? Nous serions bien aises d'y aller, dirent ces pauvres filles, mais notre père n'est pas en état de faire cette dépense. — J'en témoignai ma surprise au père. Hélas, me dit-il, où prendrois-je l'argent qu'il faut pour cela! J'ai à la maison une femme malade, et tout ce que je puis faire est de procurer un peu de pain à ma famille. Pour envoyer un enfant à l'école, il *en* coûte quatre sous par semaine; comme elles sont deux, cela coûteroit huit sous; et puis ne faut-il pas encore des livres que nous n'avons point? — Je dis alors aux filles du paysan, que, si elles avoient envie d'aller à l'école, je paierois tout ce qui seroit nécessaire, et ces enfants se mirent à sauter de joie. — Cette dépense se monte à trente-deux sous par mois, j'en ai payé trois d'avance, et outre cela quelques livres. J'ai employé un écu à diverses petites aumônes: vingt sous pour remplacer une assiette de porcelaine que le pauvre Jean a cassée, (il ne vouloit pas vous l'avouer, mon papa, dans la crainte de vous fâcher.) Vingt-quatre sous pour un mouchoir dont j'ai fait présent à notre servante, à son jour de naissance; du reste de mes dix écus, j'ai acheté pour moi deux petits livres . . . . C'est assez, dit le père, en la pressant tendrement contre son sein, tu es une bonne, une excellente fille, tu as seule bien employé ton argent, et à l'avenir je n'exigerai plus que tu m'en rendes compte. Toi, Philippe, remets ton trésor à Caroline, car il ne te sert à rien: des cailloux ou des jetons occuperont tout aussi bien la place de tes dix écus. Et toi, Louis, tu ne connois pas non plus le prix de l'argent; car, en faire un mauvais usage, ne vaut pas mieux que de n'en pas user du tout. Celui que tu as jeté à ces enfants, a-t-il fait du bien à un seul d'entre eux? Si jamais je te donne de l'argent à l'avenir, je veux qu'avant de faire la moindre dépense, tu consultes Caroline et que tu suives ses conseils, jusqu'à ce que tu sois devenu assez raisonnable pour en faire un bon emploi.

252.

2) *Le bon emploi de l'argent*, ou *L'épreuve des trois soeurs.*

Un père avoit trois filles qui ne se ressembloient guère. Elles s'appeloient *Justine*, *Julie*, *et Louise.* Elles étoient déjà grandes, et leur père voulant voir, si elles feroient dans la suite un bon usage de leurs richesses, donna à chacune en particulier l'argent nécessaire pour payer sa femme de chambre: pour s'habiller, fournir à ses yeux ou à ses menus plaisirs, et acheter ce dont elle pourroit avoir besoin. *Justine* eut grand soin de payer tous les trois mois les gages de sa femme de chambre. Quand elle achetoit quelque chose, elle le payoit comptant, et si elle croyoit avoir fait tort à quelqu'un, elle étoit toujours prête à le réparer. Un jour elle se rendit avec ses sœurs dans la boutique d'une marchande de modes. En voulant examiner un bonnet, elle poussa un carton et renversa une écritoire sur quelques aunes de dentelles. Il est bien juste que je vous paie ces dentelles, dit-elle à la marchande, et aussitôt elle lui en donna le prix. *Louise* choisit des rubans, des gazes, et dit à la marchande, qu'elle la paieroit une autre fois. *Julie* n'acheta rien. De retour chez elles, ses sœurs lui demandèrent, pourquoi elle n'avoit pas pris chez cette marchande le bonnet dont elle avoit besoin. C'est que je veux le faire moi-même, répondit-elle. Vous êtes donc devenue bien avare, s'écria *Louise!* Je n'ai pas ce malheur-là, dit *Julie;* mais j'ai vu ce matin ma femme de chambre très-affligée, et quand je lui ai demandé pourquoi elle pleuroit, *voici ce qu*'elle m'a répondu: „Ma mère est pauvre et ne peut travailler depuis qu'elle est „malade; voilà ce qui me rend si triste." Eh bien, mon enfant, lui ai je dit, portez cet argent à votre mère; c'étoit la somme qui devoit payer mon bonnet; et si vous pouvez l'aider dans son travail, faites-le; pendant ce temps-là, je m'occuperai d'une partie des ouvrages que vous avez coutume de faire pour moi. Je te raconte cela, ma chère *Justine*, parce que j'ai vu qu'après avoir payé tes dentelles, il restoit encore beaucoup d'argent dans ta bourse. Pour moi, je n'en ai plus assez pour fournir à cette pauvre femme tout ce dont elle a besoin. J'ai été la voir, et je sais qu'il lui manque bien des choses. J'en suis fâchée; dit *Justine*; mais cela ne me regarde point; cette femme ne m'a jamais rendu aucun service, je ne crois point être obligée de l'assister. Ce sera donc moi qui lui ferai du bien, dit *Louise:* oh! que c'est avoir un mauvais cœur, de ne pas aimer à donner aux pauvres! Tiens, ma chère *Julie*, envoie-lui ces trois ducats. Mais n'est-ce point au de-là de ce que tu peux donner? lui demanda *Julie*, en l'embrassant. O non, non, laissez-moi faire! dit *Louise.* —

A la fin de l'année, le père dit à ses trois filles que voulant savoir, à quoi elles avoient employé leur argent, elles devoient le lendemain lui apporter le compte de leurs dépenses. Le matin de ce jour-là, la femme de chambre de *Louise* vint se plaindre au père qu'elle ne recevoit point ses gages; que quand elle les demandoit à sa maîtresse, celle-ci lui répondoit qu'elle n'avoit point d'argent. Un moment après, le père vit arriver un marchand: Vos filles aînées, dit-il, me paient très-exactement; mais il n'en est pas de même de la cadette; j'ai fourni des plumes à Mademoiselle Louise, et je n'en reçois point d'argent. Arrive un autre marchand, qui fait les mêmes plaintes: J'ai vendu de belles étoffes à Mademoiselle *Louise*, et je n'en suis point payé. Le père les renvoya tous deux contents; puis il fit dire à ses trois filles de se rendre dans son cabinet.

Apprenez-moi, mon enfant, dit-il à *Justine*, à quoi vous avez employé votre argent? Mon père, répondit *Justine*, je vous prie de jeter les yeux sur ce livre, où j'ai marqué mes dépenses. Fort bien, ma fille, dit le père, je vois que vous avez exactement payé toutes vos dettes; mais pourquoi n'avez-vous pas mis par écrit les charités que vous avez faites? Mais, mon père, dit *Justine*, un peu embarrassée, je n'ai presque rien donné, et il me reste encore de l'argent. Oh! mon père, interrompit *Louise*, vous serez bien plus content de moi que de *Justine*, car j'ai donné à tous les pauvres qui m'ont demandé, j'ai donné tant que j'ai eu de l'argent. Eh, comment avez-vous fait pour acquitter vos dettes? Oh, mon père, j'ai pensé que je les paierois une autre année. Et toi, *Julie*, quel usage as-tu fait de la somme que je t'avois donnée? J'en ai employé une partie à payer ma femme de chambre et les emplettes que j'ai été obligée de faire; l'autre à soulager quelques malheureux.

Julie est la seule, dit alors le père, qui ait suivi mes intentions. Vous, *Justine*, vous avez rempli le premier de tous les devoirs, *celui* de rendre à chacun ce qui lui est dû: mais pour être bonne, ce n'est pas assez d'être juste, il faut encore faire aux autres tout le bien que nous pouvons leur faire. Vous, *Louise*, vous avez oublié qu'avant d'être charitable il faut être juste, et qu'en faisant du bien, il faut tâcher de rendre heureux ceux avec qui nous vivons. Vous avez donné l'aumône à des pauvres que vous ne connoissiez pas, et en même temps vous donniez du chagrin à votre femme de chambre, qui ne veut plus rester à votre service. J'ai payé vos dettes; mais pour vous punir de votre injustice, vous ne recevrez point d'argent pendant trois mois, afin de vous priver du plaisir d'en donner aux pauvres. Quant à vous, *Justine*, l'argent qui vous reste vous est tout à faite inutile,

puisque ce n'est pas un plaisir pour vous de faire du bien aux autres. C'est à *Julie* que je vous ordonne de le remettre; elle mérite d'être riche, puisqu'elle est en même temps juste et charitable.

253.

1) *Panthée.*

Parmi les prisonniers de guerre que l'armée de Cyrus avoit faits après la défaite des Assyriens, il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour lui; elle se nommoit Panthée, et étoit femme d'Abradate, Roi de Suze. Sur le recit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disoit-il, qu'elle ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, et ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui étoit chargé de la garder, ne se défioit pas autant de ses forces, et prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis en lui confiant le soin de cette Princesse. J'ai vu, lui dit-il, beaucoup de personnes, qui se croyoient bien fortes, succomber néanmoins comme malgré elles à cette violente passion, et avouer ensuite avec honte et douleur que l'amour est un lien plus difficile à rompre que les chaînes de fer les plus fortes. „Ne „craignez rien, reprit Araspe· je suis sûr de moi, et je vous „réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon „devoir.“ Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu à un tel point que, la trouvant invinciblement opposée à ses désirs, il étoit près de lui faire violence. La Princesse en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part.

Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte, se croyant perdu. Quelques jours après, Cyrus le manda; il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part; au lieu des violents reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie et la parole à ce jeune seigneur; la confusion, la joie, la reconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, et j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte quand vous venez à mon secours, et que vous me parlez; je cède à l'autre et je suis vaincu, quand je suis seul. Il voulut réparer sa faute, en rendant à Cyrus quel-

que service important; il se retira comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un mécontentement.

La perte d'un si brave officier, (car on crut que c'étoit le dépit qui l'avoit fait passer chez les ennemis) affligea toute l'armée. Panthée, qui y avoit donné occasion, promit à Cyrus de le remplacer par un autre officier qui n'avoit pas moins de mérite; elle parloit d'Abradate son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme, il se rendit au camp des Perses avec deux mille chevaux, et fut conduit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta en versant des larmes, avec quelle bonté le généreux vainqueur l'avoit traitée. Et comment, s'écria Abradate, pourrai-je reconnoître un tel service? En vous conduisant à son égard, lui dit Panthée, comme il a fait au mien. Il alla sur le champ trouver Cyrus, et baisant la main de son bienfaiteur: Vous voyez devant vous, lui dit-il, l'ami le plus tendre, le serviteur le plus dévoué, l'allié le plus fidèle, que vous ayez jamais eu, qui, ne pouvant reconnoître autrement vos bienfaits, vient se livrer lui-même entièrement à votre service. Cyrus le reçut avec un air de noblesse et de grandeur, et en même temps avec une bonté et *une* cordialité, qui lui prouvèrent que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractère merveilleux de ce héros, étoit encore beaucoup au-dessous de la réalité. Peu de temps après, Cyrus fit les préparatifs de la fameuse bataille de Thymbrée, et confia à ce Prince le commandement des chariots armés en guerre.

Abradate étant sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'étoit que de lin piqué, selon l'usage de son pays, Panthée vint lui présenter un casque, des brassarts et des brasselets le tout d'or, avec une cotte d'armes, et un grand panache couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer toute cette armure à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise; malgré les efforts quelle faisoit, elle ne put, en l'en revêtant, s'empêcher de répandre des larmes. Mais quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une manière digne de leur naissance, et de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. O Jupiter! s'écria Abradate, en levant les yeux vers le ciel, fais que je me comporte en cette occasion comme doit le faire le mari de Panthée et l'ami de Cyrus. Cela dit, il monta sur son char. Panthée, ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le chair qui l'emmenoit; et après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'il lui fut possible, elle se retira. La bataille commence, Abradate y fait des prodiges de valeur, mais malheureusement son char s'étant renversé, il fut tué avec les siens. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée, quand on lui

annonça la mort d'Abradate. Ayant fait porter le corps de son mari sur le bord du Pactole, tenant sa tête sur ses genoux, toute hors d'elle-*même*, elle ne songeoit qu'à nourrir sa douleur et à repaître ses yeux de ce lugubre et sanglant spectacle. Cyrus l'ayant appris, y accourut aussitôt, et mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, et donna des ordres pour qu'on rendit au mort des honneurs extraordinaires: mais, à peine se fut-il retiré, que Panthée succombant à sa douleur se perça le sein d'un poignard, et tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun, qui subsista pendant plusieurs siècles.

254.

1) *Justice et bienfaisance de Joseph II.*

L'Empereur se promenant dans les rues de Vienne, seul et vêtu comme un simple particulier, rencontra une jeune personne toute éplorée, qui portoit un paquet sous le bras. — *Qu'avez-vous*, lui dit-il affectueusement? *Que portez-vous? Où allez-vous? Ne pourrois-je calmer votre douleur?* — *Je porte des hardes de ma malheureuse mère*, répondit la jeune personne au Prince qui lui étoit inconnu. *Je vais les vendre. C'est*, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, *notre dernière ressource. Ah! si mon père, qui a versé tant de fois son sang pour la patrie, vivoit encore, ou s'il avoit obtenu les récompenses dues à ses services, vous ne me verriez pas dans cet état.* — *Si l'Empereur*, lui répondit le Monarque attendri, *avoit connu vos malheurs, il les auroit addoucis. Vous auriez dû lui présenter un mémoire et employer quelqu'un qui lui eût exposé vos besoins. Je l'ai fait*, repliqua-t-elle, *mais inutilement. Le Seigneur à qui je m'étois adressée, m'a dit qu'il n'avoit jamais rien pu obtenir.* — *On vous a déguisé la vérité*, ajouta le Prince, en dissimulant la peine qu'un tel aveu lui faisoit; *je puis vous assurer qu'on ne lui aura pas dit un mot de votre situation, car il aime trop la justice, pour laisser périr la veuve et la fille d'un Officier qui l'a bien servi. Faites un mémoire; apportez-le moi demain au château, en tel endroit et à telle heure; si tout ce que vous dites est vrai, je vous ferai parler à l'Empereur, et vous en obtiendrez justice.* La jeune personne, en essuyant ses pleurs, prodiguoit des remerciments à l'inconnu, lorsqu'il ajouta: — *Il ne faut cependant pas vendre les hardes de votre mère. Combien comptiez-vous en avoir?* — *Six ducats*, dit-elle. — *Permettez que je vous en prête douze, jusqu'à ce que nous ayons vu le succès de nos soins.* A ces mots la jeune fille vole chez sa mère, lui remet les douze ducats avec les hardes, et lui fait part des espérances qu'un seigneur inconnu vient de lui donner. Elle le dépeint, et des

parents qui l'écoutoient reconnoissent l'Empereur dans tout ce qu'elle en dit. Désespérée d'avoir parlé si librement, elle ne peût se resoudre à aller le lendemain au château. Ses parents l'y traînent. Elle arrive tremblante, voit son souverain dans son bienfaiteur et s'évanouit. Cependant le Prince qui lui avoit demandé la veille le nom de son père et *celui* du régiment dans lequel il avoit servi, avoit pris des informations, et *avoit* trouvé que tout ce qu'elle lui en avoit dit étoit vrai. Lorsqu'elle eut repris ses sens, l'Empereur la fit entrer avec ses parents dans son cabinet, et lui dit de la manière la plus obligeante: *Voilà, Mademoiselle, pour Madame votre mère, le brevet d'une pension égale aux appointements qu'avoit M. votre père, dont la moitié sera réversible sur vous, si vous avez le malheur de la perdre. Je suis fâché de n'avoir pas appris plus tôt votre situation: J'aurois adouci votre sort.* Depuis cette époque, ce Prince a fixé un jour par semaine, où tout le monde est admis à son audience.

255.

1) *Justice et bienfaisance de François I.*

François I. étant à la chasse aux environs de Blois, rencontra une femme assez bien mise, accompagnée d'un domestique. Le Roi lui demanda où elle alloit par un temps aussi froid et aussi mauvais? On étoit en hiver. Cette femme ne le connoissoit pas; mais elle vit bien à l'air et au maintien de François, l'un des plus beaux hommes de son royaume, qu'il ne pouvoit être que d'un rang très-distingué. Elle le salua, et ne fit aucune difficulté de lui rendre compte du motif de son voyage.

„Monsieur, lui dit elle, je vais à Blois, à dessein d'y „chercher quelque protection, qui puisse me procurer l'occa-„sion de me jeter aux pieds du Roi, pour me plaindre à Sa „Majesté d'une injustice qu'on ma faite au parlement de „Rouen, d'où je viens. On m'a assuré que le Roi est plein „de bonté, qu'il accueille les plaintes de ses sujets, et qu'il „aime la justice. Peut-être aura-t-il quelque égard à ma triste „situation et à la bonté de ma cause.

Exposez-moi votre affaire, Madame, lui dit François, sans se faire connoître: *j'ai quelque crédit à la Cour, et j'ose même me flatter de vous y rendre service auprès du Roi, si vos plaintes sont fondées.*

„Voici, Monsieur, répliqua la Dame, l'affaire dont il s'a-„git: Je suis veuve d'un gentil-homme, qui a péri à la „journée de St. Brigitte. Pour être en état de faire son ser-„vice, il emprunta d'un homme de robe, et pour sûreté du „prêt et des intérêts, il lui engagea sa terre, qui faisoit tout „son bien. Après cette bataille, le créancier s'empara de la „terre, dont il a toujours perçu les fruits, et il m'a été im-

„possible de payer les intérêts, et encore moins le principal. „Je l'ai fait assigner, pour rentrer en possession de la terre, „en demandant une déduction de l'usufruit sur le capital et „les intérêts; mais on n'a eu aucun égard à ma demande, et „je viens d'être condamnée avec dépens. Mon Conseil m'a „de plus assuré, qu'il n'y avoit aucun remède à mon affaire, „si le Roi ne daigne y en apporter lui-même. Si j'ai le malheur „de n'être pas écoutée, c'en est fait de ma fortune et de celle de „mes enfants, qui sont en assez grand nombre; nous sommes „réduits à la mendicité. Je vous prie, Monsieur, puisque vous „avez bien voulu m'écouter, de vouloir me servir de protecteur."

Le Roi, touché du récit de la veuve, lui dit: *Madame, continuez votre route; venez demain matin au château, et demandez le nom d'un tel, et ce gentil-homme vous fera parler au Roi sur-le-champ.* Elle le remercia, alla à Blois, et le Roi réjoignit les courtisans qui l'accompagnoient. Il n'oublia pas ce qu'il avoit promis, et donna ordre en arrivant au château, qu'on l'avertît s'il se présentoit une Dame qui demandât à parler à tel gentil-homme. La veuve ne manqua pas de paroître le lendemain: le Roi, qui en fut aussitôt averti, la fit introduire dans l'appartement où il étoit, et se faisant connoitre: *Je suis*, lui dit-il, *celui que vous demandez, et assez bien avec le Roi, comme vous voyez, pour en obtenir tout ce que je veux. Qu'on aille chercher mon chancelier!* La veuve, surprise, se jeta aux genoux de Sa Majesté, qui la fit relever avec bonté, et voulut qu'on examinât en sa présence l'affaire dont il s'agissoit. Le résultat fut un ordre précis au créancier de remettre la terre, en recevant ce qui lui étoit raisonnablement dû, et pour le paiement de la dette, le Roi le fit faire de ses deniers.

256.

JEANNOT ET COLIN.
COMEDIE.

Personnages.

Jeannot, marquis.
Colin, bourgeois.
Colette, soeur de Colin.
La mère de Jeannot, marquise.
La Comtesse D'orville.
Duval, gouverneur du marquis.
L'Epine, valet du marquis.
Un maître-d'hôtel.

La scène est à Paris, dans le salon de la Marquise.

ACTE I.
SCENE PREMIÈRE.

Colin, Colette, L'Epine.

L'Epine. Il est à peine jour chez madame la marquise;

attendez dans le salon; je vous avertirai lorsque vous pourrez voir madame.

Colin. Vous voudrez bien lui dire que ce sont deux personnes pour qui elle avoit de l'amitié dans le temps qu'elle demeuroit en Auvergne. Si elle vous demande leurs noms, vous direz que c'est Colin et Colette, elle s'en souviendra sûrement.

L'Epine. Monsieur Colin et mademoiselle Colette, qu'elle a connus en Auvergne, cela suffit. (Il sort.)

SCENE II.

Colin, Colette.

Colette. Comme tout ceci est magnifique! Jeannot ne nous reconnoîtra plus: il est devenu trop riche pour se souvenir de ceux qui l'ont vu pauvre.

Colin. Il seroit donc bien changé, ma sœur! Il étoit si bon, si sensible, lorsque nous habitions ensemble notre petite ville. A peine y a-t-il un an qu'il nous a quittés; il faut plus d'un an pour corrompre un cœur honnête.

Colette. L'amour auroit dû préserver le sien; mais il ne m'aime plus, j'en suis sûre. Te souviens-tu de la manière dont il me quitta, lorsque sa mère l'envoya chercher en Auvergne? Comme il fut enivré de sa nouvelle fortune, et d'entendre ses domestiques l'appeler monsieur le marquis? Il nous dit adieu presque sans pleurer; il monta dans sa brillante voiture sans retourner la tête vers moi, que tu soutenois à peine, et dont les yeux le suivirent... même quand je ne le vis plus. Mon frère! il a oublié la malheureuse Colette! il ne pense plus aux serments que nous nous sommes faits de n'être jamais que l'un à l'autre, serments qu'il à écrits, que je conserve, et que je lui rendrai: ces écritures-là perdent tout leur prix quand on ne les lit plus ensemble.

SCENE III.

Colin, Colette, L'Epine.

L'Epine. Madame la marquise s'habille; elle vous fait dire que si vous voulez la voir, vous preniez la peine d'attendre.

Colin. Nous attendrons. Monsieur le marquis son fils est-il chez lui?

L'Epine. Non: il est sorti de grand matin.

Colin. A quelle heure pourrions-nous le trouver?

L'Epine. Il n'est pas habillé; ainsi revenez à une heure, vous pourrez peut-être lui parler.

Colin. Nous reviendrons sûrement.

Colette. Monsieur, c'est un bien grand seigneur, *que* monsieur le marquis?

L'Epine. Sûrement, mademoiselle; c'est mon maître. Sans vanité, c'est l'homme le plus aimable de Paris, toutes

les jolies femmes se le disputent, et ne sont occupées que de lui plaire; je ne doute pas qu'un de ces jours il ne fasse un très-grand mariage, et que...

Colin. Vous voudrez bien nous avertir, lorsque nous pourrons voir madame.

L'Epine. Oui, oui: soyez tranquilles. (Il sort.)

SCENE IV.

Colin, Colette.

Colin. Du courage, ma sœur! tu as voulu me suivre à Paris pour t'assurer *par* toi-même de l'infidélité de Jeannot; nous allons le voir, nous allons le juger: s'il a cessé de t'aimer, ton mépris pour lui doit te rendre à toi-même et à la raison.

Colette. Ah! mon frère! si vous saviez combien il *en* coûte pour mépriser celui qu'on aime.

Colin. Il m'*en* coûteroit autant qu'à toi; mon amitié pour Jeannot est aussi vive que ton amour. Je ne me dissimule pas ses torts: depuis six mois ses lettres sont devenues plus rares et moins tendres: mais il est bien jeune, il a été transporté tout d'un coup d'un vie simple et plaisible dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs; il peut s'être laissé enivrer malgré lui; ne le jugeons pas sans l'avoir vu. Plus nous l'aimons, plus nous avons besoin de preuves pour cesser de l'estimer.

Colette. Il est vrai qu'il sera toujours assez temps de le haïr.

Colin. Sa mère m'inquiète plus que lui; elle ignore les engagements de son fils avec toi; et l'on dit que son immense fortune lui a donné un orgueil insupportable.

Colette. Mais comprends-tu cette fortune acquise en si peu de temps? A peine y a-t-il quatre ans que la mère de Jeannot habitoit notre petite ville, elle étoit alors une simple bourgeoise, bien moins riche que nous; mon père ne trouvoit pas son fils un assez bon parti pour moi. Madame la marquise n'étoit pas marquise alors; et quand nous allions la voir, elle ne nous faisoit pas attendre.

Colin. Que veux-tu, Colette? elle a fait fortune. Il n'y a rien à répondre à ce mot-là.

Colette. Explique-moi ce que c'est que faire fortune. Comment des gens qui n'ont rien, parviennent-ils à avoir quelque chose? Il prennent donc à ceux qui en ont?

Colin. Pas toujours. Ce matin j'ai vu quelqu'un de notre ville établi ici depuis long-temps; il m'a raconté comment la mère de Jeannot avoit acquis ses richesses. Tu te souviens qu'elle fut obligée de venir à Paris pour des affaires, elle y trouva un de ses parents immensement riche qui la prit en amitié, et la fit jouir de sa fortune: ce parent est mort il y a six mois, et lui a laissé tout son bien.

Colette. Ce parent avoit bien affaire de lui laisser son bien! Il est cause que j'ai perdu le mien.

Colin. La voici.

SCENE V.

Colin, Colette, la Marquise.

La Marquise. Eh! bon jour, mes enfants! je ne m'attendois guère à votre visite. Par quel hasard êtes-vous à Paris?

Colin. Les affaires de mon commerce m'y ont appelé, madame. Ma sœur a voulu être du voyage. Nous sommes ici pour bien peu de temps; mais nous *n'en* partirons point sans avoir vu notre bon ami Jean... monsieur le marquis.

La Marquise, (à part). Son bon ami! l'impertinent! (haut) Mon fils est sorti, je crois.

Colin. Oui, madame; on nous l'a dit; nous ne sommes pas fâchés que notre première visite soit pour vous toute seule.

La Marquise. Comment! Colin. tu me fais des compliments! Mais dis-moi ce que tu viens faire ici? je m'en doute; tu as compté sur ma protection: si je *le* puis, je te rendrai service. Et ton vieux père, comment se porte-t-il?

Colin. J'ai eu le malheur de le perdre, madame; je suis à présent à la tête de sa manufacture; et mes affaires vont assez bien pour que je ne sois venu chercher dans votre maison que le plaisir de vous voir.

La Marquise. Tant mieux pour toi, mon enfant. Ta sœur a l'air bien triste. Paris ne la réjouit pas?

Colette. Non, madame; j'espère le quitter bientôt.

La Marquise. Vous ferez bien; cette ville-ci est dangereuse à votre âge. Adieu: je ne me gêne pas avec vous. J'ai besoin d'être seule, nous causerons plus long-temps une autre fois.

(Colin et Colette la saluent; elle leur fait un signe de tête.)

Colin (à part). Dieu veuille que son fils ne lui ressemble pas! (Ils sortent).

SCENE VI.

La Marquise (seule). L'importance de monsieur Colin est plaisante, . . . Holà! quelqu'un!

SCENE VII.

La Marquise, L'Epine.

La Marquise. Allez savoir des nouvelles de madame la Comtesse d'Orville; vous lui demanderez si elle nous fera l'honneur de *venir* dîner avec nous; vous lui direz que nous serons seuls, pour pouvoir parler d'affaires. Sachez auparavant si le gouverneur de mon fils est ici.

L'Epine. Le voilà, madame. (Il sort.)

SCENE VIII.

La Marquise, Durval.

La Marquise. Je vous croyois sorti, monsieur Durval.

Durval. Je n'ai pas voulu suivre monsieur le marquis, de peur que madame n'eût besoin de moi pendant ce temps-là.

La Marquise. J'ai toujours besoin de vos conseils; vous le savez bien: depuis que je vous ai confié l'éducation de mon fils, je n'ai rien fait sans votre avis, heureusement pour moi.

Durval. Mon zèle et mon attachement m'ont tenu lieu de lumières.

La Marquise. J'ai un grand secret à vous confier: je vais marier le marquis. Vous savez combien je suis liée avec la comtesse d'Orville; c'est une veuve jeune, jolie, et d'une des premières maisons du royaume; elle est cousine du ministre. Madame d'Orville, par amitié pour moi, et pour achever de liquider ses biens, épouse le marquis, et lui apporte pour dot la promesse d'un régiment. J'ai conclu hier ce mariage. Vous ne pensez pas que mon fils y ait la moindre répugnance?

Durval. Madame, je craindrois que le mot de mariage n'effrayât son goût trop vif pour l'indépendance et la dissipation: mais le plaisir d'être colonel l'emportera sur tout.

La Marquise. Je l'espère, monsieur Durval. Ce n'est pas la seule affaire qui m'occupe: avez-vous été chez mon avocat?

Durval. Oui, madame: votre procès est sur le point d'être jugé; mais il m'a chargé de vous répéter que vous n'aviez rien à craindre.

La Marquise. Je suis tranquille, quoique ce procès soit important; je n'ai pas voulu en parler à madame d'Orville, par la certitude où je suis de le gagner.

Durval. Je reconnois bien là madame la marquise; son amitié prudente sait épargner des alarmes inutiles.

La Marquise. Je suis bien aise que vous pensiez comme moi. Sans vous, monsieur Durval, je ne serois jamais sûre de rien. Voici mon fils: je vais lui faire part de tous mes projets.

SCENE IX.

La Marquise, le Marquis, Durval.

Le Marquis. Bon jour, ma mère! Je viens d'acheter le plus joli cabriolet du monde: s'il m'étoit resté de l'argent, j'aurois pu avoir le plus beau cheval de Paris; mais les barbares n'ont pas volu me faire crédit.

La Marquise. Mon ami, j'ai à te parler d'affaires sérieuses.

Le Marquis. (riant). Vous m'effrayez, ma mère!

La Marquise. Serois-tu bien aise d'être colonel?

Le Marquis. Colonel! ce seroit le bonheur de ma vie. J'aurois tant de plaisir de réjoindre mon régiment! le manège,

les manœuvres, tout cela doit être charmant. On passe l'été dans une ville de guerre, l'hiver on revient à Paris, jouir des plaisirs de la capitale; on a l'air de se reposer; et l'on s'est toujours diverti.

La Marquise. Eh bien! tu connois la comtesse d'Orville? J'ai arrêté ton mariage avec elle. (le marquis rêve) Elle se charge de t'avoir une compagnie de dragons dès aujourd'hui, et la promesse d'un régiment aussitôt que tu auras l'âge. Voilà nos conditions: j'ai répondu de ton aveu.

Durval. Ah! quelle mère vous avez, monsieur le marquis!

La Marquise. A quoi pensez-vous donc, mon fils?

Le Marquis. A tout ce que je vous dois, ma mère. Chaque évènement heureux qui m'arrive, est toujours un bienfait de vous. J'aurois désiré ne pas me marier encore....

La Marquise. Mon ami! c'est à ce mariage que tu devras ta fortune; le mérite n'est rien sans protection. D'ailleurs, ma parole est donnée, tout est arrangé, et j'ai déjà commandé tes habits de noces.

SCENE X.

Le Marquis, la Marquise, Durval, L'Epine.

L'Epine. Madame la Comtesse d'Orville remercie madame: elle aura l'honneur de *venir* dîner avec elle aujourd'hui.

La Marquise. C'est bon. (l'Epine sort)

SCENE XI.

Le Marquis, la Marquise, Durval.

La Marquise. C'est pour dîner avec toi, et pour causer de nos affaires: afin de n'être point dérangés, je vais faire fermer ma porte..... A propos, j'oubliois de te parler d'une visite que je viens d'avoir, et que tu auras sûrement.

Le Marquis. Qui donc?

La Marquise. Devine.

Le Marquis. Comment voulez-vous que je devine? Ce ne sont pas encore les officiers du régiment que j'aurai?

La Marquise. Non: c'est Colin et Colette.

Le Marquis (ému). Colette?

La Marquise. Oui: Colin et Colette d'Auvergne: cette petite Colette dont tu me parlois tant dans les commencements de ton séjour ici.

Le Marquis. Ils sont à Paris?

La Marquise. Eh! oui: je les ai vus. Quel air as-tu donc? Cela t'attriste?

Le Marquis. Non, ma mère. Vous ont-ils parlé de moi?

La Marquise. Beaucoup: ils t'appèlent leur cher ami.

Durval. Oserai-je demander à madame la marquise, ce que c'est que ce Colin et cette Colette?

La Marquise. Colin est un petit bourgeois qui venoit

profiter des maîtres de mon fils, lorsque nous habitions l'Auvergne.... Mais madame d'Orville arrivera de bonne heure, il est temps de vous habiller, mon fils; je vous laisse. Monsieur Durval, voulez-vous me rendre un service? J'ai des papiers intéressants que mon procureur devoit venir prendre: allez le voir, je vous en prie; vous les lui porterez. Je vous demande pardon, si . . . .

Durval. Madame, en m'employant pour vous, c'est m'obliger à la reconnoissance. (Ils sortent)

SCENE XII.

Le Marquis, (seul.) Colette est ici! je vais la revoir! Colette que j'ai tant aimée!.... qui m'aime encore, j'en suis sûr! Et dans quel moment revient-elle! je ne la verrai point: je ne pourrois soutenir ses reproches; tout mon amour renaîtroit peut-être, et je serois le plus malheureux des hommes... Que diroit ma mère? ma mère, à qui je dois tout!.. je la ferois mourir de douleur. Non, Colette, non, je ne vous verrai point: l'émotion que votre nom seul m'a causée, me fait tròp sentir qu'il ne faut pas vous revoir.

SCENE XIII.

Le Marquis, L'Epine.

L'Epine. Monsieur le marquis veut-il s'habiller?

Le Marquis. Ecoute, l'Epine! as-tu vu ce jeune homme qui est venu ce matin avec sa sœur?

L'Epine. Qui? monsieur Colin et mademoiselle Colette?

Le Marquis. Tu leur as parlé?

L'Epine. Oui: monsieur Colin m'a demandé quand il pourroit vous voir; je lui ai dit de revenir à une heure.

Le Marquis, Vous avez mal fait. S'ils reviennent, l'Epine, vous leur direz que je n'y... Ah! que cette visite m'inquiète et m'embarrasse!

L'Epine. Que faudra-t-il leur dire?

Le Marquis. C'est Colin qui m'a demandé? Elle n'a rien dit, elle?

L'Epine. Qui? sa sœur?

Le Marquis. Eh! oui.

L'Epine. Oh! non: elle étoit si triste! Elle m'a seulement demandé si vous étiez un grand seigneur. Je crois, monsieur, que cette fille-là vient implorer votre protection pour quelque malheur qui lui est arrivé; car en sortant, elle étoit en larmes.

Le Marquis. Elle étoit en larmes?

L'Epine. Oui: cela m'a fait peine; elle a un petit air si doux, si intéressant! Vous ferez bien de lui rendre service, si vous le pouvez.

Le Marquis. Ah ciel!

L'Epine. Qu'avez-vous donc, monsieur? Je ne vous ai jamais vu aussi agité.

Le Marquis. Mon pauvre l'Epine! si tu savois combien je crains de la revoir.

L'Epine. Qui? mademoiselle Colette? . . . Ah! je commence à comprendre; c'est une vieille connoissance que vous voudriez ne plus reconnoître. Eh bien! monsieur! rien n'est si aisé; quand elle reviendra, je lui dirai que vous êtes sorti.

Le Marquis. Non: il seroit affreux de me cacher. Je la verrai, je lui parlerai; elle sentira bien qu'il m'est impossible de désobéir à ma mère. Oui, mon ami, j'ai adoré Colette, je lui ai promis de l'épouser; mais Colette est une simple bourgeoise; juge si ma mère consentiroit jamais.

L'Epine. Madame votre mère? Elle aimeroit mieux vous voir mourir que de vous voir déroger. Mais écoutez, monsieur! je crois qu'il y auroit manière de s'arranger. J'ai une morale qui m'a toujours tiré de par tout. Raisonnons: on ne risque jamais de mal faire en remplissant tous ses devoirs. D'après cela n'épousez point mademoiselle Colette, parce que ce seroit manquer à ce qu'un fils doit à sa mère: ensuite, pour réparer vos torts envers mademoiselle Colette, faites-lui partager votre fortune, donnez-lui une bonne maison; en un mot....

Le Marquis. Taisez-vous; je vous chasserai tout-à-l'heure. Si vous connoissiez Colette.

L'Epine. Monsieur. je ne dis plus mot: mais quand mademoiselle Colette viendra, que lui dirai-je?

Le Marquis. Je n'en sais rien: venez m'habiller.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Marquis, (seul, sa montre à la main). Il est près d'une heure: Colette ne tardera pas. Chaque minute qui s'écoule augmente mon incertitude. L'Epine!....

SCENE II.

Le Marquis, L'Epine.

L'Epine, (dans la coulisse). Monsieur!

Le Marquis. Eh! venez donc!

L'Epine, (paroissant). Me voilà, Monsieur!

Le Marquis. Elle va venir?

L'Epine. Oui, Monsieur.

Le Marquis. Je ne veux pas la voir: je me perdrois, j'en suis sûr.

L'Epine. Eh bien, Monsieur; restez dans votre appartement; je la recevrai, moi; je m'en charge.

Le Marquis (à part). Me cacher pour ne pas la voir! Elle à qui j'ai juré tant de fois de l'aimer toute ma vie!

L'Epine. Oh! si l'on se mettoit sur le pied de tenir toutes ces promesses-là, qui, diable! pourroit y suffire?

Le Marquis (à part) Et Colin, le bon Colin qui m'aimoit tant; qui m'appeloit son frère, qui me serra dans ses bras lorsque je le quittai..... Voilà l'indigne reception que je lui prépare!

L'Epine. Monsieur!

Le Marquis. Eh bien?

L'Epine. J'entends du bruit; sauvez-vous! les voilà; sauvez-vous donc!

Le Marquis. Il n'est plus temps: que devenir?

(Colin et Colette paroissent.)

SCENE III.

Le Marquis, Colin, Colette. l'Epine.

(Colin entre le premier; Colette le suit les yeux baissés; le marquis va à Colin sans oser regarder Colette.)

Le Marquis. Ah! c'est vous, mon cher Colin?

Colin. Oui, c'est Colin. Etes-vous aussi celui que vous venons chercher?

Le Marquis (les yeux baissés). Mon cœur est toujours le même.

Colin. Nous le désirons bien. Mais faites retirer ce domestique: à présent que vous ètes grand seigneur, nous n'oserions plus vous aimer devant le monde.

Le Marquis (à l'Epine). Sortez.

SCENE IV.

Le Marquis, Colin, Colette.

(il se fait un moment de silence.)

Le Marquis (très embarassé). Ma mère avoit oublié ce matin de s'informer de votre demeure, j'en ai été bien fâché.

Colin (l'examinant). Puisque nous savions la vôtre, vous étiez bien sûr de nous voir.

Le Marquis. Ah! je vous vois trop tard.

Colette. Plût au ciel ne l'avoir jamais vu.

(Il se fait encore un silence.)

Colin. Vous ne reconnoissez pas ma sœur?

Le Marquis. Je suis le plus malheureux des hommes; je dépends de ma mère, ma fortune est son ouvrage; je lui dois tout, je lui dois même le sacrifice de mon bonheur. Ne me haïssez pas..... ne me méprisez pas.... Si vous saviez.....

Colin. Vous me faites pitié; croyez-moi, terminons un entretien pénible pour tous: vous craignez de nous reconnoître; et nous ne vous reconnoissons plus. Adieu.

(Ils s'en vont.)

Le Marquis. Arrêtez, je vous supplie.

Colette (retenant Colin). Mon frère, il veut vous parler.

Le Marquis. Ayez pitié de moi, Colette; ne m'accablez pas de votre mépris. Oui, je sens bien que je l'ai mérité: la fortune, l'ambition m'ont aveuglé. J'ai manqué à l'amour, à l'amitié; j'ai désiré de vous oublier, j'ai voulu vous arracher de mon cœur: je le sais; je sais que je n'ai point d'excuse. Mais je me suis vu dans un nouveau monde; j'ài cédé au torrent qui m'entraînoit, à l'ascendant que ma mère a sur moi; elle n'étoit occupée que d'éloigner tout ce qui pouvoit rappeler notre ancienne pauvreté; elle me défendit de penser à vous.

Colette. Lorsqu'autrefois vous étiez pauvre, et que je l'étois moins que vous, mon père me défendit aussi de vous aimer: vous savez comment je lui obéis.

Le Marquis. Ah! croyez que votre image n'a pas quitté mon cœur. Dès que j'ai entendu prononcer votre nom, tout mon amour s'est réveillé; votre présence achéve de me rendre à moi-même. En vous parlant, en vous regardant, je redeviens tel que vous m'avez vu: chaque coup-d'œil que vous jetez sur moi, me rend une vertu que j'avois perdue; et dès que vous ouvrez la bouche, mon cœur palpite comme autrefois, quand vous étiez fâchée contre moi, et que j'attendois mon pardon.

Colette. Qu'osez-vous rappeler!

Le Marquis. Nos serments, notre amour; cet amour si tendre, si vrai, qui nous enflamma dès l'enfance, sans lequel nous ne fîmes jamais un seul projet de bonheur. Souvenez-vous, Colette, de nos premières années; souvenez-vous que les premiers mots que nous avons prononcés ont été la promesse de nous aimer toujours.

Colette. Hélas! qui de nous deux y a manqué?

Le Marquis. Ce seroit vous, Colette, si vous m'abandonniez à présent, puisque je vous aime, puisque je vous chéris plus que jamais. Le voudriez-vous? parlez! Auriez-vous la force de me dire: Jeannot, je ne vous aime plus?

Colette. Jamais je ne prononcerai ce mot-là.

Le Marquis (à Colin). Elle s'attendrit, mon ami; demandez-lui pardon pour moi. (*Il se jète dans les bras de Colin.*)

Colin (ému). Ma sœur, il vient de m'embrasser comme il m'embrassoit autrefois.

Le Marquis. Colette! mon ami! je suis encore digne de vous: je le sens aux transports de mon cœur. Ah! le don d'aimer est un présent que le ciel ne fait qu'une fois. J'ai si souvent regretté les jours tranquilles que nous passions ensemble! j'ai si bien éprouvé que le bonheur n'est que dans l'amour et dans l'obscurité!

Colin. Mon ami, il ne tient qu'à toi d'en jouir encore. Reviens chez nous, tu trouveras assez de malheureux pour bien placer ton argent, tu feras du bien; nous t'aimerons; ce sera jouir à la fois du bonheur des pauvres et des riches.

Le Marquis. Plût au ciel que ma mère t'entendit avec l'émotion que tu me causes! mais ma mère n'est occupée que d'ambition; elle est bien malheureuse; elle ne songe jamais à ce qu'elle a, et toujours à ce qu'ont les autres. J'espère cependant la fléchir, je lui montrerai cette promesse de mariage que nous prenions plaisir à renouveler tous les jours. Vous devez l'avoir, Colette?

Colette. Je ne l'ai pas perdue: mais, depuis quelque temps, je n'osois plus la lire: il me sembloit qu'elle me disoit du mal de vous.

Le Marquis. Mon frère, mon ami, je vous jure de nouveau sur tout ce que j'aime, que je tiendrai ma parole. Je vais me jeter aux genoux de ma mère, je vais lui déclarer que j'en mourrai si je ne suis pas votre époux, et que toute autre femme . . . .

SCENE V.

Colin, Colette, le Marquis, la Marquise.

La Marquise. Mon fils, on vient d'apporter vos habits de noces.

Colette. O ciel!

Le Marquis. Gardez-vous de croire . . .

Colette. Vous me trompiez . . .

Le Marquis. Le ciel m'est témoin. . . .

La Marquise. Qu'avez-vous donc, mon fils? et que signifient tant de secrets avec mademoiselle Colette? Ce *n'est* point la veille d'un mariage, *que* l'on reçoit de pareilles visites. Et vous, monsieur Colin et mademoiselle, vous venez obséder mon fils: il n'a pas le temps de s'occuper de vous; je vous prie de le laisser en repos.

Colin. Oui, madame! oui; nous allons le laisser, soyez-en bien sûre. Viens, ma sœur, viens avec ton frère; puisse-t-il te tenir lieu de tout! (Ils sortent.)

Le Marquis. (court après eux.) Non; demeurez, je vous en conjure.

Colin. Vous auriez trop à rougir.

SCENE VI.

Le Marquis, la Marquise.

Le Marquis. Ma mère, je vous respecte, je vous honore; mais vous me percez le cœur; mais vous vous dégradez vous-même. Eh! de quel droit osez-vous mépriser mes amis, mes égaux, les vôtres? Quels sont vos titres, ma mère? Leur naissance vaut la mienne, et leur cœur vaut mieux que le mien.

La Marquise. Est-ce vous qui parlez, mon fils? Est-ce bien vous qui osez? . ..

Le Marquis. Oui, ma mère, j'ose vous dire que vos richesses ne sont rien, et que je les abhorre si elles m'ôtent le droit de disposer de moi-même.

La Marquise. Je t'entends: le voilà, ce mystère que je craignois de découvrir. *Que* vous étiez bien né pour l'état vil d'où ma tendresse vous a tiré! vous en avez toute la

bassesse. Vous aimez Colette, j'en suis sûre; vous rougissez de me le dire: mais.....

Le Marquis. Non, ma mère, non, je n'en rougis pas. J'aime Colette, je fais gloire de l'avouer; mon amour pour elle est presque aussi ancien dans mon cœur que ma tendresse pour vous. C'est en vain que j'ai voulu l'éteindre; graces au ciel, le peu de vertu qui me reste l'a emporté sur mon orgueil. J'ai promis à Colette de l'épouser, je tiendrai ma parole; mon bonheur, ma félicité en dépendent; je préfère Colette, pauvre, simple et honnête, à toutes vos femmes dont la richesse est la seule qualité.

La Marquise. Où en sommes-nous, grand Dieu! Vous, l'époux de Colette! Vous....

SCENE VII.

La Marquise, le Marquis, Durval.

Durval. Votre procureur étoit au palais, madame, et j'ai....

La Marquise. Ah! monsieur Durval, venez à mon secours; venez entendre ce qu'il ose me dire! Il veut épouser cette Colette dont je vous ai parlé; il veut faire le malheur et la honte de ma vie.

Durval. Monsieur le marquis, songez donc à ce que vous êtes, songez....

Le Marquis. Songez vous-même à ne pas vous mêler des affaires de mon cœur! Depuis que je vous connois, il n'a jamais eu rien de commun avec vous.

La Marquise. C'en est trop, ingrat: voilà donc le prix de tout ce que j'ai fait! Je n'ai vécu que pour toi; j'ai tout sacrifié pour toi; et au moment où ta fortune alloit me payer de tant de sacrifices, tu veux m'avilir, te dégrader, manquer à ta parole, à celle que j'ai donnée à madame d'Orville?

Le Marquis. Eh! ma mère! dois-je la tromper? dois-je l'épouser quand j'*en* aime une autre? Elle va venir, je veux la prendre pour juge: je veux lui déclarer ma passion pour Colette.

La Marquise. Cruel enfant! voici le premier chagrin que tu me donnes; il est violent; tu aurois dû y accoutumer mon cœur. Ecoute-moi, daigne écouter ta mère, elle a peut-être le droit de te supplier. Je te demande, je te conjure de ne parler de rien à madame d'Orville: je t'accorderai du temps pour te décider à l'épouser; mais ne *va* pas éloigner de moi la plus chère et la plus tendre des amies. Mon fils, j'attends cette bonté de toi. (à part.) Si j'étois assez heureuse pour qu'elle ne vint pas....

SCENE VIII.

Le Marquis, la Marquise, Durval, L'Epine.

L'Epine. Madame la comtesse d'Orville.

SCENE IX.

Le Marquis, la Marquise, la Comtesse, Durval.

La Marquise (à part.) O ciel! (haut.) Eh! bon jour,

madame; nous commencions à craindre de ne pas vous avoir: mon fils alloit courir chez vous.

La Comtesse. Comment supposiez-vous que je manquerois à mon engagement? Je me sais pourtant gré d'arriver tard, puisque j'ai donné un peu d'inquiétude à monsieur le Marquis.

Le Marquis. Madame. . . .

La Marquise. Vous êtes-vous promené aujourd'hui?

La Comtesse. Non; je sors de chez moi.

La Marquise (à demi-voix.) Mon fils a passé sa matinée aux Tuilleries, espérant vous y trouver.

Le Marquis. Je suis trop vrai. . . .

La Marquise. J'espère que nous dînerons bientôt. Monsieur Durval, voulez-vous bien dire que l'on *nous* serve? (Durval sort).

SCENE X.

Le Marquis, la Marquise, la Comtesse.

La Marquise (à la Comtesse). Vous serez seul avec nous.

La Comtesse. J'y serai moins seule que par-tout ailleurs. Si vous saviez combien je suis lassé de ce grand monde où l'on court toujours après le plaisir, sans jamais trouver le bonheur!

Le Marquis. Et comment le trouver, madame, si l'on ne prend pas son cœur pour guide?

La Comtesse. Vous avez raison, monsieur le marquis! Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui? Je vous trouve l'air inquiet.

La Marquise. Pardonnez-lui: il est entièrement occupé de sa reconnoissance et du désir de vous plaire.

La Comtesse. Il est un sûr moyen de plaire; c'est de savoir aimer.

Le Marquis. Ah! madame, cela s'apprend bien vite, et la première leçon ne s'oublie jamais.

La Marquise (à la Comtesse). Voilà ce qu'il m'a dit la première fois qu'il vous a vue.

SCENE XI.

Les Mêmes, le Maître d'Hôtel.

Le Maître d'Hôtel. Madame la marquise est servie.

La Marquise. Allons nous mettre à table; ensuite j'aurai bien des choses à vous dire.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Comtesse, Durval.

La Comtesse Qu'est-ce donc, monsieur Durval, que cet homme de loi qui vient de demander la marquise et son fils? Auroit-elle un procès?

Durval. Non, madame; c'est une discussion fort peu intéressante, une affaire de rien: soyez sûre que madame la

marquise n'est occupée dans ce moment que du bonheur de vous avoir pour *sa* fille.

La Comtesse. J'espère que ce mariage fera ma félicité. Cependant je suis bien mécontente du marquis; lui que j'ai toujours vu d'une gaité charmante, il est d'un sérieux qui me glace; il a l'air de m'épouser malgré lui. Je vous assure que sans mon extrême amitié pour sa mère, je retirerois ma parole.

Durval. Il faut pardonner à son âge une timidité que vous prenez pour de la froideur. Son respect pour vous gêne ses sentiments; il n'ose pas encore vous dire qu'il vous aime, et il est distrait par le plaisir de le penser.

La Comtesse. J'ai bien peur, monsieur Durval, que vous n'ayez besoin de tout votre esprit pour le défendre.

SCENE II.

La Comtesse, le Marquis, la Marquise, Durval.

Le Marquis. Non, ma mère, non; je ne puis me taire.

La Marquise. Mais, mon fils, arrêtez; tout n'est pas perdu.

Le Marquis. Tout le seroit, si j'étois assez vil pour cacher notre malheur. (à la comtesse) Madame! ma mère avoit un procès d'où dépendoit toute sa fortune; il vient d'être jugé; et nous l'avons perdu.

Durval. Ah ciel!

La Comtesse. Comment! toute votre fortune?

Le Marquis. Il ne nous reste rien au monde que des dettes.

La Marquise. Le malheur n'est pas si grand qu'il vous le dit. Si vous êtes assez notre amie pour nous obtenir l'appui de votre famille, il est impossible. . . .

La Comtesse. Vous ne doutez sûrement pas, madame, du vif intérêt que vous m'inspirez: mais un procès n'est pas une affaire de faveur; personne n'est assez puissant pour en imposer aux lois. D'ailleurs, à mon âge et dans ma position, je ne peux guère solliciter pour monsieur le marquis, on interpréteroit mal. . .

La Marquise. L'amitié et les engagements qui nous lient, sont des titres plus que suffisants. . . .

La Comtesse. Je voudrois de tout mon cœur vous être utile; mais nos engagements sont au moins reculés. Je ne me plaindrai point du mystère que vous m'avez fait; je vois avec douleur que je ne peux vous être bonne à rien et que dans un moment aussi cruel vous avez besoin de solitude. (Elle lui fait une grande révérence et sort.)

SCENE III.

Le Marquis, la Marquise, Durval.

La Marquise. Est-ce bien elle! elle qui me juroit hier encore une éternelle amitié; qui vouloit tout quitter, tout abandonner pour vivre avec moi, pour devenir ma fille! Ah! monsieur Durval. n'en êtes-vous pas indigné?

Durval. Comment, madame! en perdant ce procès, vous perdez toute votre fortune?

La Marquise. Hélas! je n'avois d'autre bien que cette succession: je ne crains pas de vous ouvrir mon cœur, vous êtes le seul ami qui me reste.

Durval (à part). Ce procès me ruine aussi.

La Marquise. Donnez-moi vos conseils.

Durval. Il n'y en a plus quand on est sans resource. D'ailleurs, je suis aussi à plaindre que vous, je ne dois plus compter sur les promesses que vous m'avez faites; j'ai perdu mon temps dans votre maison.

Le Marquis. Hâtez-vous donc d'en sortir, monsieur, puisque notre fortune étoit le seul lien qui vous attachoit à nous.

Durval. Mais. . . .

Le Marquis. Ne cherchez point de vaines excuses; nous ne valons plus la peine que vous vous déguisiez. (Durval sort.)

SCENE IV.

Le Marquis, la Marquise.

Le Marquis. Hé bien! ma mère, les voilà, ces amis sur lesquels vous osiez compter! Vous voyez. . .

SCENE V.

Le Marquis, la Marquise, l'Epine.

L'Epine. Monsieur le marquis m'excusera bien si je prends la liberté de lui demander si ce que l'on dit est vrai.

Le Marquis. Quoi?

L'Epine. Monsieur, c'est votre procès: on assure qu'il est perdu, et que monsieur le marquis est ruiné.

Le Marquis. Cela n'est que trop vrai; laissez-nous.

L'Epine (à part). Oh! c'est bien mon projet (haut.) Mais, monsieur. . . .

Le Marquis. Eh bien?

L'Epine. Monsieur le marquis ne gardera peut-être pas de domestique? et je sais une maison où je pourrois entrer: voilà pourquoi, si c'étoit un effet de votre bonté de me mettre à la porte en me payant, je vous serois fort obligé.

Le Marquis. L'Epine, ce soir vous serez payé, et libre d'aller où vous voudrez: sortez.

L'Epine. Oh! je ne suis pas inquiet, monsieur; mais....

Le Marquis. Mais jusques-là je suis votre maître; sortez! ne me le faites pas répeter.

L'Epine (s'en allant). Il faut qu'il ait encore de l'argent, car il est fier.

SCENE VI.

Le Marquis, la Marquise.

Le Marquis. Du courage, ma mère! La bassesse de ceux que vous avez crus vos amis doit vous consoler. Puisqu'ils n'aimoient que vos richesses, ce sont eux qui les ont perdues! et nous y gagnerons le bonheur de vivre pour nous. Cependant, ne négligeons aucun des moyens qui nous restent: vous avez d'autres amis; Darmont m'a toujours paru vous être véritablement attaché.

La Marquise. Oui, mon fils; j'ai été assez heureuse pour lui rendre de grands services; je vais mettre sa reconnoissance à l'épreuve. (Elle sort.)

SCENE VII.

Le Marquis (seul.) Moi, je vole chez Colin; c'est à lui que je veux tout devoir.... Mais Colette, Colette qui croit que je l'ai trompée; qui s'est retirée sans vouloir m'entendre, ne pensera-t elle pas que *c'est* l'indigence *qui* me ramène à ses pieds? Ce doute est affreux, et me retient malgré moi. Que je suis malheureux! Je n'oserai plus lui dire que je l'aime.... O ciel! voilà Colin: comment oser lui parler!

SCENE VIII.

Le Marquis, Colin (un papier à la main.)

Colin. Vous ne comptiez plus me revoir; rassurez-vous, c'est la dernière fois. Je ne viens point troubler les apprêts de votre fortune et de votre bonheur. J'ai voulu vous rendre moi-même cette promesse que ma sœur eut la foiblesse d'accepter: j'ai voulu briser de ma main tous les liens qui nous attachoient l'un à l'autre; vous êtes libre, et vous serez heureux: je vous estime assez peu pour en être sûr.

Le Marquis (à part). Quel langage! et je l'ai mérité!

Colin. Vous craignez de rougir en reprenant ce papier! Vous n'avez pourtant pas rougi, lorsqu'avec un air de franchise et de tendresse, ici à cette même place, vous nous demandiez pardon; vous parliez à ma sœur de mariage et d'amour, tandis que vous aviez tout conclu pour en épouser une autre demain. Allez! l'homme capable d'une ruse aussi indigne, doit tirer vanité de n'être ému de rien; osez me regarder, c'est à moi de rougir.

Le Marquis (après une pause). Oui, vous avez raison. J'ai pu vous cacher un mariage .... qui ne se seroit pas fait; il est juste que j'en sois puni. Rendez-moi cette promesse; (Il la prend) c'est le seul bien qui me reste: mais j'en suis indigne: il faut y renoncer. (Il la déchire) Allez, abandonnez un malheureux qui ne mérite que votre mépris. Mais hâtez-vous de l'abandonner: si vous saviez combien il est à plaindre, peut-être....

Colin. Vous, à plaindre? et tout succède à vos vœux! Vous épousez, dit-on, une femme de qualité, dont le crédit doit vous porter au comble des honneurs; vous jouissiez d'une fortune immense; votre mère vous idolâtre; tout ce qui vous entoure n'est occupé que de vous plaire: rien ne peut altérer tant de bonheur. Le seul souvenir d'un ami et d'une maîtresse que vous avez trompés pourroit vous importuner dans vos plaisirs; mais vous n'entendrez jamais parler d'eux: et dans la classe où vous allez monter, on oublie aisément les malheureux qu'on a faits.

Le Marquis. C'en est trop, Colin! respectez mon malheur: apprennez....

SCENE IX.

Colin, Colette, le Marquis.

Colette (accourant.) Ah! mon frère! ils ont perdu tous leurs biens: vous l'ignorez et j'accours pour vous empêcher d'insulter à leur infortune.

Colin. Comment! ma sœur! expliquez-vous.

Colette. Leur malheur est déjà public: un procès les a dépouillés de toutes leurs richesses; ils sont réduits à la plus affreuse indigence.

Le Marquis. Oui; et je regrette peu tout ce que j'ai perdu: mon plus grand malheur, celui qui me touche le plus c'est que vous me croyez coupable; et j'ai trop d'intérêt à vous paroître innocent, pour que j'ose me justifier.

Colette. Vous justifier! *croyez-moi*, épargnez-vous ce soin: on ne trompe qu'une fois celle qui ne meritoit pas d'être trompée. Mais vous êtes malheureux, je viens supplier mon frère de vous secourir. Oui, mon frère, il n'a offensé que moi: il n'a manqué qu'à l'amour; l'amitié doit l'ignorer. Tu serois cent fois plus coupable que lui si tu l'abandonnois: car il me restoit mon frère; et que lui restera-t-il? Sa maison est déjà déserte: tout le monde le fuit. Mon frère, tu seras son appui, tu le tireras de l'infortune: et mon cœur te paiera de tes bienfaits, en ajoutant à ma tendresse pour toi toute celle que j'avois pour lui.

Le Marquis. Colette, vous déchirez mon cœur, et vous l'enflammez. Non, je ne vous ai pas trompée: dès l'instant où je vous ai vue, j'étois résolu de rompre ce mariage. Si je vous l'ai caché, c'étoit pour ne pas paroître si coupable, c'étoit pour ne pas affliger.

Colette. Si vous aviez jamais aimé, vous sauriez que la plus affreuse nouvelle n'afflige pas autant que le plus léger manque de confiance.

Le Marquis. Eh bien! Colette, décidez de mon sort. Je suis au comble du malheur: sans ressource, abandonné de tout le monde, je n'ai d'appui que vous seule. Rendez-moi votre cœur, j'accepte vos bienfaits: mais si vous ne m'estimez pas, si vous ne m'aimez plus, vous avez perdu le droit de m'être utile: je ne veux rien vous devoir.

Colette. Quoi! vous voulez....

Le Marquis. Je veux mourir, ou être aimé de vous: cette volonté ne m'est pas nouvelle.

Colette (après une pause.) Mon frère! si nous l'abandonnons, personne ne viendra le secourir.

Le Marquis. Point de pitié, Colette! ce sentiment est affreux quand il succède à l'amour. Haïssez-moi, ou pardonnez-moi, comme vous me pardonniez autrefois.

Colette (le regardant). Ah! que l'infortune vous va bien! Depuis que vous êtes malheureux, vous ressemblez bien davantage à ce Jeannot que j'ai tant aimé.

Le Marquis. Je n'ai jamais cessé de l'être: mon cœur vous en répond: il est à vous, ce temoin-là; il ne peut vous mentir.

Colette. Si j'étois bien sûre....

SCENE X.

Le Marquis, Colin, Colette, la Marquise.

La Marquise. Mon fils! tout est perdu: je viens de chez un ingrat qui me doit tout; il n'a pas même voulu me recevoir. Que devenir? Il ne me reste plus rien sur la terre!

Colin. Ah! madame! pourquoi oubliez-vous qu'il vous reste Colin? Ma sœur et moi, nous avons éprouvé aujourd'hui une douleur plus vive que celle qui vous accable: vous ne perdez que votre fortune; et nous avons craint d'avoir perdu nos amis. C'est à vous, madame, à nous prouver notre injustice: c'est à vous à consoler nos cœurs en acceptant tout ce que nous possédons.

Le Marquis. J'en étois sûr, Colin! Oui, ma mère, voilà votre ami, votre bienfaiteur; c'est à lui que mon cœur vous confie: quant à moi, il m'est impossible de partager le bonheur que vous promet son amitié.

La Marquise. Qu'entends-je, mon fils? Tu veux me quitter?

Le Marquis (montrant Colette). Elle ne m'aime plus! elle croit que je l'ai trompée!

La Marquise. Vous? Colette! Eh! *c'est* pour vous....

Colette. N'achevez pas: c'est lui que je veux croire. Oui, je suis sûre de ton cœur, et je ne te rends pas le mien; jamais je n'ai pu te l'ôter. Ta Colette est aujourd'hui bien plus heureuse que toi, puisque *c'est* elle enfin *qui* fera ton bonheur. (Le marquis tombe à ses pieds, et se tourne vers Colin.)

Le Marquis. Et toi? es-tu mon frère?

Colin (l'embrasse). Il y a long-temps, (à la marquise.) Madame, nous étions destinés à ne faire qu'une famille; souffrez que votre fils épouse ma sœur, et que tout mon bien lui serve de dot.

Le Marquis. Ah! Colin! quelle vengeance! et combien vous êtes au-dessus de moi.

Colin. Vous vous trompez, puisque c'est vous qui êtes malheureux.

Le Marquis. Eh! ma mère! dites donc bien vite que vous me donnez à Colette.

La Marquise. Hélas! mes enfants! c'est moi qui me donne à vous. Mais comment pourrai-je réparer jamais....

Colette. Eh! ma mère! si vous saviez combien je vous dois pour le plaisir de vous appeler ma mere!

Colin. J'ai ici de quoi vous acquitter avec vos créanciers. Nous donnerons à ta mère, mon cher Jeannot, ton patrimoine d'Auvergne; la dot de ta femme restera dans mon commerce, que je ne ferai plus que pour vous deux. (à la marquise.) Approuvez-vous ce que je lui propose?

La Marquise. Je vous devrai, Colin, bien plus que vous ne pensez: vous m'avez appris que le bonheur n'est pas dans la vanité, et que la vertu seule vient au secours de l'infortune.

1.

Die Art des Todes ist gleichgültig *).

Als Nero *a)* dem König Demetrius drohte, ihm das Leben nehmen zu lassen *b)*, antwortete dieser kaltblütig: Damit bedroht die Natur auch dich *c)*!

*) qu'importe de quelle manière on meurt? *a)* Néron... *p. prés.* von menacer *qn.* 348. 349. *b)* faire mourir *qn.* *c)* faire la même menace à *qn.*

2.

Wie man Ruhm *a)* erlangt.

Als jemand einen spartanischen *c)* König gefragt hatte *b)*, wodurch *d)* man Ruhm erwerben *e)* könne, gab er zur Antwort: Dadurch, daß man gut spricht *f)* und noch besser handelt *g)*.

a) la réputation. *b) p. des part.* von demander *à qn.* *c)* de Sparte. *d)* de quelle manière; par quel moyen. *e)* acquérir. *f)* en parlant bien. *g)* faire.

3.

Wie man Wissenschaft erlangt *).

Ein Gelehrter, welcher gefragt worden war *a)*, wie er es angefangen habe *b)*, um so viele Kenntnisse zu erlangen, antwortete: ich habe mich nicht geschämt, über das, was ich nicht wußte, Personen *d)* zu befragen *c)*, welche mich darüber belehren *e)* konnten.

*) manière de s'instruire. *a) p. passé* von interroger, 351. *b) antér.* von faire. *c)* demander ce *qu'on* ignore, *rel.* *d)* à ceux; aux personnes. *e)* instruire.

4.

Das Alter von *a)* dreyßig Jahren.

Eine schon bejahrte *b)* Person sagte *c)* in Cicero's Gegenwart, sie sey dreyßig Jahre alt *d)*. Das ist wahr, fiel der berühmte Redner ein *e)*, denn ich habe sie es schon seit mehr als *f)* zwölf Jahren sagen hören *g)*.

a) l'âge. *b)* assez âgée; avancée en âge. *c) rel.* *d)* avoir 30... *rel.* 392. *e) déf.* von interrompre. *f)* il y a plus de... (nicht *que* 180.) *g)* nicht écouter 493. 9).

5.

Versprechen und Geben.

Ein junges Frauenzimmer *a)* sagte zu einer ihrer Freundinnen, welche viel versprach *b)* und wenig gab *c)*: Sie wären die beste Person von der Welt, wenn statt *d)* Ihres Mundes, Ihr Beutel immer offen wäre.

a) demoiselle. *b) rel.* *c) rel.* 364. *d)* au lieu.

6.

Scherzhafte Antwort eines Sattlers *).

Ein vorwitziger *a)* oder spaßhafter Bauer fragte *b)* einen Sattler, ob er viel bey seinem Handwerke gewinne *c)*? Dieser gab ihm zur Antwort *d)*: **wenn alle Esel Sättel *f)* trügen *e)*, so würde mir mein Handwerk jährlich mehr als 600 Thaler eintragen *g)*.**

*) plaisante réponse d'un sellier; bourrelier. *a)* curieux. *b)* demander *à qn.* (nicht *qn.*) *rel.* *c)* *rel.* 392. 2) *d)* répondre, *déf.* *e)* *rel.* 364. *f)* bats. *g)* valoir (rapporter) plus de ... par an.

7.

Der Einäugige und der Buckelige.

Ein Einäugiger begegnete *a)* sehr frühe einem Buckeligen von seiner Bekanntschaft *b)*, und sagte zu ihm: Ihr habt heute frühe **aufgeladen, Peter *c)* — Für dich ist es freylich *d)* frühe**, antwortete ihm der Buckelige, **denn du hast e r st ein Fenster offen.**

*) le borgne et le bossu. *a)* *déf.* von rencontrer ... *qn.* (nicht *à qn.*) *b)* *rel.* von connoître; de sa connoissance. *c)* P.... *indéf.* von être chargé. *d)* il est vrai que...

8.

Fehler *a)* des Weins.

Ein Mann liebte *b)* den Wein sehr, aber er fand an ihm *c)* zwey schlimme Eigenschaften. Gießest du Wasser dazu *d)*, sagte er, so verderbest du ihn; und gießest du keines dazu, so verderbt er dich.

a) défauts. *b)* *rel.* *c)* lui trouver, *rel.* *d)* mettez-y, *qch.*

9.

Die übel gewählte Zeit *).

Einige Diebe wollten *a)* die Thür an einem Kaufladen erbrechen *b)*, worinn zwey Diener schliefen *c)*. Als diese den Lärm hörten *d)*, rief *e)* einer von ihnen den Dieben zu: „Meine Herrn, kommen Sie ein wenig später wieder, wir sind noch nicht eingeschlafen.

*) fâcheux contre-temps. *a)* *rel.* von être occupé à *qch.* *b)* forcer. *c)* être couché, *rel.* *d)* *p. des part.* von entendre, (nicht écouter, 493. 5)) *e)* *déf.*

10.

Verständige Antwort von Tasso *).

Als jemand in Tasso's Gegenwart übel von ihm gesprochen hatte *a)*, beobachtete er *b)* ein Schweigen, worüber sich selbst sein Feind verwunderte *c)*. Eine Person von der Gesellschaft sagte hierauf so laut, daß man es hören konnte *d)*: „Man muß *e)* ein Narr „seyn, wenn man *f)* bey einer solchen Veranlassung *g)* nicht „spricht. — „Sie irren sich," antwortete Tasso *h)*, „denn ein „Narr kann nicht *i)* schweigen."

*) sage réponse du Tasse. *a)* *p. des part.* 354. *b)* celui-ci ... *déf.* von garder. *c)* être étonné; surpris. *d)* assez haut pour être entendu. *e)* nicht *on faut.* 345. 2) *f)* pour ne pas parler. *g)* en pareille occasion. *h)* wegen des Artikels, Nro. 143. b). *i)* ne sauroit.

11.

Der Unterricht des Isokrates *).

Als ein großer Schwätzer *a*) bey Isokrates die Beredsamkeit zu lernen verlangte *b*), forderte dieser Philosoph doppelt so viel von ihm *c*), als *d*) die andern bezahlten *e*). Da sich jener *f*) über diesen Unterschied zu verwundern schien *g*), sagte Isokrates zu ihm *h*): **Ich muß *i*) dich zwey Sachen lehren: zu schweigen *k*), und gut zu reden.**

*) leçon d'Isocrate. *a*) le parleur; le bavard. *b*) *se présenter pour apprendre* l'éloquence sous *qn.*, *p. des part.* *c*) lui demander, *déf.* *d*) de ce que. *e*) lui payer, *rel.* *f*) le parleur. *g*) paroître surpris de *qch.*, *déf.* *h*) c'est (la raison en est), lui dit *qn.*, qu'... *i*) il faut que ..., *subj.* von apprendre *à qn.* *k*) à vous taire.

12.

Vergebliche Studien *).

Ein Florentiner *a*) rühmte sich, er habe *b*) in kurzer *e*) Zeit tausend Thaler *d*) auf die Erlernung *f*) der schönen Wissenschaften *g*) verwendet *c*). Ein Gelehrter *h*), welcher dafür hielt *i*), daß er diese Summe übel angewendet habe *k*), sagte zu ihm: **Mein Freund, wenn man dir wieder hundert für das geben will *l*), was du kannst *m*), so rathe ich dir, sie ohne Bedenken *n*) zu nehmen.**

*) études perdues. *a*) Florentin. *b*) d'avoir. *c*) dépensé. *d*) écu. *e*) peu de... *f*) étude. *g*) lettres. *h*) un sage. *i*) *p. prés.* von trouver. *k*) *antér*, 392. *l*) en offrir cent de *qch.* *m*) nicht pouvoir; 493. 9. *n*) hésiter.

13.

Der Hunger ist eine Uhr *a*).

Ein Edelmann, der frühe in einem Wirthshause angekommen war *b*), verlangte *c*) zu Mittag zu essen. Ein Kellner *d*) gab ihm zur Antwort *e*): **es ist erst *f*) neun Uhr.** — Geht, sagte der Edelmann zu ihm, **es kümmert mich wenig *g*), welche Zeit *h*) es auf eurer Uhr ist *i*); in *k*) meinem Magen ist es zwölf Uhr (Mittag).**

a) une horloge. *b*) *p. des p.* von arriver. *c*) *déf.* *d*) un valet; le sommelier. *e*) *déf.* von répondre. *f*) monsieur, il n'est encore, que... *g*) peu m'importe. *h*) heure. *i*) *prés.* oder *subj.* 389. 1). *k*) à...

14.

Die Essenszeit *).

Den Diogenes fragte *a*) einer seiner Freunde, zu welcher Zeit *b*) man zu Mittag und zu Nacht essen solle *c*)? **Es kommt auf die Umstände an *d*),** sagte der Philosoph; **wer *e*) reich ist, wann er will, wer arm ist, wann er kann.**

*) heure du repas. *a*) lui (nicht *le*) demander, *rel.* *b*) heure. *c*) devoir dîner et souper; faire ses repas. *d*) c'est selon. *e*) celui qui.

15.

Der Glaube an Träume *).

Ein Spaßmacher *a*) sagte *e*) zu einem Edelmanne, in der Hoff-

*) croyance aux songes. *a*) le bouffon.

nung *b*) ihn dazu zu bewegen *c*), daß er ihm einen Rock schenke *d*): Ich habe vergangene Nacht *f*) geträumt, mein Herr, Sie schenken mir ein Kleid *g*). Der Edelmann erwiederte scherzend: verlaßt euch ja nicht *k*) auf Träume, mein Freund *i*); ich meinestheils glaube gar nicht daran *l*).

b) *p. prés.* von croire. *c*) engager *qn. à qch.* *d*) *inf.* 347. 2). *e*) *déf.* *f*) cette nuit. *g*) donner. *h*) plaisamment. *i*) allez, mon ami. *k*) gardez-vous d'ajouter foi *à qch.* *l*) moi, je ... *prés.* von n'y croire point du tout.

16.

Sonderbares Land.

Ein Spanier *a*), der sich in Rußland aufhielt *b*), ging *c*) im *d*) Winter durch ein Dorf, und sah sich von mehreren Hunden verfolgt *e*). Er bückte sich nach einem Steine, um *f*) sie zu verjagen; aber der Stein *g*) war so fest angefroren, daß er ihn nicht losbringen *i*) konnte *h*). O, das verdammte *k*) Land! rief er aus, wo man die Steine anbindet *l*), und *m*) die Hunde laufen läßt.

a) Espagnol. *b*) être, *p. prés.* *c*) passer dans ... *déf.* *d*) pendant ... *e*) poursuivi par *qn.* *f*) afin. *g*) mais elle ... *rel.* von tenir si fort. *h*) *déf.* *i*) détacher. *k*) maudit. *l*) attacher. *m*) et où on ...

17.

Gewisse Leute *a*) wissen zu rechter Zeit zu schlafen.

Ein Soldat, der sein Geld verspielt hatte *b*), ging zu *c*) einem seiner Freunde, der auf einem Bette ruhte *d*). Camerad, redete er ihn an *e*), schläfst du? Warum? fragte dieser. — Ey *f*), ich wollte gerne *g*), daß du mir einen Gulden liehest *h*), um mein verlornes Geld wieder zu gewinnen *i*). — Ich schlafe, war die Antwort *k*) seines Freundes.

a) gens, besonderer Gebrauch, Nro. 156. *b*) *p. des p.* (354) von perdre *qch.* à jouer; au jeu. *c*) aller trouver *qn.* *d*) reposer. *e*) lui dire, *déf.* *f*) c'est que. *g*) vouloir bien. *h*) *subj. imparf.* 393. 3). *i*) prendre *sa* revanche. *k*) lui répondre, *déf.*

18.

Der Kenner.

Ein Bauer hatte lange um eine große silberne Taschenuhr gehandelt *a*), ohne mit dem Uhrmacher über den Preis einig werden *b*) zu können. Er erblickte eine sehr kleine, welche die Stunden wiederholte *c*), und sagte, indem er sie nahm *d*): Sie geben mir *e*) wenigstens die kleine da in den Kauf *f*).

a) marchander, *qch.* *b*) convenir de prix avec *qn.* *c*) qui étoit à répétition. *d*) la saisir. *e*) kein *présent.* 377. *f*) par-dessus le marché.

19.

Der Aufschub des Glückwunsches *).

Ein verständiger Mann *a*) hatte einen Freund, welcher auf einmahl *c*) zu einer hohen Würde erhoben wurde *b*). Jedermann ging hin, ihm Glück zu wünschen *d*); der Verständige blieb weg *e*).

*) le compliment différé. *a*) un sage. *b*) *déf.* von être ... élevé. *c*) tout-à-coup. *d*) aller l'en féliciter, *déf.* *e*) n'y aller point.

Als man Verwunderung darüber gegen ihn bezeugte *f*), antwortete er: der große Haufe *g*) geht zu ihm *h*) wegen seines Postens *i*); ich werde hingehen, wenn *k*) er ihn nicht mehr hat, und ich glaube, ich werde dann allein bey ihm seyn *l*).

f) lui en témoigner de la surprise, *rel.* *g*) la foule. *h*) chez *qn.* *i*) la place. *k*) quand; mit dem *fr.* 377. *l*) y être seul; que j'y ...

20.

Die Vorbedeutung *).

Ein römischer Bürger *a*) sah *b*) beym Aufstehen *d*) mit Erstaunen *c*), daß die Ratten seine Schuhe zernagt *e*) hatten. Eilends begab er sich *f*) zu Cato, und fragte ihn *g*) ängstlich *h*), was so etwas *k*) Neues und Wunderbares *l*) zu bedeuten haben könne *i*)? Es ist kein Wunder *o*), mein Freund *m*), sagte Cato lachend *n*) zu ihm, daß die Ratten deine Schuhe zernagt *e*) haben; das wäre aber eines, wenn deine Schuhe die Ratten gefressen hätten.

*) le présage. *a*) le citoyen. *b*) *déf.* *c*) surprise. *d*) se lever. *e*) rongé. *f*) aller bien vite chez *qn.*, *prés.* 361. *g*) lui (nicht *le*) demander, ebend. *h*) avec anxiété. *i*) pouvoir présager. *k*) *la* chose. *l*) admirable. *n*) en riant, *o*) *le* prodige.

21.

Die kleine Küche.

Der König Carl V. besah *a*) einst das Haus eines seiner Haushofmeister, welches schön und groß *b*), die Küche aber *c*) sehr klein war. Als der Fürst ihm hierüber seine Verwunderung bezeigte *d*), antwortete *f*) ihm der Haushofmeister: Sire *e*), meine *g*) kleine Küche hat mein Haus groß gemacht.

a, parcourir; examiner, *rel.* *b*) d'une grande étendue. *c*) mais dont la ... *d*) lui en témoigner de la surprise, *rel.* *e*) Sire. *f*) *déf.* *g*) c'est ma....

22.

Guter Einfall *a*) des Phocion.

Während der bürgerlichen Unruhen *b*) zu Athen war Phocion auf der Gegenparten *c*) des Demosthenes; und als Demosthenes bey der Vertheidigung *d*) seiner Parten zu Phocion sagte *e*), das Volk werde ihn zerreißen, wenn es in Wuth komme *f*), versetzte *h*) Phocion: Und dich *g*), wenn es zur gesunden Vernunft kommt *i*).

a) bon mot. *b*) les dissentions d'.. *c*) le parti opposé à celui de D. . *d*) en plaidant pour *qn.* *e*) *déf.* *f*) *rel.* (392) von entrer en fureur. *g*) *h*) *déf.* *i*) entrer en bon sens, *rel.* 392.

23.

Beißende Wahrheit.

Ein Römer von niedriger Herkunft *a*) und geringen Verdiensten, machte dem Lälius, einem *c*) Patricier, den Vorwurf *b*), er arte *d*) seinen Vorältern nicht nach. Aber du *e*), erwiederte Lälius, schlägst nicht *f*) aus der Art *g*).

a) basse extraction. *b*) *rel.* von reprocher. *c*) weg zu l. 145. *d*) qu'il... *rel.* von dégénérer. *e*) et toi. *f*.) ne pas dégénérer. *g*) des tiens.

24.

Der beschämte Spötter *).

Benserade, der ein *a*) Feind von Furetière war, hatte einst, um ihn zu beleidigen *c*), seinen Platz in der *d*) Academie eingenommen *b*), und sagte *f*): An diesem Platze *e*) werde ich viele Albernheiten *g*) sagen. Nur fortgemacht *h*), versetzte Furetière, Sie haben gut angefangen.

*) le railleur confondu. *a*) weg zu l. 145. *b*) ayant pris un jour. *c*) offenser. *d*) dans. *e*) voici une place, . . . où . . . . *f*) *déf.* *g*) bien des sottises. *h*) courage.

25.

Der echte Bürger *).

Pädaret *a*), ein *b*) angesehener Lacedämonier *c*), bewarb sich *d*) um eine Stelle *e*) im Rathe der Dreyhundert. Als er sah, daß er ausgeschlossen war *f*), rief er *g*) auf dem Wege nach Hause *h*) freudig *i*) aus: Dank sey *k*) den unsterblichen Göttern; es haben sich *l*) in Sparta *m*) so viele Männer *n*) gefunden, die mir an Verdiensten überlegen sind *o*), daß man meiner nicht bedurfte *p*).

*) le vrai citoyen. *a*) Pédarette. *b*) weg zu l. 185. *c*) gentil-homme Lacédémonien; citoyen distingué de Lacédémone. *d*) postuler, *rel.* *e*) pour être admis au; une place au . . . *f*) se voir exclus. *p. prés.* *g*) *déf.* *h*) en s'en retournant. *i*) plein de . . . *k*) graces. *l*) il s'est. *m*) dans Sparte. *n*) gens. *o*) surpasser en . . . *p*) avoir besoin, *indéf.*

26.

Kunst hat keinen Preis *).

Die berühmte Sängerin Gabrieli *a*) hatte für zwey Monathe in Petersburg zu singen *c*), 5000 Dukaten gefordert *b*). Die Kaiserin antwortete *d*): so hoch bezahle *f*) ich keinen meiner Feldmarschälle *g*). Wenn das ist *h*), erwiederte *i*) Gabrieli, so dürfen Ew. Maj. nur *k*) Ihre *m*) Feldmarschälle singen lassen *l*). Die Kaiserin zahlte *n*) die 5000 Ducaten.

*) les talents n'ont point de prix. *a*) Gabriéli, célèbre . . . . *b*) *antér.* von demander *qch.* *c*) pour chanter . . . à P. *d*) *déf.* *f*) payer sur ce pied-là. *g*) un Maréchal-de-camp; wegen der Mehrzahl, 167 und 169. 2) *h*) en ce cas; si cela est. *i*) *déf.* *k*) n'avoir qu'à. *l*) nicht laisser. 493. 6). *m*) nicht leur, noch vos. 217. *n*) *déf.*

27.

Gelegenes Schweigen.

Als einst bey *a*) einer Sitzung *b*) einige Räthe *c*) schliefen *d*), und *e*) andere ein wenig zu laut sprachen, sagte *i*) du Harlay, erster Präsident: wenn die Herrn *k*), welche mit einander sprechen *l*), nicht mehr Geräusch machten *m*), als die Herrn, welche schlafen, so würde dieß denjenigen, welche zuhören *p*), sehr lieb seyn *n*).

a) un jour qu'à. *b*) audience, f. *c*) conseiller. *d*) dormir; *rel.* *e*) et *que.* *i*) *déf.*: das sujet geht dem verbe voran. *k*) ces messieurs. *l*) causer. *m*) faire du bruit, *rel.* *n*) cela . . . *cond.* von accommoder *qn.* *p*) zuhören, nicht entendre; Nro. 493. 5).

28.

Mäßigkeit *).

Eine Hofdame a), der es an gutem Appetit nicht fehlte b), und die doch c) nicht dafür angesehen seyn wollte d), sagte einst g) an der Tafel des Churfürsten von W., sie würde sich mit zwey Schüsseln (Gerichten) begnügen. Ja, Madame, fiel der Churfürst ironisch ein h): Sie lassen nicht 2 Schüsseln vorbey gehen i).

*) la sobriété. a) une dame-d'honneur. b) qn. ne pas manquer de qch. c) doch, cependant. d) rel. von ne vouloir pas en avoir la réputation. g) un jour; nicht une fois. h) interrompe ironiquement; d'un ton ironique, déf. i) ne pas laisser passer qch.

29.

Kurze Betrübniß *).

Eine junge Dame hatte einen ihrer Anbether verloren a), und dieser Todesfall b) hatte Aufsehen erregt c). Ein Freund besuchte d) sie, und da er sie über dem Harfenspielen antraf e), sagte er f) mit Befremden g) zu ihr: Mein Gott! ich glaubte Sie in Verzweiflung h) zu finden. Ach, mein Herr, versetzte sie in einem rührenden Tone i), gestern k) hätten Sie mich sehen sollen l).

*) courts regrets. a) adorateur. b) la mort, f. c) faire du bruit. d) venir voir qn., déf. e) trouver qn. à jouer de la harpe, p. prés. f) déf. g) avec un air de surprise. h) dans la désolation. i) d'un ton pathétique. k) c'étoit hier qu'il. l) falloir voir qn., rel.

30.

Es ist manchmal gefährlich, einen zur Rede zu stellen *).

Der Vicomte von Segur redete a) einst den Herrn von Baines mit den Worten b) an: ist es wahr, mein Herr, daß Sie in einem Hause c), wo man die Gefälligkeit hatte d), mich für witzig zu halten e), gesagt haben f), ich besitze ff) keinen Witz? An diesem allem ist kein wahres Wort g), antwortete Herr von Baines; ich war h) nie in einem Hause, wo man Sie für witzig gehalten hätte i), und nie habe ich gesagt, daß Sie keinen Witz besäßen k).

*) demander des explications. a) aborder qn., déf. b) en ces termes. c) que dans... d) avoir la bonté, antér. e) trouver de l'esprit à qn. f) prés. ff) n'en avoir point, rel. g) n'y avoir pas un seul mot de vrai dans qch. h) indéf. i) S. e); subj. imp. k) S. ff) subj. imp.

31.

Edle Unbekümmertheit.

Friedrich der II., König von Preußen, sah von seinem Fenster aus a), daß mehrere Personen einen angeschlagenen Zettel c) begierig d) lasen b). Geh, sieh e), was es ist, sagte er zu einem seiner Edelknaben. Bald erfuhr er f), daß es eine Spottschrift h) auf ihn i) sey g). Man hat sie zu hoch l) angemacht k), sagte

*) noble insouciance. a) apercevoir de sa... déf. b) plusieurs... qui... rel. c) affiche, f. d) avec une sorte d'empressement. e) aller voir. f) prés. 361. g) prés. indic. 392. h) la satyre. i) contre sa personne. k) attacher; wegen des p. pas. 509. l) nicht haute. 518.

der Monarch, man muß sie weiter herunter *n*) machen *m*), damit *o*) sie sie besser lesen können.

m) aller la mettre. *n*) nicht plus *basse*, 518. *o*) afin qu'... mit dem *subj.* 389. 8.)

32.

Treffende Antworten *).

1) Als eben dieser Fürst einen seiner Soldaten mit einer Schmarre *b*) im Gesichte *c*) sah *a*), fragte er ihn *d*): In welcher Schenke *f*) hat man dich so zugerichtet *g*)? — In einer Schenke, wo Euer Majestät die Zeche *k*) bezahlt haben *h*), bey *l*) Kollin *), antwortete der Soldat. Der König, welcher dort geschlagen worden war *m*), fand die Antwort vortrefflich *o*).

*) belles reparties. *a*) *p. prés.* *b*) balafré. *c*) weg zu l. *d*) *déf.* *f*) le cabaret. *g*) équiper *qn.* de la sorte. *h*) a, nicht ont; 217; 494. *k*) l'écot. *l*) à. *m*) y être battu, *antér.* *n*) *o*) trouver la réplique excellente; admirer la réponse, *déf.*

*) bey Meissen in Sachsen, im Jahr 1759.

33.

2) Bey der Musterung *b*) einer neu gebildeten *c*) Compagnie Soldaten bemerkte *d*) ein Hauptmann *a*), daß sie fast alle Spuren von Wunden hatten *e*), und sagte, indem er sich an einen Unteroffizier *g*) wandte *f*): Das sind gute Soldaten, aber die, welche sie so gezeichnet haben *h*), waren noch besser. — Ich bitte *i*) um Vergebung, Herr Hauptmann, versetzte einer von ihnen, denn haben sie uns verwundet *k*), so haben wir sie getödtet.

a) capitaine. *b*) faisant la revue. *c*) ... formée depuis peu. *d*) s'apercevoir, *déf.* *e*) être presque tous blessés, *rel.* *f*) adresser la parole à *qn.* *g*) bas... *h*) marquer de la sorte; *antér.*; *p. pas.* veränderl. 509. *i*) nicht prier; 493. 8). *k*) car s'ils... *indéf.* 509.

34.

Guter Einfall *a*) von Fox.

Fox hatte bey verschiedenen Juden beträchtliche *c*) Summen entlehnt *b*), und schmeichelte sich mit der Hoffnung *d*), das Erbe *e*) von einem Oheime *f*) werde alle seine Schulden *h*) tilgen *g*). Dieser Oheim verheirathete sich, und bekam *i*) einen Sohn. Als Fox dieß erfuhr *k*), sagte er: dieses Kind ist der Messias *l*); es kommt zum Verderben *o*) der Juden auf die Welt *m*).

a) bon mot. *b*) emprunter à *qn.* *c*) considérables. *d*) se flatter, *rel.* *e*) que la succession. *f*) un de ses oncles. *g*) payer, *cond.* wegen des y. 333., 6te Art. *h*) *la* dette. *i*) avoir, *déf.* *k*) en être instruit, *déf.* *l*) c'est le Messie que cet... *m*) venir au monde. *o*) pour la ruine *de qn.*

35.

Das Wunder zu Versailles *).

Da die Republik Genua *a*) Ludwig dem XIV. Anlaß zur Unzufriedenheit gegeben hatte *b*), wurde ihr Doge genöthigt *c*), in Begleitung *e*) von vier Senatoren nach Frankreich zu reisen *d*), um sich bey dem Könige zu entschuldigen *f*). Der Doge sah Ver-

*) la merveille de Versailles. *a*) de Gênes. *b*) *p. des p.* von mécontenter *qn.* *c*) le Doge fut forcé de... *d*) venir. *e*) accompagné. *f*) faire des excuses à *qn.*

sailles in seinem ganzen Glanze *g*), und als man ihn fragte *h*), was ihm da am meisten aufgefallen sey *i*), antwortete *l*) er: Mich da zu sehen *k*).

g) éclat, m.; splendeur, f. *h*) lui (nicht *le*) demander, *rel.* *i*) l'y frapper le plus, *rel.* *k*) c'est de m'y... *l*) *déf.*

36.

Wirkung des Spiels *).

Eine Frau hatte ihren Mann *b*) verloren *a*). Ein Bekannter *c*) besuchte *d*) sie den andern Tag *e*), um sie zu trösten, und traf sie *f*) mit einem gut gekleideten *i*) jungen Manne *h*) beym Spiele *g*) an. Mein Herr, sagte sie zu ihm, als sie seine Verwunderung sah *k*), wenn Sie eine halbe Stunde eher *m*) gekommen wären *l*), hätten Sie mich mit Thränen in den Augen gefunden *n*): aber ich habe mit diesem Herrn um meinen Schmerz gespielt *o*), und ihn verloren *p*).

*) les effets du jeu. *a*) venir de perdre *qn. rel.* *b*) *le* mari, (nicht *leur.* 217). *c*) quelqu'un de sa connoissance. *g*) venir la voir, *déf.* *e*) le lendemain, (nicht *l'autre jour*). *f*) trouver. *déf.* *a*) à jouer. *h*) un homme. *i*) bien mis. *k*) voir son étonnement; voir tout surpris, *p. prés.* *l*) *rel.* und nicht das conditionnel, 378. 1. *m*) plus tôt. *n*) trouver *qn.* les yeux baignés de larmes; les larmes aux yeux. *p. pas.* veränd. 509. *o*) jouer *qch.* contre *qn. indéf.* *p*) *p. pas.* veränd. 509.

37.

Die Academie zu Soissons *).

Voltaire empfing *b*) auf einer Reise *a*) durch Soissons die Abgeordneten *c*) von der Akademie dieser Stadt. Diese, um ihre Gesellschaft zu rühmen *d*), sagten zu ihm *e*), sie sey *f*) die älteste *g*) Tochter der französischen Akademie. Ja wohl, antwortete er, die älteste, die sittsame *h*), die ehrbare *i*) Tochter, die Tochter, die sich nie hat etwas nachsagen lassen *k*).

*) l'académie de Soissons. *a*) passer par... *p. prés.* *b*) *déf.* *c*) députés. *d*) vanter. *e*) *déf.* *f*) kein *subj.* 392. *g*) aîné. e. *h*) fille sage. *i*) fille honnête. *k*) faire parler (de *qn.*, *de soi*, *de lui*) d'elle, *indéf.*

38.

Scherzhafte Ablehnung eines Zweykampfs *).

Der Marquis von Villete, ein *a*) Volksrepräsentant *b*), lud *c*) zu einer kostbaren Mahlzeit *f*) in Gesellschaft schöner Damen *g*) einen rohen *h*) Offizier ein, welcher ihn zum Zweykampfe herausgefordert hatte *i*). Nach der Tafel *k*) sagte er zu ihm: glauben Sie, mein Herr, daß man sich gern *m*) der Gefahr aussetzt *l*), alles dieses und dazu *n*) 120000 Livres Einkommen *o*) zu verlieren? Beweisen Sie mir *p*), daß Sie das nähmliche Opfer zu bringen haben *q*), dann wollen wir *r*) uns schlagen.

*) duel plaisamment éludé. *a*) weg zu l. 145. *b*) représentant du. *c*) inviter, prier à *qch. déf.* *f*) un diner. un repas somptueux. *g*) avec des femmes charmantes. *h*) brutal. *i*) appeler *qn.* en duel. *k*) le repas. *l*) s'exposer ... à *qch.* *m*) volontiers. *n*) et. *o*) de rente. *p*) prouver. *q*) avoir le même sacrifice ... *r*) *fr.* von se battre.

39.

Drollige Rechtfertigung eines Angeklagten *).

Ein Kaufmann, welcher gerichtlich *b*) belangt wurde *a*), weil er seinen Tabak verfälscht habe *c*), zog sich dadurch aus der Sache *d*), daß er bewies *e*), zu *f*) dem Tabak, welchen er verkaufe *g*), komme *h*) nicht ein einziges Blatt Tabak.

Ein anderer, welcher angeklagt war *i*), daß er seinen Wein verfälsche *k*), wurde ebenfalls losgesprochen *l*), da er bewies *e*), daß zu dem Weine *m*), welchen er verkaufe *g*), kein Tropfen Rebensaft komme *n*).

*) justification plaisante d'un accusé. *a*) poursuivre, *p. pas.* 351. *b*) en justice. *c*) pour ... *passé des inf.* von falsifier *qch.* *d*) se tirer d'affaire. *e*) en prouvant. *f*) dans. *g*) *rel.* 392. *h*) n'entrer pas une seule feuille. *i*) *p. pas.* von accuser. 351. *k*) de frélater, *qch.* *l*) absous. *m*) dans celui. *n*) n'entrer pas une seule goutte de jus de raisin, *rel.*

40.

Gescheidte Antwort *).

Es ist bekannt *a*), daß ein zweyköpfiger Adler das Wappen des deutschen Reichs *b*), und ein fliegender *f*) Löwe das Wappen *c*) der ehemaligen *d*) Republik Venedig *e*) ist. Als ein deutscher *g*) Kaiser einen venetianischen *e*) Gesandten fragte *h*), aus welchem Lande die fliegenden *k*) Löwen kämen *i*), erwiederte *n*) der Gesandte *l*), ohne sich zu besinnen *m*), aus dem Lande *o*), wo die Adler zwey Köpfe haben.

*) réplique ingénieuse. *a*) on sait. *b*) que les armes de l'empire ... sont un aigle à deux têtes. *c*) et celles. *d*) ci-devant. *e*) Venise. *f*) volant. *g*) d'Allemagne. *h*) *p. prés.* von demander à *qn.* (nicht *qu.*) *i*) *rel.* *k*) qui volent. *l*, *m*) hésiter. *n*) répliquer, *déf.* *o*) ils viennent du ...

41.

Eine zahlreiche Dienerschaft macht's nicht aus *).

1) Ein Prälat, welcher in der Folge *a*) Cardinal wurde *b*) besuchte einst *c*) den berühmten französischen Mahler *e*) le Poussin *d*), der zu Rom war. Als *i*) der Prälat *h*), nach einer Unterhaltung *f*), welche ziemlich tief in die Nacht hinein dauerte *g*), sich verabschiedet hatte, leuchtete ihm *k*) le Poussin die Treppe hinunter *l*), und bis an seinen Wagen *m*). Der Prälat, der die Höflichkeit des Mahlers erkannte *n*), konnte sich nicht enthalten *o*), zu ihm zu sagen: ich bedaure *p*) Sie sehr, mein Herr, daß Sie nicht einmahl einen Bedienten haben *q*). Und ich *r*) bedaure Sie *u*) noch weit mehr *v*), gnädiger Herr *s*), erwiederte *t*) le Poussin, daß Sie so viele haben *w*).

*) le grand nombre de domestiques ne fait pas la chose. *a*) dans la suite. *b*) être fait cardinal, *déf.* *c*) aller voir un jour *qn.*; *déf.* *e*) célèbre peintre ... *f*) après une conversation. *g*) prolongée assez avant dans ... 351. *h*) *i*) *p. des p.* von prendre congé. *k*) l'éclairer, *déf.* *l*) en descendant l'escalier. *m*) la voiture; le carosse. *n*) sensible à l'attention de *qn.* *o*) ne pouvoir s'empêcher, *déf.* *p*) plaindre. *q*) *inf.* *r*) *s*) monseigneur. *t*) *déf.* von repartir. *u*) S. *p.* *v*) beaucoup plus. *w*) d'en avoir un aussi grand nombre.

42.

2) Ein Sekretär, welcher, wie le Poussin, den Grundsatz *a)* hatte, daß man bey viel Dienerschaft *b)* oft nur *c)* desto schlimmer *d)* bedient wird, schlug einmal seinen Bedienten *f)* ziemlich derb *e)*. Der Herr *g)*, dessen Geschäfte er führte *k)*, traf ihn über der That an *l)*, und machte ihm die heftigsten Vorwürfe *m)*. Wie, gnädiger Herr, Sie tadeln *n)* mich, daß ich ihn schlage? Wissen Sie wohl, daß ich *o)*, ob ich gleich *p)* nur *q)* diesen einzigen Bedienten habe, eben so schlecht *r)* bedient werde, als Sie, der Sie dreyßig haben *r)*?

a) la maxime. *b)* avec beaucoup de. *c)* n'en être que... *d)* *compar.* von mal, nicht *mauvais*. 190. *e)* battre un jour, (nicht *une fois*) assez rudement. *déf.* *f)* le sien; son domestique:) *g)* le seigneur. *k)* gérer, administrer les affaires de *qn.* *l)* prendre sur le fait, *déf.* *m)* vif reproche. *n)* blâmer de ce que, *prés.* von battre. *o)* que. *p)* quoique mit dem *subj.* 389. 8. *q)* n'avoir (nicht *seulement*) 528. *r)* mal (nicht *mauvais*, welches nur zu einem Hauptwort gesetzt werden kann. 190. en avoir 30. wegen des Sujet, 494, 491.

43.

Kostbares Hausgeräthe *).

Ein Ritter *a)*, der einen Canonicus besuchte *b)*, verwunderte sich über *c)* die Einfachheit *d)* seiner Wohnung *e)*, und fragte ihn *f)*, warum er seine Zimmer nicht tapezieren lasse *g)*? Der Canonicus deutete auf *h)* zwey Arme, für welche er sorgte *i)*, und antwortete: ich will lieber diese Armen kleiden *k)*, als meine Wände *l)*.

*) meubles précieux. *a)* chevalier. *b)* venir voir un chanoine, *p. des p.* *c)* être surpris de *qch.*, *déf.* *d)* la simplicité. *e)* les appartements; la demeure. *f)* lui (nicht le). *g)* nicht *laisser* 493 6.). *h)* lui montrer, *p. prés.* *i)* prendre soin de *qn. rel.* *k)* aimer mieux revêtir. *l)* murailles, f.

44.

Almosen zu geben ist Pflicht *).

Cosmus *a)* von Medicis hatte eine schöne Kirche, ein Kloster **), zwey Spitäler und noch einige *c)* andere milde Stiftungshäuser *d)* erbauen lassen *b)*, und hatte sie mit großen Einkünften beschenkt. *e)* Jemand lobte ihn deßwegen *f)* sehr, und sagte, er verdiene eine große Belohnung vom Himmel; *g)* worauf er antwortete: Es ist wahr, ich habe große Summen auf diese verschiedenen Stiftungen *i)* verwendet; *h)* doch, wenn ich meine Rechnung untersuche, *k)* finde ich nicht, daß mir Gott einen Heller schuldig wäre, *l)* sondern daß ich noch sein Schuldner bleibe *m)*.

*) l'aumône est un devoir. *a)* Cosme. *b)* nicht *laissé* 493. 6. **) le cloître, le couvent. *c)* et quelques. *d)* monuments de piété. *e)* leur donner de... revenus, *antér.* *f)* à ce sujet. *g)* dans le ciel. *h)* employer. *i)* ces divers objets. *k)* quand j'examine mes comptes. *l)* devoir un seul denier. *subj. prés.* *m)* rester.

45.

Edle Gesinnung gegen Feinde *).

1) Man machte dem Kaiser Theodor den Vorwurf *a)*, daß *b)* er zu gelinde und zu gut *c)* gegen *d)* seine Feinde sey. Wahrlich, *e)*

*) sentiments nobles envers des ennemis. *a)* reprocher à *qn.*, *rel.* *b)* *inf.* *c)* doux et bon; clément. *d)* envers *qn.* *e)* en vérité.

antwortete er, weit entfernt *f*), die Lebenden *h*) tödten zu wollen, *g*) möchte ich die Todten auferwecken *i*) können.

2) Man rieth *k*) Philipp dem Schönen *l*), König von Frankreich, den Bischof *n*) von Pamiers, der einer von den Haupturhebern *p*) seiner Streitigkeiten *q*) mit dem Papste gewesen war *o*) zu bestrafen *m*): ich weiß, antwortete er, daß ich es kann; aber es ist schön, es zu können und es nicht zu thun. *r*)

f) bien loin. *g*) faire mourir. *h*) vivants. *i*) ressusciter *qn.* *k*) conseiller, *rel.* *l*) le Bel. *m*) *n*) un éveque. *o*) *p*) l'un des principaux auteurs. *q*) des démêlés de ce prince. *r*) ne pas le faire.

46.

Schöne Aeußerung von Xenokrates *).

Der Philosoph Xenokrates schwieg *a*) in einer Gesellschaft, wo man tüchtig lästerte *b*). Als ihn einer fragte, warum er keinen Theil an der Unterredung nehme *c*), antwortete er *e*): weil *d*) ich es oft bereut habe *f*), daß ich gesprochen *g*), nie aber, daß ich geschwiegen habe *h*).

*) beau mot de Xénocrate. *a*) ne dire mot, *rel.* *b*) où la médisance alloit son train. *c*) prendre part à l'entretien. *d*) c'est. *e*) *déf.* *f*) se repentir, *indéf.* *g*) *pas.* des *inf.* *h*) garder le silence, *inf.*

47.

Schöne Züge von Güte und Gnade *).

1) Es meldete jemand Karl dem V. *a*), ein Verbrecher *b*) habe sich bey *d*) einer Stadt, wo er durchreiste *e*), verborgen *c*), um diese Gelegenheit zu benutzen *f*), und ihn um seine Begnadigung zu bitten *g*). Es wäre besser gewesen *h*), antwortete der Kaiser, wenn ihr *i*) ihm gesagt hättet *k*), wo ich bin, anstatt mir zu melden *l*), wo er ist.

*) beaux traits de clémence et de bonté. *a*) quelqu'un vint avertir... *b*) le criminel. *c*) se cacher, *antér.* *d*) près d'... *e*) sur sa route. *f*) profiter de la circonstance. *g*) demander (nicht prier) sa grace; 493. 8. *h*) valoir mieux, *cond. pl. passé.* *i*) wegzul. *k*) lui dire. *l*) que de me dire.

48.

2) Marcus Antonius *a*) las *b*) mit vielem Vergnügen die Grabschrift *c*) eines gewissen Königs von Cypern, *d*) welche also lautete: *e*) ich habe nie jemand bestraft, als nachdem *f*) ich ihm viermahl verziehen hatte; denn ich habe es oft bereut, *g*) daß ich gestraft, *h*) nie aber, daß ich begnadigt habe *i*).

a) Marc Antoine. *b*) *déf.* *c*) l'épitaphe. *d*) Cypre. *e*) porter, *rel.* *f*) qu'après... *p.* das *inf.* *g*) m'étant souvent repenti. *h*) *p. de l'inf.* *i*) ebend.

49.

Fléchier's Antwort.

Fléchier, Bischoff *a*) von Nimes, der Bossuet in den Leichenreden *c*) die Wage hielt *b*), war der Sohn eines wenig bemittelten Bürgers. Einst sagte der Marschall *d*) von la Feuillade zu ihm *e*): Glauben Sie, daß sich Ihr Vater sehr verwundern würde, *f*) wenn er sähe, *g*) was Sie sind. — Nein, antwortete ihm

a) évêque. *b*) balancer la réputation de *qn.* *c*) l'oraison funèbre. *d*) le Maréchal. *e*) lui dire un jour, *déf.* *f*) être bien étonné. *g*) de vous voir.

Fléchier, denn nicht den Sohn meines Vaters, sondern mich *h*) hat man zum Bischof gemacht.

h) c'est moi qu'on...

50.

Feines Lob. *)

1) Nachdem Ludwig XIII. Susa eingenommen hatte *a*), wollte er dem Herzoge von Savoyen unangemeldet *c*) einen Besuch machen *b*). Allein der Herzog, der es durch jemand *e*) von den Seinigen *f*) erfahren hatte *d*), ging hinunter *g*), dem Könige entgegen *h*), welcher zu ihm sagte: Ich wollte *i*) Sie überraschen und bis *l*) in Ihr Cabinett kommen *k*). Der Herzog versetzte hierauf freundlich: *m*) ein *n*) großer König, wie er, könne *o*) sich nicht leicht verbergen.

*) louanges délicates. *a*) ayant pris Suse. *b*) aller rendre visite à *qn.* *c*) sans l'en prévenir. *d*) en être averti, *p. des p.* *e*) par un. *f*) ses gens. *g*) descendre. *h*) pour aller au devant *de qn.* *i*) avoir envie. *k*) aller. *l*) jusque... 539. I. *m*) à quoi *qn.* répondit agréablement. *n*) qu'un. *o*) *rel.*

51.

2) Als der große Condé, *c*) welcher die Schlacht bey *b*) Senef gewonnen hatte *a*), Ludwig dem XIV. seine Aufwartung machen wollte *d*), erblickte *e*) er den König, der ihn oben an der Treppe *g*) erwartete *f*). Da *h*) ihn das Podagra *i*), woran er litt, *k*) verhinderte *l*), so *n*) schnell hinauf zu gehen *m*), als er gewünscht hätte *o*), so rief er aus: *p*) Sire, ich bitte *q*) Ew. Majestät um Verzeihung, wenn ich Sie warten lasse *r*). Der Monarch antwortete ihm: Lieber Vetter, eilen *s*) Sie nicht, wenn *t*) man mit Lorbeeren *v*) beladen ist *u*), wie Sie *w*), kann man nicht *x*) sehr schnell gehen *y*).

a) après... *p. de l inf.* von gagner. *b*) de. *c*) le grand... *d*) aller saluer, *p.* der *part.* *e*) apercevoir, *déf.* *f*) *rel.* *g*) au haut de l'escalier. *h*) comme. *i*) la goutte. *k*) être attaqué de *qch. rel.* *l*) ne pas permettre, *rel.* *m*) monter. *n*) aussi... *o*) le souhaiter, *cond. l. plus passé.* *p*) s'écrier, *déf.* *q*) nicht prier. 493. 8. *r*) la faire attendre. *s*) se presser. *t*) quand. *u*) être chargé de *qch.* *v*) les lauriers. *w*) comme *qn.* l'est. *x*) ne savoir, *cond.* *y*) marcher bien vite.

52.

3) Fléchier hatte auch Theil *a*) an den Wohlthaten, welche der König über die Gelehrten ausschüttete *b*). Da der König die Geschicklichkeit *d*) dieses großen Canzelredners *e*) belohnen wollte *c*), ernannte er ihn zu einem Bisthume *f*) und sagte bey *g*) dieser Gelegenheit: Verwundern Sie sich nicht, *h*) daß *i*) ich Ihr Verdienst so spät belohnt habe; ich fürchtete *k*) die Entbehrung *l*) des Vergnügens Sie zu hören.

a) avoir part. *b*) répandre, *rel.* *c*) *p. prés.* *d*) les talents. *e*) prédicateur. *f*) évêché. *g*) à... *h*) n'être pas surpris. *i*) si. *k*) appréhender, *rel.* *l*) d'être privé.

53.

4) Als Voltaire einst mit der Post reiste *a*), wollte *b*) ein Po-

a) voyager en poste, *p. prés.* *b*) *rel.*

stillon durchaus ein Pferd mehr an den Wagen spannen, c) indem er sagte, er sey d) zu schwer. e) Der Postmeister, welcher wußte, f) daß Voltaire darin saß, g) sagte: **Fahr zu, h) Schlingel, der Geist** wiegt nichts.

c) mettre un cheval de plus à... d) *rel.* 392. e) lourde. f) *rel.* g) que c'étoit V... h) marcher, *impér.*

54.

Schöner Zug von Menschenliebe *).

Alphons der Große, König von Arragonien a), gab b) einen schönen Beweis c) von seinem gefühlvollen Herzen. Eine mit i) Soldaten und Matrosen besetzte Galere h) war im Begriffe k) unterzugehen l). Er befahl, ihnen Hülfe zu leisten m); als er aber sah n), daß die Gefahr o) der Vollziehung q) seiner Befehle im Wege stand, p) bestieg r) er selbst eine Schaluppe, um ihnen zu Hülfe zu eilen s). Man stellte ihm die Gefahr vor t), welcher er sich aussetze u); allein dieser Fürst antwortete w): **ich will lieber v) das Schicksal dieser Unglücklichen theilen x), als ein bloßer y) Zuschauer davon seyn.**

*) beau trait d'humanité. a) d'Arragon. b) *déf.* c) un... admirable. h) la galère. i) charger de. k) aller, *rel.* l) périr. m) secourir *qn.* n) *p. prés.* o) p) empêcher qu'... *rel.* q) exécuter ses ordres, *subj. imp.* 490. 10. und 393. 3). r) se mettre. s) voler à leur secours. t) *rel.* u) s'exposer à *qch.* v) aimer mieux. w) leur dire, *déf.* x) partager. y) que de me borner à en être....

55.

Die Macht des Beyspiels *).

Bey a) einer Ueberschwemmung b), welche die Donau anrichtete, c) wurde eine von den Vorstädten Wiens von der augenscheinlichsten e) Gefahr bedroht. d) Das Eis und das Holz, welches der Strom trieb f), schreckten g) die, welche hätten Hülfe leisten h) können. Kaiser Franz I. von Lothringen i), der im Jahr 1756 starb k), war ein Zeuge l) der Gefahr und dieser Muthlosigkeit m). Er sprang n) in einen Nachen o), mit den Worten: p) **ich hoffe, daß man mir nachfolgen wird s), wenn man sieht, daß ich q) voran gehe. r)** Das Beispiel dieses mitleidigen und wohlthätigen Fürsten rührte t) jedermann, und die Unglücklichen wurden gerettet. u)

*) le pouvoir de l'exemple. a) dans. b) inondation, *f.* c) du Danube. d) être menacé, *rel.* e) imminent, *superl.* f) charier, *rel.* g) intimider. h) apporter du secours. i) Lorraine. k) mort en 17... l) être témoin. m) découragement. n) s'élancer, *prés.* 361. o) le bateau; la barque. p) *p. prés.* von dire. q) qu'en me voyant. r) marcher le premier. s) suivre *qn.* t) *prés.* von toucher, 361. u) ebend.

56.

Edle Freygebigkeit a) und schöne Aeußerung b) Alexanders des Großen.

Als Perillus c), ein d) Freund Alexanders, diesen Fürsten um

a) générosité. b) et beau mot. c) Pérille. d) weg zu l. 145.

einiges Geld *f*) zur Verheirathung *g*) einer seiner Töchter gebethen hatte, *e*) ließ *h*) ihm derselbe 50 Talente geben. Die Summe übertraf die Erwartung des Perillus weit *i*); er sagte *k*) zu Alexandern, zehn *l*) Talente seyen *m*) genug. **Ich glaube, daß es für dich genug wäre, erwiederte der Fürst, aber für mich wäre es zu wenig.**

e) *p. des p.* von demander (nicht prier, 493. 8). *f*) quelque argent. *g*) *inf.* 347. 1). *h*) nicht laisser; 493. 6). *i*) surpasser de beaucoup, *rel.* *k*) *déf.* *l*) que 10.,. *m*) *rel.* 392.

57.
Edle Freygebigkeit *a*) des Königs Antigonus *b*).

Aristodemus, der *c*) Sohn eines Kochs *e*), wie man glaubt *d*), stand bey dem Könige Antigonus in großer Gnade *f*). Als er einst diesem Fürsten rieth *g*), seinen Aufwand zu vermindern *h*), und nicht mehr so freygebig *i*) zu seyn, antwortete ihm der edle Monarch *k*) lächelnd: **O Aristodemus, diese Worte *l*) riechen nach der Küche *m*).**

a) générosité. *b*) Antigone. *c*) weg zu l. 145. *d*) l'on croit. *e*) le cuisinier. *f*) être en grande faveur auprès de... *rel.* *g*) un jour qu'il... *rel.* *h*) diminuer. *i*) libéral. *k*) le... généreux. *l*) paroles. *m*) sentir *qch.*

58.
Großmuth Leopolds des II. *)

Leopold der II. schien nur Fürst zu seyn *a*), um an dem Glücke *b*) aller Classen seines Volks zu arbeiten: er verminderte *c*) die Auflagen, vereinfachte *d*) die bürgerlichen *e*) Gesetze, und milderte *f*) die peinlichen *g*); seine Sorgfalt erstreckte sich auch *h*) auf die Spitäler, und während seiner zehnjährigen Regierung *i*) als Großherzog und als Kaiser floß kein Blut *k*) auf dem Schaffote. Als einer seiner Minister ihm vorstellte *l*), er könnte leicht einen Theil seiner Dienerschaft *n*) entbehren *m*), antwortete ihm dieser weise Herrscher *o*): **ich gebe zu *p*), daß ich sie entbehren könnte, aber ich glaube nicht, daß sie mich entbehren können.**

*) générosité de Léopold.... *a*) sembler n'être... *rel.* *b*) le bonheur. *c*) diminuer, *déf.* *d*) simplifier. *e*) civiles. *f*) adoucir. *e*) criminelles. *h*) étendit ses soins à *qch.* *i*) les 10 années de son règne. *k*) le sang ne couler pas une seule fois. *l*) représenter, *rel.* *m*) se passer d'une partie... *n*) *les* domestiques. *o*) monarque. *p*) avouer.

59.
Großmuth von Thomas Morus, oder Unbestechlichkeit *a*) dieses Ministers.

Ein Vornehmer *b*) schickte Thomas Morus, Kanzler *c*) von England, zwey silberne Flaschen *d*) von großem Werthe *e*), in der Hoffnung *f*), ihn dadurch bey *h*) der Entscheidung *i*) eines Prozesses, seiner Sache gewogen zu machen *g*). Sobald Morus sie erblickt hatte *k*), befahl er seinem Kellermeister *l*), sie mit *m*) dem

a) incorruptibilité. *b*) un seigneur. *c*) chancelier. *d*) flacons... *e*) le prix. *f*) *p. prés.* von espérer, 347. 1). *g*) se le rendre favorable. *h*) dans. *i*) la décision. *k*) *antér.* von voir.; *p. pas.* veränd. 509. *l*) le sommelier. *m*) du.

besten Weine aus seinem Keller zu füllen, und sagte *o*), indem er sie dem Ueberbringer *p*) wieder zustellte *n*), zu diesem: Sagt eurem Herrn, aller Wein in *q*) meinem Keller stehe ihm zu Befehle *r*).

n) remettre. *o*) weg zu l. *p*) celui qui les avoit apportés; le porteur. *q*) de... *r*) à son service.

60.

Belohnte Aufrichtigkeit.

Als der Herzog von Ossuna *a*) Vicekönig von Neapel war *b*), begab er sich *c*) an einem dieser Feste *d*), an welchen *e*) er das Recht hatte, einem Gallioten *g*) die Freyheit zu schenken *f*), auf die Galeeren. Alle, die er eben über ihre begangenen *k*) Verbrechen *i*) befragt hatte *h*), führten verschiedene Vorwände *l*) zur Entschuldigung *m*) ihres Fehltrittes *n*) an: nur einer *o*) bekannte *p*) seine verschiedenen Vergehungen *q*) frey, und fügte hinzu, er habe eine größere Strafe verdient *r*). „Man schaffe mir auf der Stelle diesen bösen Menschen *t*) fort *s*), sagte der Herzog; seine Gesellschaft würde nur alle die rechtschaffenen Leute hier *v*) verderben *u*).

a) d'Ossone. *b*) *p. prés.* *c*) se rendre, *déf.* *d*) jours de fete. *e*) où. *f*) donner la.... *g*) forçat. *h*) venir d'interroger, *rel.* *i*) sur le genre de crime. *k*) *antér.* von commettre. *l*) alléguer divers prétextes, *déf.* *m*) pour excuser *qch.*, 347. 1). *n*) la faute. *o*) n'y en avoit qu'un qui... *déf.* *p*) avouer franchement *qch.* *q*) crimes. *r*) *antér.* 392. *s*) chasser. *t*) *un* mauvais sujet. *u*) n'est propre qu'à corrompre *qn.* *v*) que voici.

61.

Verdiente Beschämung *a*).

1) Der Graf von Grammont, ein *b*) schöner Geist unter Ludwig dem *c*) XIV., wollte sich einst auf Kosten eines kürzlich an den Hof gekommenen *e*) Edelmanns aus Bretagne lustig machen *d*), und fragte ihn, was die Worte *f*) parabole, faribole und obole *) bedeuteten, in der Meynung *g*), er werde ihn durch diese sonderbare Frage *i*) in Verlegenheit setzen *h*). Der Bretagner *k*) antwortete ihm *m*) aber, ohne sich zu besinnen *l*): parabole ist, was Sie nicht verstehen *n*), faribole, alles was Sie sagen, und obole, was Sie werth sind *o*). Der Spaßmacher *p*) schwieg beschämt *q*) zur großen Freude *r*) des ganzen Hofes.

a) confusion, f. *b*) weg zu l. 147. B. 2). *c*) weg zu l. *d*) vouloir rire aux dépens de *qn.*, *déf.* *e*) nouvellement arrivé à... *f*) weg zu l. *g*) *p. prés.* von croire. *h*) l'embarrasser par... *i*) la question extraordinaire. *k*) le Breton. *l*) hésiter. *m*) *déf.* *n*) entendre. *o*) valoir. *p*) plaisant. *q*) rester confus. *r*) plaisir; contentement.

62.

Als die Abgeordneten der deutschen Protestanten *a*) auf Befehl *c*) des Kaisers nach Regensburg gekommen waren *b*), um sich mit

a) des protestants d'Allemagne. *b*) *p. des p.* von venir à Ratisbonne. *c*) par ordre.

*) parabole, die Parabel, ein Gleichniß, rc. — faribole, albernes Zeug; leeres Geschwätz. — obole, ein Obolus; eine kupferne Scheidemünze von geringem Werthe, bey den alten Griechen; etwa ein Heller.

den

den Katholiken über die Mittel *e)* zur Vereinigung *f)* beyder Parteyen *h)* zu berathschlagen *d)*, brachten sie *i)* eine Art *k)* Philosophen, Nahmens Cornelius Martini, mit sich. Da der Pater Gretzer, ein *l)* Jesuit, diesen Mann unter *m)* den protestantischen Theologen sah, konnte er sich nicht enthalten, zu ihm zu sagen: **was macht Saul unter *n)* den Propheten?** worauf jener augenblicklich versetzte: **er sucht seines Vaters Esel.**

d) conférer avec *qn.* *e)* touchant les moyens. *f)* de réunir... *h)* le parti. *i)* mener... *k)* espèce, f. *l)* weg zu l. 145. *m)* entre; parmi. *n)* parmi.

63.

Die getäuschte *a)* Erwartung.

Ein gewisser Goldmacher *b)* eignete *c)* dem Papste Urban dem VIII. eine alchymistische Schrift *d)* zu, welche die vorgebliche Kunst, Gold zu machen, lehrte *e)*, in der Hoffnung *f)*, eine schöne *g)* Belohnung zu erhalten; allein der heilige Vater sagte *i)* zu dem Chymisten, nachdem *h)* er das Buch gütig aufgenommen hatte: **Wir sind dir für das mitgetheilte *l)* wichtige Geheimniß sehr verbunden *k)*; da wir aber dem, der Gold macht, so viel er will, keines anbiethen können, so nimm wenigstens *m)* diesen leeren Beutel an, um das deinige darein zu thun.**

a) trompée. *b)* souffleur. *c)* dédier, *déf.* *d)* un traité d'alchimie. *e)* ou de l'art prétendu de faire... *f)* se flatter, *p. prés.* *g)* bonne. *h)* *pas de l'inf.* von recevoir *qch.* avec bonté. *i)* *déf.* *k)* obligé *de qch.* *l)* *antér.* von communiquer. *m)* acceptez du moins.

64.

Vorstellungen wegen Auflagen *).

Der römische Triumvir und Feldherr *b)* Marcus Antonius *a)* zog *c)* alle Jahre aus Asien *d)* 600,000 Talente. Da er aber mit seinen Schätzen verschwenderisch umging *e)*, so wollte *f)* er die Auflagen verdoppeln; worauf die asiatischen Provinzen Abgeordnete an ihn schickten, welche zu ihm sagten: **Wenn du die Auflagen verdoppeln willst, so mach auch, daß wir zweymahl erndten können *h)*.**

*) représentations au sujet des impôts. *a)* Marc Antoine. *b)* triumvir et général... *c)* tirer, *rel.* *d)* l'Asie. *e)* prodiguer *qch.*, *rel.* *f)* *déf.* *g)* sur quoi. *h)* doublez aussi les récoltes.

65.

Ein jeder bleibe bey seinem Handwerke *).

Dem Schneider Heinrichs des IV. war eingefallen *a)*, Staatsanordnungen zu entwerfen *b)*: er zeigte sie diesem Fürsten vor *c)*, worauf der gute Heinrich einen seiner Hofbedienten herbey rief, und zu ihm sagte: **Man hohle *d)* auf der Stelle meinen Kanzler, damit er *e)* mir ein Kleid mache, weil *f)* mein Schneider mir Anordnungen machen will.**

*) chacun son métier. *a)* *qn.* s'étant avisé. *b)* composer des réglements d'état. *c)* les montrer à *qn.* *d)* faire venir; aller chercher. *e)* pour... *inf.* *f)* puisque, (nicht parce que; 541. *g)*.

66.

Zufriedenheit befördert die Gesundheit *).

Ein Bischof, welcher leidenschaftlich *a)* wünschte, Cardinal zu werden *b)*, sagte einst bey Tische zu einem Geistlichen *c)*, der einer sehr guten Gesundheit genoß: **Wie kommt es** *d)*, **daß Sie sich so wohl befinden, und daß ich so oft krank bin?** **Das rührt daher** *e)*, antwortete der Geistliche, **weil** *f)* **Euer Hochwürden** *g)* **immer den Hut** *) **im Kopfe haben, und** *h)* **ich habe den Kopf im Hute.**

*) le contentement, ami de la santé. *a)* avec passion. *b)* être. *c)* ecclésiastique. *d)* d'où vient. *e)* c'est. *f)* que. *g)* votre grandeur. *h)* et que.

*) Nämlich den Cardinals-Hut.

67.

Offenherzige *a)* Antwort Sixtus des V.

Als sich Sixtus V. zum Papste erwählt sah *b)*, legte er *c)* die Rolle des Kränklichen *d)* ab, die er mehrere Jahre lang so gut gespielt hatte, und ging nicht mehr gebückt *e)*. Der Cardinal von Medicis sagte aus diesem Grunde *f)* zu ihm: **Eure Heiligkeit haben ein ganz anderes Aussehen** *g)*, **als da Sie Cardinal waren;** worauf Sixtus V. antwortete: **ich suchte damahls die Schlüssel des Himmelreichs** *h)*, **und um sie desto eher zu finden** *i)*, **bückte ich mich** *k)*, **und neigte das Haupt** *l)*: **seitdem sie aber in meinen Händen sind, sehe ich nur nach** *m)* **dem Himmel; ich bedarf der irdischen Dinge** *n)* **nicht mehr.**

a) ingénu. *b)* *p. prés.* *c)* quitter. *d)* d'infirme. *e)* cesser de se tenir courbé. *f)* à cette occasion. *g)* bien une autre mine; toute une autre ... *h)* du paradis. *i)* les mieux ... *k)* se courber. *l)* baisser la tète. *m)* ne regarder que *qch.* *n)* choses de la terre.

68.

Der menschenfreundliche Sieger *).

Nach der Schlacht bey *a)* Dettingen hatte man *c)* einen gefährlich verwundeten *b)* französischen Offizier nahe an das Zelt *d)* des Herzogs von Kumberland, eines Sohns *e)* des Königs von England, gebracht. In dem Augenblicke *k)* hatte man wenig Wundärzte, weil *m)* sie anderswo *n)* beschäftigt waren; und man wollte eben den Prinzen verbinden *o)*, der einen Schuß in das Bein bekommen hatte *q)*. **Schafft zuerst** *r)* **diesem französischen Offizier Erleichterung,** sagte der Herzog, **er ist schwerer verwundet** *s)*, **als ich: es würde ihm an Hülfe fehlen** *t)*, **mir aber wird es nicht daran fehlen** *u)*. Dieser schöne Zug von Menschlichkeit *v)* macht dem Prinzen mehr Ehre, als der Sieg.

*) le vainqueur humain. *a)* de. *b)* dangereusement... *c)* *antér.* von porter. *d)* près de la tente. *e)* fils, (nicht *un* fils, 145). *k)* l'on avoit en ce moment... *m)* nicht *puisque*, 541. f.) *n)* ailleurs. *o)* aller panser *qn.*, *rel.* *q)* recevoir un coup de feu à la jambe. *r)* commencer par soulager *qn.* *s)* être plus blessé. *t)* *qn.* manqueroit de secours. *u)* *qn.* n'en point manquer, *futur.* *v)* humanité.

69.

Der beschämte Tadler *).

Der Philosoph Zeno a) hatte bemerkt b), daß einer seiner Schüler c) tadelsüchtig d) war. Als ihm dieser junge Mensch einmahl e) ein Werk g) von Antisthenes gebracht hatte f), von welchem h) er mehrere Gedanken tadelte i), zeigte ihm Zeno ein anderes Werk k) von demselben Verfasser l) und fragte ihn, ob er nicht glaube, daß es sehr viel Schönes enthalte m)? Der Schüler antwortete ihm: er könne n) davon nichts sagen, da er es nicht gelesen habe nn). Schämst du dich nicht o), sagte Zeno zu ihm, daß du p) dich mit dem beschäftigest, was Antisthenes schlechtes q) gesagt hat, und das zu lernen versäumst r), was er Gutes gesagt hat s)?

*) le critique confondu. a) Zénon. b) remarquer. c) l'écolier; le disciple. d) enclin à la critique. e) un jour que qn .... f) g) un ouvrage de qn. h) dont. i) critiquer, ant. r. k) lui en présenter un autre. l) l'auteur. m) contenir de très-belles choses. subj. imp. 393. 3). n) rel. 392. nn) p. des p. o) n'avoir pas honte. p) inf. von s'occuper de qch. q) de mal. r) négliger d'apprendre. s) de bien.

70.

Lehre der Höflichkeit *).

Ein berühmter französischer Marschall a) machte einst auf einem Spaziergange zu Genua b), wo er im Dienste c) des Königs war, zwey sehr gut gekleideten Frauenzimmern e), die ihm eine Verbeugung f) gemacht hatten, ein höfliches Kompliment d). Einer seiner Offiziere machte gegen ihn die Bemerkung g), die Frauenzimmer h), denen er so eben ein Kompliment gemacht habe i), seyen Personen von schlechter Aufführung k). Das kann seyn, antwortete der Marschall; aber ich will lieber l) gegen Mädchen n höflich gewesen seyn m), die es nicht verdienen, als mich der Gefahr aussetzen, ehrbaren Frauenzimmern kein Kompliment zu machen o).

*) leçon de politesse. a) maréchal de France. b) se promener à Gènes, p. prés. c) pour le service. d) saluer poliment. e) ... personnes bien mises; fort proprement mises. f) la révérence. g) lui observer; faire l'observation, que ... h) les dames. i) venir de saluer, rel. k) des filles de mauvaise ... l) aimer mieux m) faire une politesse à qn., p. de l'inf. n) des personnes. o) à ne pas saluer d'honnêtes ...

71.

Merkwürdiger Zug von Mäßigung *).

Als Gesandte von Athen zum Könige Philipp von Macedonien gekommen waren, um sich bey ihm über eine vorgefallene Feindseligkeit b) zu beklagen a), fragte sie dieser Fürst c) am Ende der Audienz, ob er ihnen einen Dienst erweisen i) könne d). Der größte Dienst, den du uns erweisen kannst k), antwortete ihm einer von ihnen, ist l), daß du dich erhängest m). Der Kö-

*) trait remarquable de modération. a) venir se plaindre à Ph., roi de Macédoine, p. des part. b) de quelque acte d'hostilité. c) leur demander, déf. d) rel: i) rendre... k) subj. 389. 6). l) est d' ... m) aller te pendre.

nig, ohne in Unwillen zu gerathen *n*), ob er gleich *p*) jedermann mit Recht aufgebracht *q*) sah, antwortete ihnen *r*): Sagt euren Herrn, daß die, welche sich solche unverschämte Grobheiten *t*) erlauben *s*), weit übermüthiger *u*) und weit weniger friedliebend *v*) sind, als die, welche sie zu verzeihen wissen *w*).

n) sans s'émouvoir. *p*) quoiqu'... mit dem *subj. imp.* von voir, 389. 8) *q*) justement indigné. *r*) *déf.* *s*) se permettre; oser dire *qch.* *t*) une pareille insolence, *pl.* *u*) hautain. *v*) pacifique. *w*) savoir, ohne *de*, 491. 1.)

72.

Witzige Antwort *).

Als Sixtus V. noch Mönch war *a*), wollte ihn einer seiner Zunftgenossen *b*) mit seiner Herkunft kränken *c*); er lenkte *d*) das Gespräch auf Johann von Leyden *e*), das Haupt der Wiedertäufer *g*), der, wie er, in *i*) seiner Jugend die Schweine gehütet hatte *h*). Als Sixtus hinzu trat *k*), sagte der Mönch zu ihm: wir sprachen von einem deiner Verwandten, dem *l*) Johann von Leyden, der auch die Schweine gehütet hat. Ihr seyd, antwortete er ihnen, durch die Gleichheit *q*) der *r*) Gesinnungen weit näher *m*) mit *n*) diesem Erzketzer *o*) verwandt, als ich *p*).

*) réponse spirituelle. *a*) être encore religieux, *p. prés.* 349. *b*) confrère. *c*) mortifier sur sa naissance. *d*) faire tomber; amener. *e*) Jean de Leyde. *f*) chef. *g*) anabaptistes. *h*) garder. *i*) dans... *k*) s'approcher, *p. prés.* *l*) weg zu l. *m*) bien plus... *n*) de *qn.* *o*) hérésiarque. *p*) *q*) la conformité. *r*) de vos...

73.

Gefahr des Spottes. *)

Ein gewisser *a*) Aster von Amphipolis, der ein so geschickter Pfeilschütze *b*) war, daß er die Vögel im Fluge herunter schoß *c*), hatte dem Könige Philipp von Macedonien seine Dienste angebothen. Wenn *d*) ich mit den Schwalben Krieg führen werde *e*), sagte Philipp zu ihm, so will ich dir eine Anstellung geben *f*). Durch diese Antwort beleidigt *g*), warf sich Aster in die Stadt Methona *h*), welche Philipp belagerte *i*), und schoß einen Pfeil nach ihm *k*) mit der Inschrift: *l*) in Philipps rechtes Auge. Der König schickte ihm denselben mit folgender andern *m*) Inschrift zurück: Erobere ich *n*) die Stadt, so soll Aster hängen *o*); und er war der Mann, ihm Wort zu halten. Indessen kränkte dieser Vorfall den König so sehr, *p*) daß er von dieser Zeit an das Wort Cyklop nicht hören *q*) konnte.

*) danger de la raillerie. *a*) un nommé; un certain. *b*) tireur si habile. *c*) tirer... au vol. *rel.* *d*) quand. *e*) faire la guerre à *qn.* *f*) donner de l'emploi, *fr.* *g*) choqué d'une telle... *h*) dans Méthone. *i*) faire le siège de *qch.*, *rel.* *k*) lui lancer une flèche, *déf.* *l*) cette inscription. *m*) avec cette autre. *n*) si je prends. *o*) être pendu, *fr.* *p*) au reste, ce prince fut tellement piqué de cet accident. *q*) entendre prononcer.

74.

Die bestrafte Lüge.

Ein junger Schäfer *a*) hatte sich's mehrere Mahle einfallen las-

a) pâtre.

sen b), den Schäfern e) in der Nachbarschaft zum Spaß c) einen falschen Schrecken einzujagen d), indem er rief: ein **Wolf**! f) ein **Wolf**! obgleich keiner da war g). Eines Tags geschah es h), daß ihm ein Wolf wirklich ein Schaf stahl i). Er rief aus allen Kräften k) die benachbarten l) Schäfer zu Hülfe. Allein da diese glaubten m), er habe sie seiner Gewohnheit o) nach zum Besten n), blieben sie ruhig bey ihren Heerden, und der Wolf konnte p) seinen Raub ungehindert q) mit fort nehmen. r)

b) s'aviser, *antér.* c) pour se divertir. d) donner de fausses alarmes. e) bergers; pâtres. f) au loup. g) n'en point paroître, *subj. imp.* 493. 3. h) arriver un jour, *déf.* i) enlever effectivement, *déf.* k) appeler ... *qn.* à son ... l) du voisinage. m) *p. prés.* n) se moquer de *qn.*, *rel.* o) à son ordinaire. p) *déf.* q) sans obstacle. r) emporter.

75. Diogenes Antwort.

Lysias, ein a) unverschämter und boshafter b) Mensch traf c) den Diogenes im Gespräche d) mit mehreren Personen an, und da man diesen Philosophen im Verdacht hatte e), er glaube nicht f), daß es einen Gott gebe g), weil seine Philosophie sehr dunkel h) war, so sagte er zu ihm, um ihn zu beleidigen: **Bekenne die Wahrheit, Diogenes, glaubst du, daß es einen Gott gebe i)?** Diogenes antwortete ihm ganz zornig: **Ich muß es wohl glauben, da ich gewiß weiß k), daß du bey ihm in Ungnade bist l).**

a) wegzul. 145. b) effronté et malin. c) trouver, *déf.* d) qui ... *rel.* von s'entretenir. e) soupçonner *qn. rel.* f) *inf.* g) y avoir, *subj. imp.* 393. 3) h) abstraite. i) sein *subj.* 391. 1. k) moi qui suis sur. l) être dans sa disgrace.

76. Der beschämte Neider *).

Moriz von Sachsen lobte a) einen Officier seiner Armee, in dessen Abwesenheit c), auf die ausgezeichnetste Art b). Einer von den Anwesenden, d) der wahrscheinlich nicht verdiente, daß man so vortheilhaft von ihm sprach e), sagte: **das ist wahr, aber Chevert ist ein Officier, der sein Glück gemacht hat. f)** Moriz, der den Bewegungsgrund dieser Bemerkung errieth g), stellte sich, als ob er es nicht wüßte h), und versetzte plötzlich i): **ich schätzte ihn bloß, k) aber aus dem l), was Sie mir sagen, sehe ich, daß ich ihm auch Hochachtung m) schuldig bin.**

*) l'envieux confondu. a) faire l'éloge; (louer). b) le plus distingué. c) qui étoit absent. d) assistants. e) *subj. imp.* 339. 3). f) un officier de fortune; parvenu. g) démêler le motif, *p. prés.* h) feindre de l'ignorer, *déf.* i) brusquement; sur le champ. k) n'avoir que de l'estime. l) d'après. m) respect.

77. Gescheidter Widerruf. *)

Ein Sultan, der wegen b) seiner Grausamkeit der Schrecken a) seiner Völker war, reiste incognito in seinem Reiche umher. c)

*) le retour ingénieux. a) l'effroi. b) par. c) parcourir son empire ... *rel.*

Er begegnete einem Araber aus der Wüste *d*), und fragte ihn, was man von Hegiage sage. *e*) Dieser, weit *f*) entfernt zu denken, daß er mit diesem Fürsten selbst spreche, *g*) zählte eine Reihe von Grausamkeiten auf, die man ihm vorwerfe. *h*) Nun, sagte der Monarch zu ihm, du siehst ihn selbst vor dir. *i*). Der Araber, ohne aus seiner Fassung zu kommen *k*), sah ihn starr an *l*), und sagte hierauf zu ihm: Aber weißt du auch, wer ich bin? Nein, antwortete jener. Es ist das Loos *m*) der Familie Zobair, versetzte der Araber, daß alle ihre Abkömmlinge *n*) an einem Tage im Jahre *o*) närrisch sind; ich bin von dieser Familie, wie du heute siehst. Der Despot, dem diese sinnreiche Entschuldigung sehr wohl gefiel *p*), that ihm kein Leid an.

d) du désert. *e*) kein *subj.* 392. *f*) éloigné. *g*) *subj. imp.* 393. 3). *h*) *rel.* *i*) c'est lui que ... *k*) se déconcerter. *l*) regarder fixément. *m*) le sort. *n*) descendant. *o*) un jour de l'année. (S. Gespräche 24.) *p*) charmé de cette excuse ingénieuse.

78.

Wettstreit von Freygebigkeit zwischen *a*) zwey Dichtern.

Ein elender griechischer Dichter, der sich zu Rom befand *b*), überreichte dem Augustus *d*) mehrmals Sinngedichte *c*) in seiner Sprache; dieser ließ ihn *e*) ohne Belohnung. Einst übergab ihm endlich der Fürst selbst, um ihn auf immer zu entfernen, *f*) ein Sinngedicht *c*) in griechischer Sprache, *g*) das er verfaßt *h*) und eigenhändig *i*) geschrieben hatte. Der Grieche ließ, als er es las, *k*) Freude in seinem Gesichte und in seinen Geberden *m*) blicken *l*), näherte sich dann *n*) dem Augustus, gab ihm ein Stück Geld *o*), und sagte: ich kann dich nicht nach deinem hohen Stande *p*) belohnen, ich thue es aber nach meinem Vermögen. *q*) Jedermann fieng an zu lachen, der Kaiser selbst lachte *r*) am meisten, *s*) und ließ *t*) ihm 100,000 Thaler geben.

a) combat de générosité entre ... *b*) *p. prés.* von être. *c*) épigrammes ... *d*) à ... *e*) qui le laissa. *f*) un jour enfin, pour s'en défaire, ce prince ... *déf.* von présenter à son tour. *g*) en grec. *h*) de sa composition. *i*) de sa main. *k*) en la lisant. *l*) faire éclater sa joie sur ... *m*) gestes. *n*) puis s'approchant de *qn.* *o*) quelque monnoie. *p*) selon *la* haute fortune. *q*) selon mon pouvoir. *r*) wegzul. *s*) plus que les autres. *t*) nicht laisser. 493. 6).

79.

Freymüthigkeit des Dichters Philoxenus.

Der Tyrann Dionysius *a*) hatte die Sucht *b*), Verse zu machen, und seine Hofleute trugen *c*) durch ihre Lobsprüche *e*) nicht wenig dazu bey, diese Eitelkeit bey ihm zu unterhalten. *d*) Philoxenus ließ sich nicht vom Strome mit fortreißen *f*). Als man in ihn drang *g*), seine Meinung über ein Gedicht *h*) zu sagen, welches Dionysius verfaßt hatte *i*), erklärte *k*) er ihm ohne Bedenken *l*), daß es schlecht sey *m*), und seine Freymüthigkeit brachte ihn in's

a) Denis le ... *b*) la manie. *c*) contribuer à *qch.* *d*) l'entretenir dans cette ... *e*) éloges. *f*) entraîner au torrent. *g*) blos das *p. pas.* von presser. *h*) une pièce; un poëme. *i*) *antér.* von composer; *p. pas.* veränd. 509. *k*) déclarer, *déf.* *l*) hésiter. *m*) kein *subj.* 392.

Gefängniß *n*); er wurde aber auf die Fürbitte *o*) der Hofleute wieder losgelassen *p*). Einige Zeit nachher wollte Dionysius seinen Beyfall *q*) über ein Gedicht erhalten, welches er für sein Meisterstück hielt *r*). Da Philoxenus nicht dieser Meynung war *s*), wendete er *t*) sich, ohne *u*) ein Wort darauf zu sagen, zum Hauptmanne von der Leibwache, und sagte zu diesem: **man führe mich wieder** *v*) **ins Gefängniß.**

n) lui valoir les carrières (ou prisons), *déf.* *o*) mais à la prière ... *p*) être élargi. *q*) le suffrage. *r*) qu'il croyoit être .... qu'il regardoit comme. *s*) ne la juger pas telle, *p. prés.* *t*) se tourner vers *qn.* *u*) et sans répondre... *v*) ramener.

80.

Freymüthigkeit und Edelmuth eines Corsen *).

Ein Räuber *a*), der sich auf der Insel Corsika *c*) furchtbar gemacht hatte *b*), und lange allen Nachstellungen *e*) entgangen war *d*), wurde endlich gefangen *f*) und zum Tode verurtheilt. Er täuschte die Wachsamkeit *g*) des Soldaten, der ihn hütete, und entfloh der Todesstrafe *h*). Bald erfuhr er *i*), derjenige, dem er zur Bewachung *k*) anvertraut war, solle die gegen ihn selbst verhängte Strafe ausstehen *l*). Er verließ seinen Schlupfwinkel *m*), und eilte zu *n*) dem französischen Commandanten: **Ich habe erfahren, sagte er zu ihm, daß einer Ihrer Soldaten sterben soll** *o*), **weil er einen Gefangenen nicht zu hüten wußte** *p*). **Ich komme Ihnen den Verbrecher** *q*) **zu überliefern; ich gebe nicht zu** *r*), **daß ein Unschuldiger an meiner Statt sterbe** *s*). — **Du sollst nicht sterben** *t*), rief der Commandant in größter Verwunderung *u*) über diesen Zug aus: **deine Handlung ist die Handlung** *v*) **eines ehrlichen Mannes: aber suche die Frucht deines Edelmuthes** *x*) **einzuernten** *w*). **Ich schenke dir das Leben** *y*), **und der Soldat wird sogleich** z) **wieder in Freyheit gesetzt werden.**

*) franchise et générosité d'un Corse. *a*) brigand. *b*) se rendre redoutable dans... *c*) de Corse. *d*) échapper *à qch.* mit avoir. *e*) poursuites. f. *f*) arrêté. *g*) tromper la vigilance. *h*) parvenir à se soustraire au supplice. *i*) *prés.* 361. *k*) à la garde de laquelle. *l*) subir la peine décernée contre *qn.* *m*) sortir de sa retraite, *prés.* *n*) courir chez *qn.* *o*) va périr. *p*) pour n'avoir pas su ... *q*) le coupable. *r*) ne pas souffrir, *fr.* *s*) périr, *subj.* 389. 10) *t*) *fr.* von mourir, irr. *u*) émerveillé, de *qch.* *v*) est celle. *w*) tâcher de recueillir... *x*) générosité. *y*) faire grace *à qn.* *z*) va.

81.

Schöne Antwort des savoyischen Adels *a*).

Als der König von Sardinien *b*) durch eine Stadt in *d*) Savoyen reisete *c*), machten ihm mehrere Edelleute aus diesem *e*) Lande ihre Aufwartung *f*) in prächtigen Kleidern. Der Fürst, welchem man gesagt hatte, der Adel in diesem *g*) Herzogthume sey *h*) sehr arm, bezeigte ihnen seine Verwunderung *i*) über ihre reiche Kleidung *k*). Sire, antworteten sie, **wir haben erfahren, daß**

a) la noblesse de Savoie. *b*) Sardaigne. *c*) passer dans.... *p. prés.* *d*) de. *e*) du. *f*) venir lui faire leur cour, *déf.* *g*) de ce. *h*) sein *subj.* 392. *i*) témoigner sa surprise. *k*) la richesse de leurs vêtements.

Euer Majestät kommen werden *l*); wir haben gethan, was wir in einem solchen Falle *n*) zu thun schuldig waren *m*), aber wir sind alles schuldig *o*), was wir gethan haben.

l) l'arrivée de Votre ... *m*) tout ce que l'on doit; tout ce qui est du devoir, *rel.* *n*) pareille circonstance. *o*) devoir.

82.

Gleichmuth *).

Als der Kurfürst, Johann Friederich von Sachsen *a*), von *c*) Kaiser Karl dem V. überwunden und gefangen *b*) genommen worden war, verlangte er trotzig *d*) mit der ihm gebührenden *l*) Achtung *k*) behandelt zu werden *e*). Er erniedrigte *m*) sich nicht, bedeckte sich *n*), und wiederhohlte immer, er habe darum *o*) nicht aufgehört *q*) Fürst zu seyn, weil *p*) er ein Gefangener sey. Ew. Kaiserliche Majestät, fügte er hinzu, können mit mir anfangen, was Sie *r*) wollen *s*), aber Sie *r*) werden mir nie bange machen *u*). Diese heldenmüthigen Worte *v*) waren so sehr *w*) der Ausdruck *x*) seines Herzens, daß Friederich kurz nachher *y*), als man ihm sein Todesurtheil *z*) ankündigte, zum Herzog von Braunschweig *bb*), mit welchem er Schach spielte *cc*), ganz kaltblütig sagte *aa*): spielen wir unsere Partie vollends aus *dd*)!

*) égalité d'esprit. *a*) Jean Fréderic, électeur de Saxe. *b*) *p. pas* von être vaincu et fait prisonnier. *c*) par. *d*) demander fièrement, *déf.*) *e*) traiter, *subj. imp.* 393. 3). *k*) la considération; les égards. *l*) être dû à *qn.* *m*) s'avilir, s'abaisser, *déf.* *n*) se couvrir, (mettre son chapeau), *déf.* *o*) que. *p*) pour être prisonnier; pour avoir été fait prisonnier. *q*) cesser. *r*) beziehet sich auf *la majesté.* *s*) *fr.* *u*) faire peur. *v*) paroles héroïques. *w*) si bien, *rel.* *x*) l'expression de son coeur. *y*) que peu de temps après. *z*) annoncer son arrêt de mort, *déf.*. *aa*) dire froidement. *bb*) Brunswick. *cc*) jouer aux échecs. *dd*) achever.

83.

Gleichmuth *a*) des Philosophen Epictet.

Der berühmte stoische Philosoph *c*), Epictet *b*), war Sklave bey *d*) Epaphrodit, einem *e*) Hauptmanne unter der Leibwache *f*) des Kaisers Nero, und in dieser Sklaverey *g*) schien *h*) er ohne Vergleich *i*) freyer als sein Herr. Als ihm dieser einmahl *k*) einen derben Schlag an das Bein versetzte *l*), warnte er ihn ganz kaltblütig *m*), daß er es nicht zerschlüge *n*). Als aber der Unmensch *o*) den Schlag *p*) so nachdrücklich *q*) wiederhohlte, daß er ihm das Bein brach *r*), fuhr der Weise fort, ohne aus der Fassung zu kommen *s*): hatte ich es dir nicht gesagt, daß du mir das Bein zerschlagen würdest *t*)?

a) égalité d'esprit. *b*) Epictète. *c*) célèbre... stoïcien. *d*) esclave de *qn.* *e*) 145. *f*) des gardes. *g*) la servitude. *h*) *déf.* *i*) incomparablement. *k*) un jour que ce dernier; celui-ci. *l*) frapper rudement à la jambe, *rel.* *m*) l'avertir froidement. *n*) de ne pas la rompre; casser. *o*) le barbare. *p*) coup. *q*) de telle sorte. *r*) lui casser l'os, *déf.* *s*) sans s'émouvoir. *t*) *cond.* von la casser.

84.

Mäßigung *a*) Philipps, Königs von Macedonien *b*).

Philipp, der *c*) Vater Alexanders des Großen, wohnte den olympischen Spielen bey *d*). Die Bewohner des Peloponneses *e*) bezeigten ihm nicht diejenige Achtung *f*), welche seinem Range gebührte *g*), und welche sie ihm für die ihrem Lande geleisteten *k*) wichtigen Dienste *i*) schuldig waren *h*). Die Personen, welche diesen Monarchen umgaben *l*), riethen ihm *m*), sie dafür zu bestrafen; aber der edelmüthige Fürst antwortete ihnen: **Wenn sie so böse sind *n*), daß sie ihre Pflicht gegen die versäumen *o*), die ihnen Gutes erweisen *p*), was werden sie nicht erst denen thun, die ihnen Uebels zufügen?**

a) modération. *b*) Macédoine. *c*) 145. *d*) assister à *qch.* *e*) Péloponèse. *f*) témoigner les égards; les attentions. *g*) devoir à *qn.*, *rel.* *h*) weg zu l. *i*) et aux... *k*) qu'il avoit rendus à *qn.* *l*) entourer, *rel.* *m*) engager à *qch.* *n*) assez méchant pour. *o*) manquer á *qn.* *p*) faire.

85.

Mäßigung des Perikles *).

Perikles, ein *a*) großer Feldherr und Redner *c*), und ein noch größerer Staatsmann, hielt es für *d*) das schönste Lob *e*), das man ihm geben könne *f*), daß er *g*) während seiner Staatsverwaltung *k*) keinen Bürger *i*) in Trauer versetzt habe *h*). Ein Athener hatte ihn öffentlich mit Schimpfworten überhäuft *l*); dieß machte aber keinen Eindruck auf ihn *m*). Des Abends ging ihm *o*) der Unverschämte *n*) bis zu seiner Wohnung nach, wobey er immerfort schimpfte *p*). Perikles begnügte *s*) sich, als er einen von seinen Bedienten *r*) sah *q*), zu diesem *t*) zu sagen: **Es ist spät, begleite diesen Bürger wieder nach Hause *u*).**

*) modération de Périclès. *a*) 145. 4). *b*) capitaine. *c*) orateur. *d*) regarder comme, *rel.* *e*) éloge. *f*) *subj. imp.* 392. 3). *g*) *inf.* *h*) faire prendre le deuil. *i*) citoyen. *k*) administration. *l*) accabler d'injures en public. *m*) n'en être pas ému, *déf.* *n*) cet insolent. *o*) le suivre. *p*) en continuant ses invectives. *q*) *p. prés.* von voir. *r*) les gens; les domestiques. *s*) *déf.* *t*) lui. *u*) allez reconduire ce citoyen.

86.

Mäßigung *a*) des Abbé von Voisenon.

Der Abbé von Voisenon, der im J. 1775 starb *b*), besaß *c*) jene liebenswürdigen Eigenschaften *d*), welche die Zierde *e*) der besten Gesellschaften sind. Er war *f*) oft der Gegenstand der Satyre, und verachtete *g*) sie. Ein Dichter hatte eben ein Epigramm auf *i*) ihn gemacht *h*), aber ohne seinen Nahmen darinn auszudrucken. Er war so unverschämt *k*), es ihm zu bringen, und ihn um seine Meinung darüber *l*) zu befragen. Dieser änderte *o*), ohne die geringste Bewegung *n*) zu verrathen *m*), einige Verse ab, und schrieb darüber *p*): **Auf *i*) den Abbé von Voisenon. Hier haben**

a) modération. *b*) *p. prés.* 351. *c*) *rel.* *d*) qualités... *e*) l'ornement. *f*) *déf.*) *g*) dédaigner. *h*) venir de composer, *rel.* *i*) contre. *r*) assez impudent pour... *l*) en... *m*) témoigner. *n*) émotion. *o*) changer, *déf.* *p*) au haut.

Sie es *q*), sagte er zu dem Satyriker, Sie können es nun herum gehen lassen *r*); die kleinen Veränderungen, die ich darin gemacht habe *s*), werden es beißender *t*) machen. Der durch diese Mäßigung *a*) aus seiner Fassung gebrachte *v*) Epigrammatist *u*) zerriß *w*) seine Verse in tausend Stücke *x*), und bath *y*) den Abbé von Voisenon s. hr um Vergebung.

q) tenez. *r*) la faire courir. *s*) *antér.* von y faire, *p. prés.* veränd. 509. *t*) piquante. *u*) l'homme à l'épigramme; le satirique. *v*) déconcerté, *de qch.* *w*) déchirer, *déf.* *x*) pièces. *y*) nicht *prier*, 493. 8).

87.

Komische Antwort *a*) Voltaire's.

Der Prinz Reg nt *b*), auf dessen Befehl *c*) Voltaire bey der Aufführung des Oedipus *e*) in der Bastille saß *d*), war mit diesem Stücke *f*) so zufrieden, daß er dem Gefangenen seine Freyheit schenkte *g*). Der junge Dichter ging auf der Stelle und dankte *h*) dem Prinzen, welcher zu ihm sagte: Seyn Sie vernünftig *i*), so will ich *k*) für Sie sorgen. — Ich bin Ihnen unendlich verbunden, antwortete der Schriftsteller *l*), aber ich bitte *m*) Euer Hoheit *n*), sich nicht mehr um meine Kost und Wohnung *p*) zu bekümmern *o*).

a) réponse plaisante. *b*) Monsieur le Régent. *c*) par ordre duquel. *d*) être, *rel.* *e*) lorsqu'on ... Oedipe, *rel.* von représenter. *f*) de la pièce. *g*) rendre, *déf.* *h*) venir sur le champ remercier, *qn.* *i*) sage. *k*) *fr.* von avoir soin de *qn.* *l*) l'auteur. *m*) supplier; prier. *n*) Altesse. *o*) se charger *de qch.* *p*) le logement et la nourriture.

88.

Voltaire's Bescheidenheit *a*).

Als eben dieser Dichter sich zu Leiden aufhielt *b*) wünschte er *c*) den berühmten s'Gravesande, Professor der Mathematik *d*), zu sehen. Er stattete ihm einen Besuch ab *e*), ohne sich zu erkennen zu geben *f*), und lenkte das Gespräch *g*) auf Newton's astronomisch s System *h*). Da der Professor sah *i*), daß er unwissend darüber sprach *k*), wollte er *l*) die Unterhaltung mehrmals ändern *m*); allein vergeblich *n*)! denn Voltaire kam immer wieder darauf zurück *o*). Endlich sagte s'Gravesande zu ihm *p*): Ich sehe wohl, mein Herr, daß Sie das System des englischen Astronomen nur *q*) aus schlechten *r*) Elementen Newton's kennen, einem Werke *s*) des H. v. Voltaire, welcher gezeigt hat, daß er nichts davon versteht *t*). Ich bin Voltaire *u*), antwortete der Reisende bescheiden *z*). Es thut mir leid *x*), erwiederte der holländische Doktor, aber ich habe nur *dd*) die Wahrheit gesagt, und nehme mein Wort nicht zurück *y*).

a) modestie. *b*) être à Leyde, *p. prés.* 349. *c*) désirer, *déf.* wegen des folgenden Zeitworts, Nro. 499. 1). *d*) mathématiques. *e*) aller rendre une visite, *déf.* *f*) se faire. *g*) amener la conversation sur *qch.* *h*) le système astronomique de *qn.* *i*) trouver, *p. prés.* *k*) en raisonner mal. *l*) *déf.* *m*) changer d'entretien. *n*) inutilement. *o*) y revenir toujours, *rel.* *p*) lui dire enfin. *q*) ne ... que. *r*) mauvais ... *s*) nicht *un* ouvrage; 145. *t*) n'y entendre rien, *rel.* *u*) c'est moi. *x*) en être fâché. *y*) ne pas. *z*) modestement. *dd*) se dédire, *fr.* ne ... que (nicht seulement) 528.

89.

Unterricht in der Sparsamkeit *).

Ein Mann, der stolz darauf war *a*), ein guter *b*) Haushälter zu seyn, hörte *c*) sagen, daß einer seiner Nachbarn noch sparsamer sey *d*), als er; er wollte sich davon überzeugen. Herr Nachbar *e*), sagte er eines Abends im Hineintreten zu ihm, ich habe gehört *f*), daß niemand ein *h*) besserer Haushälter sey *g*), als Sie, und da ich einen Ruhm darein setze *a*), es selbst auch *i*) ein wenig zu seyn, so möchte ich mich mit Ihnen über Ihre verschiedenen Mittel der Sparsamkeit *l*) besprechen *k*). — Wenn dieß Sie zu *n*) mir führt *m*), antwortete ihm der Nachbar, so lassen Sie sich nieder *o*), wir wollen davon reden; zugleich löschte er seine Lampe aus; und setzte hinzu *p*): zum Sprechen brauchen wir kein Licht *q*); wir sind nur um so weniger zerstreut *r*). — Ah! Ich habe schon genug an dieser Lehre *s*), rief der Fremde aus, ich sehe, daß ich gegen *u*) Sie nur ein Schüler *t*) bin; und mit diesen Worten *v*) tappte er im Finstern wieder fort *w*).

*) leçon d'économie. *a*) se piquer; se faire gloire de *qch.* *b*) weg zu l. *c*) nicht *écouter*; 473. 5) *d*) l'être plus, *rel.* 392. *e*) mon... *f*) apprendre; entendre dire. *g*) kein *subj.* 392. *h*) weg zu l. 145. *i*) moi-même. *k*) s'entretenir. *l*) les divers moyens que vous employez. *m*) si c'est là le motif qui amène *qn.* *n*) chez *qn.* *o*) se donner la peine de s'asseoir, *impér.* *p*) *déf.* von dire. *q*) n'avoir pas besoin de lumière... *r*) en être moins distrait, *fr.* 377. *s*) cette leçon seule... *prés.* von suffire à *qn.* *t*) un éléve. *u*) auprès de *qn.* *v*) weg zu l. *w*) se retirer en tâtonnant, *déf.*

90.

Liebe zur Wahrheit *).

Die Geschichte der Römer stellt *a*) uns große Beyspiele von der Wahrheits-*d*) liebe *b*) dieser Herren *c*) der Welt und von ihrem gerechten Abscheu *e*) vor *f*) der Lüge auf: hier folgen *g*) einige. Unter den Gefangenen, welche Augustus, nach der Niederlage *k*) des Antonius, bey seinem Einzuge *i*) in Rom, in seinem Gefolge aufführte *h*), war *l*) ein ägyptischer Priester, von welchem die Sage ging *m*), daß er *n*) in seinem Leben nur einmahl gelogen habe. Diese Tugend erwarb ihm *o*) die Bewunderung der ganzen Stadt; der Senat glaubte *p*) der Wahrhaftigkeit auch in der Person *r*) eines Sklaven die ihr gebührende Achtung *t*) bezeigen *s*) zu müssen *q*). Er verordnete, daß er in Freyheit gesetzt werden sollte *u*), und weil *v*) er ein *w*) Priester war, wurde er der Zunft der Opferpriester beygesellt *x*). Man errichtete *y*) ihm sogar Bildsäulen, um sein Andenken auf die Nachwelt zu bringen *z*).

*) amour de la vérité. *a*) fournir. *b*) attachement. *c*) maîtres. *d*) pour la vérité. *e*) une juste horreur. *f*) pour *qch.* *g*) en voici. *h*) mener à sa suite, *rel.* *i*) à son entrée dans... *k*) la défaite. *l*) y avoir, *rel.* *m*) que la renommée assuroit. *n*) nach assurer folgt der Infinitif, 499. 1). *o*) lui attirer. *déf.* *p*) *déf.* *q*) blos der *Inf.* 499. 1) *r*) dans la... même. *s*) rendre à *qn.* *t*) les hommages qui sont dus à *qn.* *u*) *cond.* von être mis... *v*) comme. *w*) weg zu l. *x*) être aggrégé au corps des sacrificateurs. *déf.* *y*) ériger, *déf.* *z*) transmettre sa mémoire à *qn.*

91.
Abscheu vor der Lüge *).

Unter der Regierung *a)* des Kaisers Claudius starb *b)* zu Rom ein Mann, welcher allgemein im Rufe stand *c)*, daß er *d)* nie die Wahrheit gesagt habe. Als es der Kaiser erfahren hatte *e)*, befahl er, daß der Leichnam *f)* dieses berüchtigten *g)* Lügners des Begräbnisses *h)* beraubt, sein Haus von Grund aus niedergerissen *i)*, sein Vermögen *k)* eingezogen *l)*, und seine Familie auf ewige Zeiten *m)* verbannt werden sollte, um das Andenken eines so bösen Menschen gänzlich zu vertilgen *n)*.

*) horreur du mensonge. *a)* sous l'empire... *b)* il mourut... *c)* passer publiquement pour *qch.* *d)* nach passer pour, folgt der *Inf.* 499. 1). *e)* en être informé, *p. des p.* *f)* le corps. *g)* insigne... *h)* la sépulture. *i)* rasée de fond en comble. *k) les* biens. *l)* confisqués. *m)* à perpétuité. *n)* abolir entièrement.

92.
Gefahr des Streites *).

Als einst Garcias und Francesco *a)*, Söhne des Cosmus *b)* von Medicis, Großherzogs von Toscana *c)*, auf der Jagd waren *d)*, und einen Hasen gefangen hatten, behauptete jeder von ihnen, der Fang *e)* sey durch seine Hunde gemacht worden *f)*. Sie geriethen in Hitze *g)*, und Francesco, der Aeltere *h)*, gab *k)* seinem Bruder im Zorne *i)* eine Ohrfeige. Prinz Garcias, welcher nicht dafür hielt *l)*, daß diese *m)* Freyheit ein mit der Erstgeburt *p)* verbundenes Recht *o)* sey *n)*, stieß ihm den Degen in den Leib *q)*, und streckte ihn todt zur Erde *r)*. Die Bedienten *s)* rächten ihn auf der Stelle durch die Ermordung *t)* des Jüngern *u)*; so daß diese beyden unglücklichen Prinzen das Opfer *v)* ihres thörichten Streites *w)* wurden.

*) danger de la dispute. *a)* Garcias et François. *b)* Cosme. *c) la* Toscane; wegen des Artik. 147. b) *d)* être un jour à la chasse, *p. prés.* *e)* cette prise. *f)* être faite, *antér.* 392. *g)* s'échauffer, *déf.* *h)* qui étoit l'aîné. *i)* indigné contre *qn.* *k)* lui donner, *déf.* *l) rel.* von ne point croire. *m)* qu'une pareille. *n) subj. imp.* 393. 3). *o)* une prérogative attachée à *qch.* *p)* le droit d'aînesse. *q)* lui passer son épée au travers du..., *déf.* *r)* le jeter mort sur la place. *s)* les domestiques. *t)* la mort. *u)* le cadet. *v)* les victimes. *w)* une dispute insensée.

93.
Der edelmüthige Freund *).

Friend, Leib-Arzt *a)* der Königinn von England, und Parlements-Deputirter *b)* im J. 1722, erhob sich nachdrücklich *c)* gegen das Ministerium, so daß er unter dem Vorwande einer gegen ihn angezettelten *f)* Hochverrathsklage *e)* in den Tower zu London gesetzt *d)* wurde. Ungefähr ein halbes Jahr *h)* hernach wurde der Minister krank *g)*; Mead, ein *i)* berühmter Arzt und Friend's Freund,

a) médecin. *b)* et député. *c)* s'élever avec force. *d)* mis à la Tour de Londres. *e)* le crime de haute trahison. *f)* qu'on lui suscita; oder weg zu l. *g)* tomber malade, *p. des p.* mit être. *h)* nicht *un demi an*, Seite 131. 3) und 3tes Gespräch. *i)* weg zu l. 145.

der seit seiner Gefangenschaft *l*) seine Kranken behandelt hatte *k*), wurde gerufen; nachdem er die Beschaffenheit der Krankheit des Ministers untersucht hatte *m*), sagte er zu ihm, er stehe für *n*) seine Genesung *o*), werde ihm aber kein Glas Wasser verordnen *p*), bis *q*) Friend in Freyheit gesetzt sey *r*). Die Krankheit nahm zu *s*), und der Minister ließ den König bitten, den Gefangenen los zu lassen *t*). Da der Befehl dazu ausgefertigt war *u*), glaubte er *v*), Mead werde ihm nun die Mittel *x*) verschreiben *w*), welche sein Zustand erfordere *y*); allein dieser that es nicht eher *z*), bis Friend seiner Familie wieder geschenkt war *aa*). Alsdann behandelte er ihn *bb*), und stellte ihn in wenigen Tagen wieder her *cc*). Friend fand bey seiner Nachhausekunft *dd*) ungefähr 5000 Guineen, welche von seinen Kranken eingegangen waren *ee*), die Mead für ihn besorgt hatte *ff*).

k) traiter, *qn.* *l*) la détention. *m*) se mettre au fait de *qch. pas. de l'inf.* 352. *n*) répondre de *qch. rel.* 392. *o*) la guérison. *p*) donner. *q*) que, worauf der *subj.* folgen muß. 389. 8). *r*) *sub. imp.* 3). *s*) augmenter, *déf.* *t*) relâcher, *qch.* *u*) l'ordre expédié, 351. *v*) *déf.* *w*) aller lui ordonner, *rel.*; lui ordonner, *cond.* *x*) *un* remède. *y*) convenable à *qch.* *z*) n'en rien faire, *déf.* *aa*) être rendu, *déf.* *bb*) le traiter alors, *déf.* *cc*) lui rendre la santé. *dd*) à son retour. *ee*) provenant du traitement de ses malades. *ff*) prendre soin de *qch.*

94.

Muster vollkommener Freundschaft *).

Eudamidas von Corinth war dem Tode nahe *a*), und ließ seine Mutter und seine Tochter in der bittersten Armuth *c*) zurück *b*); da er aber von seinen beyden Freunden *f*) Arethus und Charixenes *e*) nach dem *g*) urtheilte *d*), was er selbst gethan haben würde, so machte er ein merkwürdiges *h*) Testament, worinn *i*) er dem Arethus übertrug *k*), seine Mutter zu ernähren, und in ihrem Alter zu pflegen *l*), und dem Charixenes, seine Tochter zu verheirathen, und ihr ein so großes Heirathsgut *m*) zu geben, als ihm möglich wäre *n*); und im Fall *o*) der eine stürbe *p*), setzte er den Ueberlebenden *r*) in dessen Rechte ein *q*). Diese beyden würdigen Freunde zeigten sich so edelmüthig *s*), als er gehofft hatte, und Charixenes verheirathete die Tochter seines Freundes mit der seinigen an einem Tage *t*), und gab ihr eine eben so große Aussteuer, als dieser *u*).

*) modèle d'amitié parfaite. *a*) sur le point de mourir. *b*) laisser, *qn.*, *rel.* *c*) exposé à la plus cruelle indigence; wegen der Uebereinstimmung, 198. 3). *d*) juger de *qn.*, *p. prés.* 339. *e*) A. et C. *f*) deux de ses... *g*) par ce. *h*) mémorable. *i*) par lequel. *k*) charger *qn.*, *rel.* *l*) entretenir. *m*) la plus grosse dot. *n*) *cond.* von pouvoir, *ir.* *o*) en cas que. 389. 8). *p*) venir à mourir, *subj. imp.* 393. 3). *q*) substituer en ses droits. *r*) le survivant. *s*) se montrer aussi généreux. *t*) le même jour qu'il maria la sienne. *u*) lui faire la même dote qu'à elle, *déf.*

95.

Die Appellation *a*).

Ein Weib war zur Bezahlung *c*) einer gewissen Geldsumme verurtheilt worden *b*), und Philipp, König von Macedonien, führte

a) l'appel. *b*) être condamné, *antér.* *c*) à payer, *qch.*

selbst den Vorsitz *d*). Kaum hatte sie das ungerechte Urtheil *f*) des Königs, der betrunken war *g*), gehört *e*), als sie mit lauter Stimme ausrief *h*): ich appellire *q*). An wen? fragte der über diese Appellation verwunderte *r*) König. Von dem betrunkenen *s*) Philipp, an den nüchternen *t*), versetzte die Frau *u*) mit einer Kühnheit *v*), welche ein allgemeines Staunen erregte *w*). Der König ließ die Sache noch einmahl untersuchen *x*), erkannte seine Uebereilung *y*), lobte die Frau wegen ihrer Freymüthigkeit *z*), und bezahlte *bb*), ohne sein Urtheil abzuändern *aa*), aus seinem Schatze *dd*) die Summe, zu welcher er sie widerrechtlich *ee*) verurtheilt hatte.

d) présider lui-même le tribunal, *p. prés.* *e*) nicht *écouter*, 493. 5). *f*) l'... sentence. *g*) avoir bu. *h*) s'écrier d'une voix forte. *q*) en appeler. *r*) surpris de cet appel. *s*) qui a bu. *t*) à Philippe à jeun. *u*) reprit-elle. *v*) la hardiesse. *w*) causer un étonnement général. *x*) faire examiner de nouveau la cause. *y*) la précipitation. *z*) louer la franchise de cette femme. *aa*) changer la sentence. *bb*) *déf.* *dd*) de ses deniers; de sa caisse. *ee*) injustement... *antér.* von condamner, *p. prés.* veränd. 509.

96.

Alexander und der Seeräuber *a*) Diomedes.

Als Alexander der Große den berüchtigten Seeräuber *c*) Diomedes in seine Gewalt bekommen hatte *b*), ließ er ihn vor sich führen *d*), und sagte zu ihm: wie kommt es, Verwegener *e*), daß du dich erfrechest *ee*), die Sicherheit des Handels zu stören *f*), indem du alles raubest, was dir aufstößt *g*)? Das thue ich *k*), antwortete der Korsar mit einer Freymüthigkeit *h*) die alle Generale des Königs zittern machte *i*), meines Vortheils wegen *l*), so wie du *m*); aber weil ich nur Ein Schiff habe, heiße ich ein Seeräuber *n*), und du, der du die ganze Welt *o*) plünderst, wirst ein großer Eroberer genannt *p*), weil dir eine Flotte zu Gebothe steht *q*). Diese Antwort gefiel dem Könige, welcher den Diomedes sogleich in seine Dienste nahm *r*).

a) le pirate. *b*) tenir *qn.* en son pouvoir, *p. prés.* *c*) le fameux pirate... *d*) le faire amener devant lui, *déf.* *e*) d'où te vient, téméraire. *ee*) cette hardiesse. *f*) troubler la sûreté... *g*) piller tout ce *qu'on* rencontre. *h*) *qn.* lui répondit avec... *i*) faire trembler *qn.* *k*) en agir ainsi. *l*) pour mon avantage. *m*) comme *qn.* fait lui-même. *n*) appeler *qn.* pirate. *o*) le monde entier. *p*) donner le nom de grand conquérant. *q*) avoir *qch.* à ses ordres; sous ses ordres. *r*) prendre *qn.* à son service.

97.

Der Bettler *).

Ein Bettler hatte einst *a*) dem Kastruccio Kastracani, einem *d*) der berühmtesten Kriegshelden des vierzehnten Jahrhunderts, der sich durch seine Tapferkeit *e*) zum Regenten *g*) von Lucca *h*) empor geschwungen hatte *f*), seine Noth sehr kläglich *b*) vorgestellt *c*). Da er sah *i*), daß er bey seinen Klagen ungerührt bliebe *k*), warf

*) le mendiant. *a*) avoir un jour. *b*) par des accents plaintifs. *c*) représenté sa misère. *d*) l'un. *e*) la valeur. *f*) s'élever, *antér.* *b*) à la dignité de chef. *h*) la république de Lucques. *i*) *p. prés.* 349. *k*) n'être pas sensible à ses plaintes, *rel.*

er sich ihm zu Füßen *l*). Kastruccio, der diese Demüthigung *n*) nicht leiden konnte *m*), gab ihm darüber einen Verweis *o*), aber der Bettler erwiederte ihm: Du bist selbst schuld daran *p*), denn du hast die Ohren an den Füssen. Diese Antwort gefiel dem Feldherrn so wohl *q*), daß er ihm zweymahl soviel *s*) gab, als er verlangt hatte *t*).

l) se jeter à ses pieds, *déf.* *m*) *p. prés.* *n*) humiliation. *o*) lui en faire une réprimande, *déf.* *p*) en être la cause. *q*) plaire tellement au général. *s*) deux foix plus. *t*) ne demander, *antér.*

98
Der würdige Erzieher *).

Der Herzog von Montausier, Hofmeister des Dauphin unter der Regierung *a*) König Ludwigs XIV. ließ seinen Zögling *c*) nie die Zueignungsschriften *d*) in den Büchern lesen *b*), welche die Gelehrten ihm überreichten *e*). Einst traf er den Prinzen über dem heimlichen Lesen *f*) einer solchen Zueignung *g*) an. Er ließ sie ihn laut lesen *h*), ließ ihn aber bey jedem Punkte inne halten *i*), und sagte zu ihm: sehen Sie nicht, mein Prinz, daß man offenbar *k*) Ihrer spöttet? Glauben Sie wohl, daß Sie wirklich die guten Eigenschaften haben *l*), welche diese Schriftsteller Ihnen beylegen *m*)? Und können Sie ohne gerechten Unwillen *n*) so handgreifliche *o*) Schmeicheleyen lesen, die man Ihnen gewiß nicht machen würde *p*), wenn man nicht eine sehr geringe Meynung *q*) von Ihrem Verstande hätte?

*) le digne instituteur. *a*) le règne. *b*) ne laisser jamais lire à *qn.*, *rel.* *c*) élève. *d*) l'épitre dédicatoire; la dédicace. *e*) lui présenter *qch.*, lui faire hommage de *qch.* *f*) faire secrètement la lecture de *qch.*; lire secrètement *qch.*, *p. prés.* *g*) *une* de ces dédicaces. *h*) la lui faire lire à haute voix. *déf.* *i*) l arrêter à ... *k*) se moquer ouvertement de *qn.* *l*) avoir en effet ... *m*) attribuer. *n*) indignation, f. *o*) aussi évidentes. *p*) adresser. *q*) une opinion bien peu avantageuse.

99.
Kindliche Liebe *a*) des Epaminondas.

Einige Weltweisen *b*) haben den Epaminondas für den größten Mann gehalten *c*), den Griechenland jemahls hervorgebracht habe *d*); seine Weisheit und Heldenthaten *e*) machten die vorher unbedeutende Stadt *g*) Theben auf eine Zeit lang *f*) zur mächtigsten in Griechenland *h*); er demüthigte die vor ihm unüberwindlichen *i*) Lacedämonier. Dieser Mann sagte oft zu seinen Freunden, von allem Guten und Glücklichen, das ihm widerfahren sey *k*); freue ihn nichts so sehr *l*), als daß er die Spartaner *m*) zu einer Zeit *n*) überwunden habe, da *o*) sein Vater und seine Mutter noch am

a) piété filiale. *b*) philosophes; sages. *c*) regarder. *d*) *subj. parf.* von produire; 389. 5) und 393. 2). *e*) *un* exploit. *f*) rendre, pendant quelque temps, Thèbes, *déf.* *g*) autrefois peu considérable. *h*) la ville la plus puissante de la Grèce. *i*) avant lui invincibles. *k*) que de tout ce qui lui étoit arrivé d'agréable et d'heureux. *l*) ne faire autant de plaisir. *m*) *pas. de l'inf.* von vaincre, les Spartiates. *n*) dans un temps. *o*) où.

Leben waren. Diese edle Gesinnung *p*) macht ihm eben so viel Ehre, als sein Sieg bey *q*) Leuktra *r*).

p) ces sentiments. *q*) de. *r*) Leuctres.

100.

Macht der kindlichen Liebe *).

Man hatte zu Algier *b*) einige Christensklaven los gekauft *a*). Als sie eben abfahren wollten *c*), langte ein Korsar mit einer schwedischen Prise im Hafen an *d*). Unter *e*) der Zahl der Gefangenen befand sich *f*) der Vater von einem der Losgekauften *g*). Sie erkannten einander *h*) und flogen einander mit thränenden Augen *k*) in die Arme *i*). Gerührt von dem Unglücke seines schon sehr bejahrten *l*) Vaters, dessen Leben durch die Sklaverey nothwendig verkürzt werden mußte *m*), bath der junge Mann die Algierer *n*), sie möchten *o*) ihm erlauben, seine Stelle zu vertreten *p*). Ich bin stärker *q*), fügte er hinzu, und zu den Arbeiten, die man von den Sklaven fordert *s*), tüchtiger *r*). Man ließ sich's gefallen *t*); als aber der Dey diese schöne Handlung erfahren hatte *u*), wollte er nicht, daß dieser edelmüthige *v*) Sohn in den Ketten *x*) bliebe *w*). Er befahl, ihn in Freyheit zu setzen, und mit seinem Vater abfahren zu lassen *y*).

*) le pouvoir de la même vertu. *a*) venir de racheter, *qn.* *b*) Alger. *c*) au moment où ... *rel.* von aller partir. *d*) arriver dans le port. *e*) dans. *f*) se trouver, *déf.* *g*) le captif racheté. *h*) se reconnoître, *déf.* *i*) voler dans les bras l'un de l'autre. *k*) les yeux baignés de ... *l*) qui étoit déjà fort vieux. *m*) et dont *qch.* ne pouvoit qu'abréger les jours. *n*) les Algériens. *o*) de. *p*) prendre. *q*) *comp.* von robuste. *r*) propre à *qch.* *s*) exiger. *t*) y consentir. *u*) *p. des p.* von apprendre. *v*) ... généreux, *subj.* 389. 10) und 393. 3). *x*) les fers. *y*) laisser, 493. 6).

101.

Sie findet sich auch bey Thieren *).

Lessing, ein *a*) deutscher Philosoph, blieb oft bis nach Mitternacht auf *b*). Einst stellte er des Abends einen Teller *d*) auf den Boden *c*), worauf er ein Stück *e*) Mandelkuchen übrig gelassen hatte, und setzte sich hin *f*) zu schreiben. Plötzlich hörte er *g*) ein Geräusch *h*), und sah *i*) eine große Ratte um den Teller herum laufen. Da er gerne wissen wollte *k*), wo sie her kam *l*), blieb er ruhig sitzen *m*). Nachdem die Ratte das Stück untersucht hatte *n*), kehrte sie wieder in ihr Loch *o*) unter den Fußboden zurück. Einige Minuten darauf kamen *p*) drey Ratten, von welchen zwey die dritte mit einer Art von Zärtlichkeit *s*) führten *r*). Sobald sie mit gutem Appetite *t*) gegessen hatten, stand Lessing auf *u*) sie zu verjagen, und wollte *v*) sie fangen *w*). Zwey entflohen schnell *x*),

*) elle s'étend aux animaux. *a*) weg zu l. 145. *b*) veiller, *rel.* *c*) poser à terre, *déf.* *d*) assiette, f. *e*) le morceau. *f*) se mettre à *qch.* *g*) *prés.* 351. von entendre, (nicht écouter) 493. 5). *h*) du bruit. *i*) *prés.* 361. *k*) curieux de... *l*) pouvoir venir, *rel.* *m*) se tenir en repos. *n*) *p. de l'inf.* von examiner. *o*) retourner à ... *p*) arriver, *prés.* 361. *r*) ebend. *s*) une sorte d'attention. *t*) grand appétit. *u*) se lever, *prés.* 361. *v*) ebend. *w*) faire prisonnier. *x*) se retirer vite, *prés.*

und die dritte fiel in seine Gewalt *y*). Als sie der Philosoph genau betrachtet hatte z), fand er, daß sie blind und die Mutter der beyden andern wer.

y) tomber en son pouvoir, *prés.* *z*) *p. de l'inf.* von examiner.

102.

Großmuth *a*) des Fürsten Menzikoff.

Der Fürst Menzikoff kommandirte ein russisches Heer, bey welchem *b*) sich durch seine Nachläßigkeit *e*) sehr grobe Mißbräuche *d*) eingeschlichen hatten *c*). Ein deutscher Offizier, welcher über diese Unordnungen aufgebracht war *f*), benachrichtigte endlich Peter den I. davon *g*), der seinem Lieblinge sehr hart begegnete *h*). Menzikoff gab sich so viele Mühe *i*), daß es ihm gelang *k*) seinen Ankläger ausfindig zu machen *l*); zu welchem er dann folgendes sagte *m*): Sie müssen ein sehr schätzbarer Mann *o*) seyn *n*), da Sie sich lieber *p*) meiner Rache aussetzen *q*) als den Zaar über eine Sache in Unwissenheit lassen wollten *r*), die ihm wichtig ist *s*). Seyen Sie mein Freund; stehen Sie mir *t*) mit Ihren Einsichten *u*) bey, und nehmen *v*) Sie ein Geschenk von 2000 Dukaten als Zeichen *w*) meiner Achtung an.

a) générosité. *b*) dans laquelle. *c*) il s'étoit glissé. *d*) des abus énormes. *e*) la négligence. *f*) *être* indigné de *qch.*, *p. pas.* 351. *g*) en avertir enfin *qn.*, *déf.* *h*) traiter très-durement *qn.* *i*) mouvements. *k*) parvenir *à qch.* *l*) connoître; découvrir. *m*) l'aborder en ces termes, *déf.* *n*) il faut que *qn.* soit. *o*) un ... très-estimable. *p*) pour avoir mieux aimé. *q*) s'exposer *au* ressentiment. *r*) laisser ignorer *à qn.* une chose. *s*) intéresser *qn.*, *t*) aider *qn.* de *qch.* *u*) les lumières; les conseils. *v*) accepter. *w*) marque.

103.

Der mit seinen eigenen Grundsätzen widerlegte Gegner *).

Als Jacob *a*) der II. noch Herzog von York war *b*), wollte er Milton besuchen *c*), der sich durch seine Vertheidigung des Königsmordes *e*) eben so berühmt gemacht hat *d*), als durch sein verlornes Paradieß, und der im Alter *f*) so unglücklich war *g*), das Gesicht *h*) zu verlieren. Nachdem sich der Herzog einige Zeit mit dem Dichter unterhalten hatte *i*), fragte er ihn *l*), ob er nicht glaube *m*), daß der Verlust seines Gesichts *k*) eine Strafe für das sey *o*), was er gegen seinen *r*) Vater, Karl I. *q*) geschrieben habe *p*)? Wenn Ew. Hoheit glauben *s*), antwortete der unsterbliche Barde (Sänger) *u*), daß die Trübsale *v*), welche uns hiernieden begegnen *w*), ein Beweis von dem Zorne des Himmels sind *x*), was müssen Sie *y*) denn von dem Schicksale Ihres Herrn Vaters denken? Nach Ihrem Grundsatze z) muß

*) l'homme réfuté par ses principes. *a*) Jacques. *b*) *p. prés.* 349. *c*) vouloir voir *qn.*, *déf.* *d*) se rendre aussi célèbre, *indéf.* *e*) apologie. *f*) dans ses vieux jours. *g*) avoir le malheur. *h*) la vue. *i*) *p. de l'inf.* von s'entretenir, *k*) le ... *l*) lui demander, *déf.* *m*) *rel.* 392. *o*) être une punition de *qch.*, *subj. imp.* 391. 2) und 393. 3). *p*) écrire contre *qn.*, *rel.* 392. *q*) Charles I. *r*) son ... *s*) croit. *t*) *déf.* *u*) le barde ... *v*) les calamités. *w*) arriver ici bas. *x*) *subj.* 391. 2). *y*) devoir. *z*) d'après ... principe.

des Himmels Zorn gegen *bb*) ihn noch weit größer gewesen seyn *aa*) als gegen mich, denn ich habe nur *cc*) die Augen *h*) verloren, er aber den Kopf.

aa) *fr. pas.* von être. *bb*) contre *qn.* *cc*) ne ... que 528.

104.

Der sinnreiche Schiedsrichter *).

Als der Cardinal Mazarin, der Frankreich mit einer unumschränkten Gewalt regierte *a*), einst mit einigen Hofleuten Picket spielte *b*), bekannte er die Farbe nicht *c*). Während sie hierüber stritten *d*), kam Benserade dazu *e*); da er den Cardinal schreyen, und die Mitspieler schweigen *g*) sah *f*), rief er *h*): Gnädiger Herr *l*), Sie haben Unrecht! Aber wie können Sie mir denn Unrecht geben *n*), antwortete der Cardinal, ohne zu wissen, wovon die Rede ist? Ey *o*), gnädiger Herr *l*), versetzte *p*) Benserade, das Stillschweigen dieser Herren ist mir ein Beweis davon *q*): sie würden Euer Eminenz zu gefallen *t*) ärger schreyen *r*) als Sie *s*), selbst wenn Sie Recht hätten.

*) l'arbitre ingénieux. *a*) gouverner ... avec un pouvoir illimité. *b*) jouer au piquet, *p. prés.* 349. *c*) renoncer, *déf.* *d*) comme ... *rel.* von se disputer à ce sujet. *e*) *qn.* venir; survenir, *déf.* *f*) et voir *qn.* crier, *p. prés.* *g*) et les autres joueurs garder le silence. *h*) dire; s'écrier. *l*) Monseigneur. *n*) condamner *qn.* *o*) ah! *p*) rependre. *q*) en être une preuve. *r*) crier plus fort. *s*) que Votre Eminence. *t*) lui faire plaisir. *u*) si elle ... *rel.* von avoir raison.

105.

Das seltene Duell *).

Ein Apotheker bewahrte im Schauspielhause einen Platz *a*) für ein Frauenzimmer *b*); ein Offizier wollte diesen Platz besetzen *c*), und als ihm der Apotheker denselben nicht einräumen *d*) wollte, gerieth der Officier in Zorn *e*), und forderte ihn auf den andern Tag *g*) auf ein Duell *f*). Der Apotheker kam zur bestimmten Stunde *h*) in die Wohnung seines Gegners *i*), und sagte kaltblütig *k*) zu ihm: „Sie sind ein Officier, ich bin Apotheker; Sie verstehen sich darauf *l*), den Säbel und die Pistole zu führen *m*), ich verstehe mich auf *n*) die Zusammensetzung *o*) der Arzneyen *p*): die Wahl der Waffen kommt mir zu *q*); ich verlange also *r*), daß Sie sich der meinigen bedienen. Hier sind zwey Pillen *s*); die eine ist vergiftet *t*), die andere ist unschädlich *u*); wählen Sie eine, und verschlucken Sie *v*) sie, ich werde die andere nehmen; so *w*) streiten wir mit gleichen Waf-

*) le duel comme il y en a peu. *a*) conserver une place au spectacle, *rel.* *b*) la dame. *c*) vouloir la prendre, *déf.* *d*) céder. *e*) entrer en colère. *f*) appeler en duel. *g*) lendemain. *h*) venir à l'heure indiquée. *i*) chez son adversaire. *k*) de sang froid. *l*) savoir, regiert den *inf.* 499. 1. *m*) manier le sabre et le pistolet. *n*) connoître *qch.* *o*) la composition. *p*) les remèdes. *q*) c'est à moi qu'appartient le choix des ... *r*) ainsi je ... *prés.* von prétendre, regiert den *subj.* 389. 10). *s*) la pilule. *t*) empoisonnée. *u*) n'avoir rien de nuisible. *v*) avaler *qch.* *w*) de cette manière.

sen x), und einer von uns muß fallen y)." Der Offizier, durch diesen sonderbaren aa) Vorschlag überrascht z), warf die Pillen zum Fenster hinaus bb), und behielt cc) den Apotheker zum Frühstücke bey sich.

x) se battre à armes égales, fr. 377. y) rester sur la place, fr. ebend. z) surpris de qch. aa) singulière,.. bb) jeter... par la fenêtre, déf. cc) retenir, déf.

106.

Peter der Große zu Arolsen *).

Als sich Peter der Große auf seiner Reise nach a) Holland einige Tage zu Pyrmont aufhielt b), lud ihn der Graf von Waldeck zu einer Mittagsmahlzeit c) auf sein neuerbautes e) Schloß d) Arolsen ein. Der Graf f) beeiferte sich g), seinem hohen Gaste k) durch eine prachtvolle und kostbare h) Tafel eine hohe Meinung l) von einem Reichsgrafen m) beyzubringen i). Nach der Tafel n) führte er den Fürsten im Schlosse herum o), um demselben auch seinen Geschmack im Bauen p) zu zeigen. Er fragte q) den Kaiser, wie ihm dieses Schloß gefalle r)? Die Lage, antwortete t) Peter der Große, ist s) sehr angenehm, die Bauart u) kühn v), und prächtig w), aber doch bemerke ich einen Fehler x). Der Graf bath ihn, denselben anzugeben y), und erhielt von seinem Gaste, der die Einkünfte eines Grafen von Waldeck wohl kannte aa), die Antwort z): die Küche ist zu groß.

*) Pierre... à Arolse. a) lors de son voyage de... b) s'arrêter, p. des p. c) à dîner. d) à son... e) qui étoit nouvellement bâti. f) ce seigneur. g) s'efforcer, déf. h) splendide et somptueuse. i) donner. k) illustre hôte. l) la haute idée. m) Comte d'Empire. n) le repas. o) faire faire à qn. le tour du château. p) en architecture. q) demander à qn. r) ce qu'il pensoit de qch.; comment il trouvoit qch s) en est... t) déf. u) architecture, f. v) hardi. w) magnifique. x) cependant, y trouver un défaut. y) nommer. z) recevoir cette réponse de qn. aa) savoir quels peuvent être les revenus de qn. rel.

107.

Der gute Fürst und der gute Vater.

Johann a), Kurfürst von Sachsen b), zeichnete sich unter c) den Fürsten seiner Zeit nicht nur durch den unerschrockenen Muth d), womit er die Gewissensfreyheit e) vertheidigte, sondern auch durch seine Sorgfalt f) für die Erziehung seiner Kinder aus. Einer seiner Minister rieth ihm, seine Söhne nicht zu Gelehrten oder Staatsmännern zu erziehen g), sondern sie in allerhand ritterlichen Uebungen i) unterrichten zu lassen h); der Kurfürst gab ihm die denkwürdige Antwort k): es lernt sich wohl von selbst o), wie man seine zwey Beine über ein Pferd hängen l), des Feindes und

a) Jean. b) Saxe. c) parmi. d) l'intrépidité. e) la liberté de conscience. f) le zèle. g) ne pas faire de ses enfants des lettrés, ou des hommes de cabinet. h) ne pas laisser, 493. 6) i) toutes sortes d'exercices convenables à des chevaliers. k) faire cette réponse remarquable, déf. l) savoir placer ses jambes sur un cheval.

wilder Thiere sich erwehren *m*), oder einen Hasen fangen soll *n*); darum *p*) können solches auch *r*) meine Reiterjungen *q*). Aber wie man gottselig leben *s*), christlich regieren *t*), auch Land und Leuten löblich vorstehen *u*) soll, dazu braucht man *w*) gelehrte Leute *x*) und gute Bücher, nebst Gottes Geist und Gnaden *v*).

m) se défendre contre l'ennemi. *n*) prendre... *o*) cela s'apprend de soi-même. *p*) aussi. *q*) palefreniers. *r*) savoir tout cela. *s*) mais pour apprendre à bien vivre. *t*) à régner.... *u*) et à gouverner sagement son pays et ses sujets. *v*) outre l'esprit de Dieu et sa grace. *w*) avoir besoin de *qch.* *x*) gens instruits.

108.

Der Mann ohne Stolz *).

Vor *a*) einigen Jahren *b*) hielt sich *f*) der durch seine Herzensgüte *e*) bekannte *d*) Kurfürst von Cöln *c*) einige Zeit in *g*) Leipzig auf, weil seine Länder *h*) damahls größtentheils von den Franzosen besetzt *i*) waren. Als dieser Fürst einst *k*) vor das Thor spazieren ging *l*), präsentirte die Schildwache *m*), die ihn nicht kannte *n*), das Gewehr nicht vor ihm *o*). Einer seiner Begleiter *p*) ging *q*) zu dem Soldaten und sagte ihm, indem er auf seinen Herrn zeigte *r*), das sey *s*) der Kurfürst von Cöln *c*). Der Soldat *m*) that nun seine Schuldigkeit *t*), konnte sich aber nicht enthalten *u*), zu einem nahe stehenden *v*) Cameraden zu sagen: Bruder *w*), sage mir doch *x*), was die Kurfürsten hier machen? Der Kurfürst *y*), der diese Frage hörte z), ging zu ihm *aa*) hin und sagte: wundere *bb*) Er sich nicht, mein Freund *cc*), daß *dd*) wir die hohe Schule besuchen *ee*), wir haben Fehler gemacht *ff*), und wollen sie hier wieder gut machen lernen *gg*).

*) l'homme sans fierté. *a*) nicht *avant*, 536. i). *b*) année. *c*) Cologne. *d*) *p. pas.* von connoître. *e*) sa bonté. *f*) s'arrêter, *déf.* *g*) à... *h*) ses états. *i*) être alors occupés pour la plus grande partie par *qn.*, *p. prés.* *k*) un jour que... *l*) aller se promener hors de la ville, *rel.* *m*) le factionnaire; le (la) sentinelle. *n*) *rel.* *o*) ne point présenter les armes, *déf.* *p*) quelqu'un de la suite de l'électeur. *q*) s'approcher de *qn.* *r*) montrer *qn.* *s*) que c'étoit... *t*) *le* devoir. *u*) s'empêcher. *v*) qui étoit près de lui. *w*) camarade. *x*) un peu; je te prie. *y*) le Prince. *z*) *p. prés.* von entendre, (nicht *écouter*) une question. S. Nro. 493. 5). *aa*) aller vers *qn.*; à *qn.* *bb*) s'étonner, *impér.* *cc*) mon ami. *dd*) si *qn.* mit dem *prés.*; oder que nous... mit dem *subj.* *ee*) fréquenter l'université. *ff*) faire des fautes. *gg*) venir apprendre à les réparer.

109.

Zauberkraft der Schreibkunst *a*)

oder:

Einfalt *b*) eines Negers.

Ein Neger auf der Insel Martinique *c*), dem die Schreibkunst unbekannt war, war von seinem Herrn zu einem *e*) seiner Freunde geschickt worden, um ihm einige Geschenke zu überbringen *d*). Die

a) la magie de l'écriture. *b*) simplicité. *c*) de la Martinique. *d*) pour porter *qch.* *e*) à *qn.* à un...

ser schickte ihn mit einem Briefe zurück *f*), worinn er seinen Herrn benachrichtigte *g*), daß verschiedene von den Sachen *h*), wovon er ihm geschrieben *i*), nicht vorhanden gewesen seyen *k*), und daß wahrscheinlich der Ueberbringer sie gestohlen habe *l*). Der Neger übergab *n*) bey seiner Zurückkunft *m*) den Brief, und wurde gefragt *o*), was er mit den und den Sachen *p*) angefangen habe. Er konnte nicht begreifen, wie sein Herr etwas davon erfahren habe *q*). Das Stück *v*) Papier, sagte er nachdenklich *u*), muß *t*) ein Zauberer seyn *w*), denn kaum hatte er es angesehen *x*), so wußte er schon *y*), was ich gethan hatte.

f) le renvoyer, *déf.* *g*) qui... *rel.* von instruire, *qn.* *h*) que plusieurs objets. *i*) faire mention, *rel.* *k*) ne pas se trouver, *antér.* 392. *l*) *antér.* von voler, ebend. *p. pas.* veränd. 509. *m*) de retour; à son... *n*) rendre, *prés.* 361. *o*) demander à *qn.* *p*) de tels et tels objets. *q*) avoir pu en être instruit, *antér.* 392. *r*) *t*) il faut. *u*) en y réfléchissant. *v*) que ce morceau de... *w*) être sorcier, *subj.* 346. *x*) *indéf.* von voir. *y*) qu'il a su.

110.

Die Seele eines Licentiaten *a*), oder: sonderbare Grabschrift *b*).

Zwey Studenten, welche nach Salamanca reiseten *c*), sahen einen Grabstein *d*), worauf folgende Inschrift *e*) eingegraben war: Hier liegt *f*) die Seele des Licentiaten Peter Garcias begraben *g*). Welche Dummheit *h*)! rief der eine aus; als ob die Seele unter der Erde liegen *i*) könnte. Sein Reisegefährte merkte *k*), daß diese Worte *l*) einen vernünftigern Sinn *m*) haben könnten. Geh einstweilen zu *n*), sagte er zu seinem Freunde; und als dieser eine Strecke weit von ihm war *o*), hob er den Stein weg *p*), und fand einen kleinen Schatz mit der Aufschrift *q*): Du, der du so gescheidt warst *s*), den Sinn der Grabschrift *e*) zu enträthseln *t*) sey mein Erbe *r*), und mache einen bessern Gebrauch von diesem Gelde, als ich. Der Student legte *v*) den Grabstein höchst vergnügt *u*) wieder hin, und ging mit *w*) der Seele des Licentiaten davon.

a) licentié. *b*) épitaphe singulière. *c*) se rendre à... *p. prés.* *d*) un tombeau. *e*)... l'inscription. *f*) ci-gît. *g*) weg zu l. *h*) *la* stupidité. *i*) être couverte sous cette terre. *k*) *déf.* von concevoir. *l*) mot. *m*) un sens... *n*) aller toujours, *impér.*. *o*) être à quelque distance, *déf.* *p*) lever *qch.* *q*) avec ces mots. *r*) être l'héritier, *impér.* *s*) avoir assez d'esprit. *t*) demêler le sens de *qch.* *u*) plein de joie. *v*) remettre. *w*) et emporter *qch.*

111.

Standhaftigkeit *a*) eines Richters.

Als einst Karl V. *b*) von Antwerpen nach Brüssel fuhr *c*), zertraten *f*) seine Pferde *d*), oder Leute von seinem Gefolge *e*), ein Schaf *h*). Der Hirt forderte *k*) lange vergebens *i*) eine Entschädi-

a) fermeté. *b*) Charles-Quint. *c*) aller d'Anvers à Bruxelles, *p. prés.* wegen der Ausspr. des x in *Bruxelles*, S. Gr. S. 4. *d*) ses... *e*) ou des personnes de sa suite. *f*) écraser, *déf.* *h*) la brebis. *i*) en vain. *k*) le berger... *déf.* von solliciter.

gung *l*); endlich ließ er sich bereden *m*), auf die Person des Kaisers Arrest zu legen *n*). Der Proceß wurde abhängig gemacht *o*) und geschlichtet *p*), wie *q*) zwischen zwey Privatpersonen *r*). Diese Rechtspflege *s*) mißfiel bey *t*) Hofe; man fragte *u*) den Referenten *v*), ob er denn das Ansehen des Fürsten für nichts rechne *w*)? Ich unterwerfe *x*) mich ihm in allem, was ihm gebührt *y*), antwortete derselbe; aber in Sachen der *z*) Gerechtigkeit fürchte ich Gott allein *aa*). Diese Standhaftigkeit *bb*) machte auf Karln *cc*) den gehörigen Eindruck *dd*). Er machte sich diesen edlen Mann *ff*) zum Freunde *ee*), und gebrauchte ihn nachher immer *gg*) bey den wichtigsten *ii*) Angelegenheiten *hh*).

l) son dédommagement. *m*) se laisser enfin persuader. *n*) faire mettre arrêt sur *qn*. *o*) être instruit, *déf.* *p*) jugé. *q*) comme il l'auroit été. *r*) particuliers. *s*) la justice; l'équité. *t*) déplaire à *qn.* *u*) demander à *qn.* (nicht *qn.*) *v*) le rapporteur. *w*) compter pour rien l'autorité du prince, *rel.* *x*) se soumettre à *qn.* *y*) être dû. *z*) mais en ce qui concerne *qch.* *aa*) ne craindre que *qn.* *bb*) la fermeté. *cc*) faire sur *qn.* *dd*) l'impression qu'elle dévoit produire. *ee*) s'attacher *qn.* *ff*) un brave homme, un homme généreux. *gg*) l'employer toujours depuis. *hh*) dans les affaires. *ii*) important.

112.

Schöne Aeußerung *a*) des Kaisers Sigismund,

oder;

Schönes Lob der Gelehrten *b*).

Georgius Fiscellus, Doctor der Rechte *c*), hatte vom *e*) Kaiser Sigismund einen Adelsbrief *d*) bekommen. Einst kam *f*) er nach Basel, wo eine Versammlung in Angelegenheiten *h*) des deutschen Reichs *i*) gehalten wurde *g*), und als er in den Saal trat *k*), wo die Berathschlagungen *m*) angestellt wurden *l*), wußte er nicht *n*), ob er sich auf die Bank der Gelehrten *p*) oder auf die Ritterbank *q*) setzen sollte *o*). Endlich entschied er sich *r*) für die letztere. Kaum hatte der Kaiser es bemerkt *s*), als er zu ihm sagte: Ihr handelt unweislich *t*), daß ihr *u*) die Ritterbank *q*) der Gelehrtenbank *v*) vorziehet; wisset ihr nicht, daß ich in Einem Tage tausend adeln und zu Rittern schlagen *w*) kann, aber in tausend Jahren *x*) nicht einen einzigen Gelehrten machen könnte?

a) beau mot. *b*) bel éloge rendu aux savants. *c*) docteur en droit. *d*) des lettres de noblesse. *e*) de... *f*) venir un jour à Bâle, *déf.* *g*) où l'on étoit assemblé. *h*) pour les affaires. *i*) de l'Allemagne. *k*) se rendre, *p.* der *part.* *l*) se tenir, *rel.* *m*) délibérations. *n*) ne savoir, *rel.* *o*) devoir se ranger; se placer. *p*) le banc des lettrés. *q*) celui des chevaliers. *r*) se décider, *déf.* *s*) *qn.* ne l'eut pas plus tôt remarqué, qu'... *t*) n'être pas sage. *u*) *inf.* *v*) à celui... *w*) pouvoir dans un jour faire *qch.*, un noble, ou un chevalier, *x*) en mille ans.

113.

Schöne Rache *).

Eben dieser *a*) Kaiser, weit entfernt, sich an seinen Feinden zu rächen, und sie zu bestrafen, überhäufte sie mit *b*) Wohlthaten. Einige Höflinge *c*) dieses Fürsten, welche ein Betragen nicht begrei-

*) vengeance, f. *a*) le même. *b*) combler de *qch.* *c*) des courtisans.

fen konnten *d*), dessen nur große Seelen fähig sind *e*), fanden sein Verfahren *f*) höchst sonderbar *g*). Sie hätten als Privatpersonen *h*) ihre Feinde nicht geschont *i*); wie viel weniger würden sie es gethan haben *k*), wenn sie mit der kaiserlichen Würde bekleidet gewesen wären *l*). Sie bezeigten ihm endlich ihr Erstaunen darüber *m*), stellten ihm vor *n*), daß Straflosigkeit *o*) das Laster kühner mache *p*), und riethen ihm vor *q*), sich an den Verwegenen *r*) zu rächen, welche es gewagt hatten *s*), sich gegen ihn zu erklären. Kann ich mich besser an ihnen rächen, erwiederte der Kaiser, als wenn ich ihnen verzeihe *t*)? da *u*) ich sie zwinge *v*), über *w*) ihren Haß zu erröthen und ihre Fehler zu bereuen *x*).

d) ne rien concevoir à une conduite, *rel.* *e*) être seul capable. *f*) le procédé. *g*) bien étonnant. *h*) comme particuliers. *i*) ne pas épargner, *cond. plus.p.* *k*) ebend. *l*) être revêtu *d'une* dignité. *m*) lui en manifester (témoigner) ... *prés.* 361. *n*) et en lui représentant. *o*) impunité. *p*) enhardir le crime. *q*) lui conseiller, *prés.* *r*) audacieux; téméraires. *s*) oser regiert den *inf.* 499. 1). *t*) qu'en ... *p. prés.* von pardonner. *u*) puisque. *v*) forcer à *qch.* *w*) de *qch.* *x*) se repentir *d'une* faute.

114.

Der glückliche Zufall *).

Ein Handwerksmann hatte einen Stahren *b*) die Worte nachsprechen *c*) gelehrt *a*): ich grüße *d*) dich, siegreicher Cäsar *e*) (Kaiser). Er both ihn *f*) dem Augustus dar, als dieser nach der Schlacht bey *h*) Actium seinen Einzug in Rom hielt *g*). Der Fürst zahlte ihm 6000 Thaler dafür *i*). Ein Papagey machte dasselbe Compliment, und wurde auf gleiche Art aufgenommen *k*). Hierauf kam eine Aelster *l*), und Augustus nahm auch diese noch an *m*). Ein Schuster, der einen Raben *n*) hatte, ließ sich's angelegen seyn *o*), ihn eben dieses Compliment zu lehren *a*), in Hoffnung *p*) einer gleichen *q*) Belohnung. Lange glaubte er *r*), er werde es nie dahin bringen *s*), und sagte oft im Unwillen *t*): ich verliere meine Zeit und Mühe *tt*). Der Rabe behielt endlich seine Lection, und wurde dem Augustus präsentirt. Ich habe genug solche Complimentenmacher *u*) in meinem Pallaste, sagte der Kaiser *w*) sogleich *v*). Glücklicher Weise fügte jetzt der Vogel *x*) die so oft gehörten z) Worte *y*) hinzu: ich verliere meine Zeit und Mühe *tt*). Der Kaiser fing an zu lachen *aa*), und bezahlte diesen Vogel noch theurer *bb*) als die andern. Die Freude des Schusters war um so größer, da er sein Glück *dd*) nicht seiner Mühe *tt*), sondern dem guten Einfalle *ee*) seines Raben verdankte *cc*).

*) la bonne fortune. *a*) apprendre à *qn.* *b*) sansonnet. *c*) répéter ces mots. *d*) saluer. *e*) César vainqueur. *f*) venir l'offrir. *g*) à son entrée dans Rome. *h*) d' ... *i*) ce prince le lui paya 60 ... *k*) accueillit de la même manière. *l*) une pie vint. *m*) l'accepter encore. *n*) le corbeau. *o*) se mettre en devoir. *p*) *p. prés.* von espérer. *q*) la même. *r*) croire pendant long-temps, *déf.* *s*) ne jamais y réussir. *t*) répéter souvent avec dépit. *tt*) et mes peines. *u*) de ces complimenteurs. *v*) aussitôt. *w*) le prince. *x*) l'oiseau ... *déf.* von ajouter heureusement. *y*) les mots. *z*) entendre tant de fois, *antér.*; *p. pas.* veränd. 509. *aa*) se mettre à rire, *déf.* *bb*) mieux. *cc*) devoir, *rel.* *dd*) la bonne fortune. *ee*) le bon esprit.

115.

Guter Einfall *a*) eines Blinden.

Ein Blinder hatte 500 Thaler in einer Ecke *c*) seines Gartens vergraben *b*). Sein Nachbar, der es gesehen hatte *d*), eignete sie sich zu *e*). Einige *g*) Tage hernach machte *h*) der Blinde *f*) seinem kleinen Schatze einen Besuch, und fand ihn *i*) nicht mehr. Niemand als *k*) mein Nachbar, sagte er, kann *l*) mir diesen Streich gespielt haben, aber ich hoffe, er soll nichts dabey gewinnen *m*). Er begab sich zu ihm *n*), erzählte ihm, er habe 500 Thaler an einem sichern Orte *p*) verborgen *o*), und er habe *q*) noch 500; nun bitte er ihn um Rath *r*), ob er sie wohl auch *s*) zu den andern thun *t*) solle. Der Nachbar rieth ihm dazu *u*), und da der Blinde fort war *v*), säumte er nicht *w*), die erste Summe wieder an ihren Ort *x*) zu bringen, in der Hoffnung *y*), sie bald verdoppelt zu finden *z*); allein der Blinde nahm sein Geld wieder zur Hand *aa*), und sagte zu seinem Nachbar: der Blinde hat heller *bb*) gesehen, als der, welcher zwey Augen hat.

a) bon esprit. *b*) cacher. *c*) le coin. *d*) s'en apercevoir, *antér.* *e*) s'approprier *qch.*, *déf.* *f*) *g*) *h*) *prés.* von aller visiter, *qch.* 961. *i*) *prés.* ebend. *k*) il n'y à que ... regiert den *subj.* 489. 4). *l*) *subj.* von pouvoir. *m*) qu'il ... *fr.* von n'en point profiter. *n*) se rendre chez *qn.* *prés.* 351. *o*) *indéf.* *p*) en lieu sûr. *q*) et qu'il lui en reste. *r*) lui demander son avis, *prés.* 361. *s*) s'il feroit bien de ... *t*) mettre auprès des autres. *u*) le lui conseiller, *prés.* 361. *v*) *p. prés.* *w*) ne pas différer à ...; se hâter de ... weg zu l. *y*) *p. prés.* von se flatter. *z*) la retrouver bientôt double. *aa*) reprendre, *qch.* *déf.* *bb*) plus clair.

116.

Guter Einfall *a*) eines Ministers, und Edle Gesinnung des Fürsten *b*).

Da dem Kaiser Tsi sein Lieblingspferd *c*) aus *e*) Nachlässigkeit des Stallmeisters *g*) gestorben war *d*), so wollte der Kaiser im Zorn *h*) diesen Officier mit seinem Degen durchstoßen *i*). Der Mandarin Yemt-se hielt den Stoß auf *k*), mit den Worten *l*): „Gnädiger Herr *m*), dieser Mensch ist des Verbrechens *o*), wegen dessen *p*) er sterben soll, noch nicht überführt *n*).“ „So *q*) mache es ihm bekannt *r*),“ versetzte *s*) der Kaiser. Höre *t*), Bösewicht *u*),“ so fing der Minister an, „die Verbrechen *o*), die du begangen hast *v*). Fürs erste *w*), hast du ein Pferd sterben lassen *x*), welches dir dein Herr anbefohlen hatte *y*); zweytens bist du schuld *z*), daß unser Fürst in solchen Zorn

a) bon esprit. *b*) et grandeur d'ame de son maître. *c*) le cheval favori de *qn.* *d*) mourir. *p. des p.* *e*) par. *g*) un écujer. *h*) en colère. *i*) vouloir percer *qn.* de son épée, *déf.* *k*) par le coup. *l*) en disant. *m*) Seigneur. *n*) convaincre de *qch.* *o*) le crime. *p*) pour lequel. *q*) eh bien! *r*) le lui faire connoître, *impér.* *s*) répliquer. *t*) nicht entendre, 483. 5). *u*) scélérat. *v*) commettre. *w*) d'abord; premièrement. *x*) nicht faire, 493. 6). *y*) confier aux soins de *qn.* *z*) être cause.

gerathen ist *aa*), daß er dich mit eigener Hand *cc*) hat umbringen *bb*) wollen. Aber höre *t*) nun noch ein weit größeres *dd*) Verbrechen: du bist Ursache *z*), daß der Regent *ee*) auf dem Punkte war *gg*), sich vor *ii*) allen benachbarten Fürsten und Völkern dadurch zu entehren *hh*), daß er einen Menschen um eines Pferdes willen *ll*) tödtete *kk*). An dem allem bist du schuld *nn*) Bösewicht!" Laßt ihn nur hingehen *oo*), sagte der Kaiser, ich verzeihe ihm sein Vergehen *pp*).

aa) entrer dans une telle colère. *bb*) tuer. *cc*) de sa main. *dd*) beaucoup plus grave. *ee*) le monarque. *gg*) être sur le point. *indéf* *hh*) se déshonorer. *ii*) aux yeux de tous les princes et des peuples voisins. *kk*) en tuant *qn*. *ll*) pour un cheval. *nn*) être coupable de *qch*. *oo*) qu'on laisse aller *qn*. *pp*) le crime.

117.

Mittel den Gesetzen Achtung zu verschaffen *).

Gute Fürsten begnügen sich nicht, ihren Völkern Gesetze zu geben, sondern beobachten sie auch selbst. Als einst Jakob *a*) I. mitten in London *c*) in seinem Wagen von *d*) den Gerichtsdienern *e*) angehalten wurde *b*), und seine Wachen *f*) auf sie zuschlagen wollten *g*), hielt sie der König davon ab *h*), und als er gefragt hatte, warum man ihn anhalte *i*), erfuhr er, es sey auf Ansuchen *l*) des Hofsattlers geschehen *k*), welchem man seit einigen Monathen 50 Pfund Sterling schuldig war. Der König ließ ihn sogleich *m*) bezahlen, und sagte die denkwürdigen Worte *n*): **Es ist billig, daß derjenige, welcher die Gesetze gibt, sie auch beobachte, denn das gibt ihnen Kraft** *o*).

*) moyen de faire respecter des lois. *a*) Jacques. *b*) être un jour arrêté dans son carosse; dans sa voiture. *c*) au milieu de Londres. *d*) par *qn*. *e*) les archers de la justice. *f*) *les* gardes. *g*) vouloir donner sur eux, *p. prés.* *h*) les en empêcher, *déf.* *i*) la cause de son arrêt; pour quel sujet on l'arrêtoit. *k*) que c'étoit. *l*) à l'instance. *m*) à l'instant; sur-le-champ. *n*) ces paroles... *o*) de la vigueur; de la force.

118.

Besonnenheit *a*) Richelieu's.

Ludwig XIII. wollte von einem Balle, wo ihm die Zeit lange wurde *c*), in demselben Augenblicke *d*) weggehen *b*), da auch der Kardinal Richelieu fortging *e*). Jedermann trat auf die Seite *f*), um dem letzteren Platz zu machen, und erwies *g*) selbst dem Könige, der unmittelbar folgte *h*), nicht die gebührende *i*) Ehre. Der Kardinal, der es nicht eher gewahr wurde *k*), daß der König wegging *l*), als bis er einige von den Edelknaben sah *m*), trat auf die Seite *n*). „Ey *o*) warum gehen Sie nicht zu *p*), Herr Kardinal?" sagte der König, „sind Sie nicht der erste?" Anstatt *r*)

a) présence d'esprit. *b*) se retirer. *c*) où il... *rel.* von s'ennuyer. *d*) dans le moment. *e*) en sortir aussi, *rel.* *f*) se ranger, *déf.* *g*) et l'on..., *déf.* von rendre. *h*) suivre immédiatement, *rel.* *i*) l'honneur qui est dû à *qn*. *rel.* *k*) ne s'apercevoir, *déf.* *l*) de la retraite *de qn*. *m*) que par la présence de quelques. *n*) se ranger de côté; se ranger. *o*) eh! *p*) passer. *q*) *r*) au lieu.

zu antworten, nahm s) Richelieu q) einem Edelknaben die Fackel aus der Hand t), und ging so u) vor dem Könige her v).

s) déf. t) le flambeau de la main de *qn. u)* marcher ainsi. *v)* devant *qn.*

119.

Besonnenheit a) eines Gesandten.

Ein Gesandter Karls V. *b)* sah *c)* beym Anfang einer Audienz, die er von Soliman begehrt hatte *d)*, daß kein Sitz für ihn hingelegt *e)* worden war, und da er merkte *f)*, daß man ihn nicht aus Vergessenheit *g)*, sondern aus Stolz *h)* stehen lasse *i)*, zog er *k)* seinen Mantel aus, und setzte sich mit eben so viel Unbefangenheit *m)* darauf *l)*, als wenn es ein eingeführter Gebrauch gewesen wäre *n)*. Und nun verrichtete er seinen Auftrag *o)* mit einer Zuversichtlichkeit *p)* und *q)* Geistesgegenwart, welche den großen Fürsten, vor welchem *r)* er sprach *s)*, ganz entzückte. Als man nach geendigter *u)* Audienz zu ihm sagte *t)*, er solle auch seinen Mantel mitnehmen *v)*, da man glaubte *w)*, er habe ihn *x)* vergessen; so antwortete er mit sanftem Ernste *y)*: die Gesandten des Kaisers, meines Herrn, sind nicht gewohnt z), ihre Sitze wegzutragen *aa)*.

a) présence d'esprit. *b)* Charles-Quint. *c)* s'apercevoir, *p. prés. d)* demander à *qn. e)* ne point mettre de siège pour *qn.*, *antér. f)* sentir, *p. prés. g)* n'être pas par oubli, *rel. h)* la fierté. *i)* laisser debout, *rel. k)* ôter. *l)* dessus. *m)* avec autant de franchise; sans plus de façon. *n)* être un usage établi, *antér.*, oder: *cond. plus-p. o)* exposer ensuite sa commission, le sujet de sa mission. *p)* une assurance. *q)* et une. *r)* devant lequel. *s) rel. t)* avertir. *u)* au sortir de *qch. v)* de prendre; d'emporter *qch. w)* qu'on croyoit qu'... *x) antér.* von oublier. *y)* avec douceur et gravité. *z)* n'avoir pas coutume. *aa)* emporter leurs sièges.

120.

Geistvolle (feine) Antwort *).

Der Präsident Jeannin wurde als *b)* Bothschafter zum König *c)* von Spanien *d)* geschickt *a)*, weßwegen *e)* er auch nachgehends *g)* den Namen Jeannin von Castilien erhielt *f)*. Die stolzen Spanier *h)*, denen die niedrige Herkunft dieses großen Mannes bekannt war *i)*, beklagten sich bey ihrem Könige *k)* über die wenige *l)* Achtung, die ihnen die Franzosen bezeigten, indem sie ihm einen Gesandten *m)* schickten, der nicht einmahl von Adel sey *n)*. Bey der ersten Audienz fragte ihn *o)* der König, ob er ein Edelmann sey *n)*? „Ja, Sire, antwortete er, wenn anders Adam einer war *q)*." — „Wer *r)* sind Ihre Aeltern?" fuhr der König ein wenig empfindlich *s)* über seine Antwort fort. „Ich bin der Sohn meiner Tugenden *)," versetzte der Präsident. — Diese Antwort, und die

*) réponse spirituelle (délicate). *a) déf. b)* en qualité. *c)* près le Roi; à la cour. *d)* Espagne, wegen des Art. 147. b). *e)* d'où. *f) déf.* von avoir. *g)* dans la suite. *h)* les... Espagnols. *i)* connoître la basse extraction de *qn.*, *rel. k)* se plaindre à *qn. l)* de *qch.*, du peu... *m)* un ministre; un ambassadeur. *n)* être gentil-homme; noble; *rel. o)* lui demander, *déf. p)* weg zu l. 145. *q)* l'être, *rel. r)* quels. *s)* piqué de *qch.*

*) Hydalgo, Hyas de Algo, ein Nahme, welchen die Edelleute in Spanien sich beylegen, und welcher so viel heißt als Sohn seiner Werke, seines Verdienstes.

Freymüthigkeit, womit er sie sagte *t)*, rührten den Monarchen, und er hörte *u)* ihn gütig an. Jeannin erwarb sich *v)* das vollkommenste Vertrauen des Königs, und die Hochachtung des ganzen Hofes; er führte seinen Auftrag *w)* glücklich aus *x)*; wurde bey seiner Abreise *y)* allgemein bedauert z), und sein Nahme wurde nicht anders, als mit Ehrerbiethung genannt *aa)*.

t) déf. von faire. *u)* qui ... *déf.* von écouter. *v)* s'acquérir, *déf. w)* remplir *une* commission; une mission. *x)* avec succès. *y)* à son départ. *z)* être regretté, *déf. aa)* n'être prononcé qu'avec respect.

121.

Rohe Tugend *).

Bey der Vertheilung *a)* der Gefangenen war Mahomed II. eine reitzende Schönheit *c)*, Nahmens *d)* Irene, zugefallen *b)*. In diese verliebte er sich so sehr *e)*, daß er die Regierungsgeschäfte *h)* ganz *g)* vernachläßigte *f)*. Indessen murreten *k)* die Truppen, und man fand *i)* nöthig, den Sultan davon zu benachrichtigen *l)*. Der Fürst, ohne sich etwas merken zu lassen *m)*, befahl, man solle den Kriegsrath versammeln *n)*, die Truppen ausrücken lassen *o)*, und Irenen vorführen *p)*. Als sie kam *q)*, zeigte sie *r)* der Sultan der ganzen Versammlung, und fragte die umstehenden *t)* Bassen *s)*, ob sie jemahls eine vollkommenere Schönheit gesehen hätten *u)*. Sie antworteten alle, nein *v)*. Hierauf zog er sein Schwert *w)*, und schlug Irenen *x)* mit einem Hiebe *y)* den Kopf ab, der zu den Füßen eines Bassa niederfiel. Dann z) rief er mit *cc)* donnernder Stimme *aa)* aus, indem er einen drohenden Blick auf die Versammlung und die Truppen warf *bb)*: „Dieses Schwert *w)* zerreißt *dd)*, wenn *ee)* ich will, auch die Bande *ii)* der Liebe."

*)... barbare. *a)* dans un partage *de qch. b)* il étoit échu *à qn. c)* une femme d'une beauté charmante. *d)* nommée. *e)* en devenir si amoureux, *déf. f) rel. g)* entièrement. *h)* les affaires de l'état. *l)* avertir; instruire. *m)* sans rien faire paroître. *n)* ordonner que *qch.* s'assemble, *déf.*; nach ordonner, folgt das *subj.* 383. 10) und 393. 3). *o)* faire avancer, ebend. *p)* amener. *q)* être arrivée, *déf. r)* la faire remarquer. *s)* aux Bachas. *t) rel.* von entourer. *u) rel.* 392. *v)* non ... *déf.* von repondre; wegen des *sujet.* 544. d). *w)* son épée. *x)* lui abbattre, *déf. y)* d'un seul coup. *z)* après quoi. *aa)* prenant une voix de tonnerre. *bb)* promener des regards menaçants sur *qn.*, *p. prés. cc) déf.* von dire. *dd)* rompre. *ee)* quand. *ii)* les liens mêmes.

122.

Großmuth *).

Der Graf von Mansfeld, der sich durch seine Heldenthaten *a)* im dreyßigjährigen Kriege *b)* einen unsterblichen Nahmen gemacht hat *c)*, verdient auch wegen *e)* seiner Großmuth *) das höchste Lob *d)*, wie folgende zwey Beyspiele beweisen *f)*. Er hatte entdeckt *g)*, daß sein Secretär verrätherisch an ihm handelte *h)*, und

*) générosité. *a)* exploits militaires. *b)* dans la ... *c)* rendre son nom ... *indéf. d)* les plus grands éloges. *e)* par. *f)* en voici deux ... *g) déf.* von découvrir. *h)* le trahir, *rel.*

mit dem kaiserlichen *n*) General, Grafen *m*) von Buquoi, einen Briefwechsel unterhielt *l*); er ließ ihm dreyhundert Thaler auszahlen *o*), und entließ *p*) ihn mit *q*) einem Empfehlungsschreiben *r*) an *s*) den Grafen.

Als er zu einer andern Zeit erfuhr *t*), daß man seinen Apotheker bestochen habe *u*), um ihn zu vergiften, ging er zu demselben *w*), und sagte zu ihm: wenn Geldmangel *x*) Sie antreibt *y*), mir nach dem Leben zu trachten *z*), so schenke ich Ihnen *bb*) hier eine Summe Geldes *aa*); damit Sie sich nicht durch Noth *cc*) zu einem Verbrechen verleiten *dd*) lassen.

l) avoir des relations. *n*)... autrichien. *o*) faire compter. *p*) renvoyer, *déf.* *q*) chargé *de qch.* *r*) lettre de recommandation. *s*) pour *qn.* *t*) *p. des p.* von apprendre. *u*) gagner *qn.*, *antér.* 392. *w*) aller le trouver, *déf.* *x*) si c'est le besoin de *qch.* *y*) porter; engager à *qch.* *z*) vouloir ôter la vie à *qn.* *aa*) voici *qch.* *bb*) dont *qn.* fait présent. *cc*) afin que la nécessité ne...; afin que ce ne soit pas la nécessité qui... *dd*) entraîner à commettre un crime.

123.

Edle Gesinnungen *).

Im italiänischen Kriege *a*) zwischen Carl dem fünften *b*) und Franz dem ersten, hatte sich eine französische Parthey *c*) als Bauern verkleidet *d*), um desto leichter nach Piemont zu kommen *e*); sie wurden von den Truppen des Kaisers entdeckt *g*) und gefangen genommen *h*). Unter dem Vorwande *i*), daß man diese Parthey nicht als Soldaten bekommen habe *k*), wurden sie auf spanische Galeeren *n*) gebracht *m*). Fast zu eben der Zeit *o*) fielen dreyhundert Deutsche auf *q*) der Insel Hieres, wohin sie durch Sturm verschlagen worden waren *r*), den Franzosen in die Hände *p*). Diese *s*) wurden als Kriegsgefangene behandelt, und der König, dem man vorstellte *t*), daß er jetzt Gelegenheit habe, sich zu rächen, antwortete: „ich werde es nicht thun; ich würde dadurch eine Gelegenheit *u*) verlieren, Carl'n, dem *w*) ich in Rücksicht des Glückes nachstehen muß *x*), an Tugend zu übertreffen *v*).

*) sentiments nobles. *a*) la guerre d'Italie. *b*) Quint (ou V.) *c*) un parti; un corps. *d*) se déguiser en paysans, *antér.* *e*) entrer; pénétrer dans le... *g*) être découverts par *qn.* *h*) et faits prisonniers. *i*) le prétexte. *k*) ne pas prendre ces gens comme... *antér.* *m*) être mis sur *qch.* *n*) la galère. *o*) dans le même temps. *p*) tomber entre les mains de *qn.* *q*) dans. *r*) être jeté par la tempête. *s*) ils... *déf.* von être traité comme prisonnier de guerre. *t*) représenter, *rel.* *u*) celle. *v*) vaincre en vertu *qn.* *w*) à qui. *x*) être obligé de ceder en fortune.

124.

Edler Stolz *).

Chatem Thai wurde gefragt *a*), ob er in der ganzen Welt schon jemand gesehen oder nennen gehört habe *b*), der edler und freymüthiger wäre, als er selbst *c*)? Ich ließ *f*)

*) noble ambition. *a*) demander à *qn.*, *déf.* *b*) avoir jamais vu ou entendu nommer personne..., *antér.* 392. *c*) être plus noble et avoir plus de franchise que lui. *subj. imp.* 393. 3). *d*) un jour. *e*) *déf.* *f*) nicht *laisser* tuer, 483. 6).

einmahl *d*), antwortete er *e*), vierzig Kamehle zum Opfer *g*) schlachten, und alle, die nur kommen wollten *i*), dazu einladen *h*). Als ich zu eben derselben Zeit *l*) mit etlichen arabischen Herren *n*) ins Freye spatzieren *m*) gegangen war *k*), begegnete mir ein Mensch *o*), der Dornen und Disteln gesammelt hatte *p*), um sie, wo wenig Holz ist, zu verkaufen *q*). Zu diesem sagte ich *r*): Warum gehst du nicht in des Chatem Thai Haus *s*), wo das ganze Volk jetzt bey einer großen Mahlzeit ist *t*)? Er antwortete mir: Wer *u*) sein Brod mit *w*) seiner Arbeit verdienen *v*), und zu Hause essen kann, hat nicht nöthig *x*), des Chatem Thai Tafel nachzulaufen *y*), und sich nachher Vorwürfen auszusetzen. Dieser z), sagte Chatem Thai, war viel freymüthiger *aa*), und edler gesinnet *bb*) als ich.

g) en sacrifice. *h*) inviter à y assister. *i*) tous ceux qui ... *déf.* *k*) *p. des p.* von aller. *l*) dans le même ... *m*) se promener à la campagne. *n*) seigneurs. *o*) je ... *déf.* von rencontrer *qn.* *p*) ramasser des épines et des chardons. *q*) pour aller les vendre là ... *r*) lui dire. *s*) aller chez *qn.* *t*) à un grand repas. *u*) celui qui. *v*) gagner. *w*) par ... *x*) besoin; (nicht *nécessaire*). *y*) courir à ... *z*) cet homme. *aa*) avoir beaucoup plus de franchise que *qn.* *bb*) et des sentiments beaucoup plus nobles.

125.

Zug von Gnade *).

Ludwig II. *a*), Herzog von Bourbon, welcher einige Zeit Gefangener in England gewesen war, zeichnete seine Rückkehr *b*) durch eine der großmüthigsten Handlungen *c*) aus, deren Andenken die Geschichte *d*) aufbewahrt hat *e*). Die mehresten Baronen und Edelleute seiner Staaten hatten seine Abwesenheit benutzt *f*), um seine Kammergüter zu plündern *g*). Sie waren alle um ihn her *h*) versammelt, als der Generalprokurator *i*) dem Herzoge ein ausführliches Verzeichniß *r*) von den Beeinträchtigungen *s*) brachte *k*), die sie ihm zugefügt hatten *t*). Als der großmüthige Fürst *u*) sie bestürzt sah *v*), sagte er zu dem Prokurator *w*): habt Ihr auch ein Verzeichniß über die Dienste gehalten *x*), die sie mir erwiesen haben *y*)? — Nein, mein Fürst. — Dieses Papier muß also verbrannt werden z), erwiederte *aa*) der Herzog, ich kann keinen Gebrauch davon machen. Zugleich nahm er es, und warf es ins Feuer *bb*), ohne es gelesen zu haben. Es wäre schwer zu beschreiben *cc*), wie sehr die ganze Versammlung *dd*) durch *nn*) einen so edlen Zug *ff*) von Gnade *) und Großmuth *gg*) gerührt wurde *ee*).

*) trait de clémence. *a*) second (II.) nicht *deux*, 193. 4). *b*) signaler son retour, *déf.* *c*) une des ... magnanimes actions, worauf der *subj.* folgen muß 389. 5). *d*) l'histoire. *e*) conserver le souvenir, *subj. parf.* 393. 2). *f*) profiter de *qch.* *g*) piller *les* domaines. *h*) autour de *qn.* *i*) le procureur général. *k*) présenter, *déf.* *r*) un mémoire détaillé. *s*) les dommages. *t*) *antér.* von causer, mit Veränderung des *part.* 509. *u*) le généreux ... *v*) les voir consternés; voir leur consternation, *p. prés.* *w*) le magistrat; (le procureur.) *x*) tenir note de *qch.* *y*) rendre, *p. passé* veränd. 509. *z*) falloir donc brûler ce mémoire. *aa*) répartir; reprendre. *bb*) jetter au feu. *cc*) difficile d'exprimer. *dd*) toute la compagnie; tout le monde. *ee*) pénétré de *qch.* *nn*) de *qch.* *ff*) un si ... trait; un si beau trait. *gg*) générosité.

126.

Zug von Grausamkeit *a*).

Mahomet II. verdunkelte den Glanz *b*) seiner Siege *c*) durch unerhörte Grausamkeiten *d*). Er hatte selbst ein Beet Melonen gepflanzt *e*), welche viel reifer *f*) waren, als die andern. Er machte einen Gärtner aufmerksam darauf *g*), und empfahl sie ihm. Dieser widmete ihnen die äußerste Sorgfalt *h*); dieß *i*) hinderte jedoch einen Edelknaben, welcher diese Frucht leidenschaftlich *k*) liebte, nicht, vier davon abzubrechen *l*), die er gierig verzehrte *m*). Der Gärtner wurde den Diebstahl gewahr *n*), eilte *o*) den Sultan davon zu benachrichtigen *p*), und sagte zu ihm, er sey erst vor Kurzem begangen worden *q*). Diese Nachricht machte Mahomet wüthend *r*). Der Verdacht *s*) fiel auf die Edelknaben, welche allein *t*) in den Garten gehen durften *u*). Sogleich ließ *w*) sie der Sultan *v*) alle zusammen berufen *x*), und befahl, der Schuldige solle sich nennen *y*). Da es keiner gestehen wollte z), so ließ er allen Edelknaben, einem nach dem andern, den Bauch öffnen *aa*), bis auf den 14ten, bey welchem *bb*) man die Melonen halb verdaut *cc*) fand.

a) cruauté. *b*) ternir l'éclat, *déf.* *c*) la victoire. *d*) *une* cruauté inouie. *e*) cultiver une couche; une plauche de *qch.* *f*) plus avancés; plus murs. *g*) faire remarquer à *qn.*, *déf.* *h*) leur donner une extrême attention; en prendre un soin extrême. *i*) ce qui. *k*) passionnément. *l*) cueillir. *m*) manger avec avidité, *déf.* *n*) s'apercevoir du larcin. *o*) courir aussitôt; aller sur le champ, *déf.* *p*) en instruire *qn.* *q*) n'y avoir pas (*rel.*) long-temps que ce vol a été commis, *antér.* *r*) rendre *qn.* furieux. *s*) les soupçons. *t*) être les seuls, *rel.* *u*) l'entrée du jardin être permise à *qu.*; à qui l'entrée.... *subj. imp.* *v*) ce prince. *w*) nicht *laisser*, 493. 6). *x*) venir tous sur le champ. *y*) ordonner à *qn.* de... *z*) personne... *p. prés.* von ne vouloir avouer le fait. *aa*) faire successivement ouvrir à *qn.* *bb*) dans lequel. *cc*) à demi digérés.

127.

Merkwürdiger Ausspruch eines Richters *).

Bey *a*) den Persern wird die Justiz schleunig und ohne Dienste der Sachwalter und Advokaten *c*) verwaltet *b*). In einer Stadt dieses Reichs begegnete *e*) einst ein Commissär bey seiner Amtsverrichtung *d*) einem Bürger, der vom Schlachthause kam *f*), und sehr unzufrieden *h*) mit einem eben gekauften *k*) Stück Fleisch *i*) nach Hause ging *g*). Der Commissär, welcher die Ursache seiner Unzufriedenheit vermuthete *l*), fragte ihn, was ihm fehle *m*). Ihr möget *n*) das Fleisch taxiren *o*), antwortete der Bürger, die Fleischer bekümmern sich nichts darum *p*); sie fordern *q*) das Dreyfache *r*) der Taxe *s*), und geben nicht einmahl gut

*) sentence remarquable... *a*) chez; parmi les... *b*) se rendre promptement. *c*) sans le ministère d'advocats ni de procureurs. *d*) en fonction. *e*) rencontrer *qn.* *f*) venir de la boucherie, *rel.* *g*) s'en retourner (chez soi) chez lui. *h*) fort mécontent. *i*) avec un morceau... *k*) venir d'acheter, *rel.* *l*) soupçonner le sujet; la cause, *p. prés.* *m*) *rel.* von avoir, nicht *manquer.* *n*) avoir beau. *o*) taxer *qch.* *p*) s'en moquer. *q*) exiger. *r*) le triple. *s*) la taxe.

Gewicht *t*): an diesem Stücke fehlen wenigstens *u*) zwey oder drey Unzen. — Führe mich dahin *v*), wo du es gekauft hast, sagte der Kommissär zu ihm. Als sie dort waren *w*), befahl er dem Fleischer, das Stück zu wägen. Es fand sich wirklich, daß 4 bis 5 Unzen fehlten *x*). Welche Genugthuung *y*) verlangst du von diesem Manne? sagte hierauf *z*) der Kommissär zu dem Bürger. Ich verlange, antwortete dieser, so viel Unzen von seinem eigenen Fleische *aa*), als er von dem an mich verkauften *cc*) Stücke abgeschnitten hat *bb*). Du sollst sie haben *dd*) antwortete der Kommissär; aber du mußt sie selbst abschneiden *ee*), und wenn du mehr oder weniger abschneidest, so wirst du gestraft. Der Bürger wurde durch diesen weisen Spruch *gg*) bestürzt gemacht *ff*), und verschwand *hh*) wie ein Blitz *ii*).

t) le poids. *u*) manquer au moins ... à ce morceau. *v*) mener. *w*) lorsqu'ils ... *déf.* von être arrivé. *x*) s'y trouver effectivement ... de moins. *y*) justice. *z*) dit alors. *aa*) sa propre chair. *bb*) retrancher de *qch.* *cc*) *indéf.* von vendre. *dd*) *fr.* von avoir. *ee*) couper, *fr.* *ff*) déconcerté par *qch.*; frappé; surpris de *qch.* *gg*) la sagesse de ce jugement. *hh*) disparoître. *ii*) un éclair.

128.

Das wohlthätige Kind *).

Ein deutscher Fürst reiste mit seinen zwey Söhnen. Unterwegs *c*) wurde der jüngere *a*) von heftigen Zahnschmerzen befallen *b*). Man war genöthigt *d*) sich aufzuhalten *e*); der Wundarzt untersuchte *f*) den Mund des jungen Prinzen, und entschied *g*), daß man ihm einen Zahn ausreißen müsse *h*). Er hielt die Operation *i*) muthig aus, und sein Vater schenkte ihm einen Thaler. Den andern Tag *k*) setzten sie ihre Reise fort *l*). Ein Armer kam, und bettelte *m*); der junge Prinz gab ihm den Thaler, welchen er den Tag zuvor *n*) bekommen hatte. Bald nachher zeigte sich *o*) ein andrer Bettler *p*), welcher so unglücklich schien *q*), daß das gute Herz unsers Prinzen zum Mitleiden gerührt wurde *r*). Aber wie sollte er es machen *s*)? Er hatte kein Geld mehr in seinem Beutel. Er wandte sich *t*) an seinen Bruder, und bat ihn, ihm einen Thaler zu leihen. Ich habe dir schon so oft *u*) Geld geliehen *v*), antwortete ihm dieser, und du bist nie im Stande *w*), mir es wieder zu geben. O! diesen Thaler *x*), erwiederte er, würde ich dir gewiß wieder geben; denn ich will *y*) mir diesen Abend einen Zahn ausreißen lassen.

*) ... charitable. *a*) le cadet. *b*) être attaqué, *déf.* *c*) en route; en chemin; un violent mal de dents. *d*) obligé de. *e*) s'arrêter. *f*) visiter, *déf.* *g*) décider; être d'avis. *h*) falloir arracher *qch.*; *la* dent, *rel.* *i*) faire présent de *qch.* *k*) le lendemain, (nie *l'autre jour*). *l*) continuer *son* voyage. *m*) venir demander l'aumône, *déf.* *n*) la veille. *o*) se présenter; s'offrir. *p*) le mendiant. *q*) paroître ... *rel.* *r*) touché de compassion. *s*) mais comment faire. *t*) s'adresser à *qn.* *u*) tant de fois. *w*) en état. *x*) pour cet ... *y*) *fr.* von se faire arracher *qch.* ce soir.

129.

Feine Bescheidenheit *).

Eine Dame fragte *a)* den durch seine Siege über die Spanier so berühmten *b)* Grafen Moriz von Nassau, welches der größte Feldherr *d)* seines Jahrhunderts sey *c)*. Die Bescheidenheit verstattete dem Prinzen nicht *e)*, sich zu nennen; die Liebe zum *f)* Ruhme aber, und jenes edle Selbstgefühl *g)* eines großen Mannes, der sich selbst nicht mißkennen *h)* kann, erlaubten ihm eben so wenig *i)*, diesen Rang einem andern einzuräumen *k)*. Madame, antwortete er, der Marquis von Spinola ist der Zweyte. Dieß war der General der spanischen Heere in den Niederlanden *l)*, welcher der größte Kriegsheld seiner Zeit gewesen wäre *m)*, wenn er es nicht mit dem Grafen Moritz zu thun gehabt hätte *n)*, gegen welchen *o)* er sich jedoch rühmlich hielt *p)*.

*) modestie délicate. *a)* demander à *qn.* (nicht *qn.*) *déf.* *b)* célèbre par les victoires qu'il remporta sur *qn.*; par ses victoires sur *qn.* *c)* quel, *rel.* 392. *d)* le capitaine, (le général). *e)* la modestie de *qn.* ne lui permettoit pas. *f)* *de qch.* *g)* cette noble estime de soi-même. *h)* s'ignorer. *i)* ne... pas plus, *rel.* *k)* céder. *l)* les Pays-Bas. *m)* et le... homme de guerre; capitaine. *n)* n'avoir en tête; n'avoir à combattre *qn.* *o)* contre lequel. *p)* combattre cependant; se défendre...

130.

Der beschämte Gottesläugner *).

Der Pater Oudin, einer der gelehrtesten Jesuiten des achtzehnten Jahrhunderts, erhielt *a)* Besuch von einem jungen Ungläubigen, der sich sogleich in einen Streit über die Religion einlassen wollte *b)*. Der Pater unterbrach *c)* ihn mit der Bemerkung *d)*, daß er den Wünschen derjenigen gern entspreche *e)*, welche lernbegierig seyen *f)*, die Wahrheit bescheiden und redlich suchten *g)*, und ihm aufrichtig *i)* und ohne vorgefaßte Meinung *k)* vortrügen *h)*, was sie in Betreff gewisser Materien beunruhige *l)*; daß er aber mit niemand gern über die wichtigen Punkte *n)* des Glaubens streite *m)*; er bitte also *o)*, er möchte *p)* ihn überheben *q)* davon zu sprechen. Der mit dieser Antwort unzufriedene Stutzer *r)*, in der Meinung *s)* den Streit ganz gewiß einzuleiten *t)*, erwiederte ihm, indem er sich auf einem Fuße herum drehte *u)*: So habe ich wenigstens das Vergnügen *w)*, Herr Pater *v)*, Ihnen zu sagen *x)*, daß Sie mit einem Gottesläugner sprechen *y)*. Der Pater beobachtete ein tiefes Stillschweigen, und fing an, ihn mit einer Art von

*) l'athée confondu. *a)* recevoir la... *déf.* *b)* vouloir aussitôt entrer en dispute sur... *c)* *d)* en disant. *e)* se prêter volontiers aux désirs... *f)* vouloir s'instruire, *rel.* *g)* et qui cherchant modestement et de bonne foi, *qch.* *h)* lui exposer, *rel.* *i)* avec droiture. *k)* prévention. *l)* inquiéter sur certaines... *m)* n'aimer à... *n)* les points importants... *o)* qu'ainsi il... *rel.* von prier. *p)* de vouloir bien. *q)* le dispenser. *r)* le petit-maître, peu content; peu satisfait de *qch.* *s)* et croyant. *t)* engager sûrement le combat. *u)* pirouetter, *v)* mon père. *w)* être du moins bien aise. *x)* apprendre. *y)* parler à un (nicht avec un) athée.

Stau-

Staunen *aa*) und Verachtung *bb*) anzusehen z). Was hab' ich dann Besonderes *cc*) an mir *dd*)? sagte der junge Mann zu ihm; warum seh n Sie mich so neugierig an *ee*)? Mein Herr, antwortete ihm der Pater, ich betrachte z) einen Gotteslaugner; das ist ein Thier *ff*), das ich noch nie gesehen habe *gg*). Der beschämte junge Herr *hh*) ergriff die Partie *ii*) sich zu entfernen *kk*).

z) à le regarder; considérer. *aa*) un air d'étonnement. *bb*) le dédain. *cc*) de singulier. *dd*) weg zu l. *ee*) avec tant de curiosité. *ff*) la bête. *gg*) *p. passé* von voir, veränd. 509. *hh*) le jeune homme confus. *ii*) prendre *un* parti. *kk*) se retirer.

131.

Aufgehobene Vorurtheile *).

Als Pabst Clemens *a*) XIV. noch Franziskaner-Mönch zu Boulogne war *b*), begegnete er im Kloster *c*) einem artigen Stutzer *d*), der so eben von Lyon angekommen war *e*), und *f*) zu ihm sagte: wahrhaftig *g*), mein Pater, aus Mangel an Beschäftigung *h*) mache ich einen Spaziergang zu Ihnen *i*); denn ich kann die Mönche *l*) nicht leiden *k*). Vielleicht, erwiederte ihm der Pater Ganganelli, können Sie sie im Speisesaale *n*) leiden *m*); und auf *o*) diesen Fall mache ich Ihnen das Anerbieten *p*), mit mir zu gehen *q*) und sich zu erfrischen *r*). Das Anerbiethen *s*) wurde nicht ausgeschlagen *t*); die Unterhaltung begann *u*), und der junge Mann war mit dem Verstande und dem höflichen Betragen *w*) des Mönches *x*) so zufrieden *v*), und fand sich durch die gute Aufnahme z), die er bey ihm gefunden *aa*) hatte, so geschmeichelt *y*), daß er sich zwey Monathe in Boulogne aufhielt *bb*), bloß *cc*) um mit ihm umzugehen *dd*); er kehrte sogar *ee*) auf das Zureden *ff*) dieses Paters zu seinen Aeltern zurück *hh*), von denen er zärtlich geliebt wurde *ii*), und welche er aus Leichtsinn *kk*) verlassen hatte.

*) préjugés déstruits. *a*) le pape Clément... *b*) n'être encore que religieux franciscain, *p. prés.* *c*) rencontrer dans le cloître; le couvent; *qn.* nicht *à qn.* *d*) un agréable petit-maître. *e*) venir d'arriver; arriver tout fraîchement, *rel.* *f*) et qui... *g*) en vérité. *h*) c'est par désœuvrement. *i*) se promener chez *qn.*; venir chez *qn.* *k*) souffrir *qn.* *l*) les moines; les religieux. *m*) les supporter, *cond.* *n*) *un* réfectoire. *o*) en. *p*) offrir à *qn.* *q*) venir, nicht *aller*, 493. 1) worauf *inf.* folgen muß 347. 8. *r*) weg zu l. *s*) une offre. *t*) *qch.* n'être pas refusé, oder: il accepta l'offre. *u*) la conversation s'engager, *déf.* *v*) être content de *qch.*, *déf.* *w*) les manières; les procédés. *x*) le religieux. *y*) flatté de *qch.* *z*) un bon accueil. *aa*) en éprouver, *antér.* *bb*) s'arrêter. *cc*) uniquement. *dd*) pour voir *qn.* *ee*) être même, *déf.* *ff*) à la persuasion de *qn.*; oder: à sa persuasion. *hh*) retourner chez *qn.* *ii*) être tendrement aimé, *rel.* *kk*) quitter par libertinage, *antér.*, *p. prés.* veränd. 509.

132.

Sinnreiche Zurechtweisung *).

Ein Ordensgeistlicher *a*) fuhr *b*) mit jungen Officieren in einer Landkutsche *c*); diese fingen an *d*) von der Religion zu sprechen,

*) leçon ingénieuse. *a*) un religieux. *b*) être, *rel.* *c*) une voiture publique. *d*) commencer; se mettre à, *déf.*

machten sie zum Gegenstande *e*) ihres Spottes *f*), und sprachen von allem *g*), was sie wußten *h*), und nicht wußten *i*). So bald *k*) sie ausgeredet hatten *l*), lenkte der Geistliche *m*), der ihnen stillschweigend zugehört hatte *n*), die Unterhaltung *o*), auf die Kriegskunst, und sprach davon auf eine so lächerliche Weise *q*), daß die Officiere sich nicht enthalten konnten *r*), in ein Gelächter auszubrechen *s*); meine Herrn, sagte er jetzt *t*) zu ihnen, so *u*) haben Sie gerade auch von der Religion gesprochen. Ich wollte Ihnen zeigen *v*), wie lächerlich wir uns *w*) machen *x*), wenn wir von Dingen *z*) reden wollen *y*), die nicht in unser Fach *bb*) gehören *aa*), oder über Gegenstände absprechen *cc*), von welchen wir nur *dd*) eine sehr oberflächliche *ff*) Kenntniß *ee*) haben; denn es ist unmöglich, gut und richtig *gg*) davon zu sprechen. Und besonders *hh*) setzt man sich *ll*) bey Religionssachen *ii*) mehr, als bey irgend etwas anderem *kk*), der Gefahr aus, Ungereimtheiten *mm*) zu sagen, wenn man von etwas spricht *nn*), was man nicht versteht *oo*). Diese kleine Zurechtweisung *) machte *pp*), sie für ihre weitere Reise und vielleicht auch für ihr übriges Leben *ss*) vorsichtiger *qq*).

e) en faire le sujet, *déf.* *f*) la plaisanterie. *g*) débiter *qch.*, *p. prés.* *h*) *rel.* von savoir. *i*) et tout ce ... *id.* *k*) dès qu' ... *l*) *antér. déf.* von finir. *n*) écouter *qn.* en silence; *antér.*; *p. pas.* veränd. 509. *o*) faire tomber à son tour la conversation sur *qch.* *p*) le militaire; l'art militaire, *q*) d'une manière. *r*) *déf.* *s*) d'éclater de rire. *t*) nicht à présent, No. 527. *u*) c'est ainsi. *v*) vouloir faire voir, *indéf.* ebend. *x*) se rendre ridicule. *y*) en ... *p. prés.* von vouloir. *z*) les objets; les manières. *aa*) n'être pas. *bb*) de ... ressort. *cc*) ou raisonner de celles. *dd*) ne ... que. *ee*) la connoissance. *ff*) superficielle. *gg*) bien et avec justesse. *hh*) et surtout. *ii*) en fait de religion. *kk*) plus qu'en tout antre chose. *ll*) s'exposer à *qch.* *mm*) des sottises. *nn*) quand on parle. *oo*) que l'on, nicht *qu'on*, 248. 2. *pp*) rendre, *déf.* *qq*) circonspect. *rr*) le reste du voyage. *ss*) le reste de leur vie.

133.

Der gedemüthigte Hochmuth *).

Ein elender *a*) Advocat, welcher sehr stolz auf seinen Stand *c*) war *b*), sprach mit *f*) Geringeren *g*), und besonders mit *f*) denen, welchen er die Ehre gestattete *l*), ihn zu bedienen, nicht anders als *d*) sehr hochmüthig *e*). Ein kleiner Savoyarde *m*), welcher nicht weit *o*) von seiner Thür stand *n*), um den Vorübergehenden *t*) mit *q*) dienstfertiger Hand *r*) die Schuhe *s*) zu putzen *p*), wurde endlich über seine verächtliche und grobe Begegnung *v*) unwillig *u*), und weigerte sich *y*) eines Morgens, ihm die Schuhe zu putzen *z*). Ein solches Betragen *bb*) machte zwar dem stolzen

*) l'orgueil (l'orgueilleux) mortifié. *a*) le mauvais advocat. *b*) extrêmement vain de *qch.*; entiché de *qch.* *c*) sa profession. *d*) ne ... qu' ... *rel.* *e*) arrogance. *f*) à *qn.* *g*) un inférieur. *l*) admettre à *qch.*, *rel.* *m*) Savoyard. *n*) se tenir, *rel.* *o*) près de; non loin; à quelque distance de ... *p*) nettoyer. *q*) d' ... *r*) une main officieuse. *s*) les souliers de *qn.* *t*) le passant. *u*) s'impatienter enfin de *qch.*, *déf.* *v*) des mépris et des brusqueries. *y*) refuser. *z*) décrotter sa chaussure. *bb*) un pareil procédé.

Rechtsgelehrten die Galle rege *cc*), aber er mochte sagen, was er wollte, und drohen *ff*), wie er wollte; der Savoyard blieb nichts desto weniger *gg*) mit übereinander geschlagenen Armen *ii*) stehen; und als er seinen Mann wüthend *kk*) sah, lief er aus allen Kräften davon *ll*) und schrie *mm*), ohne Zweifel *nn*), um ihn zu demüthigen *oo*), und ihn das Lächerliche seines Stolzes fühlen zu lassen *pp*): mein Stand ist so *qq*) frey, als *rr*) der Stand *ss*) der Advocaten.

cc) ne pas manquer d'exciter la bile de l'orgueilleux jurisconsulte, *déf.* avoir beau dire et beau menacer, *déf.* *gg*) n'en rester; ne s'en tenir pas moins. *ii*) les bras croisés. *kk*) et voir, .. furieux, *p. prés.* *ll*) se sauver à toutes jambes, *déf.* *mm*) en ... *p. prés.* von s'écrier. *nn*) sans doute. *oo*) mortifier; humilier. *pp*) faire sentir à *qn.*, *qch.* *qq*) nicht *si*, 182. *rr*) nicht *comme*, ebend. *ss*) celui.

134.

Mittel *a*), den Unzufriedenen den Mund zu schliessen *b*).

Ein Edelmann machte einst *c*) dem Herzog von Bukingham eine lange und ernstliche *d*) Vorstellung *e*) über den Zustand der öffentlichen Angelegenheiten *f*). Nachdem ihn der Herzog *h*), welcher ohne Zweifel scharfsichtig genug war *i*), den Bewegrund seiner Klagen zu durchschauen *k*), mit vieler Geduld angehört hatte *g*), sagte er zu ihm *l*): Mein Freund, Sie haben nur zu viel Ursache *n*), unzufrieden zu seyn; aber ich habe ein Mittel *o*) gefunden, alles in kurzer Zeit *q*) wieder in Ordnung zu bringen *p*). Der Staatsverbesserer *r*) (Mann mit den Vorstellungen *r*), unterließ nicht *s*) zu fragen, worinn dieses sichere und schnelle Mittel *v*) bestehe *t*). Sie sollen es gleich erfahren *x*), antwortete der Herzog; es ist seit kurzem eine Stelle von 500 Pfund Sterling erledigt *g*), und ich bin Willens, sie Ihnen zu verleihen. Von diesem Augenblicke an, war der Edelmann zufrieden *aa*), und sah die Nation als ein glückliches Volk an *bb*), wenn es je eines gab *cc*).

a) moyen *b*) fermer la bouche aux mécontents. *c*) faire un jour, *déf.* *d*) longue et sérieuse. *e*) remontrance; représentation. *f*) l'état des affaires publiques. *g*) *passé de l'inf.* von l'écouter, (nicht *entendre*, 403. 5)) *h*) *i*) sans doute assez pénétrant. *k*) pour découvrir le motif de ses plaintes; ce qui *porte qn.* à se plaindre. *l*) *déf.* *n*) n'avoir que trop sujet. *o*) moyen. *p*) remettre toutes choses en ordre. *q*) avant qu'il soit peu. *r*) le faiseur de représentations. *s*) ne pas manquer. *t*) quel ... *rel.* von être. *v*) ce moyen sûr et prompt. *x*) aller l'apprendre; en être instruit. *y*) venir de vaquer une place; il vient de ... *z*) avoir dessein d'en mettre *qn.* en possession. *aa*) satisfait. *bb*) regarder, *déf.* *cc*) s'il en fut jamais.

135.

Der wahre Reichthum *).

Ein Jude, den man für sehr reich hielt *a*), wurde im Nahmen des Fürsten vorgefordert *b*), mit dem Befehle, demselben ein genaues Verzeichniß *c*) von seinem Vermögen *d*) zu bringen. Der

a) passer pour avoir une fortune très-considérable. *b*) être appelé de la part de *qn.* *c*) un état fidèle. *d*) tout son bien.

Hebräer e) gehorchte f) und überreichte g) ein Papier, worauf der Werth von ungefähr 50,000 Thalern verzeichnet war h), mit der Erklärung i), das sey sein ganzes Vermögen d). Der Fürst äußerte Verwunderung k) über die Kleinheit der Summe, und da er ihn im Verdachte einer ungetreuen Angabe hatte l), gab er ihm einen scharfen Verweis m), und setzte zornig hinzu n), seine Weigerung o), sein Vermögen d) genau anzugeben p), verrathe hinlänglich q), welcher Mittel er sich bedient habe r), dasselbe zusammen zu bringen s). Der Jude antwortete hierauf t), „er habe u) in „seinem Leben x) nicht mehr als diese Summe auf Almosen w) „verwendet v), und dieselbe sey y) in Sicherheit z); das Uebrige „aber aa) sey y) in der Gewalt bb) des Glückes cc) und des „Fürsten dd), der nach seinem Gefallen ff) damit schalten könne ee)."

e) hébreu. f) déf. g) remettre, id. h) contenir la valeur... rel. i) disant. k) paroître surpris; témoigner de la surprise de qch. l) le soupçonner de mauvaise foi, p. prés. m) la sévère réprimande. n) ajouter en colère, p. prés. o) ce refus. p) donner une déclaration exacte de qch. q) faire assez connoître, rel. r) les moyens dont... antér. von se servir. s) l'amasser. t) à quoi qn. répondit. u) fein subj. 392. v) n'employer que qch. w) en aumônes. x) pendant sa vie. y) rel. 392. z) en lieu de sûreté. aa) mais que pour qch. bb) au pouvoir. cc) la fortune. dd) le souverain. ee) pouvoir en disposer, rel. ff) à sa fantaisie; à son gré.

136.

Die edelmüthige Weigerung *).

Jacob von Mesmes, aus einem berühmten a) Hause in b) Guenne, machte so schnelle Fortschritte c) in der Rechtsgelehrsamkeit e), daß er sie vor seinem 20sten Jahre f) öffentlich auf h) der Universität Toulouse lehrte g). Die ältesten Rechtsgelehrten h) besuchten seine Vorlesungen mit Vergnügen und Nutzen k). Als ihm Franz der I. die Stelle eines Generaladvokaten bey dem m) Pariser Parlament angetragen hatte l), nahm er sich die Freyheit, demselben vorzustellen, daß diese Stelle nicht erledigt o) sey n). Sie ist es, versetzte der König, weil ich mit p) dem, der sie bekleidet q), unzufrieden bin. — Gott bewahre mich r), Sire, erwiederte Jakob von Mesmes, daß ich je den Platz eines Mannes annehme, der seinem Könige und seinem Vaterlande nützliche Dienste leistet s). Von Achtung für seine Tugend und sein Verdienst durchdrungen, ernannte ihn der König zu den angesehensten t) Posten. Jacob Ruzé, der u), welchem der König sein Amt hatte nehmen wollen v), gieng zu Herrn von Mesmes, sich bey ihm zu bedanken w). Dieser aber, welcher glaubte x), daß er nichts weiter gethan habe, als y), was z) Ehre und Pflicht ihm vorschrieben, erlaubte ihm kaum, seinen Dank auszudrucken.

*) le refus généreux. a) une... illustre. b) de... c) les progrès. d) rapides. e) la jurisprudence. f) qu'avant l'âge... g) la professer... h) dans; à. *) jurisconsulte. i) aller entendre les leçons. k) fruit. l) p. des p. von offrir. m) au... n) fein subj. 392. o) vacante. p) de qn. q) remplir. r) à Dieu ne plaise. s) servir utilement qn. t) un poste distingué. u) qui étoit celui. v) dépouiller qn. de qch. w) venir (aller) remercier qn. x) qui, persuadé. y) de... passé de l'inf. von ne faire que... z) ce que.

137.

Gelons Tochter *).

Als sich das Volk von Syrakus empört hatte *a*), ermordete *b*) es Gelons ganze Familie *c*), bis auf eine Tochter *d*), die sich Harmonia nannte *f*), welche diese Unmenschen *g*) noch forderten *h*), um ihr ein gleiches *k*) Schicksal anzuthun *i*). Ihre Amme *l*), welche sie dieser Grausamkeit *o*) nicht entziehen konnte, stellte ihnen *p*) ein Mädchen vor, welches man seinem Alter, seiner Größe *g*), und den reichen Kleidern nach *r*), womit *s*) sie es geschmückt hatte *t*), für Gelons Tochter halten konnte *u*). Diese angebliche *v*) Harmonia war bereit *x*), den Todesstoß *z*) muthig *y*) zu empfangen, ohne ihren Stand *aa*) zu entdecken, als die wahre *bb*) Prinzessinn, voll Bewunderung *cc*) einer so erhabenen Tugend *dd*), zu schreien anfing *ee*), man solle sie nicht tödten *ff*), und die Wahrheit selbst entdeckte *gg*). Die Mörder ohne durch diesen Beweis von Seelengröße *ii*) gerührt *hh*) zu werden, ergriffen sie *kk*), und ließen sie das Loos ihrer Familie theilen *ll*).

*) la fille de Gélon. *a*) se révolter, *p. des part.* *b*) mettre à mort, *déf.* *c*) la race. *d*) à la réserve d'une fille. *f*) nommée ... *g*) ces barbares. *h*) demander, *rel.* *i*) faire subir. *k*) le même ... *l*) *la* nourrice. *m*) *p. prés.* von ne pouvoir la soustraire à *qch.* *o*) la cruauté. *p*) leur présenter *qn.*, *déf.* que l'âge. *q*) la taille. *r*) et les riches ... *s*) dont. *t*) parer *qn.*, *antér. p. passé*, veränd. 509. *u*) pouvoir faire passer pour *qn.* *v*) feinte. *x*) recevoir; aller recevoir; être près de recevoir, *rel.* *y*) courageusement. *z*) le coup de la mort. *aa*) la qualité. *bb*) la véritable princesse. *cc*) admirer *qch.*, *p. prés.* *dd*) une si sublime vertu. *ee*) se mettre à crier, *déf.* *ff*) ne la pas tuer, *subj. imparf.* *gg*) déclarer. *hh*) sans être émus de *qch.* *ii*) un trait de grandeur d'ame. *kk*) saisir la princesse, *déf.* *ll*) lui faire partager le sort de *qn.*, *id.*

138.

Bestrafte Eitelkeit *).

Nachdem Don Juan von Oestreich, der natürliche Sohn *a*) König Philipps IV. *b*) von Spanien *c*), seine Zurüstungen *e*) gegen Portugal gemacht hatte *d*), glaubte er *f*), diese schwache Macht so gewiß *g*) zu unterjochen *h*), daß er in *k*) Madrid das Verzeichniß *l*) von seinem Heere und allen seinen Hülfsmitteln *m*), welche unermeßlich *o*) waren *n*), öffentlich anschlagen ließ *i*). Dieser Dünkel *p*) blieb nicht ungestraft. Er wurde zu Estremos vom Marschall von Schomberg geschlagen. In seiner Schatulle *t*) fand man die in Madrid vor dem Feldzuge *v*) gedruckten Anschlagezettel *u*), worin man *w*) eine genaue *bb*) Aufzählung *aa*) von den Truppen, der Artillerie, den Kriegsvorräthen *cc*), aller zur Eroberung Portugals gemachten Unkosten *dd*), selbst von den Hufei-

*) vanité punie. *a*) fils naturel. *b*) nicht quatrième, 193. 4). *c*) wegen des Artikels. 6). *d*) *passe de l'inf.* von faire. *e*) préparatif. *f*) se croire, *rel.* *g*) assuré de *qch.* *h*) subjuguer. *i*) faire afficher. *k*) dans. *l*) l'état. *m*) moyen. *n*) *rel.* *o*) immense. *p*) la présomption. *s*) être battu à E ... par *qn.* *t*) la casette. *u*) *un* placard fait à ... *v*) la campagne. *w*) on y voyoit. *aa*) une énumération. *bb*) exact. *cc*) les munitions. *dd*) les dépenses.

sen *ee*) und Nägeln *ff*) las. Der portugiesische *gg*) Hof ließ durch *nn*) den Staatssekretär unter *ll*) diese gedruckten Zettel *mm*) schreiben *kk*): „alles Obenbenannte *oo*) bescheinigen wir als „richtig *pp*), nachdem *qq*) wir es bey der Niederlage *rr*) Don „Juan's von Östreich *ss*) bey *tt*) Estremos so gefunden ha„ben.“ Dieses beurkundete *uu*) Verzeichniß *l*) wurde wahrscheinlich *vv*) nach Madrid geschickt.

ee) fers à cheval. *ff*) le clou, wegen der Mehrzahl, 166. *gg*) la cour de Lisbonne. *hk*) faire écrire par. *qn.* *ll*) au bas de *qch.* *mm*) un imprimé. *nn*) par *qn.* tout ce que dessus. *pp*) certifier véritable. *qq*) *passé* der *part.* von le trouver ainsi. *rr*) à la défaite. *ss*) d'Autriche. *tt*) à. *uu*) vérifié. *vv*) sans doute; selon les apparences.

139.

Stillschweigende Widerlegung *).

Sigismund, König von Polen *a*), schickte *b*) einen Gesandten an die Generalstaaten *c*), um sie zu einer Aussöhnung *e*) mit den Spaniern zu bewegen *d*). In der Meynung, den Zweck seiner Sendung desto sicherer zu erreichen *f*), bestand *h*) der ungeschickte *g*) Minister mehr als schicklich war *i*), auf der Behauptung, daß es den vereinigten Provinzen unmöglich sey *k*), einer so kriegerischen *r*) und unternehmenden *s*) Macht *p*), als damahls Spanien war, zu widerstehen *o*). Beym Herausgehen aus der Versammlung *x*) führte der Prinz Moritz von Oranien *v*), welcher die Rede mit angehört hatte *v*), den Gesandten *w*) in *z*) einen Saal, wo er ihm unzählige Fahnen *aa*) zeigte, welche die Truppen der Republik *cc*) den Spaniern abgenommen hatten *bb*). Auf diese Art *dd*) überwies *ee*) er ihn, ohne ein Wort zu sagen, daß die Nation, von welcher *ff*) er eine so hohe Meinung *gg*) hatte, nicht unüberwindlich sey.

*) réfutation muette. *a*) Pologne. *b*) *déf.* *c*) les Etats Généraux. *d*) engager à *qch.* *e*) se réconcilier avec *qn.* *f*) croire réussir d'autant plus sûrement dans sa commission; *p. prés.* *g*) mal-adroit; peu habile. *h*) insister. *i*) convenir, *rel.* *k*) l'impossibilité où se trouvoit *qn.* *o*) résister à *qn.* *p*) une puissance. *r*) guerrier. *s*) entreprenant. *t*) alors. *x*) au sortir de l'assemblée. *u*) Orange. *v*) entendre la harangue. *w*) mener *qn.* *z*) dans. *aa*) des drapeaux, .. *bb*) pris par *qn.* *cc*) sur *qn.* *dd*) la manière. *ee*) convaincre. *ff*) dont. *gg*) une opinion. *hh*) y n'être pas invincible, sein *subj.* 392.

140.

Scipio und die Räuber *).

Mehrere Räuber-Anführer *a*), welche den Scipio Africanus *c*) zu sehen wünschten *b*), suchten ihn *d*) zu Literna in seinem Landhause *e*) auf. Als Scipio diese Art Leute sich nähern sah *f*), so besorgte er *g*), sie möchten ihn plündern wollen *h*); er versammelte seine Dienerschaft *i*), und stellte sich zur Gegenwehr *l*). Die

*) Scipio et les voleurs. *a*) chefs (capitaines) de voleurs. *b*) désirer voir *qn.*, *p. prés.* *c*) l'Africain. *d*) venir le trouver, à L.... *déf.* *e*) la maison de campagne. *f*) voir cette sorte de gens s'avancer, *p. prés.* *g*) apprehender, *déf.* qu'... wegen der halben Verneinung 535. 7). *h*) avoir dessein (intention) de piller *qn.* *i*) rassembler ses domestiques; son monde. *l*) se mettre en état de défense.

Anführer *m*) merkten seine Besorgniß *o*), schickten *q*), um ihm alles Mißtrauen zu benehmen *p*), ihr Gefolge *r*) zurück, legten die Waffen nieder *s*), und sagten *u*), indem sie sich der Thür näherten *t*), sie kämen nicht, um dem Scipio ein Leid anzuthun *v*), sondern um seine Tugend zu bewundern; sie bathen ihn *w*), er möchte sich Leuten *y*) zeigen *x*), welche ein sehr großes Verlangen hätten, ihn zu sehen *z*), und sich sehr geehrt finden würden *aa*), wenn sie ihn begrüßen könnten *bb*). Scipio öffnete sogleich die Thür seines Hauses, dessen Schwelle *gg*) die Räuber *ee*) wie den Altar eines Tempels *hh*) verehrten *ff*). Endlich küßten sie dem Helden die Hände *ii*); und nachdem sie vor seiner Thür Geschenke *ll*), wie man sie *oo*) den Göttern darbringt *pp*), niedergelegt hatten *kk*), zogen sie wieder ab *qq*), voll Freude *rr*) ihn gesehen zu haben.

m) les chefs. *n*) s'apercevoir de sa crainte, *déf.* *p*) et voulant lui ôter toute défiance. *q*) faire retirer. *r*) la suite. *s*) mettre bas *les* armes, *déf.* *t*) s'approcher de *qch.*, *p. prés.* *u*) *v*) faire violence; faire de la peine. *w*) qu'ils ... *rel.* von le prier. *x*) se laisser voir à *qn.* *y*) des personnes. *z*) en avoir un désir extrême. *aa*) se tenir très-honoré de *qch.* *bb*) de pouvoir ... *ee*) les voleurs. *ff*) en révérer ... *gg*) le seuil. *kk*) mettre devant ... *id.* *ll*) des dons. *oo*) tels. *pp*) en offrir à *qn.* *qq*) se retirer. *rr*) ravis.

141.

Der von seiner Einbildung geheilte Gott *).

Der Arzt Menekrates, dessen Narrheit *a*) so weit ging, daß er *b*) sich für den Jupiter hielt *c*), schrieb an den König Philipp von Macedonien in folgenden Ausdrücken: „Jupiter Menekrates entbiethet dem Philipp seinen Gruß *d*). Philipp antwortete ihm: Philipp wünscht dem Menekrates *e*) Gesundheit und Menschenverstand *h*). Da aber dieser Fürst nicht hierbey stehen bleiben wollte *i*), so ersann *k*) er, um seinen Träumer zu heilen *m*), ein spaßhaftes Mittel *l*). Er bath ihn zu einem großen Gastmahle *n*), und ließ ihm einen besondern *o*) Tisch geben; statt aller Speisen, setzte man dem Menekrates nichts als *p*) Weihrauch *q*) und wohlriechende Sachen *t*) vor, während die übrigen Gäste *u*) alle Vergnügungen einer guten Tafel genoßen *v*). Ueber dem ersten freudigen Entzücken *w*), welches er über die Anerkennung *y*) seiner Göttlichkeit empfand *x*), vergaß er *z*), daß er Mensch war; als aber der Hunger ihn nöthigte, sich dessen zu erinnern *aa*), verlor er alle Lust *cc*) Jupiter zu seyn, und nahm schnell *dd*) Abschied *ee*) von der Gesellschaft.

*) le Dieu détrompé. *a*) extravagance. *b*) aller jusqu'à *qch.* ... *rel.* *c*) se croire *qn.*; *qch.* *d*) à Philippe, salut. *e*) Philippe à M.... *h*) et bon sens. *i*) n'en demeurer pas là, *p. prés.* *k*) imaginer, *déf.* *l*) un plaisant remède. *m*) guérir *un* visionnaire. *n*) inviter *qn.* à un grand repas. *o*) à part. *p*) servir pour tout mets à *qn.* *q*) l'encens. *t*) des parfums. *u*) les autres conviés. *v*) goûter, *rel.* *w*) les premiers transports de la joie. *x*) ressentir, *déf.* *y*) de voir *qch.* reconnu. *z*) lui faire oublier *qch.* *aa*) forcer *qn.* de s'en souvenir, *déf.* *bb*) se dégoûter. *dd*) brusquement. *ee*) congé.

142.

Das erwiederte Geschenk *).

Als Ludwig der XI. noch Dauphin (Kronprinz) war *a*), brachte er einige Zeit in Burgund *b*) zu, um sich gegen die Verfolgungen *d*) seines Vaters, des Königs, sicher zu stellen *c*); er belustigte sich mit der Jagd *e*), kam oft zu *f*) einem armen Manne mit Namen Konon, und aß zuweilen Rüben *g*) mit ihm. Als der Dauphin König geworden war *h*), begab sich *k*) Konon auf Antrieb seiner Frau nach Paris, und brachte *l*) Ludwig dem XI. schöne Rüben aus seinem Garten. Da er sich aber weder mit Geld noch mit Lebensmittel versehen *m*) hatte, verzehrte *n*) er sie alle unterwegs *o*), bis auf *p*) eine der größten, womit er seinem alten Gaste *q*) ein Geschenk machte. Der König nahm die Rübe auf *r*), als ob es *s*) ein eben so großes *v*) Kleinod *u*) gewesen wäre *t*), und ließ sie *w*) zu seinen Kostbarkeiten *y*) legen *x*). Er ließ *w*) den guten Konon mit sich zu Mittag speisen z), gab ihm 1000 Thaler, und entließ ihn *aa*). Einige Zeit nachher machte ein Edelmann *bb*), der die Freygebigkeit Ludwigs XI. nach diesem Zuge beurtheilte *cc*), demselben ein Geschenk mit *dd*) einem sehr schönen Pferde, und versprach sich dafür eine reichliche Belohnung *ee*). Der König, welcher die eigennützige Absicht des Gebers muthmaßte *ff*), erinnerte sich *gg*) der Rübe des Konon, ließ sie sauber einwickeln *hh*), und stellte sie *ii*) dem Edelmanne zu, mit dem Befehle, das Packet *kk*) nicht eher als bey *ll*) seiner Ankunft in seiner Provinz zu öffnen. Der Edelmann *oo*) machte es endlich auf *pp*), in der Meinung es enthalte eine Kostbarkeit von großem Werthe *rr*); er erstaunte sehr *ss*), da er nichts als eine Rübe darinn fand *tt*). Er glaubte, es sey ein Irrthum vorgegangen *uu*), und man habe ihm ein unrechtes Packet *vv*) gegeben: er kehrte also *ww*) wider an den Hof zurück, und beklagte sich darüber bey dem Könige *xx*). Aber Ludwig XI. sagte zu ihm: Ich habe Ih-

*) le présent réciproque. *a*) *qn.* être encore Dauphin, *p. prés.* *b*) en Bourgogne. *c*) se mettre à couvert de *qch.*; en sûreté contre *qch.* *d*) les poursuites. *e*) se divertir à *qch.*; *rel.* *f*) chez *qn.* *g*) des navets. *h*) devenir roi; monter sur le trône, *p. des part.*, *i*) à la sollicitation de *qn.* *k*) venir; se rendre, *déf.* *l*) apporter. *m*) n'avoir ni ...., *rel.* *n*) manger, *déf.* *o*) en chemin. *p*) à la réserve de *qch.* *q*) un hôte. *r*) recevoir; accepter. *s*) comme si; avec la même satisfaction que si. *t*) *antér.*, oder; *cond. plus-passé* *u*) un joyau. *v*) de la même grosseur. *w*) nicht laissez. 493. 6). *x*) mettre avec *qch.* *y*) les bijoux. *z*) dîner. *aa*) le renvoyer. *cc*) calculer la générosité de *qn.* d'après *qch. p. prés.* *dd*) lui donner *qch.*; lui faire présent de *qch.* *ee*) imaginer (*p. prés.*) qu'on en *sera* richement récompensé, *cond.* *ff*) mais le roi soupçonnu *qch.* *gg*) il ... *déf.* von se ressouvenir de *qch.* *hh*) en faire faire un paquet fort propre; (le faire empaqueter proprement). *ii*) qu'il remit à *qn.* *kk*) le. *ll*) avant *qch.* *oo*) celui-ci. *pp*) ouvrir enfin le paquet, *prés.* *qq*) la persuasion. *rr*) renfermer *qch.* de précieux, *rel.* *ss*) être bien surpris de *qch.* *tt*) n'y trouver que *qch. inf.* *uu*) s'imaginer (*déf.*) que *qn.* s'étoit mépris, *antér.* *vv*) un paquet pour un autre. *ww*) en conséquence, retourner à ... *prés.* *xx*) aller se plaindre à *qn. id.*

nen Ihr Pferd gut bezahlt, da *yy*) diese Rübe 1000 Thaler kostet.

yy) puisque.

143.

Die ungleichen Theile *).

Ein Florentiner hatte einen Hecht von außerordentlicher Größe *a*) gefangen; er beschloß *b*), ihn dem Großherzog zu bringen, welcher ein Liebhaber von Seltenheiten war *c*). Er kam mit seinem Hechte *d*), und verlangte mit Sr. Hoheit zu sprechen *e*); allein er konnte nicht eher vorkommen *g*), bis er einer von den Wachen *i*) die Hälfte *k*) von dem versprach *h*), was er von dem Herzog bekommen würde. Der Fürst bewunderte den Hecht, der ganze Hof that desgleichen *l*), und es wurde befohlen *m*), dem Ueberbringer *n*) 100 Ducaten zu geben. Als der Florentiner den Befehl hörte *o*), sagte er: nein, gnädiger Herr, hundert Stockstreiche, anstatt hundert Dukaten. Der Herzog, der sich über eine so sonderbare Antwort *q*) verwunderte *p*), fragte ihn um die Ursache *r*). Gnädiger Herr, antwortete dieser, es ist deßwegen *s*), weil *t*) ich nicht anders Zutritt erhalten konnte *u*), als indem ich einer von den Wachen *i*) Ew. Hoheit versprach, daß sie die Hälfte *k*) von dem bekommen sollte *v*), was Sie *w*) mir geben würden. Ich bitte Sie also, mir fünfzig Prügel geben zu lassen *x*), und ihr eben so viel *y*). Nein *z*), antwortete *bb*) der Herzog, so soll es nicht seyn *aa*); Ihr sollt die hundert Dukaten haben *cc*), und sie die hundert Prügel. Beydes *dd*) wurde richtig gezählt *ee*) und abgeliefert *ff*).

*) le partage inégal. *a*) une grandeur prodigieuse. *b*) résoudre, *ir.* *c*) aimer les choses extraordinaires, *rel.* *d*) se présenter avec *qch.*, *déf.* *e*) demander à... *f*) à *qn.* *g*) ne pouvoir avoir entrée. *h*) qu'en... *p. prés.* von prometre. *i*) un des gardes. *k*) la moitié de *qch.* *l*) faire de même. *m*) y avoir ordre; être ordonné. *n*) celui qui a apporté *qch.* *o*) entendre, nicht écouter. 493. 5), *p. prés.* *p*) *p. pas.* 351. *q*) une réplique singulière. *r*) en demander la raison à *qn.* *s*) c'est. *t*) que. *u*) ne pouvoir (*indéf.*) avoir accès qu'en... *v*) weg zu l. *w*) elle, mit Beziehung auf Altesse. *x*) nicht laisser, 493. 6). *y*) autant. *z*) weg zu l. *aa*) n'en être pas ainsi, *fr.* *bb*) *déf.* *cc*) *fr.* von avoir. *dd*) les uns et les autres. *ee*) exactement compté. *ff*) délivré.

144.

Der brüderliche Band *).

Ein armer Mann, welcher sein Brod mit dem Verkaufe *b*) irdener Töpfe *c*) verdiente *a*), erschien vor einem Sultan *d*), und fragte ihn, ob er an die Lehre *f*) Mahomeds glaube *e*), welche sagt *g*), alle Muselmänner *h*) seyen *i*) Brüder. Der Kaiser antwortete ihm, er glaube *e*) an diesen Artikel der Lehre *f*) des Propheten, worauf der Töpfer versetzte: Da *m*) wir alle Brüder sind, ist es nicht eine Ungerechtigkeit, daß du so große

*) la fraternité. *a*) gagner sa vie à *qch.* *b*) vendre *qch.* *c*) un pot de terre. *d*) se présenter à *qn.* *e*) croire à *qch.*, *rel.* 392. *f*) la doctrine. *g*) enseigner; (dire). *h*) les Musulmans. *i*) sein *subj.* 392.

Schätze besitzest *n*), und daß ich in der größten Noth bin *o*)? Gieb mir wenigstens *p*) den Antheil *q*), der mir als *s*) Bruder zukommt *r*). Der Kaiser ließ *t*) ihm eine Münze *u*) von ohngefähr drey Groschen an Werth *v*) reichen; damit nicht zufrieden *w*), rief der Töpfer aus: wie! von einem so großen Schatze kommt mir nur dieser kleine Antheil zu? Gehe, sagte der Kaiser, und sage ja niemand *x*), was ich dir gegeben habe; denn dein Antheil würde nicht so beträchtlich ausfallen *y*), wenn alle deine übrigen *z*) Brüder es erführen.

m) nicht *parce que*, 491. 9). *n*) avoir; posséder, *subj.* 389. *o*) être dans le... besoin, *subj.* ebend. *p*) *au* moins. *q*) la part; la portion. *r*) revenir à *qn.* *s*) en qualité de; comme. *t*) nicht laisser, 493. 6). *u*) une pièce. *v*) de la valeur de *qch.* *w*) et comme *qn.* n'en étoit pas content. *x*) se garder bien de dire à personne. *y*) être. *z*) les autres.

145.
Pyrrhus und Cyneas
oder:
Die Nichtigkeit der Eroberungen *).

Als Cyneas, ein *a*) Schüler *b*) des Demosthenes und Minister des Pyrrhus, diesen Fürsten entschlossen *d*) sah *c*), nach Italien überzusetzen *e*), versuchte er es *f*), ihn davon abzubringen *g*). Pyrrhus zählte *h*) ihm die Eroberungen auf, wozu er den Entwurf gemacht hatte *i*); jetzt würden die Römer besiegt *k*) und Italien unterworfen, dann *l*) biethe ihm Sicilien *m*) die Arme *n*); dort Carthago, Africa, Macedonien, u. s. w. Dann *o*), mein Freund, setzte er hinzu, wollen wir ruhig leben *p*), und unsere Tage auf eine angenehme Art unter Gastmahlen *r*), Unterhaltungen *s*) und Festen verleben *q*), und nur an das Genießen denken *t*) — Aber gnädiger Herr, versetzte Cyneas, wer hindert uns, das von diesem Augenblicke an *u*) zu thun? Dieß Glück ist in unsern Händen, und wir können es ohne Mühe haben.

*) la vanité des conquêtes. *a*) weg zu l. 145. *b*) disciple. *c*) *p. prés.* *d*) déterminé à *qch.* *e*) passer en... *f*) essayer. *g*) dissuader. *h*) détailler. *i*) *antér.* von projeter *qch.* *p. pas.* veränd. 509. *k*) ici les... vaincus. *l*) puis *m*) la Sicile. *n*) lui tendre les bras, *cond.* *o*) ce sera alors..., que. *p*) vivre en repos, *fr.* *q*) passer des jours agréables. *r*) en festins. *s*) en conversations. *t*) ne plus penser qu'à jouir. *u*) dès ce moment.

146.
Der unbestechliche Bürger *).

Der englische Minister Walpole pflegte *a*), wenn er von dem Gelde sprach *b*), zu sagen: Es ist ein Arzneymittel *c*), womit man alle bösen Säfte mildert *d*). Nichts desto weniger machte er die Erfahrung *e*), daß es selbst in den verdorbensten Zeiten *f*)

*) le citoyen incorruptible. *a*) avoir coutume de... *b*) en... *p. prés.* *c*) il y a (il est) une drogue, (un remède). *d*) adoucir... une mauvaise humeur. *e*) éprouver néanmoins. *f*) les temps même les... corrompus.

starke Seelen gibt *g*), welche mitten *h*) in einer reichen Stadt den Versuchungen des Ueberflusses *k*) widerstehen *i*). Es war dem Hofe daran gelegen *l*), einen durch seine Tugenden und Einsichten ausgezeichneten Engländer von Stande *m*) in seine Partey zu ziehen. Walpole ging zu ihm. Der König, sagte er zu ihm, schickt mich zu Ihnen *n*), Sie seines Wohlwollens zu versichern, Ihnen sein Bedauern zu bezeigen *o*), daß er noch nichts für Sie gethan habe *p*), und Ihnen ein Ihren Verdiensten angemessenes *q*) Amt anzubiethen. Mylord antwortete ihm der Engländer *r*), erlauben Sie mir *t*), mein Nachtessen in Ihrer Gegenwart *v*) herbey bringen zu lassen *u*), ehe ich Ihnen antworte *s*) — In demselben Augenblicke setzte man ihm *w*) ein Gericht von gehacktem Fleische *x*) von einer beym Mittagessen *z*) übrig gebliebenen Hammelskeule *y*) vor. Er wandte sich hierauf *aa*) zu dem Minister, und setzte hinzu *cc*): Glauben Sie *dd*), Mylord *bb*), ein Mann, der sich mit *ee*) einem solchem Mahle begnügt, könne so leicht vom Hofe gewonnen werden *ff*)? Sagen Sie dem Könige, was Sie gesehen haben; das ist die einzige Antwort, die ich Ihnen zu geben habe *gg*).

g) y avoir; y être. *h*) au milieu d'... *i*) savoir resister à *qch.* *k*) la tentation des superfluités. *l*) *qn.* avoit intérêt. *m*) un seigneur Anglois distingué par *qch.* *n*) je viens de la part de *qn.* *o*) marquer; exprimer. *p*) *inf.* *q*) convenable à *qch.* *r*) le seigneur... *s*) avant de répondre à vos offres. *u*) nicht *laisser*, 493. 6). *v*) devant *qn.* *w*) servir au même instant... *x*) un hachis. *y*) fait d'un reste de gigot. *z*) dont il avoit diné; de son diner. *aa*) se tourner vers *qn.*, *p. prés.* *cc*) ajouter, *déf.* *dd*) penser; croire qu'... *ee*) *de qch.* *ff*) être facile à gagner; soit un homme que *qn.* puisse facilement gagner. *gg*) *subj.* 329. 5).

147.

Der mit Recht bestrafte Geizhals *).

Ein Geizhals hatte einen Beutel mit *a*) 100 Dukaten verloren. Ein armer Mann *b*), der ihn gefunden hatte *c*), ließ *d*) Nachforschungen anstellen *e*), um zu erfahren, wem er gehöre *f*), und kaum hatte er es erfahren, als er ihn dem Eigenthümer überbrachte *g*). Dieser zählte seine Dukaten und fand nur *h*) 99. Nun gerieth er in einen wüthenden Zorn *i*), weigerte sich *k*), den Beutel anzunehmen *l*), und ließ *d*) den Finder vor Gericht fordern *m*), damit ihn dieser *n*) in demselben Zustande ihm wiedergebe, in welchem *o*) er war, als er ihn verlor. Nachdem der Richter beyde Parteyen angehört hatte *p*), nahm er den Beutel, und sagte zu dem Kläger *q*): Du hast einen Beutel verloren, worinn 100 Dukaten waren *r*)? Ja, antwortete dieser *s*). Dieß ist also nicht der deinige, fuhr der Richter fort, weil *t*) nur 99 darinn sind. Zugleich gab er den Beutel dem armen Manne *b*), der ihn gefun-

*) l'avare justement puni. *a*) qui renfermoit. *b*) weg zu l. *c*) *p. pas.* veränd. 509. *d*) nicht *laisser*, 493. 6). *e*) faire des recherches. *f*) *rel.* 392. *g*) la porter à son maître. *h*) n'en.., que. *i*) furieuse colère. *k*) refuser. *l*) prendre. *m*) citer devant le juge. *n*) il. *o*) où... *p*) entendre. *q*) à cet homme; au riche. *r*) y avoir. *s*) il. *t*) nicht *parce que*. 591. 4).

den hatte, und bestrafte zu gleicher Zeit *u*) die Hartherzigkeit und den Undank des einen, und belohnte *v*) die Geradheit und Redlichkeit des andern.

u) punissant à la fois. *v*) *p. prés.*

148.

Sinnreicher Beweis *)

oder:

Guter Einfall **) eines Indianers.

Ein schlecht berittener *a*) Spanier begegnete in einer Einöde *b*) einem Indianer, der ein sehr gutes Pferd hatte. Er schlug ihm vor, zu tauschen, und da der Indianer sich weigerte *c*), so nahm er ihm sein Pferd mit Gewalt *d*). Der Indianer brachte seine Klage *e*) in der ersten Stadt an, in welche er mit dem Pferde *g*) des Spaniers kam *f*); dieser mußte sich mit dem Pferde stellen *h*); er schalt seinen Ankläger einen Lügner *i*) und betheuerte *k*), das Pferd sey sein *l*), er habe es *l*) selbst aufgezogen. Der Indianer, welcher keinen Zeugen hatte, war anfänglich *m*) in großer Verlegenheit: plötzlich gerieth er auf den Einfall *n*), dem Pferde seinen Mantel über den Kopf zu werfen *o*), und sagte zu dem Richter: **da *p*) er behauptet, das Pferd gehöre ihm *q*), und versichert, er habe es *r*) aufgezogen, so gebe er in Ihrer Gegenwart an *s*), auf *t*) welchem Auge es blind ist *u*).** Der Spanier, welcher sich nicht zu besinnen scheinen *v*) wollte, antwortete dreist *w*): **auf *t*) dem rechten Auge.** Der Indianer nahm den Mantel weg, und versetzte: **Es ist weder auf *t*) dem rechten noch auf *t*) dem linken Auge blind.** Der Richter fand den Beweis sehr sinnreich, gab das Pferd seinem Herrn zurück, und bestrafte den Betrieger.

*) La preuve ingenieuse. **) bon esprit... *a*) mal monté. *b*) le désert. *c*) et sur le refus de qn. *d*) employer la violence, pour lui prendre *qch.* le lui prendre de vive force. *e*) porter ses plaintes. *f*) arriver. *g*) la monture; le cheval. *h*) être obligé de comparoître avec *qch.* *i*) traiter un adversaire d'imposteur, *déf.* *k*) assurer, worauf kein *subj.* folgen darf. 392. *l*) être à lui, *rel.* ebend. *m*) d'abord. *n*) mais s'aviser, *déf.* *o*) mettre (jeter) *qch.* sur *qch.* *p*) puisqu'... *q*) kein *subj.* 392. *r*) *inf.* *s*) d'éclarer. *t*) de. *u*) borgne. *v*) paroître hésiter. *w*) avec assurance.

149.

Komische Antwort *).

Als König *b*) Heinrich VIII. *a*) von England mit König *b*) Franz dem I. *a*), von Frankreich, Streitigkeiten hatte *c*), beschloß *f*) er, einen Gesandten an ihn abzuschicken, der ihm eine stolze und drohende Erklärung überbringen sollte *g*); und zu diesem Geschäfte wählte er *h*) einen englischen Bischof, zu welchem er viel Vertrauen hatte. Dieser, welcher den Character Franz des *k*) Ersten kannte *i*), stellte Heinrichen in Unterthänigkeit *l*) die große Gefahr *m*) vor,

*) plaisante repartie. *a*) keine Ordnungszahlen 193. 4). *b*) wegen des Art. 147. 6). *c*) s'être brouillé avec *qn.*, *p. prés.* *f*) résoudre, *ir*, *g*) qui lui parlât avec fierté et même avec... *h*) choisir pour cet emploi. *i*) *p. prés.* *k*) weg zu l. 147. B. 2. *l*) représenter humblement. *m*) le péril extrême.

worin *n*) sein Leben schweben würde *o*), wenn er mit einer solchen Sprache vor einen so reitzbaren *q*) Fürsten träte *p*). Seyen Sie ohne Furcht *r*), antwortete Heinrich VIII., wenn der König von Frankreich Sie hinrichten läßt *s*), so will ich Allen Franzosen, die in meinen Staaten sind, den Kopf abschlagen *t*) lassen. Ich glaube es, Sire, antwortete der Bischof; all in unter allen *u*) diesen Köpfen, denke ich, ist keiner *v*), welcher so gut auf meinen Rumpf *x*) paßt *w*), als der, welcher schon darauf ist.

n) où il seroit. *o*) perdre la vie. *p*) adresser un pareil discours à *qn*. *q*) prompt (facile) à s'irriter. *r*) ne rien craindre. *s*) faire mourir. *t*) faire (nicht laisser 493. 6.) abattre *qch*. à *qn*. *u*) de toutes. *v*) ne penser pas qu'il y en ait aucune. *w*) aller si bien, *subj*. *x*) sur mon corps. *y*) y être.

150.

Der auf seinem Rechte bestehende Bauer *).

Unter der Regierung *a*) Augusts des Prachtliebenden *b*) sollte *c*) bey Dresden *e*) ein kostbares Feuerwerk *d*) abgebrannt werden. Ein Bauer, der es auch gern sehen wollte *f*), stand *g*), mit seinem Kober *h*) auf dem Rücken *i*), und einem Knotenstocke *k*) in *l*) der Hand, auf dem für den Hof bestimmten Platze *m*). Die Schildwache *n*) hieß *o*) ihn sehr höflich *p*) weggehen *q*), drohete aber, da er sich nicht dazu verstehen wollte *r*), mit Flintenkolben-Stößen *s*). Ein Officier, der es bey diesem immer ernstlicher werdenden *v*) Wortwechsel *u*) nicht zu Thätlichkeiten kommen lassen *w*) wollte *t*), machte auch einen Versuch *y*), den Bauer von seinem Platze wegzubringen *z*). Allein alles war vergeblich *aa*), und der Officier mußte *bb*) selbst über die Unbefangenheit *cc*) des Bauers lachen, der dreist *dd*) zu ihm sagte: Herr, laß Er mich immer hier stehen *ee*)! ich gebe wohl mehr dazu *ff*), als Er und seines Gleichen *gg*).

*) le paysan jaloux de ses droits. *a*) sous le gouvernement. *b*) le magnifique. *c*) devoir tirer (donner) *qch*. *d*) un superbe feu d'artifice. *e*) près de Dresde. *f*) avoir envie de le voir. *g*) être. *h*) le panier (la hotte). *i*) le dos. *k*) un bâton noueux. *l*) à... *m*) à l'endroit designé. *n*) la sentinelle. *o*) venir l'avertir, *déf*. *p*) poliment. *q*) se retirer. *r*) n'en vouloir rien faire. *s*) menacer de lui donner des coups de crosse. *t*) ne vouloir pas que. *u*) dans cette querelle. *v*) devenir toujours plus sérieuse *rel*. *w*) en venir aux voies. *y*) de fait, *subj*. essayer. *z*) retirer *qn*. de sa place. *aa*) mais en vain; mais tout être inutile, *déf*. *bb*) devoir rire lui-même de *qch*. *cc*) la naïveté. *dd*) hardiment. *ee*) à cette place. *ff*) la payer, wegen des *prés*. 333. 6). *gg*) et qu'aucun de vos semblables.

151.

Rettung aus Gnade *).

Ein König hatte über einen Verbrecher *b*) das Todesurtheil gefällt *a*), und man wollte ihn eben in seiner Gegenwart hinrichten *c*); da dieser sich seiner Hände nicht mehr bedienen konnte, um

a) prononcer une sentence de mort contre *qn*. *b*) le criminel. *c*) qu'on alloit exécuter... *d*) *p. prés*.

d) zu schaden, so erlaubte er sich tausend Verwünschungen und Schmähreden gegen seinen Fürsten auszustoßen f). Auf die Frage des Königs g), was er sage i), nahm l) einer von seinen Offizieren, der ihn nicht noch mehr gegen diesen Unglücklichen erbittern k) wollte, das Wort, und sagte zu dem Könige: Er sagte, Sire, Gott liebe die Fürsten, die sich in ihrem Zorne mäßigen m) und denen verzeihen, die sie beleidigt haben. Der König, durch diese Äußerung gerührt n), ließ sich zum Mitleiden bewegen o) und begnadigte p) den Verbrecher. Ein anderer Offizier hielt es für Pflicht p), ihm seinen Irrthum zu benehmen q) und sagte zu ihm: Sire, Leute von unserm Range und Charakter sollen die Wahrheit nicht verhehlen r): der Elende hat die schändlichsten Reden t) gegen Euer Majestät ausgestoßen. Die Lüge deines Kollegen, antwortete der König zornig u), ist mir viel angenehmer, als die Wahrheit, die du mir sagst

e) nuire. f) se permettre mille imprécations et . . . injures contre qn. h) qn. p. der part. von demander. i) rel. 392. k) l'aigrir davantage. l) prendre la parole. m) weg zu l n) se modérer. o) touché de ces sentiments. oo) céder à la compassion. p) faire grace à qn. p) croire de son devoir. q) le tirer de son erreur. r) déguiser qch. s) tenir; se permettre. t) un propos indigne. u) en colère.

152.

Der gut aufgenommene Rath *).

Sebastian, König von Portugal, trat im vierzehnten Jahre seines Alters b) die Regierung an a). Don Alexo de Meneses, sein Hofmeister, der in der Geschichte d) als ein vortreflicher Erzieher e) bekannt ist c), behielt viel Gewalt f) über sein Herz g). Einst begehrte der junge König von ihm, daß er ihn ein wildes Pferd reiten i) lassen solle h). Meneses gab seinen wiederhohlten Bitten nicht nach k). Wüthend vor Zorn, begab sich m) der König l) in sein Gemach n), wohin einer von den Hofleuten, der diese Gelegenheit, den Hofmeister zu stürzen o), benutzen wollte, ihm folgte p), und zu ihm sagte: Sire, Sie sind unumschränkter Herr q) und dürfen eine solche Sclaverey nicht dulden r). Jetzt s) ging Sebastian in sich t); er stellte u) zwischen diesen beyden Männern eine Vergleichung v) an, die ganz zum Vortheile des braven Meneses ausfiel w). Er eilte zu ihm x), bath y) ihn wegen z) seiner übereilten Hitze aa) um Verzeihung, und liebte ihn wegen seiner Freymüthigkeit nur noch mehr bb).

*) L'avis bien reçu. a) parvenir au trône; monter sur le trône. b) à l'âge de 14... c) cité; connu; 351. d) l'histoire. e) un excellent instituteur. f) conserver de l'ascendant. g) son esprit. h) lui demander la permission, (prier qn. de nous permettre.) i) monter.... fougueux. k) se refuser à ses prières réitérées. l) le prince furieux. m) se retirer. n) un appartement. o) perdre qn. p) suivre qn. q) souverain. r) souffrir qch. s) nicht à présent. 527. t) rentrer (en soi-) en lui-même. u) faire entre... v) un parallèle. w) tourner à l'avantage de qn.; être en faveur de qn. x) se rendre auprès de qn.; aller trouver qn. y) nicht prier, 493. 8.) z) de qch. aa) l'emportement. bb) ne l'en aimer que plus pour qch.

153.

Der Kampf der Horatier und Curatier *)
oder:
Glückliche List des einen von jenen **).

Die Römer und Albaner *a*) waren auf dem Punkte eine entscheidende Schlacht zu liefern; um das Blut zu schonen kamen sie überein *b*), ihren Streit durch einen Wettkampf *d*) auszumachen *c*). Man beschloß *e*), daß bey *g*) jedem Heere drey Krieger ausgewählt werden sollten *f*), und die überwundene Parthey sollte sich den Gesetzen des Siegers unterwerfen *h*). Drey Brüder, die *i*) Horatier, stritten *k*) für Rom, und drey andere, die *i*) Curatier, für Alba *l*). Zwey von den Horatiern blieben *m*) auf dem Platze, und schon hielten sich die Albaner für die Sieger *n*). Indessen fochten ihre durch die Anstrengung und die erhaltenen Wunden *p*) geschwächten *o*) Vertheidiger nicht mehr so tapfer *q*). Der Römer, zu schwach dreyen auf einmal zu widerstehen, stellte sich *r*), als ergreife er die Flucht; in der Absicht *s*) sie zu zerstreuen. Die drey Curatier giengen in die Falle *t*); sie setzten ihm nach *u*), aber mit ungleichen Kräften *v*), und er fiel über einen nach dem andern her *x*), ehe sie sich wieder vereinigen konnten *w*), und brachte Alba unter das Joch von Rom *y*).

*) le combat des Horaces et des Curias. **) ruse heureuse de l'un des premiers. *a*) Albains. *b*) convenir, *déf.* *c*) terminer leur querelle. *d*) un combat particulier. *e*) il fut décidé. *f*) que *qn... cond.* von être choisi. *g*) dans... *h*) recevoir la loi de *qn. cond.* *i*) les trois. *k*) combattre, *déf.* *l*) se charger de la cause d'Albe, *déf.* *m*) *prés.* 361. *n*) se croire *qch. id.* *o*) affoiblis par la fatigue. *p*) et par les blessures qu'il... *antér.* von recevoir, *p. pas.* veränd. 509. *q*) combattre avec moins de vigueur. *r*) feindre, *déf.* regiert den *inf.* mit *de* 499. 2) *s*) afin; dans le dessein. *t*) donner dans le piège, *prés.* 361. *u*) le poursuivre, *prés id.* *v*) mais leurs forces sont inégales. *w*) et avant que *qn. puisse* se réunir. *x*) tomber sur eux l'un après l'autre. *y*) et A... reçoit la loi de R.

154.

Güte Friedrichs des Großen.

Friedrich der Große ist wegen seiner Herablassung *a*) gegen den gemeinen Mann *b*) nicht weniger bekannt, als wegen *c*) seiner Heldenthaten. Besonders fanden die Landleute *d*) sehr leicht Zutritt bey ihm *e*), und konnten ihm ihre Bittschriften *f*) überreichen, oder ihre Anliegen vortragen *g*). Man fragte jeden *h*) Bauer, der nach Potsdam kam *i*), ob er mit dem Könige sprechen wollte *k*), und sein Nahme wurde auf den Rapport gesetzt *l*). Wenn ein Bauer, der angegeben hatte *m*), er wollte *n*) mit ihm sprechen, nicht erschien, so ließ er sogleich einen Husaren aufsitzen *o*), der ihm 7 bis 8 Stun-

a) par sa popularité. *b*) weg zu l. *c*) que par. *d*) les paysans surtout. *e*) avoir un accès facile auprès de *qn.* *f*) mémoires; suppliques. *g*) exposer *une* affaire. *h*) demander à *qn.* (nicht *qn. rel.*) *i*) entrer; venir. *k*) venir pour parler; avoir l'intention de. *l*) être écrit sur le rapport. *m*) déclarer, regiert den *inf.* 499. 1). *n*) *l'inf.* *o*) faire monter à cheval...

den weit *q*) nachreiten mußte, um sich zu erkundigen *p*), warum er sich nicht gemeldet habe *r*), und wenn es aus Schüchternheit oder einem ähnlichen Grunde geschehen war *s*), so hatte der Husar den Befehl, ihm zuzusprechen *t*), daß er wieder umkehren solle *u*).

Als dieser Fürst in Sans-souci war, näherte er sich *v*) einem holländischen Kaufmann, und fragte ihn, ob er den Garten sehen wolle *w*). Ich möchte ihn gerne sehen *x*), antwortete ihm der Kaufmann, man hat mir aber gesagt, der König sey darin *y*). — Seyen Sie deßwegen unbesorgt z), erwiederte Friederich, ich will *aa*) sie herum führen. Nachdem der Kaufmann *cc*) den Garten gesehen hatte *bb*), wollte er seinem Führer, den er für einen von den Gärtnern hielt *ee*), ein Trinkgeld *dd*) geben. — Bey Leibe nicht *ff*), sagte der König immer unerkannt zu ihm; es ist uns verbothen, etwas anzunehmen *gg*), wenn es der König erführe, würden wir gestraft. Der Holländer war kaum einige Schritte weit gegangen *hh*), als der wahre Gärtner zu ihm sagte *ii*), die Person *kk*), mit welcher er eben gesprochen habe, sey *ll*) der König selbst; er konnte sich kaum von seinem Erstaunen erholen *mm*).

p) pour aller s'informer. *q*) jusqu'à... de distance. *r*) se présenter. *antér.* *s*) et s'il avoit été retenu par la timidité... *t*) encourager; engager *qn. à qch.* *u*) *inf.* *v*) aborder *qn. déf.* *w*) *rel.* 392. *x*) voir avec plaisir, *cond.* *y*) y être sein *subj.* 392. *z*) ne pas s'en inquiéter, *imp.* *aa*) *f.* von conduire. *bb*) *p. de l'inf.* von voir. *dd*) un pour boire. *ee*) qu'il croyoit être... *ff*) point du tout. *gg*) rien (nicht quelque chose) 271. *hh*) faire quelques pas, *prés.* *ii*) et le... lui ayant appris que. *kk*) celui. *ll*) sein *subj.* 392. *mm*) revenir de...

155.

Kasimir der Gerechte.

Kasimir II., König von Polen, der im Jahr 1194 starb, und nach seinem Tode den Beynahmen des Gerechten erhielt *a*), bekam einst eine Ohrfeige von einem Edelmanne, Namens Konarsky, der all sein Geld an ihn verspielt hatte *b*). Kaum hatte dieser Hofmann die Größe seines Verbrechens *d*) bey kaltem Blute eingesehen *c*), als er aus dem Schlosse eilte *e*), um sich der Rache zu entziehen. Allein einige Soldaten von der königlichen Leibwache hohlten ihn bald ein *g*), und brachten ihn *h*) ins Schloß zurück. Der ganze Hof war gegenwärtig, und wollte Zeuge von der Strafe des Verwegenen seyn. Kasimir, umringt von seinen Hofleuten, erwartete Konarsky in tiefer Stille *i*). Sobald er ihn hereintreten sah, wandte er sich *k*) an die Umstehenden *l*) und sagte: Meine Freunde, ich wundere mich *m*) nicht über das Betragen dieses Edelmannes; da er sich nicht an dem Glücke rächen konnte, so ist es nicht befremdend *n*), daß er den Günstling desselben miß-

a) avoir après sa mort le nom de juste *déf.* *b*) perdre *qch.* en jouant avec *qn.* *c*) voir de sang froid. *d*) l'énormité de son crime. *e*) sortir; se hâter de sortir. *f*) se soustraire. *g*) atteindre, *déf.* 331. e). *h*) nicht apporter. 493 4). *rel.* *i*) dans le plus grand silence. *k*) se tourner vers *qn.*; adresser la parole à *qn.* *l*) ceux qui entourent *qn.* *m*) être étonné; surpris de *qch.* *n*) surprenant.

han-

handelt hat; übrigens erkläre ich bey dieser Sache mich selbst allein für strafbar *o*); denn ich soll nicht durch mein Beyspiel eine schädliche Gewohnheit *p*) aufmuntern, welche das Verderben des Adels nach sich ziehen *q*) kann. Hier *r*), setzte er hinzu, indem er sich zu dem Verbrecher wandte, nehmen Sie Ihr Geld wieder, und wir wollen *s*) beyde nie wieder spielen.

o) se déclarer seul coupable dans une affaire. *p*) une pratique pernicieuse. *q*) causer la ruine. *r*) tenez. *s*) *imp.* von ne plus jouer ni ...

156.

Der neue Samariter *).

Fléchier erfuhr, daß eine Nonne *a*), welche ihre Aeltern zu diesem Stande gezwungen hatten *b*), von der Liebe besiegt worden sey *c*). Er begab sich *d*) in ihr Kloster, und ließ sich *f*) nach langem Widerstande *e*) die Thür zu dem Kerker öffnen, wo die Unglückliche auf einem Strohlager *g*), bey *h*) ein wenig Brod, welches man ihr ungerne reichte *i*), den Tod als das Ende *k*) ihrer Leiden *l*) erwartete. Sobald sie ihren Seelsorger *m*) erblickte, streckte sie ihre Arme nach ihm *n*), als ihrem Befreyer, aus. Der Prälat warf *o*) einen unwilligen Blick *p*) auf die Superiorinn, und sagte zu ihr *r*): wenn ich nur der menschlichen Gerechtigkeit Gehör gäbe *s*), so sollte ich *q*) Sie an die Stelle dieses Schlachtopfers Ihrer Unmenschlichkeit *u*) bringen lassen *t*); aber der Gott der Gnade *v*), dessen Diener *w*) ich bin, befiehlt mir, gegen Sie die Nachsicht auszuüben *x*), welche Sie nicht für diese Person *y*) hier gehabt haben, und die er gegen das ehebrecherische *aa*) Weib ausgeübt hat *z*). Nachdem er die Unglückliche aus diesem schrecklichen Aufenthalte hatte wegbringen lassen *bb*), befahl er, sie mit der größten Sorgfalt zu verpflegen *cc*); aber sein menschlicher Befehl *dd*) konnte ihr das Leben nicht erhalten; sie starb einige Monathe nachher, den Nahmen ihres tugendhaften Bischofes segnend.

*) le samaritain moderne. *a*) *la* religieuse. *b*) *antér.* von contraindre à *qch. p. pas.* veränd. 509. *c*) succomber à l'amour, *antér.* 392. *d*) *prés.* 861. *e*) et après beaucoup de ... *f*) nicht *laisser.* 493. 6.) *g*) couchée sur de la paille. *h*) reduite à ... *i*) donner à peine, *rel.* *k*) le terme. *l*) les maux. *m*) le pasteur. *n*) lui tendre *qch.* *o*) *p. prés.* *p*) un regard d'indignation. *q*) je devrois. *r*) *déf.* *s*) n'écouter que la justice humaine. *t*) faire mettre à la place ... *u*) la victime de votre barbarie. *v*) de clémence *w*) le ministre. *x*) user envers *qn.* de l'indulgence. *y*) pour elle. *z*) et dont il usa à l'égard de qn. *aa*) adultère. *bb*) la faire tirer de cette horrible prison. *cc*) avoir d'elle le plus grand soin, *subj. imp.* *dd*) ses ordres charitables.

157.

Die Mutter des Antonius.

Antonius, als unumschränkter Herr *a*) in Rom, ließ *b*) seine grausamen Urtheile *d*) gegen die Geächteten *e*) vollziehen *c*). Da sein Oheim Lucius Cäsar auch auf der unglücklichen *f*) Liste

a) maître absolu. *b*) (nicht *laisser*) 493. 6). *c*) exécuter. *d*) un arrêt cruel. *e*) un proscrit. *f*) la ... fatale.

stand, nahm Julia, die Mutter des Triumvir, und Schwester des Geächteten, ihren Bruder in ihr Haus auf *g*): Hier genoß er eine Zeit lang einige Ruhe, weil *h*) die Centurionen vor der Mutter ihres Generals Achtung hatten. Es fand sich jedoch einer unter ihnen, der kühn genug war *i*), mit Soldaten zu kommen, und den Eingang erzwingen zu wollen *k*). Julia stellte sich *l*) an die Thür, streckte ihre Arme *m*) aus, um ihr Eindringen zu verhindern *n*), und *o*) sagte zu ihnen: **ihr werdet den L. Cäsar nicht eher tödten, als bis ihr** *p*) **die ermordet habt** *q*), **welche eurem General das Leben gegeben hat.** So sehr auch die Soldaten an Zügellosigkeit *s*) und Grausamkeiten aller Art gewohnt waren *r*), so wurden sie doch durch diese edelmüthigen Worte *t*) zurück gehalten, und wagten es nicht *u*), weiter zu gehen *v*). Hierauf *w*) ging *y*) Julia, um ihren Bruder auf immer *x*) von jeder Gefahr zu befreyen, auf das Forum *z*), wo Antonius mit seinen zwey Amtsgenossen auf dem Richterstuhle saß *aa*), und redete ihn folgender Maßen *bb*) an: **Ich komme mich anzugeben, daß ich den Lucius Cäsar verborgen gehalten habe** *cc*). **Sprich mir das Urtheil, weil** *dd*) **die Todesstrafe auch über diejenigen verhängt** *ee*) **ist, welche die Geächteten retten.** So roh auch Antonius war *ff*), so konnte er so vielem Edelmuthe *gg*) nicht widerstehen, und Lucius Cäsar wurde aus der Liste der Verbannten ausgestrichen *hh*).

g) recevoir *qn.* dans sa maison. chez soi. *h*) *p. prés.* von respecter *qn.* *i*) assez audacieux pour *qch.* *k*) se mettre en devoir de forcer... *l*) se présenter à... *m*) et étendant les bras. *n*) empêcher *qn.* de passer. *o*) elle... *p*) que vous n'ayez auparavant... *q*) tuer. *r*) quelque accoutumés qu'ils... *s*) l'insolence; la licence. *t*) une parole magnanime; généreuse. *u*) n'oser, welches den *inf.* ohne *de* regiert. 499. 1). *v*) passer outre. *w*) alors. *x*) une bonne fois; à l'avenir. *y*) aller; se rendre. *z*) au Forum. *aa*) siéger avec *qn.*; et lui adresser la parole, *p. prés.* *bb*) comme... *p. des part.* von receler *qn.* *cc*) l'arrêt. *dd*) nicht *parce que.* 541. 9. *ee*) *être* prononcée contre *qn.* *ff*) *qn.*, tout féroce... *gg*) élévation; magnanimité. *hh*) effacé de...

158.

Edelmüthige Aufopferung *) des Regulus.

Nachdem der römische Consul Regulus große Vortheile über die Carthager erhalten hatte *a*), wurde auch er *b*) von Xanthippus geschlagen, und ließ 30,000 Mann auf dem Schlachtfelde, nebst 15,000 Gefangene, mit welchen er selbst nach Carthago geführt *c*) wurde. Man schickte Gesandte nach Rom, um Friedensvorschläge zu machen, und die Auswechslung der Gefangenen zu verlangen. Regulus begleitete sie, unter der eidlichen Zusage *d*) einer schleunigen Zurückkunft. Man hoffte, er werde, aus Begierde, seine Freyheit wieder zu erlangen *e*), die Gesandtschaft mit seinem ganzen Ansehen unterstützen *f*). Allein, dieser große Mann überredete den Senat *g*), die Vorschläge der Feinde zu verwerfen, und ob er gleich

*) dévouement généreux. *a*) avoir; remporter; *p. de l inf.* 352. *b*) à son tour. *c*) mené. *d*) sous le serment d'...; *e*) que le désir de recouvrer *qch.*, le porteroit à... *f*) appuyer... de son crédit. *g*) persuader à *qn.*

nicht zweifeln konnte, daß seine Vaterlandsliebe *h)* ihm das Leben kosten werde, so entledigte er sich doch durch die Rückkehr seines gegebenen Wortes *i)*, und starb unter Qualen *k)*, die man besonders für ihn ausgesonnen hatte *l)*. Als seine Frau diese Unmenschlichkeit *n)* erfahren hatte *m)*, wirkte sie bey dem Senate aus, daß man ihr die Vornehmsten von den gefangenen Carthagern übergab *o)*, welche sie eben denselben Martern überlieferte *p)*, die man ihrem Gemahle angethan hatte *q)*.

h) le patriotisme. *i)* rétourner dégager sa parole. *k)* dans les tortures. *l)* *antér.* von inventer à son sujet, *p. pas.* veränd. 509. *m)* *p. des part.* *n)* la barbarie. *o)* obtenir de *qn.* les plus considérables ... *p)* livrer aux mêmes supplices, *q)* faire endurer à *qn.*

159.

Der neue Regulus *).

Die Holländer hatten auf der *b)* Insel Formosa eine sehr beträchtliche Niederlassung errichtet *a)*. Der Chineser *c)* Koringa griff zu den Waffen *d)*, um sie daraus zu vertreiben, und nahm bey der Landung *f)* ihren Minister Hambrök gefangen *e)*. Als man ihn unter den Gefangenen ausersehen hatte *g)*, auf das Fort von Zeeland zu gehen, und die Belagerten zur Uebergabe zu bereden *h)*, ermahnte er sie vielmehr *i)* Stand zu halten *k)*, und bewies ihnen, daß sie durch eine standhafte Gegenwehr *l)* den Feind zum Rückzuge zwingen könnten *m)*. Die Besatzung *n)*, welche nicht zweifelte, daß dieser edelmüthige Mann *o)* bey seiner Rückkehr ins Lager *p)* das Opfer seines Edelmuths *r)* werden würde *q)*, that ihr Möglichstes *s)*, ihn zurück zu halten. Ihre dringenden Bitten *t)* wurden von zwey seiner Töchter unterstützt, die sich in der Festung befanden. Ich habe versprochen, sagte er, in meine Gefangenschaft zurückzukehren *u)*; ich muß *v)* mein Wort halten *w)*. Nie soll man meinem Andenken vorwerfen, daß ich, um mein Leben zu sichern *x)*, das Joch meiner Unglücksgefährten erschwert *y)*, und vielleicht ihren Tod verursacht habe. Nach dieser kraftvollen *z)* Erklärung begab er sich ruhig wieder auf den Weg nach dem chinesischen Lager.

*) le Régulus moderne. *a)* former un établissement ... *b)* dans ... *c)* le Chinois K. *d)* s'armer, *déf.* *e)* prendre. *f)* en abordant; à la descente. *g)* *p. pas.* 351. *h)* déterminer *qn.*, à *qch.* *i)* exhorter au contraire à *qch.* *k)* tenir ferme. *l)* qu'avec de la constance. *m)* *cond.* von forcer *qn.* à ... *n)* la garnison. *o)* un ... généreux, *p)* de retour au ... *q)* être la victime de *qch.*, *subj. imp.* 389 und 393. 3) wegen der halben Verneinung. 535. 5). *r)* la magnanimité; la générosité. *s)* tous ses efforts. *t)* ces instances. *u)* aller reprendre ses fers. *v)* nicht *je faux* oder il *me* faut. 346. *w)* remplir; dégager sa parole. *x)* mettre ses jours à couvert. *y)* appesantir. *z)* énergique.

160.

Wie man üblen Nachreden ein Ende machen kann *).

Die Hofleute des Königs Philipp von Macedonien redeten ihm zu *a)*, sich an einem Manne von Verdienst zu rächen, welcher

*) manière de faire cesser (faire taire) la médisance. *a)* engager; 499. 3).

unrühmlich *b*) von ihm gesprochen hatte. Ich muß *c*) sehen, antwortete Philipp, ob ich ihm nicht Ursache dazu gegeben habe. Als er sich näher *d*) erkundigt hatte, erfuhr er, daß er diesem Manne, der ihm immer gut gedienet hatte *e*), noch keine Belohnung gegeben habe, er beeilte sich also, diese Vergessenheit wieder gut zu machen, und sandte ihm reiche Geschenke. Es stand nicht lange an, so hörte der König *f*) von den Lobsprüchen, die ihm dieser Mann ertheilte; daher sagte er zu seinen Hofleuten: sehen Sie; ich weiß das Geheimniß, wie *g*) man üblen Nachreden ein Ende macht, besser als Sie. Darauf setzte er hinzu: daß Könige sichere Mittel haben *h*), sich beliebt zu machen, und daß sie es nur sich selbst zuschreiben *i*) müßten, wenn ihre Unterthanen sie nicht liebten.

b) peu noblement. *c*) nicht je faux, oder Il *me* faut. 346 *d*) *p. des p.* von s'informer plus particulièrement. *e*) être ... servi, *antér.* *f*) *qn.* ne fut pas longs-temps sans être instruit de *qch.* *g*) le secret. *h*) avoir *le* moyen assuré, *rel.*; des ... *i*) ne devoir s'en prendre qu'à *qn.*, *id.*.

161.

Unerschrockenheit Heinrichs IV.

Michaut ein *a*) flammändrischer *b*) Officier in spanischen Diensten *c*), hatte Heinrich dem IV. seine Dienste angebothen, unter dem Vorwande, daß er über den Madrider Hof unzufrieden sey *d*); in der That aber um Gelegenheit zu finden, diesem Könige das Leben zu nehmen *e*). Heinrich, von diesem Anschlage *f*) unterrichtet, ging *g*) mit dem Verräther allein *h*) auf die Jagd, welcher gut beritten war, und zwey geladene Pistolen bey sich führte *i*). Capitän Michaut, sagte der König zu ihm: steige ab *k*); ich will sehen, ob dein Pferd so gut ist, als du sagst. Der Ton, in welchem Heinrich sprach, täuschte den *l*) Banditen *m*), und er *n*) gehorchte ohne Bedenken. Der König sprang im Augenblicke auf sein Pferd. Willst du jemand tödten? setzte er hinzu. Man hat mir gesagt, du trachtest *o*) mir nach dem Leben, das deinige steht jetzt in meiner Hand *p*). Indem er dieses *q*) sagte, schoß er *r*) die zwey Pistolen in die Luft ab, und gab ihm den Befehl *s*), ihm zu folgen. Der Capitän läugnete den Anschlag *t*), nahm zwey Tage nachher Urlaub, und kam nicht wieder.

*) intrépidité d'... *a*) weg zu l. 145. *b*) flamand. *c*) au service d'... *d*) sous prétexte de mécontentement contre *qn.* *e*) tuer *qn.*; ôter (nicht prendre) la vie à *qn.* *f*) le projet. *g*) aller à ... *prés.* 361. *h*) *i*) avoir, *rel.* *k*) mettre pied à terre; descendre. *l*) imposer à *qn.* *m*) l'assassin; le meurtrier. *n*) qui. *o*) vouloir attenter aux jours de *qn.* *p*) être maître *de ceux de qn.* *q*) ces mots. *r*) lâcher, *prés.* *s*) ordonner, *id.* *t*) désavouer le projet, *déf.*

162.

Freymüthigkeit und Großmuth im Wettstreite *).

Als Soliman II. nach der Eroberung von Belgrad im J. 1521 nach Konstantinopel zurückkehrte, sah er einst bey Tagesanbruch *a*)

*) combat de franchise et de générosité. *a*) au point du jour.

ein Weib, das sich mitten durch c) seine Leibwache d), zu e) seinem Zelte drang b). Er befahl sie einzulassen; sie that einen Fußfall vor ihm f), und redete ihn also an g): deine Soldaten, Herr h), haben in dieser Nacht mein Haus geplündert: wo werde ich nun ein Obdach i) finden, und womit soll ich k) meine zwölf Kinder ernähren? Der Sultan antwortete ihr lachend: Du mußt auch l) sehr fest geschlafen haben m), daß du die Diebe nicht gehört hast n). Ich schlief allerdings, antwortete das freymüthige Weib, aber ich hoffte, daß Euer Hoheit o) für mich wachen würde; denn die Fürsten sollen für die Sicherheit ihrer Unterthanen wachen. Diese kühne und feine p) Antwort gefiel dem Kaiser; er gab ihr zwanzig Goldstücke und einen angemessenen Ersatz für q) den erlittenen Schaden r), und erklärte das Dorf, in welchem sie wohnte t), auf mehrere Jahre für steuerfrey s).

b) s'avancer. c) à travers; wegen des *rég.* 539. 1). d) les gardes. e) vers *qch.* f) se jeter aux pieds de *qn.*; se prosterner devant *qn.*, *déf.* g) parler à *qn.* en ces termes. h) Seigneur. i) une demeure. k) *fr.* von nourrir mit dem *subj.* 346. l) il faut que. m) être profondément endormi; être dans un profond sommeil; *subj. parf.* 393. 3). n) pour n'avoir pas entendre *qn.* o) Votre Hautesse. p) spirituel. q) outre un dédommagement proportionné à *qch.* r) éprouver une perte, *antér.*; wegen des *part. passé.* 509. s) libre d'impôt pour plusieurs,... t) où .... *rel.* von demeurer.

163.

Königliche Rache *).

Ludwig der XII., der unter der Regierung a) seines Vorfahrers Karls VIII. den Nahmen eines Herzogs von Orleans führte, gelangte b) im Jahr 1598 auf den Thron. Man wollte ihn bewegen c), diejenigen zu verfolgen d), welche ihm unter der vorhergehenden Regierung f) Unannehmlichkeiten gemacht e) hatten; allein er antwortete: es schickt f) sich nicht für den König von Frankreich, die Beleidigungen zu rächen, welche dem Herzog von Orleans angethan worden sind g). Doch hatte er die Nahmen aller, die ihm zum Mißvergnügen Anlaß gegeben hatten i), mit einem Kreuze h) bezeichnet, und bald nach seinem Regierungs-Antritte k) las er l) diese Liste in Gegenwart seines Hofes ab. Alle, deren Nahmen darauf standen m), glaubten, sie seyen n) ohne Rettung verloren, und verließen den Hof mit einer Schnelligkeit, die ihrer Furcht gleich kam o). Der König ließ sie alle zurück kommen, und sagte zu ihnen: Ihr hattet allerdings Ursache, meine Rache zu fürchten p); allein das Kreuz,

*) vengeance royale. a) le règne. b) parvenir à...; monter sur, *déf.* c) engager à *qch.*, *déf.* d) poursuivre *qn.* e) causer du déplaisir; des désagréments à *qn.* f) sous le gouvernement précédent. g) *p. pas.* 351. h) d'une croix. i) faire quelque déplaisir. k) l'avènement à la couronne. l) faire lecture de *qch.* m) s'y trouver, *rel.* n) se croire perdu sans retour, *déf.* o) égale à la crainte dont *qn.* est saisi. p) redouter; craindre le ressentiment de *qn.*

das ich vor eure Nahmen gesetzt habe *q*), erinnere mich an das Beyspiel des Erlösers, und nach diesem *r*) verzeihe ich euch.

q) mettre avant *qch.*, *part. passé.* veränd. 509. *r*) d'après lequel.

164.

Mäßigung Friedrichs II.

Als Friedrich der Große Sans-souci bauen ließ *a*), brauchte er ein Stück Land *b*), das zu einer Mühle gehörte *c*), deren Nachbarschaft überdieß den Betrachtungen *e*) des gekrönten Weisen *f*) nicht günstig war *d*). Er ließ dem Müller für sein Gut weit mehr biethen, als es werth war *g*). Dieser *h*) weigerte sich standhaft, sein Eigenthum abzutreten; der König ließ ihn zu sich kommen *i*), und versprach ihm, außer einer vollständigen Entschädigung *k*) eine weit größere Mühle. Mein Großvater, antwortete der starrsinnige Alte *l*), hat diese Mühle gebaut, ich habe sie von meinem Vater geerbt, und meine Kinder sollen *m*) sie einst von mir erben. Aber, sagte der König, der die Standhaftigkeit seines Gegners auf die Probe stellen wollte, weißt du wohl, daß ich deine Mühle umsonst *n*) haben könnte? Ja, antwortete der Müller, wenn das Kammergericht *o*) zu Berlin nicht wäre! Lächelnd entließ ihn der König, ohne je wieder ein Wort davon zu erwähnen *p*); ja er war so großmüthig *r*), die Mühle, als sie nach einigen Jahren baufällig ward *q*), auf seine Kosten wieder herstellen zu lassen.

*) modération de Fréderic II. *a*) *p. prés.* von faire (nicht *laisser* 493. 6)) bâtir. *b*) avoir besoin d'un petit champ, *rel.* *c*) appartenir à un moulin, *p. prés.* *d*) être d'ailleurs peu favorable à *qch.* *e*) les méditations. *f*) un roi philosophe. *g*) beaucoup au de-là de ce que son bien valoit. *h*) refuser constamment, *déf.* *i*) le prince l'ayant fait venir. *k*) un entier dédommagement, *l*) l'opiniâtre vieillard. *m*) *fr.* von héréter. *n*) sans vous dédommager. *o*) une chambre de justice. *p*) et n'en parler jamais depuis. *q*) même le moulin tombant en ruines, quelques années après. *r*) avoir la générosité.

165.

Sonderbare Finanzspeculation *).

Gegen das Ende der Regierung Ludwigs XV. hatten sich die Herren von Meaupou und von d'Aiguillon, die an der Spitze der Geschäfte standen, durch ihre schlechte Staatsverwaltung den Haß der ganzen Nation zugezogen. Als der König alle Kassen erschöpft sah, fragte er den Herzog von Biron: ob er nicht ein Mittel *b*) wisse *a*), wieder einige Barschaft in die Staatskassen zu bringen *c*). Biron machte sich anheischig *d*), in einem Tage drey Millionen zusammen zu bringen *e*), und zwar ohne Kosten *f*), und unter dem Zujauchzen *g*) eines so zahlreich herbey strömenden Volkes *h*), daß man einander fast erdrücken würde *i*), um seinen Beitrag zu entrichten *k*). Ein solcher Vor-

*) singulière spèculation de finances. *a*) *rel.* 392. *b*) le moyen. *c*) faire rentrer quelque argent dans ses coffres. *d*) se faire fort, *déf.* *e*) amasser *qch.* en un jour; dans un seul jour. *f*) sans frais. *g*) et aux acclamations de *qu.* *h*) une affluence de peuple si considérable. *i*) s'écraser presque. *k*) en payer sa part.

schlag erregte *l*) die ganze Aufmerksamkeit des geldbedürftigen *m*) Königs; er drang in den Herzog; ihm ein so schätzbares Geheimniß *n*) unverzüglich zu offenbaren. Sire, antwortete Biron, lassen Sie auf *p*) einer großen Ebene einen hohen Galgen aufrichten *o*), und den Kanzler Meaupou daran hängen *q*), und nehmen Sie *r*) von jedem Zuschauer nur einen Thaler. Ich müßte mich sehr irren *s*), wenn eine solche Speculation Ew. Maj. nicht mehr als drey Millionen eintragen sollte *t*).

l) exciter; attirer. *m*) avoir le plus grand besoin d'argent, *rel.* *n*) le secret important. *o*) planter; dresser; élever. *p*) dans une... *q*) y faire prendre *qn.* *r*) en prenant un écu de *qn.* *s*) se tromper fort, *cond. pas.* *t*) rapporter plus de... à *qn.*, *prés.*

166.

Der gute Rath *).

Im sechszehnten Jahrhundert führte *c*) ein Brandenburgischer *a*) Minister, der ein Böhme *b*) war, einen Prinzen des Churhauses *d*) in seinen neugebauten Pallaste *e*). Er zeigte ihm alle kostbare möblirten Zimmer, die der Prinz stillschweigend betrachtete, ohne ein Wort zum Lobe des Baumeisters *f*) oder des Besitzers zu sagen. Endlich fragte der Minister den jungen Prinzen *g*), ob er glaube *h*), daß noch etwas fehle *i*). Allerdings *k*), antwortete der Prinz in einem ernsthaften Tone *l*), haben Sie das Allernöthigste vergessen. Und was wäre das *m*)? fragte der Minister. Sie hätten, erwiederte der Prinz *n*), das Haus auf Rollen setzen lassen sollen, damit Sie dasselbe, wenn sich die Regierung ändert *o*), in Ihr Vaterland mit nehmen können *p*). Die Prophezeihung *q*) traf buchstäblich ein *r*): der Churfürst hatte kaum die Augen geschlossen *s*), als der Minister den gemessenen Befehl *t*) erhielt, Haus, Hof, Stadt und Land sogleich zu verlassen, so daß der schöne, vom Schweiße der armen Brandenburger erbaute *u*), Pallast, das Eigenthum eines andern wurde *v*).

*) le bon conseil. *a*) de Brandebourg. *b*) être de la Bohème, *rel.* *c*) conduire; mener. *d*) la Maison électorale. *e*) un palais qu'il avoit nouvellement fait bâtir. *f*) l'architecte. *g*) lui demander, *déf.* *h*) *rel.* 392. *i*) *subj. imp.* von y manquer quelque chose. *k*) oui, en effet. *l*) répondre sérieusement; avec gravité. *m*) et quoi donc? *n*) lui répartit-il. *o*) si le gouvernement vient à changer. *p*) la transporter. *q*) la prédiction. *r*) être remplie à la lettre. *s*) cesser de vivre, *antér. déf.* *t*) l'ordre précis. *u*) fruit des sueurs des pauvres habitants du Brandebourg. *v*) devenir la propriété de *qn.*, *déf.*

167.

Aretin, (Peter von Arezzo).

Aretin war *a*) der größte Spötter *b*) seiner Zeit. Jedermann fürchtete *c*) ihn, und dieß ging so weit *d*), daß ihn die meisten Fürsten dafür bezahlten, nicht so wohl *f*), daß er sie loben *g*), als vielmehr *h*), daß er sie nicht zu bitter tadeln *i*) sollte. Karl

a) *rel.* *b*) le railleur. *c*) *rel.* *d*) aller si loin, *déf.*, oder *rel.* *f*) non pas tant pour que... worauf der *subj.* folgen muß. *g*) *subj. imp.* 393. 3). *h*) que pour qu'... *id.* *i*) censurer avec amertume.

der V. war mit einer starken Armee vor die unbedeutende Stadt *l*) Tocade gerückt *k*), sah sich aber bald darauf genöthigt *m*), unverrichteter Sache *n*) wieder abzuziehen. Einer seiner Generale erinnerte ihn bey diesem schimpflichen Abzuge *o*) an jenen für die Fürsten so furchtbaren *p*) Mann. Karl eilte, ihm sein Porträt in einer goldenen Dose, nebst *q*) einer goldenen *r*) Kette von 100 Dukaten am Werth zu schicken, und ihm ein sehr schmeichelhaftes Compliment *s*) machen zu lassen. Aretin, bey welchem *t*) Geschenke von dieser Art keine Seltenheiten waren, und der von der Aufhebung der Belagerung *u*) von Tocade schon unterrichtet war, hielt Porträt und Dose in der Hand wiegend *v*), und sagte zu dem Edelmanne, der sie ihm in Karls Namen übergab: **Das ist wahrlich sehr wenig *w*) für einen so dummen Streich *x*).**

k) *antér.* von s'avancer avec... *l*) devant la bicoque de... *m*) d'où il... *déf.* von se voir bientôt forcé de... *n*) sans l'avoir... *p. de l'inf.* von prendre. *o*) dans cette honteuse retraite. *p*) si redoutable pour *qn.* *q*) avec. *r*) du même métal. *s*) des compliments... dire des choses obligeantes. *t*) pour qui. *u*) la levée du siège. *v*) peser dans la main le... *w*) un bien petit present. *x*) grande sottise.

168.

Das Reich Babin.

Unter der Regierung König Sigismund August's von Polen, hatten einige Edelleute eine lustige *b*) Republik errichtet *a*). Sie kamen an einem gewissen Orte *c*), mit Nahmen Babin, zusammen, um sich durch witzige oder scherzhafte Einfälle *e*) zu ergetzen *d*). Sie richteten ihre Anstalt immer besser ein *f*), gaben derselben die Form eines Königreichs *g*), und wählten die Reichsbeamten *i*) förmlich *h*): wenn z. B. einer von Dingen sprach, die er nicht verstand, oder sich in Sachen mischte, die nicht in sein Fach gehörten *k*), so konnte er, nach Beschaffenheit der Umstände, zum Erzbischoffe oder Woywoden ernannt werden *l*). Der König, der von diesem sonderbaren Staate hörte *m*), fand *n*) viel Vergnügen daran, sich die lustigen Schwänke *p*), welche da vorkamen *q*), erzählen zu lassen *o*), und wer ihm von der Narrenrepublik und ihrer Vergrößerung *s*) etwas sagen konnte, dem hörte er gerne zu *r*). Einst fragte er einen Herrn *t*), der ein vorzügliches Ehrenamt darin begleitete *u*), ob sie auch einen König hätten: darauf gab ihm der Starost *v*) von Babin, der sich durch seine scherzhafte Laune im Reiche berühmt gemacht

a) former; établir. *b*) plaisant. *c*) un endroit. *d*) se récréer. *e*) des saillies ou des pensées. *f*) mettre toujours plus d'ordre dans un institut; un établissement, *déf.* *g*) *la* constitution monarchique..... *h*) élire dans les formes. *déf.* *i*) officier du royaume. *k*) n'être pas de son ressort. *l*) être nommé archevèque ou gouverneur de province. (en Pologne *Voyvode*, ou *Palatin*). *m*) entendre. 493. 5) *déf.* *n*) *rel.* *o*) nicht se *laisser*, 493. 6). *p*) les plaisanteries, *q*) s'y faire, *rel.* *r*) *écouter* avec intérêt celui qui...; aimer à *entendre*... 493. 5). *s*) l'accroissement. *t*) à une personne; à un personnage. *u*) remplir un des premiers postes. *v*) le Staroste (seigneur polonois).

hatte *w*), zur Antwort *x*): Sire, da sey Gott vor *y*), daß wir einen andern König wählen sollten *z*), so lange Ew. Maj am Leben sind *aa*). Diese Antwort gefiel dem König recht wohl, und so dreist sie auch war, so mußte er doch selbst darüber lachen *bb*).

w) célèbre dans l'empire par son humeur enjouée. *x*) répondre, *déf*.... *y*) Dieu nous garde, Sire. *z*) d'élire... *aa*) du vivant de *qn*.. *bb*) ne pouvoir s'empêcher d'en rire, *déf*.

169.

Das Geständniß.

Eduart Stillingfleet, der, nachdem er verschiedene geistliche Aemter *b*) bekleidet hatte *a*), Hofkaplan bey Karl dem II. ward *c*), galt *d*) für einen der vorzüglichsten Kanzelredner *f*) seines Jahrhunderts; dessen ungeachtet *g*) las er alle Predigten ab *i*), die er vor dem Hofe hielt *h*). Einst fragte ihn der König um die Ursache *k*). Sire, antwortete der Prälat, so oft *l*) ich die zahlreiche und glänzende Versammlung *m*) sehe, die aus den aufgeklärtesten Personen des Reichs besteht *n*), überfällt mich eine Aengstlichkeit *o*); und dieses bestimmt mich, meine Vorträge abzulesen; allein, fuhr er fort, darf ich mich erkühnen Ew. Maj. zu fragen *q*), warum Sie *r*) eben das im Parlamente thun *s*), da Sie doch als König zu Unterthanen sprechen *t*)? Ihre freymüthige Frage *u*), sagte der König, verdient eine eben so offenherzige *v*) Antwort; ich lese meine Parlaments-Reden *w*) ab, weil ich es nicht wage *x*), meinen Unterthanen ins Gesicht zu sehen *y*); denn ich fürchte zu erröthen, wenn ich daran denke *z*), daß ich ihnen immer Geld abfordere.

*) l'aveu. *a*) remplir *passé* des *inf*. *b*) le poste ecclésiastique. *c*) être chapelin de la Cour sous *qn*.; sous le règne de *qn*.; *déf*. *d*) passer, *rel*. *f*) un grand prédicateur. *g*) cependant. *h*) toutes les fois que *qn*. prêchoit devant la cour. *i*) lire ses sermons, *rel*. *k*) lui en demander la raison. *l*) toutes les fois que... *m*) le nombreux et brillant auditoire. *n*) composé, 351. *o*) éprouver de l'embarras; un trouble. *p*) *cond*. von oser, worauf der *inf*. folgen muß. 499. 1). *q*) demander à Votre Majesté, *r*) elle. *s*) en agir de même au Parlement. *t*) elle, qui y parle en Roi, et à *qn*. *u*) une question ingénue. *v*) qui le soit de même; également sincère. *w*) les discours que *qn*. tient au Parlement. *x*) n'oser, worauf der *inf*. folgt. 499. 1. *y*) regarder *qn*. en face, *z*) en... *p*. *prés*. von penser.

170.

Edle Gesinnungen im Unglücke *).

Darius, der letzte persische König, welcher von Alexandern überwunden *a*), und seines Reichs beraubt *b*) worden, äußerte *d*) in dem größten Unglücke *e*), Gesinnungen eines sehr edlen Herzens *f*). Als man ihm erzählt hatte, wie großmüthig *g*) sich Alexander gegen die gefangene Königinn und die Prinzessinnen be-

*) sentiments nobles dans l'infortune. *a*) vaincu par *qn*. *p*. *pas*. 351. *b*) dépouillé de *qch*., *id*. *d*) faire paroître. *e*) dans la plus grande adversité. *f*) les sentiments d'un coeur généreux. *g*) avec quelle générosité.

zeigt habe *h*), hob er *i*) seine Hände gen Himmel auf, und that folgendes Gebeth *k*): „Ihr Götter des Vaterlandes und der Könige! helfet mir den persischen Staat wieder aufrichten *l*), damit ich Alexandern die Wohlthaten vergelten *m*) kann, welche er in meinem Unglücke denen *o*) erwiesen hat *n*), die mir am liebsten *p*) sind. Sollte aber nach der allgemeinen Unbeständigkeit der menschlichen Dinge *q*) die Zeit gekommen seyn, da sich das Reich der Perser endigen soll; so lasset wenigstens keinen andern Sterblichen den Thron des Cyrus besteigen, als Alexandern."

Nach der letzten Schlacht, bey welcher er tödtlich verwundet wurde *r*), flüchtete er *s*) auf einem Wagen, als er von einigen Griechen eingehohlt wurde *t*), und eben den Geist aufgeben wollte *u*); er bath um einen Trunk *v*). Da *w*) ihm ein Grieche frisches Wasser gebracht hatte, sagte er zu diesem: „Freund! dieß ist das volle Maß *x*) meines Unglücks, daß ich dir diese Wohlthat nicht vergelten *y*) kann. Alexander wird dich dafür belohnen *z*), und die Götter werden diesen edelmüthigen Fürsten, dem ich durch dich meine Rechte reiche *bb*), für das belohnen *aa*), was er gegen meine Mutter, meine Gemahlinn und meine Kinder gethan hat *cc*)." Nachdem er diese Worte gesprochen *dd*), fiel er dem Griechen in die Arme *ee*), und starb *ff*).

h) se conduire envers la reine et les ... prisonnières, *antér.* *i*) nicht *ses.* 214. 1). *k*) cette ... *l*) rétablir les affaires de *qn.*; relever *qn.* *m*) reconnoître *qch.* *n*) dont Alexandre à comblé dans mon infortune. *o*) les personnes. *p*) 189. *q*) mais si par l'inconstance générale des ... *r*) blessé mortellement dans la ... *s*) fuir, *rel.* *t*) atteint par *qn.* *u*) près de mourir. *v*) demander à boire. *w*) *p.* der *part.* von apporter. *x*) le comble. *y*) récompenser *qn.* de *qch.* *z*) en tenir compte à *qn.* *aa*) récompenser ce généreux prince. *bb*) à qui je te charge de dire que je présente ... *cc*) de ce qu'il a fait pour *qn.*; de son procédé généreux envers *qn.* *dd*) prononcer ces paroles, *p. de l'inf.* *ee*) tomber entre les bras de *qn.* *ff*) expirer; mourir.

171.

Schwatzhaftigkeit *).

In den letzten Jahren seiner Regierung hatte Kaiser Augustus den Verdruß, niemand von den Seinigen um sich zu sehen *a*), dem er das Reich hinterlassen *c*) könnte *b*). Einst klagte er es *d*) dem Fulvius, seinem Vertrauten *e*), und sagte ihm, daß er oft bey sich selbst überlege *f*), ob er nicht seinen Enkel, den er verbannt hatte, zurück rufen, und ihn statt *h*) seines Stiefsohnes *i*) Tiberius zu seinem Nachfolger ernennen *g*) sollte. Fulvius vertraute dieß Geheimniß seiner Frau, und diese erzählte es wieder *k*) der Livia *l*), des Kaisers Gemahlinn, welche den alten August darüber zur Rede stellte *m*). Als Fulvius den andern Tag

*) l'indiscretion. *a*) n'avoir auprès *de soi* (de lui) aucun de ... *b*) *subj.* 389. 4). *c*) laisser l'empire. *d*) s'en plaindre ... à *qn.* *e*) confident. *f*) délibérer souvent en, .. *g*) nommer son successeur; nommer pour successeur. *h*) à la place de *qn.* *i*) le beau fils. *k*) le redire à *qn.* *l*) Livie. *m*) demander à *qn.* des explications (interroger *qn.* à ce sujet.

wieder zum Kaiser kam n), und ihn mit dem gewöhnlichen Gruße: Die Götter erhalten p) dich! angeredet hatte o), antwortete Augustus: Und dich, Fulvius, machen q) sie kläger! Fulvius merkte den Beweggrund dieses Vorwurfs so gleich r); er ging nach Hause, ließ seine Frau rufen, und sagte zu ihr: Der Kaiser weiß, daß ich sein Vertrauen gemißbraucht, und seinen Plan ausgeschwatzt habe s); darum bin ich entschlossen t), mir das Leben zu nehmen u). „Du thust wohl daran," erwiederte seine Frau, „und du verdienst diese Strafe; denn du hast lange genug mit mir gelebt, um zu wissen, daß ich nicht verschwiegen bin; du hättest dein Geheimniß für dich behalten sollen; doch, da ich eben so schuldig bin, so will ich mich zuerst strafen v)." Darauf nahm sie ein Schwert, und erstach sich w), worauf ihr Gemahl sich gleichfalls selbst entleibte x).

n) *passé* der *part.* von venir. o) faire à *qn.* (aborder *qn.* avec) le salut... *p.* der *part.*. p) conserver. q) rendre. r) sentir aussitôt. s) communiquer son projet. t) avoir résolu. u) se tuer; s'ôter (nicht *se prendre*) la vie. v) *fr.* von se punir le premier. w) se tuer. x) faire de même.

172.

Unschuldiger Scherz *).

Ein Engländer, der ein außerordentliches Gedächtniß besaß, kam während Voltaire's Aufenthalt an dem preußischen Hofe nach Berlin. Der König, welcher sich auf Kosten des Dichters lustig machen a), und zugleich das Gedächtniß des Reisenden auf die Probe setzen wollte b), ließ c) diesen in dem Augenblicke e) hinter eine Tapete d) treten, da ihm Voltaire ein kürzlich verfertigtes h) Gedicht g) vorlesen wollte f). So bald er mit dem Vorlesen zu Ende war i), sagte der König in einem verdrießlichen k) Tone zu ihm: Sie haben mich zum Besten l), daß Sie mir Verse, die mir ein Engländer schon vor o) mehreren Tagen hergesagt hat n), für ihre Arbeit ausgeben wollen m). Voltaire, der, wie man leicht denken kann, äußerst verwundert war p), versicherte den König q), er sey eben erst mit diesen Versen fertig geworden r), und habe noch des Morgens daran gearbeitet s). So hintergeht man mich nicht t), erwiederte ihm der König, welcher sich aufgebracht stellte u); und befahl sogleich einem Edelknaben, den Engländer zu rufen, mit welchem die Rolle gut verabredet v) war. Ey, sagte der Monarch zu ihm, sobald er ihn eintreten sah, sagen Sie mir doch das Gedicht noch einmal her w), das Sie mir vor o) einigen Tagen überreicht haben.

*) trait de plaisanterie innocente. a) vouloir rire aux dépens de *qn. déf.* b) en mettant *qch.* à l'épreuve. c) nicht laisser, 493. 6. d) la tapisserie. e) au moment. f) aller faire à *qn.* la lecture *de qch.*, *rel.* g) un poème. h) venir de composer, *rel.* i) la lecture terminée. k) fâché. l) se moquer de *qn.* m) venir donner comme son ouvrage, *inf.* n) des vers qu'un... *antér.* von réciter; *p. pas.* veränd. 509. o) il y a, nie *avant.* 536. i) p) surpris. 351. q) assurer à *qn.* r) avoir à peine fini *qch.*, *rel.* s) y travailler encore le matin, *p. des part.* t) jouer *qn.* u) feindre d'être fort irrité, *p. prés.* v) concerté. w) réciter... le poème; les vers.

Der Engländer, der kein Wort von dem Gehörten *x*) verloren hatte, fieng an die Verse so herzusagen, wie *y*) Voltaire sie abgelesen hatte. Dieser konnte nicht begreifen, wie *z*) zwey Dichter in einem so langen Stücke *bb*) dieselben Worte sollten getroffen haben *aa*); er fieng an sich vor die Stirn zu schlagen *cc*), und alle mögliche Betheurungen anzuwenden *dd*), daß *ee*) die Verse, welche er vorgelesen habe, von ihm seyen, und daß ein Zauberer *ff*) die Hand im Spiele gehabt *gg*), und sie diesem Manne eingegeben haben müsse *hh*). Nachdem sich der König eine Zeit lang an seiner Verlegenheit ergetzt hatte *ii*), brach er endlich in ein Lachen aus *kk*), und erzählte Voltair'n den Spaß, welcher über das ungeheure Gedächtniß des Engländers erstaunte *ll*). Der König machte diesem für das Vergnügen *oo*), welches er ihm verschafft hatte, ein Geschenk.

x) *antér.* von entendre. *y*) tels que. *z*) comment. *aa*) pouvoir se rencontrer si uniformément. *bb*) dans une si longue pièce; de cette étendue. *cc*) se frapper (nicht *battre*) la tête, (nicht *le front*). *dd*) faire toutes les protestations imaginables; protester de toutes les manières possibles. *ee*) disant que. *ff*) le sorcier. *gg*) s'en mêler. (se mêler de *qch.*) *subj. plus-q-parf.* *hh*) pour les inspirer *à qn.* *ii*) *passé* des *inf.* von jouir de l'embarras. *kk*) finir par de grands éclats de rire. *ll*) qui fut stupéfait de ... *oo*) pour le récompenser de *qch.*

173.

Der französische Grenadier.

Nach der Schlacht bey *a*) Roßbach, welche der König von Preußen im Jahre *c*) 1757 gegen die vereinigte kaiserliche und französische Armee *d*) gewonnen hatte *b*), wurde ein preusischer General eine Stelle gewahr *e*), wo man sich noch schlug; er näherte sich *f*) und sah *f*) mit Erstaunen einen französischen Grenadier mit sechs schwarzen Husaren im Kampfe *g*). Dieser *h*) hatte sich hinter eine Kanone verschanzt *i*), und schwur, während er beständig focht *k*), eher zu sterben, als sich zu ergeben. Der General, welcher seine Tapferkeit bewunderte *l*), befahl den Husaren, mit ihren Hieben einzuhalten *m*), und sagte zu dem Grenadier: ergib dich, tapferer Krieger *n*), die Anzahl übermannt dich *o*), dein Widerstand ist unnütz. Er kann nicht unnütz seyn *p*), versetzte der Grenadier, ich werde die Leute ermüden, und wieder zu meiner Fahne stoßen *q*); oder sie werden mich tödten, und ich werde die Schande nicht erleben *r*), zum Gefangenen gemacht zu werden — Aber dein Heer ist geschlagen! — Ich weiß es nur zu gut, erwiederte der Soldat, wenn wir einen General gehabt hätten, wie *s*) der König von Preußen, oder der Prinz Ferdinand, so rauchte ich *t*) meine Pfeife im Zeughause zu *u*)

a) de. *b*) gagné par *qn.* *c*) *en.* *d*) l'armée combinée des Impériaux et des ... *e*) apercevoir un endroit, *déf.* *f*) *prés.* *g*) aux prises avec *qn.* *h*) le soldat. *i*) se retrancher. *k*) en ..., *p. prés.* von combattre toujours. *l*) admirer la bravoure (la valeur) de *qn.*, *p. prés.* *m*) suspendre ... coups. *n*) brave soldat. *o*) accabler. *p*) ne pouvoir l'être. *q*) rejoindre son drapeau: son corps. *r*) n'avoir pas la honte. *s*) tel que. *t*) *cond.* von fumer. *u*) de.

Berlin. — Ich schenke diesem Franzosen die Freyheit, sagte der preußische General: Husaren, folgt mir; und du, tapferer Krieger *v*). nimm diese Börse, und gehe wieder zu deinem Korps. Hätte mein Herr, der König, 50000 Mann wie du, Europa hätte nur zwey Beherrscher, Friedrich und Ludwig. — Ich werde es meinem Hauptmanne sagen, erwiederte der Grenadier; behalten Sie Ihr Geld! Im Felde *w*) schmeckt mir nichts *x*), als was vom Feinde kommt; Sie kann ich nicht als Feind ansehen *y*); Sie verdienen ein *z*) Franzose zu seyn.

v) brave grenadier. *w*) en temps de guerre. *x*) ne manger de bon appétit. *y*) regarder comme tel. *z*) weg zu l. 145.

174.

Der eben so tapfere als edelmüthige Grenadier *).

Während des vorletzten *a*) Krieges erfochten die Engländer in Kanada *c*) einen beträchtlichen Vortheil *b*) über die französischen Truppen. Der Capitän Young. ein *d*) ausgezeichneter Officier unter *e*) den Siegern, ließ sich durch seinen Muth fortreißen *f*), blieb in einer sumpfigen Gegend stecken *g*), und wurde von den Wilden gefangen. Sie schleppen ihn an einen abgelegenen Ort *h*), um ihn zu tödten, und ihn zu skalpiren *i*), als ein französischer Grenadier ihm zu Hülfe eilte *k*). Nur *l*) nach einem sehr lebhaften und hartnäckigen Streite *m*) gelang es diesem *n*), den Engländer aus den Händen dieser Barbaren zu befreyen. Als dieser sich außer Gefahr sah, wollte er seinem Retter das einzige Zeichen *o*) von Dankbarkeit geben, das in seiner Macht stund *p*); er both ihm seine Börse an, worinn 10 Guineen waren. Der edelmüthige Grenadier *q*) schlug sie standhaft *r*) aus, und keine Vorstellung *s*) war fähig ihn zu einem andern Entschluße zu bringen *t*). Endlich befahl *v*) ihm sein General, welchen Herr Young auf seine Seite gebracht hatte *u*), sie anzunehmen *w*). Nun entschloß sich der Grenadier dazu *x*), nur *y*) um einen so schönen Zug von Menschlichkeit nicht durch Ungehorsam *z*) zu verderben.

*) le grénadier aussi désintéressé que brave. *a*) avant-dernier. *b*) remporter... sur *qn. déf.* *c*) dans le Canada. *d*) weg zu l. 145. *e*) parmi. *f*) emporté par *qch.* *g*) s'embourber dans un marais. *h*) traîner en un lieu écarté. *i*) enlever la chevelure. *k*) accourir. *l*) ce ne fut qu'après. *m*) des altercations (un combat) très-vives et très-opiniâtres. *n*) que celui-ci parvint (réussit) *à qch.* *o*) la... marque. *p*) être en son pouvoir (au pouvoir de *qn.*) *subj. imp.* 399. 5) *q*) le magnanime... *r*) refuser opiniâtrément, *prés.* *s*) nul motif. *t*) ne pouvoir (n'être capable) de le faire changer de résolution. *u*) gagné par *qn.* *v*) *déf.* *w*) prendre; accepter. *x*) s'y déterminer alors, *prés.* *y*) uniquement. *z*) par un acte de désobéissance.

175.

Curius Dentatus,

oder:

Der genügsame und uneigennützige römische Feldherr *).

Curius Dentatus, der Schrecken *a*) der Feinde seines Vater-

*) ou sobriété et désintéressement de ce général romain. *a*) la terreur.

landes, und die Bewunderung seines Jahrhunderts, hatte einen Meyerhof, der sein ganzes Vermögen ausmachte *b*). Dahin war er nach einem doppelten Triumphe *d*) zurück gekehrt *c*), als die Samniter, welche ihn zu ihrem Beschützer *e*) genommen hatten, die Vornehmsten ihrer Nation an ihn absandten *f*), und ihm beträchtliche Geschenke anbiethen ließen *g*), um ihn zu bewegen *h*), daß er sie im Senate mit seinem Ansehen unterstützen *i*), und ihnen zu günstigen Friedensbedingungen helfen sollte *k*). Sie fanden ihn auf dem Lande in seinem kleinen Hause, neben seinem Heerde *m*) auf dem Schämel sitzend *l*), wie er eben Rüben aus *o*) einer hölzernen Schüssel aß *n*). Nachdem sie ihm den Gegenstand ihrer Sendung *q*) vorgetragen hatten *p*), bothen sie ihm das Gold und Silber dar, welches sie ihm, zu Folge des erhaltenen Auftrags überreichen sollten *r*). Sie kannten den Curius sehr wenig; er antwortete ihnen auf eine liebreiche *s*) Art, schlug aber ihr Anerbiethen standhaft aus *t*), und fügte mit der Würde eines echten Römers bey *u*): Nicht, selbst Gold zu besitzen *w*), ist schön *v*), sondern denjenigen zu befehlen, die es besitzen *x*).

b) avoir pour tout bien une métairie. *c*) y être revenu, *rel.* *d*) après avoir joui deux fois des honneurs du triomphe. *e*) le protecteur. *f*) députer vers *qn.*, *déf.* *g*) nicht laisser, 493. 6), *déf.* *h*) engager à *qch.* *i*) aider *qn.* de son crédit. *k*) leur faire obtenir *qch.* *l*) assis sur un escabeau. *m*) auprès de son foyer. *n*) *p. prés.* von manger des raves. *o*) dans un... *p*) *passé de l'inf.* von exposer. *q*) le sujet d'un message, d'une mission. *r*) être chargé de lui remettre. *s*) gracieuse. *t*) refuser constamment. *u*) avec une noblesse vraiment romaine. *v*) il est beau. *w*) non d'avoir soi-même *qch.* *x*) en posséder.

176.

Lohn der Verrätherey *).

Nachdem Brutus die Stadt Patara genöthigt hatte *a*), sich auf Gnade und Ungnade *b*) zu übergeben, hatte er den öffentlichen Schatz und alle Reichthümer der Privatleute eingezogen *c*). Nun verklagte ein Sklave seinen Herrn *d*), daß er Geld verborgen habe *e*); und sagte wirklich die Wahrheit *f*). Sie wurden beyde vor Brutus geführt *g*). Die Mutter des Angeklagten, welche für ihren Sohn zitterte *h*), folgte ihnen, und schrie mit lauter Stimme *i*), sie sey *k*) allein an dem Ungehorsam gegen den Befehl *l*) des Prokonsuls schuld, und ihr Sohn habe keinen Theil daran *m*). Der Sklave glaubte sich bey Brutus sehr beliebt zu machen *n*), und sich eine Belohnung zu sichern, wenn er recht darauf dränge *o*), die Lüge der Mutter zu widerlegen *p*), und seinen Herrn vollkommen zu überweisen *q*), der während des

*) la trahison punie. *a*) *p.* der *part.* von obliger à *qch.* *b*) à discrétion. *c*) confisquer *qch.* *d*) venir accuser son maître. *e*) *passé de l'inf.* *f*) dire vrai, 547. 2). *g*) être tous deux conduits devant *qn.*, *déf.* *h*) *p. prés.* von trembler. *i*) en... *p. prés.* von crier à haute voix. *k*) fein *subj.* 392. *l*) aux ordres... *m*) n'y avoir aucune part; n'y être pour rien, *antér.* 392. *n*) croire faire sa cour à *qn.* *o*) en insistant fortement. *p*) détruire le mensonge de *qn.* *q*) convaincre pleinement *qn.*

ganzen Streites ein tiefes Stillschweigen beobachtete. Brutus, welchen die Treulosigkeit des Angebers eben so sehr empörte *r*), als er die Geduld des Sohnes und das gute Herz der Mutter bewunderte *s*), behandelte sie alle nach Verdienst *t*). Die Herrschaft entließ *u*) er mit ihrem Gelde, den Sklaven aber ließ er *v*) am Leben strafen *w*).

r) B. aussi choqué de la perfidie du dénonciateur. *s*) que charmé de *qch*. *t*) traiter selon leurs mérites. *u*) renvoyer. *v*) nicht laisser; 493. 6). *w*) mettre à mort.

177.

Der Wechsel des Glücks *).

Barbula, ein *a*) alter *b*) Freund des Antonius, für welchen er bey Philippi *d*) gefochten hatte *c*), kaufte nach dieser Schlacht einen Geächteten *e*), welcher sich als Sklave verkleidet hatte, um sein Leben zu erhalten *f*). Dieser vorgebliche Sklave, welchen uns die Geschichte nur unter dem Nahmen Marcus kennen lehrt *g*), wurde zu verschiedenen Geschäften gebraucht *h*), und richtete sie *i*) mit einer Einsicht *k*) und Gewissenhaftigkeit *l*) aus, welche seinen Stand entdeckten *m*). Barbula wollte ihm sein Geheimniß entreißen *n*), indem er ihm versprach, wenn er unter den Geächteten sey *o*), seinen Nahmen aus der unseligen Liste *r*), ausstreichen *q*) zu lassen *p*). Marcus blieb standhaft bey seiner angenommenen Rolle *s*), und begleitete *t*) seinen Herrn nach Rom. Hier *u*) wurde er von *v*) einem Freunde des Barbula erkannt, und dieser wirkte *w*) seinem Versprechen getreu, durch Verwendung *x*) des Agrippa, die Begnadigung *y*) des Markus aus, welcher sich dem zu Folge wieder zur Partey des Augustus hielt z). Mehrere Jahre nachher erfolgte *aa*) die Schlacht bey *bb*) Aktium, wo Markus und Barbula sich wieder bey verschiedenen Parteyen befanden *cc*), da der erstere für den Augustus, der andere *dd*) für den Antonius stritt. Nach der Schlacht erneuerte sich derselbe Auftritt zwischen ihnen, aber umgekehrt *ee*). Barbula wußte ebenfalls kein besseres Mittel *ff*), dem Tode zu entgehen *gg*), als sich als Sklave gefangen nehmen, und verkaufen zu lassen *hh*). Markus, welcher sich stellte *ii*), als kenne er ihn nicht, kaufte ihn, und bediente sich der Gunst *kk*), worinn er bey Augustus stand, um denjenigen hinwiederum zu retten *ll*), der sein Befreyer gewesen war. Als diese zwey

*) les vicissitudes de la fortune. *a*) weg zu l 145. *b*) ancien. *c*) *déf.* von combattre. *d*) à Philippes. *e*) un proscrit. *f*) sauver ses jours. *g*) ne faire connoître que... *h*) être employé à différents ministères (fonctions; affaires). *i*) s'en acquitter. *k*) intelligence, f. *l*) la probité. *m*) déceler. *n*) arracher. *o*) être du nombre... sein *subj.* 392. *p*) nicht *laisser*. 493. 6). *q*) effacer. *r*) la liste fatale. *s*) persister dans son déguisement. *t*) suivre; accompagner *qn*. *u*) y... *v*) par *qn*. *w*) obtenir, *déf*. *x*) le crédit. *y*) le pardon. *z*) rentrer dans... *aa*) survenir. *bb*) d'... *cc*) se trouver encore divisés. *dd*) le second. *ee*) en sens contraire. *ff*) n'imaginer également pas de meilleur moyen; expédient. *gg*) éviter *qch*.; échapper, (se soustraire) à *qch*. *hh*) se laisser prendre et vendre comme... *ii*) *p. prés.* von feindre, worauf der *inf.* mit *de* folgen muß. 499. 2). *kk*) la faveur. *ll*) sauver à son tour.

Freunde einige Zeit nachher mit einander Konsuln wurden *oo*), machten sie dadurch diese sonderbare Aehnlichkeit vollkommen *pp*), welche das Schicksal in die Begebenheiten ihres Lebens gelegt hatte *qq*).

oo) devenus (351) quelque temps après consuls ensemble. *pp*) compléter cette ressemblance... *qq*) *antér.* von mettre, *p. pas.* veränd. 409.

178.

Der Mann von Wort.

Cäsar kehrte *b*) in seiner Jugend *a*) vom Hofe des Königs Nicodemes von Bythinien zurück, als er bey der Insel Pharmakusa von Seeräubern gefangen wurde, welche zwanzig Talente Lösegeld *c*) von ihm forderten. Er lachte über ihren Irrthum, daß sie den Werth ihres Fanges *d*) nicht besser kannten, und versprach ihnen *f*) statt *e*) 20 Talente, fünfzig. Hierauf schickte er seine Leute in verschiedene Städte, um das zu ihrer Befriedigung nöthige Geld zusammen zu bringen *g*), blieb *h*) aber mit einem einzigen Freunde und zwey Bedienten mitten unter diesen Cilicischen Korsaren *i*), einer Gattung von blutdürstigen und grausamen Menschen *k*), und ging mit ihnen so stolz und verächtlich um *l*), daß er ihnen jedesmahl, wenn er ruhen *m*) wollte, Stille gebiethen ließ *n*).

Acht und dreyßig Tage war er unter *o*) ihnen, nicht so wohl als ihr Gefangener *p*), sondern vielmehr als ihr Fürst; er behandelte sie wie seine Leibwache *q*), scherzte *r*) und spielte mit ihnen, machte Verse und Reden *s*), die er ihnen hersagte *t*), und wenn *u*) er sah, daß sie davon nicht gerührt wurden, so schalt er sie Unwissende *v*) und Barbaren; ja oft drohte er ihnen im Scherze *w*), sie hängen zu lassen; und dieses offene und dreiste Betragen, das sie der jugendlichen Einfalt *x*) zuschrieben, ergetzte sie *y*). Kaum sah er sich aber frey *z*), als er schon einige Schiffe im Hafen von Melos gegen sie bewaffnete, und als er sie auf der Rhede *bb*) von Issus vor Anker fand *aa*), nahm er sie größtentheils gefangen *cc*), nahm ihnen alles Geld, das er ihnen gegeben hatte, wieder ab *dd*), und ließ sie alle hinrichten *ee*), wie er ihnen verheißen hatte.

a) encore jeune. *b*) s'en retourner, *rel.* *c*) pour sa rançon. *d*) le prix de leur proie. *e*) et au lieu... *f*) *déf.* *g*) chercher l'argent nécessaire pour les acquitter. *h*) rester cependant, *p. prés.* *i*) pirates Ciliciens. *k*) hommes sanguinaires et barbares. *l*) les traiter avec tant de hauteur... *m*) reposer. *n*) envoyer leur commander de ne pas faire de bruit. *o*) parmi. *p*) bien moins leur prisonnier... *q*) de même que s'ils eussent été ses gardes. *r*) badiner, *rel.* *s*) composer des vers et des harangues. *t*) réciter; déclamer. *u*) quand. *v*) les appeler des ignorants. *w*) les menacer en riant. *x*) la naïveté de la jeunesse. *y*) les amuser, *rel.* *z*) mais n'être pas plus tôt relâché, *déf.* *aa*) trouver à l'ancre, *p. des part.*: *p. pas.* veränd. 509. *bb*) dans la rade. *cc*) en prendre le plus grand nombre. *dd*) leur enlever (reprendre) *qch.* *ee*) mettre à mort.

179.

179.

Plinius und seine Mutter,

oder:

Zug kindlicher Liebe.

Bei einem Ausbruche *a)* des Vesuv's war Plinius der Jüngere *b)* mit seiner ganzen Familie in Mycenä *c)*. Alle Einwohner suchten ihr Heil *d)* in der Flucht; allein Plinius, welcher von der ihn umgebenden Gefahr *f)* für sich selbst nichts fürchtete *e)*, war bereit *g)*, alles zu unternehmen, um einer Mutter das Leben zu retten *h)*, die ihm theurer war als sein Leben. Vergeblich beschwur sie ihn, einen Ort zu fliehen *i)*, wo sein Untergang gewiß sey *k)*. Sie stellte ihm vor *l)*, daß ihr hohes Alter und ihre Gebrechlichkeit *m)* ihr nicht erlauben, ihm zu folgen; und daß das geringste Zögern *o)* sie beyde der Todesgefahr *p)* aussetze. Ihre Bitten waren vergeblich *q)*, und Plinius wollte lieber *r)* mit seiner Mutter sterben, als sie in einer so dringenden Gefahr verlassen. Er zog sie wider ihren Willen fort, und nöthigte sie zu fliehen *s)*. Sie gab *l)* endlich der zärtlichen Liebe *t)* ihres Sohnes nach, weil sie es sich zum Vorwurfe machte *u)*, seine Flucht zu verzögern. Schon fiel die Asche auf sie; Dünste und Rauch *v)*, welche die Luft verdunkelten *w)*, hatten den Tag in die schwärzeste Nacht verwandelt *x)*. In Finsterniß gehüllt *y)*, hatten sie nichts, ihre wankenden Tritte zu leiten *z)*, als das Leuchten *aa)* der Flammen. Man hörte *l)* nichts als Wehklagen *bb)* und Jammergeschrey *cc)*, welches die Dunkelheit *dd)* noch schrecklicher machte *ee)*. Allein dieses fürchterliche Schauspiel konnte *ff)* die Standhaftigkeit des Plinius nicht erschüttern, noch ihn bewegen *gg)*, auf seine eigene Sicherheit bedacht zu seyn, so lange seine Mutter in Gefahr war *l)*. Er tröstete *l)*, er unterstützte *l)* sie, er trug *l)* sie auf seinen Armen *hh)*; seine zärtliche Liebe *t)* belebte *ii)* seinen Muth, und machte ihn der größten Anstrengungen fähig. Der Himmel segnete ein so lobenswürdiges Betragen dadurch, daß er ihm seine gute Mutter erhielt, und beyde der Gefahr entkommen ließ *kk)*.

a) pendant une éruption. *b)* le jeune. *c)* à Micène avec .... *d)* chercher *son* salut, *prés.* 361. *e)* redouter peu pour *soi* même, *p. prés.* *f)* le danger qui l'environne. *g)* pline est prêt ... *h)* sauver les jours de *qn.* *i)* fuir mit dem *rég. indir.* 411. *k)* la perte être assurée. *l)* *prés.* 361. *m)* *une* infirmité. *o)* le retard. *p)* à périr. *q)* les instances de *qu* être inutiles, *prés.* *r)* aimer mieux, mit dem *inf.* allein bey dem ersten Zeitworte, und mit *de* bey dem zweyten. 499. 1). *s)* forcer de s'éloigner, *prés.* *t)* la tendresse. *u)* dont elle se reproche. *v)* les vapeurs et la fumée. *w)* dont l'air est obscurci. *x)* faire du jour ... *y)* enseveli dans les .... *z)* guider leurs pas chancelants. *aa)* la lueur. *bb)* que des gémissements. *cc)* des lamentations. *dd)* l'obscurité. *ee)* rendre effrayant, *prés.* *ff* *cond.* von ne savoir. *gg)* ou l'engager. *hh)* dans. *ii)* exciter, *prés.* *kk)* faire échapper tous deux *a qch.*

180.

Heldenmuth einer englischen Königinn.

Montaigu, welcher das Heer des Prinzen Eduard anführte *a)*,

a) commander.

benutzte die Unordnung, welche unter den Truppen König Heinrichs VI. herrschte *b)*, griff sein Lager an, und erstürmte *c)* es. Der König und die Königinn entflohen *d)* nach verschiedenen Seiten *e)*. Einige Zeit nachher wurde Heinrich angehalten *f)*, und in den Tower gebracht *g)*. Die Gewohnheit *h)*, beherrscht zu werden, machte ihn ziemlich gleichgültig gegen sein Schicksal. Aber Margaretha, seine Gemahlinn, war nicht so gefühllos *i)*. Diese, des Thrones durch ihre Tugend würdige, und über das Unglück *k)* durch ihre Standhaftigkeit erhabene Königinn *l)* rettete sich mit ihrem Sohne in einen Wald, wo sie von Räubern angefallen *m)* wurde. Diese Elenden *n)* fingen damit an, daß sie sie ihrer Steine beraubten; als sie aber über die Theilung *p)* einer so reichen Beute in Streit gerathen waren *o)*, gelang es ihr *q)*, ihnen zu entfliehen *r)*; sie begab sich in das größte Dickicht *s)* des Waldes, indem sie ihren Sohn in ihren Armen hielt, und auf Gerathewohl zulief. Sie begegnete einem andern Räuber; sie konnte vor Müdigkeit nicht mehr fliehen *u)*, und da sie überdieß nur für ihren Sohn bekümmert war *v)*, so gieng sie auf den Räuber *w)* mit jenem majestätischen Ansehen *x)* zu, das sie niemahls verließ. **Hier *y)*, mein Freund, sagte sie zu ihm, rette den Sohn deines Königs!** Der Räuber, von Mitleiden und Ehrfurcht ergriffen *z)*, nahm den jungen Prinzen, unterstützte die Königinn beym Gehen *aa)*, und führte sie an das Ufer *bb)* des Meers; wo sie einen Kahn fand, der sie nach Sluis überführte *cc)*. Der König von Burgund empfing diese Fürstinn mit der gebührenden Hochachtung *dd)*, gab ihr 10,000 Thaler, und ließ sie zum Könige Renatus, ihrem Vater, bringen *ee)*

b) régner parmi ... *c)* forcer. *d)* prendre la fuite. *e)* chacun de son côté; par des routes différentes. *f)* arrêté. *g)* mis à la Tour. *h)* l'habitude. *i)* n'avoir pas cette insensibilité. *k)* supérieure au malheur. *l)* cette princesse, *m)* être assailli par des voleurs. *n)* brigands. *o)* prendre querelle entr'eux *p.* der *part.* *p)* touchant le (au sujet du) partage. *q)* trouver le moyen. *r)* échapper à *qn.* *s)* gagner le plus épais .... *t)* marcher au hasard. *u)* la lassitude ne pas permettre *déf.*, *p. prés.* *v)* ne craindre d'ailleurs que pour *qn.*. *p. prés.* *w)* s'avancer vers le ... *déf.* *x)* cet air de majesté. *y)* allons! *z)* touché de compassion et de respect. *aa)* aider *qn.* à marcher. *bb)* mener au bord ... *cc)* avec laquelle elle se rendit à l'Ecluse. *dd)* les égards convenables. *ee)* conduire chez *qn.*, père de cette illustre princesse.

181.

Edle Gesinnungen *) des Sertorius.

Als Mithridat einen Versuch zur Wiedereroberung *b)* der Länder machen wollte *a)*, welche er wegen Kriegsunfälle *c)* durch seinen Vertrag *f)* mit Sylla an die Römer hatte abtreten *e)* müssen *d)*, wurde er besonders durch das Gerücht von den Fortschritten *h)* des Sertorius in Spanien dazu bewogen *g)*. Er hoffte, die Siege dieses berühmten *i)* Römers, der durch Sylla's Partey aus seinem

*) beaux (nobles) sentiments. *a)* vouloir tenter, *p. prés.* *b)* reconquérir *qch.* se remettre en possession de *qch.* *c)* que les malheurs de la guerre. *d)* obliger *qn.* bald mit *à*; hier mit *de*. 499. 4) *e)* céder à *qn.* *f)* le traité. *g)* y être principalement porté par *qch.* *h)* les succès. *i)* fameux.

Vaterlande vertrieben worden war *k*), würden eine seinen Absichten günstige Diversion machen *l*); er beschloß daher, Gesandte mit Geschenken *m*) an ihn zu senden. Sie hatten Befehl, dem Sertorius Schiffe und Geld zur Fortsetzung des Krieges anzubiethen, wenn er ihm *n*) den Besitz von Asien zusichere *o*). So bald diese Gesandten bey Sertorius angekommen waren, und ihm den Gegenstand ihrer Sendung vorgetragen hatten, versammelte er seinen Rath, den er Senat nannte. Sie waren alle der Meynung *p*), man solle das Anerbiethen des Fürsten mit Freuden annehmen *q*). Da er nichts fordere, als den leeren Nahmen *r*) und unnützen Titel von einer Sache, welche ihm zu geben, nicht in ihrer Macht stehe *s*), dagegen aber wirkliche Dinge anbiethe, die ihnen äußerst nothwendig seyen *t*). Sertorius war entgegengesetzter Meynung *u*). Gerne sagte er, willige er ein *v*), daß Mithridat Bithynien und Kappadocien behalte *w*), die gewohnt seyen *x*), von Königen beherrscht *y*) zu werden, und auf welche die Römer keinen rechtmäßigen Anspruch machen könnten *z*); nie aber werde er zugeben *aa*), daß Mithridat sich wieder in den Besitz einer Provinz setze, welche er verloren *bb*), und erst vor Kurzem durch einen Vertrag mit Sylla an die Römer abgetreten habe *cc*). **Denn, sagte er, Rom muß *dd*) durch meine Siege wachsen, und nicht meine Siege *ee*) durch Roms Schwächung und Untergang *ff*); jeder Mann von Muth soll rühmlich zu siegen suchen *gg*), wenn er es aber nur mit Schande kann, soll er um diesen Preis nicht einmahl sein Leben retten *hh*).**

k) banni de... 351. *l*) faire une diversion avantageuse en sa faveur. *m*) et de grands présents. *n*) pourvu que ce général, *subj.* 389. 7) *o*) garantir; assurer *qch. subj. imp.* 393. 3) *p*) être d'avis, *rel.* *q*) accepter... les offres, *subj.* wegen être d'avis 389. 10. und *imparf.* 393. 3) *r*) dont la demande se bornoit au vain nom. *s*) ne dépendre pas d'eux, *rel.* *t*) avoir très-grand besoin *de qch.*, *rel.* *u*) d'un avis... *v*) dire qu'il... *cond.* von consentir que... *w*) garder, *subj. imparf.* S. q) *x*) accoutumées à *qch.* 351. *y*) gouverné par *qn.* *z*) ne pouvoir avoir aucune prétention légitime *sur qch.* *aa*) souffrir *subj.* 9) *bb*) *antér.* von perdre *p. passé*, veränd. 509. *cc*) céder *à qn.* *dd*) car il faut.... que *qn.* (nicht *on* faut 347. 2) *ee*) wegen der Wiederholung des Zeitworts, 548. 1) und 2) *ff*) la ruine. *gg*) chercher à... *hh*) sauver *qch.*

182.

Perpenna und Pompejus *).

So bald die Nachricht vom Tode des Sertorius, welcher von *b*) Perpenna ermordet worden war *a*), sich verbreitet hatte *c*), zogen sich *e*) die mehresten Spanier, welche den Fahnen dieses grossen Mannes gefolgt waren *d*), zurück; sie schickten Abgeordnete *f*) an Metellus und Pompejus, und giengen zu diesen Generalen über *g*). Perpenna sammelte die Ueberreste *h*) des Heeres, und

*) Pompée. *a*) *p. passé* von assassiner 351. *b*) par *qn.* *c*) être divulguée; se répandre. *d*) suivre les étendards de *qn.*, *rel.* *e*) se retirer, *déf.* *f*) des ambassadeurs. *g*) se rendre à *qn.* *h*) les restes.

stellte sich an ihre Spitze *i*); allein er bediente sich der Waffen, der Truppen und aller Zurüstungen des Sertorius, nur *k*) um zu zeigen *l*), daß er zum Befehlen eben so unfähig sey *m*), als zum Gehorchen. Er lieferte dem Pompejus ein Treffen *n*), betrug sich aber dabey weder als Feldherr *o*), noch als Soldat; wurde geschlagen und gefangen genommen. Er hatte sich der Papiere des Sertorius bemächtigt, und versprach dem Pompejus, ihm von mehreren Consularen *r*) und von den mächtigsten Männern Roms eigenhändige *q*) Briefe vorzuzeigen *p*), worin sie den Sertorius aufforderten *s*), nach Italien zu kommen, und ihm zu verstehen gaben *t*), daß die Römer, der gegenwärtigen Regierung ziemlich überdrüssig *u*), eine Veränderung wünschten. —

Bey dieser Gelegenheit handelte Pompejus als ein Mann *v*) von sehr großem Verstande *w*) und vollendeter Klugheit *x*). Er nahm alle diese Briefe und alle Papiere des Sertorius zusammen, verbrannte sie bis aufs letzte Blatt *y*), ohne sie weder lesen zu wollen, noch irgend jemand zu erlauben, sie zu lesen *z*); den Perpenna aber *aa*) ließ er auf der Stelle hinrichten *bb*), aus Besorgniß, er möchte *c*) einige von denen, die die Briefe geschrieben hatten, entdecken, welches eine Quelle von Unruhen *dd*) und Empörungen *ee*) hätte werden können.

i) à leur tête. *k*) ne... que... *l*) faire voir. *m*) *rel.* 392. *n*) livrer bataille. *o*) en capitaine. *p*) faire voir *qch.* de *qn.* *q*) originales. *r*) *une* personne consulaire; le consulaire. *s*) appeler *qn.* en *un pays.* *t*) lui faire entendre, *p. prés.* *u*) dégoûtés pour la plupart du gouvernement. *v*) se conduire en... *w*) grand sens; beaucoup d'esprit. *x*) une prudence consommée. *y*) jusqu'au dernier. *z*) permettre que... *subj. imp.* von lire 389. 10) und 393. 3) *aa*) quant à P... *bb*) faire (nicht laisser 493. 6) exécuter sur l'heure même. *cc*) de crainte qu'il ne... *subj. imp.* von decouvrir. S. *z*) wegen der halben Verneinung, 535. 7). *dd*) les troubles. *ee*) les séditions.

185.

Nachsicht Alexanders I. *)

Man liest in einem Blatte *a*) aus Petersburg vom 20. Jul. 1803 folgende Anekdote:

Der Kaiser ritt dieser Tagen *b*), wie gewöhnlich, ohne Prunk *c*) in einem einfachen Ueberrocke *d*) spazieren. Er kam an einem Begräbniß-Platze *e*) vorbey, wo ein Todtengräber *g*) arbeitete *f*); sah diesem zu *h*), und sagte zu ihm: „Freund, du machst das Grab *i*) nicht tief genug, du solltest es zwey oder wenigstens anderthalb Fuß tiefer graben *k*).“ Kalt antwortete der Todtengräber: dieß ist nun einmahl so die Art *l*): und auf die Gegenbemerkung des Kaisers *m*), daß es doch wegen der Nähe der Stadt nicht so seyn sollte, versetzte er trotzig *n*): man macht sie nun ein-

*) clémence d'Alexandre I. *a*) un papier. *b*) *déf.* von aller, un de ces jours, se promener à cheval. *c*) la pompe. *d*) vêtu d'un simple surtout. *e*) passer près d'un cimetière, *déf.* *f*) *rel.* *g*) un fossoyeur. *h*) regarder *qn.* *déf.* *i*) la fosse. *k*) falloir lui donner deux pieds ou au moins un pied et demi de plus. *l*) c'est la coutume de les faire ainsi. *m*) et l'Empereur lui ayant fait remarquer. *n*) brusquement.

mahl nicht anders. Nun ließ der Kaiser den Polizey-Officier des Stadt-Viertels *o*) rufen, und beschwerte sich bey ihm, über die Art, die Gräber zu machen *p*). Was geht es denn Sie an *q*)? — Was jeden *r*) Menschen das Wohl seiner Mitbürger angeht *s*), und ich will, daß es anders werde *t*). — „Guter Mann, erwiederte der Polizey-Officier, gehen Sie ruhig nach Hause *u*), und bekümmern *v*) Sie sich nicht um Dinge, die Sie nichts angehen *w*). Er fuhr noch weiter in diesem unartigen Tone *x*) fort, als sich der Kaiser plötzlich zu erkennen gab *y*): der Polizey-Officier warf sich ihm zu Füßen *z*), und flehte um Verzeihung. „Du verdienest Strafe wegen deines Betragens, wegen deiner unhöflichen Antworten, die du keinem ehrlichen Manne hättest geben sollen *aa*) — und du wirst bestraft werden." Der Polizey-Officier fuhr fort, den Kaiser um Gnade anzuflehen *bb*). „Hast du Frau *cc*) und Kinder *dd*)?" Eine Frau mit fünf Kindern *ee*). „Gehe nach Hause *ff*), und danke deine Rettung deinem Weibe und deinen Kindern *gg*).

o) du quartier. *p*) de la manière dont on faisoit *qch.*, *déf.* *q*) qu'importe à *qn.*; cela ne regarde pas *qn.*; ce n'est pas l'affaire de *qn.* *r*) cela m'importe autant qu'à *qn.*; cela me regarde autant que *qn.* *s*) s'intéresser au bien de ses concitoyens. *t*) les faire plus profondes; les faire autrement; leur donner plus de profondeur. *u*) chez *soi.* *v*) se mêler de *qch.* *w*) regarder *qn.* *x*) du même ton impoli. *y*) se faire connoître, *prés.* anstatt des *déf.* 361. *z*) tomber à ses pieds, *id.* *aa*) et déplacées à l'égard de tout honnête homme. *bb*) continuer d'implorer la clémence du prince, *rel.* *cc*) être marié. *dd*) avoir des enfants? *ee*) avoir une femme et... *ff*) aller chez *soi*, *imp.* va-t'en. *gg*) je te pardonne en faveur de *qn.*

184.
Gelinde Rache *).

Die berühmte englische Königinn Elisabeth wurde unter der Regierung *b*) ihrer Schwester sehr hart gehalten *a*), und so gar im J. 1554. *c*) in den Tower zu London gesetzt. Da man sie, wiewohl mit Unrecht *d*), im Verdacht hatte, daß sie an einer in der Folge ausgebrochenen *f*) Verschwörung Antheil gehabt habe *e*), so wurde sie daselbst unter der strengen Aufsicht *h*) des Ritters Heinrich Benningfield als eine Person verwahrt *g*), welche das Leben verwirkt habe *i*). Kaum war sie im J. *m*) 1559 nach *l*) dem Tode ihrer Schwester zur Königinn ausgerufen *k*), als einige Schmeichler sie bereden wollten *n*), den Ritter Benningfield für die Behandlung *p*) zur Strafe zu ziehen *o*), die sie im Gefängnisse von ihm zu erdulden gehabt hatte *q*). Sie ließ ihn *r*) auch wirklich in einer Versammlung von Reichsbeamten *t*) vor sich fordern *s*). Der Ritter

*) douce vengeance. *a*) être traité fort durement, *déf.* *b*) le gouvernement. *c*) mise en 1555 dans la Tour de... *d*) à tort. *e*) *pas. de l'inf.* *f*) éclater; *déf.* *g*) *déf.* von y être resserrée. *h*) la surveillance rigoureuse de *qn.* *i*) mériter la mort, *antér.* *k*) proclamé reine, *déf.* *l*) *m*) en... *n*) vouloir engager *qn.* à *qch.* *déf.* *o*) punir *qn.* de *qch.* *p*) le traitement. *q*) qu'il lui avoit fait essuyer dans sa... *r*) nicht laisser, 493. 6) *s*) comparoître. *t*) les Grands du royaume.

fiel bey dem Anblicke *u)* einer Person, gegen die *v)* er die Befehle seiner Königinn *x)* bisweilen vielleicht mit zu großer Strenge vollzogen *w)* hatte, auf die Knie *y)*, und bath *aa)* mit Thränen *z)* um Verzeihung wegen *bb)* seines im Kerker gegen sie bezeigten Mangels an Ehrerbiethung *cc)*. Alle Anwesenden *dd)* erwarteten ein hartes Urtheil aus *ee)* ihrem Munde. Allein Elisabeth *ff)*, welche für gut fand *gg)* den Anfang ihrer Regierung *ii)* mit Milde *kk)* und Sanftmuth zu bezeichnen *hh)*, begnügte sich, ihm zu sagen: **Ritter, geht in Ruh nach Hause *ll)*, aber meidet meinen Hof. Sollte ich einmal einen strengen Kerkermeister nöthig haben, so rechnet darauf, daß ich bey der Wahl *oo)* auf Euch vorzüglich Rücksicht nehmen werde *pp)*.**

u) à la vue de *qn.* *v)* envers laquelle. *w)* exécuter quelquefois avec trop de rigueur. *x)* de sa souveraine. *y)* se jeter aux pieds d'Elisabeth. *z)* fondre en larmes, *p. prés.* *aa)* nicht *prier* pardon, 493. 8). *bb) de qch.* *cc)* le peu d'égards que qn. a eu pour *qn., antér.* *dd)* les assistants; être présent, *rel.* *ee)* s'attendre à lui voir prononcer une sentence sévère, *rel.* *ff)* cette princesse. *gg) p. prés.* *hh)* signaler *qch.* *ii)* le règne. *kk)* par la clémence. *ll)* aller tranquillement chez *soi.* *oo)* dans mon choix. *pp)* avoir particulièrement égard à *qn.*

185.
Alphons der Vierte, König von Portugal, im Staatsrathe *a)*.

Alphons der Vierte, König von Portugal, mit dem Zunahmen *b)* der Kühne, bestieg *c)* den Thron seiner Väter in der Blüthe seines Alters *d)*. Die Lust *e)* zur Jagd, welche seine Günstlinge immer zu nähren wußten *f)*, wurde bey ihm bald zur herrschenden Leidenschaft *g)*. Er brachte die Zeit in den Wäldern von Cintra, drey Meilen von Lissabon, zu, und die Geschäfte des Reichs *h)* wurden entweder vernachläßigt, oder doch ganz solchen Personen *i)* überlassen, denen daran lag *k)*, den Fürsten in der Unwissenheit zu erhalten *l)*. Als endlich seine Gegenwart in Lissabon nöthig ward, kam er in den Staatsrath *a)* fröhlich und lustig *m)* wie ein Jäger, der eben einen Hasen verfolgt hatte, und fing an, die Reichsbeamten mit Anecdoten vom Jagen und Fischen zu unterhalten. Kaum hatte der König *n)* seine Erzählung geschlossen *o)*, als einer seiner alten Diener *p)* aufstand und sagte: **Höfe und Lager *q)*, nicht Wälder und Wüsten sind Königen angewiesen *r)*. Selbst die Angelegenheiten der Privatpersonen leiden, wenn sie *s)* das Vergnügen den Geschäften *t)* vorziehen; aber wenn nichtswürdige Dinge *u)* den Geist *v)* eines Königs beschäftigen, dann**

a) conseil d'Etat. *b)* surnommé. *c)* monter sur ... *d)* à la fleur de l'âge. *e)* le plaisir de .... *f)* savoir nourrir; entretenir, *déf.* *g)* devenir ... sa passion dominante, *déf.* *h)* le royaume. *i)* à des ... *k)* intéressées à *qch.* *l)* retenir *qn.* dans l'ignorance. *m)* d'un air gai et enjoué. *n)* ce prince. *o)* finir un récit; un discours, *antér. déf.* *p)* un vieux serviteur; un de ses anciens ministres. *q) la* Cour et *le* camp. *r)* être assigné à *qn.*, *indéf.* *s)* quand ils ... *t)* le devoir. *u)* des bagatelles. *v)* les pensées.

ist die ganze Nation auf dem Wege des Verderbens *w*). Wir sind nicht hierher gekommen, Jagdgeschichten anzuhören *x*), an welchen nur Edelknaben und Falkenwärter *y*) ein Vergnügen finden können z). Wenn Ew. Majestät sich mit den Bedürfnissen des Volkes beschäftigen und dafür sorgen *aa*) wollen, so sollen Sie *bb*) treue Unterthanen finden, wo nicht *cc*) — und was dann *dd*)? rief *ee*) der König mit einem Blicke, aus welchem die Wuth hervorblitzte *ff*) — wo nicht, fuhr der brave Redner fort, so müssen wir uns nach einem bessern Könige umsehen *gg*). Wüthend eilte der König *hh*) aus dem Versammlungssale *ii*), aber bald kehrte er mit einer ruhigeren Miene *kk*) zurück, und sagte: Ich fühle *ll*) die Wahrheit dessen, was ihr sagtet *oo*). Wer nicht die Pflichten eines Königs erfüllen will, kann auch nicht auf gute Unterthanen rechnen. Von heute an *pp*) sollt ihr *qq*) in mir *rr*) nicht mehr Alphons den Jäger, sondern Alphons den König sehen.

w) tendre à sa ruine. *x*) (nicht écouter; 493. 5) des anecdotes de chasse. *y*) auxquelles il n'y a que... et des fauconniers qui. *z*) *subj.* wegen *il n'y a que*, 389. 4) *aa*) et y pourvoir. *bb*) *fr.* von trouver. *cc*) si non. *dd*) Si non? *ee*) demander, s'écrier, *prés.* *ff*) où *qch.* étoit peint. *gg*) s'occuper du choix de *qch.* *hh*) le Prince furieux. *ii*) quitter la salle d'audience. *kk*) d'un air plus calme. *ll*) je sens, dit-il. *oo*) *indéf.* *pp*) dès aujourd'hui; de ce jour. *qq*) *fr.* von voir. *rr*) en *qn.*

186.

Satan und die Engel.

Der letzte Herzog von Sachsen-Eisenach *b*), Wilhelm Heinrich *a*), hatte an seinem Hofe einen Minister, Nahmens E**, der bey den Unterthanen in dem Verdachte stand *c*), daß er dem Fürsten nicht immer solche Rathschläge gebe *d*), die das wahre Beste des Landes und seiner Einwohner beabsichtigten *e*); da hingegen *f*) ein gewisser Hofrath, Nahmens Lehmann, von den Sachsen geliebt und geschätzt wurde *g*), weil *h*) er den schlimmen Eingebungen *k*) des geheimen Raths, so viel er konnte, entgegen arbeitete *i*). Eines Morgens kam Lehmann *l*), und wollte *m*) dem Herzog etwas vortragen *n*); er fand im Vorzimmer nur den Laufer des Herzogs *o*), der zu ihm sagte, er möchte ein wenig warten, bis *p*) der geheime Rath E. fort sey *q*). Als E. eine Weile darauf *s*) sich entfernt hatte *r*), ging Lehmann hinein. Der Laufer öffnete ihm die Thüre *s*) mit den Worten *t*): da verließ ihn *u*) der Teufel, und die Engel traten zu ihm *v*) und dieneten ihm *w*). Diese

a) Guillaume Henri. *b*) dernier duc du Saxe.. *c*) que le public soupçonnoit de *qch.* *d*) *inf.* von donner des conseils. *e*) tendre au bien-être de *qn.*; *p. prés.* veränd. 505, *f*) tandis qu'... *g*) jouir de l'amour et de l'Estime des Saxons, *rel.* *h*) nicht puisque 541. 9) *i*) s'opposer à *qch.* *k*) les suggestions de *qn.* *l*) *qn.* vint... *m*) dans l'intention de... *n*) proposer *qch.* à *qn.* *o*) le coureur du Prince. *p*) que.... mit dem *subj.* 389. 8) und 393. 3) *q*) *subj. p.-q.parf.* von sortir. *r*) se retirer, *passé.* der *part.* *s*) de l'appartement. *t*) en disant. *u*) quitter, *qn.* *v*) s'approcher. *w*) pour servir *qn.*

Anwendung *x*) der Worte *y*) des Evangelisten Matthäus *z*) kam dem Hofrathe so unerwartet *aa*), und war für ihn zugleich so schmeichelhaft *bb*), daß die ungewöhnliche Heiterkeit *cc*) seines Gesichtes dem Herzog nicht entging, der überdieß einige Worte seines Laufers gehört *dd*), jedoch nichts davon verstanden *ee*) hatte. Er fragte also den Hofrath, was das bedeute. Lange sträubte sich *ff*) dieser, aus Furcht, dem Laufer durch sein Geständniß *gg*) Verdruß zu machen; allein als der Herzog diesem vollkommene Ungestraftheit *hh*) versprochen hatte, erklärte *ii*) ihm Lehmann die Veranlassung *kk*) seiner ungewöhnlichen Heiterkeit *ll*) beym Eintritte in's Zimmer. Was war die Folge davon *oo*)? Lehmann und der Laufer kamen bey ihrem Fürsten in Gnade *pp*), der geheime Rath aber fiel in Ungnade *qq*).

x) application. *y*) les paroles de *qn.* *z*) St. Mathieu. *aa*) surprendre tellement *qn.* *bb*) flatter.... si agréablement *qn.* *cc*) la sérénité.... *dd*) (nicht écouter. 493. 5) quelques mots de *qn.* *ee*) quoiqu'il... *subj. imp.* von n'en avoir pas le sens. *ff*) s'en défendre long-temps. *gg*) dans la crainte que son aveu... *subj. imp.* von n'occasionner quelque peine (quelque désagrément) à *qn.* *hh*) l'impunité. *ii*) déclarer. *kk*) ce qui avoit donné lieu à *qch.* *ll*) l'air de gaieté que *qn.* avoit manifesté. *oo*) que s'en suivit-il? *pp*) gagner les bonnes graces de *qn.* *qq*) les perdre.

187.

Glücklicher Einfall *).

Ein Schiff, welches mit einer reichen Ladung *b*) Seide und Baumwolle aus Smyrna nach Marseille segelte *a*), entgieng einem Corsaren durch einen jener glücklichen listigen Einfälle *c*), auf welche nur ein kalter und ruhiger Kopf beym Anblicke einer drohenden Gefahr *e*) kommen kann *d*). Dieses Schiff sah sich von einem Corsaren verfolgt *f*), und hielt sich für verloren. Der Schiffshauptmann kam auf den Gedanken *g*), alle seine Leute in den untern Raum des Schiffes *i*) hinabgehen zu lassen *h*), und ließ auf dem Verdecke *k*) nur einen Ragusaner, welchem er genau vorschrieb, wie er sich zu verhalten habe *l*). Bey der Annäherung des Corsaren, welcher eine Canone abfeuerte *m*), hob der Ragusaner die Arme auf, wehete mit einem Tuche, das er in der Hand hielt *n*), und schien dadurch ein Zeichen geben zu wollen, daß das Schiff in Noth sey *o*). Sogleich rief der Corsar dem Schiffe zu *p*), und so bald er sich verständlich machen konnte *q*), befahl er, man solle die Flagge streichen *r*). Ach! mein Herr, antwortete der verschlagene *s*) Italiäner in einem kläglichen Tone: ich habe nicht so viel Kraft *t*);

*) heureux expédient. *a*) venir faire voile *p. prés.* *b*) la cargaison. *c*) une ruse heureuse. *d*) qu'une tête froide et tranquille peut seule inventer. *e*) un danger imminent. *f*) poursuivi par *qn.* *g*) s'aviser *déf.* *h*) faire descendre tout son monde. *i*) dans la cale; à fond de cale. *k*) le pont. *l*) avoir soin de bien faire la leçon. *m*) tirer un coup de canon, *prés.* *n*) tenir, (*p. prés.*) à la main un mouchoir qu'il agite en l'air. *o*) et semble faire des signaux de détresse. *p*) aussitôt le corsaire hèle. *q*) et bientôt à la portée de la voix; à la portée de se faire entendre. *r*) crier d'amener pavillon. *s*) rusé, wegen der Stelle, 178. 1) *t*) n'en avoir pas la force.

es steht bey Ihnen *u*), sich des Schiffes zu bemächtigen; ich bin ein Reisender *v*), wir kommen von Smyrna: der Hauptmann ist auf der Ueberfahrt *w*) mit der Hälfte der Mannschaft *x*) an der Pest gestorben; noch sechs Mann sind übrig, und dem Tode nah *y*), wenn Sie Ihnen nicht beystehen *z*); ich fürchte *aa*) selbst das letzte Opfer *bb*) dieser Plage *cc*) zu werden, wenn ich noch länger an diesem verpesteten Orte bleiben muß *dd*). Ums Himmelswillen *ee*) kommen Sie mir zu Hülfe *ff*). Fahre hin *gg*), Schurke, schrie ihm der Corsar zu: der Himmel bewahre, daß ich mich deinem Schiffe *ii*) nähern sollte *hh*); Ich will nichts davon *kk*), wäre es auch mit allen Schätzen Peru's beladen *ll*). Aber, fuhr der Ragusaner fort, ich bin doch nicht Ihr Feind, die Franzosen sind todt, oder dem Tode nahe *oo*): machen Sie doch einen Unterschied *pp*), und vergönnen Sie mir nur einige Hülfe. Nach vielen dringenden Bitten erhielt er endlich eine Flasche Essig, welche man ihm durch die Schaluppe an einer langen Stange *rr*) zubiethen ließ *qq*), worauf der Korsar aufs schnellste davon segelte *ss*).

Dieser List hatte der Capitän seine eigene und seiner Mannschaft Freyheit und die Erhaltung seiner reichen Ladung zu verdanken *tt*).

u) *qn.* est bien le maître. *v*) passager. *w*) dans la traversée. *x*) son monde; l'équipage. *y*) près d'expirer; sur le point d'expirer. *z*) secourir *qn.* *aa*) trembler, craindre. *bb*) la victime. *cc*) le fléau. *dd*) être obligé de ... dans cet endroit empesté. *ee*) au nom de Dieu. *ff*) venir au secours de *qn.* *gg*) va-t'en. *hh*) *inf.* von s'approcher de *qn.* *ii*) le navire; (le bâtiment; le vaisseau.) *kk*) je ne voudrois pas de ton vaisseau. *ll*) être chargé de *qch.*, *cond. pl.-passé.* *oo*) près de ... *pp*) ne pas confondre *qn.* avec *qn.* *impér.* *qq*) lui fit passer d'un chaloupe. *rr*) au moyen d'une longue perche au bout d'une ... *ss*) s'éloigner au plus vite. *tt*) devoir, *déf.*

188.

Der Adelsbrief *).

Der Kurfürst von Sachsen ließ sich im Jahre 1633 *a*), den mit Schweden eingegangenen Verträgen zuwider *b*) mit Oestreich zu Breslau in Unterhandlungen ein *c*), und so gingen beynahe alle Früchte von Gustav Adolphs Heldenthaten sowohl für das Churfürstenthum Sachsen als für das übrige Deutschland verloren *d*). Ein gewisser Churfürstlicher Rath, der Doktor D**, ein vorzüglicher Beförderer *e*) dieses Friedens, wurde vom Kaiser Ferdinand in den Freyherrnstand erhoben *f*). Da nun nach seiner Rückkehr nach Dresden, der Churprinz ihn immer noch Herr Doktor nannte, nahm es dieser übel *g*), und berief sich auf *h*) seinen Adelsbrief vom Kaiser. Der Churprinz bezeigte Lust *i*), diesen zu sehen. Der neue Freyherr *k*) brachte ihm denselben, und der Churprinz

*) le diplôme. *a*) en 1633. *b*) contre la teneur de ses conventions avec ... *c*) entamer à Breslau des négociations (entrer en négociation) avec l'Autriche. *d*) être perdu, *déf.* *e*) être un des principaux agents de *qch.*, *antér.* *f*) être fait Baron par *qn.*, *déf.* *g*) s'en formaliser, *déf.* *h*) alléguer, *p. prés.* *i*) quelque envie. *k*) le nouveau noble.

sagte zu ihm: Ist das etwa eine Abschrift von dem Briefe, wovon der Prophet Zacharias l) im 5ten Kapitel m) V. 2. 3. n) sagt: ich sehe einen Brief, der ist o) zwanzig Ellen lang und zehn Ellen breit, und er sprach p) zu mir: das ist der Fluch q), welcher ausgehet r) über das ganze Land; denn alle Diebe werden nach t) diesem Briefe frey gelassen s), und alle Meineidige u) werden nach diesem Briefe fromm gesprochen v). Man muß sich hier erinnern, daß zu jener Zeit w) die Fürsten und ihre Söhne die Bibel so fleißig x) lasen, daß sie die ganze Uebersetzung von Luthern besser kannten, als in unsern Tagen manche junge Candidaten den Text kennen, über welchen sie predigen wollen.

l) Zacharie. m) chapitre cinquième 147. C. 2) n) versets second et... o) de... de long. p) dire. q) la malédiction. r) s'étendre sur *qn.* s) mis en liberté. t) par *qch.* u) le parjure. v) être déclaré innocent. w) à cette époque. x) avec tant de soin; si assidument.

189.

Thörichter Stolz *).

Als der junge Graf von Z* in Leipzig studierte a), besuchte er den sächsischen Bade-Ort b) Lauchstätt, bey Halle, in Begleitung seines Führers c), eines Mannes, der allgemein in Achtung stand d). Dieser forderte f) in einer gemischten Tanzgesellschaft e) ein Fräulein, die Tochter des Obersten v. B* zum Tanze auf. Als dieser beginnen sollte g), fragte ihn das Fräulein h): mit wem sie die Ehre habe zu tanzen? mit dem Hofmeister des Grafen von Z*, antwortete er. Sie sind also nicht von Adel? fuhr das Fräulein fort; nein, mein Fräulein, erwiederte er. Wenn das ist k), so bitte ich m) um Verzeihung, sagte das Fräulein l), indem sie die Hand zurückzog, meine Mama hat mir verbothen, mit einem Bürgerlichen n) zu tanzen. Der bescheidene o) Hofmeister schlich sich davon p), und suchte sich bey Seite zu sammeln q). Sein Zögling suchte ihn bald auf, und erfuhr die Ursache seines Verdrusses. Sie sollen bald Genugthuung erhalten, sagte der junge Graf zu ihm. Er eilte r) in den Tanzsaal zurück und forderte s) das Fräulein von B. zum Tanze auf; ehe man aber zu tanzen anfing t), fragte er sie ebenfalls: mit wem habe ich die Ehre zu tanzen? mit dem Fräulein von B*, antwortete sie. Ach, so bitte ich um Verzeihung, erwiederte der Graf, indem er ihre Hand gehen ließ, meine Mama hat mir verbothen, mit blossen Fräulein u) zu tanzen; ich tanze nur mit Gräfinnen, oder mit vernünftigen Bürgermädchen v). Er führte auch so gleich

*) le sot orgueil. a) faire ses études, *p. prés.* b) se rendre. c) le gouverneur. d) homme généralement éstime. e) dans un bal d'une société mixte. f) prier à danser une demoiselle. g) au moment où la danse alloit commencer. h) elle... i) elle. k) en ce cas. l) dit-elle. m) nicht prier pardon; 493. 8) n) avec des bourgeois; des roturiers. o) le modeste.... p) se retirer. q) et se tenir à l'écart, pour tâcher de se remettre de son trouble. r) se hâter de rentrer dans la salle. s) prier *qn.* à danser. t) mais avant de commencer. u) de simples demoiselles. v) bourgeoises sensées.

ein bürgerliches Mädchen x) in die Reihen w), und hatte das Vergnügen, sein Benehmen von dem vernünftigern Theile der Gesellschaft gebilligt y) zu sehen.

w) amener aussitôt sur les rangs. x) une fille de bourgeois. y) applaudie par qn. z) les personnes les plus raisonnables.

190.

Die Macht der Gesetze *).

Heinrich der IV., König von England, hatte a) gegen das Ende seines Lebens den Kummer, daß Heinrich b), Prinz von Wallis c), durch seine unordentliche Aufführung sich bey der Nation, die er zu schonen Ursache hatte f), verhaßt e) machte d). Da ein Gefährte der zügellosen g) Vergnügungen des Prinzen von dem Oberrichter i) zu einer gewissen Strafe verurtheilt worden war h), gieng Heinrich, wüthend k) vor Zorn, öffentlich l) auf den Richter m) los, und glaubte ihn durch seine Drohungen dahin zu bringen, daß er das Urtheil abänderte n). Allein der Richter, überzeugt, daß selbst die Könige dem Gesetze unterworfen sind, war weit entfernt, sich schrecken zu lassen o), er nahm einen ernstern Ton an, und befahl dem Prinzen, im Nahmen des Königs, seines Vaters, dessen Ansehen er in seiner Person q) aus den Augen gesetzt habe p), sich in Arrest r) zu begeben; zugleich gab er einem Gerichtsdiener s) den Befehl, ihn dahin zu führen. Der entschlossene Ton, in welchem der Richter sprach t), schlug den Prinzen zu Boden u), und v) ohne Widerstand ließ er sich abführen. Als man dem Könige meldete w), was vorgegangen war, rief er aus: **glücklich ist der König x), welcher so entschlossene Richter y) hat, daß sie die Gesetze selbst an einem solchen Verbrecher z) vollziehen. Und noch glücklicher ist ein König, dessen Sohn sich einer solchen Strafe willig unterwirft.** Kaum war der Prinz unter dem Nahmen Heinrichs V. im J. 1413 auf den Thron gekommen, als er den Oberrichter, der ihn hatte gefangen nehmen lassen aa), zu sich kommen ließ, und ihm empfahl, auch ferner die Gerechtigkeit so entschlossen cc) und unpartheyisch dd) zu verwalten bb).

*) la puissance des lois. a) *déf.* b) le chagrin de voir *qn.* c) prince de Galles. d) se rendre... e) odieux à *qn.* f) avoir intérêt de ménager *qn.* g) licencieux. h) *passé*, der *part.* von être condamné, *à qch.* i) par le grand juge. k) bouillir, *p. prés.* l) s'avancer... vers *qu.* m) ce magistrat. n) changer sa sentence. o) bien loin de se laisser intimider. p) *antér.* von méconnoître la puissance; l'autorité. q) en sa... r) en prison. s) un huissier. t) avec lequel parla le... u) atterer. *déf.* v) qui. w) le roi instruit *de qch.* x) le monarque. y) des magistrats assez fermes pour... z) même contre un tel coupable. aa) faire mettre en prison. *antér.* bb) exercer toujours. cc) avec la même fermeté. dd) et la même impartialité.

191.

Der Gerichtshof der Geschichte *).

In China b) gab es von jeher a), und giebt es auch jetzt noch einen historischen Gerichtshof *), der, vermöge d) eines Grundge-

*) le tribunal historique. a) il a toujours existé. b) Chine. d) par *qch.*

setzt e), die Tugenden und Fehler des regierenden Monarchen in den Jahrbüchern g) des Reichs aufzeichnen f) muß c). Der Kaiser Tai-t-song befahl diesem Tribunal, ihm die Geschichte seiner Regierung h) zu zeigen. Du weißt, sagte der Präsident zu ihm, daß wir von den Tugenden und Lastern unserer Regenten k) eine getreue Darstellung geben i), und wir würden die Wahrheit nicht mehr sagen können, wenn du dir einen Blick in das uns anvertraute Heiligthum l) erlaubtest. Wie, antwortete der Kaiser, du willst der Nachwelt die Geschichte meines Lebens überliefern m), und ihr meine Mängel und Fehler aufdecken n)? Entstellung der Wahrheit p), antwortete der Präsident, verträgt sich weder mit o) meinem Charakter, noch mit der Würde meines Amtes; ich werde alles sagen: begehst du eine Ungerechtigkeit, so wird es mir leid für dich thun; machst du dich auch nur einer kleinen Unbesonnenheit q) schuldig, so wird es mich schmerzen; aber ich werde nichts verschweigen: meine Pflichten als Geschichtschreiber r) sind so genau vorgeschrieben s) uud so strenge t), daß es mir nicht einmal erlaubt ist, das Gespräch zu verschweigen, das wir jetzt mit einander hatten. — Tai t-song hatte eine edle und erhabene Seele; fahre fort, sagte er zu dem Präsidenten, die Wahrheit ohne Scheu u) zu schreiben und zu sagen, wenn meine Tugenden oder meine Fehler v) zum allgemeinen Besten w) oder zur Belehrung x) meiner Nachfolger beytragen können: deine Verrichtung y) ist frey, ich beschütze sie, ich erlaube dir, meine Geschichte mit der größten Unparteylichkeit zu schreiben.

c) chargé. e) la loi fondamentale. f) consigner. g) les fastes de l'Empire. (les annales) h) le règne. i) faire un récit exact; un tableau fidèle. k) souverain. l) le dépôt. m) transmettre *qch.* à *qn.* n) révéler *un* défaut et *une* faute. o) il n'est... ni de... ni de... p) altérer *qch.* q) une légère imprudence. r) les devoirs que m'impose ma qualité d'historien; mes devoirs en qualité d'historien. s) si rigoureux. t) sévère. u) sans crainte. v) les fautes. w) l'utilité publique; le bien général. x) l'instruction. y) le ministère.

192.

Die summarische (kurz-gefaßte) Rechnung *),

oder:

Die Art, seine Rechnung abzulegen.

Dietrich Nagelwied, eines Tuchmachers Sohn aus Stendal, ward, nachdem er das Kloster verlassen hatte a), unter Kaiser Karl IV., Kammerrath b); er verwaltete c) die Finanzen dieses Monarchen mit einer solchen Gewissenhaftigkeit d), daß das Interesse e) seines Herrn sehr dabey gewann; allein seine Neider vereinigten sich ihn zu stürzen f). Durch ihre Verläumdungen gelang es ihnen g)

*) le compte sommaire; manière de rendre des comptes. a) p. des *inf.* 352. b) conseiller des domaines. c) administre. d) probité. e) les affaires. f) perdre *qn.* g) *qn.* réussit enfin par...

endlich, Verdacht gegen seine Treue *d*) zu erwecken. Der Kaiser forderte ihn vor sich, befahl ihm, sich zur Ablegung seiner Rechnung bereit zu halten, und gab ihm eine gewisse Frist, um die dazu nöthigen Papiere zu ordnen. Ich brauche keinen Aufschub *h*), antwortete der Rath, ich kann auf der Stelle Rechenschaft von meiner Verwaltung ablegen. Der Kaiser bewilligte dieß *i*), und Dietrich überreichte ihm die längst gefertigten *k*) Rechnungen mit den Worten *m*): als Ew. Maj. *l*) mich zu dem Amte beförderten, das ich bisher bekleidete *n*), hatte ich nichts als meine Kutte *o*) und einige Kreuzer in der Tasche. Wenn Sie mir erlauben, diese wenigen Stücke *p*) mitzunehmen, so ist dieser Geldsack nebst allem, was sich in meiner Wohnung findet *q*), zu Ihren Befehlen *r*), denn nichts davon ist mein *s*), sondern es gehört alles Ew. Maj. Ich hoffe, diese Rechnung wird eben so richtig seyn, als sie kurz ist. Sie gefiel auch wirklich dem Kaiser so wohl, daß er ihn im Jahr 1361 zum Erzbischof von Magdeburg erhob *t*). Auf diesem Posten machte er sich *u*) während der sieben Jahre seiner bischöflichen Regierung *v*) so verdient, daß sein Nahme in den Jahrbüchern des Erzstiftes *x*) unvergeßlich seyn wird *w*); denn er lößte *y*) siebenzehn veräußerte *z*) beträchtliche Städte und Dörfer wieder ein, und verschönerte die Stadt und das Stift mit trefflichen Gebäuden, unter welchen die Domkirche das ansehnlichste *aa*) war.

h) *le* délai. *i*) y consentir. *k*) *antér.* von faire; oder *rel.* von tenir prêt depuis long-temps. *l*) lorsque V. M. *m*) dit-il. *n*) remplir *un* poste, kein *déf.* 355. *o*) le froc. *p*) ce peu d'effets. *q*) et tous les objets qui se trouveront chez *qn.*, dans la demeure de *qn.* *r*) être à sa disposition. *s*) rien de tout cela n'est *qn.* *t*) faire archevêque de... en... *u*) s'y conduire si bien. *v*) de son épiscopat. *w*) *fr.* von vivre toujours. *x*) archevêché. *y*) racheter. *qch.* *z*) être aliéné, *antér.* *aa*) remarquable.

193.

Die billige Forderung *).

Kaiser Maximilian der Erste schickte einen jungen Edelmann an eine Reichsstadt ab *a*), an welche der (kaiserliche) Hof eine große Geldforderung machte *b*). Durch Drohungen, welche die Grenzen seiner Verhaltungsbefehle *e*) überschritten *d*), bewirkte er *c*), daß ihm die Stadt 50,000 Fl. gab, von denen er aber dem Kaiser nur 30,000 Fl. zustellte. Die Minister, sey es nun aus Neid oder aus Diensteifer für ihren Herrn, zeigten es dem Kaiser an *f*), und dem Agenten *g*) wurde befohlen, sich über den Rest zu erklären *h*). Er versprach dieses zu thun; allein es verstrichen mehrere Monathe unter nichtigen Ausflüchten *i*), ohne daß er dessen im Geringsten erwähnte *k*). Die Finanzminister drangen darauf *l*), daß er in ihrer Gegenwart Rechnung ablegen sollte *m*). Er erschien endlich, und

*) la demande équitable. *a*) près d'une ville impériale. *b*) demander une somme considérable. *c*) cet envoyé fit tant. *d*) passer les bornes, *rel.* *e*) Instructions. *f*) en avertir *qn.* *g*) un Envoyé. *h*) donner des éclaircissements sur le reste de la somme. *i*) en excuses frivoles. *k*) en faire la moindre mention. *l*) insister pour *qch.* *m*) rendre compte, *subj. imp.* 389. 8) und 393. 3)

der Kaiser hatte den Vorsitz *n*): Ich scheue mich nicht *o*), sagte er zu seinen Anklägern und Richtern, das Verlangte zu thun *p*); allein da ich mich nie mit der Rechnungssache beschäftigt habe *q*), so wünschte ich, daß die Herren, die schon lang mit Verrichtungen dieser Art bekannt sind *r*), hier vor meinen Augen *s*) ihre Rechnungen ablegten. So bald ich die Sache nur einmahl sehe, werde ich die dabey nöthigen Kunstgriffe *t*) gewiß bald lernen. Ich ersuche Ew. Kaiserliche Maj. zu befehlen, daß meine Kläger mir in ihrer Rechnungsablegung voran gehen *u*), so will ich dann so gleich nachfolgen *v*). Der Kaiser, der in den Mienen und Geberden der Minister die äußerste Verlegenheit bemerkte, lächelte, und entließ *w*) den Beklagten, ohne mehr eine Forderung an ihn zu machen.

n) présider le conseil, *déf.* *o*) ne pas appréhender. *p*) faire ce qu'on exige *de qn.* *q*) ne s'être jamais occupé de calculs, *p. part.* *r*) au fait de pareilles opérations. *s*) en la présence *de qn.*; sous les yeux *de qn.* *t*) *fr. passé* von acquérir les connoissances nécessaires; en avoir la pratique, *futur.* *u*) commencer les premiers à rendre compte *de qch.* *v*) en faire autant de la sienne, *fr.* *w*) renvoyer.

194.

Die Verwandtschaft *).

Kaiser Maximilian I. war ein großer Liebhaber von der Geschlechtskunde *a*); vorzüglich studierte er sehr fleißig das Geschlechtsregister *b*) des Habsburgischen Hauses, aus welchem *c*) er herstammte. Es meldete sich *d*) ein Abentheurer, der sich anheischig machte *e*), seinen Stammbaum bis in die Arche Noa's zurück zu führen *f*). Er fing sogleich an daran zu arbeiten, und der Kaiser fand *g*) an dieser Untersuchung so viel Vergnügen, daß er ganze Tage in der Gesellschaft des vermeinten Meisters zubrachte *g*). Darüber vernachläßigte er *g*) die wichtigsten Staatsangelegenheiten *h*), ja er verwies *i*) sogar einige fremde Gesandten, die ihn zu wiederholten Mahlen um Audienz gebeten *l*) hatten, von einer Zeit zur *k*) andern. Alle seine Räthe wunderten sich über diese Unthätigkeit des Kaisers *m*), aber keiner wagte es *n*), ihm eine Vorstellung darüber zu machen. Endlich faßte sein Koch, mit welchem er sich wegen seiner guten Laune gerne unterhielt, den edlen Entschluß, ihm das Ungeziemende *o*) seines Betragens vorzustellen; er lenkte das Gespräch *p*) absichtlich auf den Geschlechtsforscher *q*) und seine Arbeit. Ich verehre jetzt Ew. Maj., sagte er, in tiefster Ehrfurcht *r*), aber wenn der Mann Wort halten sollte *s*), fuhr er fort, und Ew. Maj. kämen mit in den Kasten Noä *t*), dann

*) la parenté. *a*) de généalogies, *rel.* *b*) celle de *qn.* *c*) bald *d'où* bald *dont*, 240. 2) *d*) se présenter. *e*) s'engager à *qch.* *f*) faire remonter *une* généalogie jusqu'à... *g*) *rel.* *h*) *une* affaire importante. *i*) remettre même, *rel.* *k*) d'un jour à... *l*) nicht *prier*, 493. 8) *m*) de cette inaction. *n*) n'oser; wegen des folgenden Zeitworts 499. 1) *o*) l'indécence. *p*) le discours. *q*) le généalogiste. *r*) révérer du... profond respect V. M. *s*) tenir parole, *rel.* *t*) être ramené dans l'arche de... *subj. imparf.*; 389. 7)

würden wir Vettern *u*). Dieser Einfall *v*) des Kochs wirkte mehr *w*) als alle Winke *x*) der geschicktesten Minister. Der Kaiser gab den Wunsch auf *y*) zu untersuchen, ob er von Sem, Cham, oder Japhet herstamme, und beschäftigte sich bald mit neuem Eifer mit den Angelegenheiten seines Reichs.

u) être parent. *v*) une idée. *w*) faire plus d'effet. *x*) les insinuations. *y*) renoncer à l'envie.

195.

Zutrauen wirkt Edelmuth.

Der griechische Kaiser Arkadius *a*) hatte einen so hohen Begriff *b*) von den Tugenden des persischen Königs, Jezdegerd I., daß er kein Bedenken trug *c*), diesen alten Feind Griechenlandes *d*) zum Vormünder *e*) seines Sohnes, Theodosius des II., zu wählen. Jezdegerd übernahm die Vormundschaft *f*); hielt den sonst so oft gebrochenen *h*) Frieden heilig *g*), und schonte der Länder seines Mündels. Wararanes, der Sohn Jezdegerds, that nach dem Tode des Vaters einen Einfall *i*) in die griechische Provinz Mesopotamien, um die Griechen zu zwingen, das Land der Lesgier zu räumen, welches schon längst ein Gegenstand des Streites *k*) zwischen den Persern war. Sobald Theodosius, der nicht gerüstet *l*) war, und sich vielleicht auch den Persern nicht gewachsen fühlte *m*), von diesem Einfalle hörte *n*), setzte er ein so großes Vertrauen *o*) in die Großmuth des Sohnes seines Vormünders, daß er, anstatt ihm ein Heer entgegen zu stellen *p*), ihm blos den Anatolius, seinen Heerführer *q*), entgegen sandte, um ihm Vorstellungen zu machen. Wararanes zeigte sich auch wirklich so edelmüthig, als Theodosius ihm zugetrauet hatte *r*). Kaum erblickte er den Abgeordneten, so wandte er sein Pferd um *s*), und alle Perser kehrten mit ihm zurück *t*). So bald er auf seinem eigenen Gebiethe *u*) angelangt war, gab er dem Anatolius Gehör, und, ohne sich der Schwäche der Griechen zu seinem Vortheile zu bedienen *v*), ohne die Beschämung, einen Kriegszug umsonst unternommen zu haben *x*), oder die Unzufriedenheit seiner Soldaten zu fürchten *w*), erneuerte er den Frieden, und forderte nichts, als daß *y*) die Griechen keine neue Festung an den Grenzen anlegen *z*) sollten; so wie er seiner Seits dasselbe versprach.

*) la confiance engendre la générosité. *a*) Arcade, empereur grèc. *b*) idée. *c*) ne faire aucune difficulté. *d*) de sa patrie. *e*) pour tuteur... *f*) la tutelle. *g*) observer religieusement. *h*) tant de fois rompue. *i*) une irruption. *k*) un objet de dispute. *l*) armé; préparé. *m*) se sentir... trop foible pour résister à *qn. rel.* *n*) être instruit de *qch.* *o*) avoir (mettre) tant de... *p*) opposer. *q*) le Général A... *r*) l'espérer. *s*) tourner bride. *t*) le suivre. *u*) sur ses terres. *v*) se prévaloir de *qch.* *w*) craindre *qch.* *x*) la honte attachée à une entreprise infructueuse: oder: d'avoir entrepris une guerre... *y*) exiger, pour toute condition, *p. prés.* *z*) *cond.* von bâtir. *aa*) et s'engager à *qch.*; en faire de même, *p. prés.*

196.

Brüderliches Betragen.

Als Knud Lavard, Herzog in Schleswig, die Vandalen *), welche einen Einfall in sein Land *b*) gethan hatten, wieder zurück getrieben hatte *a*), verfolgte er sie in ihre eigene Heimath *c*), und rückte ihnen so auf dem Fuße nach *d*), daß er mit seinem ganzen Kriegsheer plötzlich vor einer Festung stand *e*), in welche sich Heinrich, ihr Herzog, mit wenig Mannschaft geworfen hatte *f*). Knud hatte eine schöne Gelegenheit, dem Kriege durch Bestürmung des Platzes *g*) und Gefangennehmung Heinrichs ein Ende zu machen; allein er war mit ihm Geschwisterkind *h*). Zwar hatte Heinrich Schleswig mit Krieg überzogen *i*), allein die Ursache war, weil sein Oheim, König Niels *k*), ihm sein mütterliches Erbtheil vorenthalten hatte *l*). Allein dieß erwog *m*) Knud; er ließ es sich daher genug seyn *n*), seinem Herzogthume Ruhe verschafft zu haben, und wollte seine Uebermacht *p*) nicht zur Unterdrückung *q*) eines gedemüthigten Feindes gebrauchen *o*). Anstatt also die Festung anzugreifen, ging er mit einigen Reitern bis an das Stadtthor, und ließ *r*) dem Herzoge sagen, er sey da, und biethe ihm *s*) Frieden an. Heinrich saß *t*) gerade zu Tische, als der Bothe kam *u*), und ihm Knuds Anerbiethen, so wie dessen Gegenwart mit gesammter Macht *w*), verkündigte *v*). Er konnte nicht anders denken, als daß dieser Friedensantrag nur *x*) Spott eines Feindes sey, der ihn in seiner Gewalt hatte; und war daher so erschrocken, daß er kaum zu reden vermochte. Aber bald zog ihn Knud aus seiner Furcht *y*); er erschien selbst *z*), nannte *aa*) ihn seinen Freund, umarmte ihn, und gab ihm aus eigenen Mitteln *bb*) das mütterliche Erbe, daß er mit Recht zu fordern hatte *cc*). Heinrich konnte sich der Thränen nicht erwehren, und both *dd*) ihm sogleich den Besitz seines Reiches als Erbe *ee*) an. Knud wollte dieses Anerbiethen nicht annehmen, um seines Vetters beyde Söhne nicht zu beeinträchtigen *ff*). Gleichwohl blieb dieser dabey *gg*), und ernannte ihn zu seinem Nachfolger. Einige Zeit darauf starb er. Knud machte keinen Anspruch

a) *p.* der *part.* *b*) chez lui. *c*) jusque dans leur pays. *d*) serrer (suivre) de si près. *e*) se présenter. *f*) s'enfermer. *g*) forcer la place. *h*) c'étoit son cousin gérmain; ils étoient cousins... *i*) porter la guerre dans... *k*) mais *qn.* y avoit donné sujet. *l*) en retenant l'héritage maternel du duc Henri. *m*) se représenter tout cela. *n*) et content de *qch.* *o*) se prévaloir de *qch.*; tirer avantage de *qch.* *p*) la supériorité. *q*) opprimer; abattre. *r*) nicht *laisser*, 493. 6. *s*) venir, *rel.* *t*) être à table. *u*) recevoir le message. *v*) qui lui annonçoit... *w*) son armée. *x*) ne pouvoir se regarder cette proposition que comme... *y*) délivrer bientôt *qn.* de ses craintes. *z*) en personne. *aa*) saluer du nom d'ami. *bb*) les propres biens; les propres fonds. *cc*) avoir droit à *qch.* *dd*) offrir à son généreux vainqueur. *ee*) faire héritier de *qch.* *ff*) faire à *qn* *gg*) insister; tenir ferme, *déf.*

*) oder Wenden, *Vandales* ou *Wendes*, Bewohner von Mecklenburg und Pommern, welche von den Vandalen im südlichen Deutschlande und von den heutigen Wenden Schlesiens und Böhmen verschieden sind.

auf

auf die Erbschaft *hh*), sondern ließ die Söhne im Genusse *ii*) ihrer Rechte. Diese, zum Regieren gleich unfähig, ergriffen die Waffen gegen einander, und kamen beyde ums Leben *kk*). Dann erst nahm Knud das Herzogthum in Besitz.

hh) n'élever aucune prétention à la succession. *ii*) en possession de *qch.* *kk*) périr; perdre la vie.

197.

Die beyden Freunde.

Demetrius und sein Freund Antiphilus, die sich beyde den Wissenschaften gewidmet hatten *a*), reiseten aus Griechenland nach *b*) Aegypten. Kaum waren sie dort angekommen, als Antiphilus krank wurde *d*). Demetrius ließ ihn unter den Händen eines Arztes und eines Bedienten, Syrus genannt, und verfolgte seine Reise den Nil hinauf *e*). Syrus gerieth indessen *f*) mit Räubern in Bekanntschaft, die ihm goldene und silberne, aus dem Tempel des Anubis gestohlene Gefässe *h*), wie auch *i*) die Bildsäule des Anubis *k*) selbst, in Verwahrung gaben *g*). Die Sache wurde entdeckt; man warf, wegen des Bedienten, Verdacht auf den Herrn *l*); und Antiphilus wurde nebst demselben und den Räubern in Verhaft genommen *m*). Man warf sie, an Händen und Füßen gefesselt *o*), in ein Gefängniß *n*). Vergebens versicherte *q*) Antiphilus im Verhöre *p*) die Richter, daß er unschuldig sey *r*), er blieb in Ketten. Einige Monathe lang überließ er sich der Traurigkeit in einem solchen Grade *s*), daß er zuletzt keine Speise mehr zu sich zu nehmen im Stande war; der Schlaf, der ohnedieß auf der harten und feuchten Erde nicht sanft seyn konnte, floh ihn *t*); kaum hergestellt, stand er auf dem Punkte, wieder in eine tödliche Krankheit zu verfallen, als Demetrius von seiner Reise zurück kam. So bald dieser erfahren hatte, was vorgegangen war, eilte er ins Gefängniß *u*), und brachte es durch Bitten und Flehen *v*) dahin, daß er zu dem Antiphilus gelassen wurde *w*). Er erkannte seinen Freund nicht mehr, so sehr hatten ihn der Kummer und das Elend entstellt, und er mußte ihn mit Nahmen rufen *x*), um ihn zu finden. Unter tausend Thränen *z*) umarmten sich endlich die beyden Getreuen *y*). Demetrius sprach dem Antiphilus Muth ein *aa*), und da er sah, daß seine Kleider zerrissen *bb*), und von der Feuchtigkeit ganz verdorben *cc*) waren, theilte er seinen Mantel mit ihm. Da er fast seine ganze Barschaft *dd*) auf seiner Reise verzehrt hatte, so faß-

a) se vouer à l'étude des belles lettres, *p. passé* veränd. 509. *b*) pour aller en ... *d*) tomber malade. *e*) en remontant le Nil. *f*) pendant ce temps-là... *g*) donner à garder. *h*) *le* vase. *i*) parmi lesquels se trouvoit. *k*) la statue du Dieu. *l*) soupçonner *qn.* à cause de *qn.* *m*) arrêté. *n*) un cachot. *o*) les fers aux pieds et aux mains. *p*) lors de (dans) l'interrogatoire. *q*) avoir beau assurer *qn.* de *qch.*; avoir beau protester de *qch.* *r*) de son innocence. *s*) se livrer tellement ... à *qch.* *t*) fuir des yeux de *qn. rel.* *u*) voler au cachot; à la prison. *v*) faire tant par ses instances. *w*) qu'on lui permit de voir *qn.* *x*) l'appeler par son nom. *y*) fidèles amis. *z*) verser des larmes. *aa*) encourager *qn.* *bb*) *p. prés.* von voir *qch.* déchiré. *cc*) gâté par *qch.*; *dd*) presque tout son argent.

te er den Entschluß, so wenig er auch der körperlichen Arbeit gewohnt war *ee*), durch dieses Mittel *ff*) seinem Freunde und sich Unterhalt zu verschaffen *gg*), und ließ sich, ungeachtet er einen schwächlichen Körper hatte *hh*), dazu gebrauchen *ii*), Lasten in die Schiffe zu tragen. So *kk*) ernährte er sich und den Antiphilus ziemlich lange, und verschaffte ihm *ll*) einige Bequemlichkeit *oo*) und Linderung. Allein jetzt starb einer von den Räubern, und man muthmaßte, daß er Gift genommen habe *pp*). Dem Demetrius wurde nun, wie jedem andern, der Zutritt in den Kerker untersagt. In diesen traurigen Umständen, die er als das größte Unglück ansah *qq*), wußte er kein anderes Mittel, zu seinem Freunde zu kommen *rr*), als sich als Mitschuldigen anzugeben *ss*), und so ward er zu Antiphilus geführt. Ganz überrascht, als er seinen Freund ebenfalls in Ketten *tt*) wieder sah, zerfloß dieser in Thränen über diese neue Probe *uu*) der Freundschaft und des Edelmuths *vv*). Sie weinten beyde voll Zärtlichkeit *ww*), und trösteten sich mit der Vorsehung, welcher sie vertrauten *xx*). So saßen sie schon lang *yy*) ohne Hoffnung der Befreyung, wund von den Fesseln *zz*) und abgezehrt von Gram *a*) und von der schlechten Nahrung *b*), die man ihnen reichte; endlich fand einer der Räuber Gelegenheit durch Scheidewasser, sich und alle Gefangenen aus den Ketten zu befreyen *c*), und mit ihnen aus dem Gefängnisse zu entkommen. Nur *d*) Demetrius und Antiphilus blieben zurück, und ließen dem Präfekte anzeigen, was vorgefallen war. Dieser, der nunmehr von ihrer Unschuld überzeugt war, lobte sie sehr *e*), beschenkte sie reichlich *f*), und ließ sie vergnügt in ihr Vaterland zurück kehren *g*).

ee) tout étranger que lui étoit le travail. *ff*) d'employer ce moyen. *gg*) gagner sa subsistance et celle de *qn.* *hh*) quoique d'une constitution très-foible. *ii*) se mettre à *qch.* *kk*) de cette manière. *ll*) à ce dernier. *oo*) quelque aisance. *pp*) *antér.* 392. *qq*) lui paroître le... *déf.* *rr*) voir *qn.* *ss*) se déclarer complice. *tt*) également chargé de fers. *uu*) à cette preuve. *vv*) la noblesse de ses sentiments; les sentiments généreux. *ww*) pleurer d'attendrissement. *xx*) par leur confiance dans la providence; les soins de la providence; les soins du ciel. *yy*) être depuis long-temps dans cet état, *rel.* *zz*) meurtris de leurs chaînes; les fers. *a*) maigri de chagrin. *b*) les aliments; la nourriture. *c*) rompre avec de l'eau forte ses chaînes et celles de *qn.* *d*) n'y avoir que... *e*) combler d'éloges. *f*) faire de riches présents. *g*) laisser retourner *qn.* plein de joie dans...

198.

Seltene Großmuth *).

Maan, Zaidah's Sohn, galt *a*) für den freygebigsten Mann, nicht nur seines Landes, sondern sogar des ganzen Morgenlandes; seine Freygebigkeit war so außerordentlich *b*), daß sie unter den Arabern zum Sprichworte wurde *c*). Dichter *d*), welche ihren Fürsten erheben *e*) wollten, begnügten sich, ihn mit Maan

*) générosité rare. *a*) passer, *rel.* *b*) si grande. *c*) passer en proverbe chez les... *d*) wegen des Artikels, 146. *e*) exalter.

zu vergleichen; sie glaubten ihm kein größeres Lob *f*) ertheilen zu können. Nach dem Tode des Kalifen Mervan wurde Maan genöthigt, sich zu verbergen, um der Rache des neuen Kalifen zu entgehen *g*), mit dessen Parthey er es nicht gehalten hatte *h*), und führte ein unstetes Leben *i*); aber ein Ereigniß, wo er Gelegenheit fand, demjenigen das Leben zu retten, der ihm das seinige rauben wollte *k*), verschaffte ihm *l*) die Gunst und die Wohlthaten des neuen Beherrschers. Der Kalife Almansor war in Gefahr *m*), von einer Rotte Aufrührer *o*), welche ihn unversehens überfallen hatten *p*), niedergehauen zu werden *n*); Maan sah, in welcher Gefahr der Fürst war *q*); er vergaß *r*), was seine eigene Rache von ihm forderte, brach mit einigen Dienern *s*) aus seinem verborgenen Aufenthalte hervor, fiel unvermuthet *t*) über die Aufrührer *u*) her, und griff sie mit solchem Nachdrucke an *v*), daß er den Monarchen dem sonst unvermeidlichen Tode entriß. Der Kalife beeilte sich, durch das Betragen Maan's gerührt, auf dessen Kopf er einen so hohen Preis gesetzt *w*) hatte, ihm seine Erkenntlichkeit dadurch zu bezeigen, daß er ihn zu den ersten Würden erhob; auch verlangte er von ihm *x*), daß er ihm seine Abentheuer erzählen solle *y*), weil *z*) ihn an einem Manne, der ihn so großmüthig vertheidigt hatte, alles interessiren müsse *aa*). Mein Fürst *bb*), sagte Maan zu ihm, seit der Erhebung deiner Familie auf den Thron, war mein Leben das Leben eines Flüchtlings, der das Racheschwert stets über seinem Haupt schweben sieht *cc*), und sich in Dunkelheit vergräbt *dd*), um seinen Streichen zu entgehen *ee*). Ich blieb lange Zeit im Hause eines meiner Freunde zu Basrah verborgen. Als ich mich in dieser Stadt nicht sicher glaubte, verließ ich sie gegen Abend, und nahm, unter dem Schutz *ff*) einer Verkleidung, den Weg nach der Wüste. Ich war allen Wachen entgangen *ee*), und glaubte, ich sey nun außer Gefahr *gg*), erkannt zu werden, als plötzlich ein Mann von ziemlich schlechtem Aussehen *hh*) meinem Kameele in den Zügel fiel *ii*), und mich fragte, ob ich nicht derjenige sey *kk*), den der Kalife überall suchen lasse *ll*), und dessen Entdeckung das Glück seines Angebers machen solle? „Nein," antwortete ich. „Was? du bist nicht Maan?" Ich war außer Fassung gebracht *oo*): nahm eines meiner Klei-

f) éloge. *g*) éviter le ressentiment; se dérober à la vengeance. *h*) n'avoir pas épousé (embrassé) les intérêts de *qn*. *i*) être réduit à mener une vie errante. *k*) en vouloir à la sienne. *l*) *déf.* von acquérir, *ir.* *m*) aller, *rel.* *n*) périr sous les coups de *qn*. *o*) une troupe de séditieux. *p*) surprendre *qn*. *q*) voir le danger qui menace *qn*.; *prés.* statt des *déf.* 361. *r*) *id.* *s*) accompagné (suivi) de ... domestiques. *t*) inopinément. *u*) factieux. *v*) charger avec tant de vigueur. *w*) mettre la tête de *qn*. à un très-haut prix. *x*) vouloir même. *y*) faire le récit de *qch*. *z*) persuadé que. *aa*) kein *subj.* *bb*) Seigneur. *cc*) voir sans cesse le glaive de la vengeance levé sur ... *p. prés.* *dd*) s'enfermer. *ee*) éviter *qch*. *ff*) à la faveur. *gg*) se croire hors de danger. *hh*) la mine. *ii*) saisir la bride de ... *kk*) *rel.* 392. *ll*) *id.* nicht laisser, 493. 6.)

nodien; und sagte zu ihm, indem ich es ihm hinboth: „Nimm diese schwache Belohnung für den Dienst, den du „mir thun kannst, wenn *pp)* du meine Flucht durch dein „Stillschweigen begünstigst. Werden die Zeiten *qq)* für mich „günstiger *rr)*, so soll mein Vermögen das deinige seyn." Dieser Mensch betrachtete das Kleinod, was es werth seyn möchte *ss)*, und sagte zu mir: „Ich habe eine Frage an dich „zu thun, ich bitte dich, mir aufrichtig zu antworten. Bist „du nie in dem Falle gewesen *tt)*, dein ganzes Vermögen „auf einmal zu verschenken; denn ich weiß, daß du für „sehr freygebig bekannt bist *uu)*. „Nein." — Hast du auch „niemals die Hälfte weggegeben?" — „Nein." Indem er auf diese Art stufenweise zum dritten, vierten und bis zum zehenten Theil herabstieg *vv)*, sagte ich endlich aus Schaam *ww)*, daß ich wohl den zehenten Theil weggeschenkt haben könnte. „Nun gut," erwiederte er, damit du siehst *xx)*, daß es „Leute giebt, die noch freygebiger sind *yy)*, als du, so „schenke ich, ein gemeiner Fußgänger, der monathlich nur „zwey Thaler Sold bezieht, dir dieses Kleinod, das mehr „als tausend Goldstücke werth ist *a)*." Mit diesen Worten *b)* warf er mir *c)* das Kleinod hin und verschwand *c)*. Durch diese edle Handlung überrascht *d)*, eilte ich ihm nach *c)*, und beschwor ihn *c)*, zu halten. „Nein," schrie ich, „tausendmal „lieber will ich *e)* entdeckt werden, und den Kopf verlieren, „als durch ein so edelmüthiges Betragen besiegt werden. Groß- „müthiger Mann *f)*, entweder folge ich dir, oder du mußt *g)* „den Zoll meines Danks annehmen." Bey diesen Worten wandte er sich gegen mich um, fiel mir um den Hals, und sagte: „du wolltest also, daß man mich für einen Straßen- „räuber ansehe *h)*? Nein, ich werde dein Geschenk nicht annehmen, denn ich könnte es in meinem ganzen Leben nicht erwiedern *i)*." Hierauf trennten wir uns. Almansorn machte diese Erzählung so viel Vergnügen, daß er diesen großmüthigen Soldaten in seinem ganzen weiten Reiche aufsuchen ließ, um seine Tugend zu krönen. Allein alles Nachforschen war unnütz; und diese erhabene Handlung wurde in allen muselmännischen Provinzen öffentlich bekannt gemacht *k)*, ohne daß derjenige, welcher sie gethan hatte *l)*, es seiner würdig hielt *m)*, sich zu entdecken.

oo) être déconcerté, *déf.* *pp)* en... *p. prés.* von favoriser. *qq)* si les circonstances; les évènements; la fortune. *rr)* être... plus favorables à *qn.* *ss)* considérer la valeur du joyau. *tt)* ne vous est-il jamais arrivé. *uu)* passer pour *qch.* *vv)* *p. prés.* von descendre ainsi par dégrés au tiers, *ww)* la honte fait dire à *qn.* *déf.* *xx)* afin que... *subj. prés.* von savoir, *ir.* *yy)* 352. *a)* de la valeur de plus de...; *b)* en achevant ces mots. *c)* *prés.* 361. *d)* surpris d'un trait si noble; un procédé si généreux; une conduite si magnanime. *e)* préferer... wegen des folgenden Zeitworts, 499. 1) *f)* ame magnanime. *g)* *futur* von recevoir *un* tribut. *h)* vouloir faire passer *qn.* pour un voleur de grands chemins. *i)* le reconnoître. *k)* être publié. *l)* *antér. p. passé.* veränd. 509. *m)* daigner, *subj. imp.* 389. 7) und 393. 3) wegen des folgenden Zeitworts, 499. 1.)

199.
Edelmüthige Hülfe *).

Herr *a*) Richardson, Capitän eines englischen Kauffahrtey-schiffes *b*), wurde nahe bey *d*) Danzig von einem wütenden Sturme überfallen *c*), und kämpfte *e*) die ganze Nacht gegen die Gewalt der Wellen *f*) und Winde. Obgleich seine Segel und Taue zerrissen *g*) waren, manövrirte er doch mit solcher Geschicklichkeit und Thätigkeit *h*), daß er mit Anbruch des Tages in den Hafen einlief *i*). Kaum war er angelangt *k*), als er den Capitän eines vor Anker liegenden Schiffes bath *l*), sechzehn Personen, welche er auf dem Verdecke *o*) eines Danziger *p*) Schiffs in der größten Gefahr gesehen hatte *n*), zu Hülfe zu eilen *m*). Als dieser antwortete *q*), daß er sich nicht selbst in Lebensgefahr begeben wolle *r*), sagte der Engländer zu ihm: **nun wohlan, da die Gefahr Sie abschreckt, so will ich ihr trotzen** *t*), **so ermüdet ich auch bin** *s*). **Ich bitte Sie nur um** *u*) **Ihre Leute, weil die meinigen durch Arbeiten und Wachen äußerst abgemattet sind** *v*). Aber auch dieses wurde ihm abgeschlagen *w*); ja, man verweigerte ihm so gar eine *x*) Schaluppe. Unwillig bestieg Herr Richardson sein Schiff wieder *y*), und sagte zu seinen Matrosen: **Engländer, ich finde hier nichts als feige und unmenschliche Seelen; wir wollen ihnen nicht gleichen** *x*); **laßt uns den unglücklichen Danzigern zu Hülfe eilen** z). Als die ganze Mannschaft *aa*) durch lauten Beyfall *bb*) geantwortet hatte, lief die Schaluppe aus *cc*), und die Engländer, der Wuth der Wellen trotzend *dd*), waren so glücklich *ee*), den sechzehn Personen des gescheiterten *ff*) Schiffes das Leben zu retten; was sie, weil ihre Schaluppe sehr klein war *hh*), nur auf drey Gänge *gg*) bewerkstelligen konnten. Nur eine Frau starb *ii*) den andern Tag *kk*) an dem Schrecken *ll*), von welchem sie ergriffen worden war *oo*), als sie sich in Todesgefahr sah *pp*). Der König von Polen, welchem diese Handlung berichtet wurde, gab seinem Generalkommissarius zu Danzig *rr*) den Auftrag *qq*), dem Retter *uu*) von sech-

*) secours généreux. *a*) Lord. *b*) vaisseau marchand... *c*) être assailli d'une tempête furieuse. *d*) près de. *e*) lutter. *f*) la violence des flotes; (des vagues) *g*) les voiles déchirées et les cordages rompus. *h*) l'intelligence. (l'habilité) et l'activité. *i*) gagner le port à... *k*) arriver. *l*) aller prier *qn.* *m*) aller porter du secours à *qn.* *n*) *p. passé*, veränd. 500. *o*) tillac. *p*) Dantzikois. *q*) *p.* der *part.* *r*) *rel.* 392. *s*) quelque fatigué que... *subj.* 389. 8) *t*) *fr.* von aller le braver. *u*) donner seulement *qch.* à *qn.* *v*) les miens sont excédés *de qch.* *w*) mais cette demande... *déf.* von lui être réfusée. *x*) ne vouloir pas même lui donner *qch. qn.* *y*) indigné, regagne *qch.* *) montrer (faire voir) qu'on ne ressemble pas à *qn.* *z*) voler au secours; se hâter de porter du secours à *qn.* *aa*) l'équipage. *bb*) des acclamations. *cc*) *qch.* est mis en mer, *déf.* *dd*) *p. prés.* von affronter. *ee*) assez heureux *pour qch.* *ff*) naufragé. *gg*) en trois voyages; en trois fois. *hh*) vu la petitesse de *qch.* *ii*) n'y avoir que *qn.*... *déf*, *kk*) le lendemain, nicht *l'autre jour.* *ll*) du saisissement. *oo*) éprouver *qch.*; être saisi de... *pp*) *p. prés.* von se voir en danger, (près de) périr. *qq*) charger *qn.* *rr*) résidant à...

zehn seiner Unterthanen in seinem Nahmen *tt*) eine goldene Denkmünze *vv*) zu überreichen *ss*), mit dem Bilde seiner Majestät auf der Vorderseite *ww*), und einem Kranze von Lorbeern und Myrthen auf der Rückseite *xx*). Diese Denkmünze *yy*) wurde Herrn Richardson in Gegenwart des Magistrats von Danzig, der meistens dort wohnhaften Engländer *zz*) und mehrerer Fremden, überreicht, die sich alle beeiferten *a*), ihm die verdienten *c*) Lobsprüche zu ertheilen *b*).

ss) remettre. *tt*) de sa part. *uu*) le libérateur. *vv*) la médaille. *ww*) représentant d'un côté le portrait *de qn*. *xx*) sur le revers; et de l'autre. *yy*) elle ... *déf.* von être remis à *qn*. *zz*) y être domicilé, *rel.* *a*) s'empresser tous. *b*) donner les éloges. *c*) *rel.* von mériter; qu'il....

200.

Man sucht oft in der Ferne, was man in der Nähe hat *).

August von Sachsen *a*), erster König von Polen dieses Nahmens *b*), hatte eine besondere Zuneigung zu *c*) seinem Leibchirurgus *d*) Weisse *e*), aus Hall in Schwaben. Dieser hatte fünf Jahre lang auf königliche Kosten auswärtige Spitäler besucht *f*); und der berühmte französische Wundarzt Petit war vornehmlich sein Lehrer gewesen. Als er endlich an den Hof seines Herrn zurück kam *g*), fand er den Monarchen geneigt gegen sich *h*), aber auch an den übrigen Leibärzten so kräftige Gegner *i*), daß er nur selten mit seinen Vorschlägen gehört wurde *k*). Schon lange belästigte den König ein kleiner Schaden an einer Zehe *l*), der durch Vernachlässigung *m*) immer bösartiger ward *n*), so daß sich endlich der Brand *o*) daran zu zeigen *p*) anfieng. Die Leibärzte hielten eine gemeinschaftliche Berathschlagung *q*), und Weisse, welcher derselben beywohnte, stimmte *r*) auf die schleunigste Hülfe *s*) durch Ablösung der Zehe *t*); aber die Aerzte waren anderer Meinung *u*), und seine Gründe wurden durch Stimmenmehrheit verworfen, ohne widerlegt *v*) zu werden. Man beschloß, den berühmten Petit so schnell als möglich nach Bialystock zu berufen *w*), einem *x*) Gute *y*) des Fürsten Czartorinsky, wo der König sich gerade damahls aufhielt. — Die weite Entfernung *z*) verursachte nothwendig einen sehr langen Verzug *aa*); und der treue, seinen König liebende *bb*), Wundarzt war in seinem Herzen fest überzeugt *cc*), daß das Leben seines Herrn *dd*) durch diese Maaßregel, in die

*) l'on cherche souvent au loin ce qu'on a sous la main. *a*) Auguste de Saxe. *b*) premier du nom, roi de Pologne. *c*) aimer particulièrement *qn*. *d*) chirurgien ordinaire. *e*) nommé Weisse. *f*) fréquenter. *g*) enfin de retour à la .... *h*) disposé en sa faveur. *i*) *un rival* si puissant dans les autres .., *k*) les avis de *qn*. être rarement écoutés, *rel.* *l*) *qn*. souffroit ... à un doigt du pied. *m*) il négligea le mal. *n*) empirer chaque jour. *o*) la gangrène; inflammation. *p*) s'y montrer. *q*) y avoir une consultation de médecins, *déf.* *r*) être d'avis, *déf.* *s*) apporter au mal le plus prompt remède. *t*) en ... *p. prés.* von couper le doigt. *u*) être d'une opinion contraire. *v*) réfuté. *w*) faire venir le plus promptement possible *qn*. *x*) weg zu l. 145. *y*) la terre. *z*) la grande distance. *aa*) le délai, le retard. *bb*) *rel.* von aimer *qn*. *cc*) intimement. *dd*) le Roi.

äußerste Gefahr gerathen müße. Er war einige Stunden lang in den peinlichsten Zweifeln *ee*); endlich entschloß er sich zu einer That *ff*), die, bey der lautersten Absicht, die gefährlichsten Folgen für ihn haben konnte. Er wachte in der nächsten Nacht *gg*) allein mit einem treuen *hh*) Kammerdiener beym Könige; ein ihm heimlich eingegebenes Schlafpulver *ii*) sollte seinen Schlaf verstärken *kk*). Kaum sah Weisse Augusten schlummern *ll*), als er seine Instrumente hervorhohlte *oo*), die Thür des Gemachs inwendig *pp*) verschloß, und dem Bette sich näherte. Dem erstaunten Kammerdiener, der nicht wußte, was alle diese Zurüstungen bedeuteten, wurde zu schweigen befohlen *qq*). Weisse ergriff den schadhaften *rr*) Fuß, legte ihn auf einen am Bette stehenden Stuhl, und versicherte den König, der ein wenig wach wurde *ss*), und sich über die ungelegene Zeit des Verbands beschwerte *tt*), er könne ruhig fortschlafen, er werde alle mögliche Behutsamkeit anwenden *uu*), ihn nicht weiter zu stören *vv*). August beruhigte sich wieder *ww*), und sein Wundarzt ließ ihn unangerührt liegen *xx*), bis er ihn im festesten Schlafe glaubte; dann aber lößte *zz*) er schnell mit eben so viel Geschicklichkeit *a*) als Muth die Zehe ab. Der Monarch erwachte durch den Schmerz von neuem *b*), aber auch dießmahl besänftigte ihn Weisse wieder *c*), indem er vorgab *d*), er habe ihn nur an der Haut mit der Heftnadel geritzt *e*), und der auf die Wunde gegossene Balsam *f*) schmerze ihn so *g*). Die Kraft *h*) des Pulvers brachte den König bald wieder in Schlaf *i*). — So ging die Nacht hin, und August war weit entfernt, auf die wahre Ursache des heftigen Schmerzens zu verfallen, welchen er empfand. Indeß drang er doch auf einen frischen Verband *k*), und befahl seinem Kammerdiener, ihm einen Hohlspiegel hinzustellen *l*), worin er seinen Fuß sehen könnte. — Man kann sich leicht die Unruhe *m*) des Wundarztes, und das Erstaunen des Königs vorstellen, als er beym ersten Blicke seine Zehe vermißte *n*). **Wer hat das gethan?** rief er in einem Tone aus, welcher den Herzhaftesten zu erschüttern *o*) im Stande war. „**Ich, Ew. Majestät** *p*),“ antwortete Weisse, und zog, seiner guten Sache ge-

ee) l'incertitude (le doute) le plus cruel. *ff*) se résoudre à une action. *gg*) la nuit suivante. *hh*) de confiance. *ii*) une poudre donnée secrètement; en secret. *kk*) devoir rendre le sommeil du prince plus profond, *rel.* *ll*) assoupi. *oo*) tirer... *pp*) en dedans. *qq*) *qn.* surpris et ignorant ce que signifioient..., eut ordre de se taire. *rr*) souffrant. *ss*) s'éveiller un peu, *rel.* *tt*) se plaindre du temps que l'on prenoit pour panser sa plaie. *uu*) et qu'... *cond.* von prendre.. les précautions possibles. *vv*) troubler. *ww*) s'appaiser. *xx*) sans le toucher. *zz*) couper promptement *qch.* *a*) la dextérité. *b*) être éveillé de nouveau par *qch.* *c*) le calmer encore. *d*) en... *p. prés.* von lui faire croire. *e*) effleurer (érafler) un peu la peau avec l'aiguille. *f*) et que c'étoit le baume qu'il avoit mis sur la plaie. *g*) lui causer de la douleur; lui faire éprouver le mal. *h*) la vertu. *i*) rendre le sommeil à *qn.* *k*) insiste pour un nouveau pansement. *l*) placer un miroir concave. *m*) l'inquiétude. *n*) ne plus voir *qch.*, *déf.* *o*) déconcerter l'homme le plus hardi. *p*) c'est moi, Sire.

wiß *qq*), die abgelößte Zehe aus der Tasche *rr*): Hier ist sie." „Und wie hast du das ohne mein Wissen und Wollen *tt*) wagen können *ss*)?

„Verzeihen Ew. Majestät *uu*), daß ich, da ich Sie in der augenscheinlichsten Todesgefahr sah *vv*), alles wagte *ww*), um Ihr theures Leben zu erhalten *xx*). Hätte man, um den Schnitt vorzunehmen, nach dem Willen der Leibärzte *yy*), Petits Ankunft erwartet zz), so hätte gewiß ein tödlicher Brand den ganzen Fuß eingenommen *a*), und menschliche Rettung wäre unmöglich gewesen *b*)." „Und gab es kein anderes Mittel als den Schnitt *c*)?" — „Keines, Sire! Das wird Petit bezeugen *d*), und auch ich bürge mit meinem Kopfe dafür *e*)." „Und wer war beym Abnehmen zugegen *f*)?" fuhr der Monarch in einem Tone fort, der schon gelinder zu werden *g*) anfing. „Niemand als ich, und dieser Ihr *h*) Kam„merdiener." Gut! so beobachtet beyde bis auf weitern Befehl *k*) das tiefste Stillschweigen *i*)! Und du," sagte er zu Weisse, indem er seine Tabacksdose hervorzog, den Taback ausschüttete *l*), und die abgeschnittene Zehe hineinlegte, „du behalte indessen dieß *m*) zum Andenken." Ungefähr zwölf Tage nachher kam Petit an. Er wurde zu einem Consilio Medico *n*) berufen, und man legte ihm den ganzen Zustand der Sache vor *o*), wie er zur Zeit war *p*), als man nach ihm sandte *q*), und wie man, sonderbar genug, ihn noch jetzt glaubte *r*). Voll Erstaunen *s*) rief er aus, daß bloß ein Wunder *t*) den Monarchen bis jetzt habe erhalten können *v*); daß er sich höchlich wundere, wie man *u*) in einem so wenig Aufschub vertragenden Falle *x*), sich nach so weit hergeholtem Rathe habe umsehen können *w*), und daß kein Mittel *y*), außer dem schleunigsten Schnitte übrig sey. — Man wird leicht erachten, wie beschämt die Gegner des Leibchirurgus niederblickten z); aber ihre Beschämung *aa*)

qq) sur *d'une* cause. *rr*) tirer de sa poche le doigt coupé. *ss*) oser faire *qch.* à l'insu *de qn.* *tt*) et contre la volonté. *uu*) *qn.* me pardonnera. *vv*) si la voyant dans le danger le plus évident; dans le plus grand danger. *ww*) tout hasarder; tout oser, *indéf.* *xx*) conserver ses jours. *yy*) si l'on avoit agi d'après la volonté des médecins. *zz*) et que pour couper le doigt, (pour faire l'amputation) l'on eût attendu.... *a*) gagner. *b*) ne rester plus de secours humain. *c*) n'y avoir pas d'autre moyen que l'amputation, *rel.* *d*) en convenir. *e*) oser en répondre sur sa tête. *f*) être présent à l'opération. *g*) s'adoucir. *h*) de Votre Majesté. *i*) garder ... le plus grand silence. *k*) nouvel ordre. *l*) jeter. *m*) garder cela en attendant. *n*) à une consultation; une assemblée; un conseil de tous les médecins. *o*) exposer, détailler toutes les circonstances du mal. *p*) telles qu'elles étoient. *q*) envoyer chercher *qn.* *r*) et telles qu'on.. (*rel.* von croire) assez singulièrement qu'elles étoient encore. *s*) Petit surpris. *t*) falloir un prodige. *u*) pour avoir conservé *qn.* jusqu'à ce moment. *v*) s'étonner extrêmement. *w*) *subj.* von s'être décidé à chercher si loin un conseil. *x*) un cas qui.., *rel.* von souffrir si peu de délai. *y*) ajouter qu'il n'y avoit d'autre remède, *déf.* *z*) combien *qn.* fut confus. *aa*) leur trouble.

ward zur Bestürzung, als dieser die Dose heraus zog, sich Petit näherte, und zu ihm sagte: — Ein Mittel *bb*), das ich bereits gewagt habe *cc*)! Hier ist die schadhafte Zehe mit allen Merkmahlen *dd*) eines unheilbaren Brandes *ee*).

Die Lobeserhebungen *ff*) des französischen Wundarztes, seine wiederhohlte Aeußerung *gg*), daß seine Majestät sich bereits in den besten Umständen befänden *hh*), und seines Raths nicht weiter bedürften, bestätigten *ii*) das Verdienst des getreuen Wundarztes, und sein König *kk*) belohnte ihn nachher großmüthig.

bb) c'est aussi ce. *cc*) employer; oser employer. *dd*) tous les indices; les signes. *ee*) d'une gangrène incurable. *ff*) les éloges. *gg*) un aveu réitéré. *hh*) se trouver dans le meilleur état possible. *ii*) confirmer. *kk*) et le Prince.

201.

Glücklich ausgeführte Spitzbubenstreiche.

1) Ein Spitzbube, welcher *a*) in der Oper war, bemerkte, daß die Königinn den Blick auf die Armbänder einer Dame geheftet hatte *b*), welche sich in einer Loge, gerade gegen über von ihr, befand. Er stand sogleich auf, ging zu *c*) der Dame hin, und sagte zu ihr, die Königinn wünsche eines ihrer Armbänder zu sehen. Die Dame glaubte wirklich, dieser Mann sey von der Königinn geschickt *d*), und übergab ihm das eine ohne Bedenken *e*). Da einige Tage vergingen, ohne daß (der Dame) das Armband wieder zukam, ließ sie die Königinn bitten, sie möchte es ihr zurück schicken. Aber wie groß war ihr Erstaunen, als die Königinn ihr antworten ließ, sie wisse nicht, was sie wolle *f*), sie habe kein Armband gesehen. Die Dame merkte nun wohl *g*), was man ihr für einen Streich gespielt habe; sie suchte sich zu trösten, indem sie sagte, sie habe ja noch das eine Armband, und könne sich leicht wieder ein anderes dazu machen lassen. Die Erzählung der Dame *h*) von ihrem Unglücke kam dem Spitzbuben zu Ohren, er erfuhr so die Antwort der Königinn, und benutzte die Unbesonnenheit *i*) der Dame. Er begab sich, als Polizey-Officier verkleidet *k*), zu ihr, und sagte ihr, die Königinn habe Nachsuchungen wegen ihres Armbandes anstellen lassen *l*), und der Dieb sey glücklich eingezogen *m*) worden. Er setzte hinzu, man müsse jetzt nur noch das bey ihm angetroffene Armband mit demjenigen vergleichen, das die gnädige Frau noch habe, und bath sie, es ihm auf einen Augenblick anzuvertrauen. Die Dame, sehr erfreut über die Nachricht *n*), daß ihr Armband wieder gefunden sey *o*), übergab ihm voll Vertrauen das, welches sie noch hatte. Der Dieb verschwand, und war auf diese Art im Besitze *p*) von ein Paar kostbaren Armbändern.

a) *p. prés.* *b*) avoir les yeux fixés sur. *c*) se rendre près de *qn.* (aller dire à *qn.*) *d*) venir de la part de *qn.* *e*) sans difficulté. *f*) ce qu'elle vouloit dire. *g*) se douter. *h*) que fit la dame. *i*) indiscrétion. *k*) déguisé en. *l*) faire faire des recherches. *m*) arrêté. *n*) d'apprendre. *o*) *rel.* 492. 1) *p*) possesseur.

2) Als sich eben dieser Spitzbube in einer Kirche befand, sah er, daß eine Dame eine prächtige goldene Dose aus der *a*) Tasche

a) 52.

zog. Er stellte sich *b*) geschwind hinter sie, und stahl *c*) sie ihr, so bald sie sie wieder in die Tasche gesteckt hatte, ganz sachte *d*) heraus. Kaum hatte er seinen Griff gethan, als die Dame schnupfen *e*) wollte, und ihre Dose suchte. Sehr erstaunt, sie nicht zu finden, rief sie ziemlich laut: „Wo ist denn meine Dose hingekommen *f*)? „Ach Gott, sollte *g*) man sie mir gestohlen haben?“ Der Dieb, welcher noch nicht Zeit gehabt hatte, zu entwischen *h*), sagte zu ihr in einem Tone, der sie glauben machen mußte *i*), er sey unschuldig: „Madame, es ist unmöglich, daß man sie Ihnen gestohlen hat; „ich habe niemand gesehen, der sich Ihnen genähert hätte; suchen „Sie noch einmahl, Sie werden sie gewiß finden.“ Die Dame suchte, aber vergebens. Sie war weit entfernt, Verdacht auf den Spitzbuben zu haben *k*), welchen sie für einen reichen Herrn hielt. „Wie unglücklich bin ich!“ rief sie aus, „daß ich um eine so schöne „Dose komme *l*). Ey, hat man mir nicht auch meine Uhr genom„men? Himmel! Doch nein! Ich habe sie zum Glücke auf meinem „Kamine liegen lassen“ — „Ich nehme sehr großen Antheil *m*) „an Ihrem Unglücke,“ sagte der Spitzbube mit einer wichtigen Miene zu ihr; „aber lassen Sie sich's nicht leid seyn; ich habe „Freunde unter *n*) den obersten Polizeybeamten; ich will sie auf der „Stelle von dem Zufalle *o*), der Ihnen begegnet ist, benachrich„tigen; bald werden Befehle an alle Goldarbeiter gegeben seyn, „und der Dieb, der ihre Dose gestohlen hat, wird zuverläßig ent„deckt werden. Haben Sie die Gnade *p*), Madame,“ setzte er hinzu, „mir Ihren Nahmen und Ihre Wohnung zu sagen, damit *q*) „ich Ihnen wieder Nachricht davon bringen kann.“ Die Dame dankte ihm unendlich, und sagte ihm, was er wissen wollte.

b) se placer. *c*) enlever. *d*) subtilement. *e*) prendre du tabac. *f*) que devenir. *g*) *cond.* von avoir. *h*) s'échapper, s'évader. *i*) propre à lui faire croire. *k*) soupçonner. *l*) perdre. *m*) être sensible à *qch.*, prendre part à *qch.* *n*) parmi. *o*) aventure. *p*) daigner; avoir la bonté. *q*) afin que mit dem *subj.* 488. 7)

3) Der Spitzbube blieb nicht bey diesem Meisterstreiche stehen *a*). Der listigste Theil *b*) seiner Rolle war noch zu spielen. Er ging mit *c*) sehr geschäftiger Miene aus der Kirche, und geradezu *d*) in das Haus der Dame; er schlich *e*) bis in ihr Zimmer, und sagte zu der Kammerjungfer, die gnädige Frau schicke ihn *f*), sie habe *g*) ihn gebethen, im Vorbeygehen die Uhr zu hohlen *h*), die sie auf dem Kamine habe liegen lassen. Die Kammerjungfer, welche den dienstfertigen Herrn *i*) nicht kannte, hatte nicht Lust *k*), ihm die Uhr zu geben. Da der Spitzbube sah, daß sie Bedenken trug, sagte er zu ihr: „Ich sehe wohl, Mademoiselle, daß Sie den Baron von N. „nicht kennen. Die gnädige Frau hatte doch *m*) vorausgesehen, „daß Sie Anstand nehmen *n*) würden, mir ihre Uhr zu übergeben,

a) s'en tenir à un coup de maître. *b*) le plus fin. *c*) d'un air bien empressé. *d*) directement. *e*) se glisser, s'introduire. *f*) venir de la part de *qn.* *g*) qui l'a prie... *h*) prendre. *i*) complaisant personnage. *k*) n'être pas d'avis de, n'être pas disposé à... *l*) soupçonner. *m*) bien. *n*) faire difficulté, avoir peine.

„ohne mich zu kennen. Ich werde also Gebrauch von dem Pfan„de machen, welches sie mir anvertraut hat, um Ihnen zu zeigen *o*), „daß Sie mir trauen können. Kennen *p*) Sie diese Dose? Die „gnädige Frau hat sie mir gegeben, auf den Fall, daß Sie Schwie„rigkeiten machen sollten, ihr die Uhr durch einen Unbekannten zu „schicken.“ Mehr bedurfte es nicht *q*), um allen Zweifel wegzuräumen *r*); und der Dieb ging mit der Uhr und der Dose sehr vergnügt davon. Einige Minuten nachher kam die Dame nach Hause, und als sie den Unfall mit ihrer Dose erzählen wollte, erfuhr sie mit noch größerem Erstaunen die Geschichte von ihrer Uhr.

o) prouver. *p*) reconnoître. *q*) n'en falloir pas plus; davantage. *r*) lever.

4) In gewissen Dörfern haben *a*) die Bauern noch den Gebrauch, wenn sie ein Schwein schlachten, ihren Freunden dieses Fest durch Ueberschickung einiger Stücke Fleisch anzukündigen *b*). Ein Bauer hatte so viele Geschenke dieser Art *c*) bekommen, daß das Schwein, welches er geschlachtet hatte, nicht hinreichte, sie zu erwiedern *d*). In seiner Verlegenheit suchte *e*) er einen seiner Freunde auf, und sagte zu ihm: „Gevatter *f*), ich habe mein „Schwein stechen lassen *g*); ob es gleich nicht klein ist *h*), so wür„de es doch nicht hinreichen, wenn ich allen denen wieder Geschenke „schicken *i*) wollte, von denen ich welche bekommen habe. Ich bit„te euch, gebt mir einen Rath.“ — „Ich sehe keinen bessern Aus„weg *k*),“ sagte sein Freund zu ihm, nachdem er sich einen Augenblick besonnen *l*) hatte, „als daß ihr morgen, wenn *m*) ihr auf„steht, sagt, man habe es euch in der Nacht gestohlen.“ Der Bauer fand den Rath vortrefflich, und versprach, ihn zu befolgen. Der Rathgeber hingegen machte sich die Nacht zu Nutze, um das Schwein wirklich zu stehlen. Das Erstaunen und die Bestürzung des Bauers, der es den andern Tag nicht mehr fand, läßt sich *o*) leichter denken als beschreiben. Er ging *p*) ganz erschrocken aus dem Hause, und der erste, der ihm begegnete, war gerade derjenige, welcher ihm den Streich *q*) gespielt hatte. „Gevatter,“ sagte er zu ihm, mit einer Stimme, welche seine Bestürzung ausdrückter *r*), „man hat mir das Schwein gestohlen, das ich gestern schlach„ten ließ.“ — „Recht,“ sagte der listige Nachbar zu ihm, „so „müßt ihr zu allen sagen, die euch begegnen.“ — „Aber es ist „keine Erdichtung *t*), man hat mir's wirklich *u*) gestohlen. — So „ist's recht,“ antwortete ihm dieser; „fahrt in diesem Tone fort, „so wird euch jedermann glauben.“ Der betrogene Bauer fing an zu fluchen *v*) und zu schreien, er scherze nicht *w*); aber je mehr er sich ereiferte *x*), desto mehr lobte ihn der andere, daß er in der That seine Rolle vortrefflich spiele, und sagte, das sey die wahre

a) être dans l'usage. *b*) annoncer. *c*) de cette nature. *d*) user de reciprocité. *e*) aller trouver. *f*) Compère. *g*) faire (nicht *laisser*) tuer S. 322. 6.) *h*) *subj.* nach quoique. S. 373. 7) *i*) rendre des présents. *k*) rien de mieux. *l*) réfléchir. *m*) quand mit dem futur. *n*) ne pas manquer de. *o*) se concevoir mieux qu'on ne peut le peindre. *p*) *prés.* statt des *déf.* 461. *q*) le tour. *r*) marquer. *s*) en effet. *t*) une feinte. *u*) réellement. *v*) jurer. *w*) *rel.* 492, 1) *x*) s'emportoit.

Art, wie man es angreifen y) müsse, um sich der Verbindlichkeit zu überheben z), denjenigen Gegengeschenke zu machen, von denen man welche bekommen habe.

y) s'y prendre. z) se dispenser....

5) Ein Gaudieb, der sich ein Paar Stiefel verschaffen wollte, woran es ihm fehlte, begab sich zu einem Schuhmacher, und fragte ihn, ob er ihm bis den andern Tag um sieben Uhr ein Paar Stiefel machen könnte. Der Schuhmacher versprach es ihm. Von hier aus gieng er zu einem andern Schuhmacher, bestellte gleichfalls ein Paar, und verlangte sie unfehlbar bis auf den andern Tag um neun Uhr. Der erste Schuhmacher fand sich den andern Morgen um sieben Uhr richtig mit den Stiefeln ein. Der Gaudieb zog einen an, der ihm ganz recht war; aber der andere drückte ihn, wie er sagte, ein wenig, weil er einmahl den Fuß gebrochen habe. Er hatte vergessen, dem Schuhmacher zu sagen, daß er diesen Stiefel ein wenig weiter machen solle, damit er gern hinein ginge. „Aber das ist eine Kleinigkeit," fügte er hinzu; spannt „ihn ein wenig über den Leisten, und bringt ihn mir auf den Mittag wieder. Diesen da, der mir vollkommen recht ist, will ich „hier behalten." Ungefähr zwey Stunden hernach kam der andere Schuhmacher ebenfalls mit seinen Stiefeln. Damit gieng es, wie mit den andern. Der eine war ganz recht, diesen behielt er, den andern nahm der Schuhmacher wieder mit fort, und versprach, ihn gegen Mittag wieder zu bringen. Der Gaudieb zog nun beyde Stiefeln an, und verschwand. Die beyden Schuhmacher fanden sich um Mittag wieder ein, jeder mit seinem Stiefel. Ihre Verwunderung war gleich groß „Durch welchen Zufall treffen wir hier „zusammen," schienen sich beyde zu fragen? Bald erzählten sie einander die Sache, und sagten, über die List des Gaudiebs lachend, „das ist eine Witzigung für die Zukunft." Doch schämten sie sich, jeder mit einem Stiefel wieder nach Hause zu gehen. „Wir wollen „sehen," sagten sie, „wer beyde haben soll." Sie loßten darum, und gingen fort, der eine mit beyden Stiefeln, der andere den Spitzbuben verwünschend, der ihn betrogen hatte.

202.

2) Das Vergnügen, Menschen zu beglücken.

Der Herzog von Montmorenci, welcher mit den größten körperlichen Vorzügen die edelsten und großmüthigsten Gesinnungen verband, setzte sein ganzes Vergnügen darein, Menschen glücklich zu machen, und jeder Tag war mit einigen Wohlthaten bezeichnet. Eines Tages sprach er auf einem Spaziergange mit einigen Freunden über die verschiedenen Stände, und über das, was das Leben glücklich machen könne. Einer von denjenigen, welche ihn begleiteten, behauptete mit Recht, daß der Mensch in niedrigem Stande, in den beschränktesten Lagen, wo er uns bedauernswürdig scheint, oft glücklicher sey, als die Großen, mitten unter ihren Reichthümern und ihrer Pracht; als der Herzog, welcher vier

Ackerleute erblickte, die im Schatten eines Gebüsches ihr Mittagessen verzehrten, vorschlug, diese Frage durch sie auflösen zu lassen. Man gieng auf sie zu, und der Herzog, welcher sie anredete, fragte sie, ob sie glücklich seyen? Drey dieser Bauern antworteten, einige Morgen Ackers, welche sie von ihren Vätern erhalten hätten, seyen zu ihrem Glücke hinreichend. Der vierte gestand, er wünsche einen Acker zu besitzen, der seiner Familie gehört habe, und in fremde Hände gekommen sey. Der Herzog fragte, wie viel dieser Acker werth sey. Der Bauer antwortete: zwey tausend Franken. Montmorenci, empfänglich für das Vergnügen, einen Menschen glücklich zu machen, ließ sie ihm geben.

203.

2) Eheliche Treue.

Ein Herzog von Bayern hatte sich in die kleine Festung Weinsberg im Herzogthum Würtemberg zurückgezogen. Der Kaiser Conrad III. belagerte ihn darin, und zwang ihn, sich auf Gnade und Ungnade zu ergeben. Er wollte alle männliche Einwohner über die Klinge springen lassen, um ihren Widerstand durch ein auffallendes Beyspiel zu bestrafen, und bewilligte nur auf die dringenden Bitten der Herzoginn und der andern Damen, daß die Weiber, mit allem, was sie tragen könnten, abziehen dürften, und versprach ihnen alle Sicherheit zu leisten, um sich hin zu begeben, wo sie wollten. Man war in der Erwartung, sie mit Geld, Kostbarkeiten und andern Schätzen beladen ausziehen zu sehen, als man sie erblickte, wie einige ihre Männer, andere einen Sohn oder einen Bruder trugen, und die Herzoginn an ihrer Spitze mit ihrem Gemahle auf den Schultern. Der Kaiser, durch ein so seltenes Beyspiel der Zärtlichkeit, des Muthes und der ehelichen Liebe gerührt, begnadigte den Herzog und die Einwohner.

204.

2) Die Gattin des Grotius
oder
der Lohn ehelicher Liebe.

Die eheliche Liebe gab der Gattin des Grotius den Vorsatz ein, ihren Mann aus einem engen Verhafte zu befreyen, worin er seit anderthalb Jahren saß. Sie machte sich die Nachläßigkeit der Wächter in Durchsuchung einer zur Fortschaffung der schwarzen Wäsche bestimmten Kiste zu Nutzen. Sie machte kleine Löcher auf der Seite hinein, wo ihr Mann den Kopf hinlegen sollte, damit er athmen könnte. Er wurde auf diese Weise zu Freunden gebracht, indeß seine listige Frau vorgab, er sey krank, um ihm Zeit genug zur Flucht zu lassen. Als sie glaubte, daß er in Sicherheit sey, sagte sie zu den Wächtern, indem sie sich über sie lustig machte, der Vogel sey ausgeflogen. Man wollte sie peinlich processiren, einige Richter waren der Meinung, man solle sie anstatt ihres Mannes im Gefängniß behalten, aber die andern stimmten in

größerer Anzahl auf ihre Loslassung, und jedermann lobte sie, daß sie durch dieses Mittel ihrem Manne die Freyheit wieder verschafft hatte.

205.

2) Die kindliche Liebe auf der Probe.

Ein reicher Kaufmann in Babylon, der in Indien starb, hinterließ, nachdem seine Tochter zuvor verheirathet worden war, seinen beyden Söhnen ein unermeßliches Vermögen, mit der einzigen Verordnung, daß sie es gleich unter sich vertheilen sollten, und daß demjenigen von beyden Söhnen, von welchem geurtheilt werden würde, daß er seinen Vater am meisten liebe, 30,000 Goldstücke zur Belohnung gegeben werden sollten. Der Aeltere ließ ihm ein Grabmahl setzen. Der Jüngere vergrößerte das Heirathsgut seiner Schwester mit einem Theile seines Vermögens. Der Aeltere schien seinen Vater, der Jüngere seine Schwester am liebsten zu haben. Dem Aeltern, glaubte man, gebührten die 30,000 Goldstücke. Der Richter ließ sich nicht durch den Schein täuschen. Er ließ beyde Söhne, einen nach dem andern, kommen, stellte sich, als nehme er Theil an der Freude über ein glückliches Ereigniß, das er ihnen bekannt zu machen habe, und sagte zu ihnen, ihr Vater sey nicht todt, und neuere Nachrichten, welche seine Wiedergenesung von seiner letzten Krankheit meldeten, verkündigten seine Rückkehr nach Babylon. „Gott sey gelobt!" antwortete der Aeltere, „aber das Grabmahl ist mir theuer zu stehen gekommen." Die Freude, seinen Vater wieder zu sehen, hätte ihn ganz allein beschäfftigen sollen. Ein Sohn, welcher wahrhaft liebt, kann eine elende Ausgabe nicht bereuen, wenn er erfährt, daß ein Vater, welchen er für todt hielt, seiner Zärtlichkeit wieder geschenkt werden wird. „Gott sey gelobt", antwortete der Jüngere," ich werde meinem Vater alles wieder geben, was ich besitze, aber ich möchte, daß er meiner Schwester das ließe, was ich ihr geschenkt habe." Der Richter ersah aus dieser Gesinnung, daß er seinen Vater wahrhaft liebe, und ließ ihm die 30,000 Goldstücke übergeben.

206.

2) Der Freund im Wohlstande.

Smith und Thoms waren zwey gleich arme Freunde. Der erstere suchte sein Glück in Indien, wo er sich mit einer sehr reichen Person verheirathete, worauf er in Begleitung der Schwester seiner Frau nach England zurück kehrte. Als er in London angekommen war, eilte er zu seinem Freunde, und erkundigte sich bey ihm, ohne sich ihm zu erkennen zu geben, ob er sein Auskommen habe, ob er ein Haus besitze und ob er verheirathet sey; und bey jeder verneinenden Antwort, welche er erhielt, äußerte er eine so große Freude, daß der andere ihn für einen Narren hielt. Aber er blieb nicht lange in diesem Irrthume. Man holte ihn in einer Kutsche ab, und führte ihn in ein schönes Haus, wo er seinen Freund antraf.

Smith erzählte ihm, was sich seit seinem Abschiede von ihm zugetragen habe. Er stellte ihm die Schwester seiner Frau vor, und sagte ihm, daß er sie für ihn bestimme; er schenkte ihm überdieß das Haus, mit allem was darin war, und sagte zuletzt, sie wollten den süßen Brudernahmen und die Freundschaft, welche schon so lange zwischen ihnen bestehe, bis ins Grab beybehalten.

207.

2) Die unverhoffte Heirath.

Slingeland, ein niederländischer Mahler, vereinigte mit großen Talenten eine ausgezeichnete Höflichkeit gegen diejenigen Personen, die sich von ihm mahlen ließen. Er arbeitete aber sehr langsam. Eine Dame, deren Porträt er machte, wurde einst durch eine Sitzung so ermüdet, daß sie nicht umhin konnte, sich über seinen Mangel an Fertigkeit zu beklagen. Der Mahler antwortete ihr, er würde nicht so viel Zeit brauchen, sie zu lieben, als ihr Porträt zu mahlen; er habe so viele Reize darzustellen, so schöne Züge auszudrucken, daß sein Pinsel Mühe habe sie darzustellen, da er hingegen, um sie zu lieben, nur seinem Herzen Gehör geben dürfte, welches ein wenig Gegenliebe beglücken würde. Als das Porträt fertig war, lobte die Dame, auf welche das Compliment nicht wenig Eindruck gemacht hatte, die Talente des Mahlers, sagte zu ihm, das Porträt entspreche dem Rufe, in welchem er stehe, und fragte ihn zuletzt, ob er nicht das Original zur Bezahlung der Copie nehmen möchte? Eine glückliche Ehe war die Frucht dieses unerwarteten Auftrittes.

208.

2) Bestrafte Treulosigkeit.

Drey Reisende, welche in gleichem Grade treulos waren, wurden auch auf gleiche Art bestraft. Als sie auf ihrem Wege einen ziemlich beträchtlichen Schatz gefunden hatten, theilten sie ihn, und setzten ihre Reise fort. Sie bekamen Lust, in einem Walde in einiger Entfernung von einer Stadt, auszuruhen, und da die Lebensmittel, welche sie mit sich genommen hatten, zu Ende waren, schlugen sie dem jüngsten unter ihnen vor, fortzugehen, um welche einzukaufen. Während dieser hingieng, war er sehr verdrießlich darüber, daß er den Schatz nicht allein gefunden hatte, und beschloß, um zu dem gänzlichen Besitze desselben zu gelangen, in der Stadt zu essen, und die Lebensmittel zu vergiften, welche er seinen Reisegefährten bringen würde. Diese überließen sich ähnlichen Gedanken, und machten mit einander aus, ihn bey seiner Rückkehr umzubringen. Nachdem sie das Verbrechen vollführt hatten, aßen sie unbesorgt die vergifteten Lebensmittel, und starben von den heftigsten Schmerzen gefoltert.

209.

2) Der französische Simon oder seltenes Beyspiel von Uneigennützigkeit.

Trotz der Verwirrung und Zügellosigkeit, die bey innerlichen Kriegen nur allzu gewöhnlich ist, wußte Herr von Fabert, Marschall von Frankreich, nicht nur bey denjenigen Truppen, die in seinem Gouvernement waren, sondern auch bey denen, welche nur durch seinen Bezirk marschirten, die Mannszucht zu handhaben. Die Einwohner von Sedan, welche für diese schätzbare Sorgfalt sehr erkenntlich waren, wollten ihm ihre Dankbarkeit dafür mehrere Mahle durch Geschenke bezeigen. Da sie ihn nicht dazu bewegen konnten, sie anzunehmen, so benutzten sie eine Reise, die er nach Hof machte, um der Marschallinn einige schöne Tapeten anzubiethen, welche sie aber ausschlug, weil sie besorgte, ihrem Gemahle zu mißfallen. Der Marschall erfuhr nach seiner Rückkehr, daß sie feil seyen, und daß man nicht so viel dafür bekommen könne, als sie gekostet hatten. Er ließ der Obrigkeit das ausgelegte Geld zustellen, ließ alles verkaufen, und befahl den Erlös zu dem Baue der Festung anzuwenden.

210.

2) Der Mann von Verdienst ist immer bescheiden.

Plato, einer der berühmtesten Weisen Griechenlands, verband mit dem größten Verdienste die seltenste Bescheidenheit. Als er auf seiner Rückkehr aus Sicilien die olympischen Spiele besuchte, gesellte er sich zu angesehenen Fremden, und unterhielt sich Tage lang mit ihnen, und dieß immer mit so viel Sanftheit, Gefälligkeit, Natur und Einfalt, daß es ihnen gar nicht in den Sinn kam, der Mann, dessen Umgang sie äußerst angenehm fanden, könnte der berühmte Philosoph seyn, dessen Nahmen er führte; so daß, nachdem sie den olympischen Spielen beygewohnt hatten, und hierauf mit ihm nach Athen gereist waren, ihre erste Angelegenheit war, ihn zu bitten, er möchte sie doch zu dem berühmten Philosophen führen, welcher mit ihm gleichen Nahmen habe, und ein Schüler des Sokrates sey. Als sich Plato zu erkennen gegeben hatte, waren sie beschämt, daß sie ihren Gastwirth nicht erkannt hätten; und so liebenswürdig er ihnen geschienen hatte, so bewundernswerth kam er ihnen nun vor, weil er mit den hervorstechendsten Talenten die größte Sanftmuth und Bescheidenheit vereinigte.

211.

2) Ein anderes Beyspiel von Bescheidenheit.

Diese Geschichte ist beynahe wie die vorige. Gassendi, einer der berühmtesten Weisen, welche Frankreich gehabt hat, ist der Gegenstand (der Held) derselben. Er verband mit den ausgebreitetsten Kenntnissen eine so außerordentliche Sanftmuth, Gefälligkeit und

und Bescheidenheit, daß ein Mitglied des hohen Rathes, das selbst in den Wissenschaften sehr bewandert war, und mit ihm reisete, nicht vermuthete, daß sein Reisegesellschafter ein Mann von so seltenem Verdienste seye. Ein Freund, welchem er in Grenoble auf der Straße begegnete sagte zu ihm, er wolle eben bey einem berühmten Philosophen, Nahmens Gassendi, einen Besuch machen, welcher vor kurzem in dieser Stadt angekommen sey, wo er sich ehemals aufgehalten habe. Der Rath, welcher dieses Mannes schon mit großem Lobe hatte erwähnen hören, ging mit ihm. Wie groß war sein Erstaunen, als er sah, daß ihn sein Freund wieder zu seinem Reisegefährten zurück führte, von welchem er nicht gewußt hatte, daß es der berühmte Gassendi sey. Er konnte ihn nicht genug bewundern, daß er auf der ganzen Reise nichts gesagt hatte, was ihn hätte kenntlich machen können.

212.

2) Zug brüderlicher Liebe.

Ein reicher Kaufmann zu London hatte zwey Söhne, von welchen der eine durch seine verständige Aufführung die Freude seines Vaters war, während der andere, der sich von Jugend an allen Arten von Ausschweifungen ergeben hatte, ihm durch Verschmähung seiner väterlichen Ermahnungen täglich neuen Kummer machte. Der Greis wurde krank, und da er sich dem Ende seiner Laufbahn nahe fühlte, verfügte er über sein Vermögen zu Gunsten des erstern, und starb wenige Tage hernach. Der unfolgsame Sohn bekam bald Nachricht von seines Vaters Tode, er fühlte nur zu tief, wie viel Kummer und Betrübniß er ihm verursacht hatte, und schwur, von der innigsten Reue gerührt, seine Verirrung ab. Weit entfernt bey der Nachricht von der Verordnung, welche ihn von der Erbschaft ausschloß, zu murren, begnügte er sich zu sagen, daß er es verdient habe. Seine Mäßigung und Sinnesänderung kam zur Wissenschaft seines Bruders, welcher darüber die lebhafteste Freude empfand. Er begab sich zu ihm, und sagte zu ihm die denkwürdigen Worte: „Unser Vater hat durch sein Testament über „sein ganzes Vermögen zu meinen Gunsten verfügt. Er wollte gewiß einen seiner Fürsorge und Zärtlichkeit würdigen Sohn nicht „ausschließen. Er hatte nur vor Augen, was du zur Zeit seines Todes warst, nicht was du jetzt bist. Ich halte mich für „verpflichtet, dir den Antheil heraus zu geben, welcher dir zukommt.

213.

2) Damon und Pythias
oder:
die Freundschaftsprobe.

Damon und Pythias hatten einander ewige Treue geschworen. Als der erstere von dem Tyrannen Dionysius zum Tode verurtheilt worden war, bath er sich von diesem Fürsten die Gnade aus, daß er ihm erlauben möchte, in seine Heimath zu gehen, um seine An-

gelegenheiten in Ordnung zu bringen, wobey er versprach, auf einen bestimmten Zeitpunkt sich wieder einzustellen. Sein Begehren wurde ihm bewilligt, und Pythias wurde Bürge für seine Rückkehr. Der für die Zurückkunft des Schuldigen festgesetzte Tag erschien, die Stunde der Hinrichtung nahte heran, man beschuldigte den, der Bürge geworden war, der Unklugheit. Er wurde zum Blutgerüste geführt; mit ruhiger Mine und voll Vertrauen ging er dahin; auf einmal sah man denjenigen erscheinen, für welchen Damon Bürge geworden war; athemlos rannte er herbey, und befreyte seinen großmüthigen Freund. So viel Treue und Tugend, eine so seltene Freundschaft mußten natürlich Bewunderung und Erstaunen erregen. Dionysius selbst wurde dadurch gerührt, er verzieh dem Verurtheilten und verlangte ihr Freund zu seyn.

214.

2) Demosthenes und Aeschines
oder:
die würdigen Nebenbuhler.

Demosthenes und Aeschines waren zwey große Redner. Der Letztere unterfing sich, von der Eifersucht getrieben, den Volksschluß anzugreifen, welcher seinem Nebenbuhler eine goldene Krone zuerkannt hatte. Diese Sache wurde mit dem größten Aufsehen vor Gerichte geführt; sie beschäftigte alle Köpfe, und war der Gegenstand aller Gespräche. Sie schlug zur Schande des Anklägers aus, welcher ins Elend verwiesen wurde, weil er seine Anklage ohne hinlängliche Beweise unternommen hatte. Als er Athen verließ, um sich in die Verbannung zu begeben, eilte ihm Demosthenes mit einem Beutel voll Gold nach, und nöthigte ihn, denselben anzunehmen. Aeschines wußte nicht, ob er seinen Augen trauen sollte. Ein so heldenmüthiger und unerwarteter Zug kam ihm wie ein Traum vor. Nachdem er sich von seinem Erstaunen erholt hatte, rief er aus: „Wie sollte ich eine Heimath nicht mit Bedauern verlassen, „wo ich einen Feind zurücklasse, welcher so edel denkt, daß ich daran zweifle, anderswo jemals Freunde zu finden, welche ihm „gleichen?“

215.

2) Ein gutes Herz erbarmt sich auch leidender Thiere.

Zwey kleine Jungen schleppten einen Hund an einem Stricke, um ihn in den Fluß zu werfen. Ob er gleich sehr häßlich und ganz kothig war, so wurde doch ein Fräulein, Nahmens Julie, durch sein Schicksal gerührt, und bot den Kindern einen kleinen Thaler an, wenn sie ihr den Hund geben wollten. Diese sagten sehr gern ja dazu; sie ließ den Hund abwaschen und nahm ihn in ihren Wagen. Bey ihrer Ankunft zu Hause scherzte man über diesen Einkauf; sie behielt dessen ungeachtet den Hund, und sie hatte alle Ursache, sich darüber zu freuen, denn da sich eines Abends ein Dieb in ihr Zimmer geschlichen hatte, um sie zu be-

stehlen, war sie kaum eingeschlummert, als der Hund den Dieb sich rühren hörte, und so heftig zu bellen anfing, daß sie erwachte; sie lief plötzlich nach der Thür, öffnete sie, und rief die Bedienten herbey, welche den Dieb packten, und einen Dolch bey ihm fanden, dessen er sich ohne Zweifel bedienen wollte, sie zu tödten. Auf diese Art rettete der Hund, welcher ihr das Leben verdankte, es ihr hinwiederum.

216.

2) Wenn man seinen Feinden Schaden zufügen will, arbeitet man manchmal an ihrem Glücke.

Als sich der berühmte Mahler Appelles nach einer Stadt in Griechenland eingeschifft hatte, wurde er vom Sturme nach Alexandrien verschlagen, und stieg dort ans Land. Ptolomäus, welcher zwar die seltenen Talente des Mahlers kannte, aber ihm nicht geneigt war, ließ ihn gar nicht vor sich kommen. Einige auf sein Verdienst eifersüchtige Neider, in der Absicht ihn noch tiefer zu kränken, und die Abneigung, welche der König gegen ihn hatte, noch zu vergrößern, geriethen auf den Einfall, ihn als im Nahmen Seiner Majestät zur Nachttafel einladen zu lassen. Der Mahler fand sich auf diese Einladung hin ein, aber kaum hatte der König ihn erblickt, als er in Zorn gerieth, und ihn mit drohender Mine fragte, wer ihn zu seiner Tafel gerufen habe. Appelles sah eine Kohlpfanne auf einem Tische; er nahm eine ausgelöschte Kohle heraus, und zeichnete in wenigen Minuten das Gesicht desjenigen, der ihn eingeladen hatte, an die Wand; welches er so glücklich ausführte, daß der König gleich bey den ersten Strichen den Hofbedienten erkannte. Ein so seltenes Talent flößte dem Könige für den Mahler die größte Hochachtung ein, er versöhnte sich mit ihm, nahm ihn an seinem Hofe an, und überhäufte ihn mit Wohlthaten. So bauten diese Neider, indem sie an dem Verderben ihres Feindes arbeiteten, selbst das Gebäude seines Ruhmes und seines Glückes.

217.

2) Das wahre Mittel die Neider zu bestrafen.

Ein chinesischer Kaiser hatte vier gelehrte Männer von großen Verdiensten zu Ehrenstellen erhoben, die durch ihre Herkunft von den Würden ausgeschlossen zu seyn schienen, zu welchen ihre Talente sie beriefen. Die Eifersucht unterließ nicht, sich unter allen Gestalten zu zeigen, um ihr Verdienst herab zu würdigen. In ärgerlichen Schmähschriften verbreitete Verläumdungen erfüllten die Hauptstadt so sehr, daß es zur Wissenschaft des Kaisers kam, welcher befahl, die strengsten Nachforschungen anzustellen, und selbst seinen aufgeklärtesten Minister über die schärfste Art der Züchtigung zu Rathe zog, welche man an den Strafbaren vollziehen müßte. „Mein „Fürst," sagte der weise Minister zu ihm, „die fürchterlichste Stra„fe, die man gegen Neider anwenden kann, ist, daß man sie zu „Zeugen des Glückes derjenigen macht, welche von ihnen verfolgt

„werden; antworte auf die Verläumbung dadurch, daß du die, „welche der Gegenstand derselben sind, täglich mit neuen Wohltha„ten überschüttest.“ Der Kaiser befand sich sehr wohl bey Befolgung dieses Rathes. Die Neider, welche nicht mehr zweifelten, daß jeder neue Pfeil ihrer Bosheit, anstatt zu schaden, die Veranlassung zu einer neuen Gnadenbezeigung sey, ergriffen die Parthey zu schweigen, und da sie so gar fürchteten, ihr Schweigen möchte unrecht ausgelegt und für den Gegenstand ihres Hasses eine Quelle neuer Gunstbezeigungen werden, so entschlossen sie sich endlich, von ihren Nebenbuhlern auf die vortheilhafteste Art zu sprechen.

218.

2) Der Weise kennt den Werth der Erziehung ganz.

Kosroes, König von Persien, war einem seiner Minister sehr gewogen, und mit seinen Diensten wohl zufrieden. Dieser hatte einen Sohn, dessen Unterweisung er sich einige Jahre wiedmen wollte. Er begab sich also zu dem Könige, und bath ihn um Erlaubniß, sich vom Hofe entfernen zu dürfen. Der Monarch erinnerte ihn an die Wohlthaten, womit er ihn überhäuft habe und noch überhäufen wolle, um ihn zu bewegen, in seinem Dienste zu bleiben. Der Minister bezeigte seine Dankbarkeit, sagte, er fühle den ganzen Werth der genossenen Gnade, und um zur Gewährung seiner Bitte zu gelangen, gab er seinen Bewegungsgrund an. Der König ging gern in diesen, eines Vaters so würdigen, Plan ein, und da er den künftigen Erben seines Thrones keinen bessern Händen anvertrauen zu können glaubte, so bewilligte er dem Minister seine Bitte, unter der Bedingung, daß er zugleich die Erziehung des jungen Prinzen übernehme. Der Minister reiste mit den beyden Kindern ab, und kam erst sechs Jahre hernach wieder an den Hof zurück. Der König bemerkte bald, daß sein Prinz dem Sohne seines ehemaligen Ministers weder an Talenten noch an Verdienst gleich kam, und er konnte sich nicht enthalten, bey diesem Klage darüber zu führen. Großer König, antwortete ihm dieser treue Unterthan, mein Unterricht und meine Sorgfalt waren unter meine beyden Zöglinge gleich ausgetheilt; aber mein Sohn hat einen bessern Gebrauch davon gemacht, weil er wußte, daß er einst die Menschen nöthig haben werde; es war aber nicht möglich, dem deinigen zu verbergen, daß die Menschen seiner bedürfen werden.

219.

2) Peter der Große

oder:

Schöner Zug von Menschlichkeit.

Peter der Große, Kaiser von Rußland, hatte die gemessensten Befehle zur Schonung der Einwohner von Narva gegeben, einer Stadt, die er mit Sturm zu erobern sich rüstete. Da aber die Wuth zu morden und die Begierde zu plündern seine Soldaten taub

gegen seine Stimme machte, so setzte er sich edelmüthig tausend Gefahren aus, um diesem wilden Haufen Einhalt zu thun; er entriß ihnen die Weiber und Kinder, die sie niedermetzeln wollten, und opferte mit eigener Hand mehr als fünfzig dieser Unmenschen auf, die durch sein Schreyen und seine Bemühungen nicht zur Ordnung gebracht werden konnten. Es gelang ihm endlich, seine Soldaten zu versammeln, und ihrer Wuth und Zügellosigkeit ein Ziel zu setzen. Ganz mit Staub, Schweiß und Blut bedeckt begab er sich auf das Rathhaus, wo er beym Hineintreten sein Schwert auf einen Tisch legte; und, indem er jene drohende und fürchterliche Miene ablegte, die den Schrecken der bestürzten Menge noch vermehrte, sagte er zu den vornehmsten Einwohnern, welche in der Stille die Entscheidung ihres Schicksals erwarteten: „Beruhigt euch! nicht mit dem Blute eurer Mitbürger ist dieses Schwert „gefärbt; in das Blut der Russen habe ich es getaucht, die ich so „eben eurer Erhaltung zum Opfer brachte.“ Ein solcher Zug macht einem Feldherrn mehr Ehre, als der ausgezeichnetste Sieg.

220.

2) Der portugiesische Scipio.

Thomas von Susa, welcher die Portugiesen auf der Insel Ceylan kommandirte, machte ein verlobtes Mädchen zur Gefangenen. So bald der Liebhaber das unglückliche Schicksal seiner Geliebten erfuhr, eilte er zu ihren Füssen, und theilte ihren Kummer und ihre Thränen. Der General wurde durch diesen Anblick gerührt, und weit entfernt, die Bande ihrer Liebe zu zerreißen äusserte er den Wunsch, sie möchten von langer Dauer seyn, und schenkte ihnen die Freyheit wieder. Die beyden Liebenden durch diese Großmuth gerührt, schlossen sich an ihren Befreyer an, und wollten sich nicht mehr von einem Manne trennen, der den Sieg auf eine so edle Art anzuwenden wußte.

221.

2) Der französische Scipio.

Eine Wittwe, welche in das gröste Elend gerathen war, hatte eine liebenswürdige Tochter. Sie zwang sie, zum Ritter Bayard zu gehen, in der Hoffnung, ihre Schönheit werde ihn rühren, und sie werde eine Unterstützung an Geld von ihm erhalten. Bayard sieht das Mädchen in Thränen, und seiner Willkühr Preis gegeben, aber er beschimpft nicht nur die Unschuld nicht, er kommt ihr sogar zu Hülfe. Er weiset ihr bey einer verwandten Dame einen Zufluchtsort an, läßt die Mutter der jungen Person kommen, und macht ihr alle Vorwürfe, die ein so strafbares Verfahren verdiente, das nicht einmahl durch ein tiefes Elend entschuldigt werden konnte. Bayard setzte dieser edlen Handlung durch ein Geschenk von 600 Gulden die Krone auf, welches er dem Fräulein machte, um deren Hand sich ein Edelmann bewarb; und indem er durch dieses Heirathsgut; ihre Verbindung zu Wege brachte, genoß er das

süße Vergnügen, zwey Herzen, welche einander liebten, glücklich gemacht zu haben.

222.

2) Der Mann ohne Furcht
oder:
Gefahr des Scherzes.

Ludwig Berton von Crillon besaß eine so anerkannte Unerschrokenheit, daß man ihn allgemein den Mann ohne Furcht nannte. Der junge Herzog von Guise, zu welchem ihn der König nach Marseille geschickt hatte, wollte seine Entschlossenheit auf die Probe stellen. Er ließ vor dem Hause, wo der Held im Quartiere lag, den Generalmarsch schlagen, und zwey Pferde vor seine Thüre führen, ging mit einer ganz bestürzten Mine zu ihm hinauf, meldete ihm, daß die Feinde Herren des Hafens und der Stadt seyen, und schlug ihm vor, die Flucht zu ergreifen, um nicht den Triumph des Siegers zu verherrlichen. Crillon, ohne aus seiner Fassung zu kommen, ergriff seine Waffen, entschied sich, ohne sich zu besinnen, zur Gegenwehr, und behauptete, es sey besser, fechtend zu sterben, als den Verlust des Platzes zu überleben. Da der Herzog ihn zu keiner andern Entschließung bringen konnte, gieng er mit ihm aus dem Zimmer, und brach mitten auf der Treppe in ein so heftiges Gelächter aus, daß der Held merkte, es sey nur ein Spaß. So gleich nahm er eine ernsthaftere und fürchterlichere Mine an, als die, mit welcher er sich zum Kampfe anschickte, und sagte zu dem Herzog in einem schrecklichen Tone: „Junger Mensch, hüte dich „in Zukunft, den Muth eines tapfern Mannes ausforschen zu „wollen. Ich schwöre dir, ich hätte dich erstochen, wenn du ge„funden hättest, daß ich der Furcht fähig wäre." Er ging alsdann wieder auf sein Zimmer, und ließ dem jungen Herzog Muße g nug, darüber nachzudenken, welcher Gefahr man sich durch einen unschuldigen aber übel angebrachten Spaß aussetzen könne.

223.

2) Hegetorides
oder:
die erhabne Aufopferung.

Die Einwohner von Thasos hatten sich von dem Joche der Athener befreyen wollen. Da sie sich von dem feindlichen Heere in ihrer Stadt eingeschlossen sahen, beschlossen sie, alles zu ihrer Vertheidigung aufzuopfern, und verhängten die Todesstrafe gegen den ersten, der von der Uebergabe sprechen würde. Da sich die Belagerung in die Länge zog, so hatten sie die schrecklichsten Uebel des Krieges auszustehen. Die Weiber blieben nicht müßig; sie theilten die Arbeiten und Gefahren, und schnitten sogar ihre Haare ab, um Seile zu flechten, welche an den Maschinen fehlten. Die Belagerung dauerte schon drey Jahre, und die Hungersnoth war auf's höchste gestiegen; sie raffte jeden Tag eine Menge Einwohner weg.

Da Hegetorides mit Betrübniß seine Mitbürger dahin sterben sah, beschloß er, sich für die Rettung der Stadt aufzuopfern. Er nahm einen Strick um den Hals, und erschien so vor der Versammlung. „Ihr habt," sagte er zu ihm, „die Todesstrafe gegen den ersten „ausgesprochen, der von der Uebergabe der Stadt ein Wort sagen „würde. Ich bin bereit, diese Strafe auszustehen; rettet aber das „übrige Volk, indem ihr ein Gesetz vernichtet, das eurem Besten so „sehr zuwider ist." Eine so edle Aufopferung blieb nicht unbelohnt. Das verderbliche Gesetz wurde abgeschafft, und Hegetorides hatte die Freude, seinen unglücklichen Mitbürgern das Leben gerettet zu haben.

224.

2) Der beygelegte Zwist

oder:

untrügliches Mittel gegen den Zweykampf.

Da Gustav Adolph, dieser berühmte nordische Held, der seinen Nahmen in dem siebenzehenten Jahrhunderte so berühmt machte, bemerkt hatte, daß die Wuth des Zweykampfes anfing, schreckliche Verwüstungen bey seiner Armee anzurichten; so verboth er bey Todesstrafe jedes Vergehen dieser Art. Einige Zeit nach diesem Verbothe hatten zwey seiner vornehmsten Officiere einen heftigen Streit, und da sie ihn mit dem Degen ausmachen wollten so, bathen sie den König um Erlaubniß, sich schlagen zu dürfen. Diese Anfrage setzte Gustaven anfangs in Erstaunen; doch, als ein verständiger Fürst, benutzte er diesen Anlaß, um dieses mörderische Vorurtheil unter seinen Unterthanen auf immer auszurotten. Er bewilligte ihre Bitte, und als er dazu Ort und Stunde bestimmt hatte, begab er sich dahin mit einer Anzahl Fußvolks, welches die beyden Kämpfer umringte. Nachdem er hierauf den Armee-Profoß hatte herbey rufen lassen, sagte er zu ihm: „So bald einer von ihnen fällt, so schlage vor meinen Augen dem andern den Kopf „ab." Diese Worte waren für die beyden Kämpfer ein Donnerschlag. Sie erkannten den begangenen Fehler, warfen sich dem Könige zu Füßen, bathen ihn um Verzeihung, und schworen einander ewige Freundschaft. Von dieser Zeit an war bei den schwedischen Truppen nie mehr die Rede von Zweykämpfen.

225.

2) Der kluge Richter

oder:

Der vorgeladene Geist.

Ein Pachter wurde bey seiner Zurückkunft von dem Markte umgebracht, und der Mörder, nicht zufrieden, dieses Verbrechen begangen zu haben, wollte auch noch einen seiner Feinde für den Thäter ausgeben, und ihn seiner Rache aufopfern. Damit ihm dieses gelänge, gieng er zu der Frau des Ermordeten, und sagte zu ihr: er komme, um sich wegen ihres Mannes zu erkundigen, weil dieser

ihm bey Nacht von Dolchstichen durchbohrt erschienen sey, und ihm so gar eine Märgelgrube, worein sein Leichnam geworfen worden, bestimmt und den Mörder genannt habe, für welchen er den und den angab. Man lief zur Märgelgrube, fand das unglückliche Schlachtopfer, und die angeklagte Person wurde sogleich festgesetzt, und vor den Lord Raymond, Oberrichter von Warwick, geführt. Man wollte den verhafteten in ein finsteres Loch werfen; allein nachdem der Oberrichter, welcher aufgeklärt war, sich durch das Zeugniß der Einwohner von der Rechtschaffenheit des Angeklagten überzeugt hatte, welcher nie in einen Streit mit dem Manne verwickelt gewesen war, dessen Ermordung man ihm Schuld gab, sagte derselbe, die Gespenstergeschichten kommen ihm sehr verdächtig vor, und er erkläre den Angeklagten so lange für unschuldig, bis der Geist, der dieses Verbrechen dem Ankläger entdeckt habe, erscheine, und es auch ihnen mittheile; dagegen aber behalte er den Ankläger im Verhafte. Da dieser verhört wurde, widersprach er sich bald in seinen Antworten, bekannte sich endlich als den Thäter, und litt die Strafe für sein doppeltes Verbrechen.

226.

2) Erhabene Großmuth.

Ein Spanier, der sich mit einem jungen Mauren duellirt hatte, floh in ein Haus, ohne zu wissen, daß es das Haus des Vaters von dem jungen Manne war, den er getödtet hatte, und bath ihn flehentlich um Schutz. Der Maure, weit entfernt zu denken, daß er der Mörder seines eigenen Sohnes sey, nahm ihn als Gastfreund auf, und verbarg ihn in einem Gartenhause, wozu er den Schlüssel verwahrte. Bald erfuhr er den Tod des Gegenstandes seiner innigsten Zärtlichkeit, und nach den Kennzeichen, mit welchen man ihm seinen Mörder beschrieb, konnte er nicht zweifeln, daß der Spanier, dem er Zuflucht gegeben hatte, das Werkzeug seines Unglücks sey: er wartete bis es Nacht war, begab sich in das Gartenhaus, und eröffnete dem Spanier, daß der junge Mann, den er getödtet habe, sein eigener zärtlich geliebter Sohn sey, dessen Verlust das Schmerzlichste sey, was ihm habe begegnen können. „Fliehe,“ sagte er zu ihm, „mache dir die Dunkelheit der Nacht zu Nutze: ich könnte dich denen ausliefern, welche dir nachsetzen; die Natur fordert diese Rache; aber ich habe dir Zuflucht gegeben; ich kann dich nicht verrathen, ohne das Gastrecht zu verletzen. Eile dich der Gefahr zu entziehen, welche dich bedroht; es stünde nicht bey mir, dich zu retten, wenn du endeckt würdest. Danke dem Himmel, der mir Kraft genug schenkt, meinen Zorn zu ersticken, und Tugend genug, um meinem gegebenen Worte treu zu bleiben.“

227.

2) Es ist doppelt edel und großmüthig, einem Feinde beyzustehen, der seine Zuflucht zu uns nimmt.

Der junge Prätendent von England war zu Culloden geschla-

gen, und ein Preis auf seinen Kopf gesetzt worden. Er irrte mit einem kleinen Gefolge, und oft ganz allein, herum. Als er einst nach einem Marsche von zehn Stunden unter der Ermüdung erlag, trat er in das Haus eines Mannes, von welchem er wußte, daß er nicht auf seiner Seite war, und bath ihn um Zuflucht. „Ihres Königs Sohn," sagte er zu ihm „übergiebt sein Schicksal „in Ihre Hände, bittet sie um Brod und um ein Kleid. Ich weiß, „daß Sie mein Feind sind, aber ich traue Ihnen zu viel Ehrgefühl zu, als daß ich glauben könnte, Sie wollen mein Zutrauen „misbrauchen, und mich unglücklicher machen." Er irrte sich nicht, der Edelmann wurde von seinem Schicksale eben so gerührt, als er sich durch sein Zutrauen geschmeichelt fühlte. Er leistete ihm alle Hülfe, die in seiner Macht stand, und beobachtete eine unverbrüchliche Verschwiegenheit. Inzwischen erfuhr man, daß er dem flüchtigen Prinzen Aufenthalt gegeben habe: er erschien vor den Richtern mit jenem Muthe, welchen die Tugend und das Bewußtseyn einer guten Handlung einflößen, und fragte sie, als man das Verhör vornehmen wollte, ob irgend einer von ihnen, im Fall der Prätendent sich zu ihm geflüchtet hätte, so niederträchtig und feige gewesen wäre, ihn zu verrathen? Die Richter hoben die Sitzung auf, und sprachen ihn los.

228.

2) Der wiederversöhnte edle und großmüthige Feind.

Als der Graf von Schaftbury Minister Karls des II., Königs von England, gewesen war, fiel er bey diesem Fürsten in Ungnade, und schlug sich auf die Seite seiner Feinde. Um diese Zeit stellte man gegen einen Mann von hohem Range eine Klage wegen gewisser geheimer Unterhandlungen an, welche er mit dem Könige gepflogen hatte. Der Angeklagte, Herr von Hollis, stand nicht gut mit dem Grafen. Um seinen Sturz zu bewerkstelligen, fehlte es nur an Zeugen; man glaubte einen solchen in der Person des ehemaligen Ministers zu finden, der in der Lage gewesen war, von allem Wissenschaft zu haben, und man zählte auf sein Zeugniß um so gewisser, als dieß eine gute Gelegenheit war, einen alten Feind zu stürzen. Man irrte sich aber. Als der Graf befragt wurde, gab er zur Antwort, er könne keine Auskunft über das geben, was man ihn frage; und sagte, wenn er auch etwas zum Nachtheile des Beklagten wüßte, möchte er sich keines so schändlichen Mittels bedienen ihn zu Grunde zu richten. Vergebens drang man in ihn, ermahnte, bedrohte ihn, und bediente sich der dringendsten Vorstellungen seiner erschrockenen Freunde; nichts konnte ihn zu einem veränderten Entschlusse bringen. Herr von Hollis, durch so viel Großmuth gerührt, kam zu ihm, um ihm in den erkenntlichsten Ausdrücken zu danken, und ihm seine Hochachtung zu bezeigen. Der Graf antwortete ihm, seine Handlung erfordre von ihm keineswegs Dankbarkeit, er würde dasselbe eben so wohl für ei-

nen andern gethan haben, er sey es sich selbst schuldig gewesen, und habe nichts vor Augen gehabt, als seine eigene Beruhigung; er sey jedoch bereit, seine schätzbare Freundschaft als eine ausgezeichnete Gunst anzunehmen. Entzückt über diese Rede, versöhnte sich Herr von Hollis mit dem Grafen, und sie waren von dieser Zeit an durch eine wahre und dauerhafte Freundschaft verbunden.

229.

2) Der edelmüthige Hofmann
Schöne Aeußerung Heinrichs des Dritten.

Als Heinrich der IV. noch König von Navarra war, war er auf Befehl des Königs verhaftet worden. Er fand Mittel, seine Fesseln zu zerbrechen. Heinrich der III., welchen die Nachricht von seiner Flucht wüthend machte, schwur in seinem Grimme, er wolle sich wegen dieser Verrätherey an der Person des Officiers rächen, den er im Verdachte hatte, als habe er davon gewußt, und ihm keine Anzeige gemacht; und damit er ihm nicht entginge, setzte er zornig hinzu, würde er den eben so strafen, der sich unterstünde, denselben zu warnen. Crillon ließ sich durch diese Drohung nicht abhalten, den Officier von der ihm drohenden Gefahr zu benachrichtigen, und der König erfuhr bald, daß dieser unsichtbar geworden sey. Indem er in Gedanken diejenigen alle durchlief, welche bey seinem Schwure zugegen waren, blieb sein Argwohn bey Crillon stehen. „Eine neue Treulosigkeit," sagte er zu ihm, „hat mir „denjenigen entzogen, den meine Rache treffen sollte; es bleibt mir „nur die Hoffnung übrig, sie auf den neuen Verräther fallen zu „lassen; du kennst ihn ohne Zweifel?" — „Ja, Sire," antwortete Crillon, „Sie sehen in mir den Schuldigen und den, welchen „Sie strafen sollen. Die gegründete Besorgniß, Euer Majestät „möchten ihrem Unwillen ein unschuldiges Opfer bringen, hat „mir diesen Ungehorsam gegen Ihren Befehl zur Pflicht gemacht; „und ich würde mich für schuldig an seinem Tode gehalten haben, „wenn ich da geschwiegen hätte, wo sein Leben auf dem Spiele „stand." — „Es gibt nur Einen Crillon in der Welt," rief der König aus, nachdem er einige Augenblicke staunend geschwiegen hatte; „meine Gnade wird kein gefährliches Beyspiel seyn." So gewann dieser edelmüthige Hofmann mehr als jemals die Hochachtung seines Königs, ersparte ihm Gewissensbisse, und rettete einem tapfern Officiere das Leben.

230.

2) Muth und Wohlthätigkeit eines Bauers.

In einem Dorfe war Feuer ausgekommen, und ein Bauer war geschäftig, Hülfe zu leisten, wo die Gefahr am dringendsten war; man kam und sagte ihm, das Feuer habe auch sein Haus ergriffen, und er habe keine Zeit zu verlieren, wenn er etwas daraus retten wolle. Er vergaß sein eigenes Wohl, um einem Nachbar zu

Hülfe zu eilen, von welchem er wußte, daß er krank und außer Stand war, zu gehen. Schon erreichten die Flammen das Bett des Unglücklichen, und ein brennender Balken drohte herab zu stürzen. Die Gefahr hielt ihn nicht auf, er sprang zu seinem Nachbar hin, lud ihn auf seine Schultern, und brachte ihn glücklich an einen sichern Ort. Indessen verbrannte sein Haus, und er blieb bey diesem Verluste kaltblütig. Ein so edles Betragen blieb nicht unbelohnt. Die Oekonomie-Kammer zu Copenhagen, welche diesen seltenen Zug der Menschenliebe erfuhr, schickte dem Bauer einen silbernen mit Thalern angefüllten Becher, der mit zwey Schaumünzen geziert war, welche diese schöne That vorstellten; und mehrere wohlhabende Einwohner der Hauptstadt machten ihm reichliche Geschenke, theils um ihn für den Verlust seines Hauses zu entschädigen, theils um ein so schönes Beyspiel von Großmuth und Aufopferung zu belohnen, und andere dadurch zur Nachahmung aufzumuntern.

231.

2) Darius und Syloson,

oder:

Die erkannte und belohnte Gefälligkeit.

Syloson, der Bruder eines Fürsten von Samos, hatte ein scharlachenes Kleid, welches dem Darius, der damahls noch blosser Officier war, wohl gefiel; er machte ihm ein Geschenk damit, auf eine sehr uneigennützige Art. Nachdem Darius den Thron bestiegen hatte, erschien er vor seinem Pallaste, und ließ sich als einen Griechen anmelden, welchem der König in einiger Verbindlichkeit stehe. Der König, dessen Neugierde durch eine solche Anmeldung rege gemacht worden war, befahl, ihn vorzulassen. Er war sehr verwundert, als er den Syloson herein treten sah, und da er sich erinnerte, daß dieser bey seiner edlen Freygebigkeit nur die Absicht gehabt hatte, ihm eine Gefälligkeit zu erzeigen, indem er sich damals kein Gegengeschenk von ihm versprechen konnte, so both er ihm eine ansehnliche Summe Geldes an. Das war es nicht, was der Grieche verlangte. Er liebte sein Vaterland, und hatte keinen sehnlichern Wunsch, als in demselben an der Stelle desjenigen zu regieren, welcher nach dem Tode seines Bruders sich der höchsten Gewalt unrechtmäßiger Weise bemächtigt hatte. Er bath den König, ihm dazu zu verhelfen, jedoch ohne Blutvergießen, und durch bloße Vertreibung des widerrechtlichen Besitzers. Darius übertrug diese Unternehmung einem seiner ersten Diener, welcher dieselbe glücklich ausführte.

232.

2) Die Vortheile des ledigen Standes,

oder:

Antwort eines Philosophen auf den Rath seines Freundes, sich zu verheirathen.

Der Philosoph Thales hatte nie von der Ehe sprechen hören

wollen. Als Solon von Athen nach Milet gekommen war, ihn da zu besuchen, bezeigte er ihm seine Verwunderung darüber. Um auf den Vorwurf seines Freundes zu antworten, gerieth der Erstere auf den Einfall, einen Fremden zu sich kommen zu lassen, welchem er sagte, er solle erscheinen, thun als käme er von Athen, und als Neuigkeit aus dieser Stadt den Tod eines jungen Menschen anführen, welchen die ganze Stadt beweine, weil derselbe, wie er gehört habe, der Sohn eines außerordentlich verdienten Mannes sey, der seit einiger Zeit abwesend sey. Solon, der bey diesem Eingange fürchtete, es möchte sein Sohn seyn, fragte den Reisenden unruhig, ob er nicht wisse, wie der Vater des bedauernswürdigen jungen Menschen heiße; und da dieser sich stellte, als könne er sich nicht mehr auf den Nahmen desselben besinnen, fragte er ihn, ob es nicht Solon sey. „Ja richtig;“ antwortete der Mann, der seine Rolle gut inne hatte. Solons Jammer läßt sich leichter denken als beschreiben. „Nun,“ sagte der andere Philosoph zu ihm, „verwunderst du dich noch, daß ich nicht heirathe? Der Zu„fall, der dir begegnet ist, ist eben das, was mir den Willen dazu „benommen hat. Aber bekümmere dich nicht länger; was du eben „gehört hast, ist nur eine Erdichtung von mir, um auf deine „Vorwürfe zu antworten, und dir die Lust zu vertreiben, mir „zum Heirathen zuzusprechen.“

233.

2) Die zwey englischen Freunde
oder:
Der belohnte Freundschaftsdienst.

Ein sanfter und schüchterner junger Mensch hatte das Unglück gehabt, einen Vorhang zu zerreißen, der die beyden Classen der Westmünsterschule von einander absonderte; er war in der größten Betrübniß, weil er fürchtete von einem Lehrer gestraft zu werden, welcher für sehr streng gehalten wurde. Einer seiner Cameraden, von seinem Kummer gerührt, versprach ihm, seinen Fehler auf sich zu nehmen, und die Strafe dafür zu tragen. Sie wurden groß; der eine schwang sich in Civil-Aemtern empor, der andere bey dem Militär. Als der Bürgerkrieg in England ausbrach, standen sie bey entgegengesetzten Partheyen, indem der eine auf die Seite des Königs, der andere auf die Seite des Parlamentes getreten war. Da diese letztere Parthey einen entscheidenden Vortheil davon getragen, und die vornehmsten Officiere des Königs alle gefangen genommen hatte, befand sich der schüchterne Schüler unter der Zahl der Richter, welche man ernannt hatte, um den Ueberwundenen den Proceß zu machen. Mit Erstaunen hörte er den Namen seines edelmüthigen Freundes ablesen, welchen er seit der Schule nicht mehr gesehen hatte, und nach dem er sich versichert hatte, daß er es wirklich sey, verwendete er sein ganzes Ansehen in London so glücklich zu seinen Gunsten, daß es ihm gelang, ihn dem unglücklichen Schicksale zu entreißen, dessen Opfer andere wurden.

234.

2) Belohnte Dankbarkeit.

Ludwig der XIV., welcher über die Algierer unzufrieden war, ließ ihre Stadt zum zweyten Mahle mit Bomben beschießen. Als diese Seeräuber sahen, daß sie den Feind nicht von ihren Küsten entfernen konnten, geriethen sie in eine solche Wuth, daß sie französische Sclaven an die Mündung ihrer Kanonen banden, deren Glieder bis in die französische Schiffe flogen. Ein algierischer Hauptman, welcher bey den Franzosen Gefangener gewesen war, erkannte unter den, dieser abscheulichen Rache geweihten, Opfern, einen Officier von dieser Nation, welcher in seinem Unglücke die zärtlichste Sorgfalt und eine zuvorkommende Güte für ihn bewiesen hatte. Er bath auf die dringendste Weise man möchte seinen edelmüthigen Wohlthäter verschonen, und da er sah, daß man seinen Bitten kein Gehör gab, warf er sich über seinen Freund her, hielt ihn fest umschlossen, und rief dem Kanonier zu, der schon im Begriffe war, die Kanone abzufeuern: „Schieß zu, wenn ich meinen Freund nicht retten kann, so werde ich wenigstens den Trost haben, ihn nicht zu überleben.“ Der Dey, welcher ein Zeuge dieses Auftrittes war, wurde dadurch so gerührt, daß er den Officier dem algierischen Hauptmann übergab.

235.

2) Sinnreiche Besserung eines Geitzigen.

Pythus, ein lydischer Fürst war so blind, sein Glück in den Besitz von vielem Golde und Silber zu setzen; und zwang seine Unterthanen auf eine unmenschliche Art, diese elenden Metalle durch harte Arbeiten aus dem Schooße der tiefen Bergwerke, welche sich in seinen Staaten befanden, hervor zu hohlen. Die Gemahlinn dieses Fürsten, gerührt durch die Leiden des Volks, dessen Klagen sie oft hörte, ergriff ein ganz sonderbares und ihrem Scharfsinne Ehre machendes Mittel, um ihren Mann von einem so unseligen Irrthume zu heilen. Während er abwesend war, ließ sie ein scheinbar prächtiges Essen zubereiten, wobey alle Speisen, von dem ersten Aufsatze an, bis auf den Nachtisch, von Gold oder Silber waren. Der Fürst, welcher mitten unter diesen reichen Schaugerichten Hunger litt, verstand leicht die unter diesen außerordentlichen Speisen verborgene Lehre. Er sah ein, daß Gold und Silber nur in so fern einen Werth haben, als man davon einen edeln Gebrauch macht; und da er der thörichten Leidenschaft entsagte, eitle Reichthümer aufzuhäufen, und sein Volk dem Feldbaue und den Künsten wieder gab, sah er seine Macht und das Glück seiner Unterthanen zunehmen.

236.

2) Das geheilte Podagra
oder:
glückliche Wirkung der Rache.

Ein Mann litt sehr am Podagra, aber sein Uebel verhinderte

ihn nicht, viele mißliebige Reden über seine Nachbarn zu führen. Einer derselben, der ohne Zweifel mehr beleidigt worden oder empfindlicher war, als die andern, beschloß sich zu rächen, und ersann in dieser Absicht einen Streich, dessen Folgen für seinen Feind sehr heilsam waren. Eines Abends verlarvte er sich als Mohr, benutzte einen Augenblick, da der Podagrist allein war; trat in sein Zimmer und nahte sich seinem Bette, indem er abscheuliche Fratzengesichter schnitt. Der durch diesen außerordentlichen Besuch erschreckte Kranke hatte kaum Kraft genug zu schreyen, wer ist da? Augenblicklich fühlte er sich von einem jener vermeinten Geister fortgetragen, von welchen die Einfältigen glauben, sie kommen manchmal noch auf die Erde zurück, um die Lebenden zu quälen. Freylich schonte ihn dieser körperliche Geist nicht sehr: denn nachdem er ihn in die Arme genommen hatte, lief er mit ihm davon, und stieß, während er die Treppe hinab stieg, die leidenden Theile an die Wände. Als er mitten im Hofe war, warf er ihn aufs Pflaster hin, um auszuruhen, und fing von neuem an Gesichter zu schneiden. Aber der Kranke, welcher besorgte, man möchte ihn zu einem zweyten Gang aufladen, vergaß, daß er das Podagra hatte, und sprang so schnell davon, als ob er es nie gehabt hätte. Er war so gut geheilt, daß er nachher nie wieder etwas davon spürte: so daß also die Rache des Nachbars für ihn zur unschätzbarsten Wohlthat ward.

237.

2) Der gute Sohn in der Cadettenschule.

Ein junger Edelmann, der in die Cadettenschule zu Paris geschickt worden war, that dort bey der Erinnerung an die Dürftigkeit, worin er seine Aeltern zurück gelassen hatte, freywillig auf das Vergnügen einer guten Tafel Verzicht: er begnügte sich mit Suppe und Brod, und trank nichts als Wasser. Da der Vorsteher ein so ungewöhnliches Benehmen einer zu weit getriebenen und übel verstandenen Frömmigkeit beymaß, so ließ er den jungen Menschen, welchem er diese Sonderbarkeit schon verwiesen hatte, kommen, und nachdem er ihm mit Sanftmuth vorgestellt hatte, wie nöthig es sey, daß er sich nach der Sitte der Schule richte, und alles unterlasse, was den Schein der Sonderbarkeit haben könnte, bedrohte er ihn, ihn zu seinen Aeltern zurück zu schicken, wenn er seinen Ermahnungen nicht Folge leiste. Als der junge Mensch sich so im Gedränge sah, erklärte er: daß er in seines Vaters Hause oft nur wenig schwarzes Brod gehabt habe, da er hingegen in der Schule gute Suppe und gutes weißes Brod nach Belieben bekomme; daß er sich also gegen seine Aeltern für glücklich halte, und sich nicht entschließen könne, mehr zu genießen, wenn er an seine vorige Lage und an die Umstände seines Vaters und seiner Mutter denke. Ein so feines Gefühl und ein so gutes Herz lockten dem Vorsteher Thränen in die Au-

gen; er nahm es über sich, um einen Gnadengehalt für den Vater anzurufen, der, da er nicht reich genug war, alle nöthige Schritte zu thun, genöthigt gewesen war, davon abzustehen. Er setzte hinzu, er wolle seinem Vater den halbjährigen Gehalt zum voraus überschicken, den er gewiß wußte auswirken zu können, und übergab zugleich ihm selbst 3 Louisd'or zu seiner Ergetzlichkeit. „Ist „es denn so leicht, meinem Vater Geld zu schicken?" fragte der junge Mensch, von Dankbarkeit durchdrungen. Und da ihm der Vorsteher antwortete, er werde es schon zu machen wissen, setzte er offenherzig hinzu: „Ach, mein Herr, wenn Sie ihm nur auch „die 3 Louisd'or schicken wollten, die Sie mir so eben gütigst ge„schenkt haben; sie werden mir in diesem Hause, wo ich alles im „Ueberfluß habe, unnütz seyn, und meinem Vater können sie zum „Unterhalte seiner übrigen Kinder so wohl kommen."

238.

2) Die glückliche Erwerbung.

Der Cardinal von Amboise hatte auf dem Lande ein prächtiges Schloß aufführen lassen, das aber überall von fremden Besitzungen enge eingeschlossen war. Einer seiner Edelleute glaubte ihm dadurch ein großes Vergnügen zu machen, daß er einen Gutsherrn bewog, ein Landgut, worauf eine Würde haftete, und in dessen Bezirke das Schloß lag, an denselben zu verkaufen. Der Cardinal wollte wissen, warum der Edelmann sein Gut zu verkaufen begehrte, und als er erfahren hatte, daß es nur in der Absicht geschehe, ihm durch die Abtretung einer Besitzung, welche für sein Schloß so bequem gelegen war, Vergnügen zu machen; rieth er ihm, ein Landgut nicht zu veräußern, welches das Erbtheil seiner Väter und der vornehmste Ehrentittel eines berühmten Nahmens sey. Der Edelmann erklärte ihm hierauf, er hänge sehr an seinem Gute, und die Gnade, womit ihn Seine Eminenz beehrte, erhöhe den Werth desselben in seinen Augen noch mehr; fügte aber hinzu, er habe eine Tochter, um welche ein Edelmann werbe, dessen Nahme, Vermögen und persönliche Eigenschaften ihm anstünden; und durch den Verkauf seines Gutes würde er sich in den Stand gesetzt sehen, seiner Tochter das bey dieser Verbindung ausbedungene Heirathsgut zu geben, welches er auf keine andere Art anzuschaffen wüßte. „Aber," sagte der Cardinal zu ihm, „könnten Sie nicht mit Beyhaltung Ihres „Landgutes irgend ein anderes Mittel ausfündig machen, Ihrer „Tochter die Aussteuer zu geben, welche man von Ihnen ver„langt, indem Sie dieselbe zum Beispiel von einigen Freunden „unverzinslich entlehnten, und sie in langen Fristen von dem Be„trage der kleinen Ersparnisse wieder abzahlten, welche vielleicht „in Ihrem Hauswesen möglich sind?" — „Ach, gnädiger Herr," rief der Edelmann aus, „wo würde man heut zu Tage Freunde „auftreiben, die eine solche Summe ohne Verzinsung und auf „Abzahlung in so langen Fristen herleihen möchten?" — „Ler-

„nen Sie Ihre Freunde besser kennen," sagte der Cardinal zu ihm, indem er ihm die Hand drückte, „rechnen Sie mich darun„ter, und nehmen sie die Summe, deren sie bedürfen unter den „angeführten Bedingungen." Er erwarb auf diese Art einen Freund statt eines Landgutes, machte das Glück zweyer Gatten, und erhielt einem Edelmanne eine Besitzung, welche ihm sehr werth war.

139.

2) Belohnte Klugheit und beschämte Habsucht.

Als Ludwig der IX. ein Geschenk von zehn tausend Thalern erhalten hatte, ergriff er diese Gelegenheit, um diejenigen von seinen Dienern kennen zu lernen, welche ihm mit den edelsten und uneigennützigsten Absichten dienten. „Ich will nicht," sagte er zu seinen Hofleuten, „daß diese Summe in meine Schatulle „gelegt werde; ich bestimme sie zur Belohnung für diejenigen, „die mir die meisten Dienste geleistet haben; und forderte zugleich alle die ihn umgaben, auf, zu sprechen. Alle thaten dieß, so gut sie konnten, und unterließen nicht ihre Dienste über die Gebühr zu erheben. Der Kanzler, welcher nicht uneigennütziger war, als die andern, aber ohne Zweifel seinen Herrn besser kannte, sagte in einem bescheidenen Tone: „die Dankbarkeit, von welcher „er für die vielen Wohlthaten durchdrungen sey, womit Seine „Majestät ihn überhäuft habe, nehme seine ganze Seele ein, „und es liege ihm weit weniger an, neue zu erhalten, als sich „derjenigen würdig zu machen, die er schon erhalten habe." Diese Antwort gefiel dem Könige, und er gab ihm die zehn tausend Thaler; die andern ließ er fühlen, das beste Mittel, Wohlthaten zu erwerben, sey, sich dankbar zu zeigen; und wenn es die Eigenschaft eines Undankbaren sey, die erhaltenen Wohlthaten zu vergessen, so beeifern sich dagegen nur eigennützige Seelen, die geleisteten Dienste zu erheben.

240.

2) Die Capitulation von Barcellona.

oder:

Schöner Zug von Rechtschaffenheit.

Als der Commandant von Barcelona, welches von den Engländern belagert wurde, von außen einen mächtigen Feind, von innen ein aufrührisches Volk fürchtete, hatte er sich entschlossen, zu capituliren. Er war eben damit beschäftigt, in Gemeinschaft mit einem feindlichen General die Punkte der Capitulation abzufassen, als man plötzlich das Geschrey der Bestürzung und des Schreckens hörte. Der Commandant klagte bey dem General über Verrätherey. „Ich capitulire aufrichtig," sagte er zu ihm, „und da „benutzen nun Ihre Truppen meine Sorglosigkeit, um sich der „Stadt zu bemächtigen." — „Es müssen deutsche Truppen seyn," antwor-

antwortete der General: „es gibt nur ein Mittel, dem Uebel ab„zuhelfen; lassen Sie mich machen: ich marschire mit meinen Eng„ländern hinein, bringe alles in Ordnung, und komme hernach „wieder an das Stadtthor zurück, um die Capitulation vollends „abzuschliessen." Der Commandant, sowohl durch die dringende Gefahr als durch den aufrichtigen und edlen Ton, womit der General seinen Vorschlag vorbrachte, bewogen, ließ ihn einziehen. Er sprengte mit seinen Officieren hinein, und fand Deutsche und Catalonier, welche die reichsten Häuser ausplünderten; er verjagte sie, und nahm ihnen die geraubte Beute wieder ab; er sah in den Händen der Soldaten eine Dame von vornehmem Stande, die ihren Gewaltthätigkeiten ausgesetzt war; er ließ sie ihrem Gemahle wieder übergeben. Endlich, nachdem er die Ruhe wieder hergestellt, und alle Plünderer ausgetrieben hatte, zog er mit seinem Trupp auch wieder ab, und kehrte wieder an sein Thor zurück, um die Bedingungen der Uebergabe vollends ins Reine zu bringen und zu unterzeichnen. So viel Edelmuth beschämte die Spanier, welche die Engländer für wilde Unmenschen hielten, weil sie sich zu einer andern Religion, als die ihrige, bekannten, und sie konnten denselben ihre Bewunderung und Hochachtung nicht versagen.

241.

2) Der Ritter Bayard.

Als der Ritter Bayard bey der Wiedereroberung von Bresse, welches sich gegen die Franzosen empört hatte, verwundet worden war, ließ er sich zu einer Dame von Stande bringen, stellte zwey Soldaten vor ihre Hausthür, und gab diesen 100 Louisd'or, als Entschädigung für ihren Antheil an der Beute, den sie ihm aufopferten. Die Großmuth des Ritters blieb nicht hierbey stehen. Als seine Gastfreunde ihn im Begriffe sahen, abzureisen, um wieder zur Armee zu stoßen, wollten sie ihm ihre Dankbarkeit bezeigen. Die Dame vom Hause, ein Kästchen mit 2500 Ducaten in der Hand, warf sich ihm zu Füßen, und indem sie ihm bezeigte, sie erkenne, daß sie und ihre Töchter ihm nicht nur die Ruhe verdankten, deren sie genossen hatten, sondern auch das Leben und die Ehre, die ihnen erhalten worden, ja sogar auch ihr Vermögen, das nicht geplündert worden sey, bath sie ihn, ein Geschenk anzunehmen, das weit mehr ihrem Vermögen als ihrer Dankbarkeit angemessen sey. Bayard bath sie, aufzustehen, und sagte, er sey durch die Beweise von Aufmerksamkeit und die Pflege, die man ihm gegeben, hinlänglich für die Dienste belohnt, die er ihnen erwiesen haben könne. Er bath die Dame um ihre Freundschaft, und beschwor sie, die seinige anzunehmen. Eine so seltene Uneigennützigkeit und Güte erweckten bey der Dame mehr Erstaunen als Freude; sie warf sich dem Ritter noch einmahl zu Füßen, und drang in ihn, dieses Zeichen ihrer Dankbarkeit anzunehmen, welches der Verbindlichkeit, die sie ihm schuldig sey, bei weitem nicht gleich komme. Er wollte

seine Gastwirthinn nicht durch eine ganz abschlägige Antwort betrüben; er nahm den kleinen Schatz an, und nachdem er sich bey den beyden Fräulein zu empfehlen verlangt hatte, bath er diese hinwiederum, diese Summe als einen geringen Beweis seiner Dankbarkeit für alle die Freundschaft anzunehmen, die sie ihm erzeigt hätten; wobey er jedoch 500 Ducaten zum Besten der Nonnen anwies, welche geplündert worden waren, und sie bath, sie denselben auszutheilen.

242.

2) Der uneigennützige Held.

Der Ritter Bayard hatte erfahren, daß der General Gonsalvo von Cordova, welcher die Spanier im Königreich Neapel commandirte, eine Geldzufuhre zur Auszahlung des Soldes an seine Truppen, bekommen sollte. Er beschloß sie wegzunehmen. Da sie nur auf zwey Wegen ankommen konnte, so legte er sich auf dem einen mit 20 Mann in den Hinterhalt, und schickte auf den andern den Tardieu, einen seiner Officiere, mit 25 Mann ab, damit wenn die Zufuhre dem einen entgienge, sie dem andern desto gewisser in die Hände fiele. Das Glück erklärte sich für Bayard; er fiel über den Schatzmeister her, welcher bald von seiner Bedeckung verlassen wurde, die, in der Meynung, eine ganze Armee sey ihnen auf dem Fuße, eiligst entfloh, und Bayard, in dessen Hände die Casse blieb, ließ sie in die Stadt führen, wo er in Besatzung lag; man fand 15000 Dukaten darin.

Tardieu kam in dem Augenblicke dazu, da diese schönen Münzen auf einem Tische ausgelegt waren; er fluchte dem Glücke, daß es ihm nicht den Vorzug gegeben hatte. „Camerad," sagte er zu Bayard, „ich habe ein Recht auf diese Beute, da ich bey der Unternehmung gewesen bin." — „Sie sind bey der Unternehmung gewesen, antwortete ihm Bayard, „aber nicht bey dem Fange; „und wenn dieses auch der Fall wäre, so stehen Sie unter meinem „Befehle." Tardieu wurde über diese Antwort wüthend, und klagte bey dem Generale, der die Beute dem Bayard zusprach. Dieser, um sich einen Augenblick auf Kosten Tardieu's zu ergetzen, legte die Ducaten auf einen Haufen auf den Tisch, und sagte zu ihm: „Was denkst du von diesen Füchsen, Camerad, findest du sie nicht „schön? — „Ich finde sie sehr schön, antwortete Tardieu seufzend, „die Hälfte davon wäre mir wohl angestanden, und hätte „mir für mein ganzes Leben mein Auskommen verschafft." — „Wenn weiter nichts dazu gehört, mein Freund, dich für deine übrigen Tage glücklich zu machen," versetzte Bayard, „so laß dirs „nicht leid seyn, daß du den Fang nicht gemacht hast. Du sollst „die Hälfte davon haben. Ich gebe dir herzlich gern, was der Zufall dir eben so wohl als mir hätte zuführen können." Nachdem die Theilung geschehen war, ließ der Ritter die Besatzung ausrücken und theilte die andere Hälfte unter sie aus. Der spanische Schatz-

meister, welcher ein Zeuge dieser edlen Freygebigkeit war, fürchtete, Bayard möchte, nachdem er alles weggeschenkt hatte, nun eine desto größere Summe als Lösegeld von ihm fordern; allein der Ritter räumte seine Besorgniß bald weg. „In meiner Eigenschaft als „Soldat," sagte er zu ihm, „war ich verpflichtet, Ihrem Herrn, „unserm Feinde, dieses Geld wegzunehmen; ich freue mich um meiner „Waffenbrüder willen, daß es so glücklich gelungen ist; was aber „Ihr persönliches Eigenthum betrifft, so lasse ich es unangetastet, „und sie werden sogleich zu ihrer Armee gebracht werden." Er gab ihm einen Tromperer zur Begleitung. Was den Tardieu betrifft, so fand sich das Geschenk wirklich so groß, daß er dadurch auf sein ganzes Leben wohlhabend wurde, und in seiner Heimath ein reiches Frauenzimmer von Stande heirathete. Ihre Nachkommen leben noch jetzt. Diese Handlung machte dem Bayard um so mehr Ehre, da er nicht unter die Reichsten gehörte.

243.

2) Scipio Africanus.

Als Scipio nach Spanien geschickt worden war, eroberte er dieses Land in wenig Jahren, schlug das feindliche Heer, und machte sich in einem Tage zum Meister von Carthagena. Unter den Gefangenen, welche die Römer bey der Eroberung dieses Platzes machten, befand sich auch eine junge Spanierinn von seltener Schönheit. Scipio sah die schöne Gefangene und bewunderte sie. Er erfuhr, daß sie einem jungen spanischen Prinzen, Nahmens Allucio welcher sie liebte, und von welchem sie wieder geliebt wurde, zur Gattinn versprochen sey. Er ließ den Allucio und die Verwandten des Frauenzimmers hohlen. So bald jener gekommen war, zog er ihn bey Seite, und sagte zu ihm: „Wir sind beyde jung, ich kann also „freyer mit dir sprechen. Die Soldaten, welche mir deine künftige „Gattin zuführten, haben mir gesagt, du liebest sie, und ihre „Schönheit läßt mich nicht daran zweifeln. Wenn ich mich in einer ähnlichen Lage befände, so wäre es mir lieb, wenn man eine „so rechtmäßige Neigung beförderte. Ich schätze mich glücklich, „daß ich dieses bey dir thun kann. Ich habe deine Braut mit aller ihr gebührenden Achtung behandeln lassen, um dir mit ihr ein „Geschenck zu machen, das meiner und deiner würdig wäre. Wenn „ich einigen Dank dafür ansprechen darf, so sey ein Freund des „römischen Volkes."

Allucio, von Bewunderung hingerissen, drückte dem Scipio die Hände mit Innigkeit, und bath die Götter, ihm die Wohlthat zu vergelten, die er ihm zu verdanken habe. Die Aeltern des Frauenzimmers hatten eine beträchtliche Summe zum Lösegeld für ihre Tochter mitgebracht. Scipio schlug si lange aus; doch da sie immer in ihn drangen, sie anzunehmen, willigte er endlich in ihr Begehren; gab sie aber der Braut des Allucio zum Hochzeitgeschenke. Der Prinz kehrte mit der jungen Prinzessin in seine Heimath zu-

rück, und breitete mit ihr überall das Lob ihres Wohlthäters aus. „Es ist kein Mensch," sagten sie zu allen, welche sie sahen, „er „kommt durch seine großen und edlen Gesinnungen den Göttern „gleich; er triumphirt über seine Feinde durch die Waffen, und „wenn er sie unterworfen hat, gewinnt er sie durch seine Wohltha„ten." Kurze Zeit hernach kehrte er mit 1400 Mann Reiterey wieder zu Scipio zurück, und verließ ihn nicht, so lange der spanische Krieg dauerte.

Allucio begnügte sich nicht mit diesen Beweisen seines dankbaren Eifers. Er wollte seinen Dank und Scipio's Großmuth durch ein Zeugniß verewigen, welches beydes auf die Nachwelt brächte. In dieser Absicht ließ er einen Schild verfertigen, auf welchem der Grabstichel ihn vorstellte, wie er aus den Händen des Scipio die junge Prinzessin, seine Verlobte, empfängt. Dieses kostbare Denkmahl, welches im Jahr 1665 von Fischern in der Rhone gefunden wurde, wo es seit beynahe 1900 Jahren lag, da es Scipio ohne Zweifel bey dem Uebergange über diesen Fluß auf seiner Rückkehr aus Spanien nach Rom, verloren hatte, befindet sich im Pariser Münzcabinette.

244.

2) Die erhabene Aufopferung oder Seltenes Beyspiel von Theilnahme am Unglücke anderer.

Nach der berühmten Schlacht bey Fontenoy, welche die Franzosen im J. 1745 gewannen, wollten die Engländer zu dem Heere der Verbündeten eine beträchtliche, aus den benen in England zurück gebliebenen Truppen ausgehobene, Verstärkung abschicken. Man hatte einem Corps den Befehl ertheilt, sich in den St. James Park zu begeben, wo die Officiere diejenigen Subjecte auswählen sollten, die man auf das feste Land übersetzen könnte. Unter den Zuschauern bemerkte man auch eine jung Person, welche durch das über ihr Gesicht verbreitete traurige und ängstliche Wesen allgemeine Theilnahme erregte. Sie war an einen der Soldaten verheirathet, deren Schicksal eben jetzt entschieden werden sollte. Dieser war der Sohn eines reichen Pachters, welcher vergebens alle mögliche Anerbiethungen gemacht hatte, um seinen Abschied auszuwirken. Der junge Mann war gesund, stark und schön gewachsen; dieß hatte den Hauptmann gegen alle Vorschläge des Vaters taub gemacht. So bald sein Nahme unter denjenigen abgelesen wurde, welche eingeschifft werden sollten, brach die junge Frau in Thränen aus, und warf sich seinem Hauptmanne zu Füßen, der allein bey ihrem Jammer unempfindlich war, während die gerührten Zuschauer alle mit ihr weinten. Schon hatte sie erklärt, daß sie mit ihrem Manne gehen, daß sie die Gefahren mit ihm theilen wolle, als ein junger Mann sich bey dem Officier erboth, die Stelle des Gatten einzunehmen, welcher der Gegenstand so vieler Thränen

war. Man fragte ihn, ob er Lust zum Kriegsdienste habe. „Nicht „die geringste Lust," antwortete er; „die größte Belohnung hätte „mich sogar nicht dahin bringen können, den Soldatenstand zu „ergreifen, aber mein Herz blutet bey dem Schicksale dieses Ehe„paares. Ich bin frey, habe weder Aeltern, noch Frau und Kin„der; ich kann die Beschwerlichkeiten des Kriegs ertragen, und es „wird mir sehr lieb seyn, diesem unglücklichen Soldaten und seiner „trostlosen Frau eine Freundschaft erweisen zu können." Der Hauptmann glaubte eine so edle Aufopferung nicht abweisen zu dürfen. Er schrieb den Abschied; der gerührte Soldat wollte ihn aber nicht annehmen, und verstand sich nicht eher dazu, als bis ihm der Hauptmann befahl, auf der Stelle seine Montirung und sein Gewehr abzulegen, und seinem Stellvertreter zu übergeben.

245.

2) Der menschenfreundliche und wohlthätige Parlamentsrath.

Hr. von Salo, Parlamentsrath und erster Verfasser des Tagebuchs der Gelehrten, liefert uns einen Zug der Wohlthätigkeit, welcher sehr bekannt zu werden verdient. Ein mit einer Pistole bewaffneter Mann forderte ihm unter Bedrohung mit dem Tode seine Börse ab; er gab sie ihm, indem er zu ihm sagte, er werde ihn nicht reich machen, weil er nur wenig Geld bey sich habe. Der Dieb entfernte sich, mit der kleinen Summe zufrieden, und Hr. v. Salo schickte ihm seinen Lackeyen unbemerkt nach, welchem er empfahl, in der Stille das Haus zu bemerken, wo er hinein gehen würde. Dieser richtete den Auftrag vollkommen gut aus, und kam bald wieder zu seinem Herrn mit der Nachricht zurück, daß der Unglückliche ein Schuster und ein Opfer der bittersten Armuth sey, der nur durch das tiefste Elend, worin er sich befinde, zu diesem Verbrechen gebracht worden sey. Hr. von Salo begab sich den andern Tag in die Nachbarschaft, ging, nachdem er sich durch das Zeugniß seiner Nachbarn von seiner Ehrlichkeit und guten Aufführung überzeugt hatte, zu ihm hinauf und klopfte an seine Thür. Man öffnete ihm; er erblickte eine mit Lumpen bedeckte Frau, vier kleine in Stroh, das ihnen zum Lager diente, eingehüllte Kinder, und ein Mann, dessen bleiches Gesicht und zerrissene Kleider das schrecklichste Elend aussprachen. Der Schuhmacher erkannte in ihm bald den, welchen er den Tag zuvor angefallen hatte, er warf sich ihm zu Füßen, bath ihn um Verzeihung, und beschwor ihn, ihn nicht unglücklich zu machen, indem er ihm versicherte, er sey nur aus Noth zum Verbrecher geworden, und sey nur zu dieser Gewaltthätigkeit geschritten, um seine Frau und seine Kinder vom Hungertode zu retten. Der ehrwürdige Parlamentsrath schenkte ihm 30 Pistolen, um ihn in den Stand zu setzen, sich aus einer so fürchterlichen Lage heraus zu reißen, und indem er ihn aufmunterte, sein Gewerbe durch Arbeit in Aufnahme zu bringen, versprach er

ihm fernere Unterstützung, so lange er sich als rechtschaffener Mann betragen würde.

246.

2) Der menschenliebende und gutthätige Bäcker.

Ein Bäcker zu Lyon, welcher außerordentlich menschenliebend und mildthätig war, suchte mit der grösten Sorgfalt die Unglücklichen ausfündig zu machen, um sie zu unterstützen, und backte regelmäßig alle zwey Tage eine gewisse Menge Brode, welche er an arme Taglöhner austheilte. Ein Mann, den die Noth dazu trieb, stahl ihm zwey Brode, als er vor dem Fenster vorbey gieng, wo sie ausgelegt waren. Der Bäcker, der es gesehen hatte, ließ ihm Zeit sich zu entfernen, und ging ihm hierauf bis auf den Dachboden nach, welcher diesem armen Manne zur Wohnung diente. Er sah bald durch die Spalten einer schlecht gefügten Thür, wie er das gestohlene Gut unter vier kleine Kinder austheilte, und mit Thränen in den Augen zu ihnen sagte, er für seinen Theil könne sich nicht entschließen von einem Brode zu essen, zu welchem er durch eine so schlechte Handlung gekommen sey. Mazard hatte genug gesehen; das Elend hatte Ansprüche auf sein Herz; er trat schnell hinein, und ohne dem Unglücklichen Zeit zu lassen, zur Erkenntniß zu kommen, ersparte er ihm die mit Entschuldigungen verbundene drückende Empfindung, gab ihm seinen Beutel, schmählte ihn, daß er ihm seine Lage nicht vertraut habe, und hieß ihn alle Tage kommen, um Brod zu hohlen; ja er hatte so viel Zartgefühl, daß er es auf sich nahm, ihm das Brod selbst zu bringen, aus Furcht, der arme Mann möchte sich durch einen Schritt erniedrigt finden, welcher für Personen, die das Betteln nicht gewohnt sind, immer hart ist. Die gute Handlung des Bäckers wurde einem seiner Söhne bekannt, der sie eben so wenig geheim hielt, als die Kinder des Armen, von denen er sie erfahren hatte. Sein Vater wurde über seine Plauderhaftigkeit aufgebracht, und wollte ihm mehrere Monate lang nicht erlauben, wieder in sein Haus zu kommen, und nur auf die Fürbitte, welche eben dieselben Kinder (bey dem Vater) für ihn einlegten, erhielt der Sohn wieder Verzeihung.

247.

2) Rechtschaffenheit des Fabricius, und schöne Aeusserung des Pyrrhus.

Als Pyrrhus mit den Römern im Kriege begriffen war, both der Arzt dieses Fürsten, in der Hoffnung, eine reichliche Belohnung zu erhalten, dem römischen Feldherrn an, dem Kriege durch die Vergiftung seines Herrn ein Ende zu machen. Fabricius, welcher wußte, daß es selbst gegen Feinde heilige Pflichten gibt, las mit Abscheu den Brief, welcher ihm ein so schwarzes Vorhaben offenbarte, und eilte, seinen Feind vor der ihm drohenden Gefahr zu warnen, welches er durch einen Brief that, worin er

ihm sagte, er verstehe sich eben so schlecht auf Freunde als auf Feinde, weil er sein Vertrauen Verräthern schenke, und Leute bekriege, die sich's zur Pflicht machten, sie ihm zu entdecken: er setzte hinzu, er gebe ihm diese Nachricht nicht bloß aus Liebe zur Gerechtigkeit, sondern auch um seines und der Römer eigenen Ruhmes willen; weil er nicht wolle, daß die Verläumdung sagen könne, die Unmöglichkeit den Krieg durch Muth und Tapferkeit zu endigen, habe ihn dazu vermocht, zu der schändlichen Verrätherey seine Zuflucht zu nehmen. So viel Tugend bey einem Feinde erfüllte den Pyrrhus mit Bewunderung; dieser Zug bestärkte ihn in der hohen Meinung, welche er von Fabricius hatte, und veranlaßte ihn zu der denkwürdigen Aeußerung, welche für diesen edlen Römer ehrenvoller ist, als die glänzendsten Siege: daß es leichter wäre, die Sonne von ihrer gewohnten Bahn, als den Fabricius von dem Pfade der Gerechtigkeit und Rechtschaffenheit abzubringen. Nachdem er sich von der Verrätherey seines Arztes gewiß überzeugt hatte, ließ er die Todesstrafe an ihm vollziehen, und bezeigte dem Fabricius und den Römern seine Dankbarkeit dadurch, daß er dem Consul alle Gefangene zurück schickte. Dieser, welcher durch die Verhinderung eines großen Verbrechens keine Belohnung verdient zu haben glaubte, schickte dem Pyrrhus eine gleiche Anzahl ihm abgenommener Gefangenen zurück.

248.

2) Der junge Cyrus.

Als Cyrus zwölf Jahre alt war, begab er sich nach Medien zu dem Könige, seinem Großvater, der schon lange diesen jungen Prinzen zu sehen wünschte, von welchem er viel Gutes gehört hatte. Der König fand seinen Enkel so, wie man ihn geschildert hatte, und da er ihn bey sich behalten und ihm die Lust benehmen wollte, nach Persien zurück zu kehren, so ließ er eine prächtige Mahlzeit zurichten, in der Meinung, ihm durch die Menge und Köstlichkeit der Speisen Vergnügen zu machen. Cyrus schien bey dem Anblicke dieser Pracht mehr Erstaunen als Freude zu empfinden, und als ihm sein Großvater seine Verwunderung darüber bezeigte, sagte er, die Perser schlügen einen kürzern Weg ein, den Hunger zu stillen; ein wenig Brod und Kresse führe sie zu eben dem Zwecke, wie dieser große Aufwand von Speisen. Da ihm Astyages erlaubt hatte, nach seiner Willkühr damit zu schalten, theilte er sie unter diejenigen königlichen Bedienten aus, die es ihm besonders zu verdienen schienen, der eine, weil er ihn reiten lehrte, der andere, weil er seinen Großvater gut bediente, der dritte, weil er sehr für seine Mutter besorgt war. Er überging absichtlich denjenigen Hofbedienten, dessen Amt es war, dem Könige zu trinken zu reichen, und die Personen einzuführen, die bey ihm vorgelassen werden sollten. Da dieser Diener dem Cyrus die Gunst, seinen Großvater zu sehen, nicht

so oft hatte bewilligen können, als jener es verlangte, so ergriff der junge Prinz diese Gelegenheit, ihm seinen Unwillen darüber zu bezeigen. Astyages, der über die Kränkung empfindlich war, die er dem Sakas, so hieß dieser Hofbediente, angethan hatte, machte dem Cyrus darüber einen gelinden Vorwurf, wobey er die seltene Geschicklichkeit dieses Mannes im Mundschenken-Amte rühmte. „Wenn sonst nichts erfodert wird, deine Gunst zu gewin„nen," sagte der junge Prinz sogleich zu ihm, „so schmeichle „ich mir sie bald zu verdienen, und dir besser aufzuwarten, als „Sakas." Da ihm sein Großvater erlaubt hatte, eine Probe abzulegen, that er es mit dem besten Anstande. Indem Astyages ihm hierüber seine große Zufriedenheit bezeigte, sagte er zu ihm, er habe doch eine wesentliche Ceremonie vergessen, nähmlich den Wein zu kosten. „Ich fürchtete," antwortete Cyrus mit der unschuldigen Offenherzigkeit seines Alters, „es möchte Gift in „dieser Flüßigkeit seyn, weil ich an dem Gastmahle, das du den „Großen deines Hofes an deinem Geburtstage gabst, deutlich sah, „daß Sakas euch alle vergiftet hatte; denn ich bemerkte, daß, „nachdem man von dieser Flüßigkeit getrunken hatte, allen Gä„sten die Köpfe zu schwindeln anfingen. Ich hörte euch alle zu„mahl schreyen, ohne daß einer den andern verstand, hernach „alle mit einander auf die lächerlichste Weise singen, und als „man aufstand, um zu tanzen, warst du weit entfernt einen „Schritt im Takte machen zu können, nicht einmahl im Stande „zu gehen, ohne zu wanken, und bey jedem Schritte hätte man „glauben sollen, du fallest. Du schienst vergessen zu haben, daß „du König bist, und die andern, daß sie deine Unterthanen sind." — „Wiederfährt denn deinem Vater nicht ein Gleiches?" versetzte Astyages verwundert. — „Niemahls," antwortete Cyrus; „was „er trinkt, löscht ihm den Durst und das ist alles."

249.

2) Chelonis als Gattinn und Tochter.

Chelonis, eine Tochter des spartanischen Königs Leonidas, hatte den Cleombrotus geheirathet. Als dieser zum Nachtheil seines Schwiegervaters den Thron bestiegen hatte, verließ Chelonis, voll Ehrfurcht, Anhänglichkeit und Liebe für ihren unglücklichen, verfolgten Vater, einen zärtlich geliebten Gatten, welchen sie nicht zu Gunsten des Urhebers ihres Lebens hatte erweichen können, um mit jenem sein Schicksal und seine Verbannung zu theilen. Als aber das Glück von neuem seine Gunstbezeigungen über den Leonidas ausgeschüttet hatte, verließ sie ihren Vater, um die Gefährtinn der Leiden und Gefahren ihres Gatten zu werden. Dringende Vorstellungen, Bitten, Versprechungen, alles was die Liebe des Vaters zu einer angebetheten Tochter, die ihm einen so rührenden Beweis der Liebe und Zärtlichkeit gegeben hatte, ihm eingeben konnte, nichts war vermögend sie zurück zu halten.

Eben dieselben Gesinnungen, welche sie bewogen hatten, sich von einem Gatten zu trennen, ohne sein Glück und seine Größe theilen zu wollen, um einem unglücklichen Vater zu folgen, trieb sie nun an, einen triumphierenden Vater zu verlassen, um sich an eben diesen besiegten, gedemüthigten, unglücklichen Gemahl anzuschließen. Sie both kindliche Unterwerfung, Bitten, Thränen und die rührendsten Vorstellungen auf; alle ihre Bemühungen schränkten sich bloß darauf ein, die drohende Todesgefahr von dem Haupte ihres Gemahls abzuwenden; sie theilte mit ihm das harte Loos der Verbannung, riß sich von seinem Vater los, welcher sich vergebens in Beweisen der Zärtlichkeit erschöpfte, um sie zurück zu halten, verließ mit ihrem Gatten die Stadt Sparta, wo sie sich durch die schönen Beyspiele von Tugend und kindlicher und ehelicher Liebe, die sie nach einander aufgestellt hatte, unsterblich machte, versüßte durch ihre Gesellschaft das Loos eines Mannes, dem sie einen so glänzenden Beweis ihrer Treue gegeben hatte, und ließ ihn in dem Umgange eines so tugendhaften, seiner Liebe so würdigen Weibes, ein Glück schmecken, welches dem Prunke des Thrones weit vorzuziehen ist.

250.

2) Der geschickte Arzt.

Antiochus, Sohn des Seleucus, liebte seine Stiefmutter grenzenlos. Er hatte sich vergebens bemüht, von einer Leidenschaft frey zu werden, welche eine Schönheit zum Gegenstande hatte, die nicht mehr die Seinige werden konnte. Er wurde krank, und man verzweifelte an seiner Genesung. Dem Erasistratus, einem berühmten Arzte, war es gelungen, durch anhaltendes Beobachten zu entdecken, daß Liebe der Grund seiner Krankheit sey; und nachdem er sich durch behutsame Fragen überzeugt hatte, daß er die Gemahlinn seines Vaters liebe, gerieth er, um den jungen Prinzen das Leben zu retten, ohne seinen Vater gegen ihn aufzubringen, auf den Einfall, zu dem Könige zu sagen, die Krankheit seines Sohnes sey unheilbar, weil er eine Person liebe, welche nicht die Seinige werden könne, und diese Unmöglichkeit versetze ihn in den traurigen Zustand des Hinschmachtens, in welchem er sich verzehre. „Und wer ist denn diese Person?“ fragte der König in heftiger Bewegung. „Es ist meine Frau.“ antwortete ihm der schlaue Arzt, „und ich bin nicht gesonnen, sie ihm zu geben.“ — Als der König äußerte, er habe ihm mehr Anhänglichkeit zugetraut, erwiederte ihm der Arzt listig: „Erlaube mir, gnädigster König, dich zu fragen, „ob du ihm wohl Stratonicen geben würdest? (so hieß die „Königinn) und wenn du als Vater dich nicht geneigt fühlst, deine „Gattin abzutreten, um einem zärtlich geliebten Sohne das Leben „zu retten, wie könntest du dieses Opfer von einem andern fordern?“ Man erräth die Antwort des Königs leicht. Der Arzt benutzte sie, zu erklären, daß der junge Prinz die Königinn liebe. Der König

machte als zärtlicher Vater das Glück seines Sohnes, gab ihm die Gesundheit wieder, ließ ihn zum Könige krönen, und schenkte dem Erasistratus 100 Talente.

251.

2) Die gute Anwendung des Reichthums oder: Die Prüfung der drey Kinder.

Ein Vater begab sich mit seinen drey Kindern, zwey Knaben und einem Mädchen, aufs Land, um daselbst die schöne Jahreszeit zuzubringen. Er gab jedem derselben zehn Thaler zur beliebigen Verwendung, mit dem Beysatze, er werde ihnen vor der Rückkehr in die Stadt Rechenschaft davon abfordern. Der erste hob sein Geld sorgfältig auf, ohne etwas davon auszugeben. Der zweyte ließ seine Thaler gegen die kleinste Scheidemünze auswechseln, und warf die ganze Summe auf einmahl unter die Kinder in einem Dorfe aus, um das Vergnügen zu haben, zu sehen, wie sie sich darum schlugen, einander bey den Haaren herum zauseten, sich im Kothe herum wälzten, und ihre Kleider beschmutzten. Das Mädchen gab einen Theil ihres Geldes zur Bezahlung eines Wundarztes für einen armen Mann aus, der beym Herabfallen von einer Leiter ein Bein gebrochen hatte; sie kaufte zwey jungen Mädchen, welche ihre arme Aeltern nicht in die Schule schicken konnten, einige Bücher, und gab für die drey ersten Monathe das erforderliche Schulgeld her; sie kaufte einen porcellanenen Teller, um einen andern zu ersetzen, welchen ein Bedienter unglücklicher Weise zerbrochen hatte, der es seinen Herrn nicht hatte wollen wissen lassen, aus Furcht gezankt zu werden; sie schenkte einer Magd zu ihrem Geburtstage ein Schnupftuch, theilte einige kleine Almosen aus, und schaffte sich einige Bücher zu ihrem eigenen Gebrauche an. Man kann sich leicht vorstellen, was für ein Urtheil der Vater fällte, nachdem er die Rechenschaft seiner drey Kinder angehört hatte. Er befahl dem ersten, seinen Schatz seiner Schwester zu übergeben, weil Kieselsteine oder Rechenpfennige eben so wohl seinen Beutel ausfüllen könnten, als Thaler von welchen er keinen Gebrauch machte. Zu dem zweyten welcher den Werth des Geldes noch nicht kannte, und es noch nicht nützlich und vernünftig anzuwenden wußte, sagte er, er verbiethe ihm, wenn er in Zukunft wieder Geld bekomme, es auszugeben, ohne vorher seine Schwester zu Rathe zu ziehen, und das so lange, bis er Proben von mehr Verstand gebe. Zu seiner Tochter sagte er, weil sie ihr Geld so gut angewendet habe, so fordere er künftig von ihr keine Rechenschaft mehr.

252.

2) Die gute Anwendung des Geldes oder: Die Prüfung der drey Schwestern.

Ein Vater, welcher 3 Töchter hatte, wollte sehen, ob sie einst

einen guten Gebrauch von ihrem Reichthume machen würden. Er gab ihnen Geld, nicht nur sich unschuldige Freuden zu machen, sondern auch, sich alle zu ihrem Unterhalte nöthigen Dinge anzuschaffen, und ihre Kammerjungfern zu bezahlen. Justine war sehr pünctlich, alle Vierteljahre nicht nur die Personen zu befriedigen, welche in ihrem Dienste waren, sondern auch alle Waaren zu bezahlen, welche sie ausnahm, ja sogar den Schaden zu vergüten, welchen sie angerichtet haben mochte, wovon sie ein schönes Beyspiel in einem Laden gab, indem sie auf der Stelle mehrere Ellen Spitzen bezahlte, über welche sie, während sie einen Aufsatz genau betrachten wollte, ein Tintenfaß umzugießen das Unglück gehabt hatte; übrigens war sie keine Freundinn vom Geben, und hielt ihr Geld wohl zusammen. Luise hingegen folgte nur den Regungen ihres gefühlvollen und mitleidigen Herzens, und gab den in ihrem Dienste befindlichen Personen so wie den Kaufleuten Anlaß, sich über sie bey ihrem Vater zu beklagen, weil sie das zur Befriedigung ihrer Dienerschaft und Bezahlung der eingekauften Waaren bestimmte Geld unüberlegter Weise den Nothleidenden gab. Julie bezahlte von ihrem Gelde alles sorgfältig, was die Pflicht der Gerechtigkeit erfodert, und schüttete das Uebrige in den Schooß einiger Unglücklichen aus. Nachdem der Vater seiner Töchter Ausgabebuch durchgangen hatte, sagte er zu der erstern, er sehe, daß noch Geld in ihrem Beutel übrig sey, aber er habe nichts wahrgenommen, das sie für Arme ausgegeben hätte; er ließ sie also dieses in ihrem Beutel todte Geld Julien zustellen. Zur zweyten sagte er, ehe man wohlthätig seyn könne, müsse man sich's zum Gesetze machen, nicht ungerecht zu seyn; sie hätte sollen erst ihre Dienstbothen befriedigen und die ausgenommenen Waaren bezahlen: um sie zu strafen, gab er ihr ein Vierteljahr lang kein Geld. Die dritte, welche Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit mit einander zu verbinden gewußt hatte, empfing neue Beweise seines Zutrauens.

253.

2) Gerechtigkeitsliebe und Gutthätigkeit Franz des Ersten.

Franz der I. war bey Blois auf der Jagd. Er redete eine ziemlich gut gekleidete Dame an, und machte an sie einige Fragen wegen ihrer Reise bey einer so rauhen Witterung. Diese wurde durch den gütigen Ton, in welchem er mit ihr sprach, zutraulich gemacht, und entdeckte ihm ihre traurige Umstände. Der König, welchen sie nicht kannte, denn sie glaubte ihre Angelegenheit einem vornehmen Herrn anzuvertrauen, äußerte gegen sie, er habe einigen Einfluß bey Hofe, er schmeichle sich, ihr nützlich seyn zu können, und sagte zu ihr, sie solle sich den andern Tag in's Schloß begeben, und sich an einen Edelmann wenden, den er ihr nannte, und der ihr Gelegenheit verschaffen werde, mit dem Könige zu sprechen. Sie fand sich richtig daselbst ein; sie erkannte mit Erstaunen

den König in dem Herrn, welchem sie den Tag zuvor ihre Angelegenheit so zutraulich erzählt hatte; sie warf sich ihm zu Füßen, ohne ein Wort vorbringen zu können. Der König ließ sie wieder aufheben, ihre Beschwerden untersuchen, und wollte selbst Zeuge bey der ganzen Sache seyn; und als er gefunden hatte, daß das Recht auf Seiten der Frau war, wurde dem Gläubiger befohlen, das Landgut wieder zurück zu geben; er wollte sogar die Schuld dieser Frau aus seiner Schatulle bezahlen, und gab seinem Schatzmeister Befehl sie zu berichtigen.

254.

2) Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit Josephs des II.

Als einst der Kaiser Joseph II., als bloßer Privatmann gekleidet, in den Staßen von Wien spazieren ging, sah er ein junges Mädchen, welches weinte, und ein Päckchen unter dem Arme trug. Er fragte sie, was sie trage, wo sie hingehe, und was an ihrer Betrübniß Schuld sey. Die junge Person erzählte ihm ihre große Noth, und daß einige Kleidungsstücke ihrer unglücklichen Mutter das Letzte seyen, womit sie sich zu helfen hoffe. „Ach! wenn nur mein Va„ter noch lebte!" sagte sie. „Wenn er wenigstens, nachdem er „sein Blut so oft für das Vaterland vergossen, die Belohnungen „erhalten hätte, die man ihm für seine Dienste schuldig war." Der Monarch, ohne sich zu erkennen zu geben, sagte zu ihr, der Kaiser sey gewiß nicht von ihrer unglücklichen Lage unterrichtet; er würde ohne Zweifel geeilt haben sie zu erleichtern, wenn man ihn durch eine Bittschrift damit bekannt gemacht hätte. „Wir „haben es mehrere Mahle gethan," antwortete ihm die junge Person, „und der Herr, den wir gebethen hatten, unsere Bitt„schrift vorzulegen, hat uns immer gesogt, er habe nichts aus„wirken können." — Man wird Sie hintergangen haben," setzte der Fürst hinzu, „der Kaiser liebt die Gerechtigkeit zu sehr, als „daß er die Witwe und die Tochter eines Officiers, welcher ihm „brav gedient hat, dem Elende Preis geben sollte. Machen Sie „eine neue Bittschrift; ich will sie selbst übergeben; bringen Sie „sie mir an den und den Ort im Schlosse, und wenn alles wahr „ist, was Sie sagen, so wird sich Ihr Schicksal bald ändern." Er that noch mehr, um sie nicht ohne Hülfe fort gehen zu lassen, fragte er sie wie theuer sie die Kleider zu verkaufen gedenke, und bath sie, in Erwartung des Ausganges ihrer Sache, die doppelte Summe anzunehmen. Es wäre schwer die Freude zu beschreiben, mit welcher das junge Mädchen zu ihrer Mutter eilte, um ihr das Geld zu überbringen, und ihr den Vorfall zu erzählen. An den Zügen, mit welchen sie den Helden ihrer Geschichte abschilderte, erkannten einige Verwandten und ihre Mutter den Kaiser. Das Mädchen war darüber ganz bestürzt; der Gedanke, daß sie so frey gesprochen habe, versetzte sie in eine Art von Verzweiflung, und sie konnte sich nicht entschließen, den andern Tag ins Schloß zu gehen; ihre Verwandten schleppten sie dahin, sie

kam zitternd daselbst an, und als sie in ihrem Wohlthäter ihren Kaiser erkannte, sank sie ohnmächtig nieder. Nachdem sie wieder zu sich gekommen war, überreichte ihr der Kaiser, — welcher sie den Tag zuvor um den Namen ihres Vaters und des Regiments, unter welchem er gestanden, befragt, und alles mit ihrer Aussage übereinstimmend erfunden hatte, — auf die höflichste Art ein Decret zu einem Gnadengehalte, der so groß war, als der Gehalt, den ihr Vater gehabt hatte, und wovon die Hälfte auf sie fallen sollte, im Fall sie ihre Mutter verlöre. Er bezeugte ihr hierauf, wie leid es ihm thue, daß er ihre Lage nicht eher erfahren habe; und seit diesem Vorfalle hat er einen Tag in der Woche fest gesetzt, wo jedermann verstattet wird, mit ihm zu sprechen.

255.

2) Panthea.

Panthea war ein Frauenzimmer von seltener Schönheit und von den größten Vorzügen, und die Gattin des Abradatus, Königs von Susa, eines Fürsten, welchen seine Tugenden und sein Heldenmuth ihrer würdig machten. In dem Kriege, welchen Cyrus gegen den Crösus, König von Lydien, führte, dessen Vasall der Gemahl der Panthea war, hatte sie mit den Kriegsgefangenen gleiches Schicksal. Man rühmte dem Cyrus die Schönheit der Gefangenen, und schlug ihm vor, sie zu sehen. Aber dieser Fürst, welcher wußte, von was für traurigen Folgen oft der Anblick eines solchen Gegenstandes ist, wollte sich dieser Gefahr nicht aussetzen. Er gab Befehl, der Panthea mit aller der Achtung zu begegnen, welche sie verdiente, und vertraute sie einem gewissen Araspes zur Bewachung an, welchen er seines Zutrauens für würdig achtete. Dieser Günstling, welcher sein Herz nicht genug kannte, glaubte sich über die Schwachheiten erhaben, welche selbst Cyrus fürchtete, der ihm vorgestellt hatte, daß so manche Helden, welche sich für sehr stark hielten, denselben dennoch unterlegen seyen; er hatte die stolze Meinung von sich, er sey unbesiegbar, und hatte mit seinem Leben dafür gebürgt, daß er nichts gegen seine Pflicht thun werde. Allein er konnte den Reizen der Panthea nicht lange widerstehen, und wagte es, ihr seine Liebe zu erklären. Sie beklagte sich darüber bey Cyrus, welcher seinem Günstlinge einen ernstlichen Verweis geben ließ, und ihm die Bewachung der Gefangenen abnahm. Araspes sah nun ein, daß die Warnung seines Herrn klug gewesen war; er fühlte, daß man einen verführerischen Gegenstand nur besiegen könne, wenn man es mache wie Cyrus, und sein Heil in der Flucht suche. Beschämt über sein unseliges Vergehen, der Reue und dem Schmerze zur Beute, vergoß er einen Strom von Thränen, und machte sich gefaßt, in jedem Augenblicke von Cyrus das Urtheil einer gänzlichen Ungnade zu empfangen. Dieser Fürst aber, der ihn genug gedemüthigt sah, sagte mit Sanftmuth zu ihm, er selbst habe allein gefehlt, indem er ihn dem Angriffe eines so furchtbaren Feindes ausgesetzt habe. Araspes, welchem eine so unerwartete Güte wie-

der das Leben gegeben hatte, sann nur auf Mittel, seine Dankbarkeit durch irgend einen wichtigen Dienst an den Tag zu legen. Er ging in das feindliche Lager über, und gab sich als einen in Ungnade gefallenen Günstling an, welcher sein Schwert gegen einen Herrn anbiethe, der ihn mißhandelt habe. Man glaubte bey dem Heere, er sey aus Verdruß zu den Feinden übergegangen, und bedauerte den Verlust eines so tapfern Officiers sehr. Panthea, welche die Veranlassung dazu gewesen war, versprach, ihn durch einen andern Officier zu ersetzen, der nicht weniger Verdienst besitze. Sie meldete ihrem Gemahl das edle Betragen des Cyrus gegen sie, und bald sah man ihn mit zwey tausend Reitern im persischen Lager ankommen. Als er Cyrus vorgestellt wurde, warf er sich ihm zu Füßen, und sprach zu ihm: „Großmüthiger Fürst, da es mir unmöglich ist, deine Wohlthaten jemals zu vergelten, so nimm „mich selbst als einen treuen Bundesgenossen auf, der sich dir ganz „hingibt.“ Aus der äußerst freundschaftlichen Aufnahme, welche er bey Cyrus fand, schloß er, daß das, was ihm Panthea von dem edlen und wohlthätigen Character dieses Fürsten gesagt hatte, nur ein schwaches Bild von dem vollkommensten Sterblichen sey. Eine berühmte Schlacht gab dem Cyrus bald Gelegenheit, von der Tapferkeit seines neuen Bundesgenossen Gebrauch zu machen. Er gab ihm den größten Beweis seines Zutrauens, indem er ihm das Commando über die Sichelwagen übergab. Den Wagen des Abradatus zogen acht Pferde von seltener Schönheit, und was diesen Fürsten noch mehr auszeichnete, war ein mit Diamanten geschmückter Helm, und eine von Edelsteinen glänzende Waffenrüstung, welche Panthea ihm ohne sein Vorwissen hatte verfertigen lassen, um ihm die Freude einer angenehmen Ueberraschung zu machen. Sie konnte ihm dieselbe nicht anlegen, ohne Thränen zu vergießen, und er bemühte sich, bey dem Abschiede von seiner Gemahlinn, vergebens, ihr die seinigen zu verbergen. Der Augenblick der Trennung wurde mit größerer Liebe, als je, bezeichnet. Panthea hegte den Wunsch, daß ihr Gemahl Gelegenheit finden möchte, sich der Vorstellung würdig zu zeigen, welche sie dem Cyrus von ihm beygebracht hatte, und Abradatus wünschte, sich auf eine würdige Art zeigen zu können. Er konnte, als er sie verließ, das Lebewohl nicht aussprechen; mehr als ein Mahl sah er sich nach ihr um, und sie folgte ihm mit den Augen nach, bis der Heereshaufe ihn ihren Blicken entzog. Man hatte Freude und Schmerz abwechslungsweise auf dem Gesichte dieser zärtlichen Gatten gelesen: ach! sie trennten sich, um einander nie wieder zu sehen; oder sie sollten einander nur wieder sehen, um die unglückliche Panthea durch einen gewaltsamen Tod in ein Grab mit ihm zu stürtzen, welche zu schwach war, den Tod eines Mannes zu ertragen, der sich ihrer würdig gezeigt hatte, und ihr Leben beyzubehalten, nachdem es ihm das seinige gekostet hatte. Cyrus blieb Sieger; aber Abradatus, nachdem er die Linie der Feinde durchbrochen,

und ihre Wagen in die Flucht getrieben hatte, wurde von dem seinigen herunter geworfen, und genöthigt, zu Fuße zu streiten. Als der Haufe, den er besiegt hatte, ihn fallen sah, stürzte er sich über ihn her, und durchbohrte ihn. Cyrus eilte zu Panthea, und bemühte sich, ihren Schmerz zu besänftigen. Die untröstliche Gattinn ließ sich zu dem Leichname ihres Gatten hinführen; und nachdem sie eine Zeit lang diesen traurigen Gegenstand ihrer Betrübniß betrachtet hatte, vereinigte sie sich mit ihm, indem sie sich einen Dolch in die Brust stieß, und diese letzten Worte an ihn richtete: „Abradatus, mein lieber Abradatus, empfange diesen letzten Beweis meiner zärtlichsten Zuneigung; die Liebe, die uns im Leben „verband, vereinige uns auch nach dem Tode." Cyrus konnte so vielem Unglücke seine Thränen nicht versagen, und ließ den beyden Gatten an eben demselben Orte ein gemeinschaftliches Grabmahl errichten.

256.

Die Neugierige. *a*)

Ein *b*) Lustspiel. *c*)

Personen. *d*)

Die Marquisinn von Valcour.
Sophie, älteste *e*)Tochter der Marquisinn.
Pauline, Sophiens Schwester.
Konstanze, Nichte der Marquisinn.
Der Chevalier von Valcour, Sohn der Marquisinn.
Der Baron von Senanges.
Rosine, die *b*)Tochter des Gärtners.
Der Schauplatz *g*)ist im *h*) Schloße der Marquisinn.

Erster Aufzug *i*).

Erster Auftritt *k*).

Der Schauplatz *l*) stellt *m*) einen Garten vor.

Sophie. Pauline.

Paul. Schwester, liebe Sophie *n*), ich bitte *o*) dich...

Soph. Ich sag dirs noch einmahl *p*), alle deine Zudringlichkeiten *q*) sind vergebens *r*), ich weiß kein Geheimniß.

Paul. Wie *s*), Sophie, die *t*) sonst *u*) so offenherzige *v*)

a) la curieuse. *b*) 145. *c*) comédie. *d*) personnages. *e*) ainée. *g*) la scène. *h*) dans. *i*) acte, wegen der Stelle des Beyworts, 177. 1) Bemerk. *k*) scène; ebend. *l*) le théâtre. *m*) représenter. *n*) ma soeur, ma ... *o*) en conjurer. *p*) mais, encore une fois. *q*) la persécution, l'instance. *r*) inutile. *s*) quoi! *t*) vous qui êtes. *u*) naturellement; (d'ailleurs). *v*) vrai; franc; sincère.

ihm fernere Unterstützung, so lange er sich als rechtschaffener Mann betragen würde.

246.

2) Der menschenliebende und gutthätige Bäcker.

Ein Bäcker zu Lyon, welcher außerordentlich menschenliebend und mildthätig war, suchte mit der grösten Sorgfalt die Unglücklichen ausfündig zu machen, um sie zu unterstützen, und backte regelmäßig alle zwey Tage eine gewisse Menge Brode, welche er an arme Taglöhner austheilte. Ein Mann, den die Noth dazu trieb, stahl ihm zwey Brode, als er vor dem Fenster vorbey gieng, wo sie ausgelegt waren. Der Bäcker, der es gesehen hatte, ließ ihm Zeit sich zu entfernen, und ging ihm hierauf bis auf den Dachboden nach, welcher diesem armen Manne zur Wohnung diente. Er sah bald durch die Spalten einer schlecht gefügten Thür, wie er das gestohlene Gut unter vier kleine Kinder austheilte, und mit Thränen in den Augen zu ihnen sagte, er für seinen Theil könne sich nicht entschließen von einem Brode zu essen, zu welchem er durch eine so schlechte Handlung gekommen sey. Mazard hatte genug gesehen; das Elend hatte Ansprüche auf sein Herz; er trat schnell hinein, und ohne dem Unglücklichen Zeit zu lassen, zur Erkenntniß zu kommen, ersparte er ihm die mit Entschuldigungen verbundene drückende Empfindung, gab ihm seinen Beutel, schmählte ihn, daß er ihm seine Lage nicht vertraut habe, und hieß ihn alle Tage kommen, um Brod zu hohlen; ja er hatte so viel Zartgefühl, daß er es auf sich nahm, ihm das Brod selbst zu bringen, aus Furcht, der arme Mann möchte sich durch einen Schritt erniedrigt finden, welcher für Personen, die das Betteln nicht gewohnt sind, immer hart ist. Die gute Handlung des Bäckers wurde einem seiner Söhne bekannt, der sie eben so wenig geheim hielt, als die Kinder des Armen, von denen er sie erfahren hatte. Sein Vater wurde über seine Plauderhaftigkeit aufgebracht, und wollte ihm mehrere Monate lang nicht erlauben, wieder in sein Haus zu kommen, und nur auf die Fürbitte, welche eben dieselben Kinder (bey dem Vater) für ihn einlegten, erhielt der Sohn wieder Verzeihung.

247.

2) Rechtschaffenheit des Fabricius, und schöne Aeusserung des Pyrrhus.

Als Pyrrhus mit den Römern im Kriege begriffen war, both der Arzt dieses Fürsten, in der Hoffnung, eine reichliche Belohnung zu erhalten, dem römischen Feldherrn an, dem Kriege durch die Vergiftung seines Herrn ein Ende zu machen. Fabricius, welcher wußte, daß es selbst gegen Feinde heilige Pflichten gibt, las mit Abscheu den Brief, welcher ihm ein so schwarzes Vorhaben offenbarte, und eilte, seinen Feind vor der ihm drohenden Gefahr zu warnen, welches er durch einen Brief that, worin er

ihm sagte, er verstehe sich eben so schlecht auf Freunde als auf Feinde, weil er sein Vertrauen Verräthern schenke, und Leute bekriege, die sich's zur Pflicht machten, sie ihm zu entdecken: er setzte hinzu, er gebe ihm diese Nachricht nicht bloß aus Liebe zur Gerechtigkeit, sondern auch um seines und der Römer eigenen Ruhmes willen; weil er nicht wolle, daß die Verläumdung sagen könne, die Unmöglichkeit den Krieg durch Muth und Tapferkeit zu endigen, habe ihn dazu vermocht, zu der schändlichen Verrätherey seine Zuflucht zu nehmen. So viel Tugend bey einem Feinde erfüllte den Pyrrhus mit Bewunderung; dieser Zug bestärkte ihn in der hohen Meinung, welche er von Fabricius hatte, und veranlaßte ihn zu der denkwürdigen Aeußerung, welche für diesen edlen Römer ehrenvoller ist, als die glänzendsten Siege: daß es leichter wäre, die Sonne von ihrer gewohnten Bahn, als den Fabricius von dem Pfade der Gerechtigkeit und Rechtschaffenheit abzubringen. Nachdem er sich von der Verrätherey seines Arztes gewiß überzeugt hatte, ließ er die Todesstrafe an ihm vollziehen, und bezeigte dem Fabricius und den Römern seine Dankbarkeit dadurch, daß er dem Consul alle Gefangene zurück schickte. Dieser, welcher durch die Verhinderung eines großen Verbrechens keine Belohnung verdient zu haben glaubte, schickte dem Pyrrhus eine gleiche Anzahl ihm abgenommener Gefangenen zurück.

248.

2) Der junge Cyrus.

Als Cyrus zwölf Jahre alt war, begab er sich nach Medien zu dem Könige, seinem Großvater, der schon lange diesen jungen Prinzen zu sehen wünschte, von welchem er viel Gutes gehört hatte. Der König fand seinen Enkel so, wie man ihn geschildert hatte, und da er ihn bey sich behalten und ihm die Lust benehmen wollte, nach Persien zurück zu kehren, so ließ er eine prächtige Mahlzeit zurichten, in der Meinung, ihm durch die Menge und Köstlichkeit der Speisen Vergnügen zu machen. Cyrus schien bey dem Anblicke dieser Pracht mehr Erstaunen als Freude zu empfinden, und als ihm sein Großvater seine Verwunderung darüber bezeigte, sagte er, die **Perser schlügen einen kürzern Weg ein, den Hunger zu stillen; ein wenig Brod und Kresse führe sie zu eben dem Zwecke, wie dieser große Aufwand von Speisen.** Da ihm Astyages erlaubt hatte, nach seiner Willkühr damit zu schalten, theilte er sie unter diejenigen königlichen Bedienten aus, die es ihm besonders zu verdienen schienen, der eine, weil er ihn reiten lehrte, der andere, weil er seinen Großvater gut bediente, der dritte, weil er sehr für seine Mutter besorgt war. Er überging absichtlich denjenigen Hofbedienten, dessen Amt es war, dem Könige zu trinken zu reichen, und die Personen einzuführen, die bey ihm vorgelassen werden sollten. Da dieser Diener dem Cyrus die Gunst, seinen Großvater zu sehen, nicht

so oft hatte bewilligen können, als jener es verlangte, so ergriff der junge Prinz diese Gelegenheit, ihm seinen Unwillen darüber zu bezeigen. Astyages, der über die Kränkung empfindlich war, die er dem Sakas, so hieß dieser Hofbediente, angethan hatte, machte dem Cyrus darüber einen gelinden Vorwurf, wobey er die seltene Geschicklichkeit dieses Mannes im Mundschenken-Amte rühmte: „Wenn sonst nichts erfodert wird, deine Gunst zu gewinnen," sagte der junge Prinz sogleich zu ihm, „so schmeichle „ich mir sie bald zu verdienen, und dir besser aufzuwarten, als „Sakas." Da ihm sein Großvater erlaubt hatte, eine Probe abzulegen, that er es mit dem besten Anstande. Indem Astyages ihm hierüber seine große Zufriedenheit bezeigte, sagte er zu ihm, er habe doch eine wesentliche Ceremonie vergessen, nähmlich den Wein zu kosten. „Ich fürchtete," antwortete Cyrus mit der unschuldigen Offenherzigkeit seines Alters, „es möchte Gift in „dieser Flüßigkeit seyn, weil ich an dem Gastmahle, das du den „Großen deines Hofes an deinem Geburtstage gabst, deutlich sah, „daß Sakas euch alle vergiftet hatte; denn ich bemerkte, daß, „nachdem man von dieser Flüßigkeit getrunken hatte, allen Gä„sten die Köpfe zu schwindeln anfingen. Ich hörte euch alle zu„mahl schreyen, ohne daß einer den andern verstand, hernach „alle mit einander auf die lächerlichste Weise singen, und als „man aufstand, um zu tanzen, warst du weit entfernt einen „Schritt im Takte machen zu können, nicht einmahl im Stande „zu gehen, ohne zu wanken, und bey jedem Schritte hätte man „glauben sollen, du fallest. Du schienst vergessen zu haben, daß „du König bist, und die andern, daß sie deine Unterthanen sind." — „Wiederfährt denn deinem Vater nicht ein Gleiches?" versetzte Astyages verwundert. — „Niemahls," antwortete Cyrus; „was „er trinkt, löscht ihm den Durst und das ist alles."

240.

2) Chelonis als Gattinn und Tochter.

Chelonis, eine Tochter des spartanischen Königs Leonidas, hatte den Cleombrotus geheirathet. Als dieser zum Nachtheil seines Schwiegervaters den Thron bestiegen hatte, verließ Chelonis, voll Ehrfurcht, Anhänglichkeit und Liebe für ihren unglücklichen, verfolgten Vater, einen zärtlich geliebten Gatten, welchen sie nicht zu Gunsten des Urhebers ihres Lebens hatte erweichen können, um mit jenem sein Schicksal und seine Verbannung zu theilen. Als aber das Glück von neuem seine Gunstbezeigungen über den Leonidas ausgeschüttet hatte, verließ sie ihren Vater, um die Gefährtinn der Leiden und Gefahren ihres Gatten zu werden. Dringende Vorstellungen, Bitten, Versprechungen, alles was die Liebe des Vaters zu einer angebetheten Tochter, die ihm einen so rührenden Beweis der Liebe und Zärtlichkeit gegeben hatte, ihm eingeben konnte, nichts war vermögend sie zurück zu halten.

Eben dieselben Gesinnungen, welche sie bewogen hatten, sich von einem Gatten zu trennen, ohne sein Glück und seine Größe theilen zu wollen, um einem unglücklichen Vater zu folgen, trieb sie nun an, einen triumphierenden Vater zu verlassen, um sich an eben diesen besiegten, gedemüthigten, unglücklichen Gemahl anzuschließen. Sie both kindliche Unterwerfung, Bitten, Thränen und die rührendsten Vorstellungen auf; alle ihre Bemühungen schränkten sich bloß darauf ein, die drohende Todesgefahr von dem Haupte ihres Gemahls abzuwenden; sie theilte mit ihm das harte Loos der Verbannung, riß sich von seinem Vater los, welcher sich vergebens in Beweisen der Zärtlichkeit erschöpfte, um sie zurück zu halten, verließ mit ihrem Gatten die Stadt Sparta, wo sie sich durch die schönen Beyspiele von Tugend und kindlicher und ehelicher Liebe, die sie nach einander aufgestellt hatte, unsterblich machte, versüßte durch ihre Gesellschaft das Loos eines Mannes, dem sie einen so glänzenden Beweis ihrer Treue gegeben hatte, und ließ ihn in dem Umgange eines so tugendhaften, seiner Liebe so würdigen Weibes, ein Glück schmecken, welches dem Prunke des Thrones weit vorzuziehen ist.

250.

2) Der geschickte Arzt.

Antiochus, Sohn des Seleucus, liebte seine Stiefmutter grenzenlos. Er hatte sich vergebens bemüht, von einer Leidenschaft frey zu werden, welche eine Schönheit zum Gegenstande hatte, die nicht mehr die Seinige werden konnte. Er wurde krank, und man verzweifelte an seiner Genesung. Dem Erasistratus, einem berühmten Arzte, war es gelungen, durch anhaltendes Beobachten zu entdecken, daß Liebe der Grund seiner Krankheit sey; und nachdem er sich durch behutsame Fragen überzeugt hatte, daß er die Gemahlinn seines Vaters liebe, gerieth er, um den jungen Prinzen das Leben zu retten, ohne seinen Vater gegen ihn aufzubringen, auf den Einfall, zu dem Könige zu sagen, die Krankheit seines Sohnes sey unheilbar, weil er eine Person liebe, welche nicht die Seinige werden könne, und diese Unmöglichkeit versetze ihn in den traurigen Zustand des Hinschmachtens, in welchem er sich verzehre. „Und wer ist denn diese Person?“ fragte der König in heftiger Bewegung. „Es ist meine Frau.“ antwortete ihm der schlaue Arzt, „und ich bin nicht gesonnen, sie ihm zu geben.“ — Als der König äußerte, er habe ihm mehr Anhänglichkeit zugetraut, erwiederte ihm der Arzt listig: „Erlaube mir, gnädigster König, dich zu fragen, „ob du ihm wohl Stratonicen geben würdest? (so hieß die „Königinn) und wenn du als Vater dich nicht geneigt fühlst, deine „Gattin abzutreten, um einem zärtlich geliebten Sohne das Leben „zu retten, wie könntest du dieses Opfer von einem andern fordern?“ Man erräth die Antwort des Königs leicht. Der Arzt benutzte sie, zu erklären, daß der junge Prinz die Königinn liebe. Der König

machte als zärtlicher Vater das Glück seines Sohnes, gab ihm die Gesundheit wieder, ließ ihn zum Könige krönen, und schenkte dem Erasistratus 100 Talente.

251.

2) Die gute Anwendung des Reichthums oder: Die Prüfung der drey Kinder.

Ein Vater begab sich mit seinen drey Kindern, zwey Knaben und einem Mädchen, aufs Land, um daselbst die schöne Jahreszeit zuzubringen. Er gab jedem derselben zehn Thaler zur beliebigen Verwendung, mit dem Beysatze, er werde ihnen vor der Rückkehr in die Stadt Rechenschaft davon abfordern. Der erste hob sein Geld sorgfältig auf, ohne etwas davon auszugeben. Der zweyte ließ seine Thaler gegen die kleinste Scheidemünze auswechseln, und warf die ganze Summe auf einmahl unter die Kinder in einem Dorfe aus, um das Vergnügen zu haben, zu sehen, wie sie sich darum schlugen, einander bey den Haaren herum zauseten, sich im Kothe herum wälzten, und ihre Kleider beschmutzten. Das Mädchen gab einen Theil ihres Geldes zur Bezahlung eines Wundarztes für einen armen Mann aus, der beym Herabfallen von einer Leiter ein Bein gebrochen hatte; sie kaufte zwey jungen Mädchen, welche ihre arme Aeltern nicht in die Schule schicken konnten, einige Bücher, und gab für die drey ersten Monathe das erforderliche Schulgeld her; sie kaufte einen porcellanenen Teller, um einen andern zu ersetzen, welchen ein Bedienter unglücklicher Weise zerbrochen hatte, der es seinen Herrn nicht hatte wollen wissen lassen, aus Furcht gezankt zu werden; sie schenkte einer Magd zu ihrem Geburtstage ein Schnupftuch, theilte einige kleine Almosen aus, und schaffte sich einige Bücher zu ihrem eigenen Gebrauche an. Man kann sich leicht vorstellen, was für ein Urtheil der Vater fällte, nachdem er die Rechenschaft seiner drey Kinder angehört hatte. Er befahl dem ersten, seinen Schatz seiner Schwester zu übergeben, weil Kieselsteine oder Rechenpfennige eben so wohl seinen Beutel ausfüllen könnten, als Thaler von welchen er keinen Gebrauch machte. Zu dem zweyten welcher den Werth des Geldes noch nicht kannte, und es noch nicht nützlich und vernünftig anzuwenden wußte, sagte er, er verbiethe ihm, wenn er in Zukunft wieder Geld bekomme, es auszugeben, ohne vorher seine Schwester zu Rathe zu ziehen, und das so lange, bis er Proben von mehr Verstand gebe. Zu seiner Tochter sagte er, weil sie ihr Geld so gut angewendet habe, so fordere er künftig von ihr keine Rechenschaft mehr.

252.

2) Die gute Anwendung des Geldes oder: Die Prüfung der drey Schwestern.

Ein Vater, welcher 3 Töchter hatte, wollte sehen, ob sie einst

einen guten Gebrauch von ihrem Reichthume machen würden. Er gab ihnen Geld, nicht nur sich unschuldige Freuden zu machen, sondern auch, sich alle zu ihrem Unterhalte nöthigen Dinge anzuschaffen, und ihre Kammerjungfern zu bezahlen. Justine war sehr pünctlich, alle Vierteljahre nicht nur die Personen zu befriedigen, welche in ihrem Dienste waren, sondern auch alle Waaren zu bezahlen, welche sie ausnahm, ja sogar den Schaden zu vergüten, welchen sie angerichtet haben mochte, wovon sie ein schönes Beyspiel in einem Laden gab, indem sie auf der Stelle mehrere Ellen Spitzen bezahlte, über welche sie, während sie einen Aufsatz genau betrachten wollte, ein Tintenfaß umzugießen das Unglück gehabt hatte; übrigens war sie keine Freundinn vom Geben, und hielt ihr Geld wohl zusammen. Luise hingegen folgte nur den Regungen ihres gefühlvollen und mitleidigen Herzens, und gab den in ihrem Dienste befindlichen Personen so wie den Kaufleuten Anlaß, sich über sie bey ihrem Vater zu beklagen, weil sie das zur Befriedigung ihrer Dienerschaft und Bezahlung der eingekauften Waaren bestimmte Geld unüberlegter Weise den Nothleidenden gab. Julie bezahlte von ihrem Gelde alles sorgfältig, was die Pflicht der Gerechtigkeit erfodert, und schüttete das Uebrige in den Schooß einiger Unglücklichen aus. Nachdem der Vater seiner Töchter Ausgabebuch durchgangen hatte, sagte er zu der erstern, er sehe, daß noch Geld in ihrem Beutel übrig sey, aber er habe nichts wahrgenommen, das sie für Arme ausgegeben hätte; er ließ sie also dieses in ihrem Beutel todte Geld Julien zustellen. Zur zweyten sagte er, ehe man wohlthätig seyn könne, müsse man sich's zum Gesetze machen, nicht ungerecht zu seyn; sie hätte sollen erst ihre Dienstbothen befriedigen und die ausgenommenen Waaren bezahlen: um sie zu strafen, gab er ihr ein Vierteljahr lang kein Geld. Die dritte, welche Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit mit einander zu verbinden gewußt hatte, empfing neue Beweise seines Zutrauens.

253.

2) Gerechtigkeitsliebe und Gutthätigkeit Franz des Ersten.

Franz der I. war bey Blois auf der Jagd. Er redete eine ziemlich gut gekleidete Dame an, und machte an sie einige Fragen wegen ihrer Reise bey einer so rauhen Witterung. Diese wurde durch den gütigen Ton, in welchem er mit ihr sprach, zutraulich gemacht, und entdeckte ihm ihre traurige Umstände. Der König, welchen sie nicht kannte, denn sie glaubte ihre Angelegenheit einem vornehmen Herrn anzuvertrauen, äußerte gegen sie, er habe einigen Einfluß bey Hofe, er schmeichle sich, ihr nützlich seyn zu können, und sagte zu ihr, sie solle sich den andern Tag in's Schloß begeben, und sich an einen Edelmann wenden, den er ihr nannte, und der ihr Gelegenheit verschaffen werde, mit dem Könige zu sprechen. Sie fand sich richtig daselbst ein; sie erkannte mit Erstaunen

den König in dem Herrn, welchem sie den Tag zuvor ihre Angelegenheit so zutraulich erzählt hatte; sie warf sich ihm zu Füßen, ohne ein Wort vorbringen zu können. Der König ließ sie wieder aufheben, ihre Beschwerden untersuchen, und wollte selbst Zeuge bey der ganzen Sache seyn; und als er gefunden hatte, daß das Recht auf Seiten der Frau war, wurde dem Gläubiger befohlen, das Landgut wieder zurück zu geben; er wollte sogar die Schuld dieser Frau aus seiner Schatulle bezahlen, und gab seinem Schatzmeister Befehl sie zu berichtigen.

254.

2) Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit Josephs des II.

Als einst der Kaiser Joseph II., als bloßer Privatmann gekleidet, in den Staßen von Wien spazieren ging, sah er ein junges Mädchen, welches weinte, und ein Päckchen unter dem Arme trug. Er fragte sie, was sie trage, wo sie hingehe, und was an ihrer Betrübniß Schuld sey. Die junge Person erzählte ihm ihre große Noth, und daß einige Kleidungsstücke ihrer unglücklichen Mutter das Letzte seyen, womit sie sich zu helfen hoffe. „Ach! wenn nur mein Va„ter noch lebte!“ sagte sie. „Wenn er wenigstens, nachdem er „sein Blut so oft für das Vaterland vergossen, die Belohnungen „erhalten hätte, die man ihm für seine Dienste schuldig war.“ Der Monarch, ohne sich zu erkennen zu geben, sagte zu ihr, der Kaiser sey gewiß nicht von ihrer unglücklichen Lage unterrichtet; er würde ohne Zweifel geeilt haben sie zu erleichtern, wenn man ihn durch eine Bittschrift damit bekannt gemacht hätte. „Wir „haben es mehrere Mahle gethan,“ antwortete ihm die junge Person, „und der Herr, den wir gebethen hatten, unsere Bitt„schrift vorzulegen, hat uns immer gesagt, er habe nichts aus„wirken können.“ — Man wird Sie hintergangen haben,“ setzte der Fürst hinzu, „der Kaiser liebt die Gerechtigkeit zu sehr, als „daß er die Witwe und die Tochter eines Officiers, welcher ihm „brav gedient hat, dem Elende Preis geben sollte. Machen Sie „eine neue Bittschrift; ich will sie selbst übergeben; bringen Sie „sie mir an den und den Ort im Schlosse, und wenn alles wahr „ist, was Sie sagen, so wird sich Ihr Schicksal bald ändern.“ Er that noch mehr, um sie nicht ohne Hülfe fort gehen zu lassen, fragte er sie wie theuer sie die Kleider zu verkaufen gedenke, und bath sie, in Erwartung des Ausganges ihrer Sache, die doppelte Summe anzunehmen. Es wäre schwer die Freude zu beschreiben, mit welcher das junge Mädchen zu ihrer Mutter eilte, um ihr das Geld zu überbringen, und ihr den Vorfall zu erzählen. An den Zügen, mit welchen sie den Helden ihrer Geschichte abschilderte, erkannten einige Verwandten und ihre Mutter den Kaiser. Das Mädchen war darüber ganz bestürzt; der Gedanke, daß sie so frey gesprochen habe, versetzte sie in eine Art von Verzweiflung, und sie konnte sich nicht entschließen, den andern Tag ins Schloß zu gehen; ihre Verwandten schleppten sie dahin, sie

kam zitternd daselbst an, und als sie in ihrem Wohlthäter ihren Kaiser erkannte, sank sie ohnmächtig nieder. Nachdem sie wieder zu sich gekommen war, überreichte ihr der Kaiser, — welcher sie den Tag zuvor um den Namen ihres Vaters und des Regiments, unter welchem er gestanden, befragt, und alles mit ihrer Aussage übereinstimmend erfunden hatte, — auf die höflichste Art ein Decret zu einem Gnadengehalte, der so groß war, als der Gehalt, den ihr Vater gehabt hatte, und wovon die Hälfte auf sie fallen sollte, im Fall sie ihre Mutter verlöre. Er bezeugte ihr hierauf, wie leid es ihm thue, daß er ihre Lage nicht eher erfahren habe; und seit diesem Vorfalle hat er einen Tag in der Woche fest gesetzt, wo jedermann verstattet wird, mit ihm zu sprechen.

255.

2) Panthea.

Panthea war ein Frauenzimmer von seltener Schönheit und von den größten Vorzügen, und die Gattin des Abradatus, Königs von Susa, eines Fürsten, welchen seine Tugenden und sein Heldenmuth ihrer würdig machten. In dem Kriege, welchen Cyrus gegen den Crösus, König von Lydien, führte, dessen Vasall der Gemahl der Panthea war, hatte sie mit den Kriegsgefangenen gleiches Schicksal. Man rühmte dem Cyrus die Schönheit der Gefangenen, und schlug ihm vor, sie zu sehen. Aber dieser Fürst, welcher wußte, von was für traurigen Folgen oft der Anblick eines solchen Gegenstandes ist, wollte sich dieser Gefahr nicht aussetzen. Er gab Befehl, der Panthea mit aller der Achtung zu begegnen, welche sie verdiente, und vertraute sie einem gewissen Araspes zur Bewachung an, welchen er seines Zutrauens für würdig achtete. Dieser Günstling, welcher sein Herz nicht genug kannte, glaubte sich über die Schwachheiten erhaben, welche selbst Cyrus fürchtete, der ihm vorgestellt hatte, daß so manche Helden, welche sich für sehr stark hielten, denselben dennoch unterlegen seyen; er hatte die stolze Meinung von sich, er sey unbesiegbar, und hatte mit seinem Leben dafür gebürgt, daß er nichts gegen seine Pflicht thun werde. Allein er konnte den Reizen der Panthea nicht lange widerstehen, und wagte es, ihr seine Liebe zu erklären. Sie beklagte sich darüber bey Cyrus, welcher seinem Günstlinge einen ernstlichen Verweis geben ließ, und ihm die Bewachung der Gefangenen abnahm. Araspes sah nun ein, daß die Warnung seines Herrn klug gewesen war; er fühlte, daß man einen verführerischen Gegenstand nur besiegen könne, wenn man es mache wie Cyrus, und sein Heil in der Flucht suche. Beschämt über sein unseliges Vergehen, der Reue und dem Schmerze zur Beute, vergoß er einen Strom von Thränen, und machte sich gefaßt, in jedem Augenblicke von Cyrus das Urtheil einer gänzlichen Ungnade zu empfangen. Dieser Fürst aber, der ihn genug gedemüthigt sah, sagte mit Sanftmuth zu ihm, er selbst habe allein gefehlt, indem er ihn dem Angriffe eines so furchtbaren Feindes ausgesetzt habe. Araspes, welchem eine so unerwartete Güte wie-

der das Leben gegeben hatte, sann nur auf Mittel, seine Dankbarkeit durch irgend einen wichtigen Dienst an den Tag zu legen. Er ging in das feindliche Lager über, und gab sich als einen in Ungnade gefallenen Günstling an, welcher sein Schwert gegen einen Herrn anbiethe, der ihn mißhandelt habe. Man glaubte bey dem Heere, er sey aus Verdruß zu den Feinden übergegangen, und bedauerte den Verlust eines so tapfern Officiers sehr. Panthea, welche die Veranlassung dazu gewesen war, versprach, ihn durch einen andern Officier zu ersetzen, der nicht weniger Verdienst besitze. Sie meldete ihrem Gemahl das edle Betragen des Cyrus gegen sie, und bald sah man ihn mit zwey tausend Reitern im persischen Lager ankommen. Als er Cyrus vorgestellt wurde, warf er sich ihm zu Füßen, und sprach zu ihm: „Großmüthiger Fürst, da es mir unmöglich ist, deine Wohlthaten jemals zu vergelten, so nimm „mich selbst als einen treuen Bundesgenossen auf, der sich dir ganz „hingibt." Aus der äußerst freundschaftlichen Aufnahme, welche er bey Cyrus fand, schloß er, daß das, was ihm Panthea von dem edlen und wohlthätigen Character dieses Fürsten gesagt hatte, nur ein schwaches Bild von dem vollkommensten Sterblichen sey. Eine berühmte Schlacht gab dem Cyrus bald Gelegenheit, von der Tapferkeit seines neuen Bundesgenossen Gebrauch zu machen. Er gab ihm den größten Beweis seines Zutrauens, indem er ihm das Commando über die Sichelwagen übergab. Den Wagen des Abradatus zogen acht Pferde von seltener Schönheit, und was diesen Fürsten noch mehr auszeichnete, war ein mit Diamanten geschmückter Helm, und eine von Edelsteinen glänzende Waffenrüstung, welche Panthea ihm ohne sein Vorwissen hatte verfertigen lassen, um ihm die Freude einer angenehmen Ueberraschung zu machen. Sie konnte ihm dieselbe nicht anlegen, ohne Thränen zu vergießen, und er bemühte sich, bey dem Abschiede von seiner Gemahlinn, vergebens, ihr die seinigen zu verbergen. Der Augenblick der Trennung wurde mit größerer Liebe, als je, bezeichnet. Panthea hegte den Wunsch, daß ihr Gemahl Gelegenheit finden möchte, sich der Vorstellung würdig zu zeigen, welche sie dem Cyrus von ihm beygebracht hatte, und Abradatus wünschte, sich auf eine würdige Art zeigen zu können. Er konnte, als er sie verließ, das Lebewohl nicht aussprechen; mehr als ein Mahl sah er sich nach ihr um, und sie folgte ihm mit den Augen nach, bis der Heereshaufe ihn ihren Blicken entzog. Man hatte Freude und Schmerz abwechslungsweise auf dem Gesichte dieser zärtlichen Gatten gelesen: ach! sie trennten sich, um einander nie wieder zu sehen; oder sie sollten einander nur wieder sehen, um die unglückliche Panthea durch einen gewaltsamen Tod in ein Grab mit ihm zu stürtzen, welche zu schwach war, den Tod eines Mannes zu ertragen, der sich ihrer würdig gezeigt hatte, und ihr Leben beyzubehalten, nachdem es ihm das seinige gekostet hatte. Cyrus blieb Sieger; aber Abradatus, nachdem er die Linie der Feinde durchbrochen,

und ihre Wagen in die Flucht getrieben hatte, wurde von dem seinigen herunter geworfen, und genöthigt, zu Fuße zu streiten. Als der Haufe, den er besiegt hatte, ihn fallen sah, stürzte er sich über ihn her, und durchbohrte ihn. Cyrus eilte zu Panthea, und bemühte sich, ihren Schmerz zu besänftigen. Die untröstliche Gattinn ließ sich zu dem Leichname ihres Gatten hinführen; und nachdem sie eine Zeit lang diesen traurigen Gegenstand ihrer Betrübniß betrachtet hatte, vereinigte sie sich mit ihm, indem sie sich einen Dolch in die Brust stieß, und diese letzten Worte an ihn richtete: „Abradatus, mein lieber Abradatus, empfange diesen letzten Beweis meiner zärtlichsten Zuneigung; die Liebe, die uns im Leben „verband, vereinige uns auch nach dem Tode." Cyrus konnte so vielem Unglücke seine Thränen nicht versagen, und ließ den beyden Gatten an eben demselben Orte ein gemeinschaftliches Grabmahl errichten.

256.

Die Neugierige. *a)*

Ein *b)* Lustspiel. *c)*

Personen. *d)*

Die Marquisinn von Valcour.
Sophie, älteste *e)* Tochter der Marquisinn.
Pauline, Sophiens Schwester.
Konstanze, Nichte der Marquisinn.
Der Chevalier von Valcour, Sohn der Marquisinn.
Der Baron von Senanges.
Rosine, die *b)* Tochter des Gärtners.

Der Schauplatz *g)* ist im *h)* Schloße der Marquisinn.

Erster Aufzug *i)*.

Erster Auftritt *k)*.

Der Schauplatz *l)* stellt *m)* einen Garten vor.

Sophie. Pauline.

Paul. Schwester, liebe Sophie *n)*, ich bitte *o)* dich...

Soph. Ich sag dirs noch einmahl *p)*, alle deine Zudringlichkeiten *q)* sind vergebens *r)*, ich weiß kein Geheimniß.

Paul. Wie *s)*, Sophie, die *t)* sonst *u)* so offenherzige *v)*

a) la curieuse. *b)* 145. *c)* comédie. *d)* personnages. *e)* ainée. *g)* la scène. *h)* dans. *i)* acte, wegen der Stelle des Beyworts, 177. 1) Bemerk. *k)* scène; ebend. *l)* le théâtre. *m)* représenter. *n)* ma soeur, ma ... *o)* en conjurer. *p)* mais, encore une fois. *q)* la persécution, l'instance. *r)* inutile. *s)* quoi! *t)* vous qui êtes. *u)* naturellement; (d'ailleurs). *v)* vrai; franc; sincère.

Sophie, kann *w*) eine Unwahrheit *y*) mit einer solchen Dreistigkeit z) behaupten *x*)?

Soph. Eine Unwahrheit! der Ausdruck *aa*) ist gelind...

Paul. Er ist wenigstens *cc*) passend *bb*).

Soph. Nein, denn du verwechselst *dd*) immer die Schwatzhaftigkeit *ee*) mit der Offenherzigkeit *ff*), und machst *hh*) aus einem Fehler *gg*) eine Tugend. Aus Eigennutz *kk*), aus Eitelkeit oder auch im Scherz *ll*) betriegen *ii*), dieß heißt *mm*) lügen: aber mit Standhaftigkeit behaupten *nn*), daß man ein Geheimniß nicht wisse *oo*), das einem anvertraut ist *pp*), heißt *qq*) eine Pflicht erfüllen, welche die Ehre uns auflegt *rr*), und welche allein die Sicherheit der Gesellschaft erhält *ss*).

Paul. Du bekennst also doch *tt*), daß man dir ein Geheimniß anvertraut hat *uu*). Ich wünsche dir Glück dazu *vv*).

Soph. Es ist nicht von mir die Rede *ww*), ich spreche nur überhaupt *xx*) davon.

Paul. So *yy*)! ganz wohl; das war also nur ein Verweiß zz) in Gestalt *a*) einer Erklärung *b*).

Soph. Wir wollen davon abbrechen *d*), liebe Pauline *c*), ich sehe *f*) du erzürnst dich *e*).

Paul. Und hab' ich Unrecht? Ich bin deine Schwester, ich liebe dich, sage dir alles, was ich weiß, und du hast nicht das geringste Zutrauen *g*) zu mir.

Soph. Liebe *h*) Pauline, du hast ein vortreffliches *i*) Herz, und tausend gute Eigenschaften *k*), aber...

Paul. Aber ich bin neugierig, nicht wahr *l*)? Nun ja *m*), ich bekenne dir es. Ich habe freylich *n*) deine Gelassenheit *o*), deine Gleichgültigkeit *p*) nicht; ich *q*) setze einen unendlichen Werth *r*) in *s*) die kleinsten Sachen, welche Personen betreffen *t*) die ich liebe; dieß ist die Ursache *u*), warum ich gern alles wissen, alles entdecken *v*) möchte, was sie angeht *w*). Wenn ich weniger theilnehmend *x*) wäre, so wäre ich in *y*) deinen Augen vollkommen, denn alsdann wäre ich gewiß nicht neugierig z), das kann ich dich versichern *aa*).

w) pouvez-vous. *x*) soutenir. *y*) le mensonge. *z*) d'assurance. *aa*) l'expression. *bb*) juste. *cc*) au moins. *dd*) confondre *ee*) l'indiscrétion. *ff*) la franchise. *gg*) un défaut. *hh*) faire *qch.* *ii*) tromper. *kk*) par intérêt. *ll*) ou par plaisanterie. *mm*) voilà ce qui s'appèle. *nn*) soutenir avec fermeté. *oo*) ignorer. pp) dont on est dépositaire; qu'on nous a confié (*qq* c'est *rr*) que *qch.* impose. *ss*) faire seul. *tt*) avouer enfin. *uu*) être dépositaire de *qch.* vv) en faire son compliment à *qn.* *ww*) s'agir. *xx*) parler en général. *yy*) ah! *zz*) n'être qu'une remontrance. *a*) en forme de *qch.* *b*) la définition; (explication.) *c*) *d*) changer d'entretien, *impér.* *e*) aller se fâcher. *f*) *g*) aucune confiance en *qn.* *h*) ma chère. *i*) excellent *k*) la qualité. *l*) n'est-ce pas. *m*) eh bien, oui. *n*) c'est que je n'ai pas. *o*) la tranquillité. *p*) l'indifférence. *q*) c'est que j'attache. *r*) le prix. *s*) à qch. *t*) pouvoir intéresser *qn.* *u*) voilà. *v*) découvrir. *w*) tout ce qui regarde *qn.* *x*) sensible. *y*) à. *z*) n'avoir aucune curiosité, *cond.* *aa*) je vous assure.

Soph. Aber liebe *bb*) Schwester, ich sehe doch immer *cc*), daß sich dein Fürwitz *dd*) auf alle Gegenstände *hh*) ohne Unterschied *ff*) und ohne Auswahl *gg*) erstreckt *ee*).

Paul. Ja, sonsten *ii*) wohl. O, ich gestehe *kk*), daß man mir als Kind *ll*) diesen Vorwurf mit Recht machen konnte *mm*).

Soph. Aber erst vor vierzehn Tagen noch *nn*) sollte *qq*) Rosine *pp*), die Tochter *oo*) des Gärtners, sich verheyrathen; sie vertraute es mir an; die Mama *rr*) sollte die Eltern des jungen Menschen, die eine andere Partie *uu*) im Sinne hatten *tt*), dazu bereden *ss*), und *vv*) bis dahin *yy*) sollte die Sache *xx*) geheim gehalten werden *zz*). Du ruhtest nicht eher, bis *a*) du sie entdeckt hattest *b*), das Geheimniß kam aus *c*), und die Heirath zerschlug sich *d*).

Paul. Es ist wahr *e*), bey *g*) dieser Gelegenheit hatte ich Unrecht *f*), aber ich sah das nicht voraus *h*), was hernach geschah *i*).

Soph. Du hast freylich *k*) nie die Absicht *l*), einen boshaften Streich zu spielen *m*) das bin ich überzeugt *n*); aber liebe *o*) Schwester, eine allzu grosse *p*) Neugierde zieht *q*) immer die gefährlichsten Unvorsichtigkeiten *r*) nach sich. Die Mama hat dir das schon so oft *s*) gesagt.

Paul. Deswegen könntest du dir die Mühe ersparen, es mir zu wiederholen. Aber um wieder auf das zu kommen, wovon wir eben *u*) sprachen *t*), so kann ich betheuern *v*), daß ich dein Geheimniß nur deswegen *x*) zu wissen verlange *w*), weil ich heraus gebracht habe *y*), daß es dich *z*) persönlich angeht *aa*); denn, von *bb*) der bloßen *cc*) Neugierde bin ich geheilt *dd*) .... und zwar durchaus *ee*).

Soph. Du betheuerst dich *ff*), ich muß *gg*) dir also glauben. Beruhige dich, liebe *hh*) Schwester. Wenn es wahr ist, daß ich ein Geheimniß weiß *ii*), so stehe ich dir daführ *kk*), daß es mich gar nichts angeht.

Paul. Wenn es wahr ist ... Aber drücke dich *ll*) deutlicher aus; weißt du etwas *mm*), oder weißt du nichts *nn*)?

bb) ma. *cc*) sans cesse. *dd*) la curiosité. *ee*) s'exercer sur *qch*. *ff*) indifférement, *gg*) le choix. *hh*) les objets qui se présentent. *ii*) autrefois. *kk*) convenir; (avouer.) *ll*) dans mon enfance. *mm*) faire un reproche. *nn*) y avoir quinze jour seulement; n'y avoir pue... *oo*) *pp*) Rose. *qq*) *rel.* *rr*) faloir que. *ss*) y décider, *subj - imparf.* (No. 393. 3.) *tt*) avoir en vue... *uu*) le parti. *vv*) et que, *xx*) l'affaire; la chose. *yy*) *zz*) être seu , *subj. imparf.* ebend. *a*) faire tant que. *déf.* *b*) von découvrir. *c*) être divulgué. *d*) manquer. *e*) vrai que. *f*) avoir tort. *déf.* *g*) dans; à. *h*) prévoir, *rel.* *i*) arriver, *indéf.* *k*) assurémert. *l*) l'intention. *m*) faire une méchanceté. *n*) être certain de *qch.* *o*) ma. *p*) excessif. *q*) entraîner avec soi, avec elle. *r*) une indiscrétion dangereuse. *s*) dire cela tant de fois. *t*) dire *qch.*; parler de *qch.* *u*) tout-à-l'heure. *v*) protester; pouvoir assurer. *w*) ne désirer; wegen des folg. Zeitworts, 499. 1) *x*) que parce que. *y*) démêler. *z*) que c'est vous qu'. *aa*) intéresser; concerner; regarder. *bb*) pour ce qui est de *qch.* *cc*) pure. *dd*) en être corrigée. *ee*) mais absolument. *ff*) l'assurer à *qn*. *gg*) devoir. *hh*) ma. *ii*) *subj.* von savoir, ir. *kk*) répondre. *ll*) parler; s'exprimer. *mm*) en sovoir un. *nn*) pas.

Soph. Was kann dir nun daran gelegen seyn *oo*), da *pp*) die Versicherung, die ich dir gebe, alle *rr*) Unruhe verbannen muß *qq*), die du dir einzig *tt*) und allein aus Freundschaft zu *uu*) mir machtest *ss*)?

Paul. Ich kann *vv*) darauf zählen *ww*), daß dieß Geheimniß dich nichts angehe?

Soph. Was willst du denn immer mit deinem Geheimniße *xx*)? ich gebe dir ja gar nicht zu *yy*), daß ich eines weiß *zz*), ich läugne *b*) es vielmehr *a*).

Paul. Aber alles straft dich Lügen *c*). Ich habe auch Augen im Kopfe. Seh' ich nicht seit gestern Abend *d*) dein unaufhörliches Flistern *e*) mit meiner Base? Kaum lasse ich mich sehen *f*), so verrathen eure Zeichen *g*) eure Grimassen *h*) die Verlegenheit *i*), die ich euch verursache... Siehst du *k*), in diesem Augenblick erwartest du Konstanzen, das weiß ich gewiß *l*), meine Gegenwart ist dir beschwerlich *m*); du hast mich angefahren *n*), mit mir gezankt *o*), mir gepredigt *p*), nur damit *q*) ich fortgehen soll *r*), aber es wird nichts gereicht *s*), ich sag' es dir *t*). (mit einem spöttischen Ton) *u*) Mein liebes Herzensschwesterchen, du bist mir viel zu lieb *v*), als daß ich dich verlassen könnte *w*), ich habe mir vorgenommen *x*), dir heute den ganzen Tag *z*) keinen Augenblick von der Seite zu gehen *y*).

Soph. (beyseit *aa*). Was man für Gedult braucht *bb*)! (laut *cc*) Glaubst du wohl, Pauline, daß ein solches Betragen *dd*) viel Zutrauen gegen dich einflößen werde *ee*)...

Paul. Du treibst mich aufs äusserste *ff*). Ja du quälst *gg*) mich, bist so undankbar *hh*)...

Soph. O Pauline, wie bist du so ungerecht *ii*)!

Paul. Kurz *kk*), du ziehst mir Konstanzen vor *ll*), machst sie zu *mm*) deiner Vertrauten *nn*), und ich *rr*), deine Schwester, bin für euch beyde nichts *oo*), als eine dritte überlästige Person *pp*), die euch im Wege steht *qq*), ist das nicht unerhört *ss*)?

oo) importer à *qn.*; qu'importe à *qn.* *pp*) puisque. *qq*) devoir détruire, bannir. *rr*) les. *ss*) avoir. *tt*) uniquement. *uu*) pour *qn.* *vv*) ainsi; enfin donc *ww*) pouvoir compter. *xx*) toujours ce secret. *yy*) ne convenir pas du tout. *zz*) *subj.* *a*) au contraire; *b*) nier. *c*) démentir *qn.* *d*) au soir. *e*) toutes vos chuchotteries. *f*) quand je parois. *g*) les signes. *h*) la mine. *i*) l'embarrat *k*) tenir. *l*) en être sûr. *m*) gêner. *n*) brusquer *qn.* *o*) gronder *qn.* *p*) sermoner *qn.* *q*) afin d'engager *qn.*, à *qch.* *r*) quitter *qn.*; s'en aller. *s*) tenir bon; n'en rien faire. *t*) en avertir. *u*) d'un ton moqueur. *v*) aimer trop *qn.*, pour... *w*) s'éloigner de *qn,* *x*) se décider à *qch.* *y*) ne s'en séparer pas un instant. *z*) de toute la journée. *aa*) à part. *bb*) quelle patience il faut avoir! *cc*) haut. *dd*) une telle conduite; de semblables manières. *ee*) pouvoir engager à accorder de la confiance à *qn.*; être propre à inspirer de la confiance. *ff*) pousser à bout. *gg*) désoler *qn.* *hh*) être d'une ingratitude. *ii*) que *qn.* est injuste! *kk*) enfin, (en un mot.) *ll*) vous me préférez *qn.* *mm*) en faire *qch.* *nn*) la confidente. *oo*) n'être.... qu'... *pp*) un tiers incommode. *qq*) importun. *rr*) moi qui suis... *ss*)

Soph. Wenn du weniger neugierig, weniger schwatzhaft *tt*) wärest, ich hätte nie nichts vor dir geheim gehalten *uu*); aber eben dieß Zutrauen, das du von mir verlangst *vv*), meine liebe Schwester, hast du schon so oft mißbraucht *ww*)....

Paul. Ich sag dir's ja *xx*), ich habe mich gebessert *yy*), stelle mich nur einmal auf die Probe *zz*), und vertraue mir dein Geheimniß an.

Soph. Vortreflich *a*)! liebe *b*) Schwester; und du verlangst *c*), man soll dich nicht für neugierig halten *d*)?

Paul. Ich scherzte nur *e*)... Ich kann dir schwören *f*), daß wenn dich in diesem Augenblick *g*) die Lust ankäme *h*), mir dein Geheimniß zu sagen, ich es nicht einmal anhören *i*) möchte. Uebrigens *k*) wenn ich nur will *n*), so erfahre ich es *l*) auch wider deinen Willen *m*). Ich kann manchmal gar gut rathen *o*). Das solltest du noch wissen *p*).

Soph. Was willst du damit sagen?

Paul. Du warst vier Monate in Paris mit meiner Tante; ich blieb *q*) hier: drey Monate sind erst vorbey *r*), seit dem du wieder hier bist *s*): und kaum warest du vierzehn Tage da *t*), so merke ich gleich *u*).

Soph. Was denn *v*)?

Paul. Alles, was du Konstanzen anvertrautest.... Läugne mir's einmal *w*), wenn du kannst *x*)!.... Als *y*) die Mama dir bey *z*) deiner Zurückkunft sagte *aa*), die Heyrath, die für dich im Werke war *bb*), sey rückgängig worden *cc*), so warst du so freudig *dd*), daß es augenscheinlich war... *ee*) daß du eine andere wünschtest....

Soph. O, ich wünsche weiter nichts, als *ff*) meine Freyheit zu behalten.... *gg*).

Paul. Wie traurig der Ton klingt *hh*)!.... Mit eben dem Tone *ii*) sagtest du vor *kk*) vier Tagen zu Konstanzen (sie nimmt einen schmachtenden *ll*) Ton an). „Ja, die Zeit, die Vernunft *mm*) werden *nn*), wie ich hoffe, eine so gefährliche Erinnerung *pp*) aus meinem Gedächtniß verlöschen *oo*)....“ Und nach diesen

tt) demander à *qn.* *uu*) n'avoir rien de caché pour *qn.* *vv*) demander à *qn.* *ww*) la trahir tant de fois. *xx*) le répéter. *yy*) être changé; s'être corrigé *zz*) en faire l'épreuve, *a*) fort bien; à merveille. *b*) ma. *c*) prétendre *qch.* *d*) n'être plus curieux. *e*) badiner. *f*) jurer, protester qu'... *g*) à présent, dans ce moment. *h*) l'envie prendre à *qn.* *i*) nicht *écouter*; 493. 5.) *k*) d'ailleurs. *l*) le savoir, *futur.* *m*) malgré vous. *n*) je désire. *o*) deviner juste quelquefois. *p*) s'en souvenir encore; *futur*; pouvoir s'en souvenir, *cond.* *q*) rester. *r*) n'y avoir que... que. *s*) être revenu. *t*) eh bien, au bout de 15 jous. *u*) s'apercevoir de *qch.* *v*) mais de quoi? *w*) nier cela. *x*) l'oser. *y*) quand. *z*) à. *aa*) dire à *qn.* que... *bb*) arrangé pour *qn.* *cc*) être rompu. *rel.* *dd*) montrer tant de joie. *ee*) être clair, *rel.* *ff*) ne.... que. *gg*) pouvoir conserver *qch.* *hh*) quel ton tragique! *ii*) c'est de cette manière que, *kk*) nicht avant, 536 1) die Bemerk. 2) *ll*) langoureux. *mm*) la raison. *nn*) l'espérer. *oo*) effacer de l'esprit.... *pp*) un souvenir dangereux.

Worten *qq*) holtest du einen tiefen Seufzer *rr*) . . . , den ich nicht nachmachen *ss*) kann, denn er war . . . . unnachahmlich *tt*).

Soph. (beyseit *uu*) O Gott! . . . . (laut) Und wie hast du denn dies gehört *vv*)?

Paul. Wir schlafen *ww*) beyde in eben dem Zimmer. . . .

Soph. Nun *xx*)?

Paul. Nun, du meintest, ich läge in tiefem Schlafe *yy*). . . Ich glaube wirklich *zz*), ich schnarchte *a*) ein wenig, und dennoch hörte ich *b*) euer ganzes Gespräch *c*) mit an . . . .

Soph. Wie kannst du, ohne zu erröthen, gestehen? . . .

Paul. Nun *d*), habe ich recht *e*) gehört? . . .

Soph. Es ist möglich *f*); aber das, was du daraus schliessest *g*), ist nichts desto weniger falsch *h*). . . .

Paul. Schon recht *i*), schon recht, du bist eben gerade wie mein Bäschen, denn ich hab' ihr Geheimniß auch entdeckt . . . . und das alles *k*) schlafend *l*).

Soph. Wie?

Paul. Nun ja, sie liebt meinen Bruder, sie sind Verwandte, wurden mit einander auferzogen . . . . Du verstehst mich doch *m*) . . . . sie liebt ihn so auf eine gewisse Art . . . . so wie du den *n*) . . . den jungen Menschen liebst . . . den *o*) Unbekannten, den du zu Paris zurück gelassen hast; denn ich muß *p*) dir gestehen, ich weiß seinen Namen nicht . . . . Wolltest du *q*) mir ihn nicht sagen?

Soph. (beyseit) O grosser Gott! wenn sie wüßte, wie *r*) sie mich quält *s*) . . . . (sie wendet sich hinweg *t*), um ihre Thränen abzutrocknen) *u*).

Paul. Aber alles dieses interessirt mich heute nicht am meisten; ich denke wirklich nur an das große Geheimniß, welches das ganze Haus beschäftigt; dieß muß ich durchaus *v*) entdecken . . . Ich komme gewiß darauf *w*), es ahnet mir so etwas *x*): Darauf wollte ich *y*), zum Beyspiel, schon wetten, daß von einer Heyrath die Rede ist *z*) . . . Nun sind wir hier unserer drey *aa*), die heyrathsfähig sind *bb*), du, mein Bäschen und ich; es kommt also nur darauf an *cc*), zu errathen, welche es angeht *dd*).

Sop. Wie? du glaubst also, wenn es dich angienge *ee*), so würde man dir's verbergen, und *ff*) du würdest die einzige

qq) ces mots. *rr*) faire un soupir . . . , mais un soupir. *ss*) contrefaire; imiter. *tt*) inimitable. *uu*) à part. *vv*) nicht écouter; No. 493, 5) *ww*) coucher. *xx*) eh bien? *yy*) croire *qn.* profondément endormi. *zz*) en effet. *a*) roufler. *b*) nicht écouter, No. 493. 5. *c*) une conversation; un entretien. *d*) enfin. *e*) bien. *f*) cela peut être; cela est possible. *g*) supposer *qch.*; en conclure *qch.* *h*) n'être pas moins faux. *i*) bon. *k*) et toujours. *l*) en . . . *m*) entendre bien. *n*) ce. *o*) ce. *p*) devoir. *q*) si vous vouliez; *r*) tout ce qu' . . . . *s*) faire souffrir. *à qn.* *t*) se tourner. *u*) essuyer ses pleurs. *v*) voilà ce qu'il faut absolument . . . *w*) y parvenir, *fr.* *x*) en avoir le pressentiment. *y*) *cond.* von parler, gager. *z*) être question de *qch.*; s'agir de *qch.* *aa*) trois personnes. *bb*) à marier. *cc*) s'agir de *qch.*; tout ce borner à *qch.* *dd*) de laquelle on s'occupe. *ee*) si c'étoit de vous. *ff*) et que.

unter uns dreyen *gg*) seyn, der man ein Geheimniß daraus machte *hh*)?

Paul. O mein Gott, das weiß ich gewiß *ii*). Die Mama würde es euch anvertrauen, ehe sie *kk*) ein Wort mit mir davon spräche, und ich würde es erst *ll*) erfahren, wann schon alles richtig wäre *mm*).

Soph. O Pauline, zu was für Betrachtungen *nn*) sollte diese Gewißheit dich führen *oo*)! Was für eine grausame Gerechtigkeit läßt du dir da selbst widerfahren *pp*)! Wie, die Ueberzeugung *qq*), daß du ein so schimpfliches *tt*) und erniedrigendes *uu*) Mißtrauen *ss*) einflössest *rr*), kann dich nicht dazu vermögen *vv*), deine Fehler *xx*) zu überwinden *ww*)?

Paul. O *yy*) du gestehst mir ja *zz*) beynahe *a*) ein, daß ich errathen habe.

Soph. Was?

Paul. Wegen der *b*) Heyrath....

Soph. Wie, Schwester *d*), du glaubst *c*) also wirklich, daß man dich verheyrathen will *e*)?

Paul. Du hast mir's zu verstehen gegeben *f*).

Soph. Ich?

Paul. Es ist wahr *g*), du bist älter als ich *h*), aber nur um *i*) drey Jahre .... Ach, itzt fällt mir etwas ein *k*) .... Vielleicht verheyrathet man *l*) uns beyde auf einmal *m*).

Soph. Ja freylich *n*), und Konstanzen auch; drey Hochzeiten *o*) an *p*) einem Tage; das ist das ganze Geheimniß; du hast's errathen *q*).

Paul. Du scherzest *r*). Aber eine *s*) Heyrath ist auf dem Tapete *t*), das ist eine ausgemachte Sache *u*).... Du wirst *z*) mir doch wohl nicht läugnen wollen, daß *aa*) der Baron *v*) von Senanges, zum Beyspiel *y*), der erst gestern hier ankam *w*), und der sonst noch nie hier war *x*), von dem Geheimniße weiß *bb*)? ... Seine langen Unterredungen *cc*) mit der Mama, seine Zerstreuung *dd*), sein nachdenkendes Wesen *ce*), alles beweißt es...

gg) la seule de trois. *hh*) en faire un secret à *qn.*; ce secret en être un pour *qn.*; *subj. imparf.* *ii*) en être sûr. *kk*) avant de, nicht avant *que* de, 541. h) *ll*) ne... que. *mm*) tout être arrangé; la chose être toute arrangée. *nn*) que de réflexions. *oo*) devoir faire faire. *pp*) se rendre justice soi-même. *qq*) la persuasion où vous êtes. *rr*) inspirer. *ss*) la défiance. *tt*) injurieux. *uu*) humiliant. *vv*) ne vous engage-t-elle pas à *qch.* *ww*) surmonter; vaincre. *xx*) un défaut. *yy*) ah! ah! *zz*) avouer *qch.*: convenir de *qch.* *a*) presque. *b*) touchant ce...; au sujet de ce... *c*) *d*) ma soeur. *e*) aller. *f*) le faire entendre à *qn.* *g*) vrai que. *h*) mon aînée. *i*) de... seulement. *k*) venir une idée à *qn.* *l*) va-t-on marier *qn.* *m*) en même temps. *n*) sans doute. *o*) la noce. *p*) dans. *q*) découvrir, deviner. *r*) plaisanter. *s*) mais pour un... *t*) y en avoir un en l'air. *u*) cela est sûr. *v*) ce Baron... *w*) *x*) n'avoir jamais vu *qn.* ici. *y*) *z*) *futur* von nier. *aa*) qu'... *bb*) être du secret; être instruit du... *cc*) un entretien. *dd*) la distraction. *ee*) préoccupation.

Aber freylich *ff*), er ist ziemlich *gg*) traurig und alt, der wird sich doch nicht *hh*) verheyrathen wollen *ii*)... vielleicht hat er einen Sohn .... oder wenigstens *kk*) einen *ll*) Neffen.... O! das muß noch alles heraus *mm*). Mein Gott! warum ist aber doch *nn*) mein Bruder nicht da *oo*)? Der liebt mich *pp*), der *qq*) würde nichts vor mir geheim halten *rr*). Nun *ss*), er muß *tt*) jetzt doch bald von seinem Regimente zurückkommen... Sophie, was hast du denn? Du bist ganz nachdenkend *uu*), du hörst *vv*) mich gar nicht.

Soph. Ich habe nichts auf alle die Thorheiten *ww*) zu antworten, die du schon eine Stunde herunter plauderst *xx*).

Paul. Thorheiten!.... Du bist eben allein *yy*) vernünftig! das bildest du dir wenigstens ein *zz*).... Ja wahrhaftig, du hältst dich für *a*) ein kleines Muster von Vollkommenkeit .... Und nachdem *b*) du lange genug im Tone eines Sittenrichters *d*) gepredigt hast *c*), beobachtest *e*) du ein stolzes *f*) Stillschweigen, und man kann kein Wort mehr von dir heraus bringen *g*).... O, du bist eine ganz allerliebste Gesellschafterinn *h*).

Soph. Pauline, du willst mich ärgern *i*), aber du wirst weiter nichts dabey gewinnen *k*), als daß du mich betrübst *l*), indem du dich mir in einem Lichte zeigst *m*), worinn *n*) meine Freundschaft dich nicht sehen kann *o*), ohne tödlich gekränkt zu werden *p*).

Paul. Ich weiß nicht, wie du es machst; aber du findest immer das Geheimniß, recht zu haben.

Soph. Du, als eine so grosse Freundinn *q*) von Geheimnissen, du solltest dieß *r*) auch lernen; ich schmeichle mir zwar nicht, es zu besitzen *s*), aber ich würde es wenigstens *t*) jedem *v*) andern vorziehen *u*).

Paul. O Sophie, wenn du mich ein wenig mehr *w*) liebtest, wie *x*) gern *y*) würde ich dich bewundern!.... da kommt jemand *z*).... Ah! es ist *aa*) Konstanze.

Zweyter Auftritt *bb*).

Sophie, Pauline, Konstanze.

(Konstanze stürzt eiligst zur Thüre herein *cc*), und sagt) Sophie! —

ff) cependant. *gg*) bien. *hh*) j'imagine que ce n'est pas lui qui... *ii*) songer à se marier. *kk*) du moins; 526. *ll*) des. *mm*) débrouiller tout cela, *futur*. *nn*) que *qn*. n'est-il. *oo*) ici, (nicht *là*.) *pp*) il m'aime, lui. *qq*) il. *rr*) faire des cachotteries, des mystères; ne rien cacher. *ss*) enfin. *tt*) devoir. *uu*) rêver; être rêveur. *vv*) nicht entendre; No. 493. 5) *ww*) la folie. *xx*) dire depuis... *yy*) il n'y a que *qn*. de.... *zz*) voilà du moins ce que *qn*. pense. *a*) se croire *qch*. *b*) quand. *c*) bien prêcher. *d*) d'un ton sentencieux. *e*) garder. *f*) dédaigneux. *g*) obtenir une seule parole de *qn*. *h*) être d'une société tout-à-fait aimable. *i*) mettre en colère; (facher). *k*) ne réussir qu'à *qch*. *l*) affliger. *m*) se donner des torts. *n*) que. *o*) ne pouvoir voir à *qn*. *p*) sans un mortel chagrin. *q*) aimer tant *qch*. *r*) celui-là. *s*) l'avoir; le posséder. *t*) du moins. *u*) savoir le préférer à *qch*. *v*) tout. *w*) davantage. *x*) que... *cond*. *y*) de bon coeur. *z*) quelqu'un venir. *aa*) *bb*) scène.... *cc*) arriver précipitamment.

(nachher *dd*), als sie Paulinen erblickte *ee*), hält sie inne *ff*). Es erfolgt *gg*) ein Stillschweigen von einem Augenblicke, *hh*) während dessen Pauline sie beobachtet) *ii*).

Soph. (zu Konstanze). Suchtest *ll*) du uns, Konstanze *kk*)?

Paul. Ja, es freut sie *mm*), uns beysammen anzutreffen *nn*) . . . das liest man *oo*) in ihrer Physiognomie.

Konst. Warum *pp*) wolltest *rr*) du das Gegentheil glauben, Pauline *qq*)? Du weißt *tt*) ja wohl, daß ich euch beyde gleich lieb habe *ss*).

Paul. Freylich *uu*); wo *vv*) das Vertrauen so herrschend ist *ww*), wie *xx*) unter uns dreyen, da sehnen *a*) sich gleich die *zz*) andern zwey nach der dritten, die *yy*) abwesend ist, und suchen sie auf; das *b*) waren wir eben im Begriff *c*) zu thun, meine Schwester und ich, als du kamst *d*). Jetzt, da wir alle bey einander sind *e*), wollen wir *f*) recht mit einander plaudern *g*) Kommt *h*), wir wollen uns setzen *i*) (sie zieht eine Bank hervor *k*).

Soph. (leise *l*) zu Konstanzen) Wir müssen uns verstellen *m*).

Konst. (leise zu Sophien. Werden wir denn nie einen schicklichen Augenblick finden *n*), diesen Brief zu lesen . . . . (Sie hält inne *o*), weil Pauline den Kopf herum dreht *p*) und sie ansieht *q*).

Paul. Da haben wir's *r*)? Da treffe ich euch ja schon darüber an *s*).

Soph. Worüber *t*)?

Paul. Daß ihr leise mit einander sprecht *u*) . . . . Wahrhaftig, das ist unerträglich *v*) . . . Von zwey so klugen *z*), so vernünftigen *aa*), so vollkommenen Personen, wäre man, dächte ich *w*), doch berechtigt *x*), ein bißchen *bb*) mehr Höflichkeit *cc*) zu erwarten *y*); doch ich will die Ungelegenheit nicht zu weit treiben *ee*), ich will euch freyen Lauf *gg*) lassen. Lebe wohl *hh*), Sophie. Ich will dir keinen Zwang mehr anthun *ii*). Ich will künftig deine Gegenwart meiden *kk*), weil *ll*) ich dir doch nur durch das gefallen kann *mm*).

dd) ensuite. *ee*) voir, *p. prés.* *ff*) s'arrêter. *gg*) y avoir. *hh*) un moment de silence. *ii*) examiner. *kk*) *ll*) vous nous cherchiez? *mm*) être charmé de *qch.* *nn*) trouver ensemble. *oo*) cela est peint sur *qch.* *pp*) *qq*) *rr*) *cond.* von penser. *ss*) aimer l'une et l'autre également. *tt*) le savoir bien. *uu*) assurément. *vv*) quand. *ww*) être établi; (régner). *xx*) comme elle l'est entre.... *yy*) si l'une est absente. *zz*) *a*) la désirer, *b*) c'est ce que. *c*) aller, *rel.* *d*) arriver; kein *déf.* No. 368. *e*) que nous voilà réunies. *f*) aller. *g*) bien causer. *h*) allons. *i*) *impér.* *k*) tirer un banc. *l*) bas à *qn.* *m*) falloir dissimuler. *n*) *qn.* ne trouver donc jamais le moment. *o*) s'arrêter. *p*) tourner. *q*) regarder. *r*) eh bien! *s*) y prendre déjà *qn.* *t*) à quoi. *u*) à parler bas. *v*) n'être pas supportable; être insupportable. *w*) j'ose dire qu'... *x*) être en droit, *cond.* *y*) attendre de *qn.* *z*) aussi prudentes. *aa*) aussi discrètes. *bb*) un peu. *cc*) la politesse. *ee*) pousser plus loin l'importunité. *ff*) aller. *gg*) le champ libre, *hh*) adieu. *ii*) ne contraindre plus *qn.* *kk*) fuir désormais *qn.*; la présence de *qn.* *ll*) nicht *parce que*; 541: 9.) Bemerk. *mm*) ne pouvoir plaire à *qn.* que de cette manière; que par ce moyen; cette voie.

Soph. Liebe *nn*) Pauline, wie grausam du bist! Bleibe doch, ich bitte dich *oo*)...

Paul. Nein, Schwester, nein... Die Wahrheit zu sagen *pp*), ich thue mir viel Gewalt *qq*) an... Bleibe ich da, so würdet ihr mich ungeduldig machen *rr*), und im Grunde wollte ich mich noch lieber ärgern *ss*) als fortgehn, aber man muß sich überwinden lernen *tt*). Leb wohl.... (Sie geht ganz aufgebracht *uu*) fort.)

Dritter Auftritt *vv*).

Sophie, Konstanze, Rosine.

(Sie schweigen eine Zeitlang still *ww*), bis sie Paulinen aus dem Gesichte verloren haben *xx*).)

Konst. Endlich ist sie doch fort *yy*).

Soph. Ja, aber ich fürchte zz) nur, sie kommt bald wieder.

Konst. Sie ist auch wohl im Stande *a*), sich zu verstecken, um uns zu behorchen *b*).

Soph. Geh' ihr einmahl ganz sachte nach *c*).... Mein Gott! was ist es für eine Qual um *d*) die unumgängliche Nothwendigkeit *e*), so viel Vorsicht *g*) gegen *h*) eine Person gebrauchen *f*) zu müssen, die man liebt!

Konst. (die zurückkommt *i*).) Sey nur ruhig itzt; ich habe Rosinen beym Eingange des Wäldchens *k*) gefunden, und ihr befohlen *l*), uns zu benachrichtigen, wenn *m*) sie Paulinen sehen sollte.

Soph. Aber das heißt *n*) ja Rosinen zu verstehen geben *o*), daß wir ein Geheimniß haben...

Konst. Keineswegs *p*)... Rosine ist so einfältig *q*)! Ich habe ihr lachend gesagt, daß wir nur einen Spaß hätten *r*); dieß glaubt sie um so eher *s*), weil *t*) wir sie schon mehr als einmal wegen *u*) Kleinigkeiten als Schildwache ausgestellt haben *v*)... Wenigstens sind wir doch dafür gesichert *w*), daß Pauline uns nicht überfallen kann *x*)... Nun wollen *y*) wir keine Zeit verlieren, liebe Sophie!

Soph. O Konstanze!

Konst. Was für Kummer z) du mir verursachst!...

Soph. Wenn du alles wüßtest, was ich seit gestern gelitten

nn) ma chère. *oo*) en conjurer *qn*. *pp*) à vous dire le vrai. *qq*) la violence. *rr*) impatienter. *ss*) aimer mieux se fâcher. *tt*) savoir se vaincre; apprendre à... *uu*) brusquement. *vv*) scène. *ww*) rester un moment sans parler. *xx*) perdre de vue Pauline. *yy*) la voilà ..., *p. passé* von partir. *zz*) craindre que *qn*. ne ..., *subj.* von revenir. *a*) capable. *b*) nicht *entendre*; 493. 5) *c*) aller y voir tout doucement. *d*) quel tourment que. *e*) obligation indispensable. *f*) prendre; employer. *g*) la précaution. *h*) contre *qn*. *i*) *p. prés*. *k*) à l'entrée du bosquet. *l*) charger *qn*. *m*) quand ..., *cond*. von voir. *n*) être. *o*) dire à *qn*. *p*) point du tout. *q*) simple. *r*) que c'étoit une plaisanterie. *s*) d'autant mieux. *t*) que. *u*) faire faire le guet à *qn*.; mettre *qn*. en sentinelle. *v*) pour *qch*. *w*) être du moins sûr. *x*) venir surprendre *qn*. *y*) *impér*. von perdre. *z*) quelle inquiétude.

habe, und wie viel es meinem Herzen kostete *aa*), so ruhig *cc*), so aufgeräumt *bb*) zu *dd*) scheinen, als gewöhnlich *ee*)!... Ach! ich habe alles verloren... Dieser Gegenstand einer so zärtlichen Empfindung *ff*)... dieser liebenswürdige und unglückliche Senanges... O Konstanze! er ist *gg*) nicht mehr...

Konst. Gerechter *hh*) Himmel!

Soph. Todt ist er!... und ohne zu wissen, mit welcher Heftigkeit *ii*) ich seine Zärtlichkeit erwiederte *kk*)... Todt ist er... Du glaubst nun *mm*) den ganzen Umfang *nn*) meines Unglückes zu wissen *ll*); aber ich habe dir nur erst *oo*) einen Theil davon entdeckt.

Konst. Du machst mich schaudern *pp*).

Soph. O Konstanze! Waffne dich mit Muth *qq*), du wirst ihn nöthig haben *rr*).

Konst. Himmel!... Es ist doch nichts *ss*) von deinem Bruder?.... Aber du sagtest mir ja gestern, du hättest einen Brief von ihm erhalten, und er hätte dich gebeten, mir ihn mitzutheilen *tt*)...

Soph. Der Hausvogt *uu*) händigte *vv*) mir diesen Brief ein... Hier ist er, da *ww*), lies... Aber sieh *yy*) vorher *xx*) nach ob Rosine noch auf ihrem Posten *zz*) ist.

Konst. Ich will gleich *a*).

Soph. O mein Bruder! mein Bruder... Was wird das Ende dieser grausamen Geschichte *b*) seyn!...

Konst. (die zurückkommt *c*).) Rosine ist noch da, man sieht nichts von Paulinen *d*); laß uns *e*) diesen glücklichen Augenblick *f*)... gieb den Brief, liebe *g*) Sophie; beruhige *h*) entweder oder bestätige *i*) meine tödtliche Furcht *k*).

Soph. (die ihr den Brief giebt *l*).) Ach!... was wirst du *m*) erfahren!...

Konst. (indem sie den Brief öffnet.).) Er ist von Donnerstag Morgen überschrieben *n*).

Soph. Das war gestern....

Konst. Gestern! Aber das Regiment des Herrn von Valcour ist bey vierzig Meilen von hier entfernt *o*), wie konntest *p*) du seinen Brief noch an eben dem Tag erhalten?...

Soph. Ach! Konstanze, mein Bruder ist nicht mehr bey *q*) seinem Regimente, er ist hier...

Konst. Hier?...

aa) en coûter à *qn.*, rel. *bb*) pour. *cc*) paisible. *dd*) gal. *ee*) de coutume. *ff*) un sentiment si tendre. *gg*) exister; être. *hh*) juste. *ii*) de quel retour passionné. *kk*) payer *qch.* *ll*) connoître. *mm*) à présent. *nn*) une étendue. *oo*) ne... que, *pp*) frémir. *qq*) s'armer de courage. *rr*) avoir besoin de *qch.* *ss*) il s'agit; s'agiroit-il? *tt*) communiquer. *uu*) c'est le concierge qui. *vv*) remettre. *ww*) tenez. *xx*) auparavant. *yy*) voir. *zz*) être toujours là. *a*) y aller. *b*) une aventure. *c*) *p prés.* *d*) *qn.* ne paroitre point. *e*) profiter de *qch.* *f*) un instant favorable. *g*) ma chère. *h*) calmer. *i*) confirmer *qch.* *k*) les mortelles alarmes *l*) *p. prés.* *m*) aller. *n*) la date est de. *o*) être à 40... *p*) *indéf.* *q*) à.

Soph. O Gott! nicht so laut *r*); wenn man uns hörte *s*)! ... Ja, in diesem Schlosse ist er verborgen ... Doch, lies nur diesen unglücklichen *t*) Brief, der *u*) wird dich von allem unterrichten... Da *v*) überschlage *w*) die erste Seite... Hier *x*) fängt die Erzählung *y*) dieser unglücklichen Begebenheit an: „Du weißt, daß das Regiment...

Konst. Du weißt, daß das Regiment des Marquis von Valce dreyssig Meilen von der Stadt ist, wo ich in Garnison liege *z*), und du kennst die Freundschaft, welche mich an Valce kettet *aa*). Durch einen Brief *bb*) von einem unserer gemeinschaftlichen *cc*) Freunde erfuhr ich *dd*), daß er eine beträchtliche Summe im *ff*) Spiel verlohren habe *ee*), und deswegen in der äußersten Noth *gg*) sey. Da ich ihm ohne Aufschub zu Hülfe eilen wollte *hh*), so gab ich, um *mm*) von dem *nn*) Dienste befreyt zu werden, meinem Kammerdiener Befehl *ii*), er sollte das Gerücht ausstreuen *kk*), ich sey krank *ll*). Nun *oo*) reiste ich sogleich *pp*) ab, und gedachte *qq*) auf *ss*) das späteste innerhalb *rr*) zwey Tagen wieder zurück zu kommen....."

Soph. Daran erkennst *tt*) du meinen Bruder...

Konst. Aber wie *uu*)! Konnte denn eine so edle Handlung *vv*) gefährliche Folgen haben? ...

Soph. Ach!... lies nur weiter *ww*).

Konst. „Da *xx*) ich ohne Urlaub *yy*) abreiste, so gebrauchte ich die Vorsicht *zz*), meinen Namen zu verändern *a*), und so kam ich zu Valenciennes unter dem Namen *b*) des Chevaliers von Mirville an. Indem ich in diese Stadt hineinfuhr *c*), erinnerte ich mich nicht *d*) ohne Wehmuth *e*), daß ich nur noch *f*) fünfzehn Meilen von meiner Mutter und von meinen Schwestern entfernt sey *g*)..."

Soph. Still *h*)... Ich höre *i*) ein Geräusch *k*).

Konst. Es ist Rosine.

Soph. Ach! gieb mir meinen Brief wieder ... (sie nimmt den Brief, und steckt ihn in die Tasche *m*).)

(Rosine kommt in aller Eile *n*) und sagt geheimnißvoll *p*) zu Sophien, indem sie bey ihr vorbey geht *o*):)

Mademoiselle Pauline folgt mir *q*) auf dem Fuße nach *r*).

r) n'élever pas la voix. *s*) nicht *écouter*; 593. 5) *t*) fatale *u*) elle. *v*) tenez. *w*) passer. *x*) c'est ici que. *y*) le détail. *z*) être; être en garnison. *aa*) unir à *qn.* *bb*) une lettre de *qn.* *cc*) commun. *dd*) apprendre à *qn.* *ee*) *antér.* *ff*) à. *gg*) être au désespoir, *rel.* *hh*) vouloir sans délai voler au secours de *qn.*, *p. prés.* *ii*) charger *qn.*; dire à *qn.* *kk*) répandre. *ll*) *rel.* *mm*) afin de se dispenser de *qch.* *nn*) mon. *oo*) et. *pp*) sur-le-champ. *qq*) *p. prés.* von compter. *rr*) sous; dans. *ss*) au. *tt*) au. *uu*) eh quoi donc. *vv*) une action si noble. *ww*) achever. *xx*) comme. *yy*) le congé. *zz*) prendre la précaution. *a*) changer le nom. *b*) sous celui. *c*) entrer, en... *d*) ne penser point. *e*) l'attendrissement *f*) ne .. que *g*) être à. .. *h*) paix; silence. *i*) nicht *écouter*; 493. 5) *k*) du bruit. *m*) mettre *qch.* dans sa poche. *n*) arriver précipitamment. *o*) et passer auprès de *qn.* *p*) dire mystérieusement *q*) être. *r*) sur les talons de *qn.*

(sie geht über *s*) den Schauplatz *t*) und geht auf der andern Seite desselben ab *u*).)

Soph. Giebt es auf der Welt etwas *v*) ärgerlicheres *w*)...

Konst. Wir wollen *x*) auf unser Zimmer gehen.

Soph. Pauline wird auch dahin folgen... Aber ich höre sie *z*). Um des Himmels willen *z*), laß dir deine Unruhe nicht anmerken *aa*). Die theuerste Pflicht *bb*) macht es uns zum Gesetz *cc*)... Da ist sie, wir wollen ein anderes Gespräch anfangen *dd*).

Vierter Auftritt *ee*).

Sophie, Konstanze, Rosine, Pauline.

(Diese letzte macht einige Schritte und steht hernach still *ff*).)

Konst. Ich für meinen Theil *gg*) habe die englischen Gärten lieber *hh*)...

Soph. Und mich dünkt *ii*), sie ahmen die Natur schlecht nach *kk*), und....

Paul. (die hervor tritt *ll*). Um Verzeihung *mm*), ich unterbreche, wie es scheint *nn*), einen sehr lebhaften und wichtigen *pp*) Streit *oo*).

Konst. Ganz und gar nicht, wir sprachen von Gärten.

Paul. Ja, und aus Furcht *qq*), man möchte euch in einem so wichtigen *ss*) Gespräche stören *rr*), habt ihr eine Schildwache an den Eingang des Wäldchens gestellt *tt*).

Soph. Was sagst du *uu*)?

Paul. War nicht Rosine wirklich *vv*) da? Hab' ich sie nicht aus allen Kräften laufen sehen *ww*), um euch von meiner Ankunft zu benachrichtigen *xx*)?... Sophie, Konstanze, ihr seyd beyde *yy*) sehr klug *zz*), aber es fehlt euch an Feinheit *a*), daran fehlt es euch erstaunlich *b*), ich kann's euch nicht bergen *c*): ihr müßt *d*) euch Mühe geben, eure kleinen Intriguen ein wenig künstlicher anzulegen *e*), sonst *f*) entdecke ich *g*) sie allemal.

Konst. Nun, und was hast du entdeckt?

Paul. Erstlich *h*), daß ihr ein Geheimniß habt; nun bleibt mir weiter nichts übrig zu wissen *i*), als was es für ein Geheim-

s) traverser. *t*) le théâtre. *u*) sortir de l'autre côté; du côté opposé à celui par lequel elle est venue. *v*) est-il rien. *w*) *compar.* von cruel. *x*) *imp.* von aller dans... *z*) au nom de *qn.* *aa*) dissimuler son trouble. *bb*) l'intérêt. *cc*) en faire une loi à *qn.* *dd*) changer d'entretien, *rel.* *ee*) scène. *ff*) s'arrêter. *gg*) pour moi. *hh*) aimer mieux *qch.* *ii*) et moi... *prés.* von trouver que. *kk*) n'imiter jamais la nature que mesquinement. *ll*) s'avancer, *p.prés.* *mm*) pardon. *nn*) à ce qu'il me paroît. *oo*) la dispute. *pp*) intéressant, important. *qq*) dans la crainte que; de crainte que; mit *ne* und dem *subj.* 389. 8) *rr*) interrompre un entretien; interrompre *qn.* dans un entretien. *ss*) wie bey *p.* *tt*) poser, mettre une sentinelle. *uu*) que dit *qn.* que veut dire *qn.*? *vv*) tout-à-l'heure. *ww*) courir à toutes jambes. *xx*) avertir de *qch.* *yy*) l'une et l'autre. *zz*) prudent. *a*) *qn.* manque de *qch.* *b*) en manquer absolument. *c*) le cacher. *d*) *impér.* von tâcher. *e*) mettre un peu plus d'art dans *qch.* *f*) sans quoi; si non. *g*) *futur* statt des *prés.* 360. *h*) d'abord; premièrement. *i*) rester à savoir.

niß ist *k*), und hiezu *l*) brauche ich nur *m*) den übrigen *n*) Theil dieses Tages; heut *o*) Abend werde ich euch Bericht davon abstatten *p*). O! ich verspreche es euch, ich will *q*) euch nicht lange warten lassen *r*). Halt *s*), ich will einmal *t*) anfangen. Erstlich *u*), wenn ich euch recht untersuche *v*), so will ich's *w*) an *x*) euren Mienen errathen *y*), von was für einer Beschaffenheit ungefähr *z*) euer Geheimniß ist. Ihr spracht eben davon, denn das könnt ihr euch wohl vorstellen *aa*), daß euer englischer Garten mich nicht irre macht *bb*). Ich muß doch einmal *cc*) den Eindruck *dd*) beobachten, der auf euern Gesichtern zurück geblieben ist *ee*) . . . .

Soph. Auf *gg*) dem meinigen, Pauline, wirst du weiter nichts *hh*) lesen *ff*), als die Schaam *ii*), die ich für dich empfinde, über die Ausschweifungen *kk*), zu welchen dich eine so verdammliche *mm*) Neugierde verleitet *ll*).

Paul. In was für einem *nn*) aufgebrachten Tone *oo*) du mit *pp*) mir sprichst! O Himmel! es ist dir also noch nicht genug, mir dein Zutrauen zu versagen *qq*), du verachtest mich auch noch . . . Nun ja, wenn ich deine Tugenden noch nicht besitze *rr*), so kann ich sie doch noch erwerben *ss*), ich bin jung, ich kann mich noch bessern *tt*). Solltest du diese Hoffnung aufgegeben haben *uu*), meine Schwester? . . . O antworte mir, tröste *vv*) mich.

Soph. Sollte *xx*) man mit *ww*) einem so guten Herzen nicht noch zu bessern seyn *yy*)?

Paul. O *zz*) meine Schwester! . . . (sie umarmen sich, und nach einer kleinen Pause *a*) sagt)

Soph. Liebe Pauline, ich hoffe alles von deinem Verstande und von deiner Ueberlegung *b*).

Paul. Und ich von deinem Beyspiele und von deinem guten Rathe *c*).

Konst. Es kommt jemand *d*) . . . es ist meine Tante, glaub' ich.

Paul. Ja, sie ist's.

Fünfter Auftritt.

Sophie, Konstanze, Rosine, Pauline, die Marquisinn.

Die Marquis. (beyseit *e*) in dem Hintergrunde *f*) des Schau-

k) ce que c'est que ce secret; de quelle nature est ce... *l*) pour cela. *m*) ne demander que. *n*) le reste de *qch.* *o*) ce. *p*) en rendre compte. *q*) de. *r*) faire languir. *s*) tenez. *t*) aller. *u*) wie bey *k.* *v*) examiner bien *qn.*, *p. prés.* *w*) devoir; aller. *x*) à. *y*) pénetrer, deviner. *z*) à peu près, de quelle nature est *qch.* *aa*) imaginer bien; penser bien. *bb*) *qn.* n'est pas la dupe de *qch.* *cc*) voyons un peu. *dd*) l'impression. *ee*) rester sur le visage. *ff*) ne voir. *gg*) sur. *hh*) que. *ii*) la honte. *kk*) des excès. *ll*) entraîner. *mm*) condamnable. *nn*) avec quel. *oo*) un air d'indignation. *pp*) à *qn.* *qq*) refuser. *rr*) avoir; posséder. *ss*) acquérir. *tt*) se corriger. *uu*) *cond.* von perdre. *vv*) rassurer *qn.* *ww*) *xx*) peut-on. *yy*) être incorrigible. *zz*) ah! *a*) un moment de silence. *b*) la reflexion. *c*) les conseils. *d*) quelqu'un vient. *e*) à part. *f*) le fond.

platzes). Da ist sie *g*), ich muß *h*) die andern fortschicken. (laut) Pauline, geh in den Saal *i*), um einige Fremde *k*) zu empfangen, welche so eben angekommen sind *l*), ich werde gleich nachkommen *m*). Konstanze, Sie gehen mit *n*) Ihrer Base... Und du, Sophie, bleibst da *o*).

Paul. Und meine Schwester . . . kommt sie nicht auch *p*) mit uns?

Die Marquis. Das ist unnöthig .... Geh nur immer zu ....

Paul. Aber, Mama, Sophie ist die älteste *q*), es würde sich besser für sie schicken, den Fremden aufzuwarten *r*), als für mich ....

Die Marquis. Ich halte dich für fähig *s*), bey *u*) dieser Gelegenheit ihre Stelle zu vertreten *t*).

Paul. Sie wollen also allein bey ihr bleiben *v*)?

Die Marquis. Pauline, ich wünschte *w*) weniger Fragen *x*), und mehr Gehorsam.

Paul. Weniger Fragen! ich habe ja nur eine gethan.

Die Marquis. Ich verbiete dir, eine zweyte hinzuzusetzen *y*), und nur noch einen Augenblick *z*) da zu bleiben.

Paul. (beyseit im Weggeben.) O wie hart *aa*)! Man bringt mich *bb*) zur Verzweiflung *cc*). (Sie geht ab *dd*). Konstanze folgt ihr *ee*).)

Konst. (beyseit im Weggeben.) Wann werde ich doch einmal von der Ungewißheit *gg*) erlößt werden *ff*), unter welcher ich seufze *hh*)! ...

Sechster Auftritt.

Die Marquisinn, Sophie.

Die Marquis. (indem sie Paulinen nachsieht) *ii*). Welcher Charakter! . . . und was für Betrübniß *kk*) verursacht er mir nicht *ll*). . . . Nun sind wir doch endlich *mm*) allein, mein Kind. Ich wollte mit *nn*) dir reden, Sophie, ich muß *oo*) dir mein Herz öffnen.

Soph. Ach, liebe Mama, ich wagte es *pp*) nicht, Sie um die Ursache Ihrer Traurigkeit zu befragen *qq*). . . .

Die Marquis. Mein Schmerz ist *rr*) um so grausamer *ss*), da *tt*) ich ihn vor jedermann *vv*) verbergen muß *uu*). Meine

g) la voilà. *h*) il faut. *i*) le salon. *k*) une personne; un étranger. *l*) venir d'arriver, *prés.* *m*) suivre à l'instant, *prés.*; oder; aller bientôt réjoindre, *futur.* *n*) suivre *qn.* *o*) rester. *p*) ne vient pas. *q*) aîné. *s*) faire mieux les honneurs; *cond.*, oder: elle seroit plus en état de faire. *s*) juger *qn.* capable, (en état). *t*) remplacer *qn.* *u*) dans. *v*) rester avec *qn.* *w*) *cond.* von vouloir. *x*) la question. *y*) en faire. *z*) un instant de plus. *aa*) ah! que cela est dur! *bb*) à *qch.* *cc*) le désespoir. *dd*) sortir. *ee*) suivre *qn.* *ff*) sortir *de qch.* *gg*) une incertitude. *hh*) qui accable *qn.* *ii*) regarder sortir *qn.* *kk*) que de peines. *ll*) causer à *qn.* *mm*) enfin, nous voilà. *nn*) à *qn.* *oo*) avoir besoin de *qch.*; falloir *qch.* *pp*) oser *qch.*; man hüte sich *de* nach *oser* zu setzen; 499. 1) *qq*) demander à *qn.* le sujet de *qch.* *rr*) les peines; le chagrin; le chagrin qui m'accable; oder: je suis accablée d'un chagrin. *ss*) cruel. *tt*) qu'il. *uu*) falloir le dissimuler. *vv*) à tous les yeux; à tout le monde.

Tochter, deine Klugheit *ww*) und deine Bescheidenheit *xx*), die so weit über *yy*) dein Alter sind, berechtigen mich zu dem zz) Vertrauen, das ich auf dich setze *a*); es ist ohne Grenzen *b*), und ich will *c*) dir einen Beweis davon geben *d*), indem ich dir das wichtigste Geheimniß offenbare *e*), das ich dir jemahls entdecken konnte *f*).

Soph. Sie können durch neue Beweise von Gütigkeit *g*) mein Glück vergrössern *h*), aber nicht meine Zärtlichkeit und meine Dankbarkeit gegen Sie; es ist nicht möglich *i*), beste Mama, daß ich sie mehr lieben, und *k*) alles das lebhafter fühlen kann *l*), was ich Ihnen schuldig bin.

Die Marquis. Sophie, du machst mich zu *m*) einer glücklichen Mutter!.... aber ach *n*)! ich habe nur Eine Freundinn, und zwey Töchter.

Soph. Pauline wird sich gewiß noch einmal *p*) eines so rühmlichen *r*) und so lieben Namens *q*) würdig machen *o*)...

Die Marquis. O wollte Gott *s*)!.... Aber laß uns wieder auf das Geheimniß kommen *t*), das ich dir anvertrauen will, meine liebe Sophie, es wird dich in die tiefste Traurigkeit versenken *u*).

Soph. Bin ich nicht schon dazu vorbereitet *v*), da *w*) ich sehe, daß es Sie betrübt *x*) hat?

Die Marquis. Dieß Geheimniß betrifft *y*) deinen Bruder.

Soph. (vor sich) z). Ich weiß es nur zu gut (laut.) Nun *aa*), Mama?

Die Marquis. Ich will damit *cc*) anfangen *bb*), dir zu sagen, daß er sich wohl befindet, und daß er in Sicherheit ist, und nun *dd*) will ich dir seine Geschichte mit *ff*) zwey Worten erzählen *ee*); ungefähr vor *gg*) zwölf Tagen verließ er sein Regiment ohne Urlaub *hh*), und folgte dem Ruf der Freundschaft *ii*) nach Valenciennes, hier hielt er sich *kk*) unter einem falschen *ll*) Namen auf; unglücklicher Weise wählte er *mm*) eben das *nn*) Wirthshaus, wo der Baron von Senanges war *oo*); gleich den ersten Abend *pp*) geriethen sie in einen so heftigen Wortwechsel *qq*),

ww) la sagesse. *xx*) la discrétion. *yy*) si fort au-dessus de *qch.* *zz*) autoriser *qch.* *a*) la confiance en *qn.* *b*) les bornes. *c*) aller. *d*) le prouver; en donner une preuve. *e*) révéler. *f*) *subj. prés.* *g*) de nouvelles bontés; de nouvelles preuves de votre bonté. *h*) augmenter. *i*) ne pouvoir; (n'être pas possible.) *k*) ni. *l*) sentir plus vivement. *m*) que vous me rendez. *n*) hélas! *o*) se rendre. *p*) un jour. *q*) le titre. *r*) glorieux. *s*) ah! plût au ciel! *t*) revenir à *qch. impér.* *u*) plonger dans la douleur. *v*) préparé. *w*) puisque. *x*) affliger *qn.* *y*) regarder *qn.*, concerner *qn.* *z*) à part. *aa*) eh bien. *bb*) *futur.* *cc*) par; 499. 6) *dd*) à présent. *ee*) voici. *ff*) en deux ...; en peu de ... *gg*) (nicht *avant*) environ; No. 536. i) Bemerk. 2) *hh*) le congé. *ii*) appelé par l'amitié à ..; oder: l'amitié l'appeloit à ... *kk*) y être. *ll*) supposé. *mm*) son malheur lui fit choisir; choisir malheureusement; choisir pour son malheur. *nn*) une auberge. *oo*) loger. *pp*) dès le soir même. *qq*) avoir une dispute assez vive pour *qch.*

daß sie den Entschluß faßten *rr*), sich den andern Morgen *ss*) zu schlagen.

Soph. O *tt*) Gott!

Die Marquis. Bey Anbruch *vv*) des Tages reisten sie *ww*) auch wirklich *uu*) beyde zu Pferd ab, um sich auf der Grenze *xx*) zu schlagen. Was soll *yy*) ich dir sagen liebe Sophie! Dein Bruder, der *zz*) eine tiefe *b*) und gefährliche Wunde *a*) empfangen hatte, versetzte *c*) seinem Gegner *d*) einen schrecklichen Hieb *e*); er sieht ihn wanken *f*), und, in seinem Blute gebadet *g*), endlich zu seinen Füssen niederstürzen *h*). Er hielt ihn für todt *i*)! ....

Soph. (beyseit). Unglücklicher *k*) Senanges! ....

Die Marquis. Dein Bruder selbst *l*) der kaum noch aufrecht stehen konnte *m*), schleppt sich bis *n*) zu seinem Pferd hin, rafft seine letzten Kräfte zusammen *o*) und entfernt sich sogleich *p*) von diesem traurigen Orte. Dieser schreckliche Auftritt *q*) ereignete *r*) sich auf der Grenze *s*), und folglich nur *t*) vier Meilen *u*) von hier ....

Soph. Ach, so nahe bey *v*) uns! ....

Die Marquis. Mein Sohn, der nur noch einen Schritt *w*) zu thun hatte, um außer Frankreich zu seyn, faßte den Entschluß *x*), es zu verlassen; allein nach Verfluß *y*) einer halben Stunde, mußte er *a*), durch den Verlust des Bluts entkräftet *zz*), endlich stille halten *b*) und sich an den Fuß des Baumes setzen, wo er bald *c*) den Gebrauch seiner Sinne gänzlich verlor *d*). In diesem Augenblicke *e*) führte *g*) die Vorsicht *f*) den *i*) getreuen Thibaut, meinen Hausvogt *k*), dessen Liebe *l*) zu mir du kennest, an eben den Ort *h*).

Soph. Ach! konnte der Himmel aber auch den Sohn der zärtlichsten, der besten *m*) Mutter verlassen.... Alle seine Wohlthaten, Mama, haben wir Ihren Tugenden zu danken *n*).

Die Marquis. Die größte aller dieser Wohlthaten für mich ist *o*) dein Herz; in deiner *p*) reinen und empfindsamen *q*) Seele finde ich das süsseste Glück, das ich je geniessen kann *r*),

rr) faire prendre la résolution à *qn. ss*) le lendemain, nicht *l'autre jour. tt*) ah! *uu*) en effet. *vv*) à la pointe. *ww*) partir l'un et l'autre; partir tous deux. *xx*) sur les frontières *yy*) *futur* von dire. *zz*) après ... *passé* des *inf.* *a*) la blessure. *b*) profond. *c*) porter. *d*) un adversaire. *e*) un coup terrible. *f*) chanceler. *g*) baigné dans *qch. h*) tomber enfin. . . *i*) croire *qn.* mort. *k*) infortuné *l*) lui-même *m*) pouvoir à peine se soutenir, *p. près.* *n*) se traîner vers *qch. o*) et rassembler le peu de forces qui restent à *qn., p. prés.* *p*) s'éloigner aussitôt; au plus vite. *q*) la scène affreuse. *r*) se passer. *s*) sur la frontière; sur le ....; aux. *t*) à. *u*) la lieue. *v*) si près *qn.* *w*) n'avoir plus qu'un pas. *x*) avoir le projet. *y*) au bout de *qch z*) épuisé par *qch.* qu'on perd. *aa*) être contraint de ... *bb*) s'arrêter. *cc*) où bientôt. *dd*) perdre tout à-fait... *ee*) ce fut dans cet instant que. *ff*) la providence. *gg*) conduire. *hh*) dans ce lieu même. *ii*) *kk*) le concierge. *ll*) l'attachement. *mm*) la meilleure des.... *nn*) les devoir à *qn. oo*) il l'a place dans *qch. pp*) c'est dans cette.... *qq*) sensible. *rr*) pouvoir jouir de *qch. subj.*

und den einzigen Trost *s*), dessen ich fähig *t*) bin... Doch wir wollen ein trauriges Gespräch *v*) fortsetzen *u*), das wir vielleicht vor *x*) dem Ende des Tages nicht wieder anfangen *w*) können.

Soph. Thibaut führte *y*) also meinen Bruder hieher?

Die Marquis. Glücklicher Weise war er allein *z*) in einem bedeckten Kabriolet: er legte *aa*) meinen Sohn hinein, der noch immer nicht bey sich selbst war *bb*), schlug *cc*) einen Nebenweg *dd*) ein, und brachte ihn anfangs *ee*) zu seiner Mutter, die gleich am Eingange des Dorfs wohnt *ff*); hernach, als jedermann in dem Schlosse sich niedergelegt hatte *gg*), meldete er *hh*) mir diesen traurigen Vorfall *ii*). Ich lief selbst fort, um meinen unglücklichen Sohn aufzusuchen; Thibaut und mein Kammerdiener, der Wundarzt, brachten *kk*) ihn in eines meiner Zimmer *ll*) im Schlosse, wo ich ihm sieben Nächte lang *mm*) wachte, während welcher *nn*) er in der größten Gefahr war.

Soph. Und ich durfte *oo*) eine so theure und schmerzliche Sorge *pp*) nicht mit Ihnen theilen!... Aber itzt *qq*), Mama, ist doch mein Bruder wieder vollkommen hergestellt *rr*)?

Die Marquis. Wenigstens ist er *ss*) im Stande, ohne Gefahr wieder abzureisen.

Soph. Wie, wieder abreisen *tt*)?

Die Marquis. Ach! er muß *uu*) wohl. Stelle dir vor *vv*), mein Kind, in welcher grausamen Verlegenheit ich bin *ww*). Dieser Baron von Senanges, der so eben angekommen ist, ist der Vater des unglücklichen jungen Menschen, dem dein Bruder ohne Zweifel das Leben genommen *xx*) hat.

Soph. Er weiß diesen traurigen Vorfall wohl nicht *yy*)?...

Die Marquis. Er weiß, Gott sey Dank *zz*), nur einen Theil der Wahrheit: man benachrichtigte ihn *a*), daß sein Sohn und der Chevalier von Mirville plötzlich *b*) und zugleich *c*) abgereist wären, daß die Leute im Wirthshause aussagten *d*), sie hätten einen sehr heftigen Wortwechsel *e*) mit einander gehabt, daß man seitdem nichts von ihm wüßte *f*), und daß es nur zu wahrscheinlich *g*) wäre, sie seyen bloß deswegen so eilfertig abgereist *h*),

s) les consolations. *t*) être susceptible de *qch.* *u*) reprendre; continuer. *v*) un... entretien. *w*) renouer. *x*) avant *qch.* *y*) conduire. *z*) être heureusement seul, *rel.* *aa*) y porter *qn.* *bb*) sans connoissance. *cc*) et prendre, *p. prés.* *dd*) un chemin détourné. *ee*) le mener d'abord chez *qn.* *ff*) loger, avoir sa maison à l'entrée de *qch.* *gg*) être couché. *hh*) venir annoncer *qch.* *ii*) tragique évènement. *kk*) transporter *qn*). *ll*) une des pièces de mon appartement. *mm*) pendant... *nn*) qu'... *indéf.* von être. *oo*) *indéf.* von partager. *pp*) des soins. *qq*) enfin; à présent, *rr*) être rétabli. *ss*) être du moins... *tt*) de partir; il va partir. *uu*) le falloir. *vv*) juger de *qch.* *ww*) le cruel embarras. *xx*) ôter, nicht *prendre.* *yy*) ignorer un triste, un funeste évènement. *zz*) graces à *qn.* *a*) mander à *qn.* *b*) précipitamment. *c*) ensemble. *d*) déposer, rel. *e*) une dispute très-vive. *f*) n'avoir point de leurs nouvelles. *g*) vraisemblable. *h*) ne s'acsenter si brusquement, que...

um

um sich zu schlagen *i*), man setzte hinzu *k*), mein Sohn sey bey *l*) dem Zank *m*) der angreifende Theil *n*) gewesen. Auf die Nachricht *o*) dieser unglücklichen *p*) Begebenheit, bemächtigten sich Schmerzen und Rache *q*) des Barons von Senanges, der von Natur eben so hitzig als empfindlich ist *r*); er schrieb an die Befehlshaber *s*) der Grenzplätze *t*), um von ihnen *u*) zu erfahren, ob der Chevalier von Mirville schon in's Ausland *) entwichen sey *v*), oder, wenn es noch Zeit wäre *x*), seine Flucht zu verhindern *w*).

Soph. Da er also *y*) den wahren Namen meines Bruders nicht weiß, so verfolgt er ein Hirngespenst *z*).

Die Marquis. Aber er kann *cc*) diesen Namen *aa*) entdecken *dd*), dessen Geheimhaltung uns so wichtig ist *bb*); seine Reichthümer *ff*), sein Rang, sein Charakter machen ihn zum *gg*) fürchterlichsten *hh*) und gefährlichsten Feinde. . .

Soph. Aber aus was für einem Grunde kam er denn hieher *ii*)?

Die Marquis. Er kam *kk*) in diese Provinz in der Hofnung *ll*), einige Aufklärung *nn*) über das Schicksal seines Sohnes zu erhalten *mm*). Er vermuthete *oo*), daß er sich auf der Grenze *pp*) geschlagen habe; mein Gut *qq*) liegt daselbst *rr*), er kannte mich ehemals; alle diese Umstände bewogen *ss*) ihn, zu *tt*) mir zu kommen: Du kannst dir vorstellen *uu*), wie mir zu Muth war *vv*), als ich ihn sah *ww*)! . . . Er erzählte mir diese schreckliche Begebenheit *yy*) ganz umständlich *xx*); immer unterhält er mich mit *zz*) seinem Schmerze und mit seinen rachgierigen Entwürfen *a*); ich nehme Theil an seiner Betrübniß *b*), ich weine mit ihm; aber wie bitter sind diese Thränen *c*)! ich schütte sie *f*) in den Schoos *d*) eines grausamen Feindes *e*) aus . . . des Verfolgers *g*) meines Sohnes . . .

Soph. O Gott, ich zittre *h*)!

i) se battre; aller se battre. *k*) ajouter que, *rel.* *l*) dan . *m*) la querelle, la dispute. *n*) *qn.* être l'agresseur, *antér.* *o*) en... *p. prés.* von apprendre *qch.* *p*) fatal, tragique. *q*) la douleur et le ressentiment s'emparer de *qn.* *r*) naturellement aussi violent que sensible; oder: *q. r*) *qn.*, naturellement aussi violent que sensible, éprouver autant de ressentiment que de douleur. *s*) un commandant. *t*) une place frontiére. *u*) afin. *v*) passer mit *être, antér.* *) pays étrangers. *w*) empêcher *qch.* *x*) en être encore temps. *y*) ainsi... *p. prés.* von savoir. *z*) c'est une chimère que *qn.* poursuit. *aa*) mais ce nom. *bb*) qu'il est si important à *qn.* de cacher. *cc*) *dd*) le découvrir. *ff*) ta fortune. *gg*) le rendre *hh*) redoutable. *ii*) mais quel motif l'a conduit ici. *kk*) *indéf.* *ll*) avec l'espoir. *mm*) y acquerir, y tirer. *nn*) lumières. *oo*) supposer, soupçonner. *pp*) sur la frontière. *qq*) la terre. *rr*) y être situé. *ss*) décider, engager *qn. à qch.* *tt*) chez *qn.* *uu*) imaginer, *impér.* *vv*) ce que *qn* a dû ressentir. *ww*) voir paroitre *qn.* *xx*) faire oder: raconter tous les détails de *qch.* *yy*) une affreuse histoire. *zz*) n'entretenir qn. que de *qch.* *a*) un projet de vengeance. *b*) partager la peine de *qn.* *c*) mais, que *qch.* est amer. *d*) c'est dans le sein de *qn* *e*) un ennemi cruel. *f*) les repandre. *g*) le persécuteur. *h*) vous me faites frémir.

Die Marquis. Kurz *i*), schon seit vier und zwanzig Stunden fühlte ich *k*) alles, was Zwang *l*), Schrecken *m*) und Mitleiden grausames *o*) und quälendes *p*) haben *n*). Aber ach *q*)! der Unglückliche *r*), der mir so viele Leiden verursacht *s*), ist noch weit mehr zu beklagen, als ich....

Soph. Der Unglückliche *t*), er glaubt, die Rache werde ihn trösten können!...

Die Marquis. Ach! er betriegt sich *v*) freylich *u*). Das menschliche Herz kann sich zwar so weit verirren *w*), daß es die Rache zum Gegenstand seiner Begierden macht *x*); aber kann es einen solchen Unmenschen geben *y*), der *z*) sie ohne Entsetzen *bb*) befriedigen *aa*) kann.... Dieses abscheuliche Vergnügen *cc*) unedler *dd*) und grausamer *ee*) Seelen erniedrigt *ff*) denjenigen, der sich ihm überläßt *gg*), und martert ihn mit immerwährenden Gewissensbissen *hh*).

Soph. Mama, mein Bruder wird also wohl *ii*) bald abreisen?

Die Marquis. Diese Nacht noch *kk*).

Soph. Aber die Befehle *ll*), die man den Kommandanten der Grenzplätze gegeben hat?...

Die Marquis. Diese Befehle betreffen nur *mm*) den Chevalier von Mirville. Man kennt meinen Sohn *nn*), und wird ihn nicht mit einem jungen Menschen verwechseln *oo*), dessen Nahme ganz verschieden *pp*) ist, und den man als einen blosen Avanturier geschildert hat *qq*). Diese Betrachtung *rr*) sollte mich beruhigen *ss*), und doch zittere ich; schreckliche Ahnungen *tt*) verfolgen mich, und drücken mich nieder *uu*). Wenn der Baron von Senanges die gewisse *ww*) Nachricht von dem Tode seines Sohnes erführe *vv*), wenn er den Zufluchtsort *yy*) und den wahren Nahmen seines Feindes entdeckte *xx*), gerechter Himmel! zu was für Handlungen *zz*) würde ihn nicht die Wuth der Verzweiflung *a*) treiben *b*)?

Soph. Ach! Mama, ich schaudere *c*). —

Die Marquis. Ich habe alle Maßregeln genommen *d*),

i) enfin; en un mot. *k*) sentir. *l*) la contrainte. *m*) la terreur. *n*) pouvoir faire éprouver; avoir. *o*) *comp.* *p*) douloureux. *q*) mais hélas! *r*) un infortuné. *s*) causer des peines à *qn.* *t*) le malheureux. *u*) sans donte. *v*) s'abuser. *w*) s'il est vrai qu'un coeur puisse s'égarer jusqu' à *qch.* *x*) désirer la vengeance; faire de la vengeance l'objet de *qch.* *y*) en est-il d'assez barbare. *z*) pour. *aa*) l'effroi. *bb*) l'horreur. *cc*) une affreuse jouissance. *dd*) lâche. *ee*) féroce, cruel, inhumain. *ff*) dégrader, *qn.* *gg*) livrer. *hh*) condamner, vouer à d'éternels remords. *ii*) aller donc. *kk*) même. *ll*) un ordre. *mm*) ne regarder *qn.* *nn*) *qn.* être connu. *oo*) ne pouvoir le confondre *qn.* *pp*) différent. *qq*) n'être désigné que comme ... *rr*) la réflexion. *ss*) rassurer *qn.* *tt*) d'affreux pressentiments. *uu*) accabler. *vv*) aller apprendre, *rel.* *ww*) positif. *xx*) aller découvrir. *yy*) l'asile de *qn.* *zz*) les excès. *a*) un désespoir furieux; la fureur du désespoir. *b*) porter à *qch.* *c*) vous me glacez d'effroi. *d*) prendre les précautions.

welche die Klugheit *e)* einer Mutter nur eingeben *f)* kann; ich habe verboten, daß man keine *h)* Fremden in das Schloß lassen soll *g)*... (sie geht; Konstanze kommt).

Zweyter Aufzug.

Erster Auftritt.

Sophie, Konstanze.

Soph. Ach, Konstanze, verbirg deine Thränen, bedenke, wie *i)* nothwendig *l)* die Verstellung *k)* uns itzt ist.

Konst. Ich gestehe es *n)*, ich kann unmöglich *m)* die verhaßte *o)* und grausame Gegenwart des Barons von Senanges ertragen...

Soph. Ich begehre ja nur den Muth von dir *p)*, wozu *q)* ich dir selbst das Beyspiel gebe, und doch *r)* — wie verschieden ist *s)* unsere Lage *t)*! ... Du liebst meinen Bruder, bist für sein Leben in Sorgen *u)*, er lebt aber doch, und diese Nacht wird unserer Angst ein Ende machen *v)*... Aber *w)* ich habe auf immer *x)* den unglücklichen und gefühlvollen *z)* Geliebten *y)* verloren, den mein Herz im Stillen *aa)* vorzog... Und durch welche Hand ward er mir geraubt *bb)*? ... Ach *dd)*! in dem zärtlichsten *ee)* Bruder umarme *cc)* ich den Mörder meines Geliebten *ff)*...

Konst. Durch die Erzählung *gg)* deiner Leiden *hh)* benimmst *ii)* du mir das Recht zu klagen; und doch *kk)*, liebe Sophie, wie wird mein Herz gemartert *ll)*! ... Von meiner Kindheit an nährte ich eine Neigung *mm)*, die ich bisher nur dir allein anvertraute *nn)*; ich ward insgeheim überzeugt *oo)*, wieder geliebt zu werden; ich wußte gewiß *pp)*, daß meine Tante eine Liebe nicht mißbilligen würde *qq)*, gegen die niemand das geringste einwenden konnte *rr)*. Wie glücklich war ich *ss)* bis auf diesen Tag, der ein Gebäude von Glück *uu)* zertrümmert *tt)*, das auf so glänzende Hoffnungen *ww)* gegründet war *vv)*... Valcour, verfolgt, verbannt *xx)*, wird *yy)* in einigen Stunden sein Vaterland vielleicht *a)* auf immer verlassen *zz)*..... er geht *b)*, ohne zu wis-

e) la prudence de *qn.* *f)* suggérer. *g)* laisser entrer. *h)* aucun. *i)* combien. *k)* la dissimulation. *l)* *m)* ne pouvoir. *n)* *o)* odieux. *p)* ne demander à *qn.* que *qch.* *q)* dont. *r)* cependant. *s)* quelle différence dans *qch.* *t)* les situations. *u)* craindre pour les jours de *qn.* *v)* terminer les alarmes de *qn.* *w)* mais moi. *x)* pour toujours; à jamais. *y)* l'objet; l'ami. *z)* sensible. *aa)* en secret. *bb)* être ravi, *prés.* *cc)* trouver; embrasser. *dd)* *ee)* aimé; tendre. *ff)* un amant. *gg)* détailler *qch.*, en... *hh)* les peines. *ii)* ôter. *kk)* cependant. *ll)* oppressé. *mm)* nourrir depuis l'enfance un sentiment. (une inclination); *p. prés.* *nn)* dont *qn.* fut jusqu'ici le confident. *oo)* certaine en secret. *pp)* assurée. *qq)* ne pas désapprouver; ne pouvoir manquer d'approuver. *rr)* autorisé par toutes les convenances. *ss)* *rel.* *tt)* détruire. *uu)* un bonheur. *vv)* fondé sur *qch.* *ww)* *une* espérance si chère. *xx)* proscrit; banni. *yy)* aller, *prés.* *zz)* s'exiler de *qch.* *a)* et peut-être. *b)* aller partir.

sen *c*), wie heftig *d*) er geliebt wird; du weist es, nie wagte *e*) mein Mund ein so süsses Geständniß *f*) auszusprechen....

Soph. O, glaube, daß unerachtet *g*) deiner Zurückhaltung *h*) und meiner Verschwiegenheit *i*), mein Bruder schon lang *k*) in deinem Herzen gelesen hat...

Konst. Wie hätte er eine Leidenschaft *l*) entdecken können, deren Stärke und Gewißheit *o*) mich selbst erst dieser Augenblick *m*) kennen lehrte *n*)... Ich glaubte weiter nichts für ihn zu empfinden *p*), als einen gewissen Vorzug *q*), den ich ihm vor allen gab *r*). Ach nie war ich noch in dem Falle gewesen *s*), für sein Leben *u*) zu zittern *t*)! Nun *v*) möge er *w*) auch ohne Hinderniß *x*) abreisen, der Wuth eines eben so gefährlichen als rachgierigen *z*) Feindes entrinnen *y*)!... Von all den *aa*) süssen Hoffnungen ist dieß also *b*) die einzige, welche das Schicksal mir übrig gelassen *c*) hat!... Könnte ich *e*) wenigstens nur noch *d*) einen Augenblick vor seiner Abreise ihn sehen, ohne Zwang *f*) mit ihm sprechen... und nur dich, liebe Sophie, zum Zeugen einer so traurigen Unterredung *g*) haben!.... Aber auch dieser Trost wird mir nicht werden *h*).... O Sophie, wie unglücklich bin ich!....

Soph. Um des Himmels willen *i*), beruhige dich *k*), es kommt jemand *l*)...

Konst. Es ist Rosine... (Sie gehen ab.)

Zweyter Auftritt.

Ros. (allein.) Was zum Guguk *m*) soll ich *n*) denn mit *o*) diesem Brief anfangen? (Sie zieht einen Brief aus der *p*) Tasche, und liest die Ueberschrift) *q*). An das gnädige Fräulein von Valcour... das ist gewis *r*) an die Aeltere... In ihre Hände soll er kommen *s*).... (Sie wendet *t*) den Brief um). Ich hätte aber doch Lust *u*) zu wissen, was darin steht *v*). Der *w*) junge Mensch, besonders *y*) das *x*) Geld, alles dieß macht mich unruhig *z*).... (Sie zieht eine Börse aus der *aa*) Tasche.) Zwölf Louisd'or! Das macht.... ich weiß selbst nicht wie viel *cc*) Livres *bb*).... Es kommt jemand *dd*); geschwind die Börse und den Brief eingeschoben *ee*)!

c) connoître; savoir. *d*) à quel excès; à quel point. *e*) jamais *qn.* n'osa; wegen des folgenden Zeitworts, 499. 1) *f*) un aveu si doux. *g*) malgré *qch.* *h*) la réserve. *i*) la discrétion. *k*) depuis long-temps. *l*) la passion. *m*) cet instant seul. *n*) faire connoître. *o*) la vérité. *p*) n'avoir. *q*) un simple sentiment de préférence. *r*) weg zu lassen. *s*) n'avoir jamais. *t*) *passé* von trembler pour *qch.* *u*) les jours. *v*) enfin. *w*) pouvoir, *impér.* *x*) un obstacle. *y*) pouvoir se soustraire à *qch.* *z*) vindicatif. *aa*) de tant de. *b*) voilà donc. *c*) *p. passé*, veränderlich, 509. *d*) si du moins encore. *e*) *rel.* *f*) la contrainte. *g*) un triste entretien. *h*) n'avoir pas même, ne goûter pas même cette consolation. *i*) au nom de *qn.* *k*) se calmer. *l*) on vient; *qn.* vient. *m*) que diantre; que; mais que. *n*) *futur* von faire *qch.* de *qch.* *o*) de. *p*) sa. *q*) le dessus; l'adresse. *r*) c'est surement à... *s*) lui être remise, *futur.* *t*) retourner. *u*) avoir bonne envie, *prés.* *v*) y avoir là dedans. *w*) ce. *x*) ce. *y*) *z*) inquiéter *qn.* *aa*) sa. *bb*) cela fait de livres... *cc*) ne savoir combien. *dd*) on vient; quelqu'un vient. *ee*) serrer vite *qch.*, *impér.*

Dritter Auftritt.

Pauline, Rosine.

Paul. Rosine.... aber was machtest du denn da?

Ros. Nichts, gar nichts *ff*).

Paul. Wie du so roth wirst *gg*)!....

Ros. Ei zum Guguk *hh*)! es ist aber auch *ii*) so heiß.

Paul. Du hast etwas in deine Tasche gesteckt *kk*); ich hab's gesehen.... wozu dieß geheimnißvolle Betragen *ll*)? liebste *mm*), beste Rosine? hast du denn keine *nn*) Freundschaft mehr für mich?

Ros. Ha *oo*), ich merk's *qq*). Sie wollen mich auslocken *pp*).

Paul. Ach! Ich bitte dich *rr*), sey aufrichtig *ss*); ich gebe dir mein Wort darauf *tt*), nichts zu verrathen *uu*).

Ros. Aber das heißt mehr versprechen, als Sie halten können *vv*).... Denken Sie doch nur daran *ww*), wie Sie meine Hochzeit rückgängig machten *xx*).

Paul. Geh, ich will dich schadlos dafür halten *yy*), ich verspreche dir, dein Glück *zz*) zu machen.

Ros. O! mein Glück, mit dem sieht's *aa*) ganz gut aus *bb*), gehen Sie; ich bin reicher, als ich's wünsche, denn es macht mir Sorgen *cc*).

Paul. Was willst du damit sagen? erkläre dich, ich bitte *dd*).

Ros. Ja, nun bin ich damit herausgeplatzt *ee*), jetzt muß ich Ihnen schon alles sagen.

Paul. (welche sie umarmt) *ff*) Ach Rosine, wie liebe ich dich!

Ros. Ich muß *gg*) Ihnen eine schnackigte *hh*) Geschichte erzählen....

Paul. Nun mach nur *ii*).

Ros. Der Guguk *kk*), das ist so ein Abentheuer, wie in dem grünen Buche stehen *ll*), das die gnädige Frau Marquisinn Ihnen zu lesen verboten *mm*) hatte, und das Sie gestohlen haben....

Paul. Aber, so fang doch nur an *nn*), Rosine.

Ros. Kurz *oo*), es ist wie ein Romanenmährchen *pp*).

Paul. (beyseit). Wie ungeduldig sie mich macht *qq*)! (laut) Aber Rosine, so mach doch fort *rr*).

ff) rien, Mademoiselle. *gg*) comme vous voilà rouge! *hh*) o! *ii*) c'est qu'il fait. *kk*) cacher, mettre. *ll*) pourquoi donc ce mystère? *mm*) ma chère. *nn*) n'avez-vous donc plus. *oo*) allons. *pp*) il faudra vous le dire. *qq*) je le vois bien. *rr*) en prier *qn*. *ss*) parler vrai à *qn*. *tt*) donner sa parole d'honneur. *uu*) ne faire aucune indiscrétion. *vv*) mais c'est plus fort que vous; mais n'est-ce pas trop promettre? *ww*) se souvenir. *xx*) faire manquer *qch*. *yy*) en dédommager *qn*. *zz*) la fortune. *aa*) elle est. *bb*) en bon train. *cc*) cela donne du souci à *qn*. *dd*) de grace. *ee*) me voilà enjolée. *ff*) l'embrasser, *p.prés*. *gg*) aller; s'en aller. *hh*) drôle. *ii*) dépêchez donc. *kk*) ah! *ll*) y en avoir. *mm*) dire; défendre. *nn*) au fait; commencez donc. *oo*) enfin. *pp*) le conte. *qq*) impatienter *qn*. *rr*) finir.

Ros. Nun bin ich daran *ss*): eben da ging ich *tt*) in der Allee *uu*) vor dem Schloß spazieren, auf einmal kommt ein Mann zu mir her *vv*); er war ganz in seinen Hut und Reiserock *xx*) eingewickelt *ww*), aber er sah doch jung *yy*) aus. Er sagte so zu mir: ist Sie *a*) vom Schloß? Ja, mein Herr. Nun ja *b*), so gebe Sie diesen Brief dem Fräulein von Valcour, und behalte Sie *c*) dieß für sich; ich will Ihr noch viel mehr geben, wenn Sie verschwiegen ist.

Paul. Und nun, was antwortetest du denn?

Ros. Nichts, gar nichts, ich hatte nicht Zeit, nur ein Wort zu reden *d*); er, er ließ mir den Brief, und eine Geldbörse, und patsch *e*)! fort war er *f*). Ich, ganz versteinert *g*), zähle das Geld, stecke es hernach in die Tasche, und *h*) den Brief auch — und das ist alles.

Paul. Und den Brief hast du also noch?

Ros. Freylich *i*) hab' ich ihn.

Paul. Ach, laß sehen *k*).

Ros. Das kann schon seyn *l*), aber lesen werden Sie ihn doch nicht wollen *m*), er ist versiegelt *n*). Da *o*), hier ist er.

Paul. (liest die Ueberschrift.) An das gnädige Fräulein von Valcour.... Ist das *p*) an meine Schwester oder an mich?

Ros. O, ich wollte darauf wetten, daß er an *q*) Mademoiselle Sophien ist.

Paul. Warum?

Ros. Sie kennen doch Marie Johanne *r*), die Pachterinn?

Paul. Nun?

Ros. Sie schenkt *s*) Wein.

Paul. Weiter *t*)?

Ros. Nun, es sind jetzt zwey Tage, da *u*) kam ein junger Mensch zu ihr, als wenn er einen Schoppen trinken wollte *v*): aber statt zu trinken, brachte er die ganze Zeit damit *w*) zu, sie auszufragen *x*) wegen *y*) des Fräuleins von Valcour der älteren, welche ein so artiges Frauenzimmer zu seyn scheine *z*), so sagte er *aa*). O! Marie Johanne hat ihm viel Schönes von ihr erzählt *bb*); denn sie hat Fräulein Sophie gern *cc*).... Und hernach *dd*) hat überhaupt ihre Fräulein Schwester jedermanns Lob *ee*), das ist wahr, das.

ss) m'y voici. *tt*) se promener tout-à-l'heure, *rel.* *uu*) une avenue; une allée. *vv*) venir vers *qn.* *ww*) tout embéguiné. *xx*) le manteau, la rédingote. *yy*) mais pourtant avoir l'air jeune. *a*) êtes-vous. *b*) eh bien. *c*) prendre. *d*) dire. *e*) et crac. *f*) courir encore, *prés.* *g*) ébaubie; wegen des *tout*, 289.) *h*) avec. *i*) sans doute. *k*) voyons-la! montrez-la moi. *l*) le vouloir bien. *m*) ne pas la lire, au moins, *futur.* *n*) von cacheter. *o*) tenez. *p*) s'adresse-t-elle. *q*) pour *qn.* *r*) Jeanne. *s*) vendre. *t*) après; ensuite. *u*) qu'.... *v*) comme pour demander chopine; comme pour boire un verre de vin. *w*) à *qch.* *x*) faire des questions à *qn.* *y*) sur *qn.* *z*) avoir l'air si sage. *aa*) voila comme *qn.* s'exprime; *indéf.* *bb*) lui en conter des plus belles, *indéf.* *cc*) aimer *qn.* *dd*) et puis. *ee*) n'y avoir qu'une voix sur le compte de *qn.*

Paul. Und der junge Mensch.... hat gar nicht nach mir gefragt *ff*).

Ros. Nein, er hat immer nur von der gesprochen, die so vernünftig aussieht *gg*); von Ihnen war nicht die Rede *hh*).... Sie sehen wohl, daß dieß eben der ist *ii*), von dem der Brief kommen mag *kk*); wenigstens ist's sehr wahrscheinlich *ll*).

Paul. (traurig) *mm*). Röschen, ich muß den Brief der Mama bringen.... Wenn *nn*) er auch gleich an *oo*) mich wäre, so dürfte ich ihn nicht aufbrechen *pp*) .... Ich werde also nichts von allem zu wissen bekommen *qq*), was er enthält...

Ros. Vielleicht sagt Ihnen die gnädige Frau *ss*), was darinn steht *tt*), wegen *rr*) ihrer guten Handlung; sehen Sie, auf diese Art *uu*) erfährt *vv*) Fräulein Sophie alles von ihr.

Paul. Ich möchte nur wissen, ob der Brief eine Unterschrift hat *ww*).... Das Histörchen *xx*) ist so gar *yy*) sonderbar; ob es wohl mit dem Geheimniß zusammenhängt *zz*), das die Mama, Sophie und Konstanze untereinander haben *a*).

Ros. Sie vermuthen *b*) also, es stecke *c*) ein Geheimniß darunter *d*)?

Paul. Röschen! hast du *e*) etwas davon entdeckt?....

Ros. Meiner Treu *f*), ich glaub' es ist kein Mensch *g*) im Hause als wir zwey, die es nicht wissen *h*); Sie, gnädiges Fräulein, wegen ihres Vorwitzes *i*); und ich, weil man wohl merkt *k*), daß Sie mich plappern *l*) machen, so viel Sie nur wollen. Aber ich habe doch ein klein wenig was aufgefangen *m*)...

Paul. O! was dann *n*)?

Ros. Ich will's Ihnen wohl sagen, aber auf die Bedingung *o*), daß, wenn Sie den Brief aufmachen *p*), Sie mir ihn vorlesen...

Paul. Ei pfui doch *q*)! ich breche *r*) ihn nicht auf.

Ros. Ja schon recht *s*), Sie können's nicht lassen *t*), gehen Sie, ich kenne Sie.

Paul. Du hast also eine so *u*) schlechte Meinung von mir, Rosine...

ff) parler de *qn.*; ne faire aucune question sur *qn.*: relativement à *qn.* *gg*) avoir l'air si sage. *hh*) être question de *qn.* *ii*) que c'est l'homme. *kk*) à la lettre; qui m'a remis la lettre. *ll*) cela y ressemble bien du moins; être fort vraisemblable. *mm*) tristement. *nn*) quand; mit dem *cond.* *oo*) pour *qn.* *pp*) ne devoir pas l'ouvrir, *prés.* *qq*) ignorer toujorrs. *rr*) en récompense de *qch.*; à cause de *qch.* *ss*) *qn.* le dire peut-être; fein *prés.* 360 *tt*) le. *uu*) c'est ainsi que; voilà comme *vv*) se faire tout compter par *qn*; apprendre tout de *qn.* *ww*) être signé. *xx*) cette aventure: *yy*) bien. *zz*) avoir quelque rapport avec *qch*; *prés.*; oder *cond.* fragweise. *a*) qui occupe *qn.* *b*) se douter. *c*) y avoir. *d*) en l'air, *e*) *cond passé.* *f*) ma foi. *g*) n'y avoir peut-être que *qn.* *h*) *subj.* *i*) la curiosité. *k*) s'apercevoir. *l*) jaser, parler, *m*) accrocher quelque petite chose. *n*) ah! qu'est-ce donc? ; qu'est-ce que c'est? *o*) à condition. *p*) ouvrir. *q*) mais fi donc! *r*) 360. *s*) bon! *t*) n'y tenir pas, ebend. *u*) bien.

Ros. Gnädiges Fräulein, verzeihen Sie mir .... Aber nach *v*) allem dem, was ich bisher von Ihnen gesehen habe *w*)...

Paul. Zu Thorheiten *y*) habe ich mich wohl können verleiten *x*) lassen; aber einen so schweren Fehler *cc*) zu begehen *bb*), dessen bin ich doch, hoff' ich *aa*), unfähig *z*) .... Ein Mädchen von meinem Alter den Brief eines jungen Menschen, eines Unbekannten, heimlich aufbrechen.... einen Brief, der wahrscheinlich *dd*) an *ee*) eine andere.... O Himmel, wenn der Vorwitz so weit verleiten *ff*) könnte, gebe es wohl *gg*) ein gefährlicheres und abscheulicheres *hh*) Laster?

Ros. Geben Sie sich doch zufrieden *ii*), Fräulein. Wir wollen *kk*) ihn ja nicht lesen. Kommen Sie *ll*) nur, ich will *mm*) Ihnen ohne dieß alles *oo*) sagen, was ich weiß *nn*).

Paul. Mach nur *pp*), denn es ist schon bald *rr*) Zeit zum Mittagessen *qq*).

Ros. Gestern Abend war die gnädige Frau mit *tt*) dem Baron im Garten *ss*); im Vorbeygehen hörte *uu*) ich den Herrn Baron sagen *vv*): der Chevalier von Mirville; und darnach *ww*) redeten sie ganz leise *xx*), ganz leise; aber ich hab' mir diesen Nahmen gemerkt *yy*), weil ich ihn schon einmal von Thibaut gehört hatte *zz*), wenn er es schon *a*) dem Kammerdiener nur leise ins Ohr *b*) flüsterte; und das unten an *c*) der Treppe, während daß ich hinter der Flügelthüre *d*) verborgen war.

Paul. Der Chevalier von Mirville.... Der *e*) Nahme ist mir gar nicht bekannt *f*)....

Ros. Und darnach eben damals *g*) setzte der Kammerdiener noch einige Worte hinzu, die ich nicht weiß *h*), und dann diese, die ich auffing *i*): Was für einen Lärmen würde es geben *k*), wenn man erführe *l*), daß er hier versteckt ist.

Paul. Das hast du gehört *m*)?

Ros. O mit meinen eigenen *n*) Ohren .... Aber das ist alles, was ich entdecken konnte *o*).

Paul. Das ist viel. Es ist also klar, daß der Chevalier von Mirville im Schloß versteckt ist .... Aber warum .... Und der Baron von Senanges weiß es, weil er von ihm geredet hat...

v) d'après *qch.* *w*) voir faire *qch.* à *qn.* *x*) entrainer. *y*) étourderies, folies. *z*) être incapable. *aa*) *bb*) *cc*) une faute grave. *dd*) vraisemblablement. *ee*) être pour *qn.* *ff*) égarer à ce point. *gg*) exister; y avoir, *cond.* *hh*) horrible. *ii*) s'apaiser donc. *kk*) eh bien ... *futur* von lire. *ll*) allons. *mm*) *futur.* *nn*) *oo*) cela. *pp*) se dépêcher donc. *qq*) l'heure du dîner. *rr*) approcher. *ss*) le parterre; le jardin. *tt*) *uu*) nicht écouter; 493. 5); *def.* *vv*) prononcer ces mots; oder: qui disoit. *ww*) puis. *xx*) tout bas. *yy*) se souvenir de *qch.*; se rappeler *qch.* *zz*) nicht blos *ouir* oder *entendre.* 413. *a*) pui qarloit pourtant, oder quoiqu'il. mit dem *subj. imparf.* *b*) à l'oreille. *c*) au bas de *qch.* *d*) une porte-battante. *e*) ce. *f*) être tout-à-fait être absolument inconnu. *g*) cette même fois. *h*) ajouter encore je ne sais quels mots. *i*) attraper. *k*) quelle surprise; quelle scène. *l*) savoir, apprendre. *m*) nicht écouté; No. 493. 5) *n*) de mes deux. *o*) kein *rel.*

Ganz gewiß *p*) ist der Baron sein Onkel oder vielleicht sein Vater... Aber dieß Geheimniß ist mir unbegreiflich *q*); ich gäbe alles von der Welt darum *r*), um es zu ergründen *s*).

Ros. Ich auch, das kann ich Sie versichern.

Paul. Nun *t*) wir wissen doch wenigstens so viel *u*), daß der Chevalier von Mirville hier versteckt ist. . . . Das ist doch immer etwas *v*), und das ist *w*) schon genug, um das übrige noch vor Ende des Tages zu erfahren *x*). (Sie sieht *y*) auf ihre Uhr.) Aber es ist bald zwey Uhr, man wird *z*) sich zu Tische setzen *aa*) Leb wohl *bb*), Röschen, ich danke dir für *cc*) dein Zutrauen *dd*). du kannst dich darauf verlassen *ee*), daß ich keinen Mißbrauch davon machen *ff*) werde.... Geh *gg*) mir nicht nach, es ist unnöthig *hh*), daß man uns beysammen sieht; nimm einen andern Weg *ii*).

Ros. Wohlgesprochen *kk*); man muß politisch seyn *ll*). (Sie gehen ab.)

Dritter Aufzug. *mm*)

Erster Auftritt.

Die Marquisinn, der Baron.

Der Bar. Ja, Madame, ich hoffe, mich längstens in *nn*) zwey Tagen von Ihnen zu beurlauben *oo*), durchdrungen von der Großmuth *pp*) . . . .

Die Marquis. Haben Sie nichts neues gehört *qq*)?

Der Bar. Nein, aber ich erwarte einen Mann voll Verstand *rr*) und Thätigkeit *ss*), dem ich den Auftrag gegeben *tt*), diese Provinz zu untersuchen *uu*)....

Die Maquis. Sie erwarten ihn!....

Der Bar. Alle Augenblicke *vv*)....und ich zweifle nicht, daß er mir endlich einen Theil der Aufklärung *xx*) über diese Sache *yy*) mitbringen wird *ww*), welche ich wünsche.... Vielleicht kann ich diesen Abend noch *zz*) meiner Rache versichert seyn *a*).

Die Marquis. Ihrer Rache; . ! . Wie *b*)! Sie beharren *c*) also auf diesem grausamen Vorsatz *d*)....

Der Bar. Ob ich darauf *e*) beharre! . . . . ha! ich lebe nur *f*), um ihn auszuführen *g*)....

p) sûrement. *q*) incompréhensible. *r*) donner tout au monde, *cond.* *s*) pénétrer; approfondir. *t*) enfin. *u*) savoir du moins. *v*) cela. *w*) en être. *x*) découvrir. *y*) regarder à *qch.* *z*) *prés.* von aller. *aa*) se mettre à *qch.* *bb*) adieu. *cc*) de *qch.* *dd*) la confiance. *ee*) être sûr de *qch.* *ff*) abuser de *qch.* *gg*) suivre *qn.* *hh*) inutile. *ii*) aller par l'autre côté. *kk*) c'est bien dit. *ll*) falloir de la prudence. *mm*) acte... *nn*) au plus tard dans... *oo*) prendre congé de *qn.* *pp*) la bonté généreuse... *qq*) apprendre. *rr*) intelligence. *ss*) activité. *tt*) charger *qn.* de *qch.* *uu*) parcourir *qch.* *vv*) à chaque instant. *ww*) *subj.* *xx*) les éclaircissements. *yy*) wegzulassen. *zz*) même. *a*) être sûr de *qch.*, *futur*; *b*) eh quoi!; comment!. *c*) persister dans *qch.* *d*) un dessein. *e*) y. *f*) ne...que. *g*) accomplir; exécuter.

Die Marquis. Möchte *h*) der Himmel diese unmenschliche Hoffnung täuschen *i*) .... Verzeihen Sie .... meine Offenherzigkeit *k*) .... Aber ich gestehe es Ihnen, ich verabscheue *l*) die Rache ....

Der Bar. Diejenige, die ich mir nehmen will *m*), ist gerecht, sie kann meinem Vaterlande nützlich werden.... sie wird wenigstens zum Beyspiel dienen *n*), um die ausschweifende Wuth *o*) zum Duell zu mässigen.

Die Marquis. Nein; nein, die allerstrengsten Strafen *p*) werden nie einen Mißbrauch ausrotten *q*), von welchem *r*) die Ehre allein der erste Grund *s*) ist.... Doch von eitlen gelehrten Streitigkeiten *u*) will ich hier gar nicht reden *t*) .... geben Sie nur der Menschlichkeit Gehör *v*).

Der Bar. Des einzigen Gegenstandes beraubt, den es liebte *w*), ist dieß unglückliche Herz *x*) künftig nur *y*) der Empfindung des Hasses z) offen! .... Ja, ja, ehe ich *aa*) in das Grab hinabsteige *bb*), muß ich *cc*) den unseligen *ff*) Urheber auf einem Schaffot *ee*) bluten *dd*) sehen.

Die Marquis. Halten Sie ein .... ich kann Sie nicht anhören *gg*) ... (beyseit). Himmel! ... ich bin in Gefahr *hh*), mich zu verrathen...

Der Bar. Aber können Sie mich verdammen *ii*), sind Sie nicht Mutter? .... Es dünkt mich *kk*) so gar, Sie haben einen Sohn? ....

Die Marquis. (erschrocken) *ll*) Einen Sohn! .... Wer hat Ihnen gesagt? .... (beyseit). Ich fühl's, daß ich sterbe *mm*)....

Der Bar. (erstaunt) Wie *nn*) Madam? .... Eine so natürliche *pp*) Frage *oo*) .... ist im Stande *qq*)? ....

Die Marquis. Es ist eine Schwachheit .... ich gesteh' es *rr*) .... Mein Sohn ist weit von mir .... ich dachte, er könnte eben den Gefahren ausgesetzt seyn, von welchem der Ihrige das Opfer ist *ss*) .... Der *tt*) Gedanke *uu*) ist so schrecklich *vv*)...

Der Bar. Nun ja, Madam, so denken Sie doch an alles, was Sie gegen *xx*) den empfinden würden *ww*), der Ihnen ein so liebes Kind raubte *yy*)....

h) puisse. *i*) tromper un espoir... *k*) la franchise. *l*) détester la vengeance; la vengeance faire horreur à *qn.* *m*) poursuivre. *n*) offrir du moins un exemple fait pour *qch.*; un exemple capable de *qch.* *p*) une rigoureuse punition. *q*) détruire. *r*) dont. *s*) le principe; la base. *t*) mais laissons *qch.* *u*) la discussion. *v*) n'écouter que *qch.* *w*) qui pouvoit l'attacher. *x*) le coeur infortuné. *y*) n'être plus... z) la haine, le ressentiment, la vengeance. *aa*) nicht avant *que* de, 541. h) Bemerk. *bb*) descendre dans la tombe, au tombeau *cc*) *futur* von voir. *dd*) périr. *ee*) un échafaud. *ff*) fatal. *gg*) nicht écouter, No. 493. 5. *hh*) près.; sur le point de. *ii*) condamner. *kk*) sembler à *qn.* que ... *ll*) avec effroi. *mm*) se mourir. *nn*) en quoi donc! *oo*) une question. *pp*) simple. *qq*) pouvoir; être en état *rr*) en convenir. *ss*) venir d'être la victime. *tt*) ce. *uu*) une idée, une pensée. *vv*) cruel, affreux. *ww*) éprouver. *xx*) contre. *yy*) ravir, enlever *qn.*; priver de *qn.*

Die Marquis. Er würde mir das Leben rauben *zz*), aber nichts von meiner Rache *a*) zu befürchten haben....

Der Bar. Sie haben keinen Begriff *b*) von der *c*) Lage....

Die Marquis. (beyseit.) Ach!....

Der Bar. Wenn Sie an meiner Stelle wären....

Die Marquis. So würde ich einen bedauernswürdigen jungen Menschen *e*) nicht verfolgen *d*), der vielleicht die einzige Stütze *f*) einer unglücklichen Familie ist....

Der Bar. Er ist der Meuchelmörder *g*) meines Sohnes!...

Die Marquis. Meuchelmörder!...

Der Bar. Wer kann mich hindern, zu glauben, daß ein unbekannter Mensch, ein Abentheurer, der in der ungerechtesten Streitigkeit *i*) der Angreifer war *h*), nur dadurch *l*) meinen Sohn erlegte *k*), daß er irgend eine niederträchtige Verrätherey *m*) anwendete.

Die Marquis. (lebhaft *n*).) Er!... Können Sie das denken!... (mit *o*) einem ruhigern *p*) Ton.) Haben Sie mir nicht gesagt, daß sie mit einander von Valenciennes abreisten *q*), daß Ihr Herr Sohn dem Chevalier von Mirville den Vorschlag gethan habe *r*), Zeugen, oder wenigstens *s*) jeder einen von seinen *t*) Leuten mitzunehmen; daß dieser Letztere antwortete, er habe keinen Bedienten, und wolle keinen Vertrauten *u*), aber der Herr von Senanges könne seinen Kammerdiener mitnehmen *v*); welches auch wirklich geschah *w*): daß der Chevalier von Mirville hinzugesetzt habe, wenn *x*) er verwundet würde, so erwarte er von seinem Feinde selbst die nöthige Hülfe *y*); wenn aber der Vortheil bey dem Zweykampfe auf seiner Seite seyn sollte *z*), so habe *aa*) Herr von Senanges einen Kammerdiener, um sich zu pflegen *bb*)... Ich gestehe, daß ich bey *dd*) dieser ganzen Aufführung *ee*) weiter nichts, als sehr viel Unvorsichtigkeit, Tollkühnheit *ff*) und Grosmuth finde *cc*)...

Der Bar. Der Ruf *gg*) meines Sohnes machte diese vermeinte Grosmuth sehr natürlich *hh*)... Wer weiß übrigens, ob unter diesem anscheinenden Zutrauen *ii*) nicht irgend ein schwarzes Komplot verborgen lag *kk*)?... Warum bekam ich dann keine

zz) en coûter la vie à *qn.*; *qn.* enlever la vie à *qn.* *a*) le ressentiment. *b*) l'idée. *c*) ce. *d*) poursuivre *qn.* *e*) un jeune infortuné; un malheureux jeune homme. *f*) le seul espoir. (le soutien) peut-être. *g*) l'assassin. *h*) être l'agresseur, *déf.* *i*) une insulte, une querelle. *k*) faire succomber *qn.*; sous les coups, *fr. passé.* *l*) qu'.... *p. prés.* von employer. *m*) quelque infâme trahison. *n*) vivement. *o*) *p*) calme. *q*) *déf.*, oder *antér.* *r*) proposer, *déf.* oder *antér.* *s*) du moins. *t*) un de leurs gens. *u*) le confident. *v*) emmener. *w*) en effet s'exécuter. *x*) *qn.* si..., *rel.* *y*) attendre de son adversaire même les secours nécessaires; s'en rapporter à *qn.* pour lui donner, (pour en obtenir.) *z*) avoir l'avantage du combat. *aa*) *cond.* *bb*) soigner. *cc*) ne voir. *dd*) dans. *ee*) la conduite. *ff*) étourderie. *gg*) la réputation. *hh*) rendre *qch.* fort simple, fort naturel. *ii*) si cette apparence confiance. *kk*) cacher quelque noir complot, *rel.*

Nachricht durch den Kammerdiener *ll*), der meinen unglücklichen Sohn begleitete *mm*)?

Die Marquis. Er fürchtete sich vermuthlich vor Ihrem Zorne *nn*)....

Der Bar. So hätte er mir doch wenigstens geschrieben... wenn er nicht ohne Zweifel selbst um's Leben gekommen wäre *oo*)... Ja alles scheint mich zu überzeugen *pp*), daß mein Sohn mir durch den allerabscheulichsten Meuchelmord geraubt worden ist *qq*)....

Die Marquis. Gott! ... zu welcher Ausschweifung *rr*) verleiten *ss*) Sie Haß und Nachbegierde *tt*)!

Der Bar. Vergebens bemühen Sie sich *uu*), dieselben zu bestreiten *vv*); jeder Gedanke *ww*) bestärkt mich darinn *xx*)!... Ich habe geschworen, mich zu rächen, ich halte meinen Schwur *yy*); es giebt keine Freystatt zz), keinen Zufluchtsort *a*), der den Mörder *d*) meines Sohnes meiner Rache entziehen *c*) könnte *b*)!.... Umkommen muß *e*) er!... Aber, was sehe ich, Madam, es wird Ihnen *f*) übel, Sie werden blaß *g*)....

Die Marquis. Wer, ich?.... Nein....

Der Bar. Sie wanken *h*).... ihre Augen schließen sich *i*), sie will sinken *k*).... man muß *l*) ihr zu Hülfe kommen *m*).... (Er geht zu ihr hin *o*), und hält sie *o*).

Die Marquis. (die ihn mit Abscheu zurückstößt *q*).) Ach lassen Sie mich... lassen Sie mich *q*)...

Der Bar. Wie die Zerrüttung ihrer Sinne *r*) sich in ihren Blicken mahlt *s*)!....

Die Marquis. (beyseit.) O ich Unglückliche! wo soll ich hinfliehen, wo mich verbergen! (laut.) Jetzt bin ich wieder besser *t*)... es war... eine Ohnmacht *u*)... einer von den Zufällen *v*)... denen ich unterworfen bin *w*)... (beyseit.) er antwortet mir nicht!... ach, sein Stillschweigen erschreckt *x*) mich noch mehr, als seine grausamen Reden *y*)!...

Der Bar. (der aus einem tiefen Nachdenken gleichsam erwacht *z*).) Sie werden ohne Zweifel *aa*) Ruhe nöthig haben *cc*), Madam *bb*)... Aber ich höre *dd*) die Stimme Ihrer Fräulein Tochter; ich lasse

ll) ne recevoir aucune nouvelle de *qn.* *mm*) suivre; accompagner. *nn*) craindre la colère de *qn.*, *indéf.* *oo*) perdre la vie soi-même. *pp*) prouver à *qn.*; convaincre *qn.* *qq*) n'être enlevé à *qn.* que par le plus lâche des assassinats, *prés.* *rr*) l'excès. *ss*) emporter. *tt*) le ressentiment. *uu*) en vain *qn.* veut. *vv*) combattre *qch.* *ww*) la réflexion. *xx*) les aggraver. *yy*) tenir son serment, fein *prés.*; 360. *zz*) n'être point; n'y avoir point d'asile. *a*) la retraite. *b*) *subj. prés.* *c*) soustraire. *d*) le meurtrier, l'assassin, *e*) *futur* von périr. *f*) *qn.* est près de se trouver mal. *g*) pâlir. *h*) chanceler. *i*) se fermer. *k*) aller tomber. *l*) nicht *on* faut. 346. *m*) secourir *qn.* *n*) s'approcher. *o*) soutenir dans ses bras. *p*) repousser *qn.* avec horreur, *p. prés.* *q*) weg zu lassen. *r*) quel égarement. *s*) peindre dans les regards de *qn.* *t*) être mieux à présent. *u*) un éblouissement; un évanouissement. *v*) un accident. *w*) être sujet à *qch.* *x*) effrayer, épouvanter. *y*) un cruel discours. *z*) sortir d'une profonde réverie, *p. prés.* *aa*) *prés.* von devoir. *bb*) *cc*) avoir besoin (nicht nécessaire) de *qch.*

Sie mit ihr allein, und werde augenblicklich *ee)* wieder kommen, um mich nach Ihrem Befinden zu erkundigen *ff)*. (Er geht ab.)

Die Marquis. Wie er mich so plötzlich verläßt *gg)*!... er war in Gedanken *hh)*.. Himmel! sollte ich mich *ii)* verrathen haben!... Ach, wenn es wahr ist, grosser Gott, so nimm *kk)* mir auf der Stelle *ll)* ein verabscheuungswürdiges *mm)* Leben!

Zweyter Auftritt.

Die Marquisinn, Sophie.

Soph. Meine Mutter ... in welchem Zustande sehe ich Sie... O! was ist geschehen?... Sie waren mit dem Baron allein!...

Die Marquis. O Sophie!... Meine unvorsichtige *nn)* und unglückliche *oo)* Zärtlichkeit *pp)* hat vielleicht einen Theil meines Geheimnisses entdeckt!... diese schreckliche Furcht *qq)* fehlte noch zu meinem Elende!...

Soph. O *ss)* was höre *rr)* ich!...

Die Marquis. Gesagt habe ich nichts; aber den tödlichen Schrecken *uu)*, welchen *vv)* mir seine Reden einjagten *ww)*, konnte ich *tt)* nicht verbergen!... der Unmensch *xx)*, er ist weniger mit *yy)* seinem Schmerzen, als mit *zz)* rachgierigen Entwürfen *a)* beschäftigt!.... Ach, wenn er in meiner Seele gelesen hat, so ist alles hin *b)*, so ist mein Sohn verlohren....

Soph. Bey alle dem *d)* kann er weiter nichts als *c)* erstaunt seyn *e)*, und einige verwirrte Begriffe *f)* haben, die Sie ihm leicht *g)* aus dem Kopfe bringen *h)* können....

Die Marquis. Er weiß, daß ich einen Sohn habe...

Soph. Er muß auch wissen *i)*, daß er sich immer Chevalier von Valcour genannt hat *k)*, und daß er nie zu Valenciennes in Garnison war. Hat er ja *l)* einigen Verdacht, so glauben Sie mir, daß seine erste Sorge *n)*, als er Sie verließ *m)*, gewiß die war *o)*, einem seiner Leute den Auftrag zu geben *p)*, in dem Dorfe und der Gegend herum *r)*, alle mögliche Erkundigung *s)* einzuziehen *q)*, die meinen Bruder betreffen *t)*, und das *u)*, was man hierüber sagen wird, muß *v)* ihn von diesen Gedanken abbringen *w)*.

Die Marquis. Aber der *x)* Befehl des Königs, den er erst

ee) dans un moment. *ff)* revenir savoir des nouvelles de *qn.* *gg)* quitter brusquement. *hh)* rêver, *rel.* *ii)* *cond. passé* von *se* trahir. *kk)* arracher. *ll)* dans cet instant. *mm)* abhorré. *nn)* imprudent. *oo)* fatal. *pp)* *qq)* une crainte horrible. *rr)* nicht écouter; No. 493. 5) *ss)* hélas! *tt)* kein *rel.* und kein *déf.* *uu)* l'effroi mortel. *vv)* dont. *ww)* pénétrer; remplir, kein *déf.* *xx)* le barbare. *yy)* de *qch.* *zz)* de *qch.* *a)* le soin de sa vengeance; les projets de vengeance. *b)* s'en est fait. *c)* ne pouvoir .... qu. *d)* après tout. *e)* avoir de l'étonnement. *f)* idée confuse. *g)* qu'il vous sera facile. *h)* détourner. *i)* devoir savoir en même temps, *prés.*; oder: savoir aussi, *futur.* *k)* s'appeler. *l)* s'il a. *m)* quitter *qn.*, en... *n)* le soin. *o)* *fr. passé.* *p)* charger *qn.* *q)* prendre. *r)* et aux environs. *s)* un éclaircissement. *t)* relatif à *qn.*; concernant *qn.* *u)* et que. *v)* ne pouvoir que. *w)* dissuader *qn.* *x)* ce.

heut *y*) erhalten hat, und der uns jedes *aa*) Vertheidigungsmittel benimmt z), wenn er sein unglückliches Opfer entdeckt!... Die *bb*) bewaffneten *cc*) Leute, die er in dem kurzen Zeitraum *dd*) einer Viertelstunde versammlen kann; alles muß den Schrecken *ff*), und das Entsetzen *gg*), unter denen ich leide *hh*), aufs äusserste treiben *ee*)...

Soph. Noch nie hatten wir Ihren Muth so nöthig *ii*)...

Die Marquis. Er wird mich nicht verlassen *kk*)... wenn dieser schreckliche Tag *ll*) deinen Bruder seinem Verfolger *mm*) in die Hände liefern soll, so kann man mir ihn *oo*) nur mit meinem Leben *nn*) aus meinen Armen reissen *qq*)... doch wir wollen *rr*) die kostbare Zeit, die uns noch übrig bleibt, nicht mit *ss*) eitlen Reden *tt*) verschwenden.... Komm, wir wollen *uu*) den Baron von Senanges aufsuchen.... (Sie machen einige Schritte, um hinauszugehen.)

Dritter Auftritt.

Die Marquisinn, Sophie, Pauline.

Paul. Ich bitte Sie *vv*), Mama .... haben Sie die Gnade, mich einen Augenblick anzuhören *ww*).

Die Marquis. Ich kann nicht .... morgen, Pauline, wollen wir *xx*) mit einander reden; aber jetzt laß mich, und folge mir nicht nach zz). (Sie geht *a*) mit Sophien ab.)

Vierter Auftritt.

Pauline, Rosine.

Paul. (allein.) Ich wollte allein *c*) mit *b*) ihr sprechen, um ihr diesen Brief zu geben; aber sie meidet mich ... jedermann flieht vor mir *d*)... ich bin der Mama, meiner Schwester, meiner Base, einer wie der andern zur Last *e*)... es ist so weit mit mir gekommen *f*), daß ich eine gemeine Bauerndirne *h*), die ohne Erziehung und ohne Grundsätze *i*) ist, zur Vertrauten und Freundinn machen muß *g*), die *k*) meine Fehler von mir geerbt hat *l*), und von der *m*) ich nichts als *n*) böse Rathschläge bekomme! ... O *o*)! ich bin recht unglücklich ... (sie wird nachdenkend). *p*)

Ros. (schnell herbeylaufend.) *q*) Gnädiges Fräulein, gnädiges Fräulein!

Paul. Was giebts *r*)?

y) ce jour même. *z*) ôter. *aa*) tout. *bb*) ces. *cc*) armé. *dd*) un espace. *ee*) porter au comble. *ff*) la terreur, (l'effroi.) *gg*) l'épouvante. *hh*) qui accable *qn*. *ii*) jamais *qn*. n'être si nécessaire, *déf*. *kk*) abandonner. *ll*) un jour affreux. *mm*) le persécuteur. *nn*) ce n'est qu'en ôtant la vie à *qn*., qu'. *oo*) pouvoir; kein *prés*. 360. *qq*) arracher *qn*. de *qch*. *rr*) *impér*. von ne point perdre. *ss*) en *qch*. *tt*) le discours. *uu*) allons. *vv*) de grace; en prier. *ww*) accorder un moment d'entretien; entendre un moment. *xx*) *fr*. von causer. *zz*) suivre *qn*. *a*) sortir. *b*) à *qn*. *c*) en particulier. *d*) fuir *qn*. *e*) importuner également *qn*. *f*) être réduit à ... *g*) prendre pour confidente. *h*) une petite paysanne. *i*) les principes. *k*) à qui. *l*) donner ses défauts à *qn*. *m*) et dont. *n*) ne .... que. *o*) ah! *p*) tomber dans la rêverie. *q*) accourir, *p*. *prés*. *r*) quoi donc?

Ros. O *s*), ich habe einen Fund *u*) gethan *t*)! ich weiß *w*), an welchem Ort *x*) des Schlosses der *v*) Chevalier von Mirville versteckt ist.

Paul. Gut *y*)! . . . . und wo denn?

Ros. Sie wissen ja z) das grosse Kabinet der gnädigen Frau, am Ende *aa*) der Gallerie?

Paul. Nun?

Ros. Nun ja, dort steckt er *bb*).

Paul. Glaubst du *cc*)?

Ros. Ich wollte *dd*) darauf wetten . . . . ich hatte schon einigen Verdacht *ee*) davon; weil *ff*) man den Schlüssel zur Gallerie und zum Kabinet hinweg gethan hat *gg*); da doch *hh*) die gnädige Frau immer mit dem Chirurgus und dem Hausvogt *kk*) dort herumspuckt *ii*) . . . Eben *ll*) fragte ich den *mm*) Auspützer *nn*) ob er wie gewöhnlich hingehe. Darauf sagte *oo*) er mir, daß er schon über acht Tage *pp*) nicht hinein gekommen sey *qq*), weil die gnädige Frau es nicht haben wollte; also sehen Sie wohl, daß der Schlupfwinkel gefunden ist *rr*).

Paul. Unbegreiflich *ss*)! . . . . Was kann denn der Grund *tt*) aller dieser Vorsichten *uu*) seyn?

Ros. O *vv*), das ist schnackisch *ww*), ich mag's betrachten wie ich will *xx*), so komm' ich auf keinen Grund *yy*).

Paul. Meine Neugierde ist aufs Höchste gestiegen zz), das gesteh' ich . . .

Ros. O du liebe Zeit *a*), und ich zehre ganz ab *b*) . . . . A propos, gnädiges Fräulein, haben Sie der gnädigen Frau den Brief gegeben?

Paul. Mein Gott, nein; die Mama, welche immer meynte *c*), ich wolle sie ausfragen *d*), hat mich nicht einmal gewürdigt *e*) mich anzuhören *f*), sie stößt mich von sich *g*), sie flieht vor mir, und das alles, um sich mit meiner Schwester und meinem Bäschen einzuschliessen *h*).

Ros. Nun ja, der Brief bleibt uns doch noch, wenigstens *i*) . . . . Sie haben ihn doch bey sich *k*)?

Paul. Ja, da ist er.

s) oh! *t*) venir de faire. *u*) la trouvaille; la découverte. *v*) ce ... *w*) *x*) un endroit. *y*) bon. *z*) connoître; savoir. *aa*) le bout. *bb*) être niché là-dedans. *cc*) vous croyez? *dd*) *cond.* von le gager. *ee*) les soupçons. *ff*) nicht *puisque*, 541. 9. die Bemerk.) *gg*) ôter la clef de *qch.* *hh*) et que pourtant. *ii*) y roder ... avec qn. *kk*) le concierge. *ll*) venir de demander à *qn.* *mm*) à *qn.* *nn*) le frotteur. *oo*) kein *rel* und kein *déf.* *pp*) y avoir plus . . . qu'. qq) *antér.* von entrer. mit être. *rr*) que voilà la cachette toute trouvée. *ss*) cela est inconcevable. *tt*) le but. *uu*) les précautions. *vv*) oh! *ww*) bien drôle. *xx*) de quelque manière que je le considère. *yy*) s'y perdre. *zz*) être porté au comble. *a*) et moi donc. *b*) en sécher. *c*) croire toujours, *p. prés.* *d*) questionner. *e*) ne pas daigner; wegen des *rég.* 499. 1) *f*) entendre, nicht *écouter*, 493 5.) *g*) rebuter, repousser *qn.* *h*) aller s'enfermer; s'enfermer. *i*) du moins, *k*) vous l'avez toujours?; elle est toujours dans votre poche?

Ros. Es giebt welche *l*), die man lesen kann, ohne das Siegel zu erbrechen *m*).

Paul. O, bey diesem mag man hineinsehen *n*), wo man will, so kann man doch nichts lesen *o*).

Ros. Ei *p*)! ei! Sie haben also doch hinein gesehen *q*)?

Paul. Ja, aus Zerstreuung *r*).

Ros. Den Guguk *s*), das unterlaß ich nie *t*), diese Kunst probier' *u*) ich an allen Briefen, die ich auf die Post trage; das vertreibt einem doch die Zeit *v*) auf dem Wege *w*); aber zum Unglück kann ich das Geschriebene nicht recht lesen *x*).

Paul. Ich bin sehr in Verlegenheit *y*), ich weiß nicht was ich mit dem Brief anfangen soll z).

Ros. Weil *aa*) die gnädige Frau nichts davon will *bb*), so gehört er uns *cc*).

Paul. Ja, aber zu was *dd*) soll *ee*) er uns dienen?

Ros. Hm, zum Guguk *ff*), was man mit einem Briefe macht *gg*); Sie, da Sie fertig lesen können *hh*), lesen ihn vor *ii*), und ich will zuhören *kk*).

Paul. Ich habe dir ja schon einmal gesagt, daß ich ihn weder lesen will, noch darf *ll*),

Ros. Aber gnädiges Fräulein, ich weiß gar nicht *mm*), zu was alle die Umstände seyn sollen *nn*). Sie haben sich alle Mühe gegeben *oo*), ein paar Wörtchen aufzufangen *pp*); ohne das Petschaft hätten Sie ihn gewiß schon fünf bis *qq*) sechsmal gelesen; denn es ist eben nicht viel schlimmer *rr*), das elende Stückchen Wachs *ss*) zu zerbrechen.

Paul. Nein, es ist viel besser, wir *tt*) verbrennen ihn.

Ros. Ja, wenn *uu*) wir ihn gelesen haben *vv*); allons, geben Sie her *ww*), ich will mich daran wagen *xx*).

Paul. Uebrigens weiß ich gar nicht, warum ich ihn angenommen habe *yy*); dir hat man ihn gegeben zz), an mich ist er nicht *a*), also geht es mich gar nichts an *b*). . .

Ros. Nein, so wenig *c*), als ein neugebohrnes Kind *d*); es

l) y en avoir; y en avoir quelquefois. *m*) décacheter *qch.* *n*) avoir beau vouloir entr'ouvrir celle-là. *o*) voir. *p*) ah! *q*) y regarder. *r*) la distraction. *s*) oh. *t*) moi je n'y manque pas. *u*) essayer ce tour sur *qch.* *v*) amuser. *w*) chemin faisant. *x*) ne savoir pas trop lire l'écriture. *y*) être embarrassé. *z*) ne savoir ce qu'on fera de *qch.*; ne savoir que faire de *qch.* *aa*) nicht *parceque*; 541. die Bemerk. *bb*) n'en pas vouloir. *cc*) être à *qn.* *dd*) à quel usage? *ee*) *fr.* von servir. *ff*) mais. *gg*) à l'usage d'une lettre. *hh*) vous la lirez, vous. *ii*) si couramment. *kk*) et *qn.* écouter, nicht *entendre.* *ll*) ne vouloir ni ne devoir *qch* *mm*) n'entendre rien à *qch.* *nn*) ces fasons-là. *oo*) tâcher de. *pp*) accrocher quelque chose, quelques mots, à travers le papier. *qq*) ou. *rr*) n'y avoir pas plus de mal à *qch.* *ss*) le vilain petit morceau de cire. *tt*) valoir mieux *qch.* *uu*) après que *vv*) kein *prés.*: 360. *ww*) donnez-la moi. *xx*) faire le coup. *yy*) s'en charger, *indéf.* *zz*) c'est à *qn.* qu'elle a été remise. *a*) ne s'adresser pas à *qn.*; n'être pas pour *qn.* *b*) tout cela ne regarder *qn.* en aucune manière. *c*) non plus. *d*) l'enfant qui vient de naître.

ist

ist *xx*) wahr, der Brief ist mein *yy*), Sie haben *zz*) mir ihn ungerechter Weise *a*) genommen.

Paul. (indem sie ihr den Brief wieder giebt.) Da *b*), mach' damit *c*), was du willst, ich bekümmere mich nichts mehr darum *d*).

Ros. Das Siegel wird *e*) springen.

Paul. Das sind deine Sachen.

Ros. Das hält *f*) nicht übel... Meiner Treue, es ist geschehen *g*), offen ist er *h*)... aber gnädiges Fräulein, was fehlt *i*) Ihnen denn, sie sind ja ganz erstaunt *k*)?

Paul. Ach, Rosine, was haben wir gethan!...

Ros. Allons, allons, es ist jetzt vom Lesen die Rede *l*), man muß nicht so lang schwatzen *m*), man könnte uns über den Hals kommen *n*).

Paul. Das Herz klopft mir...

Ros. Lesen Sie nur *o*)... und fein *p*) laut, wenn's Ihnen gefällig ist, ich will meinen Theil auch davon.

Paul. (die den Brief in die Hand nimmt *q*) und für sich liest *r*.) Er ist ohne Unterschrift *s*).

Ros. Ach, das ist unhöflich *t*), seinen Nahmen wegzulassen *u*)... aber lesen Sie nur, wir wollen *v*) einmal sehn, wie *w*) der Vogel pfeift *x*).

Paul. Ich zittre (sie liest laut.) „Gnädiges Fräulein, da die Verbindung *y*), welche Ihre Familie getroffen hatte *z*), endlich rückgängig worden ist *aa*)... so ist es mir also erlaubt, noch um Ihre Hand zu werben *bb*).

Ros. Brav *cc*), das ist ein Freyer *dd*)!

Paul. (fährt fort.) „Anfänglich hatte ich mich entschlossen *ee*). meine Gesinnungen meinem Vater zu entdecken *ff*), aber ich will nur mit Ihrer und der Frau Marquisinn von Valcour Einwilligung *gg*) mit ihm darüber sprechen; denn ich kenne Sie zu gut *hh*), gnädiges Fräulein, um nicht überzeugt zu seyn *ii*), daß der Inhalt dieses Briefs ihr mitgetheilt wird...."

Ros. O, er hat die Rechnung ohne den Wirth gemacht *kk*)... aber das kommt daher, weil er glaubt *ll*), der Brief werde Fräulein Sophien eingehändigt werden *mm*).

Paul. Mein Gott, so schweig doch *nn*). (Sie fährt fort.)

xx) c'est *yy*) être à *qn.* *zz*) *antér.* *a*) injustement. *b*) tenez. *c*) en. *d*) ne s'en mêler plus. *e*) aller. *f*) tenir. *g*) c'est fait. *h*) la voilà ouverte. *i*) avoir. *k*) être tout interdit; wegen des tout, 289. *l*) s'agir de *qch.* à présent. *m*) perdre le temps; (tant lanterner, gemein.) *n*) surpendre *qn.* *o*) lisez donc; lisez toujours. *p*) bien; tout. *q*) *p. prés.* *r*) lire des yeux, *p. prés.* *s*) la signature *t*) impoli. *u*) ne pas dire *qch.* *v*) *impér.* von voir *w*) ce qu'il. *x*) chanter; dire; conter. *y*) puisque l'engagement. *z*) qu'avoit pris *qn.* *aa*) être rompu. *bb*) aspirer à *qch.* *cc*) bon. *dd*) un épouseur; *ee*) prendre d'abord la résolution. *ff*) avouer; découvrir. *gg*) l'aveu, le consentement. *hh*) assez. *ii*) connoître trop *qn.* pour ne pas être sûr; connoître assez *qn.* pour être sûr. *kk*) compter sans son hôte. *ll*) mais c'est qu'il croyoit que. *mm*) être rendu à *qn.*, *cond. passé.* *nn*) donc.

„Ich bitte Sie unterthänig *oo*), mir die Kühnheit dieses Schritts *qq*) zu verzeihen *pp*); die Empfindung *rr*), welche mich dazu bewogen hat *ss*), wird ihn entschuldigen *tt*).... eine so zärtliche *vv*) und tief gewurzelte *ww*) Empfindung *uu*), daß sie weder der Erwiederung *zz*) noch selbst *b*) der Reitze *c*) der Hoffnung bedurfte *xx*), um eben so dauerhaft als leidenschaftsvoll *yy*) zu werden...."

Ros. Das ist nicht unfein *d*)....

Paul. (fährt fort). „Ausserordentliche Umstände verbinden *e*) mich, nicht anders *f*) als mit grosser Behutsamkeit *h*) aufzutreten *g*); aber nur ein Wort *i*), gnädiges Fräulein, und ich entdecke mich *k*) sogleich. Wenn Sie mich einer Antwort würdigen wollen *l*), so legen Sie dieselbe *m*) in den hohlen Eichbaum *n*) am Ende *o*) des Ganges *p*) zum Schloße. Dort *q*) will ich *r*) diesen Abend den Ausspruch *s*) abholen, der mein Schicksal entscheiden soll *t*).

Ros. Und das ist alles?

Paul. Ja... Was für eine sonderbare Geschichte *u*)!...

Ros. Können Sie klug daraus werden *v*)?...

Pauline. Ja, ich fange an die *x*) ganze Intrigue zu enträthseln *w*), ob es gleich noch viele *z*) Umstände dabey giebt *y*), die ich nicht begreife *aa*)... Erstlich *bb*), dieser Unbekannte ist ganz gewiß kein anderer als der Chevalier von Mirville, der hier verborgen ist...

Ros. Das hatten wir schon einmal gerathen; aber wie hat dieser Unbekannte Fräulein Sophien zu sehen bekommen *cc*), wie hat er *dd*) im Dorfe umherspucken *ee*), und hernach die Marie Johanne ausfragen können *ff*), da er doch *gg*) im Schloß eingesperrt ist?

Paul. Ja, darum *hh*) ist er nicht als Gefangener darinn, sondern er hat *ii*) die Freyheit auszugehen..,

Ros. Er redet von seinem Vater in dem Brief.

Paul. O, sein Vater ist der Baron von Senanges.

Ros. Da sollte er ja auch Senanges heissen *kk*).

Paul. Mirville ist wahrscheinlich *nn*) der *ll*) Nahme von seinem Gut *mm*)... Ich stelle mir vor *oo*), man muß *pp*) im

oo) supplier *qn.* *pp*) excuser la témérité. *qq*) ma démarche. *rr*) le sentiment. *ss*) la faire. *tt*) devoir servir d'excuse. *uu*) sentiment. *vv*) *ww*) profond. *xx*) n'avoir besoin. *yy*) passionné. *zz*) ni de retour. *b*) ni même. *c*) les charmes. *d*) c'est joli cela; c'est bien dit cela. *e*) obliger à *qch.* *f*) ne...que. *g*) paroître *h*) la précaution. *i*) mais dites un mot. *k*) fein *prés.* 360. *l*) daigner faire une réponse à *qn.* *m*) l'envoyer, *impér.* *n*) le creux du vieux chêne. *o*) qui est au bout. *p*) l'avenue. *q*) c'est là que. *r*) *fr.* von aller chercher. *s*) l'arrêt. *t*) devoir fixer la destinée de *qn.*; devoir décider du sort de *qn.* *u*) une étrange aventure. *v*) y comprendre quelque chose. *w*) démêler. *x*) ce. *y*) y avoir, *subj.* *z*) plusieurs; beaucoup. *aa*) ne pas connoître. *bb*) d'abord, prémièrement. *cc*) pouvoir voir *qn.* *dd*) et puis. *ee*) roder. *ff*) questionner *qn.* *gg*) s'il' *hh*) c'est qu'... *ii*) et qu'il a. *kk*) devoir s'appeler S. aussi; son nom devoir être S. aussi, *cond.* *ll*) un. *mm*) terre. *nn*) apparemment. *oo*) imaginer qu'... *pp*) *rel.* von avoir envie.

Sinn gehabt haben, ihn Konstanzen heyrathen zu lassen *qq)* auf der *ss)* letzten Reise nach *tt)* Paris wird er nun Sophien gesehen haben *rr)*, und die zieht er jetzt meiner Base vor.

Ros. Ja, hören Sie *uu)*, er hat nicht Unrecht; Fräulein Sophie ist so artig *vv)*, und darnach dieß so gescheide Betragen *ww)* wird ihm gefallen haben *xx)*.

Paul. Und da wird er die Parthie ergriffen *yy)* haben, an meine Schwester zu schreiben, um ihre Gesinnung *a)* zu erforschen *zz)*.

Ros. Richtig *b)*, da haben Sie's getroffen *c)*.

Paul. Aber . . . warum sich verstecken? . . . Sophie und mein Bäschen wissen, daß er hier ist . . . aber vielleicht will die Mama nicht, daß sie sich *d)* sehen, als bis die Sache ganz im Reinen ist *e)*.

Ros. Richtig *f)*, bey meiner Treu *g)*, gnädiges Fräulein, Sie haben recht viel *h)* Verstand . . da fällt mir etwas ein *i)*; der gute *k)* Herr, der Fräulein Sophien so von ganzem Herzen liebt, wird *l)* heute Abend recht närrisch werden *m)*, wenn er in *n)* seinem hohlen Baume *o)* statt *q)* einer Antwort nichts als Eichenlaub *p)* findet. Ein kluger Streich *r)* wär's *s)*, wenn Sie ihm schrieben *t)*.

Paul. Was für eine Thorheit *u)*. . . .

Ros. Aber darnach könnten wir *v)* doch wenigstens *x)* sehen, wie er aussieht *w)* . . . er würde kommen . . . der Henker *y)*! Schreiben Sie nur einen Schwank *z)* . . . so etwas, das keine große Folgen hat *a)* . . . das ist ja nichts unrechts *b)* . . .

Paul. Wahrhaftig *c)*, wenn es eine gute Parthie *d)* ist, so wünschte ich immer lieber *e)*, er heirathete *f)* meine Schwester, als Konstanzen . . . die ohne dieß *g)* gewiß keine Neigung *h)* für ihn hat . . . . und überdieß *i)* liebt er Sophien, er scheint ein ehrlicher Mann zu seyn *k)* . . . . wenn die Mama seine Gesinnungen *l)* kennte, so würde sie dieselben billigen *m)*, dafür steh' ich *n)* . . .

Ros. Er ist furchtsam *o)*, er . . . . ohne das Bischen *p)* Antwort wird er kein Wort mehr von sich hören lassen *q)* und fortgehen *r)*, und dann gute Nacht *s)* Hochzeit.

qq) faire épouser *qn.* à *qn.* *rr)* *ss)* dans ce. *tt)* à. *uu)* écoutez donc. *vv)* gentille; aimable. *ww)* cet air si sage. *xx)* charmer *qn.*; plaire à *qn.* *yy)* prendre un parti. *zz)* savoir. *a)* les intentions. *b)* vous y êtes. *c)* vous voilà au fait. *d)* qui. *e)* toutes les choses être arrangées. *subj.* *f)* justement. *g)* ce sera cela; (ma foi.) *h)* bien. *i)* je pense à une chose. *k)* ce pauvre; ce bon. *l)* *prés.* von aller. *m)* être bien sot... *n)* quand mit dem *futur* von ne trouver. *o)* le creux de son arbre. *p)* des feuilles de chêne. *q)* au lieu. *r)* un bon tour. *s)* ce seroit. *t)* de lui écrire, vous. *u)* la folie. *v)* *cond.* von voir. *w)* quelle mine, quel air *qn.* a. *x)* du moins. *y)* que diantre. *z)* quelque baliverne... là. *a)* ne pas être de grande conséquence, *subj.* *b)* n'y avoir pas de mal à cela. *c)* en effet. *d)* le parti. *e)* aimer mieux, *cond.* *f)* épouser *qn.* *g)* d'ailleurs. *h)* un penchant, une inclination. *i)* et puis. *k)* paroître honnête. *l)* les sentiments. *m)* approuver *qch.* *n)* en être sûr. *o)* peureux; timide. *p)* ce peu; ce petit mot de *qch.* *q)* ne sonner mot. *r)* s'en aller. *s)* et puis adieu *qch.*

Paul. Es kommt mir ein komischer Einfall *t*), schreibe du ihm *u*).

Ros. O, von Herzen gern, aber ich bin eben nicht gar stark im Schreiben *v*), ich kann nichts als O machen *w*), das sag' ich Ihnen vorher *x*).

Paul. Das thut nichts *y*), ich will z) dir die Hand führen.

Ros. Ich bin's zufrieden *aa*).... Wenn wir nur was hätten, um *bb*)....

Paul. Halt *cc*), ich habe einen Bleistift in meiner Tasche, und Papier....

Ros. Allons, allons, ans Werk *dd*).... (Sie zieht einen Stuhl vor) *ee*) der wird uns statt des Tisches dienen...... geben Sie mir das Papier her. (Sie kniet auf den Boden *ff*) hin vor den Stuhl, Pauline führt ihr *gg*) die Hand.)

Paul. Halte nur deine Finger nicht so steif *hh*).

Ros. Den Guguk *ii*), das thu' ich *kk*), um desto besser fortzukommen *ll*)....

Paul. Und laß deine Hand gehen... mach nur geschwind *mm*), wenn jemand käme...

Ros. O, Ihre Hofmeisterinn *nn*) hat Kopfweh; die gnädige Frau und die Fräuleins sind jetzt mit *oo*) ihrem Geheimnisse beschäfftigt....

Paul. Mach *pp*), wir wollen *qq*) anfangen.... (Sie läßt sie *rr*) schreiben.)

Ros. Sagen Sie mir nur, was ich schreibe.... Ach! das ist ja ganz krumm *ss*)....

Paul. Du willst dich nicht leiten lassen *tt*).... da *uu*), recht so *vv*).... jetzt ist's geschehen *ww*).

Ros. Schon fertig *xx*)? (Sie stehen wieder auf.) Lassen Sie einmal sehen *yy*), ob ich's lesen kann zz).... es sind ja nur drey Worte!... (Sie liest.) „Sie.... Sie....

Paul. Gieb her, ich will's *a*) lesen..: (Sie liest.) „Sie dürfen *b*) erscheinen."

Ros. Sie dürfen erscheinen. Das hab' ich geschrieben?

Paul. Ja...

Ros. Der Schulmeister hat nie so viel aus mir herausgebracht *c*).... jetzt will ich *d*) das in die alte Eiche tragen.

t) une drôle d'idée. *u*) écrivez-lui vous. *v*) n'être pas forte sur l'écriture. *w*) ne savoir faire que *qch.* *x*) en avertir. *y*) cela est égal; cela ne fait rien. *z*) *futur* von tenir; conduire. *aa*) y consentir; le vouloir bien. *bb*) avoir là de quoi. *cc*) tenez; attendez. *dd*) à l'ouvrage. *ee*) tirer *qch.* *ff*) se mettre à genoux à terre. *gg*) lui prendre; lui tenir. *hh*) roide. *ii*) mais *kk*) c'est. *ll*) mieux faire. *mm*) faisons vite; dépêchons-nous. *nn*) la gouvernante; (la Bonne, gemein). *oo*) de *qch.* *pp*) allons. *qq*) *impér.* von commencer. *rr*) faire. *ss*) de travers. *tt*) nicht *faire* (No. 429. 6.) conduire. *uu*) à. *vv*) bien comme cela. *ww*) c'est fait; voilà qui est fait. *xx*) c'est fini? *yy*) voyons; (nicht laissez voir.) *zz*) *futur*, 360. *a*) je vais. *b*) pouvoir *c*.) jamais *qn.* ne m'en a tant fait faire. *d*) aller.

Paul. Ja, aber nimm dich nur in Acht *e*), daß man dich nicht sieht *f*)....

Ros. O, lassen Sie sich nicht bange seyn *g*)...

Paul. Hör' *h*) nur einmal, Rosine... wenn *i*) der junge Mensch kommt, so wird er sich gegen die Mama und meine Schwester erklären *k*); er wird erfahren, daß Sophie ihm nicht *l*) geantwortet hat, er wird sagen, er habe dir *m*) seinen Brief übergeben... bedenke *n*) wohl, daß du *o*) das alles gethan hast, und schiebe hernach *p*) die Schuld *q*) nicht auf mich.

Ros. O, ich werde sagen, daß ich gelesen habe, daß ich geschrieben habe...

Paul. Ja, aber man weiß wohl *r*), daß du weder lesen noch schreiben kannst *s*).

Ros. Ich behaupte eben *t*), daß ich's gelernt habe, daß mir das auf einmal *u*) gekommen ist.

Paul. Gieb mir das *v*) Billet wieder.

Ros. Nichts, nichts *w*), es ist für die alte Eiche.

Paul. Gieb es mir wieder, ich fürchte die Folgen davon *x*).

Ros. Nein, gnädiges Fräulein, ich bleibe dabey *y*), ich will den Herrn sehen.

Paul. Aber Rosine, wenn ich es haben will z)?

Ros. O, Sie können gut im hohen Tone sprechen *aa*)...

Paul. Ich will es *bb*) aber haben, und ich sag' dir *cc*), du bist *dd*) recht unverschämt *ee*).

Ros. Sachte, gnädiges Fräulein ... Sie haben Heimlichkeiten vor der gnädigen Frau *ff*); Sie ziehen mich in's Komplot *gg*), und dann *hh*) reden Sie mit *ii*) mir, wie Fräulein Sophie thun könnte *kk*)... es ist ein *ll*) Unterschied, sehen Sie... die Streiche *), die man mit einander begeht *mm*), erzeugen Kameradschaft *nn*); ich bleibe freylich *oo*) immer Rosine, aber Sie sind gegen *pp*) mich nimmer Fräulein Paul'ne; den Guguk, es thut mir leid, daß ich Ihnen das sagen muß *qq*), aber warum gehen Sie so hart mit mir um *rr*).

Paul. beyseit. O Himmel, kann man sich grausamer erniedrigt sehen *ss*)! ich kann's nicht mehr aushalten *tt*), ich möchte bersten. *uu*)

e) prendre bien garde. *f*) wegen Weglassung des pas, 534. *g*) n'avoir pas peur, *impér.* *h*) nicht entendre, 493. 5.) *i*) quand, mit dem *fr.* *k*) avoir une explication avec *qn.* *l*) que ce n'est pas *qn.* *m*) que c'étoit vous qu'il avoit chargée de *qch.*; que c'étoit à vous qu'il avoit remis *qch.* *n*) songer. *o*) que c'est vous qui. *p*) n'aller pas rejeter *qch.* sur *qn.* *q*) tout cela; la faute. *r*) ne pas ignorer; (savoir bien.) *s*) nicht pouvoir. (No. 493. 9.) *t*) kein *prés.* (360.) *u*) tout d'un coup. *v*) ce. *w*) oh non. *x*) de tout ceci. *y*) n'en pas démordre; kein *prés.* *z*) quand je vous demande une chose. *aa*) avoir beau prendre son grand air. *bb*) ce billet. *cc*) weg zu lassen. *dd*) je vous trouve. *ee*) impertinent. *ff*) faire des cachotteries à *qn.* *gg*) mettre du complot. *hh*) et puis. *ii*) à *qn.* *kk*) comme peut faire *qn.*, *cond.* *ll*) de la

*) les fredames; les espiègleries; les tours. *mm*) faire. *nn*) rendre camarades. *oo*) être bien. *pp*) avec *qn.* *qq*) être fâché de le dire. *rr*) rudoyer *qn.* *ss*) se voir cruellement humilié. *tt*) n'en pouvoir plus. *uu*) étouffer.

Ros. Sie müssen drum *ww*) nicht mit mir trutzen *vv*); denn sehen Sie *xx*), ich bin schon wieder gut mit Ihnen *yy*); ich bin zwar gleich bös *zz*), aber so wie man die Hand umkehrt *a*), ist's wieder vorbey *b*). Ich habe so wenig Galle wie *c*) ein Kind ... Allons, gnädiges Fräulein, machen Sie mir kein so Maul *d*) mehr ... Sie werden mich noch brauchen *e*). Sie müssen mich nicht erzürnen *f*) ... Aber still *g*), ich höre einen Lärmen *h*), es kommt jemand *i*), ich geh' durch *k*); leben Sie wohl *l*, gnädiges Fräulein, den Groll verbitte ich mir *m*). (Sie geht ab.)

Paul. (allein.) Ich bin ganz betroffen *n*)... ich berste fast vor Zorn und vor Scham *o*)... Ich habe mich erniedrigt *p*); nun beleidigt man mich *q*)... es geschieht mir recht *r*)... sie wird alles der Mama sagen, wird mich auf die grausamste Art verrathen *s*), das hab' ich zu gewarten *t*)... Ach kann man aber auch auf die Anhänglichkeit *u*) und Treue einer Person rechnen, deren Verachtung man sich zugezogen hat *v*)?... (Sie geht ab.)

Vierter Aufzug.

Erster Auftritt.

Pauline, Konstanze, Sophie, Rosine.

Ros. Meine gnädigen Fräulein, die gnädige Frau schickt mich, Ihnen zu sagen, daß sie sich nicht zu Tische setzen *w*) wird, sie wird auf ihrem Zimmer zu Nacht speisen, weil sie bey Zeit zu Bette gehen wird *x*).

Paul. Ist sie krank?...

Ros. Ich glaub's fast *y*), denn sie sieht sehr entstellt aus *z*).

Paul. Ich muß mich nach ihr erkundigen *aa*).

Soph. Wir folgen dir sogleich.

Paul. Allons... (Sie geht ab, Rosine folgt ihr *bb*) nach.)

Zweyter Auftritt.

Soph. Auf einen Augenblick, Konstanze... die Mama ist nicht krank... sie will nur nicht beym Nachtessen erscheinen *cc*), damit jedermann sich bälder *ee*) zur Ruhe begebe *dd*).

Konst. Aber dein Bruder soll ja erst *ff*) um zwey Uhr nach Mitternacht abreisen.

Soph. Ja, aber die Mama hat mir erlaubt, Abschied von

vv) bouder, faire la mine. *ww*) pour cela. *xx*) moi, tenez. *yy*) n'en vouloir plus à *qn.* *zz*) être prompt; vif. *a*) mais, tournez la main. *b*) c'est déjà oublié; voilà qui est fini. *c*) n'avoir non plus de fiel qu'... *d*) la moue; la mine. *e*) avoir besoin de *qn.* *f*) il ne faut (nicht il ne *vous* faut) pas me dépiter. S. Beyspiele über *falloir*, 345. *g*) chut; paix. *h*) nicht *écouter*, No. 429. 5.) du bruit. *i*) on vient; *qn.* vient. *k*) se sauver. *l*) adieu. *m*) sans rancune, au moins. *n*) demeurer confondu. *o*) la colère et la honte me suffoquent. *p*) s'abaisser. *q*) offenser *qn.* *r*) cela est juste. *s*) compromettre *qn.* *t*) devoir s'y attendre. *u*) l'attachement. *v*) s'attirer, *prés.* *w*) se mettre à table. *x*) vouloir se coucher de bonne heure. *y*) mais je crois qu'oui; je le crois presque... *z*) être (paroître.) *aa*) allons savoir de ses nouvelles. *bb*) *vrg. dir.* *cc*) vouloir se débarrasser du souper. *dd*) se retirer. *ee*) de meilleure heure. *ff*) ne... que.

ihm zu nehmen *gg*), du wirst auch hinkommen, Konstanze...und damit wir uns *hh*), ohne daß man es merkt *ii*), um Mitternacht zu ihm begeben können *kk*), so muß Pauline vor eilf Uhr zu Bette gehen *ll*); denn, wäre sie noch nicht eingeschlafen, wenn *mm*) wir uns fortschleichen *nn*), so würde sie uns hören *oo*) ... Aber wie viel Uhr ist es?

Konst. Acht Uhr.

Soph. Noch vier ganze Stunden bis Mitternacht!...

Konst. Ach, ich wünschte so sehr, daß die Zeit schnell vorben gienge *pp*), und doch, je näher der Augenblick kommt *qq*), desto heftiger wird *ss*) meine Unruhe *rr*), und meine Traurigkeit!...

Soph. Und die Mama, die Mama!... was sie leiden muß... Mein Bruder! Nach einer Abwesenheit von vier Monaten werde ich *tt*) ihn umarmen, ihn einen Augenblick *uu*) wieder sehen, um Abschied von ihm zu nehmen *vv*)... vielleicht auf ewig *ww*)!... Und du, liebe und unglückliche *xx*) Freundinn, wie sehr fürchte ich *yy*) für meinen Bruder und für dich die Zusammenkunft zz) dieses Abends: er liebt dich mit so viel Leidenschaft *a*)!...

Konst. Und ich werde ihm nicht einmal sagen können, wie *b*) theuer er mir ist!...

Soph. Ach! diese Zusammenkunft muß *c*) ein Dolch *d*) für mich *f*) und für dich *e*) seyn ... Wie werde ich den schmerzhaften Auftritt *h*) ertragen können *g*), den die Verzweiflung *k*) einer Mutter, die Thränen *l*) einer Freundinn wie *m*) du, und der traurige Abschied *n*) eines so geliebten *o*) Bruders meinen Augen darstellt *i*) ... Ja was noch mehr ist *p*), seit seinem letzten Zufall *q*) habe ich ihn nicht mehr gesehen ...und, soll ich es gestehen...die schreckliche Erinnerung *r*) an eine traurige *s*) Liebe... O unglücklicher Senanges! Diese Nacht *t*), diese Nacht noch *u*) werde ich denjenigen *w*) sehen, ihn umarmen *v*) ... Gott!... meine zitternde Hand wird die Hand desjenigen drücken *x*), der dir das Leben geraubt *y*) hat!... dieser Gedanke z) durchbebt mich *a*), macht mich vor Schrecken erstarren *b*)...

Konst. O! um ihn zu verbannen, liebe Sophie, denke an die tödlichen Gefahren *c*), welche deinem Bruder drohen *d*)...

gg) faire ses adieux à *qn.* *hh*) et pour pouvoir. *ii*) s'en douter. *kk*) se rendre à minuit chez *qn.* *ll*) aller se coucher; être couché. *mm*) quand. *nn*) s'échapper; se glisser, *futur*; No. 477. *oo*) nicht écouter; (No. 493 5.) *pp*) s'écouler. *qq*) à mesure que *qch.* approche; plus *qch.* approche. *rr*) l'agitation. *ss*) redoubler; augmenter. *tt*) je vais. *uu*) instant; un moment. *vv*) dire un adieu: *ww*) éternel. *xx*) malheureuse, chère. *yy*) redouter. *zz*) une entrevue. *a*) si passionnément. *b*) à quel excès. *c*) ne pouvoir... *d*) déchirante. *e*) 496. *f*) *g*) supporter *qch.* *h*) un spectacle. *i*) qu'offriront à mes yeux. *k*) le désespoir. *l*) les pleurs. *m*) telle que *qn.* *n*) les funestes adieux *o*) *p. passé* von chérir. *p*) enfin. *q*) sa fatale aventure. *r*) un souvenir affreux de *qch.* *s*) déplorable *t*) ce soir; (cette nuit.) *u*) même. *v*) *w*) *x*) presser. *y*) ravir le jour. *z*) une idée. *a*) faire tressaillir *qn.* *b*) glacer *qn.* d'horreur. *c*) un danger mortel. *d*) dont *qn.* est environné; qui menacent *qn.*

Soph. Mein Leben wollte ich hingeben *e)*, um ihn von denselben zu befreyen *f)*... und gewiß *g)*, mein Unglück hat mein Zärtlichkeit für ihn nicht geschwächt *h)*.. Ich schätze mich glücklich *i)* wenn er nicht weiß *k)*, was er mich kostet! sein Schmerz und seine Betrübniß *l)* würden die meinige auf's höchste treiben *m)*. Gott sey Dank, von diesem traurigen *o)* Geheimnisse wußte er nie etwas *n)*.

Konst. Wenn er es entdeckte, es würde ihn tödten *p)*... Ach Gott! *q)* hat er nicht ohne dieß Betrübniß genug *r)*!... Im Begriff *s)*, alle Gegenstände zu verlassen, welche ihm theuer sind, was für grausame Pfeile *t)* müssen nicht jetzt seine Seele verwunden *u)*?

Soph. Und er ist so gefühlvoll *v)*!... Meine Mutter sagte mir, daß er zum Erschrecken *y)* bleich *x)* und schwach seye *w)*... Er wollte Paulinen sehen; ohne meine Mutter hätte er dem Verlangen *aa)* nicht widerstehen können, von ihr Abschied zu nehmen *bb)*...Sie *cc)* selbst, was wird aus ihr werden *dd)*, wenn *ee)* sie unser Unglück erfährt *ff)*?...

Konst. (erschrocken *gg)* Sophie!... Was hör' ich *hh)*?

Dritter Auftritt.

Sophie, Konstanze, der Chevalier.

Der Cheval. (erscheint im Hintergrunde *ii)*, in einen Mantel gehüllt *kk)*, kommt endlich näher *ll)*, und wirft Hut *mm)* und Mantel von sich.) O *nn)* meine Schwester!...

Soph. (die sich in seine Arme wirft *oo)*.) Mein Bruder!

Konst. Was seh' ich, o Himmel!...

Der Cheval. Nun *pp)* werde ich doch *qq)* endlich des einigen glücklichen Augenblicks *rr)* geniessen, der mir noch übrig bleibt... vor Begierde brennend, euch allein zu sehen *ss)*, machte ich mir die Dämmerung *uu)* zu Nutze *tt)*, und da ich wußte, daß meine Mutter mit dem Baron von Senanges allein war *vv)*, entwischte ich *ww)*, ohne zu wissen, wo *xx)*, oder *yy)* wie ich euch antreffen *zz)* könnte: Ich irrte *a)* um dieses Gebüsche *b)* herum, als ich euch sprechen hörte *c)*.

Soph. Ach Unglücklicher... Können wir dich hier sehen, ohne zu zittern?...

e) cond. f) l'en affranchir. *g)* et croyez que. *h)* altérer; affoiblir. *i)* heureuse encore. *k)* qu'il puisse ignorer. *l)* ses regrets. *m)* mettre le comble à la peine de *qn. n)* n'avoir jamais su *qch. o)* funeste. *p)* il en mourroit. *q)* hélas! Dieu! *r)* avoir assez d'autres chagrins. *s)* près; au moment. *t)* de quels traits cruels. *u)* son ame doit être déchirée! *v)* sensible. *w) rel. x)* d'une pâleur. *y)* effrayant, mit Beziehung auf die beyden Hauptwörter. *aa)* le désir. *bb)* dire adieu à *qn. cc)* elle. *dd)* devenir. *ee)* quand. *ff)* savoir, apprendre, kein *prés.* 360. *gg)* avec effroi. *hh)* nicht écouter, 493. 5. *ii)* le fond du théâtre. *kk)* enveloppé dans *qch. ll)* s'approcher. *mm)* son. *nn)* ah! *oo) p. prés. pp)* enfin. *qq)* je vais donc. *rr)* un instant de bonheur. *ss)* voir *qn.* sans témoins. *tt)* profiter de *qch. uu)* le déclin du jour. *vv)* être enfermé avec *qn. ww)* kein *rel.* und kein *déf. xx)* ni dans quel lieu; ni où. *yy)* ni. *zz)* trouver. *a)* errer autour de *qch. b)* le bosquet. *c)* nicht écouter; (493. 5.) kein *rel.* und kein *déf.*

Konst. Denken Sie denn nicht an *d)* den Schrecken *e)* und die Furcht *f)*, welche die Gefahr, der *g)* Sie sich aussetzen, jedermann *i)* verursachen muß *h)* der Sie liebt?...

Der Cheval. Konstanze!... Sie weinen!... sollte *k)* ich diese Thränen nur dem Mittleiden zuschreiben *l)*?... In diesem Augenblick, der mir durch Ihre Furcht *n)* und durch die schreckliche Vorstellung *o)* einer so schmerzhaften und nahen *q)* Trennung *p)* so sehr verbittert wird *m)*, in Gegenwart dieser unserm Herzen so theuren Freundinn, erlauben Sie *r)*, Konstanze daß ich Ihnen endlich Empfindungen *t)* bekennen darf *s)*, die ich schon so lange verborgen *u)* habe. (Er wirft sich zu ihren Füßen.) O *v)* reden Sie nun auch *w)*, ein einziges Wort von Ihnen *x)* kann mich über alle meine Unfälle trösten *y)*...

Konst. Wäre es möglich z), daß Sie nie in meiner Seele gelesen hätten *aa)*?...

Der Cheval. Was hör' ich *bb)*, o Himmel!... Konstanze, Sie lieben mich?... Ach seufzen *cc)* Sie nun nicht mehr über mein Schicksal, es hat sich *dd)* geändert!...

Konst. Ja, wenn die aufrichtigste *ee)*, die lebhafteste *ff)* Zärtlichkeit Ihre Leiden *gg)* versüssen kann, so müssen *hh)* Sie ohne Zweifel minder unglücklich von hier abreisen...

Der Cheval. Sie lieben mich, würdigen mich, es mir zu sagen *ii)*!... Ach, konnte *kk)* ich ein so bezauberndes *ll)* Geständniß erwarten!... Ist es einem *oo)* Verfolgten *mm)*, einem Verbannten *nn)* erlaubt, auf dieses Uebermaaß von Glück Anspruch zu machen *pp)*?... Urtheilen Sie selbst über *qq)* das Schreckliche *rr)* meiner Lage: von ihnen mich losreissen *uu)*, die beste Mutter *vv)* und zärtlichste Schwester verlassen zu müssen, ist noch weit nicht *tt)* das schlimmste *ss)* meiner Uebel; viel größer ist das Unglück *ww)*, marternde Gewissensbisse zu empfinden *xx)*, daß ich einen unwiederbringlichen Fehler begehen konnte *yy)*, der mich des geliebten Gegenstandes zz) unwürdig macht. Ein einziger Augenblick, in dem ich ungerecht *a)*, launisch *b)* und entrüstet *c)* war hat mir alles geraubt, und mich einer immerwährenden Reue *e)* Preiß gegeben *d)*.

d) oublier *qch.*; ne pas penser à *qch.* *e)* l'effroi. *f)* la terreur. *g)* où; auquel. *h)* devoir causer. *i)* à tout ce qui. *k)* *prés.* *l)* n'attribuer qu'à la seule pitié. *m)* empoisonné par *qch.* *n)* les craintes. *o)* l'affreuse idée. *p)* la séparation. *q)* prochain. *r)* souffrir, permettre. *s)* oser enfin expliquer *qch.* *t)* le sentiment. *u)* *p. passé.* von cacher. *v)* ah! *w)* parlez, parlez à votre tour. *x)* un seul mot de votre bouche. *y)* consoler de tous les revers de la fortune, oder: *x*, *y*: vous pouvez, d'un seul mot, me consoler de tous... *z)* se pouvoir; être vrai, possible, *cond.* *aa)* n'avoir jamais su lire, *subj. p-q-parfait.* *bb)* nicht écouter; No. 493. 5, *cc)* gémir sur *qch.* *dd)* il est. *ee)* *superl.* von vrai. *ff)* vif. ebend. *gg)* les peines. *hh)* devoir. *ii)* daigner le dire à *qn.* *kk)* devoir. *ll)* si plein de charmes. *mm)* persécuté. *nn)* proscrit. *oo)* m'est-il. *pp)* prétendre à cet excès de félicité. *qq)* de *qch.* *rr)* l'horreur. *ss)* le plus grand. *tt)* *uu)* s'arracher d'auprès de *qn.* *vv)* des mères. *ww)* mais. *xx)* éprouver les remords affreux. *yy)* commettre une faute irréparable, *passé* des *inf.* *zz)* de ce que j'aime. *a)* un moment d'injustice. *b)* d'humeur. *c)* d'emportement. *d)* livrer à *qch.* *e)* éternels regrets.

Soph. Aber, mein Bruder ... weißt du es denn ganz gewiß *f)*, daß du dem Unglücklichen *h)* das Leben genommen hast *g)*? ...

Der Cheval. Ach, zu meinem Unglücke kann ich nicht daran zweifeln...

Soph. (beyseit.) O Gott!...

Konst. Wir wollen diese Unterredung abbrechen *i)*: unerachtet des Zaubers *k)*, den ich darinn finde, tödtet sie mich; die Furcht *l)*, die Unruhe *m)*...

Der Cheval. Die Dunkelheit schützt uns ja *n)*... Ueberdieß kennt mich der Baron von Senanges nicht *o)*.

Soph. Aber wenn meine Mutter, wenn Pauline...

Der Cheval. Ach! Sophie, bedenkst du denn nicht *p)*, daß ich in wenigen *q)* Stunden euch beyde verlassen muß *r)*, vielleicht um euch nie wieder zu sehen?... Ha! von diesem so lieben Orte werde ich also scheiden *s)*, an dem *t)* ich alles zurücklasse *u)*, was mich allein noch an dieses elende Leben kettet *v)*... Hier fühlte *y)* dieß jetzt so zerrissene *x)* Herz *w)* nach und nach **)* alle jene köstlichen Empfindungen *z)*, die es bis in den *aa)* Tod behalten wird; hier *bb)* sah' ich *cc)* Konstanzen zum erstenmale; hier *dd)* gestand ich meiner Schwester eine Leidenschaft *ee)*, die sie mit den süssesten Hoffnungen anfeuerte *ff)* ... und in diesem Wäldchen *gg)* hatte ich das grenzenlose Glück *hh)*, zu erfahren, daß ich geliebt werde — ein seeliges Gefühl *ii)*, das mir aber durch meine Liebe selbst verbittert wird *kk)*!... Konstanze, wenn *ll)* ich an das Schicksal *nn)* denke *mm)*, welches Ihnen diese *pp)*, für Ihre Ruhe *rr)* so gefährliche *qq)* Zärtlichkeit bereitet *oo)*, so vergeß' ich mich selbst und denke nur an Sie *ss)*. Es scheint mir alsdann, ich ziehe Sie mit in den tiefsten Abgrund *tt)*, den meine Thorheit gegraben hat *uu)*; dieser Gedanke martert mich *vv)* unaussprechlich, und quälende Gewissensbisse folgen *ww)* auf die süssesten Entzückungen *xx)* der Liebe...

Soph. Ich höre *yy)* ein *zz)* Geräusch ... es kommt je-

f) être bien sûr. *g)* ôter la vie à *qn.* *passé* des *inf.* *h)* cet infortuné *i)* abréger un entretien, *impér.* *k)* malgré tout le charme. *l)* la crainte. *m)* l'inquiétude. *n)* doit vous rassurer. *o)* n'être point connu de *qn.*; *qn.* ne me connoît point. *p)* songez-vous. *q)* quelques; peu. *r)* aller; devoir quitter *qn.* *s)* eh quoi! je vais abandonner ces lieux si chers. *t)* et. *u)* y laisser, *prés.* *v)* attacher à la vie. *w)* c'est ici que ce coeur. *x)* maintenant si déchiré. *y)* éprouver. **)* successivement. *z)* sous les sentiments. *aa)* à la. *bb)* c'est ici. *cc)* *indéf.* *dd)* c'est ici. *ee)* *qn.* obtenir de moi la confidence de *qch.*; faire à *qn.* la confidence de *qch.*; *déf.* *ff)* flatter de *qch.*, *déf.* *gg)* et c'est dans ce bosquet enfin, que. *hh)* goûter le bonheur. *indéf.* *ii)* bonheur. *kk)* corrompu par l'excès même de *qch.* *ll)* quand. *mm)* songer, penser. *nn)* la destinée. *oo)* que vous prépare. *pp)* une tendresse. qq) si fatale à *qch.* *rr)* le repos. *ss)* ne voir plus que *qn.* *tt)* entraîner dans le profond abyme. *uu)* creusé par ma folie. *vv)* accabler. *ww)* et fait succéder dans mon coeur les remords les plus déchirans à *qch.* *xx)* les doux transports de *qch.* *yy)* nicht écouter; No. 493. 5) *zz)* du.

mand *a*). Ha! mein Bruder, entferne dich! . . . (Sie gehen auf verschiedenen Seiten ab). *b*)

Fünfter Aufzug.

Erster Auftritt.

Pauline, Rosine.

Ros. Ja, gnädiges Fräulein, ich sah den Thibaut wenigstens eine starke *c*) Viertelstunde hier herum auflauern *d*).... er stand *e*) gerade *f*) an einem der beyden Eingänge *g*) in das *h*) Wäldchen, und gerade über *i*) vom andern.... Ich wollte mich hinschleichen *k*), aber er schrie mit *l*) einer Stimme, die mir noch in den Ohren klingt *m*): Was willst *n*) du da, kleiner Naseweis *o*)? und dann nahm ich Reißaus *p*).

Paul. Und du bist nicht wieder zurückgekehrt *q*)?

Ros. Ey freylich! . . . Und da sah' *r*) ich zwey Männer, die aus dem Wäldchen kamen *s*), als *t*) die Nacht völlig eingebrochen war *u*). Es war unmöglich *v*), sie zu unterscheiden, aber ich glaube, daß der Baron von Senanges einer davon gewesen ist *w*).

Paul. O ja, das ist wohl möglich *x*) . . . denn er weiß um *y*) das ganze Geheimniß.

Ros. Vielleicht war er mit seinem Sohne da? . . . . mit dem jungen Menschen, den Sie versteckt haben *z*). . . . Oh, ho, es sind mir ein paar Regentropfen auf die Nase gefallen *aa*) . . . . Unser Brief wird *bb*) naß werden, wenn er nicht schon abgeholt *cc*) ist . . . A propos, Fräulein Pauline, Sie kommen vom Essen her *dd*), warum hat man denn heute *ff*) so früh zu Nacht gespeist *ee*)?

Paul. O lieber *gg*) Gott, das weiß ich nicht *hh*). Meine Mutter war nicht dabey *ii*), sie ließ mir blos befehlen *kk*), ich sollte *ll*) um zehn Uhr zu Bette gehn *mm*) . . . .

Ros. O! da haben wir ja noch Zeit *nn*) genug *oo*) zum Plaudern *pp*); denn hören Sie *qq*), so eben schlägt es *ss*) halb neun Uhr *rr*). Ich, für meinen Theil *tt*), werde nicht zu Bette gehn *uu*), denn der *vv*) Herr wird kommen, und da muß ich eine

a) on vient; *qn.* vient; *qn.* s'avance. *b*) sortir de différents côtés. *c*) pendant plus d'un gros.... *d*) en embuscade ici autour. *e*) être; *rel.* *f*) juste. *g*) une entrée de *qch.* *h*) de *qch.* *i*) vis-à-vis de *qch.* *k*) vouloir s'approcher, *indéf.* *l*) d' . . . *m*) qui m'a fait bien peur; (qui retentit encore à mes oreilles; qu'il me semble entendre encore.) *n*) faire. *o*) petite fille. *p*) se sauver, *indéf.* *q*) *indéf.* von revenir. *r*) apercevoir; voir, *indéf.* *s*) sortir, *rel.* *t*) comme. *u*) être tout-à-fait tombé, *rel.* *v*) ne pouvoir; être impossible. *w*) que l'un d'eux étoit le baron de S. *x*) cela ce pouvoit. *y*) être dans *qch.* *z*) tenir en cachette; cacher. *aa*) sentir quelques gouttes de pluie. *bb*) mouillé. *cc*) *prés. passif* von prendre. *dd*) sortir de table. *ee*) souper de bonne heure. *ff*) le soir. *gg*) mon. *hh*) n'en savoir rien. *ii*) ne point paroître. *kk*) faire seulement dire, *indéf.* *ll*) qu'elle m'ordonnoit; oder: weg zu lassen. *mm*) se coucher. *nn*) *le* temps; nicht *du* temps. *oo*) wegzulassen. *pp*) jaser, causer. *qq*) voilà. *rr*) huit heures et demie; la demie de neuf heures, nicht *demi*, 199.) *ss*) qui sonne. *tt*) pour moi; quant à moi. *uu*) ne se coucher pas. *vv*) ce.

von den ersten seyn, die ihn sehen *ww*), weil *xx*) ich die Mühe hatte, den Brief zu überbringen.

Paul. Ich höre *yy*) Jemand, wir müssen nach Haus *zz*).

Ros. Es ist noch nicht an dem *a*).... Ich will aber doch *b*) sehen, wer es ist.

Zweyter Auftritt.

Pauline, Rosine, der Baron.

Der Bar. (beyseit). Ich muß sie ausfragen *d*).... Fräulein Pauline, sind Sie hier....

Paul. Es ist der Baron von Senanges.

Ros. Ach, desto besser, vielleicht wird er uns etwas sagen...

Paul. (geht auf *e*) den Baron zu) Wie kommt's *f*), Herr Baron, daß Sie so spät *g*) hier spazieren gehn *h*)?

Der Bar. Es ist ja noch so früh *i*), daß ich mich unmöglich entschliessen kann *k*), zu Bette zu gehn *l*); und weil Sie beym Aufstehen *n*) von der Tafel sagten *m*), Sie wollten *o*) einen Augenblick hierher kommen, und frische Luft schöpfen *p*), so sucht' ich Sie auf *q*)...

Ros. (beyseit) Er ist sehr höflich *r*) für einen alten Herrn... *s*)!

Paul. Sie haben also meine Mama seit dem Nachtessen nicht gesehen?

Der Bar. Nein, sie ist ja krank...

Ros. O gewiß sehr krank, denn sie sah heut aus wie eine Leiche *t*).

Der Bar. Sie hat entsetzliche Nervenschmerzen *u*)? und das schon so lang....

Ros. Nervenschmerzen *v*)? was soll das *w*), o du liebe Zeit *x*)....!

Paul. Schon so lang, was wollen Sie damit sagen *y*)?

Der Bar. Es dünkt mich *z*), ich habe gehört *aa*), sie hätte *bb*) viele Ohnmachten *cc*), Anfälle von Gichtern *dd*)...

Ros. Ein feines Mährchen *ee*)....

Paul. Ich war immer um *ff*) meine Mutter, und sehe sie heute zum erstenmal krank...

ww) falloir que *qn.* le voie des premiers; vouloir être (falloir que *qn.* soit) des premiers qui voient *qn.* *xx*) puisque, nicht *parce que*; 541. 9) Bemerk. *yy*) nicht écouter, No. 493. 5) *zz*) il faut rentrer; rentrons. *a*) oh! pourquoi? *b*) *impér.* von voir. *d*) la questionner. *e*) s'approcher de *qn.*, *p. prés.* *f*) par quel hasard. *g*) à cette heure-ci. *h*) weg zu lassen. *i*) de si bonne heure; (nicht si bientôt). *k*) ne pouvoir se résoudre à *qch.* *l*) se coucher. *m*) *indéf.* *n*) *gér.* von sortir. *o*) *cond.* von venir. *p*) prendre l'air. *q*) chercher *qn.*, *rel.* *r*) poli. *s*) un vieux homme. *t*) être bien blême, bien pâle aujourd'hui. *u*) avoir les nerfs cruellement attaqués. *v*) les nerfs attaqués. *w*) qu'est-ce que cela; que signifie cela. *x*) bon Dieu. *y*) comment, depuis long-temps. *z*) mais, sembler à *qn.* *aa*) *indéf.*, oder *passé* des *inf.* von entendre dire, nicht blos *entendre*; 414. auch nicht *écouter* dire. 493. 5) *bb*) *qn.* être sujet à *qch.* *cc*) évanouissement. *dd*) des convulsions; des espèces de convulsion. *ee*) voilà un joli conte, par exemple. *ff*) ne quitter pas *qn.*; être toujours auprès de *qn.*

Ros. Sie war immer so gesund *gg*), wie ein Fisch im Wasser *hh*).

Der Bar. So *ii*)! und ... sagen Sie mir doch, ... was denken Sie von dem Zustande, worinn sie diesen Abend ist? ...

Paul. Ich denke *kk*), Sie wissen viel besser, als ich, was die Ursache davon seyn mag *ll*). ... Ich habe nur *mm*) so ganz dunkle *nn*) Vermuthungen. ..

Der Bar. Vermuthungen.. In der That, ... ich weiß alles ... also können Sie mir Ihre Gedanken wohl anvertrauen *oo*). ..

Ros. Freylich *pp*), haben Sie doch *qq*) Zutrauen zum Herrn Baron! ... (leise) Setzen Sie ihm recht zu *rr*), gnädiges Fräulein. ...

Paul. Ich weiß nichts zuverläßiges *ss*).

Der Bar. Aber *tt*), was vermuthen *uu*) Sie denn?

Paul. Rosine, entferne dich einen Augenblick. ...

Ros. Wie Sie befehlen *vv*). .. (beyseit im Weggehen *ww*). Aber ich werde nicht weit gehen. ...

Paul. Ach! Herr Baron! ... Ich sehe wohl, daß man mir nicht traut *xx*) ... und daß ein großes Geheimniß sie alle beschäftigt.

Der Bar. Ich habe bemerkt *yy*), daß Sie zz), während des Nachtessens, Ihre Fräulein Schwester ein paar Mahl *b*) in Verlegenheit brachten *a*). ..

Paul. Ja ... sie erröthete *c*). ..

Der Bar. Das hab' ich auch wahrgenommen *d*); und eben dieß *e*) brachte mich auf den Gedanken *f*), ein paar Worte mit Ihnen hievon zu sprechen *g*). ... denn wenn Sie unser Geheimniß wissen, so brauchen wir uns nicht *h*) zu verstellen *i*). ..

Paul. Ich gestehe Ihnen aufrichtig *k*), daß ich nur einen Theil davon entdeckt habe. ...

Der Bar. So? Und was denn *l*)?

Paul. Ich weiß nichts *m*), als daß der Chevalier von Mirville in dem grossen Kabinet, am Ende *n*) der Gallerie, versteckt ist. ..

Der Bar. Gott! welch ein Lichtstrahl *o*)! ... (beyseit.) Ha! nun ist keine Zeit zu verlieren *p*) ... (Er eilt fort *q*.)

gg) se porter, *indéf.* *hh*) comme le pont neuf, (wie die neue Brücke). *ii*) oui. *kk*) croire que. *ll*) quelle en est la cause. *mm*) n'avoir que. *nn*) un soupçon très-vague. *oo*) parler à *qn.* avec confiance. *pp*) oh oui, oui; oui sans doute. *qq*) weg zu lassen. *rr*) poussez-le donc. *ss*) positif. *tt*) mais encore. *uu*) imaginer.—*vv*) volontiers; oui, Mademoiselle. *ww*) s'éloigner. *gér.* *xx*) se défier de *qn.* *yy*) s'apercevoir. *zz*) que vous. *a*) embarrasser, *p. passé.* *b*) deux ou trois fois; une couple de fois. *c*) rougir, kein *rel.* und kein *déf.* *d*) le remarquer, *indéf.* *e*) ce qui; et c'est ce qui. *f*) donner l'idée. *g*) demander à *qn.* un moment d'entretien; parler à *qn.* un moment. *h*) être inutile. *i*) chercher à dissimuler. *k*) avouer naturellement, *fr.* *l*) eh bien, Mademoiselle. *m*) eh bien, savoir seulement. *n*) au bout. *o*) le trait de lumière. *p*) ne pas perdre de temps. *q*) sortir précipitamment.

Dritter Auftritt.

Pauline, Rosine.

Ros. (kommt wieder zurück *r*). Was Guguks will er denn mit seinem Lichtstrahl sagen?...

Paul. Das weiß ich nicht *s*)... Ich zittre... ich kann nimmer stehen *t*)... (Sie sinkt *u*) auf eine Rasenbank.)

Ros. Wie er seine letzten Worte so fürchterlich aussprach *v*)! .... Er lief fort *w*) wie ein Rasender *x*)... Was ist Ihnen denn *y*), gnädiges Fräulein, Sie sind ja *z*) ganz bestürzt *a*)!...

Paul. Ich weiß nicht *b*), was ich für eine *c*) Unvorsichtigkeit begangen habe *d*).. aber das ist gewiß, daß ich eine begieng *e*). Wie mir das Herz klopft *f*)!...

Ros. Was konnte *g*) ihn denn so aufbringen *h*)!...

Paul. Ach! Ich habe nur Ahnungen *i*), und nicht eine einzige gegründete Vermuthung *k*).... Aber es schien als hörte *l*) er eine erstaunliche *n*) schreckliche Neuigkeit *m*)!... der Schall *o*) seiner Stimme war fürchterlich *p*)....

Ros. Wie ein Donner...

Paul. Ich schaudre *q*) noch, wenn *r*) ich daran denke... Aber ich höre *s*) ein Geräusch....

Ros. Richtig *t*), es kommt Jemand...

Paul. Mich dünkt, ich sehe *u*) ein Licht *v*)...

Ros. Freylich ist es eines *w*) — o weh *x*)! wie wird mir so bang *y*)!

Paul. Still ein wenig *z*)! (sie horcht) *aa*)

Vierter Auftritt.

Rosine, Pauline, die Marquisinn.

Die Marquis. (mit einer Laterne in *bb*) der Hand, im Hintergrunde *cc*). Jedermann ist zu Bette gegangen *dd*). Nun will ich *ee*) hier Konstanzen und Sophien erwarten, um sie *ff*).... Aber ich höre *gg*) gehen.

Ros. (leise zu Paulinen) O Gott, es ist die gnädige Frau... Antworten Sie ihr doch, gnädiges Fräulein!

Paul. Ich zittre...

r) se rapprocher, *p. prés.* *s*) n'en s'avoir rien. *t*) n'en pouvoir plus. *u*) se jeter. *v*) quelle grosse voix il avoit en disant cela; de quelle voix terrible il a prononcé ces mots. *w*) s'en aller. S. dieses Zeitwort 485 *x*) un effaré. *y*) eh bien; qu'avez-vous donc. *z*) vous voilà. *a*) troublé. *b*) ignorer, ne savoir. *c*) quelle est. *d*) *indéf.* von commettre, mit Beziehung auf imprudence. *e*) en faire une, *indéf.* *f*) j'ai battement de coeur. *g*) qu'est-ce qui a pu. *h*) courroucer *qn.* si fort. *i*) n'avoir que des craintes. *k*) pas une idée fixe. *l*) avoir l'air d'apprendre. *m*) la nouvelle. *n*) surprenant. *o*) le son. *p*) effrayant. *q*) frissonner. *r*) quand. *s*) nicht écouter; No. 493. 5) *t*) oui; en effet. *u*) ne vois-je pas *qch.*; je crois voir *qch.* *v*) la lumière. *w*) vraiment. *x*) mon Dieu. *y*) avoir peur, *prés.* *z*) paix, taisons-nous. *aa*) nicht *entendre*; No. 493. 5) *bb*) à. *cc*) au fond du théâtre. *dd*) être retiré; être allé se coucher. *ee*) je vais. *ff*) pour le conduire. *gg*) nicht écouter; No. 493. 5)

Die Marquis. (kommt näher herbey *hh*), und erkennt *ll*) Paulinen beym Schein *ii*) der Laterne *kk*). Rosine läuft davon *mm*). Was seh' ich?... biß du es *nn*), Pauline .... Warum noch *pp*) so spät *oo*) hier?....

Paul. Mama, verzeihen Sie mir *qq*) und hören Sie mich *rr*) nur einen Augenblick an, ich bitte *ss*)...

Die Marquis. (stellt *tt*) die Laterne auf den Boden *uu*). Was kannst du zu deiner Entschuldigung *ww*) anführen *vv*)?... Jedermann ist zu Bette gegangen *xx*); es ist *yy*) Nacht, bald wird es regnen *zz*); der Wind und die Kälte *a*) verkündigen ein erschreckliches Gewitter *b*) — und ich finde dich allein hier: und aus welcher Absicht *c*)? Ach, ich weiß es nur zu wohl *d*)!... du wachst *e*), um meine Handlungen auszuspähen *f*), um hinter meine Geheimnisse zu kommen *g*); denn du vermuthest, daß ich welche habe *h*)... das weiß ich *i*). Wenn diß wirklich ist *k*), und du noch das geringste Gefühl für das Gute *m*) hast *l*), so zittre, sie zu entdecken. Denn gesetzt, sie seyen wichtig *n*)... gehen sie dich alsdann nicht eben so sehr an *o*), als mich?... und kannst *p*) du dir wohl schmeicheln, genug Klugheit und Vernunft *r*) zu besitzen *q*), sie nicht zu verrathen *s*)?

Paul. Ach, beste Mama, ich habe diesen schrecklichen Verdacht *t*) nur allzu gut verdient. Nach allem, was ich gethan habe, wage ich es nicht *u*), etwas *v*) wegen *w*) der Zukunft zu versprechen: aber das Vergangene reut mich *x*). Ich fühle den ganzen Umfang *y*) meiner Fehler *z*), seufze darüber *aa*), und ein sehnliches Verlangen *cc*), sie, wo *ee*) möglich, wieder gut zu machen *dd*), ist es allein, was mich beschäftigt *bb*).

Die Marquis. Aber, was machtest du hier, ohne deine Hofmeisterinn, ohne deine Schwester, und bey so dunkler Nacht *ff*)?

Paul. Ich war mit Rosinen, und sprach mit *gg*) ihr von meinen Leiden *hh*)....

Die Marquis. Mit Rosinen!... Ist dieß eine *ii*) Gesellschaft, die deiner würdig ist *kk*)? Du hast ja eine Mutter, eine Schwester — und was für eine Schwester?.... Sie giebt *ll*) das Beyspiel aller Tugenden, so wie sie auch alle Annehmlichkeiten be-

hh) avancer. *ii*) et à la lueur de *qch.* *kk*) une lanterne. *ll*) *mm*) se sauver. *nn*) quoi! c'est vous? *oo*) à l'heure qu'il est; à une telle heure. *pp*) que faites-vous là. *qq*) daigner pardonner à *qn.* *rr*) et entendre *qn.* *ss*) en conjurer; en supplier. *tt*) poser, *p. prés.* *uu*) à terre. *vv*) *fr.* von dire à *qn.* *ww*) qui puisse excuser *qn.* *xx*) être couché. *yy*) faire. *zz*) aller pleuvoir; la pluie commencer à tomber. *a*) le froid. *b*) un orage affreux. *c*) et quel dessein vous y retenoit! *d*) que trop. *e*) veiller. *f*) épier. *g*) pénétrer *qch.* *h*) en supposer à *qn.* *i*) ne pas l'ignorer, *k*) eh bien si j'en ai. *l*) *subj.* von rester à *qn.*; S. Gr. 267. 5. (No, 488. 6,) *m*) un sentiment honnête. *n*) s'ils sont importants. *o*) toucher *qn.* *p*) *cond.* von se flatter de *qch.* *q*) avoir. *r*) raison. *s*) ne le pas trahir. *t*) de si cruels soupçons. *u*) n'oser, wegen des folgenden Zeitworts, S. Gr. 499. 1) *v*) nicht *quelque chose.* 271. *w*) pour *qch.* *x*) se repentir. *y*) l'étendue. f. *z*) la faute. *aa*) en gémir. *bb*) n'être occupé que de *qch.* *cc*) le désir. *dd*) réparer. *ee*) s'il est. *ff*) dans cette obscurité. *gg*) parler à *qn.* *hh*) les peines, les chagrins. *ii*) la. *kk*) convenir à *qn.* *ll*) offrir.

sitzt *mm*); Sie wird von allen, die mit ihr umgehen *nn*), angebetet, und liebt dich herzlich *oo*), und doch wählst du sie nicht *pp*) zur Freundinn! .... Ein rohes *qq*), ungebildetes Bauermädchen *rr*), Rosine, ist deine Vertraute *ss*) ... Erröthest du nicht über *tt*) eine solche Erniedrigung *uu*)?

Paul. Ich lasse Sophien Gerechtigkeit widerfahren *vv*), und erkenne mein Unrecht *ww*). Ich bin weder meiner Mutter, noch meiner Schwester würdig. ... Aber man verwirft mich *xx*), verstoßt mich *yy*), flieht meinen Umgang *zz*).. was soll ich denn anders machen?

Die Marquis. Nachdenken *a*) und dich bessern *b*). ... Aber geh' jetzt nach Haus *c*), es ist zehn Uhr; leg' dich zu Bette *d*), In einem Augenblicke werd' ich nachkommen *e*), um mich selbst *f*) deines Gehorsams zu versichern. Ich vermuthete *g*), du würdest hier seyn, und kam deswegen her *h*).

Paul. Also kann ich *i*) Sie heute wieder *k*) nicht sprechen. Leben Sie wohl, Mama, ich verlasse Sie, weil Sie es befehlen *l*). ... Aber nur ein Wort wünscht' ich Ihnen zu sagen *m*), mein Herz wird schrecklich beklemmt *n*); ich bin sehr *o*) zu bedauern. ..

Die Marquis. Gott, was hör' ich für einen Lärmen *p*)!

Paul. Mich dünkt, es sey die *q*) Stimme meiner Schwester. ..

Die Marquis. Gerechter Himmel! was ist vorgefallen? ... Ich schaudere *r*). ...

Paul. Es ist meine Schwester.

Fünfter Auftritt.

Sophie, Pauline, die Marquisinn.

Rosine (kommt *s*) einen Augenblick nachher *t*) auch.)

Die Marquis. Sophie, bist du da?

Soph. Ach, beste Mutter, alles ist verloren! ....

Die Marquis. Gerechter Himmel! ....

Soph. Der Baron von Senanges weiß, daß der Chevalier von Mirville hier ist.

Die Marquis. Ist's möglich! ....

Soph. Das Uebrige errieth er *uu*), und nun ist er wü-

mm) comme de tous les agréments. *nn*) approcher *qn.*, connoître *qn.* *oo*) chérir *qn.* *pp*) et ce n'est pas elle que *qn.* choisit. *qq*) une petite fille grossière. *rr*) une paysanne. *ss*) recevoir les confidences de *qn.* *tt*) rougir de *qch.* *uu*) un baissement. *vv*) rendre justice à *qn.* *ww*) se la rendre à soi-même; reconnoître son tort, la faute. *xx*) être rejeté; (rejeter). *yy*) rebuter *qn.* *zz*) fuir *qn.* *a*) réfléchir. *b*) se corriger. *c*) rentrer. *d*) aller se coucher. *e*) monter chez *qn.*; passer chez *qn.* *f*) par moi-même. *g*) se douter, *rel.*; oder *indéf.* *h*) c'est pourquoi *qn.* y est venu. *i*) *futur.* *k*) encore. *l*) je vous obéis; (puisque vous me l'ordonnez.) *m*) mais un mot de maman me seroit bien nécessaire; oder: mais si vous me permettiez seulement de vous dire un mot; mais, je souhaiterois seulement pouvoir vous dire un mot. *n*) cruellement oppressé. *o*) bien. *p*) quel bruit se fait entendre. *q*) je crois reconnoître, *r*) frissonner. *s*) survenir. *t*) après. *u*) deviner, *indéf.*

thend

thend *v*) ... Der Polizeydiener *w*) und seine Leute *x*) sind so eben *y*) angekommen, und mit Gewalt eingedrungen *z*).

Die Marquis. Gerechter Gott! ...

Soph. Die Flucht ist nun völlig *aa*) unmöglich, alle unsre Hoffnungen sind vereitelt *bb*). O Mutter *cc*)...

Die Marquis. Aber ums Himmelswillen *dd*), wer mag *ee*) uns wohl verrathen haben? ... Gewiß niemand anders, als *ff*) Gerard oder Thibaut!...

Paul. (wirft sich ihrer Mutter zu Füßen *gg*). Was hör' ich *hh*)? ... Nein, Mutter, nur mich klagen Sie *ii*) an....

Die Marquis. O Himmel! was sagst du?...

Paul. Ach! Ich weiß nicht, was ich gethan habe; aber ich entdeckte *kk*), daß der Chevalier von Mirville im Schloß verborgen ist und sagte es dem Herrn von Senanges ...

Die Marquis. Unglückliche!.... dieser Chevalier von Mirville ist dein Bruder; er hat sich duellirt *ll*), und im Zweykampfe den Sohn von Senanges erschlagen *mm*), und du verriethest *nn*) ihn seinem Todfeinde *oo*)!

Paul. Entsetzlich *pp*)!....

Die Marquis. Du lieferst *qq*) deinen Bruder auf's Schafot, bohrst den Dolch *rr*) in die Brust *ss*) deiner verzweifelnden *tt*) Mutter, und stürzest deine unglückliche Familie in's Elend *uu*). Dieß *vv*), dieß ist die unselige Folge *ww*) deiner strafbaren *xx*) Neugierde...

Paul. Ich bin des Todes *yy*)... (Sie fällt ohnmächtig *zz*) zu den Füßen ihrer Mutter).

Soph. Ach, meine Schwester!...

Ros. Sie liegt in Ohnmacht *a*)!....

Die Marquis. Rosine, sey für sie besorgt *b*)... Und wir übrige wollen *c*) dem Baron von Senanges zu Füßen fallen *d*). Komm, Sophie, komm! Wir müssen *e*) ihn zu erweichen *f*) suchen, oder sterben. (Sie gehen *g*) beyde in größter Eile *h*) ab).

Sechster Auftritt.

Pauline, in Ohnmacht *i*) Rosine.

Ros. Jetzt sind sie fort *k*). — Mein Gott, was soll ich *l*)

v) furieux. *w*) l'exempt. *x*) sa troupe, ses gens. *y*) venir de. *z*) entrer à force ouverte. *aa*) désormais. *bb*) détruit; évanoui. *cc*) ah maman! *dd*) eh. *ee*) qui donc a pu. *ff*) ce ne peut être que *qn*. *gg*) se jeter aux pieds de *qn*. *hh*) nicht écouter (No. 493. 5.) *ii*) n'accuser que *qn*. *kk*) kein *rel*. und kein *def*. *ll*) se battre, se battre en duel. *mm*) tuer *qn*. *nn*) et c'est toi qui le dénonce. *oo*) un mortel ennemi. *pp*) Dieu! oh ciel! *qq*) conduire. *rr*) porter le poignard. *ss*) le sein. *tt*) au désespoir. *uu*) ins Elend stürzen. perdre. *vv*) voilà. *ww*) le fatal ouvrage; les suites funestes. *xx*) coupable. *yy*) se mourir. *zz*) évanouie. *a*) sans connoissance; (évanouie). *b*) la secourir, prendre soin d'elle. *c*) *impér*. von aller. *d*) se jeter aux genoux, aux pieds de *qn*. *e*) nicht *il nous* faut. 345. *f*) fléchir. *g*) sortir. *h*) précipitamment. *i*) évanouie. *k*) voilà *qn*. parti; les voilà ... *l*) que vais-je.

ganz *o*) allein hier *n*) anfangen *m*)? ... Fräulein Pauline! ... Fräulein Pauline! ... O weh *p*) sie ist wie todt! ... und liegt überdieß noch *q*) auf dem ganz nassen Grase *r*)! ... Wie mir das zu Herzen geht *s*)! ... Der Regen *t*) verdoppelt sich ... Welch heftiges Donnern! welch fürchterliches Gewitter *u*) ... Ich bin vor Schrecken ausser mir *v*) ... Aber es ist unmöglich *w*), das arme Fräulein so zu verlassen. .. könnte ich sie *x*) nur ein wenig aufrichten *y*) ... Aber ich bin zu schwach *z*)! ... Man hört *aa*) sie nicht athmen *bb*) ... ich fange an, mich zu fürchten *cc*) ... O welch ein Donnerknall *dd*)! ... Das Blut starrt mir *ee*) in den Adern! ... (Sie nimmt Paulinen bey der Hand *ff*).) Sie ist eiskalt *gg*) ... O mein Gott, erbarme dich *hh*) ihr! ... Es ist so Nacht *ii*), daß ich nicht weiß *kk*), wo ich bin ... Ach, da steht eine Laterne; ich will mich *ll*) ihrer bedienen. (Sie holt *mm*) die Laterne, welche die Marquisinn auf den Boden gestellt *nn*) hatte. Sie kommt wieder zu *oo*) Paulinen, und betrachtet *pp*) sie beym Scheine der Laterne.) O Himmel, wie sie so blaß ist! ... ihre Haare sind ganz naß *qq*). (Sie stellt ihre Laterne auf den Boden, und versucht *rr*) es Paulinen aufzurichten *ss*).) Es ist so schlüpfrig *tt*)! ... O! welch ein Blitz *uu*)! ... So! Gottlob *vv*), nun ist's geschehen *ww*). (Sie setzt *xx*) Paulinen auf die Rasenbank *yy*), und hält sie in ihren Armen.) Ich glaube, sie seufzt *zz*). Ach — sie kommt wieder zu sich *a*) ...

Paul. Wo bin ich? ... Wo ist meine Mutter?

Ros. Fräulein Pauline ... Sie sind bey mir allein *b*), bey Rosinen.

Paul. Was ist aus meinem Bruder geworden *c*)?

Ros. Ich weiß nichts Neues; ich bin immer bey Ihnen geblieben *d*) ...

Paul. Ich hab' ihn verrathen *e*) ... Sein Leben schwebt in Gefahr *f*) ... Ach — laß mich fort *g*) ... Aber ich kann nicht ... (Sie fällt wieder *h*) auf die Rasenbank.) Kann ich denn nicht *i*) sterben? ... Mein armer Bruder! vielleicht schleppt *k*) man ihn jetzt fort ... und ich *l*) — ich hab' ihn seinen Henkern überliefert *m*)

m) devenir; faire. *n*) *o*) *p*) ah! *q*) et puis couchée là. *r*) le gazon mouillé, l'herbe mouillée. *s*) quelle pitié cela me fait! *t*) voilà la pluie. *u*) un orage. *v*) être transi. *w*) n'y avoir pas moyen. *x*) si *qn.* pouvoit. *y*) la soulever. *z*) n'en avoir pas la force. *aa*) nicht écouter; No. 493. 5.) *bb*) respirer. *cc*) la peur commencer saisir *qn.* *dd*) le coup de tonnerre. *ee*) n'avoir pas une goutte de sang; le sang se glacer. *ff*) prendre les mains de *qn.* *gg*) froide comme la glace. *hh*) avoir pitié de *qn.* *ii*) faire si noir, si obscur. *kk*) voir. *ll*) *fr.* von s'en servir; oder *impér. plur.* *mm*) aller chercher. *nn*) poser à terre. *oo*) auprès de *qn.* *pp*) regarder. *qq*) trempé, mouillé. *rr*) essayer. *ss*) lever. *tt*) faire glissant. *uu*) un éclair. *vv*) là, Dieu merci; graces au ciel. *ww*) en venir à bout, *indéf.* *xx*) asseoir *qn.* *yy*) le siège de gazon. *zz*) soupirer. *a*) voilà qu'elle, la voilà qui se ranime. *b*) seul avec *qn.* *c*) *qn.*, qu'est-il devenu. *d*) ne pas quitter *qn.*, *indéf.* *e*) dénoncer *qn.* *f*) les jours de *qn.* être en danger. *g*) *impér. plur.* von courir. *h*) retomber, *i*) *fr.* *k*) enlever peut-être *qn.* *l*) c'est moi. *m*) livrer à la mort.

— ich vermag's *n*) nicht, mich bis zu meiner Mutter zu schleppen *o*) ... Meine Kräfte *p*) verlassen mich *q*)... Hier also muß ich sterben *r*) ... vergessen, verlassen *s*) von allem, was mir theuer ist.

Ros. Hören Sie das Geschrey *t*)?

Paul. Großer Gott! die Haare stehen mir zu Berge *u*)!... Ach! ohne Zweifel reißt *w*) man jetzt *v*) meinen unglücklichen Bruder aus den Händen *x*) seiner mit Verzweiflung ringenden Mutter *y*)! —

Ros. Der Lärmen wird stärker z)! O Himmel, ich glaube, man sprengt *aa*) die Thore des Schlosses mit Gewalt auf. —

Paul. Ich kann nimmer stehen *bb*)... geh' *cc*), Rosine, eile hin *dd*) um zu sehen *ee*), ... geschwind *ff*)!

Ros. Ich gehe *gg*). Bald werd' ich wieder hier seyn. (Sie geht ab *ss*) und nimmt die Laterne mit *tt*).)

Siebenter Auftritt.

Paul. (allein.) O mein Bruder, mein Bruder!... Was wird dein Schicksal *uu*) seyn! In welchen entsetzlichen Abgrund hab' ich meine Familie gestürzt *vv*)! ... Meine Mutter haßt mich *ww*) — muß mich hassen *xx*) .. Schrecklicher *yy*) Augenblick, als zz) mich diese zärtliche, liebevolle Mutter mit Abscheu von sich stieß *a*), und mich mit den Donnerausdrücken *c*) ihres gerechten Zorns niederschlug *b*)! Ha, noch tönt *e*) ihre fürchterliche *f*) und doch liebe *g*) Stimme in meinen Ohren *d*)!... Aber was hör' ich *h*), welch ein Getöse *i*) von Pferden und Kutschen *k*)! welch schreckliches Getümmel! ... Die Nacht, die schwarze Finsterniß *l*) — dieß entsetzliche Gewitter *m*), alles scheint sich zu vereinigen *n*), um meinen tödlichen Schrecken zu vermehren *o*)... Aber der Tod, hoff' ich *p*), soll meinen grausamen Qualen ein Ende machen *q*). Möchte er doch eben so schnell herbeyeilen *r*), als meine Gewissensbisse *s*) heftig *t*) sind! Es kommt jemand *u*)! Himmel, was werd' ich *v*) erfahren!

n) pouvoir. *o*) se trainer. *p*) la force. *q*) abandonner *qn.* *r*) falloir donc que *qn.* expire ici. *s*) délaissé. *t*) ces cris. *u*) tout mon sang se glace. *v*) en cet instant. *w*) arracher *qn.* de *qch.* *x*) les bras; les mains. *y*) une mère désespérée. *z*) le bruit augmenter. *aa*) forcer. *bb*) ne pouvoir se soutenir. *cc*) courir. *dd*) aller. *ee*) savoir. *ff*) aller. *gg*) y aller. *rr*) venir aussitôt. *ss*) sortir. *tt*) nicht blos *avec*, welches nie ohne régime steht. *uu*) le destin, le sort, la destinée. *vv*) précipiter dans un abyme affreux. *ww*) elle me hait. *xx*) le devoir. *yy*) terrible. *zz*) où j'ai vu. *a*) repousser *qn.* avec horreur, *inf.* *b*) accabler *qn.* de *qch.* *c*) le poids. *d*) mon oreille. *e*) être encore frappé du son de *qch.* *f*) redontable. *g*) chérie. *h*) nicht écouter; No. 493. 5.) *i*) un bruit. *k*) la voiture. *l*) l'obscurité profonde. *m*) cet affreux tonnerre. *n*) sembler se réunir. *o*) ajouter à la terreur. *p*) enfin. *q*) terminer des tourments; mettre fin à des tourments si cruels. *r*) ah, puisse-t-elle être aussi prompte. *s*) un remords. *t*) déchirant, vif. *u*) on vient; quelqu'un vient. *v*) que vais-je.

Achter Auftritt.

Pauline, Rosine.

Ros. Fräulein Pauline...

Paul. Was giebt's *w*)??...

Ros. Gute Nachrichten *x*) — gute Nachrichten...

Paul. O Gott! Wie ist's mit *z*) meinem Bruder *y*)?

Ros. Wo sind Sie denn? Es ist so dunkel *aa*)!...

Paul. Komm hieher *bb*)... (Sie macht ein paar *cc*) Schritte). Wo ist mein Bruder *dd*)?...

Ros. Alles ist vorbey *ee*), alles ist ausgesöhnt *ff*)...

Paul. Ist's möglich? Du wirst mich doch nicht täuschen *gg*)?...

Ros. Sie sind alle zufrieden... Ich sah mit meinen beyden Augen den Baron von Senanges, wie er *hh*) weinend *kk*) den Herrn Chevalier umarmte *ii*). —

Paul. Meinen Bruder?...

Ros. Ja, ihn selbst. Aber das ist's noch nicht alles... Aber Sie wanken *ll*) ja; gnädiges Fräulein, sie werden *m*) fallen!...

Paul. Ach Rosine, meine liebe Rosine, komm und umarme mich... Ich habe Niemand *n*) mehr als dich, mit dem ich *o*) meine Freude und meinen Kummer *p*) theilen kann!

Ros. Setzen Sie sich, gnädiges Fräulein; Sie zittern am ganzen Leibe *q*). —

Paul. Der Baron von Senanges umarmte *r*) meinen Bruder! Welches Wunder *s*) konnte *t*) denn diese glückliche Veränderung bewirken *u*)?

Ros. Der Sohn des Herrn Barons ist nicht todt *v*)... im Gegentheil er befindet sich besser, als der Herr Chevalier; er kam in eben dem Augenblicke an *w*), da *x*) sein Vater das Wehklagen und Thränen *aa*) Ihrer Frau Mama ungeachtet *z*), abreisen wollte *y*)...

Paul. O! Gott *bb*)! Der junge Mensch ist also hier?...

Ros. Freylich *cc*) ist er *dd*)... und was das schönste von der Geschichte ist: eben der ist auch *ee*) unser Briefschreiber *ff*).

Paul. Was *gg*)?

w) eh bien? *x*) bonne nouvelle. *y*) mon frère... *z*) achevez. *aa*) si noir *bb*) approcher. *cc*) quelque. *dd*) *qn.*, où est-il; oder où est *qn.* *ee*) fini. *ff*) raccommodé. *gg*) abuser *qn.*, *prés.* fragweise. *hh*) weg zu lassen. *ii*) *inf.* *kk*) en... *p. prés.* *ll*) chanceler. *m*) *pres.* von aller. *n*) n'avoir plus que *qn.* *o*) à qui je puisse parler de *qch.*; que je puisse entretenir de *qch.*; qui puisse partager *qch.* *p*) la douleur. *q*) être tout tremblant. *r*) *inf.* *s*) eh! quelle cause miraculeuse. *t*) *indéf.* *u*) produire; opérer. *v*) tué; mort. *w*) arriver tout-à-coup, *indéf.* *x*) au moment même où. *y*) aller partir, *rel.* *z*) malgré *qch.* *aa*) les pleurs et les gémissements. *bb*) ah! Dieu... *cc*) sûrement. *dd*) y être. *ee*) c'est que c'est. *ff*) écrivain. *gg*) comment!; quoi!

Ros. Ja, ja *hh*); der war's, der an Fräulein Sophie schrieb *ii*); er ist schon lange in sie verliebt *kk*)... Nachdem er sich hier in der Nachbarschaft *mm*) geschlagen hatte *ll*), blieb er wie todt auf dem Platze liegen *nn*); sein Kammerdiener brachte *oo*) ihn in ein Bauernhaus *pp*)... Und als er wieder zu sich kam *qq*), gab er den Bauern viel *rr*) Geld, damit sie das Geheimniß nicht aussagen sollten *ss*), weil er nicht wußte *tt*), ob sein Feind nicht todt sey *uu*). Da seine Wunde nicht gefährlich war *vv*), so wurde er bald geheilt *ww*). Inzwischen erfuhr er, daß er nahe bey Fräulein Sophien sey *xx*), und aus Begierde sie zu sehen, ging er, so bald er konnte, auf weitere Kundschaft aus *yy*). Endlich sah er *zz*) sie, hörte sie sprechen *a*), schrieb ihr; und zuletzt *b*) warf er sich *c*) seinem Vater zu Füssen, und erzählte *d*) ihm alles *e*).

Paul. O Himmel! welch eine glückliche Entwicklung *f*)!... Aber von wem hast du denn *g*) alles dieß *h*) erfahren?

Ros. Ich fragte *i*) Jedermann, und überdieß schlich *k*) ich mich bis in den Saal, wo ich alles, was ich Ihnen da erzählte, sah und hörte *l*). Die Thüren stehen alle weit offen *m*). Herr *n*) und Diener *o*), das ganze Haus ist da beysammen *p*)... Ich sah die gnädige Frau in den Armen Sophiens und Konstanzens. Sie wurde vor Freude beynahe ohnmächtig *q*), als sie den Baron von Senanges und seinen Sohn, den Chevalier, umarmen *s*) sah *r*). Man sagt, er habe sich sehr verwundert *t*), als er hörte *u*), daß er sich mit *v*) dem Bruder der Fräulein Sophie geschlagen habe; er weinte *w*) wie ein Kind. Aber jetzt ist er sehr *x*) glücklich, denn die gnädige Frau und der Herr Baron haben ihre Einwilligung zu dieser Liebe gegeben, und die Hochzeit wird morgen vor sich gehen *y*).

Paul. Meynst *bb*) du wohl, Rosine *aa*), daß meine Mutter *z*) dich bemerkte *cc*)?...

Ros. Gewiß nicht; ich stand ganz hinten *dd*); uud über-

hh) eh oui, vraiment. *ii*) *rel.* *kk*) aimer *qn.* depuis long-temps, (nicht déjà long-temps.) *ll*) *passé* des *inf.* *mm*) ici-près; dans le voisinage. *nn*) rester... comme. *oo*) conduire. *pp*) chez des paysans. *qq*) revenir à soi; reprendre sa connoissance, *passé* der *part.* *rr*) bien. *ss*) tenir la chose secrète; garder le secret. *tt*) ne savoir point, *p. prés.* *uu*) *rel.* von être tué. *vv*) une blessure être légère; n'être pas dangereuse; *p. prés.* oder *rel.* *ww*) guérir promptement, *indéf.* *xx*) être tout près de *qn.*, *rel.* *yy*) animé du désir..., il est sorti aussitôt qu'il a pu marcher. *zz*) *indéf.* mit Veränderung des *part. passé*; 509. *a*) écouter, ebend. *b*) et enfin; et puis. *c*) venir se jeter aux pieds de *qn.*, *indéf.* *d*) *inf.* *e*) tout cela; toute l'histoire. *f*) le denouement. *g*) comment avez-vous pu savoir; de qui tenez-vous. *h*) les détails. *i*) questionner *qn.* *k*) entrer; se glisser. *l*) von entendre; *indéf.* *m*) être tout grand ouvert; wegen des *tout*, 289.) *n*) les maîtres. *o*) le domestique. *p*) être là rassemblé. *q*) être près de se trouver mal de joie. *r*) lorsqu'elle vit; en regardant. *s*) qui embrassoient *qn.*; oder blos *inf.* *t*) être bien surpris. *indéf.* *u*) savoir; apprendre, *indéf.* *v*) contre *qn.* *w*) en pleurer, *rel.* *x*) bien. *y*) se faire, *fr.* *z*) et *qn.* *aa*) *bb*) *cc*) remarquer, apercevoir, *subj. parf.* *dd*) derrière tout le monde, tout derrière.

dieß sah sie nur auf *ee*) ihre Kinder; ich hörte *ff*) sie einmal ausrufen *gg*): Ach wie bin ich *hh*) eine so glückliche Mutter!...

Paul. Sie vergißt, daß ich ihre Tochter bin!... Mein Herz ist äußerst verwundet *ii*). Und doch *kk*), jetzt bin ich allein *ll*) zu bedauern: Warum *qq*) fliessen diese Thränen aber immer *rr*) unaufhaltsam, mit gleicher Bitterkeit *ss*), ob ich schon *mm*) von der schrecklichsten Unruhe *oo*), die mich folterte *pp*), befreyt bin *nn*)?... Meine Mutter, in Sophiens und Konstanzens Armen, denkt nicht einmal *tt*), daß die unglückliche Pauline lebt *uu*)! Nichts fehlt zu ihrem Glücke *vv*), und doch läßt sie ihre bedaurenswürdige *ww*) Tochter hülflos mit *xx*) dem Tode ringen *yy*)... So konnte ich also *zz*), durch *b*) meine Fehler, die beste *d*), nachsichtsvollste *c*) Mutter *e*) verhärten *a*)!... schreckliche, entsetzliche Lehre *f*)! Ich hatte die zärtlichste Mutter, war ihre liebste *g*) Tochter, und bin jetzt vergessen *h*), verlassen *i*), und meinen Verwandten *l*) bin ich weniger als eine fremde Person *k*)... Ach *m*)! Ich muß *n*) über mein Unglück seufzen *o*); aber ich kann mich nicht darüber beklagen *p*), denn es ist ganz *q*) mein eigen Werk.

Neunter *s*) und letzter Auftritt. *r*)

Pauline, Rosine, Sophie; einige Bediente *t*) mit Fakeln *u*), welche im Hintergrunde stehen bleiben *v*).

Soph. Wo ist sie, wo ist sie?

Paul. Himmel! Es ist meine Schwester!...

Soph. (eilt auf sie zu *w*), und umarmt sie.) Liebste *x*) Pauline, alle unsre Leiden *yy*) haben ein Ende *zz*); komm, mein Bruder brennt vor Begierde, dich zu umarmen, die Mama verlangt dich.

Paul. (Sie umarmend.) Ach, beste *a*) Schwester, ich weiß alles... Meine Mutter verlangt mich!... Ist es auch wirklich wahr *b*)?

Soph. Komm in ihre Arme, liebste *c*) Schwester, sie erwartet dich, sie sehnt sich nach dir *d*)...

Paul. Ach! wie kann ich's wagen *e*), vor sie zu treten *f*)...

ee) ne voir que *qn*. *ff*) entendre, *indéf.* *gg*) que *qn*. disoit. oder *ff*) *gg*) entendre *qn*. s'écrier, dire. *hh*) que je suis. *ii*) déchiré. *kk*) cependant. *ll*) être la seule. *mm*) weg zu lassen. *nn*) délivrée de *qch*. *oo*) une mortelle inquiétude. *pp*) dévorer, *rel.* *qq*) pourquoi donc. *rr*) *qch*. coule-t-il toujours. *ss*) la même amertume. *tt*) ne se souvenir même pas. *uu*) exister. *vv*) rien ne manquer au bonheur de *qn*. *ww*) sa fille infortunée. *xx*) sans secours. *yy*) mourante. *zz*) voilà donc à quel excès de dureté j'ai pu. *a*) conduire. *b*) *c*) *superl.* von indulgent. *d*) nicht *plus bonne*. 190. *e*) des mères. *f*) affreuse et terrible leçon! *g*) la plus chérie. *h*) et maintenant oubliée. *i*) *p. passé* von délaisser. *k*) être moins qu'un étranger, qu'une étrangère. *l*) pour la famille. *m*) helas. *n*) devoir. *o*) gémir de ses malheurs. *p*) se plaindre de *qch*. *q*) ils sont tous. *r*) scène. *s*) *t*) Sophie suivie de *qn*. *u*) qui portent des flambeaux. *v*) qui restent dans... *w*) courir à *qn*., *p. prés.* *x*) chère. *yy*) les maux. *zz*) être fini. *a*) ma. *b*) être bien vrai. *c*) ma. *d*) désirer *qn*. *e*) pouvoir. *fr*. *f*) s'offrir aux yeux de *qn*.

Soph. Ach! alles ist vergessen; von dem Vergangenen ist ihr nichts geblieben *g*), als dein Schmerz. Diese so empfindsame *h*) Mutter schaudert noch *i*), wenn *k*) sie an das denkt, was du ausgestanden haben magst *l*)... Sie sieht deine Reue *m*), und für die Zukunft ist ihr nicht mehr bange *n*).

Paul. Ich will *p*) gewiß *o*) ihren Hoffnungen entsprechen; ich will künftig nur dazu leben *q*), um Fehler wieder gut zu machen *r*), die mich wegen ihres liebreichen Betragens *s*) jetzt nur desto mehr schmerzen *t*). Komm *u*), Sophie *v*), führe mich zu ihren Füßen *w*). Himmel! mich dünkt *x*), ich höre *y*) die Stimme meiner Mutter und meines Bruders!...

Soph. Sie ist's!...

Paul. O Gott!

(Die Marquisinn erscheint im Hintergrunde *z*); auf einer Seite stützt sie sich *aa*) auf den Chevalier von Valcour, ihren Sohn, und auf der andern *bb*) auf Konstanzen. Der Chevalier läßt *cc*) sie, um Paulinen zu umarmen *dd*); diese *ee*) stürzt sich in seine Arme, und wirft sich sodann *ff*) ihrer Mutter zu Füßen *gg*). Die Marquisinn fällt ohnmächtig *hh*) in des Chevaliers und Sophiens Arme. Konstanze steht hinter ihr und hält sie *ii*). Der Vorhang *kk*) fällt *ll*).

g) ne se rappeler que *qch*. *h*) si sensible. *i*) frémir. *k*) *gér*. von songer à *qch*. *l*) *indéf*. von souffrir. *m*) ne voir que les regrets de *qn*. *n*) et l'avenir n'inquiète plus *qn*. *o*) oui. *p*) *fr*. von justifier *qch*.; répondre à *qch*. *q*) ne vouloir vivre désormais que... *r*) réparer une faute. *s*) dont ses bontés. *t*) aggraver encore le repentir. *u*) allons. *v*) chère... *w*) daignez conduire, (conduire) aux pieds de *qn*. *x*) je crois. *y*) *inf*. von entendre, nicht écouter: No. 493. 5.). *z*) dans le fond du théâtre. *aa*) être soutenu d'un côté par *qn*. *bb*) et de l'autre par *qn*. *cc*) la quitter. *dd*) pour aller embrasser *qn*. *ee*) qui. *ff*) et court ensuite se jeter. *gg*) aux pied de *qn*. *hh*) tomber évanoui dans les bras de *qn*. *ii*) soutenir. *kk*) la toile. *ll*) se baisser.

Errata (Druckfehler).

Page III. ligne 7. lisez: dans la *précédente*. lig. 2 *) lis. *soit* à la composition. Pag. V. lig. 18. *) elle *alloit*
Page 2. ligne 3. *) lisez: N'*ê*tes. lig. 9. *é*tiez. Pag. 3. lig. 12. *) l. quelques. lig. 24. *r*éduit. Pag. 5. lig. 15. l. *bour*geois. Pag. 7. lig. 7. *) l. *dé*couvriroit. lig. 22. colonel. Pag. 8. lig. 8. *) l. musulman. Pag. 9. lig. 18. *) l. *re*présenter. Pag. 11. lig. 4. l. *un* reproche. lig. 22. *dé*bonnaire. Pag. 12. lig. 15. l. fl*e*gme. Pag. 13. lig. 20. l. souhait*é*. lig. 28. d'*au*cune. lig. 29. gran*de*. Pag. 15. lig. 10. *) l. *Le*mierre. lig. 19. malheur*eu*sement. Pag. 17. lig. 6. *) l. *ré*criant. Pag. 19. lig. 5. l. *ce* président. lig. 13. *) Nubl*é*. Pag. 21. lig. 16. *) l. surpren*dre*. Pag. 22. lig. 12. l. apportez-vous. lig. 19. *sé*jour. lig. 27. *ré*ciproque. Pag. 23. lig. 1. *) l. pr*é*v*ô*t. lig. 2. plai*dé*. lig. 5. le pri*x*. lig. 6. prévôt *des*. Pag. 24. lig. 1. l. trouv*ées*. Pag. 25. lig. 12. l. donn*ée*. Pag. 29. lig. 14. *) l. Espagnols. Pag. 30. lig. 12. *) l. *ê*tes *le* dernier. Pag. 33. lig. 9. *) et à *qui il* rapporta. Pag. 34. lig. 8. l. messieur*s*. Pag. 40. lig. 22. l. récompens*ée*. Pag. 42. lig. 22. l. veng*é*. Pag. 44. lig. 18. l. *cet* exercice. Pag. 46. lig. 14. l. d'honneur*s*. lig. 14. *) Mont*au*sier. lig. 21. *) Lam*o*ignon. Pag. 49. lig. 1. l. e*n* jeta. lig. 16. *) conc*ou*rir. Pag. 59. lig. 6. l. concours. Pag. 60. lig. 1. l. peu de *jours*. Pag. 62. lig. 11. l. que cela *se fît*. Pag. 63. lig. 8. l. destin*ée*. Pag. 67. lig. 12. l. gentil*s*-hommes. Pag. 68. lig. 3. *) l. l'amiti*é*. Pag. 70. lig. 8. *) l. ils *re*vinrent. Pag. 72. lig. 6. l. son *bon* cœur. lig. 17. *) *l*atine, et *i*talienne. lig. 24. *) *re*latifs. Pag. 73. lig. 11. l. camarades. lig. 14. *) *16* ou 17 ans. Pag. 76. lig. 10. *) l. heur*eu*sement. Pag. 77. lig. 16. l. *ra*fraîchissement. Pag. 78. lig. 17. l. *ar*chers. Pag. 80. lig. 3. l. *re*ligionnaires. Pag. 81. lig 9. *) l. se *la*isoient. Pag. 82. lig. 12. *) l. *sa* pa*trie*. Pag. 84. lig. 5 et 7. l. celle*s*. Pag. 85. lig. 2. *) l. principes. lig. 20. son *pè*re. Pag. 87. lig. 8. l. *En* le fouillant. lig. 1. *) *au*teurs. lig. 2. Em*p*ereur. lig. 20. *appelé* à sa table. Pag. 89. lig. 2. l. d'em*p*orter. Pag. 90. lig. 8. *) l. Crillon *la* plaisanterie. lig. 22. *Ber*ton. Pag. 91. lig. 3. l. *se*coué. Pag. 92. lig. 16. *) l. *l'*ayant appelé. lig. 19. révél*é*. Pag. 93. lig. 9. *) l. que donn*e*. lig. 17. *les* lambeaux. Pag. 95. lig. 3. l. *a* disparu. lig. 15. *) endommagée. Pag. 96. lig. 4. *) l. *grand* personnage. Pag. 99. lig. 16. l. n'e*û*t eu. Pag. 101. lig. 2. l. *de* vous expliquer. Pag. 109. lig. 4. l. recour*s*. Pag. 115. lig. 8. l. ses *jeux*.

Partie allemande (im deutschen Theile).

Page 1. ligne 3. lisez: menacer. Pag. 2. lig. 7. l. *bâts*. Pag. 4. lig. 20. *) l. mein verlornes. Pag. 7. lig. 9. l. interromp*re*. Pag. 12. lig. 9. l. év*ê*que. Pag. 18. lig. 23. l. a) *ingé*nu. Pag. 38. lig. 18. l. *de*voit. Pag. 40. lig. 19. l. il n'y *a* que. lig. 6. *) écu*y*er. Pag. 42. lig. 20. l. par ou*bli*. Pag. 49. lig. 19. *) l. *dé*truits. Pag. 51. lig. 15. *) l. f) l'éta*t*. Pag. 53. lig. 2. *) l. la *cas*sette. lig. 5. d) pass*é*. Pag. 54. lig. 3. *) l. appr*é*hender. lig. 6. Scipio*n*. lig. 13. hh) n'être pas &c. Pag. 55. lig. 19. l. aa) se *te*nir. Pag. 56. lig. 8. *) l. *s*) *dé*clarer. lig. 21. ing*é*nieuse. Pag. 63. lig. 21. l. des Curia*ces*. Pag. 67. lig. 9. l. *re*tourner. Pag. 70. lig. 5. *) l. *spé*culation. lig. 20. m) *fr*. von hériter. Pag. 73. lig. 19. *) l. chapel*ain*. Pag. 74. lig. 5. *) l. l'indis*cré*tion. lig. 24. *a* comblé. Pag. 77. lig. 15. *) l. gre*n*adier. Pag. 79. lig. 10. *) l. dé*ce*ler. Pag. 81. lig. 13. *) l. *Pl*ine. Pag. 89. lig. 20. *) l. d'*une* chaloupe. Pag. 100. lig. 5. *) l. préf*é*rer. lig. 9. *de*grés. Pag. 101. lig. 15. *) l. la violence des *flots*. Pag. 102. lig. 11. l. domicili*é*. Pag. 106. lig. 3. *) l. prié. Pag. 145. lig. 1. *) l. *s*avoir. lig. 9. assuré*ment*. lig. 15. jours. n'y avoir *que*. Pag. 146. lig. 11. *) l. l'embarra*s*. Pag. 147. lig. 6. *) 15. jours. Pag. 148. lig. 2. *) *se* borner. Pag. 151. lig. 10. *) l. falloir. lig. 12. *est* absente. Pag. 156. lig. 2. *) l. *ré*flexion. lig. 9. pénétrer. Pag. 160. lig. 1. *) l. s'ab*s*enter. Pag. 161. lig. 1. *) l. *ré*pandre. lig. 8. acquerir. Pag. 166. lig. 11. *) l. redingote. Pag. 171. lig. 2. *) l. apparente. Pag. 172. lig. 2. *) l. *ré*verie. Pag. 173. lig. 3. *) l. *s'en* est fait. Pag. 176. lig. 8. *) l. ces fa*ç*ons.

*) von unten. par le bas.


PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY
32101 007810193

